

**UNIVERSITÉ PARIS 13 – Sorbonne Paris Cité**

« U.F.R de Lettres, Langues, Sciences Humaines et des Sociétés »

Laboratoire de l'Unité Transversale de Recherche Psychogénèse et Psychopathologie

THÈSE

Pour l'obtention du grade de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ PARIS 13

Discipline : Psychologie

Présentée et soutenue publiquement par

**Flora Boirin-Fargues**

Le 10 juin 2016

**Interaction entre dépendance aux substances « toxiques »,  
vide psychique et transmissions de l'histoire familiale  
Approche par le génosociogramme et les tests projectifs**

Thèse sous la direction du

Professeure Aline Cohen de Lara

---

JURY

Monsieur Vladimir Marinov, Professeur, Université Paris 13 – USPC, *Président*.

Monsieur Gérard Pirlot, Professeur, Université Toulouse – Jean Jaurès, *Rapporteur*.

Monsieur Pascal Roman, Professeur, Université de Lausanne – Suisse, *Rapporteur*.

Monsieur Alex Lefebvre, Professeur, Université Libre de Bruxelles - Belgique.

**UNIVERSITÉ PARIS 13 – Sorbonne Paris Cité**

« U.F.R de Lettres, Langues, Sciences Humaines et des Sociétés »

Laboratoire de l'Unité Transversale de Recherche Psychogénèse et Psychopathologie

THÈSE

Pour l'obtention du grade de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ PARIS 13

Discipline : Psychologie

Présentée et soutenue publiquement par

**Flora Boirin-Fargues**

Le 10 juin 2016

**Interaction entre dépendance aux substances « toxiques »,  
vide psychique et transmissions de l'histoire familiale  
Approche par le génosociogramme et les tests projectifs**

Thèse sous la direction du

Professeure Aline Cohen de Lara

---

JURY

Monsieur Vladimir Marinov, Professeur, Université Paris 13 – USPC, *Président*.

Monsieur Gérard Pirlot, Professeur, Université Toulouse – Jean Jaurès, *Rapporteur*.

Monsieur Pascal Roman, Professeur, Université de Lausanne – Suisse, *Rapporteur*.

Monsieur Alex Lefebvre, Professeur, Université Libre de Bruxelles - Belgique.



# RÉSUMÉS

---

## **Interaction entre dépendance aux substances « toxiques », vide psychique et transmissions de l'histoire familiale Approche par le géosociogramme et les tests projectifs**

### Résumé en français :

Ce travail de thèse s'intéresse au lien possible entre le sentiment de vide psychique et les transmissions transgénérationnelles chez des sujets adultes consommant, de façon pathologique, des substances toxiques. L'analyse critique de la littérature explore les caractéristiques liées aux substances appelées « drogues » ou « toxiques » et au phénomène de dépendance. Au regard des spécificités du caractère de la dépendance, nous abordons les phénomènes de transmission dans la filiation et plus spécifiquement les éléments qui, se transmettant de façon inconsciente, sont dits transgénérationnels. La notion de « vide psychique » est alors explorée à travers la pensée d'André Green dans un lien avec les processus psychiques défailants chez les sujets consommateurs.

Nous proposons quatre études de cas cliniques - d'hommes adultes consommateurs - pour illustrer nos propos théoriques. Ces dernières se sont constituées à travers l'exploration du géosociogramme de chacun des sujets, ainsi que de l'analyse des tests projectifs. Il apparaît que l'histoire des sujets contient des éléments méconnus ou des formes de secrets à garder. De plus, la place du père et sa fonction semblent peu investies par le sujet, à l'opposé d'une figure maternelle très présente. Cette dualité relationnelle mère-enfant protège ainsi de toute séparation familiale et au-delà de toute élaboration psychique d'événements familiaux/ancestraux scellés sous le poids du silence. La substance consommée permet au sujet de venir faire rupture ou de tenter de faire rupture avec l'histoire transmise de façon négative – car non élaborée – et de créer une histoire à soi.

Mots-clés : Substances, Dépendances, Transmission transgénérationnelle, Le négatif, Vide psychique, Géosociogramme, Rorschach, TAT.

Discipline : Psychologie – Psychology

**Interaction between addiction to "toxic" substances,  
psychic void and transmissions of family history  
Approach by the use of genosociogram and projective tests.**

Résumé en anglais :

This thesis focuses on the possible link between the feeling of psychic emptiness and transgenerational transmissions amongst pathologically adult users of toxic substances. The critical analysis of the literature explores the characteristics related to substances named "drugs" or "toxic", as well as the phenomenon of dependency. Given the specific nature of dependency, we approach transmission phenomena in regards to filiation and more specifically to the elements which, unconsciously transmitted, are called transgenerational. The notion of "psychic void" is then explored through André Green's thought, in connection with deficient psychic processes in drug users.

We propose four clinical case studies - of male adult users - to illustrate our theory. These were formed through the exploration of each subject's genosociogram and the analysis of projective tests. It is revealed that each subject's history contains unknown elements or forms of secrets to be kept. In addition, the father's place and function seem poorly invested by the subject, opposed to a very present maternal figure. This relational duality mother-child protects thus from any family related separation and, even further, from all psychic formulation of family or ancestral related events sealed by the weight of silence. The used substance allows the subject to breach or attempt to break with the negatively transmitted history - as it is not elaborated - and to create a history for himself.

Key words : Substances, Dependency, Trans-generational transmissions, The negative, Psychic Void, Genosociogram, Rorschach, TAT.

---

Laboratoire de l'Unité Transversale de Recherche Psychogénèse et Psychopathologie  
(UTRPP – EA 4403)

Université Paris 13 – Paris Sorbonne Cité

99 Avenue Jean-Baptiste Clément

93430 Villetaneuse

# REMERCIEMENTS

---

Notre travail de thèse a été possible par l'accompagnement, le soutien et la disponibilité de nombreuses personnes. Questionner, élaborer et transmettre l'ensemble d'un travail à travers l'écrit qui va suivre, a mobilisé ceux qui nous entourent autant sur le plan professionnel que personnel.

Nous remercions la professeure Aline Cohen de Lara d'avoir accepté de diriger cette thèse. L'ouverture et l'écoute qu'elle nous a offertes, les échanges bienveillants et cadrants, mais aussi son accompagnement soutenu et minutieux nous ont permis de penser continuellement, de rechercher, d'avancer et de finaliser notre travail. Ses travaux en lien avec différentes notions, différents auteurs et sur les méthodes projectives ainsi que ses riches enseignements nous ont grandement appris et guidés dans notre chemin de réflexions, et ce tout au long de ces années de master recherche et de doctorat.

Nous remercions le professeur Vladimir Marinov d'avoir accepté la fonction de président du jury. Ses travaux et le lien avec la pensée de Joyce McDougall nous ont fortement intéressés dans notre travail ainsi que la richesse apportée par ses enseignements suivis à Paris 13.

Nous remercions le professeur Gérard Pirlot d'avoir accepté d'être pré-rapporteur et pour sa lecture préalable. Ses travaux sur les addictions, la psychosomatique et André Green nous ont été d'un grand soutien.

Nous remercions le professeur Pascal Roman, pré-rapporteur, pour sa lecture préalable. La journée sur les arbres généalogiques organisée par son laboratoire (Unil - 14/11/14) nous a permis de découvrir et compléter nos réflexions sur le transgénérationnel et ses travaux sur les épreuves projectives nous ont soutenues dans notre travail.

Nous remercions le professeur Alex Lefebvre d'avoir accepté d'être membre du jury. Nous avons pu apprécier travailler autour de ses travaux sur la complémentarité des outils et les cliniques de la précarité et de l'extrême.

L'ouverture de deux équipes de professionnels à notre recherche en a permis la réalisation. Nous tenons à les remercier d'avoir accueilli et rendu possible notre travail. Dans ce processus d'ouverture, Jacques Vargioni et Michèle Assal ont joué un rôle important, aussi nous les remercions particulièrement.

Nous tenons à adresser nos remerciements aux sujets rencontrés pour avoir accepté de participer à cette recherche, de nous avoir fait partager leurs histoires et nous avoir accordé leurs confiances afin de nous laisser en élaborer quelque chose.

Notre travail de thèse nous a accompagnées tous les jours, a occupé nos pensées de façon plus ou moins envahissante et plaisante, et ainsi notre quotidien. Un merci infiniment reconnaissant à Juan pour avoir suivi cet accompagnement et pour l'avoir soutenu aussi bien par une présence silencieuse que dans une participation active. Les discussions, les débats et nos différents partages tout au long de ce travail nous ont été précieux. Merci aussi, Juan, pour le regard critique et l'œil correcteur qui nous ont perpétuellement suivies, nous permettant de finaliser cet écrit.

Marlène a, elle aussi, suivi de près notre cheminement, s'est impliquée dans nos réflexions, en a soulevé d'autres et a participé de façon active à la relecture. Merci, Marlène, pour cette grande disponibilité, pour ce regard clinique et intuitif, pour le partage sans compter et la grandeur d'amitié que nous vivons.

Charlotte a depuis toujours participé à nos travaux, à notre progression, à l'évolution de nos réflexions et à nos différents écrits. Pour toutes ces heures de partage, de relecture, d'écoute, d'accompagnement, pour tous ces mots postés et une formidable, belle et grande rencontre amicale au début de nos années universitaires, un merci chaleureux.

Cet écrit a été lu et relu par plusieurs personnes que nous tenons à remercier pour leur implication et leur préoccupation : Philippe, Benjamin, Lyoma et Marie.

Quelques petites mains nous ont été d'un grand renfort dans certaines mises en page et réalisations : merci à Thibault pour son aide informatique et notre vieille amitié, à Clémentine pour nous avoir aidées à les finaliser, et à Romulus pour son coup d'œil pictural et nos parties de rigolades.

Travailler un projet sur plusieurs années et le mener à bout s'est fait au fil de regards, parfois critiques, et, d'autres fois complices, au gré de discussions respectueuses et d'échanges animés. Aussi, un grand merci à Tatiana dans cet accompagnement et l'amitié partagée, des remerciements reconnaissants aux différents doctorants rencontrés au sein du laboratoire de l'UTRPP, au cours de colloques, de séminaires et des journées de travail.

À tous ceux qui ont participé à nos infinies discussions, qui se sont intéressés à l'évolution de notre travail et qui nous ont soutenues avec des mots, des tasses de thé à profusion et du chocolat sous toutes ces formes : mes parents, particulièrement mes sœurs :

Zoé et Clémentine, Domie, Claude, Magali, Coraline, Nicole, Peggy, Mia, Nathalie, Imène et l'équipe d'Alésia, et tous ceux qui en ont croisé le chemin : merci.

Et comme un des fils de ces réflexions tient à celui de la transmission et qu'il est aussi issu d'un cheminement personnel, des pensées gratifiantes vont à ceux qui nous ont questionnées là-dessus et plus largement, à ces figures familiales et ancestrales qui nous ont interrogées.



# SOMMAIRE

---

<b>RÉSUMÉS.....</b>	<b>1</b>
<b>REMERCIEMENTS.....</b>	<b>3</b>
<b>INTRODUCTION.....</b>	<b>13</b>
<b>THÉORIE.....</b>	<b>19</b>
<b>Chapitre I – Addiction aux substances à travers des perspectives psychanalytiques.....</b>	<b>21</b>
I. 1 - Repères historiques, nosographiques et définition.....	21
1.1 - Les substances d’hier à aujourd’hui.....	21
1.2 - Nommer les dépendants aux substances.....	26
I.2 - Acte et soma.....	30
2. 1 - Le passage à l’acte en addiction.....	30
2.2 - Du corps à la psyché.....	35
I.3 - Objet du lien.....	41
3.1 - L’objet substantiel.....	42
A - L’objet au sens large.....	42
B - L’objet transitionnel.....	43
C - L’objet transgénérationnel.....	45
3.2 - Les mises en relation et évolution.....	47
<b>Chapitre II – Histoire de dire.....</b>	<b>53</b>
II. 1 - Transmissions psychiques et transmissions familiales.....	53
1.1 - Repères conceptuels.....	54
A - La préhistoire du sujet.....	55
B - Les formes de transmission.....	57
1.2 - L’inconscient dans la filiation.....	60
A - Le concept de fantasme de transmission chez René Kaës.....	61
B - La transmission traumatique, Albert Ciccone.....	63
II.2 - Entre présence et absence : concepts généalogiques.....	65

2.1 - Secrets et non-dits : formes et différences .....	66
A - Les secrets .....	66
B - Les non-dits .....	69
2.2 - Cryptes et fantômes : histoires d'engloutissement et de revenants .....	71
A - Crypte, chryptophasme et identification endocryptique.....	71
B - Fantômes enclavés.....	74
C - Pour les sujets substancieux .....	78
II.3 - Subsistance de l'histoire familiale : transition vers la transformation et la création.....	79
3.1 - Objets transgénérationnels, processus transitionnels et dépendance aux substances .....	80
3.2 - La dépendance aux substances : entre formation d'un espace particulier dit « de transitionnement » à l'espace manquant – transitionnel.....	84
<b>Chapitre III – Du vide à la représentation.....</b>	<b>89</b>
III.1 - Formes du négatif.....	90
1.1 - Prémices du négatif.....	90
1.2 - Regards sur le négatif .....	94
A - Subjectivation et « tiercéité » .....	95
B - « Le négatif dans le négatif ».....	96
1.3 - Le négatif dans la transmission transgénérationnelle .....	97
III.2 - Au sein du négatif .....	100
2.1 - Représentations et affects à travers la pensée d'A. Green.....	101
2.2 - Poursuite de la conception du négatif à travers celle d' <i>hallucination négative</i> .....	105
2.3 - De la mère au désert .....	108
III.3 - Enjeux des mécanismes dans les dépendances aux substances .....	111
3.1 - Processus d'identification en mouvance.....	111
A - En général.....	111
B - Entre la substance et l'aïeul .....	113
3.2 - Introjection et incorporation : du sujet à l'objet .....	115
3.3 - La substitution en trois actes.....	117
<b>Épilogue à la théorie.....</b>	<b>122</b>

<b>MÉTHODOLOGIE .....</b>	<b>123</b>
<b>Chapitre I – Population et terrain de recherche.....</b>	<b>125</b>
I.1 - Prémices de la rencontre, spécificité des sujets substanceux .....	126
I.2 - Lieux de rencontre entre institution et association : le CSAPA et une association .....	130
2.1 - Les attentes de l'équipe.....	131
2.2 - La mise en place du protocole de rencontre .....	133
A - Au sein du CSAPA.....	134
B – Au sein de l'association .....	135
C – Forme des rencontres .....	136
I.3 - La représentation des sexes dans la consommation de substances.....	138
<b>Chapitre - II – Les outils cliniques : génosociogramme et épreuves projectives.....</b>	<b>141</b>
II.1 - De l'arbre généalogique à la représentation graphique : intérêt du génosociogramme.....	144
1.1 - Autour du génosociogramme.....	144
1.2 - Les conventions graphiques.....	146
1.3 - La passation .....	147
II.2 - Rorschach et T.A.T : épreuves complémentaires.....	149
2.1 - Le Rorschach .....	149
A – Les sollicitations latentes des planches.....	150
B – Modalités de la passation .....	151
C – L'intérêt de l'épreuve dans notre recherche.....	152
2.2 - Le T.A.T .....	154
A – Les sollicitations latentes des planches.....	155
B – Les modalités de la passation.....	156
C – L'intérêt du T.A.T .....	157
2.3 - Complémentarité des outils .....	158
<b>Chapitre III – Hypothèses et opérationnalisation .....</b>	<b>161</b>
III.1 - Objectif de la recherche .....	161
III.2 - Problématique de la recherche .....	162
III.3 - Hypothèse générale et hypothèses de travail .....	166

3.1 - Hypothèse générale.....	166
3.2 - Hypothèses de travail.....	168
A - Hypothèse 1 : Négatif – subjectivité – symbolisation .....	169
B – Hypothèse 2 : Traitement de la perte – élaboration des évènements familiaux.....	174
C – Hypothèse 3 : <i>Identification – répétition</i> .....	179
D – Hypothèse 4 : Substance – espace transitionnel – création .....	184
<b>ÉTUDE DE CAS.....</b>	<b>189</b>
<b>Chapitre I – Analyse des protocoles de Luca.....</b>	<b>191</b>
I. 1 - Première rencontre .....	191
1.1 - Anamnèse et histoire.....	191
1.2 - Le géosociogramme.....	195
A - Placement et place dans la famille .....	196
B - Secret, honte .....	198
C - Parentification et réparation.....	199
D - Répétitions.....	201
I. 2 - Restitution d’une analyse de rencontres : entre géosociogramme, Rorschach et TAT ....	203
2.1 - Du traitement de la perte au processus de symbolisation .....	204
2.2 - De la répétition aux identifications : un pas vers l’espace de transitionnement .....	209
2.3 - Perspectives .....	213
<b>Chapitre II – Analyse des protocoles d’OlliePep.....</b>	<b>217</b>
II. 1 - Première rencontre.....	217
1. 1 - Anamnèse et histoire.....	217
1. 2 - Le géosociogramme.....	221
A - Place et placement dans la famille .....	223
B - Inscription dans le temps : dates et autres phénomènes .....	226
C - Forme de loyauté et répétitions .....	228
II. 2 - Restitution d’une analyse de rencontres : entre géosociogramme, Rorschach et TAT ....	229
2.1 - Du traitement de la perte au processus de symbolisation .....	230
2.2 - De la répétition aux identifications : un pas vers l’espace de transitionnement .....	236

II. 3 - Perspectives .....	239
<b>Chapitre III – Analyse des protocoles de Charly .....</b>	<b>243</b>
III. 1 - Première rencontre .....	243
1. 1 - Anamnèse et histoire.....	243
1. 2 - Les géosociogrammes.....	246
A - Place et placement dans la famille .....	248
B - Répétition en miroir.....	251
C - Dons et dettes.....	254
D - Du non-dit au secret familial .....	256
III. 2 - Restitution d'une analyse de rencontres : entre géosociogramme, Rorschach et TAT...257	
2.1 - Du traitement de la perte au processus de symbolisation .....	258
2.2 - De la répétition aux identifications : un pas vers l'espace de transitionnement .....	263
2.3 - Perspectives .....	266
<b>Chapitre IV – Analyse des protocoles d'Ecnahc .....</b>	<b>269</b>
IV. 1 - Au fil des rencontres .....	269
1. 1 - Anamnèse et histoire.....	270
1.2 - Transfert et contre-transfert.....	273
1.3 - Le géosociogramme.....	275
A - Place et placement dans la famille .....	276
B - Secrets.....	278
C - Répétitions de schèmes familiaux .....	280
D - Le mythe familial .....	282
IV. 2 - Restitution d'une analyse de rencontres : entre géosociogramme, Rorschach et TAT...284	
2.1 - Du traitement de la perte au processus de symbolisation .....	285
2.2 - De la répétition aux identifications : un pas vers l'espace de transitionnement .....	291
2.3 - Perspectives .....	294
<b>DISCUSSION .....</b>	<b>297</b>
<b>Chapitre I – Résonance du vide au sein de la recherche .....</b>	<b>299</b>
I.1 - Le vide, une quête de l'absent.....	299

1.1 - Le vide dans la relation à l'objet primaire .....	300
1.2 - Le vide de connaissance de l'histoire familiale .....	302
1.3 - Perte et sentiment de vide psychique repérés à travers les outils utilisés .....	303
1.4 - Pour ne pas rester vide de soi .....	307
I.2 - Du connu au non-su, question autour de la continuité psychique .....	308
<b>Chapitre II – Les identifications : point de questionnement et d'ouverture .....</b>	<b>317</b>
II.1 - Le manque d'identification.....	317
II. 2 - Les identifications comme point de liaison à l'histoire .....	323
2.1 - La fonction paternelle dans le processus d'identification.....	324
2.2 - Propos sur le mort.....	327
<b>Chapitre III – Au sein de la transmission : la transformation .....</b>	<b>331</b>
III.1 - Le corps, passeur d'une transformation recherchée .....	332
III.2 - Lieu et place de la substance .....	341
<b>CONCLUSION .....</b>	<b>349</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE .....</b>	<b>355</b>
<b>INDEX des mots .....</b>	<b>373</b>
<b>ANNEXES.....</b>	<b>375</b>
Annexe 1 ; Attestation de consentement.....	377
Annexe 2 : Symboles proposés aux sujets pour le géosociogramme.....	378
Annexe 3 : Légende des symboles utilisés dans le géosociogramme par ordinateur.....	379
Annexe 4 : Protocoles de Luca.....	381
Annexe 5 : Protocoles d'OlliePep.....	413
Annexe 6 : Protocoles de Charly.....	447
Annexe 7 : Protocoles d'Ecnahc .....	479
Annexe 8 : Liste des abréviations et sigles .....	521

# INTRODUCTION

---

« La plupart des drogués à qui j'ai parlé m'ont fait part d'une expérience semblable. Ils ne s'étaient pas mis à employer des drogues pour une raison dont ils pussent se souvenir. Ils se piquaient comme ça, jusqu'à ce qu'ils accrochent. [...] Quand on arrête de se développer, on commence à mourir. Un drogué n'arrête jamais de se développer. »<sup>1</sup>

Le regard posé sur le consommateur de toxiques est souvent interrogateur : le passant s'interroge par curiosité ou dans un mouvement d'incompréhension et le professionnel – ou tout du moins, nous en tant que professionnelles – s'interroge sur l'histoire du sujet. L'interrogation est souvent gardée en silence, mais elle traverse un certain nombre d'esprits qui croisent le chemin d'un « drogué ». Mais eux, les premiers concernés, se souviennent-ils ou savent-ils ce qui les a poussé, ce ou celui qui les a conduit vers le toxique ? Selon l'expérience de l'auteur-consommateur William S. Burroughs, d'aucun ne se souvient de la raison pour laquelle il – lui, le « drogué » – est allé consommer. Peut-être parce qu'aucun n'est accompagné dans la démarche du souvenir. Se souvenir est possible par la trace laissée par quelque chose, par un événement, par quelqu'un. L'exercice n'est pas toujours facile, parfois il est même désagréable, quand le souvenir est lié à un événement traumatique ; mais il permet l'ébauche, le rappel et l'inscription d'un souvenir. Ce dernier s'impose à nous dans une forme d'image, de représentation spontanée ou rappelée par une odeur, un regard, un objet, ou toute chose liée à une expérience antérieurement vécue. Ce souvenir là, celui dont on peut se rappeler spontanément, est ainsi disponible. Mais il existe aussi des souvenirs créés à partir des histoires racontées, du discours énoncé par un quelqu'un d'autre. Autrement dit, le sujet crée *un* souvenir à partir *du* souvenir détenu et raconté par un autre. Quelques fois donc, les autres se souviennent pour le sujet.

L'histoire pré-existante à la naissance du sujet est composée de toutes ces dernières formes de mémoire-souvenirs détenus par les autres. Dès lors, elles sont transmises sous forme parlée, racontée, ou bien elles sont tues, mises au silence. L'histoire de chacun est une imprégnation, une construction, un développement d'une juxtaposition de souvenirs d'une expérience propre, individuelle et d'une expérience groupale, familiale.

---

<sup>1</sup> W. S. Burroughs, (1972), 2008, p.26.

Ainsi, demander à un sujet dépendant aux substances toxiques de se souvenir des raisons l'ayant conduites à la consommation – du pourquoi et du comment – vient faire appel à des ensembles d'évènements historiques, parfois accessibles, et d'autres fois inaccessibles à la mémoire ou à la parole, au dire.

Que cherchons-nous à comprendre de ce(s) souvenir(s) ? Nous ne le savons pas encore, mais nous sommes questionnées par l'aspect inaccessible du souvenir et le béant que cet inaccessible laisse. Au-delà, il semble que les souvenirs, et notamment, les souvenirs familiaux, se soient perdus dans un trou de mémoire faisant le vide de souvenirs. Ce vide semble alors pointer l'autre vide, celui ressenti par les sujets dépendants aux substances toxiques. Il est indéchiffrable pour eux mais bien présent dans leur vécu. Pour nous, ce vide est questionnant puisqu'il vient faire écho au vide de ces mémoires-souvenirs historiques et préhistoriques de ces mêmes sujets. Ici notre premier questionnement, celui du souvenir et de son parcours dans la filiation, s'enchevêtre avec notre deuxième axe de questionnement : celui du vide psychique. En effet, dans nos rencontres cliniques nous avons été confrontées au sentiment de vide psychique des sujets.

Vide de mémoire et sentiment de vide semblent se refléter là où le sujet dépendant aux substances semble, lui, errer dans une place difficile à définir ou à trouver.

Le souvenir est le lieu où nous invitons le sujet à aller chercher, rechercher, trouver afin d'en explorer les représentations et les affects. Lors des premiers entretiens cliniques, auprès d'un grand nombre de sujets, nous construisons une anamnèse. L'« anamnèse », de son étymologie grecque *ána* (remontée) et *mnémè* (souvenir), est un rappel au souvenir. Si pour les médecins, l'anamnèse est une reconstitution du passé pathologique et physiologique du malade, elle nous permet, à nous psychologues, de nous représenter l'histoire telle que la vit le sujet. L'anamnèse nous permet ainsi de construire des liens avec ce que le sujet nous donne à voir, à entendre, à deviner. Mais, lorsque cette construction est mise à mal par un accès entravé aux souvenirs, que pouvons-nous entendre au-delà d'un défaut d'élaboration ?

Les sujets dépendants aux substances toxiques ne sont pas toujours en capacité de reconstruire une histoire. La reconstruction historique de leur environnement et de ce qui a pu le composer est parfois longue et minutieuse. Ils racontent facilement le souvenir de la première prise, celui du « flash » tant recherché, mais ont plus de difficulté à se souvenir du contexte familial de la première prise et parfois du contexte environnemental bien avant cette fameuse première prise. Toutefois, pas après pas, en fonction aussi de l'état physiologique et neurologique du sujet, une élaboration historique peut prendre forme. Cette lente élaboration

se trouve fonctionner avec la création progressive – parfois lente – du contact, du lien s'établissant entre eux et le praticien. Mais alors, en amont de cette prise en charge éventuelle, que se passe-t-il pour le sujet ? Que se joue-t-il ou quels bénéfices peut-il en tirer d'une difficulté à reconstruire son histoire ?

Le souvenir est l'écran de représentations propres à un sujet. Cependant, dans un ensemble familial, le souvenir est aussi celui d'une transmission de représentations ou d'un manque de représentations. Le sujet construira, à partir de cette transmission, ses propres représentations. Le sujet dépendant aux substances toxiques, en tant que sujet à part entière, est donc pris dans un ensemble de transmissions ancestrales.

La transmission ancestrale sera toujours présente, impossible à évincer, inscrivant ainsi le sujet dans une place historique. En ce sens, interroger la particularité de la consommation chez les sujets dépendants vient faire appel à l'immutabilité d'un pré-existant bien présent – la préhistoire – et d'en questionner les échos sur l'histoire du sujet.

La difficulté de construction de l'anamnèse, auprès de sujets dépendants aux substances toxiques, nous questionne sur la transmission des représentations. Ainsi, cette transmission convoque l'environnement sur une dimension étendue, c'est-à-dire ancestrale. Que se transmet-il d'une génération à l'autre ? Que fait chacune de ces transmissions ? Ces questions sont larges et si nous ne pouvons nous intéresser de manière approfondie aux aïeux de chacun, nous nous intéressons à ce que chacun en connaît ou en a entendu dire.

Dès lors, nous nous intéressons aux caractéristiques du sentiment de vide psychique des sujets dépendants aux substances qui sont porteurs et acteurs de transmissions ancestrales et à la particularité de ces transmissions. Le sentiment de vide singulier du sujet pourrait-il faire résonance à un vide inscrit dans les transmissions ?

Notre travail s'ouvre ainsi sur la volonté de transmettre quelque chose de nos questionnements et apprentissages autour du vide entourant les sujets dépendants aux substances toxiques.

Nous avons, dans ce sens, construit notre travail en quatre parties distinctes, permettant de rendre compte du cheminement de ces questionnements autour du vide et de la transmission entre générations chez les sujets dépendants aux substances toxiques.

Dans une *première partie générale*, nous avons ainsi travaillé ces différents ensembles – vide et transmission – d’un point de vue théorique. Pour cela, nous avons distingué dans un premier chapitre les différentes caractéristiques liées aux substances toxiques dans des perspectives psychanalytiques. Pour cela, nous avons proposé un repérage nosographique et une définition des sujets consommateurs. Nous avons ensuite, au sein d’une deuxième partie, regroupé les concepts de la psychosomatique afin de comprendre le passage à l’acte dans la consommation. Aborder la psychosomatique nous a permis de discuter l’utilisation de l’objet-drogue. Nous avons alors, au sein d’une troisième partie, regroupé les différentes fonctions des objets rencontrés par le sujet dépendant aux substances et les modalités relationnelles mises en place avec ces objets.

Le point sur les modalités liées à la substance chez les sujets dépendants nous a conduit, au sein d’un deuxième chapitre, à nous intéresser à ce qui se joue dans les transmissions ancestrales. Dès lors, nous avons fait un point, au sein d’une première partie de ce chapitre, sur les différentes transmissions et leurs caractéristiques afin de comprendre, dans une deuxième partie, les divers concepts généalogiques et transgénérationnels. Ainsi, dans une troisième partie de ce chapitre, nous avons abordé la question de l’objet transgénérationnel et ce en lien avec les processus transitionnels et la dépendance aux substances. Dès lors, nous avons cherché à comprendre l’espace occupé par les objets du sujet dépendant.

Nous nous sommes ensuite intéressées à la théorie du vide, dans un troisième chapitre. Ainsi, discuter dans une première partie de ce chapitre et d’après l’œuvre d’André Green, les formes du négatif – dont celles propres aux transmissions ancestrales –, nous a conduites à discuter, dans une deuxième partie, de ses aspects. Le travail du négatif et ces enjeux nous ont permis de spécifier, au sein d’une troisième partie, les mécanismes mis à mal chez les sujets dépendants aux substances et leur corollaire : la substitution.

L’ensemble des caractéristiques théoriques ouvre alors à l’explication et à la description de la méthodologie dans une *deuxième partie générale*. Nous nous sommes appliquées à décrire nos terrains de recherche – un CSAPA et une association –, le choix de la population adulte et la population rencontrée. Nous avons développé les caractéristiques des outils choisis – génosociogramme, Rorschach et TAT – et la démarche entreprise pour la mise en pratique de ces outils. Les perspectives théoriques et le choix de la population nous ont conduit à la construction d’hypothèses autour des différents processus. Nous avons ainsi interrogé la question de la subjectivation et de l’accès à la symbolisation dans une première

hypothèse ; la capacité de traitement de la perte et des possibilités d'élaboration des événements familiaux au sein d'une deuxième hypothèse ; le processus d'identification et les phénomènes de répétition dans une troisième hypothèse et enfin les possibilités de création dans la construction d'un espace – que nous avons appelé de transitionnement – au sein d'une quatrième hypothèse. Le choix des outils nous a permis, quant à lui, d'opérationnaliser et de mettre au travail nos quatre hypothèses.

La *troisième partie générale* relate les quatre études de cas attachées au quatre sujets rencontrés pour notre recherche et mises en perspective en fonction des hypothèses proposées et travaillées.

Les études de cas nous ont confrontées à la théorie mise en avant au sein de la première partie générale et, à la faisabilité et la véracité de nos quatre hypothèses. Nous discutons alors ces différents points de vue – théorique et méthodologique – au regard de nos études de cas et ce, au sein d'une *quatrième partie générale* intitulée « discussion ». Nous retraçons ainsi différents aspects :

- les manques dans notre travail notamment dans la mise en place des protocoles et des limites dues à une population uniquement masculine et des difficultés d'accès chez les sujets aux identifications secondaires ;
- les découvertes pendant notre travail autour d'un outil – « le génogramme imaginaire » – et de l'invalidité de notre hypothèse 4 sur l'espace dit de « transitionnement » ;
- les possibilités de ce travail dans la prise en charge de ces sujets et d'une ouverture de la recherche autour d'une population de sujets féminins dépendants aux substances.



# THÉORIE



## Chapitre I – Addiction aux substances à travers des perspectives psychanalytiques

---

L'addiction aux substances rend compte d'un large phénomène. Elle laisse entendre la multiplicité des usages. Si notre propos paraît de prime abord brasser un ensemble important de substances, il s'éclaircira au fur et à mesure de la lecture. Nonobstant, nous précisons dès maintenant que les substances étudiées sont celles consommées à l'abri des regards juridiques, non disponibles dans les boutiques et non partageables dans un lieu commun ; éliminant ainsi le café, le thé et le tabac. Un rapport reste alors ambigu quant à l'alcool, il sera traité ci-après. Penser les substances dans nos sociétés à la fois consuméristes et surmoïques nous renvoie à un positionnement de questionneur et d'analyste, en somme de chercheur, et à un positionnement tout autant théorique en lien avec notre façon d'entendre et de comprendre les phénomènes.

### I. 1 - Repères historiques, nosographiques et définition

Les addictions aux substances présentent des variabilités tant au niveau historique – dans leur administration et leur légalisation – qu'au niveau de la substance elle-même – dans les effets, risques et administrations qu'elle sous-tend – et des appellations données à la substance ou à son consommateur même. Nous en regardons les différents panels afin de parcourir les enjeux psychiques des substances.

#### 1.1 - Les substances d'hier à aujourd'hui

Les substances sont classées selon différentes terminaisons et en fonction des points de vue adoptés. La classification selon des effets cliniques connaît plusieurs répertoires : un premier tableau est présenté par Ludwig Lewin en 1924 intitulé *Phantastica* et un deuxième est mis en place en 1961 par deux psychiatres français, Jean Delay et Pierre Deniker, deux psychiatres français en 1961. Depuis, il a connu plusieurs évolutions, prenant en compte l'ensemble des substances psychoactives. Une deuxième classification, selon la toxicité, est proposée par l'OMS en 1971 sans prendre en compte le tabac ni les tranquillisants et a donc évolué depuis, notamment avec l'idée d'intervention et de lutte contre les toxicomanies. La classification juridique distingue deux catégories de substances soumises au contrôle de

l'ONU : les stupéfiants et les psychotropes médicamenteux. Le droit français est soumis à quelques dispositions du droit international quant à certains stupéfiants, mais il peut, dans son droit interne, classer des stupéfiants non pris en compte par le droit international, par exemple les champignons hallucinogènes.

Le jeu des conventions internationales a établi une distinction entre drogues dites « douces » et drogues dites « dures ». Cette distinction est reprise dans une pensée ambiante, marquant ainsi la distinction entre les drogues plus « naturelles » et celles provenant de synthèse. « Cette distinction, alors mise en avant par les partisans d'une dépénalisation ou d'une libéralisation de l'usage du cannabis notamment [n'aurait] pas de raison d'être au regard du clinicien »<sup>2</sup>, sinon dans le discours du sujet comme représentation de sa consommation.

En France aucune substance psychoactive n'est autorisée à l'achat, la consommation, la détention, la revente, la production ou la culture, le transport ou la conduite après une consommation, sous peine de sanction<sup>3</sup>. Seuls l'alcool et le tabac présentent une législation différente mais qui se veut contrôlée par le gouvernement et sous restriction. Les consommations et expérimentations varient en fonction des produits et des âges.

L'OFDT, d'après leur dernier tableau d'estimation du nombre de consommateurs de substances psychoactives en France estime :

- le nombre d'expérimentateurs de cannabis à 17 millions – dont 1,4 million d'usagers réguliers et 700000 d'usagers quotidiens ;
- à 2,2 millions le nombre d'expérimentateurs de cocaïne – dont 450000 d'usagers dans l'année, aucun renseignement pour les réguliers ou quotidiens ;
- à 1,7 million celui pour l'ecstasy – dont 400000 d'usagers dans l'année sans précision autre ;
- 600 000 expérimentateurs pour l'héroïne, sans autres détails ;
- 46,9 millions le nombre d'expérimentateurs pour l'alcool – dont 42,8 millions d'usagers dans l'année, 8,7 millions de réguliers et 4,6 millions dans un quotidien.

Il est repéré que le nombre de consommateurs femmes est inférieur aux hommes pour tous les produits étudiés.

---

<sup>2</sup> D. Richard, 2005, p.13.

<sup>3</sup> Nous reprenons la formulation « En acheter, en consommer, en détenir, en donner, en revendre, en produire, en transporter ou conduire après en avoir consommé sont autant d'infractions à la loi » du site de l'OFDT dans le cadre légal présenté pour les différentes drogues.

Les substances – cannabis, cocaïne, champignons hallucinogènes, ecstasy, LSD, amphétamines – sont plus expérimentées chez les 26-34 ans. L'héroïne reste, quant à elle, majoritairement expérimentée et consommée par les 45-54 ans.

Selon l'OFDT : « Le croisement de différentes méthodes et sources permet d'estimer la consommation problématique de drogues chez les 15-64 ans en France à 280000 usagers (valeur centrale de la fourchette d'estimation : 22000 – 340000) pour l'année 2011, soit en moyenne 7,5 usagers pour 1000 habitants de 15 à 64 ans. »<sup>4</sup>

Les différents types de substances sont à distinguer par leurs propriétés, leur consommation et leurs effets.

\* Le *cannabis* : originaire du chanvre, plante de l'Himalaya grandement utilisée pour ses fibres et donc transportée par les migrations humaines, le cannabis connaît de nombreuses formes végétales. On distingue cependant deux variétés : celle à fibre, utilisée pour les tissus par exemple, et celle dite de « chanvre indien » d'où est extraite la résine. De cette deuxième variété les feuilles sont séchées pour devenir ce qu'on appelle l'*herbe* (beuh, marijuana, ganja, pakalolo, yamba, zamal...) ; celle-ci est alors fumée pure ou mélangée à du tabac. La résine est tamisée manuellement en plaques ou barrettes, boulettes et forme le *haschisch*. Ce dernier est souvent coupé avec du henné ou de la paraffine. Il est consommé en mélange avec du tabac sous forme de joint.

\*La *cocaïne* et le *crack* : la cocaïne est une extraction chimique et purifiée d'une molécule (l'alcoïde) de la coca – plante originaire des Andes qui se présente sous forme de poudre. Utilisée en 1879 sur les animaux pour ses propriétés psychoactives, elle est ensuite mise en avant dans la pratique médicale de Sigmund Freud et d'autres comme antidouleur, avant d'être dénoncée comme provoquant une toxicomanie dès 1885 par un psychiatre allemand (Albrecht Erlenmeyer). À la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, l'usage abusif généralisé de la cocaïne commence à poser problème. Elle est maintenant considérée comme une substance illicite et son usage est prohibé. Si elle était largement utilisée par les milieux favorisés, son usage s'est répandu à tout un ensemble social et se trouve maintenant davantage consommée par la population au chômage, selon l'OFDT. Son prix plus accessible – du fait de coupures avec des diluants ou des précurseurs – représente une des raisons de sa plus large diffusion.

---

<sup>4</sup> [www.ofdt.fr](http://www.ofdt.fr) : Produits et addictions → Vue d'ensemble.

La cocaïne est généralement consommée par voie nasale, autrement dit sniffée, elle est quelques fois injectée et, sous forme fumable donne naissance au *crack*. Selon l'OFDT, le crack reste presque uniquement consommé à Paris, sa banlieue et les DOM-TOM.

\* L'*ecstasy* et les *amphétamines* : drogues de synthèse, l'*ecstasy* est la forme en comprimé de la MDMA – synthétisée en 1912. Cette dernière se retrouve autrement sous forme de gélules, de poudre ou de cristal – différent du cristal des méta-amphétamines, substance peu diffusée en France. Leur mode d'administration oral, leur prix – un des moins élevé –, leur diffusion lors de festivités, son action rapide et une moindre dépendance en font la deuxième substance la plus vendue et consommée des français.

Les amphétamines sont des psychostimulants aussi appelés « speed » qui se retrouvent sous forme de poudre. Leur première apparition remonte à 1887, par la synthèse d'une molécule (la phénylisopropylamine) ; la métamphétamine est ensuite diffusée pour soigner les animaux à partir de 1927 ; pendant la seconde guerre mondiale, la dexamphétamine est alors prisée pour les soldats de tout bord. D'autres sont maintenant utilisées sur prescription médicale dans le traitement de l'obésité par exemple.

\* Les *hallucinogènes* sont de deux types : les « naturels » tels que certaines plantes exotiques, la salvia et les champignons, et les synthétiques où sont regroupés le LSD, la kétamine, GHB (gamma-hydroxy-butyrat) ou GBL (gamma-butyrolactone). Les hallucinogènes naturels sont fumés ou mâchés et produisent chez le sujet une impression d'être.

Les champignons naturels sont utilisés dans certains pays pour des rituels ou lors de cérémonies et ce depuis fort longtemps. Les hallucinogènes synthétiques en sont une expérimentation chimique par isolation de culture.

Le LSD se retrouve sous forme liquide ou « goutte », parfois imbibée sur des supports tels que le buvard, la micropointe... ; la kétamine se trouve sous forme liquide ou « cuisinée » sous forme de poudre ; le GHB dit « drogue du viol » a pour précurseur le GBL peu consommé et difficile à trouver en dehors du réseau internet.

Ces différentes substances produisent des effets euphorisants, d'engourdissements, d'hallucinations pouvant entraîner de fortes angoisses ou des bouffées délirantes. La kétamine entraîne de plus, un effet de dissociation entre le corps et l'esprit.

\* L'*héroïne et autres opiacés* (codéine, morphine, méthadone et buprénorphine) : l'héroïne est synthétisée à partir de la morphine en 1874 et se présente sous la forme d'une poudre blanchâtre. Elle est utilisée pour soigner la tuberculose à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, début 20<sup>ème</sup> avant d'être inscrite assez rapidement en 1916 sur le tableau des stupéfiants et d'être soumise à une réglementation dans son usage en 1923. Les différentes voies d'administration de l'héroïne : intraveineuse, orale ou nasale dépendent des effets recherchés – plus rapide dans l'injection, plus active par inhalation. La dépendance à l'héroïne, comme pour les opiacés peut être forte et rapide en fonction du mode d'utilisation.

La méthadone (TSO) est synthétisée en 1946 et utilisée dans le traitement de la dépendance à la morphine avant d'être généralisée aux autres opiacés en 1962. La buprénorphine (TSO) apparaît quant à elle dans les années 1970 et est autorisée sur le marché français sous deux formes : le Temgésic, pour le bas dosage et le Subutex pour des dosages plus importants ; ce dernier est utilisé dans le traitement de l'héroïnomanie depuis 1995.

Le skenan<sup>5</sup> est un médicament dérivé de la morphine se présentant sous forme de plaquettes et prescrit pour des douleurs persistantes. Il est commercialisé depuis 1992 et peut faire l'objet d'un mésusage.

\* Les *psychotropes* sont de différents types : anxiolytiques, hypnotiques, antidépresseurs, antipsychotiques, lithium (régulateurs de l'humeur), psychostimulants. Ils font l'objet d'une prescription médicale et deviennent source d'addiction quand ils en sont détournés et font l'objet d'un mésusage.

\* Les *NPS* : ce sont des nouveaux produits imitant certains effets des substances. Ils sont synthétiques et donc moins chers sur le marché que les produits originaux. Ainsi les phénéthylamines et cathinones imitent les effets des stimulants ; les cannabinoïdes synthétiques et la méthoxétamine produisent des effets respectivement similaires au cannabis et à la kétamine.

---

<sup>5</sup> Nous le mentionnons spécifiquement car il fait l'objet d'utilisation chez les sujets de nos rencontres cliniques de recherche.

## *Notion de dépendance*

Pour l'ensemble de ces substances – brièvement présentées – différentes conséquences physiques et/ou psychiques peuvent se manifester. En traduire les manifestations ne correspond pas au travail de notre recherche mais interroge, chez ceux qui les consomment, les conduites de dépendance pathologiques.

Le caractère dépendant prend plusieurs formes :

- la dépendance physique correspond au recours aux substances pour éviter les symptômes de manque physique. Elle se met en place pour certaines substances de façon plus ou moins rapide.

- la dépendance psychique renvoie au besoin de consommer la substance pour satisfaire un plaisir et désactiver les tensions.

- la tolérance se situe dans le besoin d'augmenter les doses pour « obtenir les effets désirés »<sup>6</sup> ou retrouver les premières sensations éprouvées.

L'OMS reprend ce terme, *tolérance*, en l'affublant du nom de syndrome pour définir le comportement addictif en référence à la 10<sup>ème</sup> révision de la CIM : « ensemble des phénomènes comportementaux, cognitifs et physiologiques dans lesquels l'utilisation d'une substance psychoactive spécifique ou d'une catégorie de substances entraîne un désinvestissement progressif des autres activités. »<sup>7</sup>. Le terme de dépendance remplace en 1964 celui d' « addiction » et d' « accoutumance » à l'OMS.

Toutefois, les terminologies et définitions ne sont pas communes et les débats sont encore actifs quant à la qualification à donner à la population consommante et se rendant dépendante de substances.

### 1.2 - Nommer les dépendants aux substances

Différents termes qualifient la dépendance aux substances : addiction et toxicomanie en sont les principaux. Le terme de toxicomanie apparaît en 1920 avec l'emploi du qualificatif « manie » succédant au terme de « morphinisme ». Dans son étymologie, il renvoie à la folie

---

<sup>6</sup> I. Varescon, 2005, p.105.

<sup>7</sup> [www.who.int/fr](http://www.who.int/fr) : Programmes et projets → Terminologie et classification.

des toxiques et semble donc relever d'un champ médical, éloigné de la teneur de notre propos. Le produit est alors mis en avant alors que l'emploi du terme d'*addiction* semble relativiser la place donnée à ce dernier.

Le concept d'*addiction* ne trouve pas pour autant de consensus quant à sa définition. Ludovic Gicquel et Maurice Corcos<sup>8</sup> en étudient l'évolution et les regroupements. Certaines font référence au concept de pharmacodépendance de la substance psychoactive (dans le Dictionnaire des termes de médecine, Dictionnaire de l'enfant et de l'adolescent de Didier Houzel (2000)) ; d'autres présentent un regard clinique pris dans un champ sémantique et épistémologique. Ainsi, Gicquel et Corcos citent la définition du *Dictionnaire des drogues, des toxicomanies et des dépendances* de Denis Richard et Jean-Louis Senon<sup>9</sup>, qui a pour avantage d'élargir l'*addiction* à d'autres comportements que ceux relevant des substances. Nous la reprenons : l'*addiction* correspondrait à « une relation de dépendance plus ou moins aliénante pour l'individu, et plus ou moins acceptée voire parfois totalement rejetée par l'environnement social de ce dernier, à l'égard d'un produit, drogue, tabac, alcool, médicaments), d'une pratique (jeu, sport) ou d'une situation (relation amoureuse). »<sup>10</sup> Puis la prise de position de Jean-Luc Venisse et ses collaborateurs semble apporter une dimension nouvelle : celle d'aller au-delà des caractéristiques du produit, pour « mettre l'accent sur la fonction de la conduite et de ses effets au niveau de l'économie psychique de celui qui s'y adonne. »<sup>11</sup> Penser le sujet plus que le produit rejoint les propos de Corcos et Philippe Jeammet : les addictions « apparaissent le plus intimement liées à cette capacité propre à l'espèce humaine de détourner de leurs finalités naturelles un certain nombre de ses fonctions physiologiques : la faim, la soif, la sexualité, la régulation du plaisir et de l'alternance tension/détente ou la recherche de sensations »<sup>12</sup>

L'histoire du terme *addiction* marque l'évolution de la pensée. Au Moyen Âge, ce terme – du latin *ad-dicere* – renvoyait à une contrainte par le corps de payer une dette. L'esclavage, la dette et le corps sont ainsi reliés par ce simple mot, relevant le caractère juridique de l'étymologie. Puis de la fin du Moyen Âge à nos sociétés contemporaines (1970), le terme est retrouvé dans le champ médical et notamment psychiatrique. La valeur du terme

---

<sup>8</sup> L. Gicquel, M. Corcos, 2003.

<sup>9</sup> D. Richard, J.-L. Senon, 2000, p. 6-8.

<sup>10</sup> Gicquel, Corcos, *op cit*, p.28.

<sup>11</sup> Gicquel, Corcos, *op cit*, citant J.-L. Venisse et coll.

<sup>12</sup> Gicquel, Corcos, *op cit*, citant M. Corcos, Ph. Jeammet, 2000.

est maintenue de façon abstraite : le sujet addicté à une substance serait esclave de celle-ci. « Il a par ailleurs « un sentiment de dette » plus qu'il n'a contracté une dette. »<sup>13</sup>

Quoi qu'il en soit, l'addiction renvoie à un comportement dans lequel le corps est engagé. Cette terminologie permet de classer un comportement, une pathologie, sans pour autant nommer les sujets. Là encore, les différences dans la terminologie en fonction des praticiens, des théoriciens, des courants et des langues utilisées nous renvoient à la difficulté d'un consensus. Ainsi, les sujets consommateurs peuvent être désignés comme des « drogués, accros, défoncés, shootés, camés, toxicos, toxicomanes, addicts, addictés », autant de variations que de corps de métier et d'ensembles sociaux.

Dans le langage de la psychologie et de la psychanalyse, certains auteurs choisissent le terme d'addict, d'addictés ou encore de toxicomanes. Nous venons d'en voir quelques tenants et aboutissants.

Si Joyce McDougall préférerait parler des addictés plutôt que des toxicomanes, c'est que, pour elle, le mot *addiction*, en anglais, gardait tout son sens. « « L'addiction » renvoie à l'état d'esclavage, donc à la lutte inégale du sujet avec une partie de lui-même, tandis que la toxicomanie indique un désir de s'empoisonner. »<sup>14</sup> Nous partageons l'idée que le terme de *toxicomanie*, et au-delà celui de *toxicomane*, ampute le sujet d'une partie de sa réalité. Si le terme d'*addiction* semble être dans la lignée d'un héritage théorico-clinique pour parler des sujets dépendants, il nous semble trop large pour ne parler que de ceux dépendants aux substances. Comme nous l'avons vu précédemment, l'addiction renvoie à « une relation de dépendance », incluant dès lors tout objet possible de dépendance. Autrement dit, l'« addiction » renvoie à un rapport à l'objet qui ne peut être réduit à celui des drogues. Il semble que quel que soit le terme employé, la référence à un comportement est toujours présente en lien avec un objet. Aussi, il s'agit bien de ce comportement qui, de prime abord, questionne puis permet, dans une prise en charge clinique ou réflexive de ces sujets, de se pencher sur un ensemble de fonctionnements et de problématiques.

L'étude que nous tentons de mener s'organise autour de sujets dépendants aux substances. Cette dernière, dans son sens propre, renvoie à la matière d'une chose ; dans son sens figuré, elle peut être entendue comme l'élément essentiel et nécessaire à un objet. Autrement dit, elle est ce qui caractérise les sujets dépendants dans bien des sens : manifeste -

---

<sup>13</sup>*Ibid*, p.29.

<sup>14</sup> J. McDougall, 1982, p.75.

ils s'en servent dans leur comportement d'addiction, latent - elle vient représenter autre chose d'un fonctionnement. La référence à cette substance nous semble un point de regroupement d'ensembles de fonctionnements intriqués que nous tentons d'étudier : le comportement et au-delà le psychisme dans sa dimension singulière et le familial dans sa dimension plurielle (micronucléaire et ancestral).

Dès lors le terme de *substancieux* nous a semblé approprié pour désigner seulement les sujets de notre recherche. Nous n'avons pas la prétention d'inventer un concept. À chercher comment appeler les sujets dépendants aux substances, aucun terme ne correspondait à ce que nous percevions d'eux jusqu'à ce que *substancieux* apparaisse être éclairant dans notre démarche à relier différents ensembles théoriques (addiction ; psychanalyse ; psychogénéalogie). Le terme ne semble s'appliquer que pour notre propos et nous ne le développons pas comme une référence pour ces sujets en dehors de ce travail.

Du radical *-substanc*, nous ajoutons le suffixe *-ieux* dont le signifié est l'agent d'une action, autrement dit la substance active, la substance qui agit. Si de nos jours, il semble présenter une faute pour l'ordinateur ou dans la recherche du dictionnaire, « *substancieux* » est un terme retrouvé au Moyen Âge. Il est notamment utilisé par Christine de Pisan<sup>15</sup>, en 1404 dans *Le livre des faits et bonnes meurs du sage roy Charles V*.

Il est à nouveau utilisé au cours des 15<sup>ème</sup> et 16<sup>ème</sup> siècles avant d'être remplacé par substantiel. En référence à la philosophie, il définirait ce qui appartient à la substance, qui est rempli de substance nourrissante.

*Substantia* correspond au mot latin pour désigner la substance, mais il englobe les notions de soutien, support, subsistance, aliment, nourriture.

Le terme de *substancieux* renvoie, nous semble-t-il, à l'idée qu'une substance vient soutenir les sujets addicts, les nourrir, prenant fonction de remplaçant de vie. Nous nous dégageons de cette notion de dette dans la nomination des sujets pour nous centrer sur la notion d'objet autour d'une mise en parole et/ou d'une mise en acte.

Nous relierons le terme *substancieux* à la notion d'objet dans le sens où la substance, autrement dit le produit ou le toxique utilisé par le sujet, représente un objet matérialisable et substituable à tout autre objet - que ce dernier soit un objet interne, externe, transitionnel ou transgénérationnel. L'objet n'étant pas séparable de la notion de sujet, il nous apparaissait mettre en lumière nos sujets d'étude. Le sujet n'est plus alors que *sujet* de la dépendance, il est aussi acteur d'une vie dans laquelle une des actions mènent à la dépendance aux

---

<sup>15</sup> Poétesse et écrivaine considérée comme l'une des premières femmes à vivre de sa plume (1364-1430).

substances. Autrement dit, les sujets se servent de la substance plus qu'ils ne subissent la substance. Ils sont acteurs de cette prise de produits et la perpétuent dans le plaisir et la souffrance de quelque chose à faire paraître.

Dès lors, loin d'être réduits à la substance, ils viennent dénoncer, traduire en acte, dire, parler ce qu'ils ne peuvent mettre en mots, bien au-delà de la simple prise de produits. La substance comme suppléant d'une mise en paroles, comme substitut d'un manque serait une tentative de subsistance. Le sujet substancieux dans toutes ses dimensions singulières n'est pas que dépendant de la substance, mais la prise de substance reste le point de départ de notre questionnement des multitudes singulières.

Ainsi, nous proposons, sur ce parcours de lecture, de nommer les sujets dépendants aux substances : les sujets substancieux.

## I.2 - Acte et soma

Le corps est le premier objet de soin chez une majorité de sujets et particulièrement chez les sujets substancieux. La prise en charge est somatique avant d'être psychique. Le corps des sujets substancieux, très présent dans ce qu'il donne à voir, est parfois le seul moyen d'accéder aux soins. Il prend donc une place particulière : objet d'attention, de destruction et de soin. Il les fait parler et il nous fait dire.

*« Le corps ne ment jamais et lorsqu'il contredit la pensée, quelque chose n'a pas été nommé, quelque chose n'a pas été dit, et ce quelque chose est de l'ordre de la parole »<sup>16</sup>*

### 2. 1 - Le passage à l'acte en addiction

Le sujet substancieux met en jeu et donne à voir un corps. C'est par le corps que la substance passe, par lui que le plaisir est éprouvé, lui qui subit les effets négatifs et détériorants de la substance, mais lui aussi, qui montre à l'extérieur que quelque chose est différent. Le sujet nous donne à voir les conséquences du produit avalé, inhalé ou introjecté.

---

<sup>16</sup> A. Ancelin Schützenberger, G. Devroede, 2005, p.212.

Le corps est le seul point fixe déplaçable, marqué et remarquable par les empreintes laissées et les éprouvés traversés, il est donc un lieu de vécus telle une mémoire de la psyché, un lieu de passage d'une mémoire à un acte.

La prise de substances engage le corps et vient en modifier les sensations, les perceptions internes ou externes, les composantes ; autrement dit, un passage à l'acte s'effectue par le corps, dans la consommation de substances. L'acte, en tant que forme du langage – pour Bernard Chouvier et René Roussillon – est ce qui viendrait maintenir « le blocage, l'inhibition ou le *black out* interne, en substituant à la construction fantasmatique verbalisée, une décharge motrice spontanée à valeur automatique et qui se répète tant que le sujet n'en a pas perçu l'origine et n'en a pas évalué le décours. À ce titre, les actes sont bel et bien partie prenante des *impedimenta* de la vie psychique, en faisant obstacle à la phase résolutive des conflits internes. »<sup>17</sup> Autrement dit, le corps viendrait faire acte d'une difficulté psychique. À cette mise en acte, un sens peut être trouvé, car « même si le passage à l'acte constitue par lui-même un détournement du représenter, un court-circuit du penser, ne peut-on aussi, en même temps, par un certain côté, déceler dans sa manifestation et son déroulement, un balbutiement du sens ? »<sup>18</sup> Le langage corporel utilisé tenterait de donner forme à un éprouvé qui n'aurait pas été symbolisé et donc pas représenté.

L'acte montre dans une adresse à l'autre – il montre quelque chose à quelqu'un : il raconte alors une histoire. Seulement l'acte montre, il ne vient pas dire, « il avance masqué » comme dit Roussillon. Il ne peut assumer le contenu de pensée qui se cache derrière l'acte. Roussillon avance l'hypothèse que derrière les passages à l'acte « anti-sociaux » ou ceux pris dans des problématique narcissiques-identitaires, s'exprimeraient des expériences archaïques dans une volonté de les communiquer et les faire connaître.

L'emprunt de modes d'expression archaïques non-verbaux – le soma, le corps, l'acte – viennent ainsi faire écho à des expériences subjectives précoces, potentiellement traumatiques. De telles expériences n'auraient pu être élaborées ni symbolisées. Le processus de symbolisation commence avec l'intégration progressive des données corporelles : sensations, perceptions, motricités, affects... et la distinction interne/externe permettant la maîtrise des objets et l'instauration du principe de réalité. Dès lors, l'agir est remplacé « par « une expérimentation psychique », une « action d'essai » interne qui consomme moins

---

<sup>17</sup> B. Chouvier, R. Roussillon, 2010, p.8.

<sup>18</sup> Chouvier, Roussillon, *op cit*, p.8.

d'énergie et qui sera la pensée »<sup>19</sup>. Apparaît alors la possibilité de dire non et l'accès au processus de symbolisation. Ce dernier est lié au processus de « désomatization », pour reprendre les propos de McDougall, c'est-à-dire d'une distinction psychique du somatique chez le tout petit enfant. Cette distinction se met en place à partir d'une diminution du contact corporel et des formes gestuelles de communication de l'objet primaire au profit du langage et donc d'une communication symbolique.

Autrement dit, l'ensemble d'une symbolisation primaire, c'est-à-dire de représentations mentales avant l'accès au langage, sert à la constitution de la symbolisation secondaire avec l'apparition du langage. La symbolisation secondaire s'inscrit dans cette « double illusion de posséder une identité séparée, inébranlable, tout en gardant un accès virtuel à l'unité originelle, ineffable. »<sup>20</sup> Ce processus est fondamental pour l'enfant dans sa capacité à « intégrer et reconnaître comme siens son corps, ses pensées, ses affects. »<sup>21</sup>

Pour André Green, la symbolisation rend compte du travail des pulsions de vie, il le formule ainsi : « La visée objectalisante des pulsions de vie ou d'amour, a pour conséquence majeure d'accomplir, par la médiation de la fonction sexuelle, la symbolisation (Wilfred Bion, Donald D. Winnicott, Jacques Lacan) »<sup>22</sup>. La pulsion de mort est à l'opposé de cette union attaquant par là-même la fonction de symbolisation.

Dès lors, les sujets substantieux dans la dimension mortifère de leur consommation semblent présenter un fonctionnement dominé par la pulsion de mort, entravant l'accès à cette fonction de symbolisation.

De cette privation, l'activité de penser n'aurait pu remplacer totalement l'agir. Le recours aux substances répond à ce qui a été mis à leur disposition : l'acte plutôt que la pensée dans sa dimension d'élaboration. Dès lors, la question de la différenciation d'avec l'objet vient poser question dans le processus d'intégration et de reconnaissance d'un corps vécu comme sien propre. Le passage à l'acte, dans la recherche d'éprouvés perpétuellement répétés, est aussi une façon de vivre et d'éprouver son corps. Dans les désinvestissements narcissiques et corporels qui semblent s'être produits, un investissement substantiel est alors recherché.

---

<sup>19</sup> J. Bergeret, 1979, p.250.

<sup>20</sup> McDougall, 1989, p.68.

<sup>21</sup> McDougall, *op cit*, p.68.

<sup>22</sup> A. Green, 1986.

La désomatisation rend compte d'une double polarité, selon McDougall<sup>23</sup>, pour le sujet : fusionner avec la mère-environnement et se différencier d'elle. Chez les sujets dépendants aux substances, la désomatisation n'aurait pas pu être complète entraînant une sorte de somatisation dans le sens d'une recherche somatique des plaisirs et les limites que cette dernière peut présenter.

Le passage à l'acte par le corps dénonce une séparation et une différenciation non acquises entravant le plein développement de la vie pulsionnelle et une attaque de la fonction de symbolisation. Car le processus de symbolisation nécessite, par ailleurs, l'accès à l'objet transitionnel, selon Winnicott. L'objet transitionnel inscrit dans l'aire transitionnelle, marque l'intermédiaire entre réalité psychique et réalité externe. Il naît d'une illusion permise par la mère : il permet de se rassurer en l'absence de la mère, dans un premier temps, puis se retrouve dans un ensemble de phénomènes. Il est le témoin d'un processus de symbolisation à l'œuvre. Gérard Pirlot indique que « la toxicomanie est ainsi citée parmi les échecs de l'évolution de l'aspect ambigu, double dans ses réalités, de l'objet transitionnel : dans ce cas, une sorte de clivage se forme/fixe sur une perception-sensation ancienne « fétichisant » la représentation qui lui est liée »<sup>24</sup>. Ainsi, l'objet transitionnel aurait été désinvesti – ou n'aurait peut-être pas été investi – chez les sujets substancieux en conséquence de l'effacement de la représentation d'un objet interne. L'absence prolongée de la mère-environnement – absence qui peut être réelle et donc physique ou psychique (regard, soins, dépression) – en serait l'origine.

Se crée alors une fixation chez le sujet « aux aspects non-vivants de l'aire transitionnelle » (François Duparc) témoin d'un raté du processus de symbolisation. La dépendance aux substances apparaît alors pour certains comme une solution de réparation de cette aire transitionnelle gelée.

La séparation et la différenciation peuvent alors être vécues comme des réalités vidant le sujet de ce qui lui est vital. Une lutte s'impose alors pour le sujet et peut donner lieu à une dépendance aux substances. Ainsi est maintenue la relation à la réalité extérieure au prix d'un fonctionnement somatique où les représentations verbales sont réduites « à des représentations de choses très fortes et partant, à une expression non verbale. »<sup>25</sup>

---

<sup>23</sup> McDougall, *op cit*, p.65.

<sup>24</sup> G. Pirlot, 2010a, p.83.

<sup>25</sup> McDougall, 1989, p.83.

L'acte s'oppose à la pensée ; il vient même créer une résistance à cette dernière aux associations libres. Le processus d'élaboration se voit court-circuité au profit d'une décharge dans l'agir. Le travail psychique est mis à l'arrêt dans le passage à l'acte où ce dernier se substituerait à ce qui ne s'élabore pas. L'acte viendrait alors donner corps au vide de représentations.

Ainsi, « le corps est mis au service de la subjectivité dans une adresse à l'objet, sans toutefois que la réalisation de l'acte lui-même se réduise à la pure effectuation d'une intentionnalité. Il y a quelque chose de plus dans l'acte symbolique qui va au-delà d'une simple dimension fonction-fonctionnelle et qui lui confère une portée sublimatoire. Cet acte s'inscrit dans un dépassement de soi qui confère au sujet une ouverture vers un mode de satisfaction intégré au niveau du moi. »<sup>26</sup>

McDougall évoque par ailleurs l'acte comme une possibilité pour le sujet de « disperser l'affect » le plus rapidement possible. Les sujets « esclaves de la quantité » (Pirlot), sont pris par le pulsionnel, et la force de l'excitation liée à ce même pulsionnel – par l'effraction traumatique – et le corps. La résolution des conflits ne se fait donc pas de manière symbolique, ni psychique mais « dans l'économie pulsionnelle et/ou excitationnelle du corps »<sup>27</sup>.

Car le pulsionnel se transmet de plusieurs manières : à travers le langage verbal, la représentation de mots et la représentation de choses, l'affect et ses représentants et finalement « le langage du corps et de l'acte et de leurs différentes capacités expressives (mime, gestuelle, posture, acte...) qui correspond aux représentations de choses »<sup>28</sup>.

Ce corps vient mettre en mouvement les éprouvés internes et les traite de façon à les dissoudre dans des sensations diverses. Rien n'est plus relaxant et éloignant qu'un produit dont les effets permettent de se sentir loin, de se sentir partir. Le corps se déplace alors dans un *no mans land* où rien n'existe plus. Cette extase sans mots permet au sujet substantieux de voyager dans d'autres lieux que ceux dont il connaît tout angle obtus.

---

<sup>26</sup> McDougall, *op cit*, p.19.

<sup>27</sup> Pirlot, *op cit*, p.7.

<sup>28</sup> Roussillon, 2010, p.32.

## 2.2 - Du corps à la psyché

« C'est un fait : les conduites addictives engagent le corps et en ce sens, on ne peut avoir une juste représentation, y compris métapsychologique et psychopathologique de ces conduites, que si on introduit le facteur corporel et somatique. »<sup>29</sup>

Dans cette difficulté d'accès à la fonction de symbolisation, le corps est engagé au service de la psyché.

Nicolas Abraham et Maria Torok font la distinction entre le corps et le somatique. Ce dernier « doit être tout autre chose que le corps propre qui relève du psychique »<sup>30</sup>. Il existe grâce au fantasme et son représentant et se situe derrière l'enveloppe psychique où les processus nous sont accessibles. Contrairement au corps, il est une « non-présence radicale » pour reprendre l'expression d'Abraham et Torok. Il permet le transport des messages – symboles faisant allusion au non connu par un moyen inconnu, ils sont des « agent(s) de liaison somato-psychique » au sens d'Abraham et Torok – vers la dite enveloppe, qui le stimule et met en émotion psychisme et corps.

Le corps est alors relié au psychisme dans une transmission d'éléments de l'un à l'autre via le somatique. Autrement dit, ce dernier est une représentation au service de la psyché. Le rapport soma-psyché inclut le corps comme élément marqueur et récepteurs de sensations.

Abraham et Torok parlent aussi d'un rapport du « noyau organique à l'enveloppe psychique » qui serait semblable au rapport entre Inconscient et Conscient. Ainsi, l'Inconscient passe dans le Conscient par la voie de l'affect et du fantasme de telle sorte que le message va du noyau à l'enveloppe. Le sens contraire existerait et serait représenté par ce qu'ils appellent « les traces mémorielles ».<sup>31</sup> Ainsi, selon les auteurs, dans un prolongement du modèle freudien de « l'ardoise magique », la trace s'inscrirait une seule fois, à la surface de contact. Cette inscription lui permettrait d'agir sur « le nucléique par sa face tournée vers l'Inconscient et périphérique par son regard vers le Conscient »<sup>32</sup>. Dès lors la trace peut être envoyée à l'enveloppe sous forme de représentations ou d'affects ; à contrario, lorsqu'elle est refoulée, elle agit sur le noyau inconscient. Autrement dit, la trace mémorielle face à un

---

<sup>29</sup> Pirlot, 2010a, p.7.

<sup>30</sup> N. Abraham, M.Torok, 1987, p.213.

<sup>31</sup> Abraham, Torok, *op cit*, p.218.

<sup>32</sup> *Ibid*, p.218.

défaut de symbolisation sera refoulée dans l'Inconscient. Ce dernier la redirigera vers le noyau corporel comme messenger de la représentation non symbolisée de l'enveloppe psychique. Ce serait alors un retour du refoulé vers la Conscience.

Pour ces auteurs, la maladie psychosomatique est alors une « maladie de soi à soi », seul le corps est héritier de ce qui ne peut se dire : « faute d'un père et de son *logos* présents, la subjectivité, qui se construit dans le dialogue, se serait réduite à un soliloque : il y manque la parole. L'autre ayant été silencieux, c'est alors son corps qui parle. La crypte mélancolique, le fantôme (de l'autre/du mot) apparaissent poussés à la périphérie de l'appareil psychique, dans le corps. »<sup>33</sup> Nous percevons le phénomène de mémoire transgénérationnelle dans sa dynamique de transmission au-delà des mots, dans un passage par le corps. Nous le développerons plus amplement au chapitre suivant.

Le rapport psyché-soma, si il est décrit par l'étude de la psychosomatique, reste donc intrinsèquement lié aux concepts psychanalytiques. Freud n'a jamais parlé directement de mouvements psychosomatiques. Pour autant, en étudiant les symptômes en termes économiques, il traite de l'hystérie comme maladie psychosomatique. Ses successeurs en ont décrit les principes.

Pierre Marty pose la psychosomatique comme considération des « mouvements psychiques et somatiques ainsi que les relations entre ces mouvements chez les malades somatiques »<sup>34</sup>. Elle est en lien avec les difficultés du sujet depuis sa prime enfance. Si les sujets substancieux ne peuvent être d'emblé imaginés comme des malades somatiques – bien qu'ils se servent du corps et soignent d'abord le corps mutilé, sclérosé ou détérioré – ils s'en rapprochent par les mécanismes empruntés à ces derniers. McDougall, dans ce sens, décrit l'addiction comme en faisant aussi partie. « On peut la considérer en effet comme une tentative « psychosomatique » pour venir à bout de la douleur mentale par le recours à des substances extérieures qui tranquilisent l'esprit, et abolissent provisoirement le conflit psychique »<sup>35</sup> car c'est le corps réel qui est atteint à travers la psychosomatique.

La psychosomatique, qui s'est développée via le mouvement analytique français, est comprise comme une façon d'exprimer par des maux ce qui ne peut se mettre en mots, autrement dit, la difficulté physique est réelle, elle serait une façon de « vider la parole de sa signification affective » (Marty). Partant de là, elle met en lumière des mouvements

---

<sup>33</sup> Pirlot, 2010b, p.117.

<sup>34</sup> P. Marty, 2011, p.12.

<sup>35</sup> McDougall, 1989, p.48.

spécifiques dit de dépression essentielle. On parle ainsi d'une dépression (Marty) « sans objet, ni auto-accusation, ni même culpabilité consciente, où le sentiment de dévalorisation personnelle et de blessure narcissique s'oriente électivement vers la sphère somatique. Un tel tableau, pour nous, est de toute évidence à mettre en rapport avec la précarité du travail mental. »<sup>36</sup> La dépression essentielle est associée au concept de pensée opératoire où les activités de pensée fantasmatique et onirique font défaut. Elle permet une gérance automatique (Pirlot) des processus psychiques : « le sujet reste entièrement pris dans ses représentations comme s'il s'agissait de « la réalité du réel ». Le travail psychique n'arrive que difficilement à mettre à distance les sentiments et émotions dudit sujet : il agit ce qu'il ressent et ressent dans la sensation ce qui ne peut être éprouvé (alexithymie, *infra*) : l'émotion. »<sup>37</sup> La pensée opératoire au-delà de la pauvreté fantasmatique dénonce le défaut d'étayage d'un bon objet interne.

Dans la dépression essentielle, la symptomatologie se définit par le manque, c'est-à-dire par la disparition de la dynamique mentale : la vie fantasmatique et onirique viennent à manquer, les processus d'identification, de projection ou encore d'introjection sont mis à mal. Dès lors, l'état d'affect – ce lien privilégié entre la psyché et le soma – est négatif, il n'y a pas de représentation, pas de fantasme... c'est le vide.

Marty pose que « le phénomène est comparable à celui de la mort où l'énergie vitale se perd sans compensation. », tout est alors guidé par « l'instinct de mort » (Marty).

Les sujets substancieux semblent être pris dans cet « instinct de mort ». Le passage à l'acte de prendre une substance se fait sous le couvert d'une pulsion de mort active, puisque leur vie est – pouvons-nous dire – risquée à chaque prise et que le prolongement dans la prise de substances conduit à une dynamique mortifère. Il s'agit bien d'un passage à l'acte dans cette modalité psychosomatique des sujets substancieux.

Une détresse est ainsi présente où le Moi est submergé, coupé de ses sources, voire désorganisé de façon plus ou moins profonde. Ces mouvements de déliaison et de désorganisation donnent naissance à la somatisation, témoignant de la perte des capacités de symbolisation et d'attribution de sens. La dépression essentielle correspond à un état d'affect négatif, puisque la voie économique semble avoir été gelée. Les mots ne sont plus inscrits dans la fonction symboliques et sont alors « vidés de leur contenu affectif » selon McDougall. « l'expérience psychique qu'ils devraient contenir (c'est-à-dire la représentation de mots ainsi

---

<sup>36</sup> Marty, 2011, citant P. Marty, 1963, p.29.

<sup>37</sup> Pirlot, 2010b, p.109.

que l'affect qui y est attaché) est éjectée hors de la psyché, au lieu d'être refoulée pour alimenter le capital psychique où la psyché peut puiser afin de fabriquer des symptômes psychologiques ; ceux-ci serviront éventuellement à préserver le corps de l'explosion somatique. »<sup>38</sup> Toutefois, pour Claude Smadja, « sa trace négative porte le témoignage d'événements traumatiques précoces et non symbolisés »<sup>39</sup>. Autrement dit, les expériences menaçant les sentiments d'intégrité, de continuité et d'identité ont demandé au sujet de se protéger, par une forme de désaffection au sens de McDougall, « pour prévenir un retour de leur vécu traumatique porteur de menace d'anéantissement. »<sup>40</sup>

Si le corps a besoin d'évacuer c'est en raison d'un manque. Sylvie Chabee-Simper écrivait : « la pensée et le langage se mettent en place à partir des éprouvés corporels : le symbolique inclut le corporel, de l'imaginaire et du verbal. Et... du maternel, pourrait-on dire, car c'est dans la relation archaïque à la mère que le bébé trouve les supports nécessaires pour construire son propre appareil psychique : Moi-Peau, fonction imaginaire, pare-excitation, appareil à penser les pensées, etc... »<sup>41</sup>. Ainsi, l'éprouvé corporel prenant naissance dans la relation à la mère, est déficient et entraînerait un manque dans le langage et la pensée. Le symbolique fait alors défaut dans le corporel et reste fixé à ce dernier. Le sujet se tournerait alors vers ce point de fixation et ce seul point fixe dans les vécus. Retourner aux éprouvés, telle serait la nécessité du sujet dépendant aux substances.

Les comportements auto-calmands représentent autant de réponses pour protéger la psyché et particulièrement le Moi d'un état de détresse. « *Les procédés autocalmands agissent ainsi en bloquant les effets de l'événement traumatique : ils sont donc paradoxalement traumatolytiques* »<sup>42</sup> À défaut de représentations suffisantes d'une mère-environnement suffisamment bonne (Winnicott), le comportement auto-calmand sert à évacuer un excès d'excitation. « Les sujets addictés, désertiques, apparaissent dès lors essayer de combler par une activité autocalmante relevant d'un sadisme anobjectal consécutif à un traumatisme prématuré pour le Moi, une tension d'excitation impossible à psychiser. »<sup>43</sup>

---

<sup>38</sup> Mc Dougall, *op cit*, p.115.

<sup>39</sup> C. Smadja, 2010, p.77-78.

<sup>40</sup> Mc Dougall, *op cit*, p.177.

<sup>41</sup> S. Chabee-Simper, 2005/2.

<sup>42</sup> Pirlot, 2010a, p.144.

<sup>43</sup> G. Pirlot, 2010b, p.130.

Michel Fain parle de « néo-besoins »<sup>44</sup> pour décrire ces comportements auto-calmants répétitifs – notion reprise par Claude Smadja<sup>45</sup> et Gérard Szweg<sup>46</sup>

Le langage corporel vient ainsi maintenir une possibilité de vivre ou survivre au manque – que ce dernier soit le manque de l'autre, manque de l'objet, manque d'indépendance. Car à ne faire que de dépendre, les sujets substancieux ne peuvent plus se dépendre.

Ce corps rempli par la substance, puis aussitôt diminué par le manque de substance, autrement dit vidé par l'objet drogue, vient dans un cercle vicieux rappeler la nécessité de la substance toxique - de l'objet indispensable. Le corps est mis en gage dans l'addiction : il donne les sensations de plaisir, renvoyant au corps érotique sinon insuffisamment établi, du plaisir éphémère ; puis ce corps est contraint au manque, à la nécessité de retrouver ce plaisir substantiel. Il paie la redevance d'un plaisir déplacé ; déplacé au regard de la société, déplacé dans le passage à l'acte d'une forme de jouissance impossible à atteindre ou gérer psychiquement.

Le corps présent et existant, autrement dit réel, se met alors au service d'un manque psychique. Les corps des patients psychosomatiques sont le lieu de représentation d'un corps vide rappelant le corps des sujets dépendants de substances. Dans ce rapproché de vide interne, le corps est vidé de l'imaginaire et du symbolique. Pour Chabee-Simper, à la suite de Marty : « il n'est plus le lieu ni le support de fantasmes et de désirs, et la somatisation, dans le corps réel, peut intervenir »<sup>47</sup>.

Autrement dit, si ce corps ne peut plus permettre à la fonction imaginaire de se développer et au symbolique de se déployer, le fantasme et le désir ne peuvent prendre forme. La clinique du sujet dépendant aux substances montre cette absence de désir propre au sujet et cette pauvreté fantasmatique. À ce propos, l'objet fantasmatique est manquant ou endommagé dans le monde interne et ne pourra être remplacé par aucun objet réel. Alors, « la substance maternante-apaisante doit être constamment recherchée dans le monde du dehors et elle l'est habituellement en quantité croissante »<sup>48</sup>.

---

<sup>44</sup> M. Fain cité dans G. Pirlot, *op cit*, p.129.

<sup>45</sup> C. Smadja, 1995.

<sup>46</sup> G. Szweg, 1993.

<sup>47</sup> S. Chabee-Simper, *op cit*.

<sup>48</sup> McDougall, 1989, p.183.

L'atteinte du fonctionnement imaginaire provoque une rupture entre l'Inconscient et les autres instances. Ainsi, aucune représentation ne peut émerger et le sujet est coupé de ses émotions et affects. Ceci s'explique au regard de ce que représente l'agir. L'agir prend sa source dans l'activité musculaire mais il constitue plus que cela : « un domaine d'investissement et un mode d'expression »<sup>49</sup>.

La seule issue est d'amener le corps à ressentir ce que la psyché ne peut plus psychiser des éprouvés : quand « la représentation est coupée de l'affect et qu'il ne reste que le corps réel pour exprimer « le chagrin sans nom » »<sup>50</sup>, alors le corps relaie le psychisme et l'émotion – manifestation psychosomatique – et n'exprime que sa partie physiologique conduisant à une resomatisation de l'affect. L'affect est expulsé à l'extérieur, dans un « en dehors » de la réalité psychique tel un « *acting-out* » (Pirlot) qui, par une forme d'excitation, est alors perceptible.

Autrement dit, le sujet dépendant aux substances coupé de ses affects et donc d'une certaine fonction de symbolisation a recours à cette mise au dehors. Le comportement de dépendance et de prise de substances vient supporter les tensions alors évacuées par le corps, sans pour autant y apporter de solution.

Les affects permettent ou font barrière à la mise en représentations. Issus de l'inconscient, ils semblent mis à l'écart quand ils donnent lieu à des témoignages plus qu'à des représentations. Les représentations « consistent en une évocation de perceptions qui, inscrites et laissant de diverses manières des traces mnésiques, prennent diverses valeurs d'objets de références mentales individuelles »<sup>51</sup>. Les traces mnésiques se construisent comme « trace inaltérable qui s'inscrit dans l'appareil neuronique »<sup>52</sup> (Freud). Ces traces sont stockées de façon permanente selon Freud et sont activées quand elles sont investies. Elles correspondent à des expériences archaïques éprouvées dans le corps. Dès lors, les expériences traumatiques, de manque, d'insuffisance s'inscrivent comme expériences corporelles d'un holding ou handling défaillant. Chabee-Simper précise que « ces premières inscriptions corporelles ne seront pas mises en représentation et subiront le refoulement originaire »<sup>53</sup>. Ne pouvant être représentés, le corps du sujet en garde une trace mnésique. L'émotion alors liée à

---

<sup>49</sup> Bergeret, 1979, p. 251.

<sup>50</sup> Chabee-Simper *op cit*, 2005/2.

<sup>51</sup> Marty, *op cit*, p.39.

<sup>52</sup> Freud (1895), 1956.

<sup>53</sup> Chabee-Simper, *op cit*, 2005/2.

cela ou autrement dit l'affect réprimé viendra prendre place dans le corps éprouvant un manque.

En ceci, les sujets substancieux cherchent à retrouver par le corps l'affect manquant, dans un besoin d'activer les traces inconscientes dont le somatique se souviendrait. Ce sont ces traces somatiques inscrivant leurs marques dans le psychisme que le sujet dépendant cherche à réveiller, à défaut d'un processus de symbolisation opérant.

« Ces patients « addicts » comme les « somatisant » sont des « malades » de l'émotion excessive ou déficitaire qui tend à se confondre avec la sensation »<sup>54</sup>. Ainsi, le sujet dépendant passe par l'éprouvé corporel créateur d'émotion afin d'atteindre la sensation. Ces sujets sont souvent à fleur de peau quand certains vécus infantiles sont évoqués. Autrement dit, leur enveloppe corporelle poreuse à toutes les sensations vient transmettre, par rapport à certains vécus, une émotion. Cette dernière sera la cause de larmes, de renfermement physique, venant provoquer l'effondrement de défenses jusqu'alors maintenues ou l'émergence d'une sensation primaire refoulée.

La substance psychique manquante est alors supplée par une substance recherchée dans une réalité externe, seule réalité à laquelle s'accroche le sujet substancieux pour pallier les défaillances d'une réalité interne. Il tenterait de donner une forme à l'absence, une substance au manque.

### I.3 - Objet du lien

Les sujets substancieux utilisent la substance comme objet où tout semble se confondre : désir/plaisir/besoin... L'objet-drogue vient questionner les fonctions et les positionnements de chacun des objets de l'histoire du sujet : interne/externe/générationnel. D'un point de vue biologique, le sujet existe par l'objet et d'un point de vue psychique, le sujet naît à lui par le lien établi avec l'objet.

---

<sup>54</sup> Pirlot, 2010a, p.9.

### 3.1 - L'objet substantiel

La rencontre du sujet avec le monde se fait au regard de plusieurs objets. La mère-environnement est celle qui présente le monde (*object presenting*), qui transmet une histoire (*objet transgénérationnel*) et qui permet au sujet de se construire par la différenciation d'avec elle.

#### A - L'objet au sens large

Selon Nora Kurts, l'objet « demeure toujours une zone d'inconnu qui nourrit l'investissement d'objet et est ainsi nécessaire à sa continuation. L'objet, en psychanalyse, est fait des fluctuations des mouvements d'investissement inconscients, préconscients et conscients dans un échange réciproque »<sup>55</sup>. Avec la définition de Jean Laplanche et Jean-Baptiste Pontalis, la notion d'objet se précise, elle comprend trois aspects :

- « corrélatif de la pulsion : il est ce en quoi et par quoi celle-ci cherche à atteindre son but, à savoir un certain type de satisfaction. Il peut s'agir d'une personne ou d'un objet partiel, d'un objet réel ou d'un objet fantasmatique. » Dès lors, l'objet peut être de deux types : entier ou partiel et de deux formes : réel ou psychique.

- « corrélatif de l'amour (ou de la haine) : la relation en cause est alors celle de la personne totale, ou de l'instance du moi, et d'un objet visé lui-même comme totalité ». L'objet existe par la mise en relation avec un monde interne ou un monde externe. Cet aspect de l'objet retient ici notre attention.

- dans un sens traditionnel, « il est ce qui s'offre avec des caractères fixes et permanents, reconnaissables en droit par l'universalité des sujets »<sup>56</sup>. Il est entendu communément dans les sciences humaines et notamment dans la philosophie et la psychologie comme partageable par tous les sujets.

Ainsi, les objets – références à de multiples entités – peuvent s'appréhender de différentes manières. Quoi qu'il en soit, ils se mettent en place à travers la construction d'instances psychiques et particulièrement celle du Moi. Ce dernier est fort de sa construction en fonction du soutien offert par la mère-environnement : « le moi de la mère est au diapason de celui de l'enfant, et elle ne peut lui offrir un soutien que si elle est capable de se tourner

---

<sup>55</sup> N. Kurts, 2002, p.1138.

<sup>56</sup> J. Laplanche, J.-B. Pontalis, 2002, p.290.

vers lui »<sup>57</sup> de façon suffisamment bonne<sup>58</sup>. Il faut préciser que la mère-environnement est le premier objet rencontré par le petit enfant. Il est, en tant qu'objet primaire, celui d'une réalité extérieure permettant l'élaboration d'une réalité intérieure.

La fonction du « suffisamment bon » correspond à la capacité de s'adapter aux besoins de l'enfant, elle regroupe trois capacités :

- *holding* - « capacité de la mère à s'identifier à son bébé », lorsque ce *holding* n'est pas satisfaisant, l'enfant, dans une détresse, peut avoir le sentiment d'une chute dans le vide ;

- *handling* – liaison entre psyché et soma dans un sentiment d'être réel. Dans le cas d'une défaillance de cette fonction, « l'expérience du fonctionnement corporel et de l'*être* » est entravée » ;

- *object presenting* – « permet à l'enfant d'être capable de se relier à ses objets »<sup>59</sup>.

Ainsi, en fonction de la façon dont l'enfant aura reçu cet ensemble de soins, il pourra faire l'illusion que ce qui l'entoure – dont le sein – fait partie de lui, puis l'enfant sera en capacité, plus ou moins, d'élaborer la représentation de la mère en son absence. L'expérience de la désillusion se fera progressivement par l'intermédiaire de l'objet primaire.

Dès lors, le Moi permet la mise en place d'une réalité interne propre à l'enfant dans laquelle se trouvera figuré un objet interne, constitutif de sa psyché.

## B - L'objet transitionnel

Winnicott précise que lorsque le moi de la mère-environnement n'est pas fort, l'infans présente des difficultés de développement et de construction d'un Moi différencié. Dans ce cas, l'objet interne ne peut se construire comme entité séparée de l'objet primaire et restera fragile. Autrement dit, par identification au Moi de la mère, l'enfant vient naître à soi. De cette différenciation émergera l'élaboration d'une capacité à délimiter le dedans du dehors, l'interne de l'externe par l'utilisation du symbole et, ainsi, de distinguer le fantasme de la réalité. Cette différenciation sera facilitée par la création d'un espace transitionnel caractérisé par l'objet transitionnel et les phénomènes transitionnels. Cette aire intermédiaire permet à la réalité interne et à la réalité externe de coexister, elle est « un lieu de repos pour l'individu engagé dans cette tâche humaine incessante qui consiste à maintenir la réalité intérieure et la

---

<sup>57</sup> D.W. Winnicott (1965), 2010, p.13.

<sup>58</sup> Nous entendons la « mère » dans un sens large, comprenant l'ensemble de personnes proches de l'enfant.

<sup>59</sup> Winnicott, *op cit*, p.16.

réalité extérieure distinctes et néanmoins reliées l'une à l'autre. »<sup>60</sup> Autrement dit, l'aire transitionnelle offerte à l'enfant se place entre une « créativité primaire et la perception objective basée sur l'épreuve de la réalité. »<sup>61</sup> Cette perception objective fait référence au sens traditionnel de l'objet.

En tant qu'expérience illusoire, la création de l'espace transitionnel permet l'acceptation de la réalité externe comme différente de soi. Les phénomènes transitionnels y contribuent par les activités de découverte d'un objet en lien avec les expériences autoérotiques. Ces phénomènes permettent l'utilisation de l'illusion en lien avec un éprouvé. Les objets découverts peuvent alors devenir des objets transitionnels.

L'objet transitionnel provient de l'extérieur ; il peut être un objet réel, partiel, une partie du corps : ils témoignent d'une vitalité propre à l'enfant. Cet objet massivement investi va au fur et à mesure de la constitution des deux réalités être désinvesti

L'objet transitionnel est un représentant de l'objet primaire ou une partie de cet objet – le sein – et permet de le représenter en son absence.

L'objet primaire est représenté dans les toutes premières expériences par l'objet externe (sein, soins ... ). De son caractère suffisamment bon ou défailant dépendront les qualités et l'existence de l'objet interne en construction chez l'infans. Si ce dernier est vivant et suffisamment bon, alors l'enfant est en mesure d'utiliser l'objet transitionnel. « Si l'objet externe continue à faire défaut, l'objet interne ne peut avoir de sens pour l'enfant et c'est alors, alors seulement, que l'objet transitionnel perd aussi sa signification. »<sup>62</sup>

Pour Winnicott, dépendance aux substances correspondent à des régressions au stade primitif où l'objet transitionnel n'aurait pas évolué appartenant encore au domaine de l'illusion plénière : « dans ce cas, une sorte de clivage se forme/fixe sur une perception-sensation ancienne « fétichisant » la représentation qui lui est liée [...], ceci au service du déni de la séparation. »<sup>63</sup>

L'objet-drogue est alors utilisé de façon ambivalente dans le processus de séparation. Il permettrait de faire rupture avec un environnement primaire d'une part et d'autre part de s'y accrocher. Ainsi, se dépendre d'un autre objet externe – l'objet-drogue – est une tentative de

---

<sup>60</sup> Winnicott (1969), 2010, p.31.

<sup>61</sup> Winnicott, *op cit*, p.54.

<sup>62</sup> *Ibid*, p.49.

<sup>63</sup> Pirlot, 2010a, p.83.

séparation en même temps qu'il permet de ne jamais se déprendre de l'objet. La dépendance se perpétue et se déplace dans une volonté de séparation impossible. « Une opération de substitution ou de transposition pourrait ainsi s'accomplir, engendrant une relative mise à distance du conflit intra-psychique. Du même coup, la tentative de maîtrise de l'angoisse [de séparation et de perte] se trouverait « améliorée » : l'impératif d'incorporer répétitivement une substance externe placerait en quelque sorte le corps sous perfusion, comme si le psychique figé en « substance interne » était finalement menacé de mort. »<sup>64</sup>

L'objet-drogue vient ainsi éviter l'angoisse de perte. Si la perte est impossible à élaborer c'est que les objets internes ne sont pas suffisamment constitués et vivants sans besoin d'un objet externe étayant. La « mère-environnement » n'aurait pas été suffisamment contenante pour permettre l'élaboration d'un objet interne sécurisant. L'objet-drogue viendrait alors illusoirement jouer le rôle d'un objet sécurisant – dans la non-séparation et la suppléance à la défaillance.

### C - L'objet transgénérationnel

La dépendance aux substances montre une défaillance dans la transmission de l'objet primaire pour des raisons propres à la mère-environnement. Car l'objet primaire est bien un objet de transmission pensé par Freud comme assurant l'articulation entre l'intrapsychique et l'intersubjectif. L'objet dans sa disponibilité à être suffisamment bon, dans sa capacité à regarder, à transmettre, est marqué par sa propre histoire. Un sujet peut regarder si il a été regardé, transmettre consciemment ce qui a pu être élaboré et inconsciemment ce qui n'a pu l'être.

Bion, et par la suite René Kaës, ont pensé les objets en lien avec les transmissions dans la filiation. Pour eux, certains objets seraient – les « objets non transformables » - seraient paralysant dans le lien établi entre le parent et l'enfant car emprunt à une fixation dans le psychisme du parent, le rendant moins disponible à l'enfant. Nous repreciserons ces aspects dans le chapitre 2.

Nous pouvons retenir l'idée selon laquelle l'objet d'un autre peut invalider ou encombrer le lien à au petit enfant.

« L'objet n'est pas uniquement le lieu où la pulsion s'épanouit ; il est un autre sujet qui vit, pense, éprouve et qui dispose d'un autre appareil psychique, épais, dense, un espace

---

<sup>64</sup> S. Le Poulichet, 2002b, p.123.

d'intériorité énigmatique qui attire et dérange et qui est vécu comme semblable et différent. »<sup>65</sup> Ainsi, le parent transmet des vécus non représentés de sujets de l'histoire l'ayant précédée. Autrement dit, la transmission entre générations est marquée par les objets transgénérationnels.

Ces objets transgénérationnels sont présentés par Alberto Eiguer – nous reviendrons sur leurs caractéristiques plus amplement dans le chapitre 2. Nous pouvons succinctement les définir comme les représentants d'un ancêtre.

Ces objets sont de trois types selon Eiguer :

- les objets bienveillants mais pesant sur le psychisme des descendants ;
- les objets idéalisés, magnifiés ;
- les objets porteurs de secret honteux.

Quel que soit l'objet, un poids d'une lignée est trop lourd à porter pour le sujet qui se retrouve à « s'y engage(r) aux dépens de sa propre vie » ou à cultiver « un sentiment d'auto-engendrement qui menace de le faire basculer dans la psychose. »<sup>66</sup>

Ces objets transgénérationnels se retrouvent sous les concepts de fantôme ou de crypte chez Abraham et Torok ou d' « ombre d'objet ». Ils présentent la présence d'un objet entier ou partiel, réel – dans le sens d'un sujet ayant existé ou d'un événement passé – ou imaginaire – dans la notion de dette ou de culpabilité.

Tout un chacun est traversé par une histoire dont les éléments et les événements se transmettent. Les sujets dépendants de substances semblent être confrontés à une difficulté dans l'élaboration de l'objet interne par défaut d'un objet primaire suffisamment bon. Se pose alors la question de la transmission des objets transgénérationnels pour que l'un – l'objet primaire – ne puisse offrir et ouvrir une possibilité d'espace transitionnel significatif et la mise en place d'un objet interne vivant, à l'autre – le sujet devenu substancieux. L'objet-drogue devient un objet substantiel qui pourrait permettre ainsi la mise en parole d'une histoire à dire.

L'objet-drogue est alors utilisé pour désigner une modalité de la relation d'objet aux prises aux modalités de transmission au sein des générations –ces transmissions pouvant faire

---

<sup>65</sup> A. Eiguer, 2006, p.12.

<sup>66</sup> S. Tisseron, 2004b, p.18.

l'objet de fantasmes. En d'autres termes, il semble que l'objet transgénérationnel soit à penser dans les modalités relationnelles mises en place chez le sujet substantieux.

### 3.2 - Les mises en relation et évolution

Nous avons quelque peu abordé la question du lien à la mère-environnement – objet primaire – en interrogeant le passage à l'acte dans la dépendance et la place du corps dans ce passage. Nous souhaitons en préciser les caractéristiques, les modalités et les perspectives dans la clinique des sujets substantieux au regard des différents objets.

Les modalités de relation aux objets dépendent de la qualité, des disponibilités et des capacités de l'objet primaire à s'adapter au petit enfant, comme nous l'avons vu précédemment. « La capacité d'avoir des relations objectales représente un autre progrès. Là, l'enfant passe d'une relation avec un objet conçu subjectivement à une relation avec un objet perçu objectivement. »<sup>67</sup> Cette étape dépend de l'état de différenciation où le sujet passe d'une modalité de relation fusionnelle avec la mère-environnement à une modalité de relation séparée.

De la phase de dépendance absolue, le petit enfant tend à l'indépendance – notamment dans la dispense des soins. Cela est possible si l'environnement a pu fournir à l'enfant une continuité d'être, base de la constitution et de la force du Moi. Quand cette continuité d'exister a été interrompue, une annihilation entraîne un affaiblissement du Moi, un sentiment d'insécurité voire des sensations de vide.

Winnicott le formule ainsi : « grâce aux « soins qu'il reçoit de sa mère », chaque enfant est en mesure d'avoir une existence personnelle et commence donc à édifier ce qu'on pourrait appeler le sentiment d'une *continuité d'être*. [...] Si les soins maternels ne sont pas suffisamment bons, l'enfant ne parvient pas à exister vraiment (*come into existence*), puisqu'il n'y a pas de sentiment de continuité d'être (*no continuity of being*) ; la personnalité s'édifie alors sur la base de réactions aux empiètements de l'environnement. »<sup>68</sup>

Les défauts d'une continuité d'être – à travers le *holding* – peuvent entraîner des perturbations dans les modes de relations aux objets ou des pathologies du lien. Ces dernières

---

<sup>67</sup> Winnicott (1958), 1969, p.367.

<sup>68</sup> Winnicott, *op cit*, p.377.

sont caractéristiques des fonctionnements limites<sup>69</sup>. Jacques André, dans la suite de Winnicott, écrit à propos des patients fonctionnant selon un état-limite : « l'insécurité qu'ils ressentent, leur peur de perdre l'amour, tout témoigne à travers les limites mal assurées de leur moi de l'origine traumatique de leur développement pathologique. La position clé de la mère (*depriving, rejecting, etc.*) le rôle décisif de l'environnement précoce apparaissent comme des constantes du registre borderline, en même temps qu'une réponse privilégiée par l'acte (notamment somatique) à ce que la psyché ne peut symboliquement élaborer. »<sup>70</sup>

Ces sujets présentent une difficulté à être avec l'autre. « Les difficultés de séparation d'avec les autres (famille, amis, compagnon/compagne, etc.) seraient dues chez ces sujets à un arrêt du développement au stade de séparation-individuation. Ces difficultés de séparation seraient dues à une attitude de la mère s'étant elle-même opposée (parce que déprimée, blessée narcissiquement et/ou désirant rester en « fusion » avec son enfant) aux efforts d'individuation de cet enfant l'encourageant à un comportement régressif. »<sup>71</sup> Autrement dit, la mère-environnement n'a pas pu – car prise par ses propres problématiques – s'adapter suffisamment bien à son enfant.

Si les parents ne peuvent s'adapter à l'enfant, ce dernier est obligé de s'adapter à l'environnement, inversant ainsi les rôles. L'identification aux objets, en l'absence d'investissement objectal suffisant, se fait alors sur un mode d'adaptation à ces derniers, Helen Deutsch parle « d'identification à l'environnement ». Winnicott pense la notion de faux-self dans ces situations où l'expérience subjective est dépersonnalisante et privante du sujet pour lui-même.

« Le sentiment d'aliénation dans le désir des autres, d'impossibilité de se sentir être et être soi-même, peut déterminer, [...] différentes sortes de passage à l'acte, de provocations, de conduites à risque, comme pour tenter de trouver une vérité de soi-même et d'obtenir une reconnaissance de soi. »<sup>72</sup>

Pirlot – en référence à Margareth Helgeland et Sverre Torgersen – parle du caractère froid, négligeant, surprotecteur ou autoritaires des parents dans la relation instaurée avec leur enfant, sujet diagnostiqué état-limite.

---

<sup>69</sup> « Le problème de l'être, du *being* chez Winnicott, si prégnant dans les fonctionnements limites », J. André, 1999, p.7.

Nous nous situons dans la lignée de C. Chabert à penser des fonctionnements limites plutôt que des états-limites.

<sup>70</sup> J. André, *op cit*, p.8.

<sup>71</sup> Pirlot, 2010a, p.91-92.

<sup>72</sup> B. Brusset, 2006, p.44.

Autrement dit, la relation d'objet s'inscrit dans un manque, dans un défaut dans ces fonctionnements. L'objet a alors disparu de la scène psychique entraînant des représentations d'objets instables : l'élaboration de la représentation de la perte d'objet dans l'éprouvé douloureux ne peut se faire puisque l'absence de l'objet ne donne lieu à aucune construction fantasmatique. Quand l'objet est perdu de façon perceptible, l'autre n'est pas maintenu comme objet interne : la perte de l'autre risquerait alors d'entraîner la perte de soi et par là-même la perte du sentiment d'exister. Le défaut d'organisation des représentations s'ancre dans la défaillance du processus d'intériorisation. Le sujet en fonctionnement limite se met en position de « refuser l'autre et [de] s'attacher aux marques effectives de sa présence dans l'établissement, le maintien, l'entretien d'une dépendance aliénante parce que entièrement soumise à l'emprise et au narcissisme. »<sup>73</sup>

Dès lors, un clivage du Moi se construit entre une toute puissance narcissique, dans un état de fusion, et, un rejet de l'autre exprimé à travers des sentiments d'impuissance et de rage. La difficulté d'accès à la représentation d'un objet total conduit à une difficulté d'accès à l'ambivalence dans la relation à l'objet. Des mouvements persécutifs sont alors caractérisés par une victimisation de la part des autres et une violence de soi-même comme bourreau : « les conduites addictives servant alors excellemment à cette fin. »<sup>74</sup>

Chez les sujets en fonctionnement limite, « le traitement de la réalité externe est alors bien particulier : elle est utilisée pour masquer ou plutôt pour suppléer au vide intérieur. La scène psychique est située au-dehors et il y a nécessité voire urgence, de recourir à un « metteur en scène » pour se sentir exister. »<sup>75</sup>

Les sujets substantieux présentent « un trouage du Moi » - en référence aux travaux cités par Pirlot<sup>76</sup> où le système de pare-excitation ferait défaut ne pouvant plus gérer les excitations internes et externes. Dès lors les *néo-besoins* présentent un relai à un défaut d'étayage de l'objet interne et aux blessures narcissiques d'un temps précoce. La non-conflictualisation servirait au déni de séparation et de la perception de l'autre comme différent de soi. Le déni permet alors au sujet d'éviter une régression vers des positions archaïques – schizoparanoïdes. Avec le clivage et l'identification projective ils constituent une défense alexithymique selon McDougall – difficulté de reconnaissance des émotions et de leurs

---

<sup>73</sup> C. Chabert, 1999, p.98.

<sup>74</sup> Pirlot, 2010a, p.92.

<sup>75</sup> Chabert, *op cit*, p.99.

<sup>76</sup> Pirlot, *op cit*, p.95 : P. Lekeuche, J.-P. Demange et Y. Morhain.

expressions. Pour plusieurs auteurs – McDougall, Corcos – les conduites addictives représentent alors une solution stratégique à la difficulté dans l'éprouvé : « elle consiste à réparer une carence et une douleur psychique avec quelque chose de corporel ou de substantiel. »<sup>77</sup>

Le corporel est alors surinvesti dans le but de maintenir les éprouvés de sensations fortes se substituant à la relation d'objet. Dans ce sens, la substance tient lieu d'enveloppe corporelle protectrice. Les nombreuses études<sup>78</sup> sur les sujets dépendants aux substances montrent une prévalence du fonctionnement limite dans les conduites addictives. Ainsi les sujets substancieux tentent par la prise de substances de maîtriser à l'extérieur ce qu'ils ne peuvent maîtriser à l'intérieur dans un maintien des espaces internes/externes.

Le recours aux substances vient apaiser les tensions jusqu'au retrait libidinal qui a pour fonction d'assurer le sentiment d'unité autour de défenses narcissiques. Le plaisir physique apporté joue un rôle dans ce recours aux défenses narcissiques. Le plaisir est constamment recherché tenant lieu de besoin. Pour autant la souffrance n'est pas si loin : le manque par l'abstinence vient alors engendrer cette souffrance entraînant « une réapparition des limites corporelles, aiguissant la perception de la réalité, la souffrance constituant ainsi une preuve de son existence. »<sup>79</sup> Dès lors la relation à l'objet-drogue vient créer une dépendance à la souffrance : par la non-satisfaction des besoins, le sujet s'éprouve comme être désirant. Le Moi semble alors rassemblé et plus fort. Dans ce plaisir auto-engendré, l'autre n'a pas de place, le rapport à l'autre est donc diffus : « ainsi, pourrait-on évoquer l'existence d'une relation d'emprise [...] : l'objet ne serait qu'un double narcissique. »<sup>80</sup>

La relation à l'objet est alors investie sous la forme d'un contrôle, dans des mécanismes de maîtrise comme avec l'objet-drogue où l'illusion de pouvoir arrêter quand ils veulent leur donne un sentiment de toute puissance.

La fragilité identitaire apparaît en lien avec un narcissisme peu solide. Les sujets substancieux relevant d'un fonctionnement limite font paraître une désintrinsication pulsionnelle en écho de l'impossibilité à lier affects et représentations. Seul le corps vient servir d'enveloppe contenante et différenciée/séparée, autrement dit délimitée. Nous avons vu que la prise de substances permettait d'éprouver les frontières délimitantes. L'identification

---

<sup>77</sup> *Ibid*, p.110.

<sup>78</sup> M. Corcos, A. Rojas-Urrego, Ph. Lekeuche.

<sup>79</sup> J. Pagès-Berthier, 2005, p.180.

<sup>80</sup> S. Schenckery, 2006, p.192.

addictive pensée par Sylvie Le Poulichet<sup>81</sup> serait une tentative d'élaboration d'un nouveau corps où « la substance serait celle d'une sauvegarde de l'identité et du sentiment d'exister permettant la mise en place d'enveloppes corporelles protectrices et d'auto-maintien face à l'intrusion d'un autre trop excitant. »<sup>82</sup>

Ainsi le vide fantasmatique et la porosité des limites provoquent une représentation de la scène primitive dans des fantasmes sexuels incestueux où l'enfant, au lieu d'être exclu de la scène dans une position d'impuissance, est pris dedans. Le flou des frontières n'a pas permis au sujet de réguler les excitations, la fragilité du Moi en est aggravée. Les parents sont différenciés dans leurs identifications respectives, quant à leur qualité positive ou négative, mais ils ne peuvent être investis dans leur fonction ambivalente : les imagos paternelle et maternelle peuvent alors se confondre en un seul régime (Paul Denis, 1996). Le défaut d'organisation œdipienne des fonctionnements limites est à penser pour Bernard Brusset en lien avec la réalité psychique des parents dans leur propre organisation œdipienne.

La difficulté d'identification à un bon objet semble liée à la difficulté pour les figures parentales à pouvoir s'identifier – peut-être, eux aussi – à leurs objets. Pour Haydée Faimberg, « la filiation d'un individu, son lien de parenté, sont la condition nécessaire à l'identification « des objets oedipiens » et, en ce sens, il assurent une fonction protectrice. »<sup>83</sup>

Serge Tisseron rapporte que les identifications tirent « leur spécificité de situer le sujet dans la structure œdipienne. »<sup>84</sup> Les identifications semblent alors prendre place dans les transmissions familiales. L'identification représenterait alors un type de lien entre les générations, une transmission des modalités relationnelles. Dès lors, les processus d'identification englobent des modalités qui n'appartiennent pas qu'au sujet. Cette condensation est appelée *télescopage générationnel* par Faimberg. Dans ce cas, l'identification « se réalise avec l'objet et certains attributs de l'histoire secrète, pas seulement avec un objet »<sup>85</sup>. L'identification devient alors aliénante et donc sans possibilité de représentation entraînant une relation à l'objet dans les mêmes modalités. Faimberg ajoute « le passage de l'identification à la représentation n'est possible qu'à la suite de la construction interprétative. »<sup>86</sup>

---

<sup>81</sup> Le Poulichet, 2002a, nous détaillerons cette notion dans le second chapitre.

<sup>82</sup> Schenckery, 2006, p.205.

<sup>83</sup> H. Faimberg, 2003, p.157.

<sup>84</sup> Tisseron, 2000, p.123.

<sup>85</sup> Faimberg, *op cit*, p.72

<sup>86</sup> *Ibid*, p.75.

Pascal Hachet remarque dans la clinique de la dépendance aux substances des histoires prises dans des deuils non faits et des événements non élaborés des sujets. Ce serait « un essai inefficace d'auto-guérison de souffrances impensables. »<sup>87</sup> Il ajoute que la crypte maintient alors une identification pathogène au fantôme tout en le rendant étranger au sujet. Nous développerons plus amplement ces aspects par la suite. Quoi qu'il en soit, une tentative de mise à distance, d'externalisation, pourrions-nous dire, d'un objet encombrant l'Histoire du sujet serait à l'œuvre.

Pirlot fait mention des auteurs étudiant les « traumatismes transgénérationnels » et notamment Masud Kahn avec le concept de « traumatismes cumulatifs à l'origine de maladies somatiques relevant de la crainte de l'effondrement (*fear of breakdown*) et de la détresse primitive de l'enfant décrite par D.W. Winnicott. »<sup>88</sup> Nous reviendrons plus amplement sur ces notions dans le deuxième chapitre.

Les sujets dépendants aux substances présenteraient ainsi des modalités de relation à l'objet prises dans une difficulté de séparation et donc dans une tentative d'individuation. Ces modalités relationnelles seraient aussi marquées par les défauts de symbolisation et de transmissions familiales. Le sujet serait alors dans une recherche de soi sans l'autre – que celui-ci soit l'objet primaire ou l'objet transgénérationnel.

---

<sup>87</sup> P. Hachet, 2004, p.103.

<sup>88</sup> Pirlot 2010a, p.95.

## Chapitre II – Histoire de dire

---

« Si les héritages psychiques sont le gage de la conservation des acquisitions et du potentiel spirituel de l'humanité, ils transmettent aussi aux enfants la charge de surmonter les questions restées en souffrance dans l'inconscient de leurs géniteurs et de leurs aïeux »<sup>89</sup>

L'histoire est parfois celle mise en mots pour bercer les enfants le soir. Elle est aussi celle que les grands adultes racontent d'expériences anciennes, de souvenirs familiaux ou d'ouï-dire ancestraux. Elle est ainsi transmise par l'écriture ou oralement à travers des conversations, des discussions voire des disputes. Nonobstant, elle est aussi mise au placard, enfermée dans des silences écrasants, ou tue, car porteuse de certains événements auxquels personne ne souhaite penser, ou, face auxquels personne ne peut dire quoi que ce soit.

L'histoire se raconte donc avec des mots, ou sans mot, mais elle se raconte dans les transmissions qu'elle met en scène de moments partagés ou d'absence de construction historique. Dès lors, l'histoire peut être racontée et par là-même élaborée ; elle peut aussi rester cloîtrée, sans mise en mots, dans une forme d'attente d'éléments à penser.

Comment l'absence d'histoire racontée se mettrait-elle en scène et ce particulièrement chez les sujets substantieux ? Nous nous proposons de regarder les divers aspects des transmissions entre générations pour pouvoir interroger les constructions historiques chez les sujets substantieux. Nous empruntons des concepts à la psychogénéalogie qui insiste sur l'importance de l'histoire de nos ancêtres pour l'intégrer dans une pensée de psychanalyse transgénérationnelle qui rappelle la dimension inconsciente partagée avec eux.

### II. 1 - Transmissions psychiques et transmissions familiales

Transmettre est une action universelle. D'un point de vue biologique, nous imaginons facilement la transmission génétique au sein d'un même ensemble familial. Pour autant, la transmission a lieu au-delà de tout aspect génétique, elle se retrouve dans la constitution de rituels, de mœurs, de coutumes, de savoir-être, de savoir-faire et de modalités psychiques. Transmettre est ainsi partie prenante d'un ensemble de croyances et d'une construction individuelle.

---

<sup>89</sup> Tisseron et al., 2004, p.3.

## 1.1 - Repères conceptuels

L'acte de transmettre, c'est-à-dire de « faire passer »<sup>90</sup> correspond à la notion de *transmission* ; ainsi, se construit un individu : par le passage de diverses transmissions. Dépourvu de ces dernières, le petit enfant en désaïde ne pourra accéder à un développement de ses capacités et de son autonomie – motrice et psychique. Les transmissions sont plurielles : le petit enfant est confronté à un environnement constitué d'un ensemble de personnes elles-mêmes rencontrées dans des environnements différents voire multiples. Ces ensembles représentent autant de possibilités pour le sujet de construire des repères, d'avoir recours à des substituts ou de pouvoir vivre différentes expériences.

Il nous faut préciser que l'acte de transmission psychique se situe en termes de représentations ; autrement dit, ce qui est transmis correspond à un ensemble de représentations conscientes ou inconscientes, élaborées ou non-élaborées. La transmission met ainsi en jeu différents aspects du psychisme. Notre attention sera portée par les représentations non élaborées, ces transmissions inconscientes négatives qui viennent ébranler, mettre à mal le sujet, poser les questions restées silencieuses. Paradoxalement, les transmissions de représentations non élaborées paraissent plus visibles que des représentations élaborées. L'élaboration se transmet sans heurt là où la non-élaboration cherche une mise en représentations de mots et parfois une mise en scène. Ces représentations non élaborées sont le lieu d'un passage vers ce qui n'a pas été pensé ; par là-même, elles retiennent notre intérêt en ce qu'elles sont potentiellement traumatiques ou porteuses d'éléments à valeur traumatisante. Dès lors, l'attente de l'élaboration fait appel à un ensemble de processus que nous tenterons d'explorer.

Jean-Claude Rouchy<sup>91</sup> s'interroge sur la qualification d'une transmission en comparaison d'une transfusion. Pour lui, la transmission est caractérisée par l'existence d'une relation d'objet, c'est-à-dire par la présence de l'existence même du sujet – au sens du sujet psychique. Discuter des états antérieurs à l'existence du sujet, à « son individuation » pour reprendre les termes de Rouchy, nous paraît pour autant faire partie d'un acte de transmission. La transmission sera celle de représentations, d'un discours accompagnant la question des origines du sujet, du couple formé par ses parents avant sa naissance. Ainsi, « le passage d'un corps à l'autre » (Rouchy) semble marquer pour nous la transmission à l'œuvre, car cette

---

<sup>90</sup> Définition du Littré : [www.littre.reverso.net](http://www.littre.reverso.net)

<sup>91</sup> J.-C. Rouchy, 2004, p.160.

dernière n'existe que parce que le sujet – ici le sujet au sens biologique – vient à naître. Autrement dit, la transmission est possible par la naissance même du sujet, par l'existence de cette relation à venir avec le parent. Sans cette naissance, l'arrêt dans la filiation marque l'arrêt de toutes transmissions.

## A - La préhistoire du sujet

Freud a pensé la préhistoire de l'espèce à travers ses hypothèses phylogénétiques et les fantasmes originaires annonçant le processus civilisateur. De façon plus restreinte, nous pensons la préhistoire du sujet.

À toute naissance précède l'histoire de la rencontre des parents, l'histoire de chacun d'eux en tant qu'enfant, adolescent, adulte, celle de leur famille respective, l'histoire du lieu de conception de l'enfant, du lieu de naissance de ce dernier et du lieu où il grandira. Autrement dit, des histoires existent avant même que le sujet ne naisse dont les représentations seront autant d'éléments constitutifs de l'histoire du sujet. Le sujet poursuivra la construction de sa préhistoire en créant son histoire.

Nous pensons donc l'importance des vécus, des représentations et des constructions psychiques de cette période précédant la naissance du sujet, tel un héritage pour le sujet. Penser la préhistoire du sujet comme un héritage laisse entrevoir la possibilité pour le sujet de faire le choix de prendre cet héritage ou de le laisser. Sans doute que les constructions familiales et leurs enjeux, précédant la venue au monde du petit enfant, représentent une partie inéluctable à l'histoire même de chacun. Ces constructions sont parties prenantes des transmissions sans laisser de libre arbitre possible quant à un choix de les prendre ou de les laisser. Toutefois, le sujet peut *choisir* d'hériter en opérant une transformation de cet héritage en fonction du parcours mené – intellectuellement, professionnellement et surtout psychologiquement – que ce dernier soit en rupture ou en continuité. La préhistoire ne détermine pas l'histoire du sujet, mais elle en fait l'héritier de transmissions dans un caractère obligatoire, et l'usufruitier des possibilités d'exploitations de ces représentations et constructions à venir pour le sujet.

Dans une conception philosophique, Jacques Derrida explique qu'hériter représente un risque : celui de trouver plus d'un esprit, plus d'un secret, de se retrouver avec une réserve d'inconnus. « Quand on hérite, on trie, on cible, on met en valeur, on réactive. [...] Toute

assignation d'héritage abrite une contradiction et un secret »<sup>92</sup> ; il poursuit « il y a toujours plus d'un esprit. Quand on parle de l'esprit, on évoque aussitôt des esprits, des spectres, et quiconque hérite choisit un esprit plutôt qu'un autre. On sélectionne, on filtre, on cible parmi les fantômes ou parmi les injonctions de chaque esprit. »<sup>93</sup> La pensée philosophique nous sert ici à retenir l'idée qu'un héritage psychique est fait d'inconnu, d'inavouables, mais aussi de mises à jour possibles. Nous entendons dans le choix de l'héritage et de « l'esprit » que le sujet sera positionné à une place particulière, rappelant celle d'un ascendant ou faisant écho à une situation spécifique. Il est le dépositaire d'histoires mais particulièrement de certains événements qu'il peut choisir de façon plus ou moins consciente d'en porter les avatars – en ce sens nous rejoignons les propos de Derrida sur le choix d'esprit. Dans cette perspective, le sujet est conduit à transformer ce qui lui a été présenté et ainsi à choisir de quoi il hérite et au-delà de pouvoir interrompre une transmission. La transformation dans la transmission occupe la place centrale pour Kaës. Il pense que l'héritage est hérité par le sujet lorsque ce dernier s'inscrit dans un mouvement de transformation. Il le formule ainsi : « Pour que l'héritage soit hérité, pour que la transmission soit transmise, il faut que l'héritage soit pris et transformé. »<sup>94</sup> Dès lors, la question de l'héritage d'une histoire du sujet en termes de représentations, rejoint la question de la transmission dans une pensée partagée que rien ne se transmet à l'identique. Aucune représentation ne se transmet telle quelle, elle est prise dans les aléas psychiques, traduits par le langage de celui qui transmet et de celui qui reçoit.

Cette question de l'héritage dans la transmission rejoint l'interrogation/ le positionnement de Freud dans *L'homme Moïse et la religion monothéiste* où il place la tradition au sein d'un peuple comme étant héritée dans une forme de transmission héréditaire et non « perpétuée par la communication »<sup>95</sup>.

Les parents par leur vécu sont porteurs de leur histoire. Cette dernière vient laisser une empreinte dans la construction des descendants, par ce que le parent en transmettra consciemment ou inconsciemment à son enfant. Il peut venir se mettre en rupture avec un modèle familial hérité culturellement, socialement, idéologiquement... ou dans une continuité tel un support aux différents modèles familiaux. Quoi qu'il en soit, les parents et au-delà l'environnement, dans une présentation du monde faite au sujet – l'*object presenting* au sens

---

<sup>92</sup> J. Derrida, 1996, p.33.

<sup>93</sup> Derrida, *op cit*, p.34.

<sup>94</sup> R. Kaës, 1984, p.9.

<sup>95</sup> Freud (1939)/2011, p.105.

winnicottien – portent un regard et accompagnent l'enfant selon des croyances, des idées autrement dit selon des représentations. La transmission de ces représentations marque le début d'une histoire pour le sujet en devenir, emprunt d'une historicité propre à l'environnement.

Les lieux de rencontre des parents du sujet, de conception de l'enfant ou de naissance de celui-ci constituent autrement des éléments de création de l'histoire. Ils viennent construire, transformer ou rejouer des parties d'une expérience antérieurement vécue – par des ancêtres ou par eux. « L'observation des lieux de conception nous renvoie d'une manière générale à une perception de là où nous nous inscrivons dans le réseau familial. »<sup>96</sup> explique Christine Ulivucci. Elle poursuit « la conception et la naissance sont donc des moments clés où se rejoue l'histoire familiale et les lieux qui les marquent viennent nous donner des indications sur le vécu familial. Mais ces lieux sont également des cadres de réélaboration possible et nous servent de support de transformation. »<sup>97</sup> Tous ces éléments de l'histoire du sujet avant que ce dernier ne naisse au monde mettent déjà en jeu des scénarios de répétitions, de réparations, des constructions secrètes, créatives, autant d'éléments participant à une transmission consciente et inconsciente.

Ainsi, le sujet se voit déjà doté d'une histoire qu'il n'a pas créée mais qui l'accompagne comme élément historique de sa construction et qu'il saisira comme il le pourra, le souhaitera : « De notre préhistoire tramée avant que nous naissions, l'inconscient nous aura fait les contemporains, mais nous n'en deviendrons les penseurs que par les effets d'après-coup. Cette préhistoire où se constitue l'originare, celle d'un commencement du sujet avant son avènement, est prise dans l'intersubjectivité »<sup>98</sup>.

## B - Les formes de transmission

Dans sa dynamique interpersonnelle, le sujet est pris dans une histoire familiale et des liens ancestraux marqués par des événements transmis de façon volontaire ou involontaire. Toutes ces composantes générationnelles traversent les lignées familiales. Le sujet prendra place dans une lignée où les liens et les événements formeront un héritage dont le poids, les

---

<sup>96</sup> C. Ulivucci, 2010, p.38.

<sup>97</sup> Ulivucci, *op cit*, p.46.

<sup>98</sup> Kaës, 2003, p.5.

dons ou les bénéfiques seront introjectés ou mis à distance par le sujet. Quelque soit la modalité « choisie » par le sujet et en fonction de ce que l'environnement lui a proposé, celle-ci participera à la construction psychique dans le système représentationnel, fantasmatique et imaginaire du sujet. Ainsi, pris dans une toile tissée par les autres, le sujet est porteur des liens maintenant un ensemble familial, et cela malgré lui. Certaines fois, les liens sont pensés, d'autres fois, ils paraissent moins élaborés ; le sujet est alors pris dans un conflit lié aux générations précédentes.

Nous avons défini ce que nous entendions par transmission et envisagé ses prémices, nous pouvons alors appréhender les vestiges de cette transmission psychique. Cette dernière prend plusieurs formes en fonction des champs théoriques dans lesquels on se situe. Au sein de notre approche de travail et en référence à la psychanalyse, le retour aux éléments d'une histoire infantile, c'est-à-dire d'un temps passé à un temps présent, d'un « lieu à un autre », c'est-à-dire d'une instance psychique vers une autre (du Ça au Moi et au Surmoi culturel), montre toute l'œuvre possible de la transmission psychique / une transmission de quelque chose à l'œuvre.

Au niveau psychique, nous pouvons parler d'une transmission s'effectuant dans un lien entre les différentes instances psychiques. Autrement dit, elle est le lieu de la communication entre ces instances. Elle marque le passage d'éléments d'un espace psychique à un autre. De façon plus générale, Freud parle de la « transmission héréditaire » comme destin de la réalité. Dans *Totem et tabou*, Freud explique la formation de la religion totémique sur une conscience d'un sentiment de culpabilité des fils – ceux qui avaient tué et mangé le père de la horde. Elle vient aussi servir la constitution d'interdits primitifs et par là-même d'une organisation sociale. Dans une conception freudienne, ce mythe de la horde primitive serait à la base de toutes organisations et de toutes religions. Autrement dit, à travers cet ensemble d'hypothèses phylogénétiques, et en suivant la pensée d'Albert Ciccone<sup>99</sup>, la transmission marquerait le destin de la réalité sociale, culturelle, psychique. « Il y a une nécessité de transmettre la culpabilité qui organise la culture, il y a une urgence à transmettre les contenus représentatifs et les processus travaillant ces contenus »<sup>100</sup>

Dès lors, se transmettent les représentations – sous forme de tabous – d'actes effectués autrefois et ce de façon incorporée puis introjectée : « *ce qui est aujourd'hui au-dedans a été*

---

<sup>99</sup> A. Ciccone, 1999.

<sup>100</sup> Ciccone, *op cit*, p.66.

*autrefois au-dehors* »<sup>101</sup>. Autrement dit, la réalité historique est à la base de la réalité psychique.

Revenons à ce que nous dit Freud. Il pose que c'est un sentiment inconscient de culpabilité qui originerait l'acte de transmettre. Il s'agit d'une transmission psychique d'états d'une génération à l'autre. Freud postule, plusieurs années après *Totem et tabou*, dans une continuité phylogénétique – à travers *L'homme Moïse et la religion monothéiste* – que « l'héritage archaïque de l'être humain n'englobe pas seulement des dispositions, mais aussi des contenus – des traces mnésiques concernant l'expérience de vie des générations antérieures. »<sup>102</sup> La pensée de la transmission s'étend alors aux vécus des aïeux au-delà d'une « communication directe et de l'influence de l'éducation »<sup>103</sup> pour reprendre les propos de Freud.

Ciccone<sup>104</sup>, après Kaës, postule alors, que la transmission est celle d'une énigme non résolue, d'une chose réprimée. Dans cette perspective, rentre en jeu « l'appareil inconscient à interpréter » (Freud dans Ciccone, 1999), celui-là même qui permet de transformer l'héritage psychique.

La transmission d'un point de vue singulier, familial, prend alors une autre dimension, qui va au-delà d'une forme d'hérédité – comme en parlait Freud. La transmission, reprendra Freud, pour qu'elle ait lieu, se base sur les expériences de répétition. Entre autre... Nous développerons plus spécifiquement ce point dans la suite.

Par ailleurs, la transmission semble être mise en acte au-delà de l'énigme – comme nous l'avons déjà mentionné – même si la forme de l'énigme paraît celle à mettre au travail psychique.

Au regard d'une perception psychanalytique transgénérationnelle, deux axes sont à distinguer dans la transmission. La transmission intergénérationnelle se figure comme étant la transmission consciente ou quasi consciente. Du préfixe latin « *inter* » – entre –, cette transmission fait le lien *entre* les générations dans une forme de don réciproque : l'enfant naît et pourra perpétuer la lignée en échange de tout un ensemble d'apprentissages, de repères, de valeurs, de normes mis à sa disposition dans une construction psychique singulière. Pour reprendre les termes d'Anne Ancelin Schützenberger, on parle de transmission

---

<sup>101</sup> *Ibid*, p.66.

<sup>102</sup> Freud, (1939)/2011, p.105.

<sup>103</sup> Freud, *op cit*, p.105.

<sup>104</sup> Ciccone, *op cit*.

intergénérationnelle « lorsqu'il s'agit de faits de vie clairement perçus ou connus, parlés ou non (on est par exemple notaire de père en fils) »<sup>105</sup>

La transmission trans-générationnelle, traverse les générations de façon inconsciente comprenant les éléments qui n'ont pu être élaborés. Cette dernière, du préfixe latin « *trans* » – au-delà – exprime l'attente de changement dans la forme de transmission de quelque chose à penser et à dire. Autrement dit, elle correspond à ce qui d'une génération à l'autre se transmet dans l'attente d'une transformation. Elle est l'*énigme* dans une orientation psychanalytique et au sens de Kaës. La plupart des penseurs, des auteurs, des praticiens traitent de cette transmission transgénérationnelle. Car cette transmission vient pointer du doigt la faille, l'écart ou encore la brèche pour Kaës<sup>106</sup> dans le « contrat » avec l'environnement du droit à la subjectivation pour le sujet.

Abraham et Torok précisent que les transmissions intergénérationnelles concernent les générations en lien direct tandis que les transmissions transgénérationnelles s'étendent plus largement aux générations précédentes.

Pour Ciccone, la transmission est aussi à considérer comme un mythe, c'est-à-dire liée à un fantasme « organisant les liens intersubjectifs, générationnels, généalogiques et réalisant différentes fonctions au regard d'enjeux psychiques particuliers »<sup>107</sup>. La conception d'une transmission comme un mythe rejoint l'idée de l'inconscient dans la transmission.

## 1.2 - L'inconscient dans la filiation

La transmission, au sein du courant analytique et dans une perspective psychogénéalogique, est liée à une série de représentations. Ces dernières, quand elles ne sont pas élaborées, autrement dit refoulées, clivées, rejetées, enkystées ou déposées trouveraient place au sein de l'inconscient sous des formes différentes. Pour reprendre les termes de Kaës, « l'enjeu psychanalytique de la question de la transmission est alors celui de la formation de l'Inconscient et des effets de subjectivité qui, noués dans l'intersubjectivité, en dérivent. »<sup>108</sup>

---

<sup>105</sup> A. Ancelin Schützenberger, 2004, p.37.

<sup>106</sup> Kaës, 1984, p.5.

<sup>107</sup> Ciccone, 1999, p.64.

<sup>108</sup> Kaës, 2003, p.4.

Différents auteurs se sont penchés sur la question de la transmission inconsciente et ont défini plusieurs concepts autour de cette transmission inconsciente ou d'inconscient à inconscient. Nous vous proposons une lecture sur cette question de deux auteurs, afin de saisir les portées de l'inconscient au sein de la filiation du sujet.

#### A - Le concept de fantasme de transmission chez René Kaës

La transmission psychique est à l'œuvre par le biais de représentations, créations de l'appareil psychique. Ces créations mettent en scène autant de réalités psychiques vécues et transformées par un imaginaire aux prises avec des fantasmes divers. Pour Kaës, la transmission, modalité psychique pourrait être travaillée par un ou des fantasme(s). Il nomme ainsi « le fantasme de transmission » une seconde modalité de la transmission. Nous empruntons à Ciccone les mots pour le définir : « Le fantasme de transmission est un scénario construit ou reconstruit, conscient ou inconscient, dans lequel le sujet se désigne comme héritier d'un contenu psychique transmis par un autre, contemporain (dans un lien inter- ou transsubjectif) ou ancêtre (dans un lien généalogique inter- ou transgénérationnel). » Ciccone développe la définition en posant que ce fantasme de transmission « ressaisit le contexte de la transmission, en donne une version singulière décrivant les rapports entre le sujet héritier, le sujet transmetteur et l'objet transmis »<sup>109</sup>

Autrement dit, ce fantasme permettrait de percevoir la nature de la transmission et de connaître la manière dont cette dernière aurait été intériorisée.

La transmission avec fantasme de transmission rendrait compte d'une possibilité d'appropriation de son histoire pour le sujet et d'une transformation des éléments reçus. Il s'agit d'une « transmission transitionnelle ». Le sujet advient, le fantasme est le garant d'un processus de subjectivation possible. Dès lors, cette forme de transmission avec fantasme trouve une double polarité. D'une part, ce fantasme permettrait au sujet de lutter contre l'angoisse de devenir sujet de son inconscient, et, d'autre part, de tenir lieu de représentation d'une position du sujet au sein de sa génération. Autrement dit, le sujet en advenant recrée ou transforme les éléments de son histoire familiale et ainsi peut en « devenir le penseur »<sup>110</sup>. Il s'appropriera une histoire transmise. Dans ce sens, Ciccone parle d'un « véritable travail

---

<sup>109</sup> Ciccone, *op cit*, p.74.

<sup>110</sup> Kaës, *op cit*, p.118.

psychique de transitionnalisation soutenant les mouvements d'appropriation, de subjectivation. »<sup>111</sup>

Le fantasme de transmission vient se poser en processus réparateur. Ainsi, les transmissions d'éléments traumatiques peuvent venir trouver une transformation par le fantasme de transmission. Ce dernier révélerait la transmission et permettrait d'en réduire la portée traumatique.

Nous pouvons résumer ainsi les fonctions du fantasme de transmission : une fonction d'appropriation et de subjectivation, une fonction de réparation et une fonction de réinscription dans la filiation.

Le concept de fantasme de transmission apparaît comme constitutif d'un travail psychique inconscient. Il est, de plus, porteur d'un travail dans la filiation et pour la filiation. Ce fantasme de transmission suppose un processus d'identification à l'œuvre. L'identification projective sert la transmission inconsciente en ce sens qu'elle consiste à déposer dans l'autre une partie de soi. Nous décrirons plus précisément ce processus psychique et son rapport à la transmission. Nous notons, pour le moment, son lien à l'objet d'un point de vue narcissique et son aspect dépositaire, transmis pourrait-on dire dans l'interaction psychique inconsciente alors menée.

Par son concept d'« empiètement imagoïque », Ciccone vient spécifier le type d'identification qui peut se mettre en place dans la transmission. L'« empiètement imagoïque » (Ciccone, 1999) correspond à « un processus par lequel une imago parentale (un objet psychique du parent) s'impose ou est imposée comme objet d'identification *de* l'enfant (l'enfant est identifié comme réplique, dépositaire ou héritier de l'imago) et comme objet d'identification *pour* l'enfant (l'enfant est pris dans une nécessité de s'identifier à l'imago) »<sup>112</sup> Ainsi, l'identification est aliénante pour le sujet, alors privé d'une forme de liberté. Ce type d'identification peut représenter une défense contre une effraction traumatique précise Ciccone. L'empiètement imagoïque<sup>113</sup> viendrait alors provoquer une rupture dans la filiation selon l'auteur. Elle pourrait aussi être la seule façon de pouvoir continuer à perpétuer la filiation...

---

<sup>111</sup> Ciccone, *op cit*, p.76.

<sup>112</sup> *Ibid*, p.76-77.

<sup>113</sup> L'imago est ici pensée en référence à P. Denis (1996).

Toutefois, le fantasme de transmission n'est pas toujours à l'œuvre. Nous pensons d'ailleurs que pour les sujets substantieux, la présence de ce fantasme ne s'observe pas, sans pour autant rendre impossible la transmission. Pour Kaës, celle-ci est possible sans fantasme de transmission marquant la répétition et la non-élaboration, tout du moins l'impossibilité d'élaboration. Elle est ainsi directe, non transformée. Dès lors, la transmission peut devenir traumatique et par là-même conduire à ce que Kaës nomme « la pathologie de la transmission »<sup>114</sup>. Ce qui ferait défaut serait la possibilité de symboliser dans cette forme de transmission, marquant les défauts de constitution d'un préconscient et les difficultés à constituer des représentations.

## B - La transmission traumatique, Albert Ciccone

La transmission ne concerne pas que des éléments positifs, elle correspond aussi et peut-être surtout – pour notre propos – à des éléments niés, difficilement élaborés ou élaborables, cachés... autrement dit à quelque chose qui n'a pas eu lieu, qui manquerait aux sujets de la filiation. Précédemment, nous évoquions la non transmission du fantasme de transmission comme transmission traumatique.

La transmission traumatique peut prendre plusieurs formes : elle peut être le lieu d'une répétition du même ou d'une attente de réparation, l'un et l'autre étant porteur d'une non élaboration de l'expérience ou de l'évènement faisant effraction traumatique. Dans le premier cas d'une répétition du même, le traumatisme se fixe : le parent reproduit avec son enfant ce que lui-même a vécu en tant qu'enfant. Le processus d'identification servant la modalité de répétition serait lié à l'agresseur – on parle alors d'identification à l'agresseur. Ainsi, le parent « traumatisé » se soustrait au traumatisme et « le contrôle en étant actif là où il a subi passivement, [se venge], paradoxalement, par la répétition elle-même, de son objet insatisfaisant, décevant, disqualifiant »<sup>115</sup>. Dès lors, le processus de répétition marque l'échec de la symbolisation et la résistance à sa mise en fonction.

Dans le second cas, le parent est dans une attente de réparation par son enfant d'un vécu infantile effracting. « L'attente du parent est forcément déçue. Lorsque le désir de réparation est si fort qu'il se substitue à l'écoute de l'enfant réel, il entraîne inévitablement pour le parent un cortège de déceptions et de frustrations »<sup>116</sup>. Dès lors, le parent ne serait plus

---

<sup>114</sup> Kaës, 2002, p.118.

<sup>115</sup> Ciccone, *op cit*, p.120.

<sup>116</sup> *Ibid*, p.120.

à l'écoute de l'enfant, la souffrance de ce dernier étant source de persécution pour le parent. Autrement dit, le risque d'une non adaptation aux besoins de l'enfant dans une inversion des rôles – l'enfant devra s'adapter aux besoins du parent – entraînerait une répétition d'une expérience traumatique.

Dans les deux cas, une transmission traumatique vient se produire par défaut d'élaboration du parent, et peut-être au-delà celui des parents du parent. Car un parent « non adapté » est peut-être lui-même l'héritier d'une transmission traumatique. Dès lors, cette transmission sans parole ou avec des paroles brutes (Ciccone, 1999) « a des effets d'enkystement, d'aliénation, d'emprise, donnant au sujet le sentiment d'être héritier d'une histoire étrangère, d'être bloqué dans une mémoire ancestrale qui ne le concerne pas. »<sup>117</sup> Dans ce sens, Kaës en référence à des travaux de Bion (1965), définit les « objets psychiques inconscients non transformables » – par opposition aux « objets psychiques transformables »<sup>118</sup>. Les objets « non transformables » seraient des objets bruts empêchant les transformations et par là-même les élaborations. Ils sont donc présents en chacun des membres de la famille mais de façon inerte, enkystée, incorporée précise Kaës dans l'appareil psychique de chacun – et l'appareil psychique groupal dans la pensée de Kaës. Les objets « transformables » représenteraient, quant à eux, les rejets du refoulé et correspondraient aux lapsus, aux symptômes. Ils sont ainsi en partie transformés et offrent une possibilité d'élaboration.

Les objets « non transformables » font l'objet d'une transmission traumatique, d'un vécu non inscrit et toujours à revivre, car le vécu n'a pas pu s'inscrire dans des mots, à travers des mots, par des mots et la crainte d'un nouvel effondrement, au sens winnicottien, est toujours là. Autrement dit, dans la transmission traumatique, la lutte se fait contre un effondrement déjà vécu à un niveau ancestral.

Au sein de la transmission traumatique, le sujet est alors mené à porter, sans doute traiter quelque chose qui appartient à un autre de son histoire. Ciccone le formule ainsi : « le sujet est en souffrance d'appropriation »<sup>119</sup>. De là découlerait pour le sujet une difficulté à devenir sujet de sa propre histoire, la transmission traumatique venant empiéter et prendre la place d'une histoire subjectivante et à créer. Dans ce genre de transmission, se joue le phénomène d'« empiètement imagoïque » décrit précédemment.

---

<sup>117</sup> *Ibid*, p.130-131.

<sup>118</sup> Kaës, 2003.

<sup>119</sup> *Ibid*, p.131.

La transmission traumatique est ainsi possible par les voies non verbales. Elle est le fruit d'une transmission inconsciente, portée par les effets de l'inconscient et plus précisément par ses effets non-verbaux, à travers « le comportement, les attitudes, les gestes les signes qui composent la communication et auxquels chaque sujet est sensible, et encore plus l'enfant, voire le jeune enfant sans langage »<sup>120</sup>. Le petit enfant apprend à observer, à se comporter et à détecter notamment les messages paradoxaux, le conduisant à décrypter ce qui ne se dit pas dans une forme d'alliance inconsciente. Se pose la question de savoir si les parents se sont eux-mêmes retrouvés dans ce fonctionnement avec leur propre parent, et à quand remonte, éventuellement ce fonctionnement : à quel événement ne pouvant se dire ?

## II.2 - Entre présence et absence : concepts généalogiques

Après avoir exploré la transmission et ses composantes, ou tout du moins quelques aspects nous paraissant caractérisant, il s'agirait d'étudier ce qu'il en est des différents concepts. Nous en avons évoqué certains à travers les formes de transmissions inconscientes. La transmission met en jeu des scénarios uniques à chaque famille aux prises avec ses propres problématiques, son fonctionnement, sa dynamique ou encore sa recherche d'homéostasie. L'ensemble familial cherche-t-il à continuer d'exister et ainsi à se perpétuer au prix de mécanismes couteux psychiquement ? Ou les lignées s'arrêtent-elles de façon surprenante pour que plus rien ne se perpétue et n'existe ? Autrement dit, que se joue-t-il d'inconscient dans les transmissions en termes de points observables ou observés par différents auteurs cliniciens ? Nous nous proposons une lecture de ces concepts en référence à la théorie psychanalytique et à un regard psychogénéalogique.

La transmission transgénérationnelle est en filigrane de la suite de notre cheminement, exposant les points, concepts, idées liés au défaut d'élaboration au sein de la filiation.

---

<sup>120</sup> *Ibid*, p.158.

## 2.1 - Secrets et non-dits : formes et différences

Parler du secret, voilà un propos presque paradoxal. Une fois parlé, le secret n'existe plus en tant que tel, il est dévoilé et ne peut plus être considéré comme secret. L'essence du secret est d'être cachée, non divulguée. Nous ne divulguerons aucun secret dans la suite de notre propos, mais ferons du secret un point de discussions. Qu'entendons-nous par *secret* ? Le non-dit correspond-il au secret, est-il lui aussi objet de cachoteries ? Une distinction entre les deux est-elle possible ?

Bion et Kaës parlent « d'objet non transformable » (cf, chapitre I, 3.1.c), d'autres auteurs empruntent le terme de « secret ». Nous tenons à développer de façon plus précise ce concept.

### A - Les secrets

Différents types de secrets existent : le « bon » secret, le secret sain protecteur et le « mauvais » secret, le secret à portée pathologique, déstructurant. Dans un sens commun, le secret correspond à un ensemble d'informations partagées par certaines personnes et que chacun doit tenir caché. Le secret correspond ainsi à une réalité déniée, masquée mais partagée rappellent Abraham et Torok : « il n'est de secret qui ne soit à l'origine, partagé »<sup>121</sup>. Certains secrets concernent la vie privée de chaque individu, d'autres sont liés à des événements historiques (avortement, adultères, incestes, maladies psychiatriques, fraudes...) Ce qui est tenu secret évolue aussi en fonction de l'histoire de la société (le cancer, le sida...)

Le secret pour Tisseron correspond aux « événements importants vécus par un parent, mais imparfaitement symbolisés par lui et enfermés dans une vacuole psychique »<sup>122</sup>. Ces événements forment le secret psychique ; autrement dit, ce qui est tu, mis au secret nous dit Olivier Halfon, est le contenu de la vacuole psychique. Dès lors, ce type de secret n'est pas accessible au sujet lui-même. Nous devons donc distinguer différents types de secrets. Le secret – lié à un événement, une histoire, une expérience – volontairement tu, représente un vécu caché. C'est le secret gardé pour le « bien » de la famille ou d'un tel. Il est transmis par le silence. Le secret lié à ces mêmes types d'événements mais ne pouvant être élaboré par le sujet est alors enfermé dans une vacuole psychique fonctionnant sur le mode du clivage.

---

<sup>121</sup> Abraham , Torok, 1987, p.254.

<sup>122</sup> Tisseron, 2000, p. 126.

Si le secret n'est pas symbolisé sous une forme psychique, il peut l'être à travers des manifestations comportementales ou gestuelles pour Tisseron. Ainsi, « des suintements du secret »<sup>123</sup> - tels qu'il les nomme – seraient perceptibles pour l'entourage du sujet, si celui-ci se prête à regarder et observer ce dernier. Les « suintements du secret » seraient peut-être aussi des formes de rejets inconscients cherchant à « libérer », tout du moins parler le secret.

Le secret d'un individu peut devenir un secret de famille quand il englobe d'autres membres de la famille que le propre sujet. La famille en tant que groupe primaire tient à garder un certain équilibre pour continuer à fonctionner. Dès lors, la révélation d'un secret peut venir menacer cet équilibre – car le contenu du secret est rarement celui d'actes glorieux, comme le rappelle Jean Cournut<sup>124</sup>. Il correspond le plus souvent à une faute, un scandale, une bâtardise. Il peut devenir menaçant voire dangereux pour le sujet ou l'ensemble des membres d'un groupe, d'où la nécessité de le cacher. Le silence se fait sur tel ou tel événement, personne ne brisant ce dernier par la parole. Ainsi, une loyauté du silence à garder ce qui est caché – le secret – s'installe comme norme intrinsèque de la famille ou d'un ensemble d'individus.

### La loyauté

Ivan Böszörményi-Nagy<sup>125</sup>, puis à sa suite, Anne Ancelin Schützenberger<sup>126</sup> définissent la loyauté comme une composante de l'unité des membres d'un groupe – dans notre propos la famille. Elle suppose la loyauté de chacun des membres à l'ensemble groupal-familial et engendre une notion de justice familiale. Autrement dit, le concept de loyauté comprend les notions d'équilibre et de justice. Par ailleurs, la loyauté expose le sujet pris dans un groupe familial à une obligation de répondre, à minima, aux attentes du groupe.

Chacun d'entre nous hériterait d'une forme de loyauté à son groupe d'appartenance, tel un devoir. Ce dernier se transmet consciemment ou inconsciemment et devient une loyauté invisible. La loyauté verticale correspondrait à celle entretenue entre le parent et l'enfant, la loyauté horizontale serait portée par les relations amicales, amoureuses, sociales. Le conflit de

---

<sup>123</sup> Tisseron, *op cit*, p.127.

<sup>124</sup> J. Cournut, 2000.

<sup>125</sup> I. Böszörményi-Nagy, 1973.

<sup>126</sup> Ancelin Schützenberger, 1993.

loyauté se retrouve alors entre ces deux formes de loyauté, il entraîne d'ailleurs Roméo et Juliette à leurs morts.

Être loyal à l'ensemble familial est une valeur intrinsèque qui peut être celle de rester silencieux quant à des ouïs-dires plus ou moins ombrageux. Dès lors, le sujet perpétue un fonctionnement du silence et une transmission du secret sans qu'il ne puisse avoir d'autre choix. La transmission d'un secret perdure sur un ensemble de générations, d'où l'intérêt de parcourir sur plusieurs générations – au moins trois – un arbre généalogique.

### La parentification

L'apprentissage à taire ce qui ne peut être mis en mots se fait au-delà de toute explication verbale, tout comme l'adaptation de l'enfant au parent ne demande pas d'utilisation verbale.

Ainsi, dans la transmission traumatique, nous exposons la difficulté d'élaboration pour un parent d'un vécu infantile. Nous définissons alors l'attente d'une réparation d'un parent par l'adaptation de son enfant à ses besoins de parents. Il s'agit alors d'une adaptation de l'enfant aux besoins du parent, dans une forme d'inversement des rôles, autrement dit dans un phénomène de parentification : « des enfants qui paternent ou maternent leurs parents... »<sup>127</sup> La parentification ne correspondrait pas à un processus d'identification mais à une inversion des rôles où c'est l'enfant qui devient le parent de son parent. « L'enfant prend en charge la souffrance de son parent et il n'est pas rare que ce mode relationnel se répercute sur les générations suivantes »<sup>128</sup>, au minimum sur trois générations précisent Isabelle De Roux et Karine Segard, en référence à Böszörményi-Nagy.

Le secret est inavouable, sinon il n'est plus un objet secret. Cette non possibilité d'aveu, de dire, rend compte d'un défaut de symbolisation, d'élaboration autrement dit de représentations de choses ou de mots. Le contenu non avoué, car non représenté est transmis tel quel aux générations successives qui, loyalement portent et transfèrent par inclusion psychique les traces inconscientes d'un secret. Les effets de la transmission du secret peuvent rendre compte de blessures narcissiques : le sujet peut se sentir indigne ou insuffisant pour connaître la vérité ; une confusion peut se jouer sur un relai pris des émotions ou des affects liés au secret tel que ne pas parler, être honteux de certaines choses.

---

<sup>127</sup> Ancelin Schützenberger, G. Devroede, 2005, p.54.

<sup>128</sup> I. De Roux, K. Segard, 2012, p.56.

Certaines expériences s'étant mal passées ont été enfermées dans une vacuole psychique qui se transmet d'un ancêtre à un autre lui succédant. Ainsi, le secret ne disparaît pas, mais reste en attente de transformation, et parcourt tel un « objet brut » la filiation. L'advenu psychique d'un événement n'est possible que par « une mise en mots de [son] existence et une mise en scène de [sa] présence »<sup>129</sup>. L'objet secret, par son contenu, reste prisonnier d'une ou des mémoires, enkysté dans un inconscient psychique qui le transmettra à un autre sous une forme de crypte.

Finalement, le secret contient un ensemble brut ou non transformé – en fonction de l'auteur auquel nous faisons référence – véritable objet de la transmission.

## B - Les non-dits

Quand tout est su mais que rien ne peut-être parlé ou dit, il n'y a pas de secret mais du non-dit. Les non-dits diffèreraient des secrets en ce sens qu'ils ne relèveraient pas d'une *volonté* de cacher. Le non-dit est la répercussion du secret et de son corolaire – la loyauté du silence – à travers les générations.

Le non-dit emprunte des mécanismes similaires au secret, par la difficulté d'élaboration de son contenu mais cela relèverait d'emblé d'un processus inconscient ; là où le secret s'origine dans une volonté consciente d'enfermer un contenu au silence.

Ainsi, l'enfant soumis à la loyauté du silence est pris dans un non-dit. La transmission inconsciente de la forme du secret entraîne chez le sujet une forme de non-dit. Un sujet peut avoir entendu vaguement parler de la mort tragique, violente d'un grand-parent sans en connaître ni les causes, ni les réalités. Le secret est ainsi formé autour de la mort du grand-parent. Le sujet ne s'est jamais posé la question d'en savoir plus, probablement pris par les loyautés verticales. Il est alors dans la participation au secret par le non-dit : il sait sans savoir. Si Eiguer définit des concepts différents du secret, il englobe dans le non-dit, la notion de secret.

« Le « non-dit », qui se réfère au secret, à la crypte et au fantôme et implique des formes particulières que le clivage adopte alors. »<sup>130</sup> Nous pensons que le non-dit est une forme différente du secret, comme nous venons de l'évoquer. Pour autant, il serait sujet aux mêmes mécanismes de clivage ou de déni d'une réalité.

---

<sup>129</sup> Tisseron, 2000, p.125.

<sup>130</sup> Eiguer, 2006, p.6.

Eiguer évoque par ailleurs le « mau-dit » correspondant à la fois « à la malédiction qui a pu être proférée par un aïeul, et [à] la parole égarée, mal dite, qui ne parvient pas à trouver un statut de parole, mais agit en coulisses. »<sup>131</sup> et le « trop-dit » du généalogique. Ce dernier est l'effet trop présent de l'ancêtre « qui ne laisse pas au refoulement jouer le rôle organisateur et entrave en conséquence le geste du sujet »<sup>132</sup>. Ces différentes formes paralysent la construction de l'histoire propre au sujet par l'envahissement ou l'invasion pourrions-nous penser de paroles en trop plein d'un manque : manque de symbolisation, manque d'élaboration, manque de différenciation...

Le non-dit est une négation de la mise en mots, il concerne un événement ou une expérience propres au sujet ou à l'histoire familiale. Tout comme le secret, le non-dit est impossible à parler mais à la différence du secret, le sujet a plus ou moins entendu parler de la « chose à taire ».

Taire un événement, un vécu, un sentiment peut relever d'un sentiment de honte à le dire. Le secret et le non-dit, dans la mise en suspens ou la fixation à l'évènement qu'ils imposent, protègent d'un sentiment de honte et de la mise en représentation. Des secrets honteux viennent alors *hanter* les esprits (Eiguer, 2006).

La honte diffère de la culpabilité en ce sens qu'elle n'inclut pas d'autre. Le sentiment de culpabilité inclut un autre que soi et maintient un lien ou permet d'établir une forme de lien, tandis que la honte tente d'être niée, cachée.

La honte est un sentiment contagieux au sein des transmissions transgénérationnelles. Autrement dit, la honte habitant les générations antérieures peut venir envahir les descendants. L'indicible réside dans la néantisation d'une expérience vécue, qui pouvant entraîner la confusion, trouvera une forme de structuration dans le sentiment de honte. De ce sentiment, la culpabilité, la colère peuvent apparaître et paradoxalement venir exprimer le vécu de honte.

La honte serait pour Tisseron « l'affect maître du secret » et par transmission du non-dit. Le détenteur du secret vient souffrir de ce sentiment dont les manifestations pourront se donner à voir à travers de fortes réactions émotionnelles (colère, culpabilité). La transmission s'effectuant, les descendants du détenteur du secret ne pourront mettre de mot sur ce qu'ils perçoivent. Ainsi, ils feront « comme si », loyaux à la honte dont ils porteront les traces. La

---

<sup>131</sup> Eiguer, *op cit*, p.6.

<sup>132</sup> *Ibid*, p.6.

honte se transmettrait pour les descendants dans la curiosité à vouloir connaître le secret du/des parent(s), des fantasmes alors suscités ou encore de ne pouvoir libérer leurs ascendants du secret. Pour les générations succédant au secret, les manifestations comportementales, corporelles, des troubles des apprentissages, psychiques. Ainsi, la dépendance aux substances met en scène le sentiment de « honte » pour la famille d'avoir un enfant « déviant ». Car, dans nos sociétés, la dépendance représente une chose à cacher. D'où l'opposition farouche des riverains à l'installation de « salles de shoot » en France, par peur d'une contamination de la saleté, d'un bon exemple...

Nonobstant, la dépendance aux substances peut permettre au sujet de porter un sentiment de honte ancestral, tel un déplacement du sentiment de honte transgénérationnel sur sa personne.

Dès lors, secrets et non-dits sont autant d'éléments favorisant les « chaînons manquants » (Eiguer, 2006) de l'histoire familiale. Il n'existe pas d'histoires familiales sans histoire, sans manquement dans la transmission, sans secret, sans non-dit, sans fantôme...

## 2. 2 - Cryptes et fantômes : histoires d'engloutissement et de revenants

Les notions de crypte et de fantôme sont grandement étudiées dans la littérature psychanalytique et celle concernant le transgénérationnel. Elles se distinguent des notions de secret et de non-dit par la dynamique intrapsychique qu'elles incluent.

### A - Crypte, chryptophasme et identification endocryptique

La notion de « crypte » a été mise en avant par Abraham et Torok à la suite de la pensée ferenczienne. La crypte est un lieu défini dans la psyché : « ce n'est ni l'Inconscient dynamique ni le Moi de l'introjection. Ce serait plutôt comme une enclave entre les deux, sorte d'Inconscient artificiel, logé au sein même du Moi. »<sup>133</sup> Ce lieu clos contient le contenu du secret, les mots imprononçables, cachés de ce dernier : « dans le ventre de la crypte se tiennent, indicibles, pareils aux hiboux dans une vigilance sans relâche, des mots enterrés vifs. »<sup>134</sup> Autrement dit, se tiennent dans cette crypte – ce caveau tel que le nomment aussi

---

<sup>133</sup> Abraham, Torok, 1987, p.254.

<sup>134</sup> Abraham, Torok, *op cit* p.256.

Abraham et Torok – les représentations d'un événement réel, englouties par des défenses massives dans le but d'une préservation transitoire contre la portée de l'effraction.

Tout événement crée du souvenir, mais parfois ce dernier est enfoui car lié à des éléments inavouables. Abraham et Torok parlent d'une perte d'objet indispensable pour le sujet, qui ne peut se dire, s'avouer en tant que telle du fait d'un secret partagé entre l'objet et le sujet. Dès lors, la perte, celle-là même qui est « l'élément de Réalité si douloureusement vécu »<sup>135</sup>, cette perte à l'origine du traumatisme psychique marque le psychisme par une certaine modification occulte. La perte ne peut être dite et crée un souvenir enfoui, d'apparence inaccessible. Ainsi apparaît la formation de la crypte. Elle fait suite à la manifestation d'une défense « d'anti-introjection » nommée par Abraham et Torok (1987) : *inclusion*. Autrement dit, suite à une expérience inassimilable parce qu'inélaborable, les traces psychiques de l'expérience, celle de la perte, sont retenues, installées au sein de l'instance Moïque par inclusion. Le lien avec l'objet indispensable étant rompu, le sujet n'a eu d'autre choix que de cliver, de créer une crypte, pour survivre. Tant que le clivage tient, le sujet va bien ou semble aller bien.

La crypte, contenant du contenu du secret ou des traces non symbolisables de l'expérience effractante, est le lieu où l'objet – autrement dit le secret – peut continuer à exister. Le secret se transmet via la crypte, car c'est l'ombre de ce secret qui se réincarnera dans le sujet. « La réincarnation » est tenue par une identification imaginaire où le sujet sera le dépositaire ou le porteur d'un Moi masqué. L'identification imaginaire ou « cryptophantasme » (Abraham, Torok, 1987) porte sur l'absence de paroles du secret, autrement dit sur les traces non symbolisables dont celle de la perte. Ainsi, un mécanisme soustrait l'identité du sujet à un « cryptophantasme » d'un objet non symbolisé, perdu par les effets du traumatisme. Abraham et Torok (1987) ont appelé ce mécanisme *identification endocryptique*.

Le descendant d'une lignée vient prendre, en lui, le relai de la crypte d'un ascendant, crypte porteuse du secret qui lui ne pourrait être abandonné – sinon tout serait perdu ! La perte, ainsi dit, n'a pas eu lieu en elle-même pour le sujet mais continuera à subsister au sein de la crypte. La crypte vient protéger le sujet et ses descendants de l'effet traumatique de la perte. Toutefois, les effets traumatiques demeurent vivants et se transmettent, s'incluent dans la psyché des descendants, car, si toute trace psychique se

---

<sup>135</sup> *Ibid*, p.297.

transmet, ce sont celles qui sont en négatif qui viennent questionner. Autrement dit, les transmissions négatives sont celles du manque ou du caché, de ces éléments dits « négatifs » qui font défaut (de symbolisation, d'élaboration, de transformation).

Une telle défense cryptique n'est donc pas sans douleur, la crypte étant la mémoire « vivante » d'un événement à portée effractante.

Dès lors, la répétition servira à ne pas « oublier », à rappeler l'événement ou plutôt à le commémorer. La répétition – comme résistance au processus de symbolisation rappelons-le – se retrouve tout aussi bien dans des événements de vie des descendants que dans la cure analytique. Dans le travail de la cure, le transfert permet une forme de répétition, tout du moins de fragments de répétition, telle une « *manière de se souvenir* »<sup>136</sup>. Dans un sens psychogénéalogique, la répétition correspond à celle d'éléments d'une génération à l'autre. Autrement dit, la répétition peut être celle de prénoms d'un aïeul tragiquement décédé, d'un enfant mort prématurément ou d'un accidenté ; de dates auxquelles ont eu lieu un événement violent, traumatisant (accident, suicide, épisodes délirants, fausse couche, viol...) ; des mêmes maladies (cancer, psychoses...) aux mêmes âges. À ce propos, Ancelin Schützenberger (1993) à la suite des travaux du Docteur Joséphine Hilgard met en avant le « syndrome d'anniversaire » dans le cas de psychose. Un lien existerait entre l'entrée d'une psychose à une certaine date, par exemple un des enfants, et un événement familial traumatisant subit par le parent à l'âge où l'enfant déclenche un épisode dit psychotique. Ainsi, certains stress, certaines phobies, certaines maladies peuvent être en lien avec un événement de l'histoire familial : les bronchites à répétition ou certaines crises asthme peuvent être en lien avec la mort d'un ancêtre gazé pendant la guerre (première comme deuxième).

Ainsi, la répétition vient ébranler le refoulement conservateur dont parlent Abraham et Torok (1987) et le clivage menés par la formation de la crypte et tente de venir mettre au jour et mettre à jour des éléments d'histoire jusque là tus.

Une citation de Bruno Bettelheim illustre ces réflexions théoriques : « après une telle dépossession, pour être capable de faire face à la vie, il faut d'abord avoir pleuré ce qu'on a perdu... »<sup>137</sup>

---

<sup>136</sup> Ciccone, 1999, p.106.

<sup>137</sup> C. Nachin, 2010 citant B. Bettelheim, p.32.

Les clés de la crypte ne sont pas toujours facilement accessibles, et certaines cryptes sont fermées à double tour quand la perte est redoublée par des phénomènes de déceptions. Parfois, l'identification endocryptique est accompagnée d'une forme d'agressivité contre l'objet permettant l'ouverture éventuelle de cette même crypte.

## B - Fantômes enclavés

La réincarnation des morts parmi les vivants, voilà une peur traversant bien des générations ! Être hanté par la présence d'un mort parti avec un secret, par un esprit vengeur, par un défunt laissant sans ressource – matérielle ou psychique –, autant de formes de fantômes que de créations des vivants. Abraham et Torok expliquent ainsi : « une invention, oui, dans le sens où elle doit objectiver, fût-ce sur le mode hallucinatoire, individuel ou collectif, la lacune qu'a créée en nous l'occultation d'une partie de la vie d'un objet aimé. Le fantôme est donc, aussi, un fait métapsychologique. C'est dire que ce ne sont pas les trépassés qui viennent hanter, mais les lacunes laissées en nous par les secrets des autres. »<sup>138</sup> Le fantôme représente ainsi la trace, chez les descendants, d'une filiation d'un secret invouable, trace repérable par la manifestation de comportements, de paroles, d'actes ou encore de symptômes. Le sujet paraît « hanté » par la présence d'un autre, d'une étrangeté en soi. Soyons plus précis, il ne s'agit pas de l'ancêtre en tant que tel. Le fantôme est une formation inconsciente et transmise de l'inconscient du parent à celui de l'enfant.

Ce fantôme est tenu par le secret dont sa présence fait l'objet et, en tant que tel, entraîne une « nescience », une obligation de ne pas savoir »<sup>139</sup>. La difficulté réside dans le fait, pour l'enfant, de révéler le secret et par là-même de possiblement détruire son parent. Révéler c'est aussi perdre le secret. Le secret peut permettre d'apporter des bénéfices secondaires, la perte entraînerait alors un effet bouleversant. Le contrat narcissique par lequel est tenu l'enfant, à savoir « assurer la continuité de la génération en échange de la reconnaissance »<sup>140</sup> de son système familial, le lie à un silence et une loyauté du silence, imposés par ses ascendants. Dès lors, les seules possibilités de manifestations possibles pour l'enfant sont celles de dire sans dire, d'exprimer par des maux ce qui ne pourra se mettre en mot. Certaines manifestations cliniques peuvent rendre compte de ce travail du fantôme. Elles

---

<sup>138</sup> Abraham et Torok, 1987, p.427.

<sup>139</sup> Nachin, *op cit*, p.39.

<sup>140</sup> Ciccone, 1999, p.136.

tenteront de permettre au sujet et au-delà à la famille d'accomplir la mission de parler le secret, de dire le fantôme, autrement dit de mettre à jour et au jour l'histoire familiale.

*La délégation* : Nous pouvons, à partir des propos précédents, saisir le concept de délégation en ce sens qu'il incombe à l'enfant de réaliser une mission, une tâche impossible pour son parent, son aïeul à réaliser. Ainsi seront permis les prémices d'une symbolisation ou d'un travail de deuil. La délégation peut être emprunte des formats d'une répétition : l'enfant missionné est à la même place que l'aïeul décédé tragiquement et dont le travail de deuil est cristallisé.

*La dette* : L'enfant reçoit un ensemble de soins, d'attentions nécessaires à son développement et à sa construction. Toutefois, cet ensemble peut venir représenter une forme de dette – dont celle de s'occuper de ses parents à un âge vieillissant. Le don viendrait engendrer un contre-don. Être en dette suppose devoir donner quelque chose à un autre. Quand on n'a rien à donner – tel un petit enfant –, il ne reste que le don de soi absolu. Dès lors, « il convient d'admettre que le don implique une *violence* »<sup>141</sup>.

*Le don* : Ainsi, le don et la dette sont parties prenantes des transmissions familiales, au niveau de la réparation, du secret qu'elles détiennent ou du non-dit, de la crypte qu'elles viennent engendrer ou du fantôme qui en prendra trace. Nous nous appuyons sur les propos d'Eiguer pour expliciter l'actualité de cette problématique de don – contre-don – dette au sein des transmissions transgénérationnelles : « aujourd'hui nous sommes en mesure de parler des conséquences psychopathologiques liées au don et à la dette. Des craintes injustifiées de déranger, d'offenser, de blesser, s'accompagnent d'un sentiment démesuré de faute et d'obligation. Elles sont fréquentes dans les familles ayant subi des ruptures et des pertes au niveau du sentiment de continuité du soi familial, les familles déracinées en premier lieu, celles qui ont été victimes d'une dislocation aussi »<sup>142</sup>. Autrement dit, le don et la dette, à l'origine de toute naissance, peuvent s'incarner de façon plus pathologique, et devenir le lieu d'une culpabilité transmise aux descendants ou d'une destructuration. Ces derniers se verront réparer – sans déranger – autant que possible ce sentiment. Au-delà, des dettes réelles peuvent avoir été contractées par des ascendants, jamais remboursées. Une telle « honte », portée par les générations suivantes pourrait se traduire par un sentiment de toujours devoir quelque

---

<sup>141</sup> Eiguer, 2006, p.23.

<sup>142</sup> Eiguer, *op cit*, p.27.

chose ou de se comporter comme si on devait quelque chose. Le sujet alors porteur de la dette laisse place au fantôme enclavé. La dette en tant qu'enclave dans le psychisme vient se transmettre en négatif.

La présence du fantôme entraîne pour le sujet une « lacune dans le dicible »<sup>143</sup> transmise au sujet. « L'apparition du fantôme [au sein d'un travail psychique] indiquerait donc les effets sur le descendant de ce qui avait eu, pour le parent, valeur de blessure, voire de catastrophe narcissique. »<sup>144</sup> Autrement dit, le symptôme de l'enfant, une fois traité, libèrerait aussi le parent. Ce rôle de « libérateur », de soignant du parent peut alors être pris par l'enfant. Les enfants, dont le(s) parent(s) est (sont) porteur(s) d'une crypte, sont confrontés à une zone inaccessible du psychisme de leur(s) parent(s). Ils sont face à un vide de sens, une zone vide, une enveloppe vide qui pourra former des lacunes au sein de leurs Ça et de leur Moi. Ainsi, l'enfant face au manque, au vide devra s'adapter à son parent : il tentera de le comprendre et de le soigner pour, à son tour, être mieux soigné. Dès lors, le relai de l'enfant au parent, dans une forme d'identification endocryptique par inclusion, pourrait se faire sous la forme d'une forclusion. La forclusion correspond dans la conception de Lacan au Nom-du-Père. Elle serait à l'origine pour cet auteur d'un « défaut » qui donnerait « à la psychose sa condition essentielle »<sup>145</sup>. La « mère » aurait manqué à transmettre la fonction symbolisante du père. Dès lors et, dans cette conception, la forclusion du Nom-du-Père entraînerait un défaut de symbolisation du père dans une représentation « forclosée » de ce dernier. Le délire se mettrait alors en place, la forclusion servant de défense aux « psychotiques ».

Jean Bergeret, après Lacan, définit quant à lui la forclusion comme une défense mise en place chez les fonctionnements limites.

*Les visiteurs du moi* : Alain De Mijolla parle, quant à lui, de « visiteurs du moi ». Ces derniers prennent naissance à travers des « élaborations fantasmatiques conscientes et inconscientes de l'enfance »<sup>146</sup> mais pour autant de nature étrangère. Ils représentent ainsi des constructions fantasmatiques par effet d'identification à « des perceptions visuelles ou auditives effectives, de paroles réellement prononcées, tous éléments captés avec les moyens du bord par un enfant qui, au seuil des connaissances, barbouille d'imaginaire les vides de son information, les secrets à peine entrevus et les mystères perpétués par des « parlants » qui en

---

<sup>143</sup> Abraham, Torok, *op cit*, p.430.

<sup>144</sup> *Ibid*, p.430.

<sup>145</sup> Lacan, 1966, p.575.

<sup>146</sup> A. De Mijolla, 1996, p.198.

disent à la fois trop et trop peu »<sup>147</sup>. De Mijolla précise que ce « visiteur du moi » est le représentant d'un mort. Pour cet auteur, il faut travailler autour de la transmission des fantasmes des parents aux enfants, car cette forme de transmission n'offrirait pas de continuité possible. Les « visiteurs du moi » sont porteurs d'une dynamique pour De Mijolla, là où, selon lui, la crypte « gît »<sup>148</sup> : ils mettent en scène tandis que la crypte enferme.

Ces « visiteurs » seraient le résultat du fantasme d'identification. Le fantasme d'identification inconscient tenterait de rendre le souvenir caduc par la mise en scène des « visiteurs du moi » ou des « fantômes ». Ce dernier correspond à la résurgence de certaines identifications ancestrales, « oubliées qu'une nouvelle mise en scène, en actes, en symptômes ou en rêves venait un jour réincarner »<sup>149</sup>. Le processus d'identification et notamment celui d'identification endocryptique (Abraham, Torok) porte sur les éprouvés et les affects ressentis à la place de l'autre encrypté. Ainsi, le sujet s'identifierait à l'objet qui tente de mener un deuil à propos de la perte douloureuse du sujet. Le fantasme d'identification serait la transmission d'un ensemble de constructions de scénarios inconscients – vrai ou faux précise De Mijolla – par effet d'identifications endocryptiques. Autrement dit, le « sujet substitue à une partie de son Moi ou de son Surmoi un personnage primordial de son histoire familiale, père, mère ou grands-parents surtout, afin de lui faire vivre à sa place un fragment plus ou moins important de sa propre existence. »<sup>150</sup> Tisseron<sup>151</sup> précise que ce fantasme d'identification inconscient et transgénérationnel est une façon pour le sujet de se débrouiller avec la transmission de l'inclusion psychique – de cette vacuole psychique.

*Fantôme transgénérationnelle* : La notion de fantôme transgénérationnel décrite par Bruno Clavier (2013-2014) rejoint la conception d'une structure psychique non symbolisée d'un vécu traumatique d'un ancêtre expulsé aux générations suivantes. Cette « structure psychique émotionnelle »<sup>152</sup> ne posera pas de problème aux descendants jusqu'à ce qu'elle se manifeste sous formes de « phénomènes pathologiques ». Ainsi, la transmission émotionnelle peut être observée par l'étude de l'arbre généalogique du sujet où les dates, prénoms, traumatismes sont invités à la représentation et à l'observation.

---

<sup>147</sup> De Mijolla, *op cit*, p.198-199.

<sup>148</sup> De Mijolla, 2000, p.108-109.

<sup>149</sup> De Mijolla, *op cit*, p.194.

<sup>150</sup> *Ibid*, p.109.

<sup>151</sup> Tisseron, 2000.

<sup>152</sup> B. Clavier, 2013-2014, p.53.

Si l'effet du fantôme selon nombreux auteurs dont Abraham et Torok (1987), Ancelin Schützenberger (1993) semblerait être moins effectif au fur et à mesure des générations, il n'en reste pas moins que certaines manifestations telle la *cryptonymie*<sup>153</sup> – un mot caché derrière un autre – peut tenter de soulager l'inconscient, d'« exorciser » ce qui traîne d'une transmission familiale en négatif.

### C - Pour les sujets substancieux

Le secret, le non-dit, la crypte et le fantôme peuvent ainsi traverser un ensemble de générations dans une forme de continuité à exister pour l'ensemble familial. En d'autres termes, ils sont invisibles et donnent l'illusion que le passé est passé. Pour autant, leur présence est active. Les sujets substancieux en montreraient l'existence. Hachet considère « la toxicomanie comme une tentative inefficace d'autoguérissement d'une crypte ou d'un fantôme pour un même sujet »<sup>154</sup>. Selon l'auteur, l'histoire des sujets substancieux, tels que nous les nommons, serait souvent traversée par des pertes personnelles ou familiales dont la perte liée au voyage ou à l'immigration. Ainsi, la prise de substances du sujet substancieux permettrait de soulager – de façon illusoire – une douleur psychique d'un deuil non fait. L'illusion de résolution de la douleur correspondrait au travail du fantôme. Dès lors, la prise de substances ne serait qu'une façon de se débarrasser d'une mission de réparation du parent, tout autant que de soulager l'éprouvé d'une identification endocryptique. Hachet précise à travers une enquête le pourcentage élevé de sujets substancieux dont l'un des parents est décédé (7% mères ; 16% pères en 1991)<sup>155</sup>.

Quant à Michel Bader, il met en évidence dans son étude sur les composantes transgénérationnelles chez des adolescents dépendants aux substances « le rôle important de la transmission transgénérationnelle dans les toxicomanies avec au premier plan : les mandats contraignants et déstructurants, les figures identificatoires inconscientes aliénantes et les vécus traumatiques non élaborés évoquant des transmissions traumatiques »<sup>156</sup>.

Les travaux de recherche sur les transmissions transgénérationnelles chez les sujets dépendants aux substances ne sont pas encore très nombreux. Pour autant, nous pouvons comprendre l'imprégnation des traumatismes et de leur manque d'élaboration dans le

---

<sup>153</sup> Abraham, Torok, 1976, p.115.

<sup>154</sup> Hachet, 2004, p.106.

<sup>155</sup> Hachet, *op cit*, p.104.

<sup>156</sup> M. Bader, 2004, p.432.

parcours de l'histoire de ces sujets. La consommation est alors entendue comme une façon de « soulager », de tenter de se « débarrasser » de ce qui encombre l'histoire – et que les sujets semblent porter.

Dans ces perspectives, le sujet substantieux tenterait de se dépendre d'une crypte et/ou d'un fantôme, d'une aliénation ancestrale, à travers la consommation de substances. Mais à dépendre, il continue à ne pas savoir – « Ainsi, dépendre, c'est ne pas savoir »<sup>157</sup>.

### II. 3 - Subsistance de l'histoire familiale : transition vers la transformation et la création

Si la dépendance aux substances est considérée comme une tentative de « guérison », tout du moins comme celle d'une ouverture vers l'élaboration et par là-même la transformation, elle peut être entendue d'un point de vue psychanalytique transgénérationnel comme une possibilité pour le sujet de se détacher. Le détachement, que ce soit celui de la crypte, du fantôme ou de l'objet primaire vient ouvrir les possibilités de transformation des liens et de création de sa propre histoire.

Le verbe *transitionner* permet de décrire le mouvement qui passe d'une génération à l'autre, d'un adulte à un infans, il comprend ainsi les transmissions. Dans la transition, tous les éléments qui ne portent pas de caractéristiques physiques, qui ne sont pas soutenus par le langage sont donnés de façon inconsciente à la psyché du petit enfant. Un dépôt se fait dans le psychisme du sujet naissant ; certes, les informations voyagent mais s'ancrent en chacun des membres d'une même famille. Ainsi, transiter n'est pas suffisant pour expliquer ce dont chacun est porteur par le biais familial et que chacun traitera différemment.

Si les conceptions de l'objet transitionnel et du phénomène transitionnel – pourrait-on dire de transition – sont inscrites dans le développement normal du petit enfant, elles sont mises en acte dans leur espace psychique. L'action correspondrait au verbe *transitionner*. Un espace : celui de l'aire transitionnelle où un phénomène transitionnel a lieu par le biais de l'objet transitionnel est construit grâce au fait de *transitionner*. De quelles façons la transition est-elle possible au sein des transmissions en négatif ?

---

<sup>157</sup> M. Touboul-Compagnon, 1986, p.34.

### 3.1 - Objets transgénérationnels, processus transitionnels et dépendance aux substances

L'enfant au cours de son développement est dans la nécessité de rencontrer des objets et d'en construire pour advenir. L'objet primaire dans sa rencontre avec le sujet va pouvoir lui permettre de constituer un objet interne, dans un temps non différencié de l'objet externe. Les modalités de fonctionnement établies avec l'objet primaire détermineront les modalités de rencontres des futurs objets. Mais il faut un intermédiaire pour permettre l'établissement d'un objet interne différencié de l'objet externe : l'objet transitionnel, constitué dans l'aire transitionnelle. Les objets liés aux ancêtres sont, quant à eux, encore différents, comment les penser ?

L'aire transitionnelle en tant qu'aire d'expérience intermédiaire offre un espace d'individuation. Si le sujet substantieux semble en être privé (réf, chapitre 1, 2.1) dans sa fonction étayante d'un processus d'individuation, comment peut-il faire l'expérience d'un objet transitionnel ? Nous avons vu que l'objet transitionnel – nécessaire pour lutter contre l'angoisse – est constitutif d'une réalité propre à l'enfant. Nous précisons à la suite en référence à Winnicott, qu'il était le moyen d'appréhender par l'intermédiaire de la propre réalité de l'enfant, la réalité externe, telle une épreuve de la réalité (Winnicott, 1969). Pour être utilisé, il supposait un objet interne suffisamment bon. Dès lors, comment penser la possibilité d'une constitution de l'objet transitionnel au regard du transgénérationnel ?

Car, la constitution de l'objet interne comme sécurisant et bon dépend de sa propre disponibilité et de sa capacité à s'adapter à l'enfant. Nous venons d'explorer les trames des transmissions transgénérationnelles dans leurs formes négatives et avons montré que ces dernières ne rendaient pas toujours disponibles le parent voire même missionnait l'enfant d'être disponible au parent. L'enfant, par l'intermédiaire de l'objet primaire, peut investir un objet transitionnel dans la mesure où l'autre a lui-même pu être investi et avoir investi un objet interne. À ce propos, « tout investissement suppose outre l'investissement de l'*autre*, celui de ses objets internes (à cet autre) et celui de leur interaction ; celui de sa capacité de penser et de fantasmer, celui de sa lignée. De là, l'intérêt de nous pencher sur l'ancêtre. »<sup>158</sup> Dès lors, la constitution de l'objet transitionnel semble entravée dans les méandres d'une histoire familiale, car cette constitution du transitionnel demande une transition avec un autre, un échange avec l'autre. Mais l'autre est porté par l'ensemble de son

---

<sup>158</sup> Eguier, 1991, p.93.

histoire et de l'histoire des autres avant lui, une histoire – peut-être vide – de représentations, de ces représentants non-symbolisés... ou trop pleine d'une crypte et/ou d'un fantôme rendant inaccessible l'échange autrement que dans la transmission en négatif.

Dans ce sens, Ciccone parle d'un écrasement des processus transitionnels par la transmission traumatique. Cette dernière empêcherait le déploiement de ces processus « par cette contrainte exercée sur le sujet, par cet enkystement dans le narcissisme primaire qui le conduit à traiter ce qui est d'un autre comme si cela lui appartenait. Le sujet est en souffrance d'appropriation. Il achoppe à reprendre à son compte ce qui lui est transmis et à devenir le sujet de son histoire. »<sup>159</sup>

L'hypothèse de quatre auteurs italiens (S. Cirillo, R. Berrini, G. Cambiaso, R. Mazza) complète cette pensée au sein de la population des sujets substancieux. Ils ont observé « que les parents du toxicomane transmettent de façon transgénérationnelle une culture affective et relationnelle acquise dans leur relation avec leurs parents respectifs chargée de vicissitudes carenciales et traumatiques, mais impensables comme telles, non traitées et non exprimées, ce qui fait gravement obstacle à l'accomplissement du rôle parental »<sup>160</sup>, et au développement constitutif de l'enfant, pourrions-nous ajouter. La dépendance aux substances paraît alors être une réponse pour accomplir quelque chose en soi, mais peut-être aussi pour rendre compte – voire rendre service – à la transmission transgénérationnelle. Nos mots sont forts, mais le service est une forme d'accomplissement de la dette.

La difficulté de mise en place des processus transitionnels due aux transmissions en négatif rend compte de la difficulté à s'appuyer sur un objet interne suffisamment bon et par là-même la constitution de l'objet transitionnel. Ces diverses successions de difficultés appuient l'hypothèse de l'existence d'un objet ancestral, autrement appelé objet transgénérationnel et ce notamment dans l'histoire des sujets substancieux.

L'objet transgénérationnel correspond à la représentation de l'ancêtre ou aïeul d'une génération antérieure porteur de la crypte. Il diffère du fantôme en ce sens qu'il trouve une forme de représentation. Pour autant, l'objet transgénérationnel peut venir créer un désinvestissement de vie au sein de la famille pouvant provoquer la non-adaptation du parent à l'enfant ; les fonctionnements psychiques étant mobilisés par la place de cet objet

---

<sup>159</sup> Ciccone, 1999, p.130-131.

<sup>160</sup> S. Cirillo, R. Berrini, G. Cambiaso, R. Mazza, 2006, p.55.

transgénérationnel. Eiguer propose de différencier trois ensembles d'objets transgénérationnels (réf chapitre 1, I.3). Pour rappel, le premier ensemble est constitué des « objets transgénérationnels bienveillants » où leurs poids sur le psychisme des parents seraient cependant à élaborer. Au sein du deuxième ensemble figureraient « les représentations d'objets transgénérationnels *idéalisés, massifs, imposants, magnifiés* [...] On se sent parasité et paralysé par l'ancêtre : les sentiments d'identité individuelle et familiale sont ébranlés [...] Dans ce cas il n'est pas question de secret, mais de désinvestissement et de déplacement de l'idéalisation envers d'autres objets. »<sup>161</sup> Eiguer précise alors « le sentiment de culpabilité, l'ambivalence à l'égard de l'objet, l'impression de dette, l'identification narcissique à l'objet sont ici la règle. »<sup>162</sup> Le troisième ensemble représente un ancêtre « suscitant et provoquant des identifications chez un ou plusieurs membres de la famille. [...] Pour nombre de ces objets la conséquence d'une politique de *secret*, d'une grande fidélité envers l'un des parents ayant voulu, par honte, mettre l'(les) enfant(s) à l'écart de toute référence à cet objet. »<sup>163</sup>. Ces derniers objets transgénérationnels sont créateurs de vide et de blancs dans l'histoire familiale.

Dans l'ensemble de ces objets transgénérationnels, l'objet *transitionne* de génération en génération, empêchant la constitution d'un objet transitionnel propre au sujet. Ainsi, dépourvus ou manquants de représentations, le sujet – et peut-être plus largement les sujets des générations successives – n'aura d'autre possibilité que de s'identifier à l'objet transgénérationnel dont les représentations associées au fantasme formeront les caractéristiques constitutives de l'objet transitionnel possible au sujet. Autrement dit, les fantasmes d'identification serviront au maintien d'un objet transgénérationnel envahissant pour le sujet par une présence en trop plein d'un manque d'élaboration. Cet objet transgénérationnel aliène d'autant plus le sujet à son histoire familiale et, ainsi, à sa filiation. Il ne paraît alors pas moteur d'un processus de séparation. L'objet transgénérationnel vient ainsi restreindre les possibilités de développement de tout autre objet.

Comme tout objet, l'objet transgénérationnel varie. Mais différentes formes de lien seraient repérables, selon Eiguer<sup>164</sup>, établissant le rapport entre le sujet et cet objet. L'auteur distingue le « porteur » – chargé du secret, de la crypte ou du fantôme ; le « barde » - le sujet se construit à partir de l'identité de l'ancêtre idéalisé ; le « messenger » – ce dernier transmet

---

<sup>161</sup> Eiguer, *op cit*, p.96.

<sup>162</sup> *Ibid*, p.96.

<sup>163</sup> *Ibid*, p.94.

<sup>164</sup> Eiguer, 1987, p.114-115.

sans être impliqué, autrement dit, aucun processus d'identification ne s'est joué ; le « mime » – là se jouent les répétitions dans une imitation de l'ancêtre. En fonction de ces différents rôles pris par le sujet de la filiation, les formes d'identification et du processus de transformations seront observables. Ainsi, l'objet transgénérationnel, dans le cas du « messenger » peut laisser la place au sujet de construire ses propres représentations de l'objet. Dès lors, des transformations sont à l'œuvre au fur et à mesure des transmissions.

Les transmissions paraissent aliénantes au vrai sens du mot, dépossédant le sujet d'une possibilité de constitution de soi, ne pouvant accéder à une constitution de l'objet transitionnel.

Si dans la transmission, il existe beaucoup de phénomènes de contamination, dans tout apprentissage de l'histoire familiale il y a des possibilités d'élaborations et de transformations. « Le passage de l'un à l'autre [peut se faire] à travers un *transfaire* »<sup>165</sup>. Dans ce sens, la reproduction est un phénomène de transformation, de déplacement où le sujet « transforme ce qui le produit comme sujet »<sup>166</sup>. Bion évoquait, comme nous l'avons vu, les objets transformables.

Tisseron émet l'hypothèse que « les traumatismes non surmontés peuvent alimenter des pratiques créatrices d'images matérielles à chaque génération. »<sup>167</sup> Les images permettent de tenter de maîtriser l'angoisse liée au vide de représentation et d'anéantissement. Face aux distorsions dans la transmission et d'une tentative de symbolisation, l'image représente ainsi le recours possible face au néant de cette transmission. Tisseron le formule de la façon suivante : « les manifestations sensori-motrices et émotionnelles du clivage chez le parent perçues par l'enfant imposent à celui-ci un « étant » d'images qui répond au « néant » de la communication verbale du parent assailli de souvenirs indicibles »<sup>168</sup>. L'image sert le support des fantasmes, notamment de transmission et d'identification.

Si l'image est présente à défaut de représentations dans certaines transmissions, ébauche d'un processus de transformation et d'une symbolisation possible, qu'en est-il des sujets substantieux où le processus de symbolisation semble, quant à lui, leur faire défaut ?

---

<sup>165</sup> Touboul-Compagnon, 1986, p.38.

<sup>166</sup> M. Tort, 1986, p.104.

<sup>167</sup> Tisseron, 2004, p.123.

<sup>168</sup> Tisseron, *op cit*, p.143.

La prise de substances dans son effet anesthésiant peut aussi venir provoquer des hallucinations, créer des formes de délire ou des mises en images. Lorsque cette prise de substances vient rencontrer les hallucinations visuelles ou les mises en images, le sujet semble se sentir vivant, ressentir quelque chose. Caricaturalement, on dit que le sujet remplit, se remplit. Autrement dit, il donnerait du contenu à un vide – vide de sensations, vide de représentations intrapsychique et ancestrales. Dans ce sens, nous pourrions penser que la prise de substances est une façon de trouver des images dont le sujet est par ailleurs privé. Les transmissions familiales ne sont pas vides, bien au contraire, elles sont pleines de choses à dire ! Mais elles créent du vide, car le dicible paraît insurmontable à vivre, dangereux à éprouver, impossible à symboliser. Dès lors, serait transmis le trop plein d'un manque, empêchant le sujet substancieux de prendre place dans sa filiation – puisque l'objet transgénérationnel l'envahit trop pour créer l'espace transitionnel lui permettant d'advenir à soi. Il est alors vide de soi.

### 3.2 - La dépendance aux substances : entre formation d'un espace particulier dit « de transitionnement » à l'espace manquant – transitionnel.

Il apparaît que la difficulté du sujet substancieux réside dans le manque d'une création de l'espace transitionnel et de ses caractéristiques – dont l'objet transitionnel. À défaut de cet objet, le sujet substancieux aurait recours à l'objet substantiel. Par ailleurs, la difficulté évoquée dans les modalités relationnelles (chapitre 1, 3.2) affublées des transmissions négatives, vient questionner l'espace créé par la consommation de substances.

Les quatre auteurs italiens cités précédemment mettent en avant, dans les familles de sujets substancieux, que le « symptôme de la toxicomanie » - tel qu'ils le nomment – vient réguler la dynamique du couple. Cette dernière dysfonctionnerait suite à des fonctionnements familiaux propres à chacune des familles des parents. Ils écrivent « souvent, dans ces familles, on observe une subversion traditionnelles (Madanes, Dukes, Harbin, 1980) affaiblies par des coalitions entre des membres de plusieurs générations (Haley, 1980), par exemple enfant-mère-grand-mère, qui font obstacle à l'alliance conjugale. Le père du toxicomane est décrit comme une figure absente, distante émotionnellement de l'enfant (Harbin, Maziar, 1975), en face d'une mère hyper-impliquée et indulgente, par moment symbiotique (Kaufman,

Kaufman, 1979). »<sup>169</sup> Dès lors, pour ces auteurs, la dépendance aux substances du sujet aurait une fonction dans le système familial. Autrement dit, l'enfant porterait le symptôme de la famille : il centraliserait sur lui les problématiques familiales.

Par là-même, ce sujet vient interroger et permettre une ouverture vers une possibilité de transformation des problématiques enlisantes. Le dysfonctionnement entre les rôles des deux parents laisse penser que le sujet ne peut se détacher de la mère parce que le tiers ne prendrait pas place.

Les auteurs insistent sur la défaillance du père dans son rôle de tiers. Pour Claude Olievenstein, l'intervention du père est inadéquate – « négative » – par son impossibilité à nommer l'enfant ou par le rôle pris en lieu et place de la mère. Il serait alors présenté comme « impuissant », impuissant à faire jouir la mère, donc impensé et impensable dans la fonction de père. Le non-dit d'une telle représentation viendrait traverser l'histoire familiale où le père ne prendrait pas place, ne pourrait pas semble-t-il. Ainsi, le père paraît fortement destitué dans sa fonction paternelle et de tiers, permettant à la mère de prendre place dans la toute puissance de sa position. Le défaut de la fonction paternelle, dans ces familles, est peut être aussi marquée – « héritée » – par la difficulté que ces pères auraient trouvée « d'un vide careçant dans la relation avec leur propre père, qui les a mutilés affectivement »<sup>170</sup>, rapportent les auteurs italiens. La figure paternelle s'inscrit ainsi dans l'absence, le vide de place prise auprès de l'enfant pour ces auteurs. Vide qui fait alors écho à celui de l'enfant dans le manque de place pour lui.

Selon Bergeret, Fain<sup>171</sup> (cf Chapitre 1, 2.2) et leurs collaborateurs, des « néo-besoins » sont créés par la présence constante de la mère et par le défaut de constitution de l'objet interne. Bergeret développe l'idée selon laquelle l'origine de la dépendance aux substances se retrouverait dans les insatisfactions liées à la relation mère-enfant. La relation symbiotique proposée et créée par les besoins de la mère et l'absence du père ne permettrait pas une reconnaissance de l'enfant en tant qu'être séparé et différent. Le conflit entre le besoin d'advenir à soi et la culpabilité liée à la perte serait soulagé par la prise de substances et permettrait une forme de séparation, d'advenue à soi et de création d'un soi.

---

<sup>169</sup> Cirillo, Berrini, Cambioso, Mazza, 2006, p.36-37.

<sup>170</sup> Cirillo, Berrini, Cambioso, Mazza, *op cit*, p.197.

<sup>171</sup> J. Bergeret, M. Fain, 1981.

Dès lors, la dépendance du sujet substantieux, si elle équilibre un fonctionnement familial, vient aussi tenter de modifier, ou tout du moins de sortir le sujet des modalités relationnelles transmises. Ces dernières sont peut-être depuis longtemps inscrites dans l'histoire des deux familles du sujet – maternelle et paternelle – via les transmissions transgénérationnelles. La répétition de ce fonctionnement s'arrêterait-elle avec la problématique d'addiction du sujet ? Le comportement en marge, en rupture du sujet substantieux viendrait permettre – si cela est pris en charge, écouté, soutenu – de rompre l'aliénation aux objets transgénérationnels et aux phénomènes transgénérationnels.

*Chez les sujets substantieux :*

Nous pouvons alors penser que le sujet substantieux *transitionnerait* vers un espace de création et d'individuation. Il permettrait d'une part de faire émerger les secrets et les non-dits et d'autre part de se décharger de la crypte et/ou du fantôme.

Par la prise de substances, le sujet crée des ruptures dans le système familial ou renforce les liens de dépendance. Quoi qu'il en soit, de par son comportement de dépendance, le sujet substantieux ne fait que déplacer un fonctionnement relationnel partagé avec la « mère-environnement » vers un objet externe interchangeable. Dans ce détachement illusoire, le sujet tente de transformer le mode relationnel primaire. La transformation n'est qu'une répétition, mais à travers une forme différente. Cette différence dans la forme ouvre, nous semble-t-il, un espace où quelque chose deviendrait possible. Cet espace particulier de la consommation de substances est le point propre d'existence du sujet. Un lieu autre où malgré le déplacement du même, la transformation a lieu.

Kaës parle de l'affiliation à un groupe comme la mise en conflit d'une filiation à son groupe familial. On choisirait l'un par connaissance de l'autre, et ce dans des modalités inconscientes. Nous pouvons penser avec l'auteur que les processus de transformation se situent dans cette possibilité de mise en conflit entre l'appartenance à un groupe familial et le choix inconscient d'appartenir à un groupe primaire différent. Ainsi, « adhérer à un groupe c'est une façon de mettre en cause l'héritage, c'est une façon de suspendre ou de le désavouer, en tout cas d'explorer un autre possible. »<sup>172</sup>

La seule possibilité de dire, de montrer, de remettre en cause pour le sujet substantieux se situe dans la démonstration d'affiliation à un groupe en rupture, « hors la

---

<sup>172</sup> Kaës, 1984, p.8.

loi ». C'est aussi une mise en scène de ce que le sujet vit de façon intrapsychique d'une dépendance affective ; d'un « hors soi » ; transgénérationnellement d'une rupture de soi et d'une dépendance au fantôme, à la crypte, au secret.

« Pour que l'héritage soit hérité, pour que la transmission soit transmise, il faut que l'héritage soit pris et transformé. »<sup>173</sup>

Le « hors champ » familial pris par le sujet substantieux donne aussi à voir pour ce dernier la possibilité de vivre, certes en miroir, mais d'expérimenter un « hors champ » relationnel. Autrement dit, le sujet substantieux, par sa consommation, se donnerait la possibilité de faire rupture, de créer une autre forme de séparation d'avec la mère-environnement. Paradoxalement, ce déplacement de la dépendance offre aussi un espace au sujet sans l'autre invasif – nous entendons ici l'autre comme un objet primaire et un objet transgénérationnel. Le déplacement, comme acte de répétition, est une forme de transformation. Dès lors, la dépendance aux substances s'inscrit comme une possibilité de différer, comme une ébauche de séparation de tout objet. Par là-même, nous pensons qu'elle offre la possibilité de création d'un espace particulier. Ce dernier est différent de l'espace transitionnel, mais il ouvrirait vers l'espace intermédiaire. Autrement dit, l'espace particulier, spécifique peut être le tremplin vers l'accessibilité à la différence et à la séparation. Cet espace nous pourrions pour notre propos le nommer espace de « transitionnement ». D'un non-espace avec la « mère-environnement » – plus largement avec la « mère-environnement transgénérationnelle » – et entre l'espace transitionnel, le sujet ébaucherait l'espace de transisitionnement, d'un entre deux espaces.

La tentative de création d'un espace particulier formerait l'ébauche d'une histoire à lui, à moins que la dépendance aux substances ne soit la répétition d'une histoire ancestrale. Dans ce cas, la question se pose de savoir ce que la dépendance aux substances représente dans la filiation, quels individus elle concerne et quel fut le contexte historique. Néanmoins, la répétition d'une dépendance aux substances ne signe pas l'échec d'une tentative de création d'un espace spécifique mais souligne, peut-être, la difficulté à se libérer de l'emprise transgénérationnelle et l'urgence de sortir d'un fonctionnement de dettes et de symbolisations en attente.

---

<sup>173</sup> Kaës, *op cit*, p.9.



### Chapitre III – Du vide à la représentation

---

« L'idée même de l'univers s'est progressivement vidée de sa substance »<sup>174</sup>

« On manque d'un dieu. Ce vide qu'un jour d'adolescence rien ne peut faire qu'il n'ait jamais eu lieu. L'alcool a été fait pour supporter le vide de l'univers, le balancement des planètes, leur rotation imperturbable dans l'espace, leur silencieuse indifférence à l'endroit de votre douleur. L'homme qui boit est l'être interplanétaire. C'est dans un espace interplanétaire qu'il se meut. »<sup>175</sup>

Après avoir succinctement développé les aspects transgénérationnels se jouant dans le développement du sujet et du sujet advenu, et ce plus précisément chez les sujets substantieux, nous nous intéressons à l'économie psychique du sujet. Celle-ci est aux prises, dépendante, marquée – comme nous l'avons discuté – par des problématiques groupales-familiales, une histoire ancestrale dont la transmission en négatif attire notre attention. Ainsi, l'économie psychique du sujet, entremêlée aussi aux patterns familiaux, offre une perspective d'étude chez les sujets substantieux sur l'inscription du manque.

Nous avons évoqué ce dernier au cours du premier chapitre à travers les modes relationnels mis en place, le choix d'objet et le comportement acté de la dépendance chez les sujets substantieux. Au sein du deuxième chapitre, le manque a été suggéré en filigrane des transmissions négatives et de leurs caractéristiques, notamment dans la pensée d'une histoire transgénérationnelle du sujet substantieux.

Nous nous intéresserons, dans ce chapitre, à la place du manque chez les sujets substantieux dans la dynamique intra-psychique de ces derniers, dans le but de préciser les formes de ce manque dans la dynamique transgénérationnelle et les différents mécanismes en jeu.

---

<sup>174</sup>G.W.F. Hegel, 2012, p.8.

<sup>175</sup>M. Duras, 1987, p.22.

### III. 1 - Formes du négatif

Le terme *négatif* est facilement employé dans la vie courante et dans nombre de disciplines. Il renvoie à ce qui est dépourvu de qualités positives, au refus, à l'expression d'une négation, ou encore au déni (Littré). Dans les domaines des sciences chimiques, le terme s'applique à une substance jouant le rôle négatif permettant de se rendre sur le pôle positif de l'instrument (la pile par exemple). Nous schématisons un domaine que nous connaissons de loin, mais l'utilisons pour l'image évoquée. Cette image nous paraît tout à fait à propos dans notre étude : l'utilisation du négatif permet d'accéder au positif. Autrement dit, le négatif est constitutif d'un corps, d'une substance pour fonctionner et, soumis à la transformation, ouvre au positif. Au sein des courants psychanalytique et transgénérationnel, nous ne parlons pas en termes de positif, bien que nous utilisions le terme de *négatif*, mais nous y soumettons le processus d'élaboration. Pensons aux négatifs des photos, ces supports encore sombre qui, une fois travaillés, offre l'image développée : par le travail du négatif, l'élaboration de la photo apparaît.

#### 1. 1 - Prémices du négatif

La pensée du négatif en psychanalyse s'origine chez Freud. Lui-même s'inspire de la philosophie hégélienne dans le système de l'Absolu et la phénoménologie de l'esprit. Green reprendra et développera ces notions.

Nous vous proposons de revenir sur ces concepts entre philosophie et psychanalyse, car il semble que l'expérience de la pensée trouve ses fondements dans l'acte de philosopher. Si le but de cet écrit n'est pas de rendre compte, voire de développer une pensée philosophique, nous nous basons sur des pensées psychanalytiques ouverts, pour certains, par des philosophes. La pensée ne revient pas seulement à la discipline de la philosophie, mais elle nous permet de saisir les aboutissants de la pensée psychanalytique quant au concept du *négatif*.

Ainsi, Green établit un parallèle entre l'« inspiration freudienne » et la démarche de Hegel, il décrit chez tous les deux « la quête de la spontanéité de l'esprit [qui] montrerait mieux, à travers l'apparente anarchie des productions, ce que produit son activité, ce qui la constitue, en fait ce contre quoi l'esprit se serait institué et qui s'efforce de le maintenir en

tant que tel »<sup>176</sup>. Hegel retient, de plus, l'attention du psychanalyste en ce qu'il étudie les prémices à l'esprit humain.

Chez Hegel, la conscience du soi naît dans la séparation et l'expérience de cette conscience. Car la séparation entraîne la position d'une conscience prise de l'objet. Jean-Luc Nancy précise que le *sujet* chez Hegel est « ce qu'il *fait*, il est son acte, et ce qu'il fait, c'est l'expérience de la conscience de la négativité de la substance »<sup>177</sup>. Le sujet advient donc – pourrait-on dire – du travail de la négativité rendant compte d'une inquiétude du sens. Cette inquiétude du sens est le reflet de l'inquiétude de la conscience de soi. Cette dernière représente une pensée déjà à l'œuvre. Il s'agira, pour le sujet, de savoir, car le problème pour lui se situe dans ce savoir. Nancy énonce que le « savoir sera donc, non pas une représentation (*Vorstellung* : position d'objet devant un sujet-de-savoir et pour lui, conforme à sa « vision des choses », c'est-à-dire à sa pauvre limitation), mais une présentation (*Darstellung* : « position-là », mise en place et en scène, exposition, surgissement de l'être-sujet en tant que tel), et par conséquent, la négation de toute présence donnée, qu'elle soit d'« objet » ou de « sujet » »<sup>178</sup>.

Là s'ébauche la pensée du négatif : une chose est niée par la présence d'une autre. Nancy en donne un très bel exemple : « quelque chose est là, donné (par exemple, ce livre). En tant que donnée, cette chose est seulement autre chose que toutes les autres, négation des autres, et niée par elles »<sup>179</sup>. Penser la chose serait alors non seulement la nier, mais comprendre qu'elle est niée, elle aussi, par toutes les *autres* choses au même temps qu'elle nie toutes les *autres* choses pour pouvoir s'en distinguer, pour pouvoir être *cette chose là* : « La pensée s'emploie donc, envers le donné, non pas simplement à le soumettre à des conditions extérieures d'intelligibilité, mais à le pénétrer de ce qui le donne, et qui n'est pour soi-même rien de donné : qui est la négativité de sa donation, de son surgissement ou de sa création. »<sup>180</sup> Autrement dit, la négativité est une ouverture vers la réunion de la séparation entre donation et pensée. Mais elle correspond aussi à une perte, car nier une chose c'est la perdre.

En d'autres termes, le négatif est le point d'ancrage entre l'existence même du sujet – dans une relation à l'objet aux prises d'affects et de représentation – et celle de l'objet. Comprendre la négativité – « pénétrer » pour Nancy – serait comprendre la séparation et la perte associée. La négativité permet ainsi au soi d'être « pour soi-même », comme l'écrit

---

<sup>176</sup> Green, *op cit*, p.46-47.

<sup>177</sup> J.-L. Nancy, 1997, p.8.

<sup>178</sup> Nancy, *op cit*, p.18.

<sup>179</sup> *Ibid*, p.18.

<sup>180</sup> *Ibid*, p. 38.

Nancy à la suite de Hegel, ou elle permet au soi d'advenir à soi. Mais en même temps, le soi est une forme de négativité, celle de l'autre existant.

La négativité est, de plus, nécessaire à la mise en conscience comme un « temps intermédiaire » – Green<sup>181</sup> – elle « est constitutive [de ce] processus, elle seule permet d'éclairer le développement dont il est porteur »<sup>182</sup>. Développons cette conception. Le soi se construit à partir d'un savoir de soi, d'une conscience de soi qui s'origine dans la négation de l'altérité. Car on niant ce qui est autre, en se séparant, le soi peut apparaître comme ce qui est *distinct* de cet autre. La pensée du *négatif* rend alors compte, aussi, de la négation d'un soi. La négation pourrait être perçue comme la possibilité d'un travail pour le sujet permettant d'accéder à la séparation. L'autre permet de « concrétiser la négativité » (Nancy, 1993). Autrement dit, le soi se nie et revient dans l'autre. « La concrétion de la négativité commence avec l'autre. Le soi qui se nie, au lieu de revenir en soi, se jette dans l'autre, et se veut comme autre. C'est pourquoi l'autre n'est pas un second, il ne vient pas après. »<sup>183</sup> Il faut comprendre que l'autre – cet « autre-soi » au sens de Nancy – arrive en même temps que soi, et qu'il est donc nécessaire à la formation du « soi ». L'infans a besoin de l'autre pour subsister.

Pouvoir se constituer comme soi nécessite la présence de l'autre, dont il faut se séparer mais dont, en même temps, le soi ne peut pas être coupé ; par là-même, la « sortie de l'autre » est aussi une sortie de soi, vers l'autre, toujours nécessaire. Sortir de soi pour advenir à soi est une façon de s'appropriier l'autre – dans notre langage psychanalytique, d'avoir constitué un objet interne suffisamment bon. Tout le travail de la négation est ici présenté dans une double négation permettant d'accéder à l'altérité en soi. Dès lors, l'autre est « l'amour » au sens de Hegel. L'amour est la reconnaissance de l'altérité de l'autre comme autre. « L'amour est ce qui vient de l'autre pour desceller la consistance du soi. »<sup>184</sup> Ici, avec la problématique de la consistance, intervient le *désir*. Désir de devenir unité, *un* soi, et par là, désir d'être séparé de l'autre sans pour autant exister sans cet autre. Ainsi, le désir est « la tension du venir de l'autre comme devenir du soi »<sup>185</sup> Le désir permet de devenir soi à partir de l'autre.

Le *négatif* implique l'autre dans une mouvance où l'autre est nécessaire, essentiel, comme élément fondateur d'une connaissance de soi et d'un désir à être.

---

<sup>181</sup> Green, 1993/2011, p.63.

<sup>182</sup> Green, *op cit*, p.63.

<sup>183</sup> Nancy, 1997, p.86.

<sup>184</sup> Nancy, *op cit*, p.90.

<sup>185</sup> Nancy, *op cit*, p.91.

La philosophie serait une forme de la négativité du soi – et de soi de la négativité précise Nancy. La psychanalyse s'intéresserait à la part de négativité en soi chez le sujet s'interrogeant. Partant de ces principes philosophiques, la psychanalyse reprend le négatif dans une dimension de séparation. La séparation induit le manque de l'autre et c'est dans ce manque que se situera le *négatif* pensé d'abord par Green puis certains auteurs psychanalytiques. Pour autant, le rapport au négatif, selon Green, varie entre psychanalystes et philosophes : ce qui entoure le manque, l'absence, la séparation ne représente pas une réponse mais est porté par l'angoisse, le « déplaisir [et] la douleur, et qui peut aller jusqu'à l'effacement de toute trace de sa nature stratégique, le négatif opérant sa propre néantisation, quant à ce qui permettrait d'identifier son fondement. »<sup>186</sup> Nous devons rapporter que Nancy dans le travail mené sur la pensée de Hegel montre que « la douleur est précisément l'élément de la singularité de la séparation »<sup>187</sup>. La pensée psychanalytique ouvre aussi vers d'autres aspects que la douleur. Autrement dit, le négatif est une rencontre avec l'inconscient : « il y a *négativation du négatif*, parce que la résistance s'y manifeste comme un « non » *qui ne se dit pas et qui nie sa propre négation de par son silence même.* »<sup>188</sup> Inconscient et conscient sont infiniment séparés par le processus de refoulement, d'où la présence d'une étrangeté de soi à soi – dans une causalité non consciente – et une étrangeté de soi à l'autre. Le travail du négatif sera cette mise en dialogue entre l'intrapsychique et l'intersubjectif. Pour Green, l'interface entre les deux, est constituée par la « structure encadrante ». Dès lors, il apparaît que le symptôme – en tant que processus psychosomatique – est le produit du négatif.

Dans une perspective philosophique, Nancy explique que « l'inquiétude du négatif est l'agitation, la tension, la douleur et la joie de cette appropriation »<sup>189</sup>. Nous pouvons retenir, dans une perspective clinique, que le négatif provoque un ensemble de réactions pour le sujet. Ce sont ces ensembles de réaction qui nous intéressent, et plus particulièrement celle liée à la douleur.

---

<sup>186</sup> Green, *op cit*, p.65.

<sup>187</sup> Nancy, *op cit*, p.60.

<sup>188</sup> Green, *op cit*, p.67.

<sup>189</sup> Nancy, *op cit*, p.76.

## 1. 2 - Regards sur le négatif

Après avoir pensé et exposé de façon non exhaustive, l'origine de la pensée du négatif et du travail du négatif, nous allons parcourir les formes qui habitent, dans une pensée psychanalytique, le psychisme. L'ébauche, que nous venons d'esquisser, nous permet de saisir l'importance du concept du *négatif*, dans la construction de tout sujet.

Dans son article sur « La négation » (1925), Freud définit la négation comme « une manière de connaître le refoulé, ce qui revient à dire qu'elle est déjà au fond, une sorte de suppression du refoulement »<sup>190</sup>. La négation rattachée au « rejet » en tant que substitut de ce dernier relèverait alors de l'instinct de destruction. Freud fait donc apparaître le processus « négatif » dans un travail inconscient de quelque chose levant une partie du refoulement. La négation est le processus par lequel, selon la conception freudienne, un contenu refoulé, nié pourrait accéder à la conscience. Précisons que Freud emploie le terme de négatif comme adjectif et non comme substantif et qu'il considère ce dernier comme un élément essentiel pour penser : « la pensée possède la faculté d'actualiser telle perception en la reproduisant par la représentation, sans que la réalité implique nécessairement l'objet »<sup>191</sup> ; autrement dit, sans que l'objet n'ait à être encore présent à l'extérieur. Green pose là le fondement du négatif, à savoir dans le renversement de la pensée d'une chose existante, ce renversement ne pouvant se faire que si préalablement une qualité bonne ou mauvaise a pu être attribuée à la « chose ».

Ce dernier reprend les écrits freudiens et développe les conceptions du négatif. Ainsi, Green, dans ce qu'il nomme « le négatif »<sup>192</sup> rejoint l'idée du manque. Selon la conception freudienne, le négatif est présent dès lors que du manque est instauré. Les manifestations du négatif se retrouvent alors dans la virtualité, la potentialité, l'absence ou encore le manque. Celui-ci étant nécessairement éprouvé, dans les premiers temps de vie et de séparation d'avec l'objet, le négatif est dès lors présent dans notre construction psychique. Le manque est à relier au vide laissé par l'objet perdu et recherché. Ici nous nous référons à un vide conceptuel de l'organisation psychique, lié à la différenciation d'avec l'objet primaire – ici pensé comme le premier objet que l'infans rencontre et qui en prendra soin. De cette perte et sur ce vide se construit une relation, se forge un mode relationnel entre le sujet et l'objet. Dès lors, le négatif prend forme « comme une relation objectale organisée indépendante de la présence ou de

---

<sup>190</sup> Freud, (1925)/ 1934, p.175.

<sup>191</sup> Freud, , (1925)/1934, p.176.

<sup>192</sup>Green, (1993)/2011.

l'absence de l'objet »<sup>193</sup>. Le négatif est alors porteur de créativité. Autrement dit, la fonction du négatif est de permettre la mise en place du processus de subjectivation.

#### A - Subjectivation et « tiercéité »

La subjectivation advient par le processus de séparation – de négation de l'autre. L'angoisse réside toujours, pour Catherine Chabert (2013), dans les coupures, dans ce qui sépare. Car se séparer, c'est risquer de perdre : « pas de séparation, pas de perte »<sup>194</sup>. Tout le travail de deuil se situe dans l'acceptation de la disparation de l'objet aimé/primaire, dans la soumission à la perte de cet objet. Dès lors, l'objet est nié, dénié – étape fondamentale de cette acceptation. Ainsi, l'objet perdu est alors retrouvé sous forme de représentation. « Lorsque l'investissement de l'objet reste soumis à la contrainte de la perception et que l'accession à la représentation s'en trouve affaiblie ou fluctuante, la dépendance se révèle dans ses aspects les plus aigus : la douleur de perdre peut alors envahir le moi, car l'absence et/ou la perte de l'objet, vécues comme autant d'effractions narcissiques insurmontables, maintiennent un haut degré d'excitation. »<sup>195</sup> L'objet ne peut être nié sans risque d'anéantissement de soi, il s'agit alors de ne jamais perdre de vue l'objet. Pour autant – rappelons-nous des prémices du négatif –, le sujet a du se nier lui-même et donc éprouver une forme de première perte. À ce moment, la souffrance de la perte se serait inférée comme une trop grande présence. Dans ce sens, Green formule que « plus la souffrance se donne comme excès de présence interne causée par l'absence de l'objet perdu, ce qui se manifeste par une douleur psychique, moins le moi connaît la nature de cette souffrance (la haine qui lui est sous-jacente) et celle de l'objet qui la cause. »<sup>196</sup> Nous retenons l'idée du « trop » dans le manque, et l'évitement ou du moins la nécessité de se défendre de ce « trop » destructurant voire désobjectalisant. Pour se défendre de la fraction inquiétante du manque, l'agrippement aux objets se forme comme un point de répétition, de buttée interdisant tout voyage en dehors de l'autre. Dans ce voyage, précise Michèle Emmanuelli (2013<sup>197</sup>), le tiers séparateur est fondamental pour assurer ce processus de séparation.

---

<sup>193</sup> Green, 2011, p.15.

<sup>194</sup> C. Chabert, 2013, p.20.

<sup>195</sup> Chabert, *op cit*, p.25-26.

<sup>196</sup> Green, *op cit*, p.81.

<sup>197</sup> L'auteur parle de l'importance du tiers dans le développement de l'adolescent, nous l'utilisons au-delà, le tiers participant de façon fondamentale au processus de séparation pendant la petite enfance aussi.

À ce propos, Green, appelle « tiercéité »<sup>198</sup> cette forme retrouvée dans la triade : sujet – objet – et l'autre de l'objet. Elle serait « le statut de ce que l'on appelle la relation, terme troisième par rapport à ceux qu'il met en relation. »<sup>199</sup> Les défaillances du tiers seraient en lien, selon l'auteur, avec ses propres défaillances, rendant compte des « échecs transgénérationnels de la séparation »<sup>200</sup>.

Reprenons notre image de la substance chimique qui par son rôle négatif rejoint le pôle positif de l'instrument (la pile). Green parle en ces termes : « en conférant au manque tous les attributs du mauvais, la psyché espère faire apparaître le positif en s'offrant comme proie à l'objet. »<sup>201</sup> L'objet est alors « chargé » d'une culpabilité. Autrement dit, le travail du négatif est celui de permettre la naissance d'une subjectivité. Cette dernière n'est autrement issue que dans la détresse de la séparation d'avec l'objet et le risque de néantisation associé.

#### B - « Le négatif dans le négatif »

Le négatif peut moins être porteur de création lorsque le mode relationnel à l'objet n'est plus structuré que selon la présence-absence de l'objet – nous sommes alors dans ce que Green nomme « le négatif dans le négatif » pour décrire le *manque dans l'absence*<sup>202</sup>. La « souffrance, la rage, l'impuissance [l'] auraient travesti et transformé en paralysie psychique ». « Le négatif dans le négatif » agirait donc pour pallier l'absence de l'objet en « [exhibant] une maltraitance réciproque [et] ici créatrice de la fiction d'un affect « matérialisé » tenant lieu de toute représentation, procédant, pour arriver à ce résultat, à une amputation du moi qui donnerait naissance à un *sentiment de vide* - nous soulignons le fait que le vide éprouvé naît alors de la perte d'une partie psychique constitutive du Moi, permettant au psychisme de ne pas s'effondrer - ou de gouffre qui n'est autre qu'un double, sorte de souffre-douleur de soi-même, ayant réussi à s'emprisonner, sous une forme qui ne se traduit par aucune représentation et donc impropre à une quelconque utilisation, parce que la seule qu'il pourrait prendre serait celle de la non-représentabilité d'un objet que son manque aura dévoré, et dont le destin est d'être fondu et amalgamé avec le sentiment de sa propre

---

<sup>198</sup> Green, 1990.

<sup>199</sup> Green, 1990, p.261.

<sup>200</sup> M. Emmanuelli, 2013, p. 189.

<sup>201</sup> Green, (1993)/2011, p.17.

<sup>202</sup> Green, 2011, p.16, nous soulignons.

existence »<sup>203</sup>. Ce qui sous-entendrait la négativité serait, ainsi, le refus du positif. Ce dernier serait « nié, rejeté, activement, condamné »<sup>204</sup>. Dès lors, un processus de déliaison subjectale se mettrait en place pour échapper à l'emprise de l'objet ; la déliaison prenant la forme dans le Moi d'une déconnection des assises de la subjectivité du sujet. Autrement dit, le « négatif du négatif », nécessaire moyen de survie psychique, entraînerait la création d'un unique affect aux dépens d'une partie de l'instance Moïque. Prendra place dans cette partie clivée un sentiment de vide, le vide permettant d'éviter toute symbolisation de la représentation. Il correspond à ce qui est irréprésentable, du moins temporairement.

Arrêtons-nous quelques instants sur le passage du « négatif dans le négatif » au sentiment de vide psychique. L'un – la représentation du négatif – est le représentant affectif de l'autre – le sentiment de « vide psychique ». C'est d'ailleurs en ces termes de « sentiment » ou de « sensation » que parlent les sujets des nos rencontres cliniques. Si le travail du négatif est à l'œuvre dans la rencontre clinique lorsque « quelqu'un a le sentiment de n'avoir jamais pensé à quelque chose, en dépit des indices donnés »<sup>205</sup>, le vide ne se rencontre pas. Le passage de l'un à l'autre est donc le travail d'un lien entre représentations et affects.

### 1. 3 - Le négatif dans la transmission transgénérationnelle

Nous avons évoqué dans le chapitre précédent la notion de transmission négative, autrement dit, liée au manque d'élaboration, de symbolisation, de construction. Il s'agit bien d'un négatif ancré dans la transmission transgénérationnelle.

Kaës relie cette conception à un préalable de la pensée freudienne : « que la transmission s'organise à partir du *négatif*, à partir de ce qui manque, et fait défaut, ceci avait été repéré par Freud dans *Pour introduire le narcissisme* : le narcissisme de l'enfant s'étaye sur ce qui manque à la réalisation narcissique des parents. [...] c'est à partir de ce qui est non seulement faille et manque que s'organise la transmission, mais à partir de ce qui n'est pas advenu, ce qui est absence d'inscription et de représentation, ou de ce qui, sur le mode de l'encryptement, est en stase sans être inscrit. »<sup>206</sup>

---

<sup>203</sup> Green, *op cit*, 2011, p.17.

<sup>204</sup> Pirlot, Cupa, *op cit*, 2012, p.111-112.

<sup>205</sup> *Ibid*, p.112.

<sup>206</sup> Kaës, 1986, p.22.

Dans la conception d'une économie psychique individuelle, le travail du négatif est nécessaire à la constitution du sujet. Dans ce sens, le négatif de la transmission est nécessaire à la constitution de l'histoire du sujet. Il faudrait nier l'histoire de tous les autres pour accéder à la création de sa propre histoire. Une telle institution n'est possible que si un détachement avec l'histoire familiale, ancestrale, s'effectue, autrement dit, avec celle des contenants négatifs : secrets, fantômes, cryptes...

Dans une conception individuelle, « le négatif dans le négatif » entrave la construction subjectivante du sujet. Dans le cas de transmissions négatives, nous comprenons l'impact de la mise à mal du processus de subjectivation par la non-symbolisation d'un événement, d'un acte lié aux générations antérieures. Dès lors, nous pouvons concevoir l'enlisement d'un processus négatif lié aux générations précédant le sujet porteur du poids de la filiation. Kaës (1986) parle d'un « *pacte négatif* » pour décrire la mise au silence de telles transmissions et la difficulté à « dévoiler »<sup>207</sup> ce qui leur fait défaut. Le « pacte » est une image tout à fait prenante dans les défauts de transmissions : il lie les individus entre eux par le partage de quelque chose qui ne peut être dévoilé aux yeux de tous. Dès lors, le « *pacte négatif* » rend compte de la puissance du manque et de la difficulté à aller contre lui. Ce manque de représentation échappe au sujet représentant l'essentiel de la transmission. Kaës précise que « c'est aussi l'absence de l'interdit qui rend impossible la représentation, le jeu du fantasme, le plaisir et le travail de la pensée. »<sup>208</sup> Autrement dit, l'état brut des éléments de la transmission rendent difficile, par leur nature même, toute élaboration. Le cercle « vicieux » ainsi installé représente une lutte pour le sujet dans la mise en représentation – qui par ailleurs ne lui appartenait pas. La culpabilité peut ici prendre forme, tel un relais des événements historiques. Le sujet peut alors se sentir coupable de déranger, de vivre telle ou telle chose...

Le sujet, dans le processus négativant qu'il rencontre au cours de sa construction, vient faire écho au processus négativant de la filiation. Kaës parle de « pathologie de la transmission ». Celle-ci prendrait « fonction dans une double économie psychique : elle est « tenue » dans le processus psychique du sujet singulier et dans le processus psychique groupal ou familial. Tout dépendra de l'écart tolérable entre ces deux processus. »<sup>209</sup>

---

<sup>207</sup>Kaës, *op cit*, p.23.

<sup>208</sup>Kaës, 2003, p.12.

<sup>209</sup>Kaës, 1986, p.23.

Pour les sujets substantieux porteurs d'un héritage non hérité, l'écart entre les deux processus semble difficilement tolérable : l'un renvoyant à la défaillance de l'autre. En effet, la différence des générations est déniée dans les processus de transmissions évoqués ; l'enfant répare le parent, s'adaptant à ses besoins (parentification) et portant la charge de l'élaboration. Ainsi, la transmission se présenterait comme le « négatif du transfert » selon Alberto Konicheckis<sup>210</sup>. La différence générationnelle est difficilement repérable et ne peut donner lieu à une représentation différenciée. La transmission transgénérationnelle se présente comme une inversion, une négation de la transmission intergénérationnelle.

Ciccone parle du « négatif transgénérationnel »<sup>211</sup> pour désigner les traces traumatiques, dont aucun souvenir n'a pu être représenté sinon sous forme refoulée, d'une histoire indicible où la famille, tout en étant « la mémoire de l'oubli », assurerait la continuité de cette mémoire. Le « *pacte dénégatif* » est alors assuré par différents processus de « l'oubli », « face du négatifs »<sup>212</sup> au sens de Ciccone : le déni, la dénégation, le rejet ; tous ces mécanismes défensifs permettant de maintenir le secret, le non-dit.

Au-delà d'une transmission négative, Cournut<sup>213</sup> parle d'une transmission du travail du négatif d'un événement historico-psychologique d'un sujet à un autre. Il l'explique de la façon suivante : « ayant nécessité la mise en œuvre de défenses onéreuses pour le fonctionnement psychique, cet événement a déclenché un orage énergétique qui a débordé le système habituel d'intégration des excitations, c'est-à-dire le système représentation-affect-refoulement-symbolisation. Le « négatif », déliaison comprise, est compris comme faillite de la mise en représentations affectées, refoulables et symbolisables. C'est la répétition au-delà du principe de plaisir, le déni, le clivage, la forclusion. Nous savons combien ce « négatif » est contagieux d'une génération à l'autre, comme si la dernière en date en était ligotée, dans l'incapacité même de trahir, puisqu'elle ne sait rien. »<sup>214</sup> Ainsi, ce serait le « négatif dans le négatif » appartenant à un sujet de la filiation, qui faute d'avoir pu trouver une ébauche de création, d'élaboration opérerait – telle une sangsue –, empièterait, s'agripperait au travail psychique des descendants. Tout le blocage de la transmission négative est de rendre le travail du négatif aliénant pour le sujet.

---

<sup>210</sup> A. Konicheckis, 1986, p.65.

<sup>211</sup> Ciccone, 1999.

<sup>212</sup> Ciccone, *op cit*, p.94.

<sup>213</sup> Cournut, 2000.

<sup>214</sup> Cournut, *op cit*, p.66-67.

Dès lors, le négatif dans la transmission renvoie à un manque d'espace psychique, de développement pour soi du fait d'un « trop plein » de l'autre (le secret, le fantôme, la crypte). L'autre impose son soi, ne permettant pas d'accéder à la négation de soi et de l'autre. Ainsi, l'impression de paralysie dans la transmission négative s'opère au-delà des aspects négatifs dans la filiation : elle lie le sujet à sa propre impossibilité d'être confronté à la perte – sa perte, la perte de l'autre. L'autre de la filiation envahit l'espace pour que rien ne soit perdu. Si le fait de ne pas savoir préserve intact de toute perte, la perte pour le sujet de la transmission se situe aussi ailleurs. Le sujet porté par « le négatif » familial – pourrait-on penser – y consent : « le plus difficile à admettre est qu'ils puissent y consentir et, d'une manière ou d'une autre, en retirer un cruel avantage. »<sup>215</sup>

Le négatif habitant la transmission met en crise cette dernière et joue un rôle dans la désobjectalisation, la déstructuration que peut vivre le sujet de la filiation. Elle participe et amplifie les phénomènes de manque, et, notamment « le manque dans l'absence » laissant le sujet vidé de toute représentation historique. Le processus négatif viendrait alors rompre le contrat qui devrait lier « l'ensemble à chacun et chacun à l'ensemble »<sup>216</sup>. Le vide ne sert pas de contenant, là où le trop plein déborde le contenant, le sujet peut alors trouver dans le symptôme une façon de maintenir l'histoire, ou de se maintenir à l'histoire. Vampirisé par un autre ancestral, mais sans possibilité de s'en défaire sans être déloyal, le sujet peut trouver dans le symptôme un moyen de traduire le « négatif » dans lequel est pris l'ensemble familial. Tel un processus libérateur de la transmission négative, il paraît aussi enlisant dans sa fonction négative: le sujet advient ou tente d'advenir en se maintenant dans une trame familiale dite « dysfonctionnelle ».

### III.2 - Au sein du négatif

Si le négatif évoque le manque et renvoie donc à la perte de l'objet en tant qu'objet non intériorisé, il correspondrait à la perte du sein – au sein manquant, en jouant avec les mots. Quand ce négatif est trop débordant, trop plein, il ne peut constituer en son sein un espace rassurant, une ressource suffisante et un être repu de satisfaction. Nous l'aurons

---

<sup>215</sup> Kaës, *op cit*, p.15.

<sup>216</sup> J.-J. Baranes, 2003, p.178.

compris, le négatif ne se réduit pas à l'image du « sein », bien que ce dernier soit nécessaire au travail du négatif.

La conception du négatif fait appel à un ensemble de concepts. Le négatif, en tant que processus du développement inhérent à tout individu, laisse des traces dans le psychisme et sur le développement d'autres processus.

## 2.1 - Représentations et affects à travers la pensée d'A. Green

Nous choisissons de centrer notre propos sur la conception greenienne de la représentation et de l'affect, partant de ses travaux pour étudier le négatif. Le négatif représente un concept permettant de poser des mots, des représentations sur ce qui semble définir la construction du psychisme. Le négatif est alors au travail. Ce travail du négatif, en tant que procédé du concept de négatif, emprunte les vicissitudes du psychisme. Autrement dit, le travail du négatif s'origine dans les processus de représentation et des défenses.

L'émotion diffère de l'affect, nous le rappelle Solange Carton<sup>217</sup> : l'émotion est un éprouvé somatique, là où l'affect se situe à un niveau intentionnel. Autrement dit, l'émotion relève du perceptible tandis que l'affect s'inscrit dans un registre conscient et inconscient, qualifié en fonction des registres de plaisir ou de déplaisir. Il est lié à la pulsion dans une conception psychanalytique.

Nombreux écrits retracent la difficile perception de l'affect, nous nous proposons de nous en tenir à ce qui caractérise le négatif et ses aléas dans la clinique des sujets substancieux. Dès lors, nous devons reconnaître la clinique des sujets substancieux comme révélant principalement d'un fonctionnement limite chez ces derniers<sup>218</sup>(Bergeret, 1982 ; Pirlot, 2010a). Il n'existe pas de profils type des sujets dépendants aux substances, mais nous nous basons sur des recherches récentes pour rejoindre l'idée d'un fonctionnement limite chez ces sujets. Nous avons évoqué dans le premier chapitre, dans une étude psychosomatique de l'acte de dépendance, le modèle de la dépression essentielle. Le silence des affects dans ces modèles relèvent le « silence des émotions » dans les comportements des sujets substancieux. Pourquoi parler de silence ? Chabert nous en donne une réponse : « dans les caractéristiques qui spécifient les états-limites, les formulations « en négatif », soulignent les défaillances des

---

<sup>217</sup> S. Carton, 2011.

<sup>218</sup> Schenckery, 2006, p.173.

mécanismes d'intériorisation, les difficultés dans l'abord et le traitement interne de la conflictualité psychique, l'insuffisance du refoulement, l'absence ou la précarité d'une scène intérieure. »<sup>219</sup> Le sujet substantieux semble ne rien pouvoir dire d'un éprouvé par défaut d'une scène interne suffisamment solide pour être pensée. Autrement dit, le silence sur la scène interne rend compte du silence émotionnel.

Comprendre un tel silence nécessite de saisir les caractéristiques de l'affect. Ce dernier est le résultat d'un processus, du chemin entre l'excitation somatique (« quantum », quantité d'excitation chez Freud, repris par Green) et sa perception consciente. L'affect est donc pris par des sensations de plaisir ou de déplaisir qui lui donneront sa tonalité effective, en fonction de ce quantum. Sur ce chemin menant à l'affect, la représentation – constituée à partir de la perception – prend place. Autrement dit, la représentation de l'excitation somatique, de la pulsion précéderait l'arrivée de l'affect. Pour autant, l'affect n'appartient pas à la représentation : Freud pose cette dissociation comme fondamentale. La représentation ne peut changer mais elle peut être « infidèle », c'est-à-dire tromper le sujet dans sa perception. Elle est tributaire d'un doute, quant à savoir si « quelque chose de présent dans le moi comme représentation peut aussi être retrouvé dans la perception de la réalité »<sup>220</sup>. Quant à l'affect, il peut certainement être modifié, « mais dans l'expérience du sujet il occupe un statut d'existant dont la réalité ne peut être niée sauf à dénier, dans le même mouvement, l'existence du sujet qui l'éprouve. »<sup>221</sup>

Pour Green, l'affect saisit l'instance moïque et peut se diffuser au-delà, faisant « courir à l'organisation du moi le risque majeur d'une perte de maîtrise des excitations, susceptible d'activer différents types de défenses répressives, de l'inaffectivité (McDougall) à l'immobilisme psychique visant à éviter radicalement toute vitalité qui risquerait de provoquer le déclenchement d'affects destructeurs ou autodestructeurs »<sup>222</sup>

Comprenons, l'affect trouve son origine dans la négation. Ainsi, la négation – le « dire-non » formulé par Chabert (2011) – constitue la présence d'une pensée ou d'un affect chez l'autre et reconnu comme affect. Le monde interne de l'infans est investi et peut alors se refléter dans celui de cet autre, traversé par des sensations et des affects, des représentations : « l'existence de la représentation est déjà un garant du représenté »<sup>223</sup>. Mais certaines fois les

---

<sup>219</sup> Chabert, 2011, p.79.

<sup>220</sup> Freud, 1925.

<sup>221</sup> Chabert, *op cit*, p.105.

<sup>222</sup> Carton, *op cit*, p.32.

<sup>223</sup> Chabert, *op cit*, p.84.

affects ne se représentent pas, effractant le Moi : c'est l'effondrement. La crainte – telle qu'elle est formulée par Winnicott – est la répétition de cet effondrement. « En ce sens, la crainte de l'effondrement est extrêmement intéressante dans l'élaboration de la représentation. Si, en effet, un objet doit avoir été perdu pour pouvoir être représenté, s'il doit avoir apporté une satisfaction minimale, il faut aussi et avant tout que, au-delà de la *perception* de sa perte et des aléas de ses défaillances, l'éprouvé de cette perception puisse être accueilli et reconnu comme tel. »<sup>224</sup> Si tel n'est pas le cas, le vide envahit l'espace interne, et suscite, chez ces sujets en manque, l'utilisation de la réalité externe pour suppléer à la réalité interne et lutter contre les affects destructeurs.

Green formule qu'un processus de psychisation est à l'œuvre. Autrement dit, les excitations somatiques se transforment en représentants psychiques – autrement nommés par Green « représentant-délégation », via le trajet de la pulsion. Le « représentant-délégation » est « un mixte de représentation et d'affect, dont les termes ne se scindent que sous l'influence du refoulement »<sup>225</sup> sous forme d'affect et de représentant-représentation. L'affect sous la forme de « représentant-délégation » est inscrit dans le Ça et ne peut encore être représenté. Ainsi, il ne se distingue pas de la représentation. Par l'investissement de la représentation de choses, en d'autres termes, par le processus d'élaboration psychique, le représentant-représentation et l'affect se sépareront. « La représentation de chose donne à l'affect sa première forme. »<sup>226</sup> L'affect est le représentant de la représentation. Cette dernière peut être refoulée, là où l'affect est réprimé. La répression, telle que la définit Jacques Press (2001) est un mécanisme de suppression, résultant d'une rupture dans l'expérience de satisfaction. L'affect de déplaisir lié à une rupture de l'expérience de satisfaction serait refoulé. Par conséquent la répression, comme mécanisme de maîtrise – dans le sens d'une extinction – renvoie, entre autre, à la clinique de la psychosomatique et à la clinique des agir. La clinique de la psychosomatique fait l'écho d'expériences somatisantes et à potentialité somatique de certains sujets, où la vie opératoire est prépondérante. La répression, dans ces vécus d'une extinction pulsionnelle à un niveau zéro, traduirait le manque à être pleinement perçu. La trace laissée par l'expérience traumatique – qu'elle ait été réelle ou celle d'une non-expérience ayant manquée, d'une non-trace d'une expérience manquante à un moment donné – engendrerait un processus de « déqualification de l'affect » en sensation (Anne Denis,

---

<sup>224</sup> Chabert, *op cit*, p.85.

<sup>225</sup> Pirlot, Cupa, 2012, p.18.

<sup>226</sup> Pirlot, Cupa, *op cit*, p.19.

2001). L'affect serait retourné comme sensation sur la personne propre à défaut de pouvoir le projeter sur l'objet. Il s'agit d'une négation de l'insatisfaction. Green nomme ainsi la fonction du narcissisme primaire négatif, comme déconflictualisant le conflit entre le Moi et l'objet, faisant illusion – par un état de quiétude – d'une satisfaction intervenue. Ce narcissisme présente une fonction désobjectalisante, bien que s'appuyant sur un processus objectalisant. Selon Roussillon<sup>227</sup>, le sujet serait conduit à se retirer de l'expérience désorganisant afin de survivre à la perte. La retraite agit comme une défense protectrice pour le sujet, car sinon le risque est qu'il le sujet se perde lui-même en perdant l'objet.

Dans ces expériences traumatiques précoces, le sujet n'a pas pu accéder à une représentation de la perte de l'objet. L'absence et la perte semblent constituer une des clés de voûte de l'activité de représentation (Chabert, 2011) et des affects liés à ces représentations. « C'est parce que l'absence de l'autre peut être reconnue *comme cause de sa souffrance* que le sujet pourra établir les liens nécessaires entre affects et représentations. »<sup>228</sup> En d'autres termes, l'expérience de la séparation permet le lien entre représentation et affect, et plus particulièrement « représentation de perte et affects de tristesse » (Chabert, 2011). Si l'absence ne peut être figurée, l'affect est « détruit ». Sans trace, sans sens, la représentation est privée d'une élaboration, empêchant le sujet d'accéder à une forme de subjectivation et donc à une histoire singulière ; et cela, au risque d'une perte de soi.

Ainsi, une expérience précoce qualifiée de traumatique entraîne une perte narcissique du fait d'une perte objectale. Le sujet est alors dans l'impossibilité de se représenter l'expérience, laissant l'affect sans possibilité d'expression. « Le manque à se figurer psychiquement »<sup>229</sup> est retrouvé dans la « clinique du silence » pour Smadja, autrement appelée les cliniques du négatif. Le fonctionnement opératoire en est le principal paradigme. Dans ce cadre de pensée, le silence des affects et des pensées ont pour point de butée le négatif et la neutralité. Les comportements auto-calmants (dont font partie les dépendance aux substances) visent « à dénier la perception douloureuse d'un manque qui affecte le narcissisme. »<sup>230</sup> Ainsi, les possibles ébauches d'affect sont traitées sur le plan somatique « amputant les représentations de leur partie vivante et leur faisant subir une régression vers le perceptif. »<sup>231</sup> Si la fonction des affects est d'avertir le sujet de ce qui se passe en lui, le silence

---

<sup>227</sup> Roussillon, (1999)/2008, cité par Carton, *op cit*, p.43-44.

<sup>228</sup> Chabert, *op cit*, p.118.

<sup>229</sup> Carton, *op cit*, p.53-54.

<sup>230</sup> *Ibid*, p.56.

<sup>231</sup> *Ibid*, p.57.

prend pour fonction de voiler ce que vit le sujet, et le vide, celle de ne laisser aucune représentation émerger. Le silence familial vient aussi faire écho à ces impossibles représentations d'affects tus car trop douloureux à percevoir. Serait-ce le représentant-représentation que parcourraient les générations dans une attente d'élaboration ?

Le vide de représentations et d'affects, peut-être laissés dans cet espace entre-deux d'un représentant-représentation, est ainsi une façon de dire le trop plein de la transmission et particulièrement celui d'excitations somatiques – de ce quantum au sens freudien – que nous supposons appartenir à l'ancêtre.

## 2.2 - Poursuite de la conception du négatif à travers celle *d'hallucination négative*

En se référant aux concepts de représentations précédemment évoqués, l'absence de représentation de l'objet primaire – désobjectalisant le sujet – est réinvestie – sur les bases d'un processus objectalisant – devenant ainsi partie prenante de la structure encadrante, selon Green (1993). Cette dernière sera porteuse de l'hallucination négative, concept que nous devons à ce même penseur. Ainsi, la structure encadrante désigne l'ensemble maternel, c'est-à-dire le corps et le psychisme de la « mère-environnement ». Empreinte en négatif du corps/psyché de cette mère, elle est donc le lien entre l'intrapsychique et l'intersubjectif, véritable support à l'ébauche d'une pensée subjective.

Le vide – comme nous l'avons parcouru précédemment – est le contenant au voile des représentations. Il donne l'impression d'un irreprésentable, pour le sujet, comme pour le clinicien. L'hallucination négative vient alors fournir « les limites d'un espace vide, prêt à se remplir des fantasmes de toute sorte, y compris agressifs, qui ne détruisent pas le cadre. Ce vide, jamais perçu par le sujet, est occupé par les investissements sous la forme de représentations d'objets. »<sup>232</sup> Autrement dit, l'hallucination négative fournit des contenants psychiques qui, sinon, font défaut. Elle permettrait de pallier illusoirement au manque de représentations. Elle constitue « un écran interface pare-excitation et une *barrière de contact* [...] Elle a ainsi une fonction protectrice et *anti-traumatique* »<sup>233</sup> pour reprendre les termes de Gérard Pirlot et Dominique Cupa. Elle intervient donc à défaut de représentation. Ainsi, le

---

<sup>232</sup>Pirlot, Cupa, *op cit*, p.55.

<sup>233</sup>*Ibid*, p.55.

processus de l'hallucination négative va s'opérer en effaçant la perception, libérant « un espace pour la projection de la représentation inconsciente quand celle-ci ne peut être refoulée »<sup>234</sup>. L'hallucination négative va agir sur l'extérieur, sur la perception, au service du travail du négatif. Elle permet au sujet de se protéger de l'absence de représentations, c'est-à-dire du manque qui, potentiellement, serait destructurant. En cela, l'hallucination négative fonctionne tel un mécanisme de défense pour le sujet, créant un espace pour la représentation et l'investissement de nouveaux objets.

Lorsque l'accès à ce processus, fonctionnant tel un substitut, fait défaut, que reste-t-il ?

Chez les sujets au fonctionnement limite, l'espace potentiel faisant défaut, les limites du monde interne et du monde externe sont confondues, faisant déborder l'un dans l'autre. Les symptômes viendraient ainsi *remplir*, selon Green, la fonction des phénomènes transitionnels. Ainsi, l'agir est favorisé, notamment dans les conduites de dépendance aux substances. Dès lors, l'hallucinoïde serait confondue avec la vie réelle – « éveillé » (Pirlot, Cupa, 2012). L'objet se retrouve dans les deux espaces interne et externe. Ainsi, sur le plan affectif, rien ne peut se tenir « c'est le débordement affectif qui paraît noyer la psyché. De même, les variations de la perception du corps, allant de la proximité fusionnelle à des variations de la distance jusqu'à l'abstraction et le décharnement du vécu corporel, montrent l'importance des phénomènes qui doivent venir à bout du danger d'un corps à corps. »<sup>235</sup> L'hallucination négative, dans ces fonctionnements, laisse « la place, souvent, à l'envahissement par l'irreprésentable et aux manifestations d'un Surmoi insensé, arbitraire, tyrannique »<sup>236</sup>. En d'autres termes, l'hallucination négative offre un mécanisme de négation qui, avec le clivage, vont venir transformer la perception de la pensée par les mots. Le pulsionnel est alors envahissant, trouvant dans les décharges corporelles ou du passage à l'acte des conduites régressives et défensives. Le recours à l'acte et à l'objet permettent de percevoir les limites autrement perçues comme inquiétantes.

Ces sujets au fonctionnement limite présentent ainsi un défaut de l'hallucination négative de la mère. Pirlot (2010a) rappelle que la pratique de décharge sensorielle peut servir – notamment chez les sujets dépendants aux substances – à se défendre des hallucinations psychiques-sensorielles. Il développe alors le parallèle entre certaines substances (LSD,

---

<sup>234</sup>*Ibid*, p.105.

<sup>235</sup>*Ibid*, p.98.

<sup>236</sup>*Ibid*, p.98.

mescaline...) hallucinogènes et le fonctionnement psychique. Pour résumer son propos, ces substances provoquent, comme dans le sommeil et son activité de rêve, une régression du fonctionnement du système nerveux central dans un sens limbique, c'est-à-dire vers le centre des émotions à l'état brut. Cela, explique Pirlot<sup>237</sup>, rappelle le développement du nourrisson lorsqu'il reçoit des informations sans associations encore véritablement possibles : « *la non-présence (plutôt que l'absence) de re-présentations « pousse » alors à une pulsionnalisation symbolisante de la pensée : il faut du représentable, y compris hallucinatoire, plutôt que du vide... »*<sup>238</sup>

Ainsi, chez le sujet présentant un fonctionnement limite, tel le sujet substancieux, le recours au comportement correspondrait à une régression sur des formes précocement mémorisées à défaut de pouvoir traiter l'affect sur le plan psychique. L'hallucinoire est mis « à vif » (Pirlot, 2010a) à défaut de pouvoir avoir un accès à l'hallucination négative. La fonction de ce processus hallucinoire – précédant toute théorie de la représentation – est de poser un « écran de vide figuratif »<sup>239</sup> pour permettre aux investissements du Moi de se déployer. Dès lors, les sujets substancieux structurés selon un fonctionnement limite, face à une structure encadrante défailante – trop absente ou trop envahissante – présentent un Moi fragile « sans protection de surface. » Comme nous le soulignons précédemment, l'absence ne pourra alors se/être représenter(ée)<sup>240</sup>. Dès lors, précise Pirlot, « la qualité hallucinoire négative », processus indispensable à l'édification d'un Moi différencié, ne pourra pas être acquise. Il expose d'ailleurs que *la douleur* est une autre forme de raté de la négativité hallucinoire, car cette dernière garde en elle la trace d'un objet perdu encore non représenté hallucinoirement. En écho à la première partie de ce chapitre, la douleur réapparaît comme symptomatique de la séparation, véritable opération de néantisation du négatif à la place de l'angoisse.

Le processus d'hallucination négative, support au système de représentation et d'accès à l'affect semble faire défaut aux sujets substancieux. Pour certains, la recherche d'une forme d'hallucination, par la prise de certaines substances, viendrait rappeler la nécessité d'un étayage pour accéder à un ensemble de représentations en rêveries. En le même temps, ces

---

<sup>237</sup>Pirlot, 2010a, p.126-127.

<sup>238</sup>Pirlot, *op cit*, p.127, nous le reprenons tel quel, en italique dans le texte.

<sup>239</sup>*Ibid*, p.129.

<sup>240</sup>*Ibid*, p.129.

formes hallucinatoires seraient la répétition d'une expérience vécue avant l'expérience désubjectivante.

Si le système de représentation semble mis à mal sur un versant transgénérationnel, le défaut d'hallucination négative se retrouverait certainement en écho aux générations précédant le sujet de la filiation. Le sujet ne peut donc se permettre de penser aucun secret, tenu par une pensée gelée. Fantasmer le secret semble appartenir aux autres : aux bavardeurs des alentours, aux commères appartenant à la génération du secret, mais très peu au sujet de la filiation. La substance permet alors de créer ce qui, peut-être, ne se verrait pas, de désinhiber la parole autrement scellée.

### 2.3 - De la mère au désert

Le sujet substancieux, présentant un fonctionnement limite, présente une problématique de la dépendance, d'un être en esclavage au sens de McDougall. L'esclavage assure alors une fonction essentielle selon Chabert (2011) : celle de ne pas se libérer pour ne pas se séparer. La reconnaissance de l'éprouvé subjectif tiendrait le lieu de la différence entre soi et l'autre et donc d'une éventuelle séparation. Telle est la problématique portée par les sujets substancieux, c'est-à-dire celle d'une non-séparation d'un envahisseur. La séparation n'advient que parce que l'autre en est capable aussi.

Michael Balint (1959) propose d'appeler les sujets s'accrochant à quelque chose des « ocnophiles », il ne les oppose pas aux « philobates » - sujets autonomes ou en donnant l'illusion/l'impression – mais les distingue sur le mode d'interprétation de la réalité, celle présentée par l'objet, et les sensations associées. Pour les ocnophiles, le monde serait composé d'objets « séparés par des espaces vides effrayants »<sup>241</sup>, selon l'auteur. Le sujet ocnophile passerait donc d'objet en objet pour éviter les espaces vides. La peur adviendrait, alors, en quittant les objets, s'apaisant quand le sujet en trouve d'autres. L'ocnophile vit donc dans l'illusion d'être en sécurité tant qu'il est en contact avec un objet. « La revendication de l'objet a en effet un caractère absolu »<sup>242</sup>. Balint poursuit son développement et précise que le but de l'ocnophile est non pas de s'accrocher à l'objet, mais d'être tenu par ce dernier. Balint ne parle pas des sujets dépendants aux substances comme des ocnophiles, il relève du côté de

---

<sup>241</sup> M. Balint, 1959, p.44.

<sup>242</sup> Balint, *op cit*, p.44.

la psychopathologie un lien entre onophilie et les états de fortes angoisses ou d'effacement personnel. Cependant, il dit des onophiles que le seul plaisir trouvé est sous forme négative, ne trouvant jamais de « véritable réconforts »<sup>243</sup> dans ses objets. Le temps séparant deux satisfactions est décrit par Balint, chez ces sujets, comme nié ou fui pour ne pas revivre la difficulté originaire. Ainsi, le comportement de dépendance aux substances vient rappeler quelque chose des onophiles, dans une dépendance à l'objet-drogue interchangeable mais nécessaire. Sans lui, un manque réel – car physique ou psychique – est éprouvé comme insupportable. Le sujet substancieux éviterait alors tout espace vide créé par la non-satisfaction de l'objet primaire.

Pirlot<sup>244</sup> nomme « déserts intérieurs » ce qui englobe les sentiments de vide vécus par les sujets, pris dans des comportements de dépendance. Pour cet auteur, le recours au produit permet de suppléer au manque d'espace. Il ne s'agit alors pas d'éviter les espaces vides mais de créer de l'espace, l'espace entre soi et l'autre faisant cruellement défaut aux sujets substancieux. C'est un sentiment de vide parvenant d'un trop plein. Pirlot montre que ce vide est en lien avec des expériences primaires traumatiques – comme nous l'avons aussi déjà développé précédemment. Nous restituons ces propos pour mieux saisir l'espace vidé ou laissé vide : « séparation de la naissance (le vide comme négatif du corps maternel), sevrage (le vide comme figuration négative de la cavité buccale et du corps tout entier), éloignement de la mère (le vide comme métaphore de l'abandon lorsque semble se retirer l'environnement) »<sup>245</sup>. Les sujets sont alors pris dans une forme de désymbolisation, où le sujet-autre ne peut être que mal perçu, distendu dans sa perception. Ainsi, le vide est la résultante d'un vécu traumatisant de la perte et d'une difficile acceptation de cette dernière, rendant difficile l'accès au processus de symbolisation. Cette difficulté est alors traduite, actée par les sujets substancieux dans le recours à un objet consommable.

Pirlot reprend la pensée de Serge Lebovici pour décrire, chez ces sujets souffrant en négatif « d'une insuffisance d'apport narcissique primaire maternel. Il en résulte une absence de continuité dans le vécu et une faiblesse de sentiment identitaire. » Le malaise est alors « combattu » dans la prise de substances – nous pensons ici aux procédés auto-calmants.

---

<sup>243</sup> *Ibid*, p.186.

<sup>244</sup> Pirlot, 2009.

<sup>245</sup> Pirlot, *op cit*, p.163.

Autrement dit, le recours aux substances permet de combler le vide laissé par le manque de symbolisation et, paradoxalement, de ne pas devenir vide. Car là se situe toute la résurgence de l'expérience primitive traumatisante : le sentiment de non-satisfaction – au sens de Balint – ou d'abandon de soi créant du vide faute d'un recours possible à la symbolisation. En d'autres termes, le sujet substancieux, par sa consommation, remplirait quelque chose de vidé, tel l'ocnophile qui cherche à ne pas vivre l'espace vide. Cet espace semble ne pas avoir pu être préalablement rempli de représentations, de traces symboliques suffisamment solides.

Le vide laisse alors une place incomplète qui pourrait être liée à la défaillance de la fonction du père dans le psychisme. Ainsi, et en écho avec ce que nous avons succinctement mise en avant dans le chapitre 2 (3.2), Pirlot précise que le vide intérieur présent chez les sujets dépendants aux substances « se trouve le plus largement déterminé par l'absence (même dans la présence) de l'objet paternel, du manque d'efficacité de sa fonction (de protection et de contrainte), cela allant de pair avec un trop de présence, voire une emprise maternelle. »<sup>246</sup> La fonction symbolique du père dans sa défaillance, en tant que tiers séparateur chargé d'interdits, entraîne une impossibilité d'affrontement, de conflictualisation – sinon à jouer son existence pour le sujet –, de projection de la haine sur ce tiers. Un retournement de cette haine sur le sujet lui-même crée un univers désertique, diminué dans ces possibilités de symbolisation – et par là-même de liens entre représentation et affect. Le vide est ici une solution adaptative, pour survivre au manque.

Le recours aux substances permet d'anéantir toutes formes de tensions, particulièrement celles où le conflit apparaîtrait ; conflit insoutenable psychiquement pour le sujet, du à la défaillance de la fonction paternelle sur ce soutien à la conflictualité. Ainsi, la substance représente l'objet de besoin, auquel le sujet substancieux serait resté accroché n'ayant pas pu se décoller. Dès lors, le vide devient le problème entravant le sujet dans son accès au Soi.

« L'altérité de l'objet n'advient que par le détour de l'autre objet »<sup>247</sup> formule Green. Aucune place à l'altérité pour le sujet substancieux, puisque l'autre objet n'a pas pu prendre place. Sans aller dans le sens d'une théorie de la dégénérescence, les quatre auteurs italiens (S. Cirillo, R. Berrini, G. Cambioso, R. Mazza, 2006) formulent l'hypothèse que le père lui-même est pris dans une transmission de place paternelle non reconnue. Il serait porteur de l'étrangeté de la fonction paternelle. L'étranger ne s'inscrit alors pas, il se porte, empêchant

---

<sup>246</sup> Pirlot, 2009, p.88.

<sup>247</sup> Green, 1990, p.263.

quiconque de s'inscrire. Le Poulichet fait référence au vide intérieur comme « l'écho d'un vide d'origine qui empêche tout commencement »<sup>248</sup>.

Dans cette conception, entre la mère et le désert, il semble manquer la constitution d'une imago paternelle forte, laissant l'espace entre les deux vides. En référence à la conception de Balint, la figuration des espaces vides prendrait peut-être la couleur d'une instance paternelle défaillante dans sa fonction de tiers. La séparation n'a pas pu avoir lieu, car la place du père n'a pu être prise : entre la mère et le désert, il manque du liant.

### III.3 - Enjeux des mécanismes dans les dépendances aux substances

Nous avons décrit un certain nombre de processus psychiques rendant compte du défaut de développement, voire d'inscription chez les sujets substanceux. Face à ce manque relatif à une expérience primaire à effets traumatiques, ces sujets ont eu recours à différents mécanismes, tel l'accrochage, permettant le maintien d'une vie psychique en développement. Ainsi, poser les processus psychiques réorganisés selon les possibilités du sujet, nécessite de s'intéresser aux mécanismes sous-jacents à ces derniers.

Nous nous proposons d'explorer, à travers l'angle qui est le nôtre – psychanalytique et transgénérationnel – les caractéristiques des mécanismes organisateurs de la vie psychique des sujets substanceux.

#### 3.1 - Processus d'identification en mouvance

##### A - En général

Nous avons déjà abordé le processus d'identification au sein du deuxième chapitre, à propos du fantasme d'identification et de son corolaire, l'identification endocryptique. Il ne s'agit pas ici de retracer les origines du processus d'identification mais de le comprendre au regard de la problématique de dépendance et du transgénérationnel. Nous rappelons alors brièvement que l'identification correspond à la première forme du rapport à l'objet et comme

---

<sup>248</sup> Le Poulichet, 2009, p.79-80.

une détermination de la relation à l'objet, comme le soutient Brusset (2007). Autrement dit, la possibilité de s'identifier à un objet correspond à un processus psychique par lequel la structuration du Moi et la personnalité de l'individu vont être possibles. Pour Bergeret, c'est « une activité du Moi indispensable à son développement »<sup>249</sup>. En tant que telle, elle peut aussi être utilisée comme mécanisme de défense. La fonction du processus d'identification est ainsi de protéger le sujet contre la perte de l'objet. Dès lors, le passage de la relation d'objet à l'identification se fait dans l'acceptation du vécu de la perte, ouvrant les voies au processus d'identification primaire. L'identification primaire correspond « au mode primitif de constitution du sujet sur le modèle de l'autre, corrélative de la relation d'incorporation orale, visant avant tout à assurer l'identité du sujet »<sup>250</sup>. Ainsi, l'identification à des imagos parentales est indispensable à la constitution d'un soi différencié. Les sujets substancieux, au regard de la difficulté d'accès aux représentations et à la séparation, questionnent l'accès à cette dimension identifiante. La dépendance affective dans laquelle semblent être pris les sujets substancieux menacerait leur identité ; d'où le recours à la substance pour s'en défendre. Mieux vaut dépendre du toxique, puisque lui, au moins, ne demande rien.

Lacan, en 1936, postule le concept le stade du miroir comme support à l'élaboration du processus identificatoire. Olivenstein reprendra cette notion en le qualifiant d'*intermédiaire* chez les sujets substancieux. Il précise, et nous devons le rejoindre sur ce propos, qu'il n'existe pas de traits spécifiques dans l'enfance du toxicomane mais des événements spécifiques. Le stade intermédiaire montre une certaine incomplétude. Isabelle Varescon<sup>251</sup> parle, quant à elle d'un « miroir brisé » - en référence à Olivenstein sur le « narcissisme brisé » – caractérisant le moment où un moi différencié de la mère devait se constituer pour le sujet. Dès lors, le manque dans la constitution du Moi trouve ses origines dans la blessure narcissique, entravant les possibilités identificatoires des sujets substancieux aux premiers objets.

Dans la continuité de nos propos sur l'absence du tiers, Alain de Mijolla et Salem A. Shentoub parlent « de carence [...] d'une identification à une imago paternelle forte et aimée », d'un « échec de l'étape d'homosexualité passive dans un but de rapprochement du père pour se protéger de la peur de l'imago maternelle »<sup>252</sup>. L'absence entraîne ainsi la mise à

---

<sup>249</sup> Bergeret, 1979, p.91.

<sup>250</sup> Bergeret, 1979, p.33.

<sup>251</sup> I. Varescon, 2005, p.127.

<sup>252</sup> A. De Mijolla, S.A. Shentoub, (1973)/2004, p.464.

mal du processus d'identification. Le sujet n'a alors d'autre choix que celui de s'identifier à la présence de l'absence. Il se sert du deuil et du manque comme objets d'identification : « le manque et le deuil deviennent objets d'identification et d'investissements au détriment de l'objet manquant »<sup>253</sup>. En ce sens, le processus négatif est positivé, obligeant le sujet à créer d'autres objets d'identification, même si ces derniers ne sont pas suffisants pour le sujet. De plus, l'identification au manque et au deuil nous fait penser à l'identification endocryptique, où le sujet s'identifie à la présence de l'autre ancestral. Le seul objet présent serait celui de cet envahisseur, formant l'objet d'identification possible.

## B - Entre la substance et l'aïeul

### *Identification à l'objet « substance » :*

Sandra Shenckery identifiera la substance comme un moyen « d'identification à un objet malade ou mort »<sup>254</sup>. La substance représente la mauvaise partie du sujet qui serait alors projetée sur les objets externes. Ainsi, le sujet substancieux « expulse », par l'utilisation du mécanisme d'identification projective, une partie de lui-même à l'extérieur. Nous évoquons, au sein du chapitre 2, ces formes d'identification projective. Elle serait une modalité centrale des transmissions inconscientes pour Ciccone (1999). Elle serait le résultat, dans une conception transgénérationnelle, d'un empiètement imagoïque. La partie alors expulsée par le sujet serait celle de l'envahisseur (secret, crypte, fantôme). Toutefois, cette partie de lui-même vient parler de ce qui manque en lui-même : une substance, un objet nourrissant.

### *Identifications inconscientes addictives :*

Le Poulichet développe l'idée d'une identification à une partie morte ou informe de l'objet dans la clinique des sujets dépendants aux substances. Elle qualifie ces identifications « d'identifications inconscientes à des objets ou des parties d'objets »<sup>255</sup>. Elle précise, ensuite, l'importance du stade de miroir de Lacan dans la constitution d'une forme c'est-à-dire de quelque chose de reconnaissable. Elle décrit l'identification de la « forme » du corps comme une empreinte constituant le contenant aux images des autres, auxquelles le sujet d'identifiera. Dans l'informe, sont mises en jeu la nécessité de garder/maintenir un autre regardant pour tenter de donner une permanence à la forme. Sans pacte de reconnaissance, le sujet est

---

<sup>253</sup>Pirlot, Cupa, 2012, p.103.

<sup>254</sup> Schenckery, 2006, p.196.

<sup>255</sup> Le Poulichet, 2009.

confronté à un autre « qui peut à tout moment se retourner en son contraire, trahir, humilier, abandonner, rendre l'enfant invisible ou dépourvu de contour [...] c'est la dimension d'un autre à double face vivant-mort, animé-inanimé »<sup>256</sup>. Dès lors, s'inscrit une terreur de l'informe où le sujet perçoit un parent autre, pourvu, lui aussi, de déformation. Le sujet s'identifie dans l'angoisse à la partie mortifiée de l'autre parent. « L'identification d'angoisse provoque dès lors une précipitation dans un espace sans bord, dans un réel sans fond. »<sup>257</sup>. La consommation de substances devient alors un moyen de retrouver des limites, des bords, une possible distinction entre dedans et dehors, surtout dans le recours à un mode d'administration en intraveineuse. Les identifications inconscientes addictives « organisent des formations fantasmatiques archaïques tout à fait singulières qui, bien que mutilantes, empêchent le corps de chuter sans cesse dans le vide. »<sup>258</sup> Ces identifications inconscientes addictives sont mises en place dans une conduite d'auto-conservation suite à des expériences à effets traumatiques où l'identification à une forme, selon Le Poulichet, n'a pas pu être possible.

Au sein de ce type d'identification, l'auteur comprend la notion de « dette ». Le corps du sujet serait saisi comme substance de l'autre, puisque ce dernier ne peut se placer comme entité séparée du couple parental (par exemple). Autrement dit, et cela rejoint le concept d'identification endocryptique, le sujet doit payer par son corps la difficulté située à un niveau ancestral. L'identification addictive serait une tentative d'élaboration d'un corps propre, mis en capture par l'histoire familiale, car la dette se situe aussi au niveau transgénérationnel, sur la symbolique, de quelque chose de non payée par les générations précédentes.

Le sujet substanceux a ainsi recours à d'autres formes d'identification, plus tardives, que celles relevant des premiers temps du développement psychique. Au-delà de l'identification, le sujet substanceux questionne l'utilisation d'autres procédés. Si Freud, parle en 1915, dans la Métapsychologie, parle d'identification puis le développe en 1921<sup>259</sup>, ses successeurs évoqueront des procédés – introjection et incorporation – participant aux premiers temps de l'identification.

---

<sup>256</sup> Le Poulichet, *op cit*, p.36.

<sup>257</sup> *Ibid*, p.38.

<sup>258</sup> *Ibid*, p. 60.

<sup>259</sup> Freud, (1921)/2010.

### 3.2 - Introjection et incorporation : du sujet à l'objet

L'introjection – notion introduite par Ferenczi en 1909 – est le résultat d'une intériorisation de l'objet, permettant la mise en place de repères en vue d'appréhender l'objet externe. Ainsi, au départ, instaurer l'objet en soi revient à le dévorer. L'introjection, par l'extension des intérêts auto-érotiques et l'élargissement du Moi, vise une croissance, une ouverture vers l'inconscient. L'introjection est l'inclusion dans le Moi d'une libido refoulée. Elle permet la constitution d'un Moi fort et solide. Le processus d'introjection est donc antérieur à la perte d'objet.

L'incorporation est d'emblé perceptible par le sens commun du mot « incorporer ». Elle est un acte central dans les conceptions de la dépendance aux substances. Le sujet substancieux incorpore une substance, au sens littéral. L'incorporation est préalable au processus d'identification. Il s'agit pour le sujet, dans une fusion et non-différenciation d'avec l'objet primaire, de dévorer l'objet. Avec le développement du processus d'identification secondaire, au moment de l'Œdipe, le Moi et le Surmoi du sujet vont s'organiser, permettant au sujet de se différencier de l'objet. Autrement dit, l'enfant vient affirmer son identité sexuelle en renonçant à incorporer le parent aimé. Il absorbe simplement les qualités représentées pour lui par cet objet. Cela est possible quand du tiers est présent pour permettre la dé-fusion et l'intériorisation des processus. L'incorporation résulte du traumatisme de la perte objectale dans le Moi. En d'autres termes, l'objet perdu est incorporé dans le Moi, par identification, permettant un temps d'élaboration de la séparation, la rupture.

Quelques précisions doivent être apportées. L'incorporation correspond à un fantasme et, en tant que tel, prend un caractère instantané. Elle résulte de la perte effective de l'objet et de l'installation de cet objet perdu – et interdit – à l'intérieur de soi. Elle contourne ainsi l'interdit de ne pas totalement introjecter l'objet en soi, car telle est la réalité de l'incorporation : garder secrètement – contrairement à l'introjection qui se fait au « grand jour » (Abraham, Torok) – le désir d'introjecter l'objet. Ainsi, l'objet incorporé remplace l'objet perdu. Là où l'introjection des pulsions permet de terminer la dépendance à l'objet, l'incorporation replace l'objet. Nous percevons, en filigrane, se profiler la question de la dépendance des sujets substancieux comme une impossible réalisation du processus d'introjection. Mais revenons un peu au processus d'incorporation. Ce dernier, dans le mécanisme d'ingestion qu'il suscite, ouvre au fantasme d'incorporation comme leurre de l'introjection. À ce moment, l'introjection prend une forme hallucinatoire permettant un

temps d'apaiser la faim. Le fantasme d'incorporation – comme une forme de croyance – traduit le désir d'introjecter.

Le fantasme d'incorporation se construit en réponse à la perte psychique réellement subie. Il correspondrait ainsi à la représentation d'avoir « absorbé » l'objet perdu et ainsi d'en refuser le deuil et par là-même à la pensée d'une séparation : « c'est refuser d'introduire en soi la partie de soi-même déposée dans ce qui est perdu, c'est refuser de savoir le vrai sens de la perte, celui qui ferait qu'en le sachant on serait autre, bref, c'est refuser son introjection. Le fantasme d'incorporation trahit une lacune dans le psychisme, un manque à l'endroit précis où une introjection aurait dû avoir lieu. »<sup>260</sup> Dans cette phrase beaucoup est dit et posé : le fantasme d'incorporation traduit la négativation de la lacune de l'introjection.

Comprenons que l'introjection se développe par la présence bienveillante et adaptée de la « mère-environnement ». Elle permet de remplir des espaces vides par les espaces pleins de la « mère-environnement » au fur et à mesure des acquisitions. L'enfant introjecte des désirs, des douleurs, des objets en les faisant passer par le langage, grâce à la présence de cette « mère-environnement ».

Forts de ces éléments de compréhension du développement intrapsychique, nous pouvons nous tourner vers la problématique des sujets substantieux pris dans un défaut d'historicisation. Nous avons parcouru la difficulté pour le sujet substantieux de se séparer de l'objet. La perte impossible de l'objet entraîne une nécessaire incorporation de ce dernier pour suppléer à la blessure narcissique. Ainsi, la perte ne pouvant s'introjecter, le recours à l'incorporation devient instantané. La « pratique de l'incorporation », telle que la nomme Pirlot (2010a), vient aussi se substituer au défaut d'introjection : « les *mots* de la bouche ne venant pas combler le vide du sujet, celui-ci y introduit une *chose* imaginaire »<sup>261</sup>. L'incorporation vient donc se substituer aux mots manquants, au travail de la pensée. Ce qui pourra alors être introjecté sera le « non-dit ». Lorsque les événements ne peuvent donner lieu à des introjections, le sujet a recours au mécanisme d'inclusion. Ce dernier est à l'origine de la formation d'une crypte.

La dépendance aux substances témoigne du contre-investissement d'une telle incorporation. Paradoxalement, elle permet de nier l'échec de l'introjection et de la séparation de l'objet, tout en scénarisant le contraire. Sauf que cette mise en scène n'est pas celle du sujet propre. Pirlot explique que « *l'incorporation, prototype corporel de l'introjection (de l'objet)*

---

<sup>260</sup> Abraham, Torok, 1987, p.261.

<sup>261</sup> Abraham, Torok, *op cit*, p.264.

*et de l'identification primaire*, permettrait, dans le corps, une mise en scène rétroactive d'un « secret de famille », voire du « trauma d'un ascendant ». »<sup>262</sup> Le recours aux substances permet d'incorporer en soi l'objet transgénérationnel, par le phénomène d'identification projective. Dès lors, la co-existence de ces deux mécanismes rend compte de l'identification aliénante pour le sujet à l'objet. Le recours à la substance est à la fois un moyen de supporter et de survivre face au poids d'une souffrance transgénérationnelle, de se défendre de l'empiètement transgénérationnel et, finalement, une tentative de détachement, d'apparence infructueuse, illusoire, de cet ensemble. L'illusion tient au fait que le sujet substancieux, dans une forme d'identification à l'agresseur (cf chapitre 2, 1.2 – b) – maintient le désir de rester dans un entre-soi, d'un lien fusionnel, où l'enveloppe partagée serait la même pour tous. La dépendance aux substances présente ainsi ce paradoxe d'une volonté de détachement sans possibilité, en tant que la consommation continue, d'y parvenir. L'incorporation étant une première nécessité de subsistance, rien ne se détache, personne ne lâche personne : ni le sujet et son environnement, déplaçant son comportement de dépendance, ni l'ensemble familial, sans mise à jour des non-introjectés.

Le sujet substancieux, tout autant qu'il lutte contre le vide insupportable d'un manque d'introjection, le dénie par l'incorporation d'un objet auto-calmand et auto-agressif – car l'objet-drogue détruit. Il y aura donc une nécessité à incorporer un corps étranger pour se constituer comme corps étranger, séparé. Tentative qui peut être comprise, explique Schenckery, « comme une défense contre une dépendance affective menaçante pour l'identité. Ainsi, la contrainte d'incorporer chaque jour un corps étranger (toxique) communique avec l'impératif d'exister en substance »<sup>263</sup>. Le sujet a ainsi le sentiment de maîtriser les « formes » ; ce qu'il maîtrise, c'est le lien d'emprise et le contact avec une réalité interne destructurante.

### 3.3 - La substitution en trois actes

À défaut d'avoir pu introjecter l'objet primaire, le sujet substancieux semble avoir recours à une forme de substitution à ce phénomène d'introjection, dans l'utilisation de l'objet-drogue. Cette substitution lui permet d'accéder illusoirement au fantasme

---

<sup>262</sup> Pirlot, 2010a, p.74.

<sup>263</sup> Schenckery, 2006, p.204.

d'incorporation. L'objet-drogue vient ainsi procurer des sensations de plaisir et de douleur, créer des désirs ou plutôt un semblant de désirs, une nécessaire « présence » que le sujet croit pouvoir maîtriser, répondant alors à ce que l'objet primaire n'aurait pu offrir. Dans cette perspective, l'objet-drogue est un substitut à la « mère-environnement » et plus précisément à ce que la « mère-environnement » n'a pu laisser disponible au sujet dans sa construction : l'espace de l'introjection.

*Premier acte* – Les processus et mécanismes en mal de développement chez le sujet substantieux trouvent des formes d'accomplissement dans la prise de substances même. Quand nous écrivons « accomplissement », nous parlons de l'illusion à pouvoir échapper à la douleur provoquée par le manque, illusion d'un aboutissement puisqu'un plaisir éphémère soulage. Ainsi, la prise de substances entraîne une substitution à ce qui fait ou a fait défaut, à ce qui n'est pas mais aurait du être. Nous entendons ces formules générales d'une consommation de substances permettant d'éprouver quelque chose, de supporter quelque chose, de ne plus ressentir quelque chose... autrement dit de trouver à substituer une forme de jouissance, de plaisir, au déplaisir vécu.

Par ailleurs, la substitution est concrète, reconnue, comme acte médical dans la prescription de produits, tel la méthadone. Précisons, en regard des propos de Olievenstein dans son article de 1997<sup>264</sup>, que les produits de substitution ne concernent seulement que quelques substances utilisées par les usagers (principalement l'héroïne). Dans le cas d'une prescription, la substitution vient biologiquement – et certainement quelque part, psychiquement – remplacer les effets de la substance mais de façon légale, tolérée, encadrée, dans le but d'une diminution de la prise du produit. Dans ce cas, la substitution *remplace*. Certes, elle semble remplacer du même, mais du même dans des formes contrôlées, du même dans un étayage offert, institué par des règles – les règles médicales et juridiques – faisant écho à quelques caractéristiques du Surmoi. Derrida s'interroge quant à savoir si la substitution remplacerait vraiment « l'identique par l'identique ou seulement par le ressemblant ? »<sup>265</sup>. Car « la drogue », comme le produit de substitution, ne se trouvent ni l'un ni l'autre dans la nature, ils sont tous deux un « produit ». Il est étonnant de penser qu'un produit de substitution peut être suppléé, remplacé par une autre substance fabriquée (pour nombre d'entre elles). Derrida poursuit donc son interrogation en questionnant comment un

---

<sup>264</sup> Olievenstein, 1997, p.22. L'article présente une actualité certaine sur la façon dont les usagers sont considérés et pris en charge, et sur la difficulté de réponses quant à leur accompagnement d'un point de vue politique et social.

<sup>265</sup> Derrida, 2001, p.84.

produit de substitution peut suppléer à un manque qui est, lui-même, un autre supplément d'un autre manque.

Le produit de substitution représenterait une « camisole chimique » pour Olievenstein (1997), dans la mesure où on ne soigne pas les sujets dépendants, mais on les contiendrait et on les contrôlerait. Nous faisons une parenthèse ici pour dire que le débat sur la légalisation du cannabis, fort à cette époque, n'a toujours pas trouvé de réponse aujourd'hui, 19 ans après. La consommation de substances entraîne des non-réponses à l'image de ce qu'ont vécu certains sujets eux-mêmes.

La substitution a lieu avant le produit de substitution. D'ailleurs, le sujet lui-même substitue les effets négatifs de sa prise de produit par la prise d'autres produits : lors de la « descente » à la suite d'une consommation ou d'un « bad-trip », certains consomment des benzodiazépines, de la cocaïne ou encore un joint<sup>266</sup>. Leur effet permettent de calmer, atténuer ou neutraliser l'angoisse ou les effets dus au manque.

*Deuxième acte* – À travers cette réflexion, non exhaustive mais informative, sur la substitution en tant que produit, nous pouvons penser la substitution dans l'acte psychique. Le manque de l'autre dans son adaptabilité, le manque de place pour exister pour soi, le manque d'une négation possible, portent le sujet à substituer pour poursuivre et transformer le manque à être. Certains trouveront dans la création (artistique par exemple), et les enjeux sublimatoires que cela entraîne, une forme de substitution dans un étayage narcissique; pour d'autres, les sujets substancieux, la nécessité d'éprouver par le corps les effets de plaisir et de manque, de violenter un système familial, ou « d'écarter de la conscience des expériences psychiques insupportables »<sup>267</sup> présentent une substitution corporelle. Schenkery parle d'une substitution au miroir brisé : « toute toxicomanie n'est que substitution offrant un masque pour ne pas se voir dans le miroir brisé »<sup>268</sup>.

La substitution aux produits exprime une norme purement sécuritaire pour Olievenstein (1997), ignorant alors toutes « les motivations », les problèmes « familiaux » et « culturels » liés à la consommation. La consommation, en tant que substitution aux défauts intrapsychiques du sujet, semble aussi être « sécuritaire » pour ce dernier, au sens où elle lui

---

<sup>266</sup> [www.psychoactif.org/forum](http://www.psychoactif.org/forum)

<sup>267</sup> McDougall, 1989, p.179.

<sup>268</sup> Schenkery, 2006, p.179.

apporte ce qu'il ne trouve pas ailleurs – ce sont d'ailleurs souvent les propos tenus par les sujets eux-mêmes.

Ainsi, dans la consommation de substances, c'est le corps qui est mis en acte, c'est lui qui apporte plaisir et déplaisir, remplissage et manque. Au défaut de *holding*, le sujet recherche les limites d'un corps : par la douleur du manque, le sujet ressent un corps aux limites alors définies et peut se sentir exister. Autrement dit, par l'incorporation d'une substance toxique, le sujet s'éprouve mais sans risque de débordement – à moins que la prise entraîne un phénomène de décompensation psychique – puisque la substance a un effet limité, qui donnera des contours au corps alors vivant.

Dès lors, comment le sujet peut-il se déprendre d'une substance qui lui fournit le manque à être ? Tout comme le produit de substitution ne règle pas l'accès à la consommation et le nombre d'usagers (Olievenstein, 1997), la consommation présente l'illusion de « soigner », de se « soigner », ce n'est pas tant dans les effets directs, mais dans les possibilités ouvertes à du *soin*. Le sujet malade des substances donne à voir l'invisible, symbolise ce qui ne l'est pas : les difficultés à subvenir sans objets, la carence affective, le défaut d'histoires à raconter. En d'autres termes, même si il ne s'en saisit pas, il cherche du lien ailleurs et peut permettre de déclencher un accompagnement, une prise en charge où l'autre se rendra disponible pour l'aider à se soigner et à élaborer (qu'il s'agisse du médecin ou d'un « psy » - psychologue, psychothérapeute, psychiatre).

*Troisième acte* – Derrida rappelle dans son article de 2001 l'origine du mot substitution. Ce mot et son concept « ont été mis en œuvre par des penseurs (chrétiens comme Massignon, juifs comme Emmanuel Lévinas) pour définir l'hospitalité inconditionnelle. »<sup>269</sup> Il s'agirait, dans cette conception, d'accueillir l'autre et d'en devenir responsable, « non pas en s'identifiant à lui, non pas en le remplaçant, mais en devenant son hôte ou son otage (c'est le mot de Lévinas) »<sup>270</sup> précise Derrida. Nous reprenons ainsi ses propos philosophiques<sup>271</sup> pour illustrer la place de la substitution dans le transgénérationnel. Poursuivons une phrase de lecture pour saisir la portée du concept de substitution : l'accueil de l'autre est « au point de

---

<sup>269</sup> Derrida, 2001, p.107.

<sup>270</sup> Derrida, *op cit*, p.107.

<sup>271</sup> La philosophie est d'abord venue étudier l'homme et la pensée psychanalytique est venue spécifier, approfondir cette étude et s'en distinguer par la pratique.

lui laisser la place : l'autre est chez lui chez moi, je suis chez lui en le laissant venir avant moi chez moi. Je suis, dans l'hôpital de cette hospitalité, l'hôte de l'hôte. »<sup>272</sup>

Les études sur les sujets substancieux (Bader, 2004 ; Romain Giffard, 2004) montrent les inscriptions transgénérationnelles dans les problématiques de dépendances aux substances. Ainsi, l'enkystement d'un ancêtre dans la dynamique familiale pose la question de la prise en charge de cet ancêtre par le sujet substancieux. S'intéresser à l'histoire familiale du sujet c'est trouver des « histoires sans histoires » (Giffard), c'est-à-dire un ensemble d'informations inconnues ou manquantes quant à l'élaboration de cette histoire. La substitution se situerait à ce niveau : celui de l'emplacement, de l'enkystement de l'ancêtre. Si la substitution est l'accueil – quasi – inconditionnel de l'autre, le fantôme, le secret de l'histoire familiale ou le lieu crypté de ces ensembles, prendraient place chez les autres, « en » ces autres. Derrida parle de « lui laisser la place », alors ces autres descendants s'effaceraient pour laisser *toute* la place à l'autre et ce dans un acte de substitution. Avant même d'avoir une place, cette dernière serait prise par l'autre – selon la définition énoncée par Derrida.

Dès lors, la substitution s'effectue d'un point de vue transgénérationnel dans un encryptage de l'autre en soi. Le sujet substancieux, porteur de cette crypte, ne trouvant de possibilité d'exister pour lui, de se sentir exister, trouve dans la consommation de substances une substitution à cette enclave substituée en lui.

Nous pouvons toutefois émettre une réserve, à savoir que le sujet substancieux n'est peut-être pas le « porteur » de l'objet transgénérationnel. Si aucune réponse précise ne peut être trouvée dans ce sens, la question reste soulevée de comprendre quel écho la dépendance du sujet trouvera dans sa famille. Quoi qu'il en soit, il est celui qui questionne, vient questionner et fait poser des questions.

---

<sup>272</sup>*Ibid*, p.107.

## Épilogue à la théorie

Henri Bergson nous dit « [mais] en réalité il n'y a pas de vide. Nous ne percevons et même ne concevons que du plein. Une chose ne disparaît que parce qu'une autre l'a remplacée. Suppression signifie ainsi substitution. Seulement, nous disons « suppression » quand nous n'envisageons de la substitution qu'une de ses deux moitiés, ou plutôt de ses deux faces, celle qui nous intéresse ; nous marquons ainsi qu'il nous plaît de diriger notre attention sur l'objet qui est parti, et de la détourner de celui qui le remplace. Nous disons alors qu'il n'y a plus rien, entendant par là que ce qui est ne nous intéresse pas, que nous nous intéressons à ce qui n'est plus là ou à ce qui aurait pu y être. L'idée d'absence, ou de néant, ou de rien, est donc inséparablement liée à celle de suppression, réelle ou éventuelle, et celle de suppression n'est elle-même qu'un aspect de l'idée de substitution. »<sup>273</sup>

Les sujets substantieux dans ce qu'ils donnent à vivre et à entendre suscitent chez, nous, psychologue un espace vide dans lequel nos représentations tenteraient de suppléer au manque représentationnel. Ils nous interrogent sur cet espace habité par la désuétude pris dans un espace qui nous semble plus large : la famille. Autrement dit, c'est la rencontre entre ces deux espaces – le vide et la famille – chez les sujets substantieux qui a saisi notre intérêt.

---

<sup>273</sup> H. Bergson, (1938)/2005, p.106-107.

# **MÉTHODOLOGIE**



## Chapitre I – Population et terrain de recherche

---

« Écrire pour exister »<sup>274</sup> est une expression, somme toute concevable, presque banale et frappante dans cet exercice d'écriture autour de sujets substantieux. Nous sommes l'objet d'une retranscription de quelque chose de leur réalité, d'une compréhension de leur fonctionnement psychique retraduite par des concepts théoriques. La théorie apparaît comme un outil pour tenter de saisir et d'analyser ce qui se met en place dans les rencontres entre le sujet et nous : rencontre réelle dans les entretiens, rencontre informelle via les conversations téléphoniques avec le matériel proposé : Rorschach, TAT, géosociogramme.

Dès lors les sujets substantieux sont existants autrement que dans les espaces de prise en charge et de vie quotidienne ; l'expression apparaît alors inexacte, nous devrions dire « écrire pour les faire exister ». L'existence est à entendre comme une consistance dans cette problématique du vide, c'est-à-dire une forme donnée au vide. Nous n'en sommes pas les auteurs, simplement les traducteurs, les passeurs de mots.

Notre travail semble alors être celui-là : écrire non pour saisir leur *vide*, mais pour en donner des contours ; le penser pour qu'ils puissent eux-mêmes le penser et bien au-delà, peut-être, le panser.

Les différents professionnels accompagnant les sujets substantieux sont déjà pris dans une telle démarche : accompagner, penser et aider à panser. Nous nous proposons d'apporter un regard à cet ensemble en incluant le sujet dans sa dimension plurielle, c'est-à-dire dans un ensemble de systèmes/groupes auquel il appartient. Le premier système/groupe que le sujet rencontre est la famille, espace de transmissions et de créations. Nous disions dans la première partie que la famille s'est construite autour d'une histoire dont le sujet va hériter. Un héritage n'est pas acquis, il s'accepte ou se refuse, c'est-à-dire qu'il est à disposition du sujet ; quand il en prend possession, le sujet reste libre de modifier cet héritage, il lui sert de base : un autre vient se créer.

Seulement créer nécessite de s'approprier ; créer son histoire nécessiterait donc pour le sujet de s'approprier sa pré-histoire. Faut-il encore que le sujet puisse y accéder, autrement dit

---

<sup>274</sup> Film américain – *Freedom Writers* – de Richard LaGravenese sorti en 2007, il est tiré de l'essai collectif – *The Freedom Writers Diary* – écrit aux États-Unis, par une classe et son enseignante, Erin Gruwell. Pendant ces trois dernières années de doctorat, nous avons mené notre recherche en parallèle d'une mission d'enseignement. En tant que chargée de TD et travaillant la problématique du groupe, ce film a été une référence constante et permanente de la part des étudiants. Sa force et l'idée principale qu'il véhicule – celle de l'écriture comme moyen d'existence – sont venues s'associer à notre réflexion dans le travail mené avec les sujets substantieux.

s'inscrire dans cette histoire pré-existante à sa naissance. Comment créer et exister sans attachement préalable ? Comment se détacher de son histoire sans y avoir été attaché ? Car pouvoir construire nécessite des fondations. Ce sont ces dernières qui entourent le sujet ou que le sujet cherche à consolider quand il y a défaut, porosité, abîme dans la construction. Cette métaphore du bâtiment peut paraître grossière mais elle soutient le sens de notre propos : nous nous intéressons au sujet substantieux dans son fonctionnement autour des problématiques de construction identitaire, c'est-à-dire des représentations du sentiment de vide et des représentations de son histoire familiale.

### I.1 - Prémices de la rencontre, spécificité des sujets substantieux

Une recherche est une rencontre avec un *sujet*. Sujet au sens de l'être mais aussi sujet au sens de la réflexion, car dans sa dimension singulière le sujet nous conduit à la perspective de penser l'être humain et à la réflexion que ce dernier nous permet de mener. Aussi, nous souhaitons présenter – comme si une histoire se retraçait ou se racontait à nouveau – les premiers liens – qu'ils soient vécus ou réflexifs – avec les sujets substantieux, pour nous mener vers les lieux de notre recherche et les particularités auxquelles nous avons été confrontées. Ainsi, durant notre formation, nous avons été questionnées par certains aspects, certaines caractéristiques lors de stages avec les sujets substantieux. Notre questionnement sur la notion de vide est parti d'un premier lieu et nous a menées jusqu'à notre présente recherche.

La première rencontre avec les sujets substantieux s'est faite sur un terrain de stage. Le lieu du CHRS (à l'époque) – Centre d'Hébergement et de Réinsertion Sociale – n'était pas un lieu de soins particulier, comme son nom l'indique. Il accueillait, à l'époque, des hommes adultes pour un hébergement temporaire. La population de cet établissement présentait, pour une grande majorité, des consommations abusives ou temporaires qui faisaient de ce lieu, à son insu, un centre de regroupement des sujets dépendants aux substances. Le CHRS recevait toutes personnes avec ses propres problématiques, demandes et besoins, permettant de proposer des possibilités de soins via le médecin généraliste, l'infirmière, les psychologues et les permanences des psychiatres. Le nombre de consommateurs de substance ne diminuait pas pour autant, au contraire l'ouverture à la consommation représentait pour

certaines de ces hommes une initiation. La prison – comme lieu de vie temporaire – présente aussi cette particularité où certains sujets se mettent à consommer pendant leur incarcération. À ce propos, Céline Gravière souligne que certains détenus deviennent dépendants de substances psychotropes en détention : « finalement, comme le souligne Betty BRAHMY, médecin-chef du Service Médico-Psychologique Régional (SMPR) de Fleury-Mérogis, l'existence du trafic de drogues (licites ou illicites) est liée, non seulement à la prison et à l'importance de la population toxicomane, mais aussi à la présence des indigents en prison. »<sup>275</sup>

Nous tenions juste à pointer l'importance de l'espace partagé dans la notion de consommation.

Au CHRS, véritable plaque tournante de produits, nous avons pu rencontrer un public de sujets dépendants aux substances sans que le lieu ne s'y prête manifestement.

La difficulté de l'éprouvé – si ce n'était dans les angoisses liées aux manifestations symptomatiques – se retrouvait à travers un discours où la sensation du gouffre, du trou, du sentiment de vide, de néant, prenait place dans les entretiens cliniques. Cet aspect particulier des rencontres a retenu dans un premier temps notre attention. Sur ce lieu particulier, les hommes vivaient sans leur famille, à plusieurs dans les chambres, constituant alors une forme de régression dans leur mode d'hébergement. Ils n'étaient pas chez eux, mais hébergés comme peuvent l'être les enfants et adolescents chez leurs parents. Aussi, leurs histoires de famille n'étaient pas d'emblée accessibles et parfois difficiles à retracer, eux-mêmes en perdant le fil, le contact, autrement dit le lien à ceux qui les reliaient à la famille. L'histoire familiale apparaissait confuse et difficilement constructible dans ce méli-mélo de liens enchevêtrés. Leur sentiment de vide venait alors faire écho contre-transférentiellement au vide de représentation de leur histoire familiale.

L'intérêt est né de ce questionnement d'un lien entre leur sentiment de vide et la difficulté à se représenter l'histoire familiale.

Toute la problématique du lien ressurgit ici – autrement qu'à travers les notions théoriques – dans la rencontre entre le clinicien et le sujet substantieux. Déjà au CHRS, les rendez-vous n'étaient pas toujours honorés, souvent déplacés ou demandés dans l'urgence d'une angoisse. Autrement dit, les rencontrer demandait de la souplesse et une adaptation quotidienne.

---

<sup>275</sup> C. Gravière, 2001, p.49.

Dans les lieux de notre recherche actuelle, nous avons été confrontés à la même difficulté : rendez-vous annulés, reportés, non honorés. La suggestion du lien proposé dans cette recherche, avec un début et une fin déterminée, leur permettait de ne pas risquer un lien s'enlisant et supposait paradoxalement que ce lien ne durerait pas dans le temps. Dans la mise en danger que le lien à l'autre peut représenter pour les sujets substancieux, cette double modalité d'apparence rassurante – on ne se liera pas, le travail est prévu d'avance – les confrontait aussi à une rupture certaine du lien. L'investissement demandé était donc éphémère et le risque de la rencontre surement grand pour que – dans la mise en danger, que peut représenter le lien à l'autre chez les sujets substancieux – notre fiabilité à leur proposer à nouveau des rendez-vous soit testée.

Ce cheminement dans la rencontre avec les sujets substancieux fut long et coûteux tout autant dans son aspect temporel qu'à travers la recherche d'une structure. Il a fallu trouver une institution qui accepte de s'ouvrir à notre questionnement<sup>276</sup>. Si les équipes étaient impliquées et volontaires pour la recherche, les administrations – préoccupées par la nouvelle réglementation sur les stages – refusaient la mise en place d'une telle recherche. Quand les équipes étaient intéressées et que l'administration ouvrait finalement ses portes, certains entretiens étaient difficiles à mener : les locaux mis à notre disposition ne facilitaient pas notre tâche dans la réalisation du géosociogramme ou la passation des épreuves projectives. Il nous est arrivé, pour les entretiens de passation, de nous trouver dans des salles réservées aux entretiens familiaux avec des fauteuils bas et une petite table basse. Donner à voir les planches dans de telles situations nous mettait dans une position d'inconfort physique où la prise de note se faisait sur les genoux et où le sujet était courbé pour voir les planches quand il ne les saisissait pas. La particularité de ces situations sera prise en compte dans l'analyse des protocoles. La volonté de rencontrer de tels sujets et de pouvoir faire avancer notre recherche nous a poussés à accepter et à réaliser certains entretiens dans ces conditions.

À ces conditions s'est ajouté l'état de consommation dans lequel arrivaient certains sujets. Quelques entretiens se sont déroulés alors que les sujets étaient en état de sobriété et d'autres ont été accompagnés d'odeurs et d'actes préalables de consommation. Les sujets substancieux connaissaient le planning de nos rencontres au sens où ils savaient à l'avance ce

---

<sup>276</sup> Une observation surgit ici, où le questionnement est présenté à l'institution comme une recherche universitaire. Comme si rechercher, au-delà du thème abordé, laissait entendre fouiller, trouver, et mettre en question, autrement dit mettre en danger, d'une certaine façon, l'équilibre et le fonctionnement institutionnel créés ou trouvés par l'ensemble hiérarchique.

que nous allions leur proposer au cours des entretiens. Ils avaient signé un acte de consentement leur explicitant le détail de la recherche. L'inhibition provoquée par la consommation leur permettait peut-être d'éviter illusoirement les fantasmes projectifs et de se rendre aux entretiens. Cette incidence sur les protocoles de la consommation sera travaillée au sein de la discussion.

Le temps, dans sa dimension plurielle – de la temporalité à chercher la rencontre avec ces sujets à l'attente administrative et la confrontation aux résistances –, nous conduit aujourd'hui à une exploration qualitative et détaillée plutôt que quantitative des études de cas. Le nombre de protocoles ayant abouti nous permet d'approfondir chaque cas de façon exhaustive, sans établir de données comparatives ou généralisables.

Le temps passé à trouver un lieu pour rencontrer les sujets et celui à attendre qu'ils viennent aux entretiens, nous a limité dans le nombre d'études de cas possibles. Nous ne pouvons donc établir une comparaison entre nos cas. Les points communs trouvés sont ainsi des pistes de réflexion à approfondir. Dès lors, nous avons favorisé l'approche qualitative comme méthode d'investigation par sa portée singulière et ses perspectives sur l'individu. En effet, elle ouvre à la compréhension propre et unique de l'individu, de ses caractéristiques et possibilités de changements. L'approche qualitative choisie correspond à une vision holistique du sujet et de la recherche. Le recueil des observations, analyses et interprétations permet de poser une hypothèse, et non d'en vérifier une, comme la démarche quantitative l'exige.

Nos hypothèses de travail ont pris forme au fur et à mesure de l'avancée et du recueil des données. Ces dernières prennent en compte le nombre de sujets participant à la recherche. Il ne s'agit donc pas de généraliser une observation mais de pouvoir objectivement analyser un vécu ressemblant, entre des sujets d'un échantillon. La taille de notre échantillon est alors soumise au temps imparti à la passation des protocoles et aux caractéristiques de la population étudiée – des adultes toxicomanes dans la présente recherche. Ce même échantillon est porteur de la variabilité de notre problématique en ce sens qu'il comporte des sujets, c'est-à-dire des êtres pris par leurs caractéristiques et susceptibles d'être portés par le changement. Nous-mêmes, de par notre formation et orientation de pensée, constituons un instrument de recherche dont les mouvements peuvent être explorés pour les bienfaits du cheminement de la recherche et l'analyse des protocoles.

Nous proposons une ouverture à la réflexion à cette rencontre avec les sujets substantieux.

## I.2 - Lieux de rencontre entre institution et association : le CSAPA et une association

Les premiers lieux contactés furent les CSAPA (Centre de Soins, d'Accompagnement et de Prévention en Addictologie). Les CSAPA sont des structures récentes (décret n°2007-877 du 14 mai 2007) résultant de la fusion des centres spécialisés pour l'alcool (CCAA) et les drogues (CSST). Le CSAPA s'adresse à toute personne en difficulté avec des substances licites ou illicites et propose divers services : psychologique, médical, éducatif, etc. L'accueil s'ouvre à l'utilisateur et à ses proches.

Orientés vers la population attendue pour notre recherche, il semblait que ces lieux se prêtaient au mieux à notre position de chercheur et à la facilité d'accès de ces sujets. Un CSAPA a répondu favorablement à notre sollicitation de mener une recherche au sein de son infrastructure.

Le milieu associatif fut une rencontre inattendue dans notre démarche. Une association non spécialisée dans l'accueil et le suivi de personnes dépendantes a accueilli notre recherche. Cette association, composée d'une équipe pluridisciplinaire de travailleurs - dont des psychologues - propose un accompagnement de personnes rencontrant des difficultés personnelles (individuelles et familiales), professionnelles ou sociales. Diverses consultations pour un public tout venant – famille, enfant, adulte – sont assurées par des psychologues. Ayant entendu parler de notre recherche, des professionnels nous ont orienté des sujets.

La spécificité du premier lieu et la largesse d'ouverture du deuxième lieu nous ont conduits dans deux dynamiques différentes où le public reçu n'est pas pris en charge de la même façon. Dans les CSAPA, le public est spécifique et donc les problématiques rencontrées sont propres à ce public de sujets dépendants aux substances. Une organisation autour du soin est favorisée pour assurer un soutien, un accompagnement et une réorientation pour les sujets.

Au sein de l'association, le public accueilli est celui qui se présente. L'orientation des sujets auprès des psychologues se fait en fonction de l'âge vers les pôles d'action de l'association. Les sujets reçus nécessitant une prise en charge plus importante sont réorientés vers les institutions spécialisées. Ainsi, les sujets dépendants pris en charge dans ce lieu ne le sont pas de prime abord pour des consommations.

## 2.1 - Les attentes de l'équipe

Attendre dans la passivité ou dans l'activité entraîne des mouvements de projection. Autrement dit, un ensemble de représentations, de désirs, d'espoirs se retrouve déplacé sur un autre objet, ici, notre recherche. Attendre n'est donc pas sans demander plus ou moins manifestement que les attentes soient satisfaites.

Inscrire sa recherche dans un lieu où des patients sont pris en charge n'est pas sans faire effraction<sup>277</sup> au fonctionnement des équipes. La maîtrise par l'orientation des patients vers notre recherche en dit quelque chose. Cette dernière a été préalablement présentée au cours d'une réunion à l'ensemble du personnel, laissant la possibilité à chacun de proposer un patient pour que ce dernier fasse partie de l'étude. Les psychologues ont été les seuls, à notre connaissance, à en faire acte. Nous n'avons jamais été confrontés à une objection directe et manifeste – quand la recherche était acceptée – quant à la mise en place des protocoles. Toutefois, les difficultés dans la disponibilité des locaux pouvaient de façon latente nous faire entendre un éventuel ressenti d'intrusion de leur espace et d'angoisse de regard sur le patient pour que les passations en soient ainsi affectées.

La demande est une question prégnante de la recherche. Les sujets ne sont pas d'emblée dans cette position de demandeur, nous le sommes au premier abord. Les équipes nous rejoignent dans notre demande de rencontrer les patients. Leur demande est parfois manifeste, nous faisant part de façon directe de leurs attentes. De cette demande mutuelle, le sujet devra trouver la sienne. Cependant, dès lors qu'il accepte de nous rencontrer, nous pourrions penser qu'il fait émerger une demande : au moins celle de voir ce que cela donnerait.

Les sujets substancieux nous étaient orientés en fonction d'une évaluation du professionnel de la structure. Ce choix venait d'emblée créer une position particulière. Il avait été convenu que la restitution de l'analyse des protocoles pour chacun des sujets substancieux rencontrés se ferait à nouveau en réunion d'équipe. Ce serait donc mobiliser l'attention de tout un ensemble de personnels sur un patient, telle une analyse de cas permettant soit l'ouverture vers d'autres pistes de réflexion, soit une découverte. Ainsi, il a clairement été formulé par l'équipe du CSAPA que cette recherche serait utile pour eux, dans le sens où cela leur apporterait un nouveau regard sur le patient et donc une possibilité de le penser différemment.

---

<sup>277</sup> Nous avons écrit « infraction », comme si nous étions hors cadre, hors la loi, en tout cas non inclus. Cela rejoint toute la question de la place de la recherche dans le cadre professionnel.

Cette position d'un autre regard définit bien les limites d'une place se situant en dehors de l'équipe et dans un savoir à compléter. Comme si nous nous faisons le relai dans la relation au patient orienté, tel un trait d'union dans l'histoire institutionnelle créée entre le sujet et les professionnels de la structure.

Les retours à l'équipe se sont effectués plusieurs mois après la passation. Ce long temps de latence semble retracer la difficulté qui a été la nôtre de répondre à leur demande. Les mettre dans l'attente, pourrions-nous dire, face à une demande d'abreuvage et de satisfaction là où le patient substancieux aurait échoué. Autrement dit, la demande aurait été celle de réparer l'insatisfaction portée par l'institution à un moment donné de la relation au patient. Cela s'inscrit pleinement dans le sujet de notre recherche où les transmissions se mettent en place afin de réparer ou d'aider ce qui n'a pu aboutir. Certaines fois, le sujet substancieux vient mettre en difficulté les équipes institutionnelles dans le lien engagé ou semblant avoir été engagé. Symboliquement, la recherche vient alors se présenter comme une soupape où l'incorporation d'un élément étranger, aussi perturbateur qu'il peut l'être pour l'équilibre de l'équipe, est demandée en posture de soutien à la relation au patient. Cette ambivalence entre la demande manifeste et le positionnement latent explique probablement le délai dans le retour effectué à l'équipe.

Au sein de l'association, nous avons été confrontés à une demande plus informelle, dans le sens où il n'y a pas eu de retour en équipe. Les échanges autour des patients orientés se faisaient dans les couloirs, de manière informelle. La prise en charge par la recherche semblait donc mise à l'écart de la prise en charge des sujets par l'association. Cela était lié au fait que les patients ne se présentaient pas régulièrement dans leur suivi, laissant ainsi les professionnels en attente et rendant alors nos échanges *secrets*, tels des bruits de couloir, où rien ne pouvait s'inscrire tant que les sujets eux-mêmes ne s'inscrivaient pas dans le suivi associatif. Nous n'avons pas, de notre côté, formulé de demande de retour à l'équipe, sans doute pris dans ce fonctionnement interne et happé par l'invisibilité de l'inscription.

Dans les deux milieux, notre recherche a été portée par une demande que ce soit celle de créer du lien de façon indirecte ou de ne laisser aucune trace visible au sein de l'équipe. Dans un cas comme dans l'autre, nous avons été portés par la demande et l'avons apporté dans l'analyse de nos protocoles, ces derniers s'inscrivant dans la dynamique des liens, des espaces et des attentes.

Deux lieux nous ont donc ouvert leurs portes, prêté leurs salles d'entretien et orienté des sujets substantieux. Ce sont les psychologues qui ont « sélectionné » les sujets en leur proposant de participer à une recherche. Ils l'ont fait en fonction de l'état de stabilité du sujet au moment de la rencontre et de leur potentialité. La recherche avait donc été présentée succinctement aux sujets, avant qu'ils n'acceptent qu'un moyen de les contacter ne soit donné.

Un aspect apparaît alors important à préciser. Dans les deux lieux, les sujets nous étaient orientés par les psychologues avec lesquels ils poursuivaient un suivi. La demande se faisait donc dans un cadre de travail particulier pour eux et à l'aveugle pour nous. Autrement dit, le ou la psychologue nous prévenait quand un sujet était d'accord pour que nous l'appelions et prenions rendez-vous. Nous étions alors sans inscription ou pourrait-on dire hors structure. Nous n'allions pas à la rencontre des sujets dans les lieux de prise en charge et nous nous inscrivions ainsi en spectateurs. Amener nous-mêmes notre recherche auprès des sujets aurait peut-être permis de rencontrer plus de sujets.

Ainsi, les aléas liés à la mise en place de la recherche au sein des équipes seront travaillés dans la discussion sur ce que cela a pu avoir comme incidence au sein même de la recherche.

## 2.2 - La mise en place du protocole de rencontre

Penser un ensemble de théories s'est fait au regard de la clinique. Dès lors, il nous semblait nécessaire de poser une démarche pratique *mesurable*<sup>278</sup> et *identifiable* par un ensemble de praticiens. Cette partie de notre travail s'est déroulée au regard des rencontres avec les structures et les sujets. Le protocole de rencontre - ainsi nommé - a été élaboré au moyen d'outils cliniques familiers et maîtrisés - grâce à un ensemble d'enseignements et une utilisation professionnelle. La fiabilité du matériel<sup>279</sup> dans les qualités métrologiques qu'il présente (sensibilité, validité et fidélité) nous a semblé assurer une proposition cohérente et structurée, à la fois aux équipes et aux sujets de notre recherche.

---

<sup>278</sup> Nous employons volontairement la notion de mesure, pour signifier qu'un ensemble sera analysé et objet d'une discussion sur ce que nous en retirerons.

<sup>279</sup> La fiabilité du matériel clinique prend ici en compte la possibilité de réfléchir sur sa validité, c'est-à-dire qu'il offre bien à analyser ce que l'on cherche. Nous pensons alors qu'il est possible d'en découvrir les limites dans la recherche, sans pour autant remettre en cause sa fidélité (stabilité dans le temps et consistance interne).

Le protocole permettait d'assurer une connaissance de l'exploration menée et de préserver les protagonistes d'une méconnaissance ou d'un non-savoir de « l'utilisation » de leurs patients.

#### A - Au sein du CSAPA

Le protocole de rencontre a mis en jeu trois ensembles de protagonistes : les professionnels des équipes, les sujets de la recherche et nous-mêmes (avec toutes les représentations et attentes universitaires que nous portons). Nous avons donc tenté de mettre en place un protocole « understandable » et réalisable dans la rencontre avec l'équipe, dans une rencontre du professionnel avec le sujet et dans notre rencontre avec les sujets de la recherche. Dès lors, la rencontre avec les équipes amorçait la mise en place du protocole avant qu'un relai soit instauré par l'équipe auprès des patients. Comme nous l'avons mentionné précédemment, le protocole était proposé à des sujets suivis notamment par des psychologues des institutions et sélectionnés par ces derniers. Les professionnels présentaient donc la recherche avant que nous puissions entrer en contact avec les sujets substantieux. Cela représentait le deuxième temps du protocole de rencontre.

Une fois l'accord verbal donné au professionnel, nous prenions contact avec le sujet par téléphone et fixions un rendez-vous. Dans cette rencontre triangulaire – la mise en relation entre le sujet et nous n'étant possible que si l'équipe existe –, l'ébauche du troisième temps de rencontre pouvait alors prendre forme. Lors du premier entretien, nous présentions au sujet le thème de recherche et les modalités (le nombre d'entretiens, le déroulement des entretiens, la confidentialité, le secret professionnel, etc.). Une attestation de consentement<sup>280</sup> pour la recherche était alors signée par le sujet et nous.

Cette attestation, nécessaire à l'écriture et au développement de notre recherche, vient poser une dualité, excluant pour un temps les équipes. Leur présence paraît informelle et latente, la place qui leur est laissée ne semble pas manifeste – sinon dans la convention de « stage »<sup>281</sup> qui représenterait l'attestation de consentement à notre recherche au sein de leur structure. Les équipes représentent néanmoins la réalisation possible d'une mise en relation entre le sujet et nous, dans une tiercéité actée pourrions-nous dire. Si la tiercéité est pensée par Green comme « le statut de ce qu'on appelle la relation, terme troisième par rapport à ceux

---

<sup>280</sup>Voir Annexe n°1.

<sup>281</sup> Nous soulignons ici un réel problème dans la reconnaissance d'une convention de recherche, puisque l'accord signé entre l'institution, l'université et nous – pour reprendre un modèle triangulaire – prend la forme d'une convention de stage. Le statut de chercheur en thèse apparaît difficilement valorisable ou différencié.

qu'il met en relation »<sup>282</sup>, les membres des équipes acteraient/représenteraient ce « terme troisième ». Autrement dit – et nous nous permettons ici de le penser avec les termes de Green - les équipes incarneraient la tiercéité, dans le lien instauré entre le sujet de la recherche et nous.

Si les équipes représentent la tiercéité, nous sommes peut-être le tiers dans la relation entre le sujet et les équipes elles-mêmes, puisque la demande est de leur permettre de penser autrement et peut-être, au-delà, de faire évoluer leur relation<sup>283</sup>.

## B – Au sein de l'association

Nous avons préalablement discuté des attentes de l'équipe. Les psychologues de l'association nous ont orienté les sujets spontanément, sans nous demander un retour de nos rencontres avec *leurs* sujets. Nous posons ici un article défini d'appartenance – sans que la notion de propriété soit entendue – pour souligner le lien qui est fait dans la rencontre : ce sont des sujets pris en charge par ces psychologues que nous rencontrons de par leur initiative. Ainsi, la rencontre entre le sujet et nous était permise par l'équipe des psychologues, sans qu'il y ait de véritable rencontre entre cette même équipe et nous. Les positions de chacun étaient ainsi maintenues pour qu'elles n'entravent pas, peut-être, leur travail avec *leurs* sujets. Notre recherche présentait un intérêt particulier dans la problématique des sujets, autrement dit, elle venait pointer un aspect spécifique dans leur histoire de vie, spécificité qui ne caractérise pas les prises en charge des psychologues de l'association ou que ne posséderait pas l'association. Nous représentions alors possiblement un objet de rivalité. La dynamique institutionnelle de l'association se présenterait dans le manque à envier cherchant et posant une relation possible de rivalité avec nous, tiers dans la représentation de ce triangle relationnel.

Dès lors, le protocole de rencontre se construit autour d'une triade où l'ambivalence entre la volonté de notre présence et la mise en rivalité vient créer une impossibilité de retour auprès des sujets et de l'association. Cet acte de non retour vient aussi poser une séparation non marquée, impossible et rendre vivant le fantasme de notre présence. De cette position de tiers, nous viendrions « assurer » là où les professionnels pourraient faire « défaut » : la

---

<sup>282</sup> Green, 1990, p.261.

<sup>283</sup> Cela nous fait associer avec le nombre d'entretiens : trois. Ainsi, le schéma triangulaire entre une équipe, un sujet substantieux et nous serait à l'image du nombre d'entretiens mis en œuvre dans le protocole de rencontre.

dépendance aux substances. Nous devenons alors le garant de la pérennité de leur relation avec le sujet.

Ainsi, les sujets ont été informés de notre recherche par les psychologues de façon assez floue, actant à nouveau l'ambiguïté par la phrase suivante : « c'est autour de la consommation de substances ». Nous étions alors mis en charge, par les professionnels, de leur expliquer le contenu. Autrement dit, il nous était demandé de prendre place et d'expliquer cette place de tiers. Nous prenions acte en proposant aux sujets une rencontre et une attestation de consentement à ces derniers. L'attestation pose clairement nos temps de rencontre, les définit, et les rend possible, elle représente le garant du cadre de nos échanges. Là où nos rencontres ont fait défaut avec les professionnels de l'association.

Le protocole de rencontre a donc trouvé deux formes au sein de l'association : l'une sous un mode latent et ambivalent, l'autre sous une forme structurée. Cette dissociation semblait pouvoir maintenir le lien entre les sujets et les professionnels de l'association.

### C – Forme des rencontres

Nous avons déjà précisé que nous proposons trois entretiens dans le protocole. Pour autant, hors protocole, des échanges téléphoniques avaient lieu entre nous et les sujets – principalement pour les prises de rendez-vous, annulation et déplacement – marquant des entretiens informels, officieux au protocole. Nos observations quant à ces entretiens informels seront prises dans l'ensemble de l'analyse des cas.

Nous avons d'abord rencontré les sujets dans le discours des professionnels qui nous parlaient de *leurs* patients, ceux orientés vers notre recherche. Nous n'avons pas pris note de leurs observations et commentaires et avons tenté, autant que faire se peut, de ne pas prêter attention aux quelques propos amenés. Toutefois, les paroles s'inscrivent parfois malgré nous et nous tenterons d'en tenir compte dans l'analyse des protocoles.

Notre deuxième rencontre se faisait par téléphone, impliquant la voix, l'intonation, le rythme, le discours et tout un ensemble d'éléments portant déjà à notre connaissance certains points (le type d'administration de la substance, quelques éléments de vie des sujets, etc.). L'imaginaire était à l'œuvre pour nous permettre de fixer un rendez-vous et affronter le réel de la rencontre. Le premier entretien était ainsi pris par téléphone, en fonction des disponibilités de chacun et d'une salle dans la structure accueillante. Ainsi, de ces deux « rencontres » informelles, nous sommes passés à des entretiens formels.

Lors du premier entretien, mené de façon semi-directive, nous parcourions l'anamnèse du sujet et nous nous intéressions à la première prise de substances, au contexte et aux liens familiaux. Puis nous proposons la représentation du géosociogramme. Ces modalités du premier entretien font suite à une réflexion commune avec les psychologues des institutions. Nous avons pensé qu'il serait plus facile de mener jusqu'au bout les protocoles, si le nombre d'entretiens n'était pas trop engageant. Pour cette raison, nous avons proposé représentation du géosociogramme dès le premier entretien.

Le deuxième entretien était proposé assez rapidement après le premier, ouvrant à la passation des deux épreuves projectives. Nous commençons par l'épreuve du Rorschach et poursuivions, avec un temps de pause ou non, par le TAT, en fonction de la possibilité des sujets à vivre/supporter l'ensemble.

Le troisième entretien servait à la restitution auprès du sujet de ce que nous avons dégagé. L'entretien de restitution s'inscrit pleinement dans l'éthique et la déontologie du psychologue. Le retour oral a été privilégié, en ce sens qu'aucun retour écrit n'a été effectué. Nous n'avons pu faire systématiquement un retour, les sujets substancieux ayant parfois changé de lieu de prise en charge, ne se sont plus rendus dans la structure ou n'ont plus répondu à nos propositions de dernière rencontre. Laisser du manque à savoir, se protéger d'une re-connaissance ou laisser la place à cet entretien pour ne pas se séparer complètement ? Nous ne pouvons que l'imaginer...

Dans la mise en place de ce protocole, nous n'avons pas proposé la rencontre avec les familles. Si notre recherche porte sur les transmissions familiales et inclut ce système dans l'étude, rencontrer les familles des sujets semblait peu accessible, et ce pour plusieurs raisons :

- la population concerne des sujets adultes ;
- ils ne sont plus toujours en contact avec leur famille ;
- leur famille n'est pas dans la même région qu'eux ;
- le dispositif d'entretien – au regard de la difficulté des sujets à respecter la date des entretiens – ne nous a pas permis d'en inclure un supplémentaire.

Travailler autour de l'histoire familiale se fait au regard des représentations propres au sujet, elles ne rendent pas compte de l'ensemble des processus familiaux mais parlent de la réalité du sujet dans son rapport à l'histoire et dans son inscription familiale.

De même nous n'avons pris qu'une séance pour tracer le géosociogramme sans pouvoir faire de recherche plus approfondie sur les dates, les lieux, les événements marqués et donc, sans

pouvoir approfondir l'analyse des transmissions transgénérationnelles. Cette possibilité non développée dans notre recherche constitue un biais éventuel dont nous discuterons de façon plus élaborée ultérieurement.

### I.3 - La représentation des sexes dans la consommation de substances

Les rencontres se sont déroulées de telle façon que seuls des hommes se sont retrouvés dans notre recherche. Nous n'avons donc pas rencontré de femmes, ce qui rend notre travail spécifique au-delà de toute démarche dans ce sens. Nous n'avons pas, d'un point de vue méthodologique, demandé à n'étudier que des sujets masculins. Dès lors, il paraît important de s'interroger sur la place des sexes dans les dépendances aux substances.

Selon l'OFDT, « pour tous les produits, les hommes se révèlent plus expérimentateurs que les femmes »<sup>284</sup>. On retrouve ainsi 8,3% d'hommes vs 3,1% de femmes consommant de la cocaïne, 6,1% vs 2,5% pour l'ecstasy/MDMA et 2,5% vs 0,6% pour l'héroïne (nous avons sélectionné les substances consommées par les sujets de la recherche). Cette réalité de consommation trouve plusieurs explications.

Si pendant longtemps le rôle de la femme a été circonscrit à l'entretien du foyer dans son ensemble, les dernières décennies ont vu un tel rôle se transformer aussi bien dans la société que dans la famille. L'évolution des mœurs et l'égalité entre homme et femme sont allées de pair avec l'apparition de consommation de substances chez les femmes. Pour autant, la femme consommatrice est stigmatisée par l'ensemble de la société, la femme se devant de préserver une image de féminité, sexualité et de maternité qui reste à ne pas abîmer. Dans nos sociétés, ce poids de l'image est donc encore bien présent pour la femme. La femme éprouvant du plaisir serait susceptible de se dérober au rôle projeté historiquement par un ensemble social culturel. L'homme dans sa consommation est davantage perçu comme un « normalien de culture » tandis que la femme renvoie à une image contraire à « sa nature ». Paolo Stocco présente ainsi les résultats d'une étude de l'Irefrea menée auprès de femmes toxicomanes : « la femme toxicomane non seulement supporte le poids de devoir gérer sa toxicomanie, mais elle ressent aussi le malaise de ne pas correspondre à la représentation et

---

<sup>284</sup> F. Beck, J.-B. Richard, R. Guignard, O. Le Nézet, O. Spilka, 2015, p.2.

aux attentes d'adaptation sociale consolidées dans des modèles culturels, des traditions familiales et des codes sociaux. »<sup>285</sup>

Un autre aspect observé est celui des effets des substances qui entraîneraient sans doute une différence dans la consommation. Les perturbations dans le cycle hormonal – ayant des conséquences directes (aménorrhée) dans les risques de transmission de pathologies médicales lors de grossesse – seraient des facteurs de risque sans doute moins engageants. En référence à l'étude menée, Stocco poursuit : « ces études montrent que les femmes toxicomanes demandent moins facilement de l'aide aux services professionnels et qu'elles s'adressent plus souvent aux réseaux d'entraide informels [...] même lorsqu'elles succombent sous le fardeau de toute une série de problèmes liés entre eux. »<sup>286</sup>. La représentation de femmes dans les structures spécialisées semble alors significativement inférieure au nombre d'hommes substanceux.

Par ailleurs, quand une grossesse et donc une maternité émergent, les femmes dépendantes sont prises en charge dans des institutions différentes, pour un accompagnement plus global se situant également autour de la grossesse. De ce fait, elles ne font plus parties des réseaux auxquels nous nous étions adressés. L'adresse des femmes dépendantes aux substances pour le protocole de recherche semble alors être moins saisissable.

L'ensemble de nos protocoles uniquement masculins serait représentatif d'une échelle de consommations moins grande et moins accessible chez la femme.

Dans notre corpus théorique, nous n'abordons pas cette distinction entre femme et homme dans les consommations. Il semble d'ailleurs que la distinction se pose dès lors que le sexe féminin apparaît dans une recherche sur la dépendance aux substances. Dans la littérature, la distinction se fait sur la consommation féminine ou la consommation au sens large. De fait, nous considérerons les caractéristiques de la population rencontrée sur un mode masculin.

La toxicomanie masculine n'exclue cependant pas la composante féminine. En référence à l'hypothèse de Freud (1911 -1933)<sup>287</sup>, tout être humain – par une identification aux deux parents et une disposition corporelle – développerait une bisexualité psychique. Autrement dit, tout à chacun serait enclin à des dispositions masculines et féminines. « Nous

---

<sup>285</sup> P. Stocco, 2007/3, p.255.

<sup>286</sup> Stocco, *op cit*, p.255.

<sup>287</sup> Freud, (1911)/1993 - Freud, (1933)/1995.

disons donc qu'un être humain, qu'il soit mâle ou femelle, a une conduite masculine sur tel point, féminine sur tel autre. »<sup>288</sup>. Il s'agirait alors de faire aboutir cette dualité dans le développement psychosexuel normal. Chez les hommes substantieux, « un refus du féminin » (Schenckery) et « le refus de l'altérité et du renoncement » dans la problématique masculine montrerait la difficulté d'accéder à cette bisexualité psychique et donc au féminin en eux. Schenckery nous dit à ce propos : « les hommes héroïnomanes semblent être en difficulté face à cette « exigence de travail » que demande le travail du féminin chez l'homme pour parvenir à une sexualité de conquête, c'est-à-dire de pénétration. Ainsi se tournent-ils davantage vers l'héroïne que vers une femme en attente de son amant, celui qui viendra l'arracher à sa relation archaïque à sa mère. »<sup>289</sup>

Si notre développement ne concerne pas les femmes substantieuses, il n'exclut pas, pour autant, la façon dont l'homme substantieux met en place le féminin en lui.

Cette question du masculin et du féminin au sein de nos rencontres et du travail mené a eu, nous semble-t-il, des incidences sur notre recherche. Nous ne manquerons pas d'en discuter ultérieurement.

---

<sup>288</sup> Freud, (1933)/1995, p.197.

<sup>289</sup> Schenckery, 2005/1, p.151.

## Chapitre - II – Les outils cliniques : géosociogramme et épreuves projectives

---

Mettre en œuvre une recherche clinique s'est appuyé sur une réflexion commune, avec des professionnels du corps professoral et ceux des lieux de rencontre. L'utilisation des outils s'articulait dans une volonté d'inscrire scientifiquement notre réflexion et de l'éprouver dans un référentiel théorico-clinique commun.

Le choix des outils s'est donc fait à la lumière de notre pratique et d'une argumentation construite autour d'une mise en perspective de notre propos, d'une éthique et d'une déontologie.

### Préambule

#### *Éthique et déontologie*

La question de l'éthique se pose pour agir au mieux dans toutes situations. Elle nous conduit à un choix de comportements respectueux pour l'autre et nous-mêmes. Se référer à une éthique est donc nécessaire pour instaurer un cadre bienveillant dans la rencontre avec le sujet. De ces *normes comportementales et positionnements psychiques* pensés découlent un devoir, autrement appelé une déontologie professionnelle. La loi sera alors détentrice de ce cadre, à travers des textes codifiant cette déontologie et les règles éthiques s'y associant. Dès lors, l'éthique correspond à ce qui nous paraît être notre comportement le plus juste, réglementé par la déontologie.

Dans la pratique, en tant que psychologue clinicienne, nous nous référons au code de déontologie des psychologues. En France, nous ne trouvons pas de code de déontologie de la recherche en psychologie clinique. Pour autant, Jean-Paul Caverni précise : « tous les textes s'accordent : la recherche procède du droit de connaissance reconnu à tout individu, entre autres par la Déclaration universelle des droits de l'homme. Elle doit contribuer à améliorer la condition humaine, individuelle et sociale, chaque fois que cela est approprié et possible. On sait que cet aboutissement d'application suppose le plus souvent des détours par des recherches fondamentales qui n'ont d'autre finalité que de connaître »<sup>290</sup>

---

<sup>290</sup> J.-P. Caverni, 2001, p.83.

La déontologie appliquée à la recherche suppose donc que toute personne soit libre, consentante et informée de la procédure, des conditions et des objectifs. Cela nous renvoie à la nécessité de s'accorder autour d'un consentement établi préalablement.

Nous inscrivons ainsi notre recherche à partir du code de déontologie des psychologues et d'un code de conduite du chercheur<sup>291</sup>.

#### *Dans le cadre de notre recherche*

S'engager dans une recherche clinique nous conduit dans un autre travail que celui de la pratique. Il relève d'un devoir de penser où l'étude de l'être humain permettrait d'améliorer sa prise en charge. Dès lors, le travail de recherche, dans un effort de généralisation, s'adresse à toute personne intéressée.

« Une richesse de la science, et particulièrement de la psychologie, tient précisément à la diversité des approches et des démarches qui la constituent. Le débat critique entre courants de pensée (de même qu'au sein de chaque courant) est un devoir scientifique. Mais ce débat doit rester intellectuel, pour être intelligent et par là intellectuellement intelligible. [...] Le chercheur doit s'adresser à notre esprit. »<sup>292</sup>

La recherche est consécutive de la pratique. L'une et l'autre, loin de s'exclure, participent conjointement à la mise en question et à l'exercice de s'y résoudre.

En amont de la mise à l'épreuve de notre recherche, une réflexion s'est donc instaurée imprégnée d'une déontologie professionnelle, d'une éthique de recherche pour aboutir à une conduite déontologique de la recherche. Penser le thème de cette dernière correspond à penser la faisabilité du travail. Ici, commence une démarche éthique, car, au-delà des aspects pratiques, les sujets de nos rencontres sont à préserver.

Ainsi, il paraissait indispensable que notre recherche se base sur les éléments suivants :

- une attestation de consentement signée avant la mise en place du protocole pour chacun des sujets ;
- un anonymat complet des personnes rencontrées et de leur famille ;

---

<sup>291</sup> Caverni, *op cit.*

<sup>292</sup> *Ibid*, p.96.

- une information générale sur le cadre, les objectifs et la démarche de notre travail ;
- une information sur le déroulement de chacune de nos rencontres pour préciser les modalités de recueil des données ;
- une explication sur la prise de notes pendant les entretiens ;
- l'entière liberté d'arrêter la recherche à tout moment ;
- la possibilité, après avoir terminé le protocole de refuser à ce que les données soient utilisées ;
- notre disposition à être joignable pendant la durée du protocole ;
- un suivi avec des professionnels extérieurs à notre recherche ;
- la réponse aux questions que le sujet pourra se poser pendant l'entretien, et pour les épreuves projectives, avant et après leur passation.

Nous avons fait le choix de prendre des notes de certains éléments pendant les entretiens semi-directifs, et d'une prise de note totale pendant la passation des épreuves projectives, sans utilisation de magnétophone. Ce dernier nous paraissait inconfortable dans la mise en place d'une relation avec le sujet, tel un élément tiers apporté à nos côtés. Nous avons fait appel à nos capacités de mémorisation, à notre propre singularité dans ce qui retiendra notre attention, à nos propres sensations et comportements pendant et après les entretiens, et au travail d'analyse de cet ensemble. Nous avons pris le temps après chacun des entretiens de noter plus en détails ce qui c'était passé lors de ces derniers.

Pendant les épreuves projectives, la prise de note nous semblait un élément pertinent dans le jeu de la relation. Ainsi, au-delà de la réflexion, le sujet nous mettait au travail comme il l'était dans ce qu'il nous faisait parvenir. La relation alors dissymétrique tentait un jeu de miroir, où des enjeux relationnels pouvaient se mettre en place.

Les outils utilisés viennent donc prendre une place spécifique dans l'avancée de notre propos. L'apport de chacun dans ses spécificités se fait au regard d'une complémentarité de tous, dans un référentiel analytique commun.

## II.1 - De l'arbre généalogique à la représentation graphique : intérêt du génosociogramme

Le génogramme est une représentation graphique de l'arbre généalogique sur au moins trois générations. Autrement dit, des signes particuliers sont attribués pour représenter les membres de la famille, hommes, femmes, les différentes unions ou ruptures ainsi que les décès. Le génosociogramme contient, en plus, la nature des liens entre les membres de la famille, les dates, les âges et les situations sur la représentation graphique. La codification permet d'avoir un langage commun sur les représentations, elle sert de support à la projection.

### 1.1 - Autour du génosociogramme

Plusieurs termes désignent la représentation de l'arbre familial. Rémy Amouroux<sup>293</sup> propose d'en distinguer trois : l'arbre généalogique, le diagramme familial et le génogramme. Le premier retrace l'ensemble d'un phénomène. Se retrouvent des arbres généalogiques permettant d'authentifier la filiation et des arbres de la connaissance (P. Mouchon, 19<sup>ème</sup> siècle).

Les arbres sont ensuite épurés de leurs aspects symboliques et décoratifs et deviennent des diagrammes. Ils ont « pour but de naturaliser la filiation. On parle de Pédigrée [...], à des fins eugénistes. »<sup>294</sup>. Murray Bowen sera un des premiers à utiliser le diagramme dans un but thérapeutique et parlera de processus de transmission multigénérationnelle. L'important, pour cet auteur, est le support visuel de sa propre vision-représentation. Pour autant, il n'emploie pas le mot *génogramme*, car l'accent porterait sur la généalogie.

Le terme de *génogramme* revient à Philippe Guérin qui véhicule l'idée de transmission. De nombreux auteurs ont participé à l'enrichissement de la pratique du génogramme. Monica McGodrick pense cet outil thérapeutique comme une façon de se représenter le fonctionnement familial. Ellen F. Wachtel (1982) intègre l'hypothèse projective dans l'intégration des remarques et réactions du sujet pendant la réalisation de l'arbre.

---

<sup>293</sup> Lors de son intervention intitulée « Génogramme et arbre généalogique : aspects historiques et épistémologiques », à la journée de l'UNIL, *L'arbre généalogique : regards psychanalytique et systémique*, 14 novembre 2014, Lausanne, Suisse.

<sup>294</sup> Journée de l'UNIL, R. Amouroux, Lausanne, 2014.

Quant à Ancelin Schützenberger, elle intègre la dynamique familiale dans le sens où la représentation prend en compte la perception des différents liens entre les membres de la famille. Son travail avec Jacob Levi Moreno sur le psychodrame influence ainsi l'apport au génogramme.

Quoi qu'il en soit, le génogramme permet de visualiser d'un seul coup d'œil la représentation de l'histoire familiale du sujet. Il ne s'agit pas ici d'en fournir des interprétations, mais d'en dégager les caractéristiques. Le génogramme est un support à un travail où – comme dans tout travail – l'impensable, de l'histoire généalogique, peut venir faire effraction.

Le génogramme comme outil de médiation thérapeutique est essentiellement utilisé au sein du courant systémique et généalogique. Toutefois, son usage clinique se centre sur une projection graphique où le travail de l'inconscient se met à l'œuvre. Dans ce sens, il apparaît intéressant dans la formulation d'hypothèses cliniques sur la manière dont l'inconscient individuel et familial est projeté.

« Le génogramme peut mettre en lumière à la fois les modèles actuels et les modèles historiques ainsi que les structures familiales dysfonctionnelles. »<sup>295</sup> Telle une carte graphique, le génogramme donne un aperçu et suscite une dynamique.

Il présente donc l'intérêt de visualiser ce qui parfois ne se met pas en mots. Le manque d'informations sur un événement ou sur un membre de la famille nous permettra de repérer les conduites émotionnelles et la fonction du non-dit. Les absents, aussi appelés les morts, les ignorés peuvent être découverts, nous indiquant les traces éventuelles de la fonction du secret. La place de chacun, tel un contrat narcissique se travaille alors autour du génosociogramme. Notre regard se portera aussi sur la façon dont le sujet se place et place chacun des membres représentés ; l'espace qu'il choisit de prendre ; les indications qu'il décide de donner ou non. Nous cherchons par ailleurs « les modèles de fonctionnement, de relations, et de structure qui se poursuivent d'une génération à l'autre. »<sup>296</sup>

Autant que faire se peut, nous tenterons de repérer les coïncidences de dates, d'âges et de cycles de vie, tout en tenant compte du contexte social et politique des époques.

L'arbre vient aussi alimenter un discours, tous deux faits de récits, nous en analyserons le contenu latent.

---

<sup>295</sup> M. McGoldrick, R.Gerson, 1994, p.22.

<sup>296</sup> Mc Goldrick, Gerson, *op cit*, p.24.

Le génogramme est donc un outil d'interprétation valable permettant de repérer différentes dimensions du travail de projection.

Le génogramme ne se construit pas autour de bonnes ou de mauvaises réponses, il représente une projection psychique de représentations conscientes et inconscientes du sujet. En cela, il constitue une production unique à un moment donné de l'histoire. Autrement dit, il est une focalisation sur une dimension de cette histoire. Dès lors, le géosociogramme présente « une appropriation subjective. [...] Il prend les éléments qu'il veut. On peut parler d'une construction de l'historicité en lien avec les apports de l'arbre. »<sup>297</sup>

De la même façon, il n'existe pas de manière correcte d'établir un génogramme. Toutefois certaines codifications sont mises en place, ce sont des indications permettant une structure du dessin.

## 1.2 - Les conventions graphiques

Travaillant une seule fois sur les géosociogrammes des personnes rencontrées, nous suivons les conventions établies par Ancelin Schützenberger sans toutes les utiliser. Le géosociogramme reste une représentation schématique et ne donne pas de détails sur les événements de l'histoire.

Le cercle représente la femme ( ○ ), un triangle ( △ ) représente l'homme, unis aux parents par un trait ( — ) simple en forme de U.

L'union libre dans un couple est représentée par un simple trait (—), l'union du mariage par un double trait ( = ), les séparations sont représentées par un trait oblique sur le trait d'union ( / ) et par un double trait oblique pour les divorces ( // ).

Le mari est usuellement placé à gauche et la femme à droite sur le géosociogramme. L'âge est en général indiqué dans le cercle ou le triangle de chacune des personnes vivantes. Toutefois, dans le but de préserver l'anonymat des sujets et de leur famille, nous ne leur avons pas spécifiés cette convention.

La croix est utilisée pour indiquer le décès d'une personne. Nous l'avons ainsi codifié dans le support donné à chacun des sujets, leur précisant qu'ils pouvaient aussi utiliser un autre

---

<sup>297</sup> B. Chouvier, « Discussion », journée de l'UNIL, *L'arbre généalogique : regards psychanalytique et systémique*, 14 novembre 2014, Lausanne, Suisse.

symbole pour pointer les décès. Généralement, les causes et l'âge du décès sont indiqués à côté du symbole. Nous ne leur avons pas demandé de les faire figurer sur leur génosociogramme, mais les avons pris en compte dans nos notes.

Pour une meilleure visibilité de leur place au sein de leur représentation, nous leur avons demandé de s'entourer. Conventionnellement, « le trait circulaire entoure les personnes vivant sous le même toit. »<sup>298</sup>

Nous avons laissé la liberté au sujet de nommer qui il voulait et lui avons demandé de se nommer lui-même avec un pseudonyme. Les noms et prénoms ont ensuite été cachés par souci de confidentialité dans la retranscription du dessin. Seul leur pseudonyme reste apparent.

Le choix des couleurs est laissé au sujet. Le rouge est mis de côté et sert à représenter les événements marquants et dramatiques, les liens en mauvaise entente. Le vert est utilisé pour représenter les liens de bonne entente.

Nous avons, ainsi, pris quelques dispositions par rapport aux conventions graphiques proposées, notamment par souci de préserver la confidentialité des sujets et par rapport au temps imparti pour la réalisation de ce graphique. Par ailleurs, la croix correspond à un symbole religieux, compris par tous, mais peut-être pas représentatif pour tous. Le génosociogramme reste une construction individuelle aux prises des représentations et des appartenances du sujet. Entendre ce dernier dans sa singularité ouvre les portes du symbolique.

### 1.3 - La passation

Le génosociogramme est proposé dans le deuxième temps de l'entretien. Un premier temps se déroule autour d'un entretien semi-directif où, à partir de deux ou trois questions, nous laissons le sujet associer pour ensuite lui proposer de dessiner son arbre.

L'entretien semi-directif se basait sur une approche clinique dans le but d'aborder avec les sujets les différents thèmes inhérents à leur consommation.

Nous étalions devant le sujet une grande feuille blanche format A3, des crayons de couleurs, des stylos et des feutres, après avoir mis de côté ceux de couleurs rouge et noir. Ces derniers sont utilisés dans le second temps du dessin.

---

<sup>298</sup> Ancelin Schützenberger, 1993, p.87.

Le sujet a donc le choix dans l'utilisation des couleurs et des matières pour représenter la structure de son arbre.

La feuille d'explication des cotations est placée devant eux pour leur permettre de se repérer. Nous leur demandons ensuite de dessiner leur arbre généalogique en se servant de la feuille de cotation. Celle-ci est divisée en deux pôles : l'un avec les conventions graphiques pour le génogramme et l'autre avec la symbolisation des différentes ententes pour en faire un génosociogramme.

Nous n'intervenons en aucun cas sur leur représentation et leur demandons de ne pas effacer les erreurs pouvant être commises.

Certains ne savent pas comment commencer. « Cette hésitation est importante, car elle pose la question de savoir qui est le centre de sa vie »<sup>299</sup> Il s'agit alors de conseiller de commencer par ce qu'il leur vient à l'esprit en premier.

Le travail de liaison se met ensuite en place, les nouvelles hésitations telles que placer un cousin ou pas, étaient laissées à leur décision à leur décision. Ce travail de représentation s'accompagne d'un récit, d'histoires racontées autour de telle ou telle personne. Nous prenons en note suivant les associations de pensées du sujet, dessinons parfois nous aussi, de côté, au fur et à mesure.

Le premier temps du dessin est celui de la structure. Il s'agit de placer et dessiner les membres, les unions, les séparations, les décès et événements.

Le deuxième temps est consacré aux liens entretenus entre les membres. Le sujet est libre de représenter ceux qu'il souhaite.

Notre travail de recherche ne pousse pas à l'investigation, mais au questionnement éventuel. Ainsi, nous sommes amenés à demander des précisions pendant la réalisation du génosociogramme, sans pousser chez le sujet une recherche généalogique dans un après-coup. Car d'un point de vue éthique, il est important de respecter les défenses du sujet.

L'arbre terminé, le sujet a la possibilité de le prendre en photo s'il le souhaite, mais il ne peut pas l'emmener avec lui. Nous le gardons comme support à notre travail. Nous le ramènerons à chaque prochain entretien et le laisserons à la disposition du sujet autant de fois qu'il souhaitera le voir, le compléter, le prendre ou reprendre en photo.

---

<sup>299</sup> Ancelin Shützenberger, 2015, p.122.

Nous avons à l'aide d'un logiciel reproduit l'arbre, tel qu'il était construit par le sujet, puis tel qu'il se présente dans la réalité génétique et biologique des placements.

## II.2 - Rorschach et T.A.T : épreuves complémentaires

Les épreuves projectives sont autant utilisées dans un cadre de pratique professionnelle que dans un cadre de recherche clinique. Leur utilisation invite le sujet à une « situation de jeu » pour reprendre l'expression de Pascal Roman, où des productions inconscientes feront émerger des conduites psychiques du sujet, où des « expériences relationnelles de son histoire »<sup>300</sup> – que nous entendons au sens large – peuvent se rejouer.

Les deux épreuves sont construites sur un support visuel – non figuratif pour le Rorschach et figuratif pour le T.A.T – où le stimulus extérieur en tant qu'objet externe, permettrait « une mise en jeu des organisateurs de l'activité de symbolisation »<sup>301</sup>.

Roman poursuit alors « selon cette modélisation, le trajet de l'excitation emprunterait les voies régrédientes de l'appareil psychique, afin de se construire en liaison somatique, puis en symbolisation primaire et secondaire, interrogeant d'une part la liaison des éprouvés primaires à partir de l'expérience somatique ainsi que les traces de l'impensé familial, et d'autre part les censures liées aux interdits dans leur élaboration secondarisée. La réponse projective porterait ainsi la marque de ce cheminement intrapsychique, de ses avatars, voire de ses faillites. »<sup>302</sup>

Les épreuves projectives rendent compte d'un mouvement psychique emprunt d'opérations psychiques dont les traces sont celles de mécanismes de liaison ou déliaison.

### 2.1 - Le Rorschach

Élaboré par Hermann Rorschach en 1920, l'épreuve du Rorschach servait à la construction d'un diagnostic pour toute personne normale ou pathologique, de l'enfant à l'adulte. Complémentaire de l'entretien clinique, il permet certaines fois d'appréhender des signes non détectés au cours des entrevues précédentes. Sa sensibilité, sa validité et sa fidélité

---

<sup>300</sup> P. Roman, 2006, p.15.

<sup>301</sup> Roman, *op cit*, p.33.

<sup>302</sup> *Ibid*, p.33.

sans cesse renouvelées, rendent cette épreuve fiable dans l'appréhension de l'appareil psychique.

Les tâches d'encre apparaissant sur les planches servent au support de la verbalisation dans la traduction d'une image en mots. De ce jeu, nous repérons les possibilités de symbolisation et les capacités de transformation ainsi que les modalités les accompagnant.

Le matériel est composé de dix planches. Les planches présentent des configurations structurales et sensorielles diverses :

\* la dimension structurale unitaire ou compacte de certaines planches sera intéressante pour témoigner de l'unité du sujet et des modalités avec lesquelles le sujet se saisira de cette unité ou pas. La dimension bilatérale d'autres planches interrogera l'ouverture ou la fermeture des planches en fonction de leur forme inviteront à des projections massives, angoissantes ou à des modalités de rassemblement ou de dispersement.

\* la dimension sensorielle des planches par la palette de tonalités apportées, aussi dans des dégradés de tons – noir, gris, blanc, pastel – vient susciter des émergences pulsionnelles et affectives ou une tentative de lutte contre ces émergences.

#### A – Les sollicitations latentes des planches

Chaque planche renvoie à un contenu latent aux prises à une tonalité émotionnelle et des sollicitations symboliques diverses. Le contenu latent des diverses planches a été pleinement étudié et théorisé par Chabert à la suite de plusieurs auteurs dont Françoise Minkowska, Roy Schafer et Didier Anzieu pour n'en citer que quelques uns. Nous proposons de regrouper les planches sur des caractéristiques intéressantes pour notre recherche et d'en expliciter rapidement les contenus latents.

La planche I dans un premier contact avec le matériel place le sujet dans une possibilité d'évocation des premières relations à l'environnement par la mobilisation des mouvements objectaux ou dans une mise en place des mouvements narcissiques. Par là-même, elle vient poser une ébauche d'un mode de fonctionnement notamment aux premiers objets.

Cette première planche rappelle la planche IX dans un renvoi aux relations précoces. Cette planche apparaît intéressante dans ce que le sujet pourra mobiliser comme possibilité de projection ou de fonctionnement défensif dans un appel à des mouvements régressifs.

La planche II, en écho de la planche VII, par le creux central ou autrement dit la lacune blanche, mobilise la question des limites entre dedans et dehors. Si la sensation de vide peut-être présente à la planche II, la planche VII renvoie à une résonance maternelle et la question de la construction de l'imaginaire maternelle. Par leurs sollicitations latentes, elles permettent de dégager les modalités de construction face à un objet primaire et quelque peu la question du lien par les délimitations possibles ou angoissantes alors suscitées.

Les planches III et VI par des stimuli renvoyant à la bisexualité marqueraient les problématiques de l'identification à une identité, notamment sexuelle.

La planche IV participe à une forme d'identification à travers des représentations de puissance ou de passivité dans Les mouvements accompagnant cette identification qu'ils se trouvent sous une forme crue, dans une idéalisation ou une agressivité pourraient témoigner d'un conflit interne et ainsi participer à l'analyse de la constitution des objets primaires.

La planche V, planche compacte et unitaire, renvoie à une problématique d'identité et par là-même de la constitution du Moi dans nous cherchons à saisir sa solidité.

Les dernières planches, dans l'apparition des couleurs pastel suscitent des mouvements de régression à travers des expériences antérieures temporelles.

Dans ce sens, la planche X – dernière de la passation – elle vient réactiver des problématiques des séparations et d'individuation permettant de questionner la solidité des limites interne/externe.

## B – Modalités de la passation

L'épreuve est toujours proposée à la suite d'un entretien clinique. Dans le cadre de notre protocole, elle arrive après un entretien et la réalisation du génosociogramme.

Si la demande de passer les épreuves n'a pas été directement formulée par le sujet lui-même ou demandée par l'institution les accueillant, son élaboration a été possible avant la passation. Ainsi, le consentement signé sert de contrat où préalablement, le sujet a eu connaissance de l'épreuve projective à venir. Nous considérons que sa venue à l'entretien de passation des épreuves vient répondre à une demande chez lui, au moins celle de la curiosité.

La consigne prend alors une place significative dans la démarche de la passation. La souplesse, l'indication de projection/perception et celle de limitation sont des éléments essentiels à la mise en place du cadre. La consigne proposée par Chabert correspond à cet

ensemble et permet de se référer à la relation établie « à travers les trois termes : sujet-test-clinicien »<sup>303</sup>.

Nous reprenons donc sa formule : « Je vais vous présenter dix planches et vous me direz tout ce à quoi elles vous font penser, ce que vous pouvez imaginer à partir de ces planches. »

Deux temps caractérisent le déroulement de l'épreuve. Le premier temps est celui de la *passation spontanée*. Après avoir énoncé la consigne au sujet, nous lui montrons les planches une par une en prenant le temps qui est le sien. Nous notons les associations du sujet, en respectant son vocabulaire, ses erreurs, lapsus, ses temps de pause, ses questions... Lorsque nous avons à intervenir pendant cette passation, nous notons scrupuleusement nos interventions. Celles-ci se doivent d'être neutres et bienveillantes.

Le deuxième temps est celui de l'*enquête*. Nous sommes alors davantage impliqués puisqu'un échange se met en place entre le sujet et nous. Nous reprenons les planches une par une avec le sujet et lui formulons à nouveau une consigne – nous avons suivi celle de Chabert : « nous allons maintenant reprendre les planches ensemble ; vous essaieriez de me dire ce qui vous a fait penser à ce que vous avez évoqué. Bien entendu, s'il vous vient d'autres idées, vous pouvez m'en faire part. »<sup>304</sup>

La passation se termine par l'*épreuve des choix* où nous demandons au sujet de choisir les deux planches qu'il a le plus aimé et les deux planches qu'il a le moins aimé.

### C – L'intérêt de l'épreuve dans notre recherche

Proposer l'épreuve du Rorschach nécessite de connaître ce que nous cherchons. Chabert le formule ainsi : « le clinicien doit connaître les objectifs qu'il recherche et les questions qu'il pose quand il décide de proposer des épreuves projectives. »<sup>305</sup> Le travail de figuration « permet de passer de la tâche d'encre à une représentation. »<sup>306</sup>. Ces dernières viendraient traduire, témoigner « des préoccupations du sujet, de ses souffrances, de ses luttes, de ses plaisirs, etc. »<sup>307</sup>

---

<sup>303</sup> Chabert, 2012a, p.26.

<sup>304</sup> Chabert, *op cit*, p.31.

<sup>305</sup> *Ibid*, p.11.

<sup>306</sup> Chabert, 2004, p.50.

<sup>307</sup> Chabert, *op cit*, p.50.

Le Rorschach dans sa dimension de « dispositif à symboliser » par la projection suscitée, interroge les modalités d'investissement des expériences primaires et les organisateurs de la vie psychique notamment à travers la perméabilité des espaces internes et externes.

Autrement dit, le support – objet externe – doit être constitué comme objet de la réalité externe à partir d'une construction d'objet interne pour rendre compte de l'expérience d'hallucination et au-delà du travail de symbolisation.

Nous reprenons les propos de Roman dans ce qui fait l'engagement du sujet dans ce jeu possible de la projection à la symbolisation :

- « la capacité du sujet à investir une aire transitionnelle d'expérience [...] » ;
- [...] « la qualité des processus à l'œuvre dans l'élaboration du jeu » c'est-à-dire « les modalités selon lesquelles la scène du jeu sera investie, sur la nature des mises en scène élaborées à partir des potentialités identificatoires du sujet, et sur le niveau de verbalisation »<sup>308</sup>.

Dès lors, l'intérêt du Rorschach s'est présenté dans la dynamique de rencontre avec les sujets dépendants de substance dans leur capacité à investir une aire transitionnelle située entre réalité interne et réalité externe, entre réel et imaginaire. S'ancre alors la possibilité de différencier le dedans du dehors dans une question des limites, très prégnante chez les sujets dépendants aux substances. Autrement dit, la capacité à différencier moi/non-moi puis sujet/objet est au centre de nos questionnements. À partir de là, la question de l'identification est en place et par là-même celle de l'instance moi-même dans sa suffisance et sa stabilité.

Le Rorschach sollicite donc deux modalités dans les conduites psychiques. Tout d'abord celle d'un objet réel, de par sa matérialité, et les perceptions sollicitées. Puis celle du recours à l'imaginaire, dans les projections apportées. Ces dernières se traduisent par une élaboration de la perception en scénarios fantasmatiques imprégnés d'une réalité interne de représentations et d'affects.

Par ailleurs, la structure du Rorschach rappelle Chabert permet l'évocation de la représentation de soi et celle de représentations de relations dans des dimensions narcissique et de relation à l'objet. Ces deux axes sont centraux dans la clinique des sujets substancieux, d'une part dans la place occupée par le sentiment de vide et d'autre part, dans la relation du sujet à l'histoire familiale.

---

<sup>308</sup> Roman, 2006, p.42.

Les conduites psychiques mobilisées sont interprétées selon les concepts analytiques définis autour de quatre axes :

- la nature de l'angoisse dans sa mobilisation, ses fonctions et la problématique qu'elle suscite ;

- les mécanismes de défense dans leur nature et le statut qu'ils empruntent ;

- les registres identitaires et identificatoires sollicités à travers l'image du corps, les frontières du Moi et les enveloppes psychiques ;

- les phénomènes transférentiels, c'est-à-dire les investissements transférentiels autour de la réactivation de modalités relationnelles, des mouvements pulsionnels, des déplacements sont à l'œuvre et le contre-transfert suscité par cette rencontre.

Ces derniers sont traités selon le modèle de cotation autour du mode d'appréhension, du contenu, du déterminant et des banalités. À partir de ces éléments, nous construirons le psychogramme qui nous permettra de situer le sujet par rapport à des normes, sans en dégager d'hypothèses. Cela se fera au regard de l'ensemble du protocole.

Les processus primaires et secondaires, les représentations de mots et de choses sont autant d'éléments de la perception-projection mis en avant au Rorschach. Ces registres traduisant les mobilités psychiques présentent un intérêt dans l'analyse de l'instrument projectif pour les sujets substantieux.

## 2.2 - Le T.A.T

Le Thematic Apperception Test fut créé par Christiana D. Morgan et Henri A. Murray, entre 1935 et 1943 où il prend sa forme définitive avec 31 planches. Le TAT est un matériel figuratif – en noir et blanc – et ambigu. L'idée d'une scientificité du test se trouvait organisée autour d'histoires racontées par les sujets comme évocations déguisées de leur vie réelle. L'idée a évolué notamment avec le mouvement français, autour des années 1950, les recherches s'orientent ainsi dans une perspective différente. Vica Shentoub avec Rosine Debray permet d'appliquer le TAT à une clinique infantile et d'en dégager une fiabilité diagnostic. Pour ce faire, seulement une partie des planches est retenue. Le TAT en tant qu'épreuve sollicite des conduites perceptives et projectives. Dès lors, il s'agit de placer l'histoire du sujet dans un ensemble de projections de fantasmes inconscients entre rêves et « produit « cognitif » », pour reprendre l'expression de R.R Holt citée par Chabert. Autrement

dit, le récit prend sa source dans le fantasme, alors communicable par l'effet de la pensée secondaire et des processus s'y rattachant.

Les contenus latents des planches dans des problématiques œdipiennes, préœdipiennes ou dépressives renvoient à un fantasme sous-jacent. L'ensemble de ces problématiques mobilise la variété des fonctionnements psychiques dans des conduites psychiques diverses.

Le matériel actuel est composé de 14 planches dont certaines sont présentées en fonction du sexe du sujet (les planches 6, 7, 8 et 9GF) et d'autres sont communes aux deux sexes réparties entre (1, 2, 3BM, 4, 5, 10, 11, 12BG, 13B, 19 et 16) ; la planche 13MF est incluse seulement dans les protocoles de sujets adultes. Les planches se présentent selon un ordre de passation, même si leur numérotation est maintenant discontinuée. Le respect de cet ordre est important dans la dynamique de l'épreuve puisque chaque planche présente des sollicitations propres et une modification du stimulus : allant du plus figuratif au moins concret.

#### A – Les sollicitations latentes des planches

Les sujets de notre recherche étant exclusivement masculins – par effet de la recherche – nous avons donc travaillé avec les planches communes aux deux sexes et celles propres aux protocoles masculins. Les différentes planches renvoient à des sollicitations latentes diverses dont les contenus ont été pleinement exposés par Chabert. L'ensemble de l'analyse, en fonction des sollicitations latentes se suivant planche par planche, est importante et nous en tenons compte dans chacun de nos protocoles.

Toutefois, ici, nous nous permettons d'exposer seulement certaines planches dont le contenu latent fait directement écho à nos hypothèses de travail.

Les planches sollicitant une problématique de perte à travers différentes modalités s'avèrent répondre à notre hypothèse 2 sur la question de l'organisation des mondes interne et externe et le traitement de la perte. Ainsi, la planche 3BM est pertinente dans ce que le personnage recroquevillé peut solliciter sur un versant dépressif, cette planche fait écho à la planche 12 BG où le paysage avec un seul indice de présence humaine – la barque – peut évoquer de la perte dans des mouvements dépressif-narcissique. Les planches 4, 7 BM, 10 et 16 viennent mobiliser la problématique de perte dans la possibilité de séparation dans la relation avec l'autre – qui sont le matériel et le clinicien à la planche 16 ; la planche 6BM

dans la possibilité d'une représentation de perte d'amour objectal ; la planche 8BM dans l'angoisse de castration possiblement évoquée et la destruction d'objet s'y associant, cette planche fait écho à la 13MF dans la mobilisation d'une perte violente possible liée à la destruction d'objet. Quant à la planche 19, elle sollicite directement la problématique des limites dans la différenciation entre un bon et un mauvais objet et peut alors venir réactiver le versant dépressif déjà sollicité aux planches 3BM et 12BG.

Les mêmes planches peuvent venir répondre à différentes problématiques et donc différentes hypothèses. Ainsi, les hypothèses 1 et 3 dans la notion de mode relationnel à l'objet viennent mobiliser plusieurs planches dont celles où figurent plusieurs personnages : les planches 5, 6BM, 7BM, 10 et 11.

De façon plus spécifique, l'hypothèse 3 rend compte des possibilités d'identification et dans la continuité, l'hypothèse 4 rend compte, quant à elle, d'une possibilité de différenciation par un espace de création. Ces différentes possibilités sont plus précisément mobilisées à travers les sollicitations latentes des planches 1, 2, 13B et 16.

L'utilisation de toutes les planches dans des sollicitations différentes témoigne de la richesse du matériel et de son utilité au sein de notre recherche.

## B – Les modalités de la passation

L'épreuve du TAT peut être proposée seule dans le cadre de la recherche. Toutefois, la nécessité d'affiner les modalités psychiques du sujet nous a conduits à l'associer au dessin de l'arbre et à l'épreuve du Rorschach.

La difficulté de mobilisation des sujets à venir au rendez-vous nous a poussés à faire passer le TAT à la suite du Rorschach. Nous avons favorisé un temps de pause entre chaque épreuve.

Le sujet est alors déjà pris dans un mouvement d'élaboration. Pour autant, le matériel passe d'un stimulus non-figuratif à un stimulus figuratif et la consigne change. Cet ensemble invite le sujet à une nouvelle expérience, se laissant aller à la rêverie à partir d'un percept sans que cela soit désorganisant ou contraignant.

Nous énonçons la consigne au sujet avant de lui présenter les planches une par une. Nous reprenons la consigne élaborée par Chabert : « Imaginez une histoire à partir de la planche ». La passation se fera en une fois, sans temps d'enquête par rapport au Rorschach.

Toutefois quand le sujet est en difficulté ou ne respecte pas la consigne, nous pouvons poser des questions ou rappeler cette consigne. Nous prenons en compte ces interventions dans l'analyse des données.

Nous prenons mots à mots, scrupuleusement et intégralement, avec les silences et les erreurs, les récits du sujet.

Ces derniers seront ensuite analysés en fonction de la feuille de dépouillement, puis interprétés au sein d'une synthèse.

La feuille de dépouillement, élaborée par Schentoub (1968), subit quelques transformations avec Françoise Brelet-Foulard (1981) avant d'être réorganisée en 2001 par Chabert, puis en 2003 par Brelet-Foulard et Chabert. Elle comporte quatre séries de procédés d'élaboration du discours<sup>309</sup> :

- Série A : modalités rigides, dans le registre du contrôle ;
- Série B : modalités labiles dans le registre de l'imaginaire et de l'affect ;
- Série C : modalités d'évitement du conflit ;
- Série E : modalités marquées par l'émergence des processus primaires.

#### C – L'intérêt du T.A.T

« Construire une histoire au TAT est un acte d'organisation plutôt qu'un acte d'imagination. Analyser cette organisation revient à « tester » l'autonomie relative du moi, sa fonction de synthèse et d'intégration »<sup>310</sup>. Autrement dit, les récits au TAT permettent de dégager les conflits défensifs du sujet dans une dynamique intrapsychique, les identifications et les modalités de relation à l'objet. En cela il vient compléter et affiner l'analyse des modalités psychiques dégagées à l'épreuve du Rorschach. Par ailleurs, la construction d'une histoire vient faire écho à la construction graphique du génosociogramme. Dans cette dernière est représenté, dessiné pourrait-on dire, une représentation de l'histoire. Autrement dit, au TAT se raconte une histoire, là où avec le génosociogramme s'en dessine une. Si l'histoire représentée au génosociogramme est celle du sujet, l'histoire racontée au TAT est aussi une représentation du sujet.

---

<sup>309</sup> Nous reprenons la synthèse effectuée par Roman sur les procédés d'élaboration du discours, *op cit*, p.106.

<sup>310</sup> Shentoub (1982), in Chabert, 2004, p.56.

Le TAT vient par ailleurs mobiliser la capacité de créer une aire transitionnelle dans le sens où il est à la fois matériel perceptif et projectif. Cette double injonction pose l'épreuve comme un objet réel et un lieu de déploiements subjectifs, autrement dit, un espace entre le réel et l'imaginaire. Le TAT invite d'autant plus à la capacité d'accepter cette situation paradoxale, puisque le déploiement des récits sur base de réalité perceptive se fait au gré de la rêverie.

Les limites entre dedans et dehors sont donc fortement sollicitées.

Le TAT dans les sollicitations latentes qu'il expose, notamment d'angoisse de perte, permet de repérer plus précisément les fonctionnements limites. L'investissement de la réalité extérieure à défaut d'une réalité interne structurante se déploie à travers la lutte contre le vide interne. Les procédés en processus primaires rendent alors compte de la fragilité de l'instance moïque. L'objet présent est parfois difficile à différencier.

Par ailleurs, certaines scènes exposent plus explicitement – par rapport au Rorschach, où il n'y pas de figuration – la triangulation dans la différence des sexes et des générations. Elles confrontent ainsi le sujet à une problématique œdipienne plus marquée dans le conflit sous-jacent et les modalités de relations aux objets associées.

Toutes ces raisons nous conduisent à utiliser le TAT en complément de l'épreuve du Rorschach et du dessin de l'arbre généalogique.

### 2.3 - Complémentarité des outils

Si la complémentarité des épreuves projectives a manifestement été discutée, celle de l'association avec le généosociogramme reste peu étudiée.

L'association du Rorschach et du TAT permet, comme nous l'avons dit précédemment, un affinement dans l'analyse des modalités de fonctionnement psychique. Les sollicitations propres à chaque planche, dans chacune des épreuves, permettent de faire la distinction entre deux registres : un axe narcissique / identitaire au Rorschach et un axe objectal / identificatoire au TAT. Ces deux registres nous permettront de construire nos synthèses quant au fonctionnement psychique du sujet.

Chabert parle de « sensibilisation d'une épreuve à l'autre, exploitation concomitante de l'une et de l'autre dans un effort d'analyse et de synthèse orienté vers le même but : s'efforcer de

saisir les diverses modalités de fonctionnement psychique d'un individu dans une visée qui en rassemble les aspects les plus variés, les plus hétérogènes, les plus contradictoires »<sup>311</sup>.

Autrement dit, Rorschach et TAT, de par leur complémentarité, autorisent le croisement des registres dans une visée d'approfondissement des aléas du fonctionnement psychique.

Le géosociogramme s'inscrit dans un autre registre de projection où les représentations de relations, la représentation de soi – dans une production individuelle – restent mises à l'épreuve. Les sollicitations latentes à travers le dessin correspondent à une inscription de soi dans la représentation de l'arbre et une reconnaissance des statuts et fonctions – et par là-même de la différence des sexes et des générations.

Roman le formule ainsi : « avec les épreuves graphiques, ou épreuves de dessin, il s'agit d'une invitation à jouer avec la trace, et plus particulièrement, de jouer avec la trace de soi inscrite sur une surface, sur fond de répétition des expériences de séparations précoces »<sup>312</sup>.

Alex Lefebvre parle d'une lecture complémentaire entre psychanalyse et systémie lorsque la question du lien semble être un point central dans la symptomatologie. Le travail généalogique vient ainsi dégager une perspective nouvelle dans la problématique rencontrée et permet un récit d'histoire, là où les épreuves projectives mettent en évidence la problématique. La connaissance, voire la reconnaissance et l'inscription s'associent alors.

Là où le géosociogramme ouvre une ébauche au roman familial, les épreuves projectives « en mettent en lumière les scénarios fantasmatiques »<sup>313</sup>.

Ainsi, le géosociogramme de par une projection effective vient mobiliser le sujet sur des problématiques conjointes à la projection perceptive des épreuves du Rorschach et du TAT. La mise en dessin viendrait compléter la mise en mots.

---

<sup>311</sup> Chabert, *op cit*, p.64.

<sup>312</sup> Roman, *op cit*, p.58.

<sup>313</sup> A. Lefebvre, 2013, p.43.



## Chapitre III – Hypothèses et opérationnalisation

---

### III.1 - Objectif de la recherche

Poser des concepts théoriques, tenter de relier des ensembles de pensées porte un sens quand la clinique vient en éclairer les rouages ou en illustrer les principes. Notre travail est alors d'apporter à la réflexion théorico-clinique<sup>314</sup> un aperçu de liens et de positionnements qui, bien loin de s'exclure, se complètent. Nous travaillons en écho à ce qui porte notre réflexion : nous construisons une pensée à partir de ce que les sujets substancieux ont eux-mêmes construit en terme de représentations et de fonctionnement. Tel sera notre travail et le retour que nous vous en proposons, une analyse détaillée de certains modes de fonctionnement pris dans le système de rencontres qu'a été notre recherche. Autrement dit, nous tiendrons compte des mouvements projetés, transférés, fantasmés rendant spécifique chaque analyse.

Nous invitons ainsi à suivre l'histoire de ce travail et sa construction. L'objectif de ce cheminement n'étant pas de proposer des généralités sur le fonctionnement ou la prise en charge des sujets substancieux mais de dégager certains aspects pouvant apporter un regard pluridisciplinaire à la réflexion, déjà foisonnante, concernant ces sujets. S'appuyant sur des outils moins proposés auprès de ce public et rarement utilisés conjointement (Rorschach/TAT et géosociogramme), la recherche se veut portée par plusieurs regards – clinique, généalogique, projectif – et orientée par un seul courant théorique : psychanalytique.

La formation en psychologie clinique interculturelle porte notre regard clinique dans son ouverture à l'autre sous toutes ses dimensions, laissant la place à ce qui émerge des croyances et problématiques de langue. Nous avons été amenés à traduire certains mots pour un protocole afin de coter de façon appropriée, mais nous gardons la perspective interculturelle dans le parcours de vie, les migrations et l'exil.

---

<sup>314</sup> Les rencontres cliniques nous ont poussés à nous poser des questions et à chercher des réponses aussi théoriques que cliniques. Nous pourrions alors dire clinico-théorique, bien que ce soit la théorie qui se présente en premier lieu de lecture de ce travail.

Le regard projectif nous est possible par notre formation à ce matériel en clinique de l'adulte et l'orientation transgénérationnelle prend appui sur un apprentissage externe grâce à des conférences, des formations et des lectures sur ce domaine d'étude.

À travers tous ces appuis, nous pensons les outils de recherche et analysons les résultats dans une perspective analytique. Autrement dit, nous utiliserons le Rorschach et le TAT en référence à l'École de Paris.

Le géosociogramme est utilisé par différents professionnels, nous le considérons sous son aspect projectif des représentations. Nous pouvons à partir de ce matériel, comme nous le dit McGoldrick « développer des hypothèses projectives sur le travail de l'inconscient »<sup>315</sup>.

Ces aspects pluriels portés par la même clé de voûte analytique définissent l'objectif de ce travail : construire un espace où penser les sujets substancieux, de penser pour les sujets substancieux, et où leur participation active, traçable (par le géosociogramme par exemple) contribuerait à la prise en charge. Il s'agit de proposer un lien entre plusieurs ensembles – le vide et l'histoire familiale – plusieurs regards – analytique et généalogique : établir un lien là où le sujet substancieux tente de déconstruire pour arriver à construire.

Il ne s'agit pas de transplanter le sentiment de vide dans l'histoire familiale ou vice-versa, mais de comprendre les interactions entre ces deux aspects, le sentiment de vide et l'histoire familiale.

### III.2 - Problématique de la recherche

Les sujets substancieux dans ce qu'ils donnent à voir et à entendre se servent de la substance comme moyen de survie à un intolérable psychique. Ce dernier semble être à évacuer, pour autant, cela n'est pas toujours possible. Les modes de fonctionnement hérités et construits, les représentations héritées et construites, les manques et les histoires hérités et construits sont autant de variations qui participent à la structuration du sujet, de ce qu'il pourra ou ne pourra pas dire, de ce qu'il s'autorisera ou ne s'autorisera pas à dire. Ainsi, l'histoire du sujet faisant, l'intolérable n'est pas toujours dicible, recevable et il présente un

---

<sup>315</sup> McGoldrick, Gerson, 1994, p.22.

risque possible d'ébranlement pour plusieurs ensembles (personnel, familial). La croyance en une homéostasie de l'environnement du sujet ou l'illusion d'homéostasie fortifie les barrages à la mise en parole. Le sujet dépendant aux substances met en acte pour dire ou pour tenter de faire éclater un système afin de le mettre en parole. De cette mise en acte à la mise en parole, la scène est offerte à la vue de tous. La mise en scène d'une souffrance est bien celle-ci : donner à voir par son corps le jeu interne pour que le spectateur saisisse la dite scène. Autrement dit, le sujet substantieux extériorise une partie de son théâtre interne à travers des métaphores comportementales et ce à la vue de tous. Le comportement induit n'est pas sans en mettre plein la vue : marquage du corps (par les moyens d'administration, la dégradation physique...), vie organisée autour de la substance, ruptures, besoins insatiables, disproportionnés, satisfaction éphémère... Ne pas s'apercevoir d'un tel comportement ferait parti d'un déni qui parfois en arrange certains pour préserver à tout pris l'histoire à taire. Le comportement du sujet substantieux nous ferait donc penser à une forme de langage, d'un intraduisible familial.

Toutefois, le sujet lui-même ne semble pas savoir ce qu'il dit par son comportement, il présente des difficultés à éprouver. Il peine à ressentir sans l'étayage de la substance autre chose qu'un vide sidéral. Ce vide est questionnant dans ce qu'il représente et intègre comme substances psychiques – nous entendons par *substances psychiques* les composantes de la psyché, c'est-à-dire des fonctionnements, des mécanismes, des affects... Mais le vide n'est pas sans contenu comme nous l'avons vu dans la partie théorique.

Ainsi, le sentiment de vide des sujets substantieux contiendrait un plein, voire un trop plein, de quelque chose qui n'est plus, autrement dit, d'un manque (cf chapitre 3). Ce manque est réellement éprouvé par le sujet lors de l'absence d'effets chimiques de la substance. Autrement dit, le manque se déplace, la substance n'est plus là, le sentiment de vide se réinstalle. Théâtre du manque<sup>316</sup> pourrions-nous dire, où le sujet exprime ses dysfonctionnements et donc tente de s'en débarrasser. L'intolérable manque, seul éprouvé, annihilant tous les autres, implique d'autres sujets que le sujet substantieux. C'est par la présence de ces autres sujets que le manque existe.

Nous rappelons alors rapidement quelques aspects qui nous interrogent chez les sujets substantieux. Ces autres happés par l'histoire, cette histoire à laquelle le sujet ajoute son parcours substantiel. La connaissance de ces autres et de leurs histoires, qui permet l'histoire du sujet dépendant aux substances, n'est pas toujours sue, connue, ou est à redire... Elle

---

<sup>316</sup> En référence aux ouvrages de McDougall : *Théâtre du je* et *Théâtre du corps*.

apparaît floue et difficilement retraçable dans leur discours. Le manque ressurgit dans le présent de l'histoire familiale et ses représentations psychiques. Comme si le sujet ne pouvait y avoir accès. De tous ces manques abstraits, il vient chercher du manque concret dans la substance, active sporadiquement.

De l'un à l'autre, c'est-à-dire du sentiment de vide au manque de substance, du manque de l'histoire au manque de substance, il crée : une histoire, un déplacement, un effet temporaire de sentiment de vie.

Le sujet substancieux prend appui sur la substance pour créer des espaces. Dans ces derniers se rejouent des scènes connues de dépendances, de frustration, de plaisir et des scènes inconnues d'un devenir, d'une histoire qui se trace. Il navigue entre ces espaces dans des états, entre des besoins, entre une réalité somatique et un réel psychique, entre une histoire à laquelle il est rattaché et celle qu'il voudrait attacher. Dans cette navigation, il semble guidé par le sentiment de vide, qui donne un contour aux allures discontinues et informes à son histoire.

Ce travail vient ainsi poser les questions suivantes :

*Sur le vide et les processus psychiques :*

**Le vide fait parti de tout espace, dès lors, que viendrait représenter cette sensation chez un sujet dépendant aux substances ?**

**Quelles modalités du fonctionnement psychique le sentiment de vide des sujets substancieux met-il en jeu ?**

**Dans quelles mesures le sentiment de vide prend-il en charge ou se fait-il le relai du défaut de représentations ?**

*Sur le vide et les problématiques familiales :*

**Comment est négocié le processus de l'ambivalence au sein des liens dans l'histoire familiale ?**

**Quelle place le sujet substancieux occupe-t-il dans son histoire ?**

**Quelle fonction la dépendance à la substance vient-elle assurer dans le processus d'individuation et d'inscription dans la lignée de l'histoire familiale ?**

**Dans quelles mesures les défauts de représentations de l'histoire familiale se rejouent dans le sentiment de vide psychique du sujet dépendant aux substances ?**

La différence des conduites, des parcours quant à la substance et des histoires de famille singulières ne nous permet pas de théoriser de façon générale : il n'y a pas de sujets dépendants type pris dans un fonctionnement type et une histoire type. De notre travail de rencontres, nous dégagerons une singularité à penser et à théoriser.

Par l'analyse généalogique, nous explorerons la trame des représentations du schéma familial. Nous porterons notre attention sur les placements de chacun dans la lignée, déterminés par le sujet et particulièrement le placement du sujet lui-même afin de tenter de saisir les représentations des liens ; nous tenterons de repérer les répétitions éventuelles au niveau des schémas dessinés, des dates et des événements racontés ; nous noterons les événements non expliqués afin de distinguer ce qui peut tenir lieu de secret, de non-dit ou de crypte. Autrement dit, nous nous intéresserons à explorer ce que le sujet connaît ou ne connaît pas – sans le pousser à rechercher, nous ne sommes pas dans un travail thérapeutique avec lui – ; nous observerons les erreurs dans la représentation du schéma et les ajouts survenant au cours du protocole – sans les corriger, le dessin est celui de la projection du sujet – ; nous étudierons la représentation de la qualité des liens.. Notre travail sera donc une observation généalogique grâce au dessin des différentes lignées dans l'arbre et projective par la représentation propre au sujet. Ainsi, l'étude de l'arbre du sujet nous permettra de dégager les représentations de l'histoire familiale, l'inscription du sujet dans sa représentation et les liens projetés par le sujet au sein de sa famille. Les divers mouvements de production seront partie prenante de l'analyse d'une construction historique du sujet voire pré-historique – d'une histoire tracée avant sa naissance et dont il hérite.

Nous relierons cet ensemble à l'analyse clinique du fonctionnement psychique. Cette dernière fera l'objet d'une étude clinique et projective et sera étudiée à travers la qualité des processus psychiques à l'œuvre. Nous tenterons de les dégager notamment par les problématiques psychiques propres à chaque sujet ; les angoisses mobilisées dans la confrontation au matériel, à travers la relation clinique et dans le traitement de l'échange avec nous et le matériel ; les mécanismes défensifs mis à l'œuvre et leur évolution au cours de la recherche ; la gestion des conflits psychiques dans la mise en place des rencontres et face au matériel ; et enfin, la qualité des investissements.

Nous interrogerons ainsi avec l'étude du géosociogramme les transmissions transgénérationnelles dans ce qu'elles mobilisent de constructif par la possibilité de raconter certains événements, de différencier les générations et les liens générationnels comme dans ce

qu'elles mobilisent de paralysant dans l'évolution historique familiale telle poids de la loyauté et du manque d'information. Il s'agira aussi d'observer la représentation des modes de relation à partir des trois outils proposés. Avec l'étude plus spécifique des épreuves projectives et des entretiens semi-directifs, nous noterons la qualité des limites entre le dedans et le dehors, la qualité de l'attachement, celle de l'ambivalence et le traitement de la perte afin de nous centrer sur les modalités de fonctionnement psychique et d'en dégager les caractéristiques quant à la représentation du sentiment de vide, le processus de différenciation et le système représentationnel.

Dès lors, nous tentons d'établir un lien entre la prise de substances et les transmissions psychiques et familiales, sans avoir la prétention de répondre à toutes les questions. Nous présenterons ainsi l'étude détaillée du fonctionnement psychique des sujets substancieux rencontrés et leur représentation codifiée de leur arbre généalogique.

### III.3 - Hypothèse générale et hypothèses de travail

Notre population est constituée de sujets adultes dépendants aux substances diverses à un moment de leur vie. Notre démarche est donc une étude généalogique, projective et clinique d'un fonctionnement psychique de ces sujets. Pour clarifier notre travail, nous avons construit, autour des problématiques exposées précédemment, différentes hypothèses. Nous avons développé à partir de notre hypothèse générale des hypothèses de travail, afin d'exposer plus amplement l'objectif de notre recherche et les modalités de notre étude.

#### 3.1 - Hypothèse générale

**Les sujets substancieux présentent un sentiment de vide et un fonctionnement où la problématique de dépendance aux objets est centrale. On peut penser que le recours à la substance permet de lutter contre le poids d'un héritage familial chargé de secrets, de non-dits, de cryptes et de fantômes. Dans cette lutte, la réponse trouvée par ces sujets a contribué à l'organisation d'une forme de pathologie limite. La dépendance aux substances et l'état psychique lié à la consommation favoriserait la création d'un espace**

**leur permettant de raconter une histoire, une histoire à eux, qui ne serait plus celle d'une répétition de l'histoire familiale. Cette nouvelle histoire constitue une tentative d'accès à leur individuation et à leur place dans la filiation.**

Les sujets substancieux dans leurs discours manifestes ont souvent l'impression d'être un trou, d'être envahis d'un néant, de quelque chose qui n'est pas, de ne pouvoir combler un manque, ressenti physiquement, autrement que par la substance. Cet espace n'est pas sans rien, il est rempli de sensations, certes angoissantes et néantisantes, nous poussant alors à questionner l'impossibilité de donner une forme rassurante et contenant à cet ensemble. Comment penser le vide vécu par ces sujets ? Si les mots semblent leur faire défaut dans la description et la représentation de ces caractéristiques, c'est que les sujets substancieux semblent privés d'une forme de langage. Comment mettre des mots sur quelque chose qu'eux-mêmes ne peuvent décrire ? L'espace entre eux et nous pourrait alors s'inscrire dans une non-communication, peut-être à l'image d'une répétition. Comment alors penser cet espace et introduire une passerelle de langage ? Il ne s'agit pas de leur faire dire ce qu'ils ne savent pas ou ne peuvent dire, mais de s'introduire autrement dans l'espace occupé par ces sensations de déplaisir-plaisir-déplaisir du vide pour tenter de faire émerger quelque chose de ce vide.

Parallèlement à cette description néantisante, les entretiens se trouvent façonnés par des récits familiaux peu construits, confusionnants, énigmatiques. Cette forme de confusion – de savoir et de représentations quant à leur histoire familiale – nous saisissait contre-transférentiellement. Nous étions dans l'impossibilité de nous représenter le sujet dans une forme de complétude. Autrement dit, nous percevions le sujet comme fantomatiquement présent, dans le sens où il nous était présent comme sujet à part entière physiquement mais dans une forme d'absence à sa propre présence. Habités par ce sentiment de vide clinique et anamnétique, écho semblait-il de leur propre sensation de vide, nous ne pouvions dissocier ces deux espaces vides.

Ainsi, le sentiment de vide psychique chez ces sujets se trouvait cohabiter dans le psychisme avec des représentations confuses de l'histoire familiale. Autrement dit, comment le sentiment de vide qu'ils nous décrivaient venait faire écho à un vide dans les représentations de leur histoire familiale ? L'écho s'entend comme un renvoi, l'un provoquant l'appel de l'autre.

### 3.2 - Hypothèses de travail

Le choix des outils a été déterminant dans la recherche et la mise en pratique de nos hypothèses. Ces dernières se sont donc construites autour des qualités de chacune des épreuves.

La production graphique prise dans l'entretien clinique s'avère utile dans la compréhension de la trame familiale de chacun des sujets. L'analyse de ces deux ensembles s'est faite conjointement. La retranscription des prises de notes permet de retracer un récit dont nous sommes les témoins. Dans un souci de visibilité et de clarté nous avons retracé les géosociogrammes, avec le logiciel, pour rendre visible les erreurs de placement faites par le sujet. Les mouvements transféro-contre-transférentiels sont donc au cœur de l'analyse du matériel. Quant au Rorschach et au TAT, ils rendent visibles certaines modalités de fonctionnement des sujets et viennent donc s'adjoindre à l'ensemble du travail.

Nous proposons donc après chaque hypothèse présentée d'étudier comment les outils peuvent en permettre l'observation.

#### *Preamble*

Certains éléments ont été recueillis tout au long des entretiens et croisent l'ensemble des hypothèses, aussi les présentons-nous en amont d'une analyse hypothèse par hypothèse. Ainsi, ces entretiens sont parcourus par un discours dont la qualité et la cohérence des propos sont appréciées. Ce discours est plus spécifiquement pris en compte dans l'analyse du matériel TAT, néanmoins il accompagne toutes les rencontres et permet d'en compléter en conclusion une analyse plus minutieuse.

L'activité psychique déployée par le sujet, au-delà de ce qui lui est demandé dans les productions des différents outils, est ainsi observée selon différentes caractéristiques :

- \*la capacité d'élaboration en terme d'association et de mise en histoire ;

- \*la capacité de symbolisation et la présence d'une vie fantasmatique ;

- \*l'éventuelle désorganisation du fonctionnement psychique ;

- \*la présence d'une pensée de type opératoire ;

- \*la qualité de la vie onirique ;

- \*la qualité des mécanismes de défenses – ces derniers seront déployés plus amplement à travers l'opérationnalisation de chaque hypothèse.

L'ensemble de ces éléments sont susceptibles de marquer l'entretien semi-directif précédent le dessin de l'arbre, la production des sujets dans la construction même des réponses ou dans les interventions externes à ce qui leur est demandé. Ils participent à l'application de chacune des hypothèses.

#### A - Hypothèse 1 : Négatif – subjectivité – symbolisation

**La prise de substance vient signifier un comportement de dépendance. Le manque, au-delà d'une réaction physiologique liée à la substance, existe aussi au niveau du mode relationnel instauré avec l'objet. Au manque de l'objet, le sujet substancieux substituerait un comportement de dépendance physique. Autrement dit, le comportement de dépendance vient pallier à un trop plein de manque psychique ou, au sens de Green, au manque dans l'absence – négatif dans le négatif. Le sentiment de vide ainsi naissant déconnecterait le sujet des assises de sa subjectivité. Il serait alors dans la difficulté à symboliser et dans la difficulté d'accès à un ensemble de représentations, particulièrement celles de son histoire familiale.**

Le manque est constitutif de l'appareil psychique et se retrouve dès lors que l'objet perdu est recherché. Il s'agit alors de se déprendre de l'objet pour naître à soi. Dès lors, nous parlons des prémices d'une forme d'indépendance d'avec l'objet. Nous entendons ici l'indépendance comme une transformation de la dépendance primaire.

Quand la prise de substance recrée une forme de dépendance, cela vient interroger la qualité du premier lien à l'objet. Le sujet n'a pu supporter le manque trop présent et de ce fait n'a pu se déprendre suffisamment. Le sujet utiliserait le mécanisme de déplacement pour tenter de modifier l'insupportable manque et trouver une *indépendance* ou tout du moins, une illusion d'indépendance.

La consommation de substances peut aussi permettre de venir conserver et préserver une forme de dépendance à l'objet. Dans ce cas, le déplacement vers une autre forme de dépendance montrerait l'impossibilité de séparation d'avec l'objet primaire et le manque de l'autre comme différent de soi. Autrement dit, le manque représentationnel de l'absence de l'objet engendrerait une nécessité à retrouver une dépendance à un objet.

Quand le manque laissé par l'objet vient déstructurer le psychisme ou que l'objet ne laisse pas la possibilité d'éprouver du manque, qu'en est-il de la possibilité de naître à soi ?

Dans tous les cas, une partie du Moi semble être sacrifiée pour survivre au manque dévastateur ou au manque impossible de l'objet vidant le sujet de toute subjectivité. L'objet règne en soi et ne permet pas aux représentations de se construire en dehors de l'autre. L'omniprésence de l'autre que ce soit dans un trop plein d'absence ou dans un trop plein de présence ne permettrait pas d'accéder à un ensemble de représentations.

Comment observer cela au sein des outils ?

#### *Au niveau des entretiens*

L'hypothèse 1 interroge la consommation de substance et l'éventuel bénéfice apporté à l'espace psychique – et en cela rejoint l'hypothèse 4. Afin de rendre compte du lien entre la prise de substance et le manque psychique nous tenterons de recueillir certains éléments concernant la consommation :

- le contexte des premières consommations ;
- l'inscription dans ces consommations en terme de temps ;
- le ou les types de produits consommés ;
- les sensations produites par ces consommations ou autrement dit le vécu lié à ces consommations ;
- les éventuelles substitutions qu'elles soient prescrites – dites médicamenteuses – ou initiées par le sujet par l'intermédiaire d'autres comportements ;
- le parcours depuis les premières consommations.

Interroger le parcours autour de la consommation de façon semi-directive permettra de comprendre l'installation de la dépendance du sujet aux consommations et tenter de saisir ce qu'il est en mesure d'élaborer par rapport à ses consommations. Nous attendons des contextes où une rupture avec le système familial serait, soit préalable à la consommation, soit postérieure à la consommation. Autrement dit, dans le premier cas, la rupture conduirait à l'expérience de la consommation ; dans le deuxième cas, elle pourrait être une des conséquences de la consommation.

La substitution nous apparaît alors comme une réalité du parcours de sujets substancieux à un niveau intrapsychique pour pallier à un manque psychique. Elle apparaît aussi comme une réalité dans la consommation : de notre expérience auprès de sujets substancieux, consommer un autre produit permet de pallier au manque ou aux effets indésirables de la substance habituellement consommée. Une substance vient en remplacer

une autre afin d'éviter les sensations de manque ou tout du moins afin de les rendre moins douloureuses. La substitution est donc un élément attendu dans la description de l'histoire du sujet, sans pour autant qu'elle soit pleinement élaborée ou mise en mots : peut-être serait-ce à nous de poser ces termes sur un vécu du sujet ?

### *Avec le géosociogramme*

Au dessin de l'arbre, nous serons attentifs à différents éléments pour rendre compte du défaut de symbolisation et de représentations. Dans sa production graphique, le dessin est ainsi observé dans la capacité à symboliser les personnes de l'arbre à travers une forme structurelle. À travers cette production, nous pourrions être à l'écoute de la connaissance de l'histoire familiale autant dans la construction de l'arbre que dans le récit l'accompagnant.

Par là-même, la production graphique est attendue avec **peu d'éléments ou de détails** concernant les événements et les individus, et une **difficulté à représenter l'ensemble** de l'arbre généalogique sur trois générations. La transmission transgénérationnelle porte ses effets sur au moins trois générations (cf chapitre 2, partie théorie), d'où l'intérêt d'une représentation jusqu'aux grands-parents à minima. Si le sujet n'est pas en mesure d'aller jusqu'à ses grands-parents, nous serons dans un blocage des transmissions, un clivage d'un ensemble de représentations rendant compte d'une réelle impossibilité d'accès à une histoire ancestrale.

Il s'agira d'observer la possibilité pour le sujet de donner une structure lisible, c'est-à-dire de pouvoir différencier les liens entre les générations – marquant aussi la reconnaissance de la différence générationnelle. De même, nous observerons la possibilité du sujet à représenter chacun des membres à sa place dans la filiation. La représentation de l'ensemble des liens est dépendante des représentations partagées et transmises par le système familial.

En cela, nous nous attendons à une **structure peu différenciée des liens**, ou, des **erreurs de placement** témoignant d'une difficulté à poser les repères structurants à l'inscription dans une histoire familiale. Autrement dit, la capacité à symboliser les événements devrait être défaillante en écho à un défaut de transmission transgénérationnelle.

### *Au niveau du Rorschach*

Le défaut de symbolisation se retrouverait au niveau de l'analyse du Rorschach où le sujet présenterait aussi une difficulté à pouvoir projeter un ensemble de représentations sur le matériel proposé. L'accrochage à la perception serait nécessaire pour tenter de pallier au vide

de représentations ou au contraire pour maintenir inhibée l'émergence des représentations. Dans ce sens, nous porterons notre attention sur les déterminants qui présentent des indications quant aux opérations psychiques menées. La **qualité formelle des réponses** est certes attendue puisqu'elle fait référence au percept, mais peut aussi venir indiquer dans une grande utilisation, une conduite de contenance, un accrochage à la réalité externe où la prépondérance des déterminants formels servirait à renforcer les barrières internes/externes. Ainsi, l'accrochage à la réalité extérieure est nécessaire, à défaut de la possibilité de symboliser et donc d'explorer le monde interne représentationnel.

Sa forte utilisation peut renvoyer à plusieurs sens : celui d'un contrôle pour éviter l'émergence de mouvements pulsionnels destructurants ; celui d'un recours à une enveloppe perceptive dans une absence de prise en compte de la réalité externe et d'une dépendance à cette dernière. Le **F% élevé**, et appréhendé/attendu comme tel dans les protocoles, rend compte d'une volonté d'inhibition de la vie fantasmatique et pulsionnelle pour renforcer le contrôle des limites.

Dès lors, la possibilité d'une reconnaissance de soi et des processus psychiques en jeu dans la construction identitaire retient notre intérêt à cette épreuve. L'identité au sens large renvoie à la mêmeté ou à l'unicité. Plus précisément, Shentoub parle d'identité pour « l'ensemble des processus psychiques fondamentaux par lequel l'individu accède à une représentation de sa continuité d'exister dans le temps et dans l'espace. La construction de l'identité s'étaye sur une image du corps relativement solide et sur l'efficacité du processus d'individuation et de différenciation par rapport à l'autre et à l'environnement »<sup>317</sup>.

Ainsi, l'identité s'étaye sur l'objet et se construit à partir d'un ensemble de processus. La représentation de soi dépend donc de l'investissement narcissique et de l'investissement libidinal.

L'investissement narcissique met en jeu les assises narcissiques qui se construisent au regard des premières relations à la mère-environnement. Winnicott parle d'un « développement du sentiment que l'on a de sa personne dans son corps »<sup>318</sup> intégré en fonction des soins reçus, de leur qualité et de leur continuité. C'est à partir de ces expériences primaires, d'une continuité d'être au sens Winnicottien, que le sujet se constitue comme être différent, séparé d'autrui et continu. De la constitution du narcissisme dépendra la mise en

---

<sup>317</sup> Shentoub et al., 2003, p.42.

<sup>318</sup> Winnicott, 1958/1969, p.64.

place des limites dedans/dehors, sujet/objet, intériorisation de bons objets permettant au sujet d'accéder à une identité.

Au Rorschach, le **traitement du blanc et du vide (DbI)** dans sa dimension de représentant de « l'enveloppe psychique maternelle », pour reprendre les termes de Roman<sup>319</sup>, retient notre intérêt. Il renvoie à la qualité des enveloppes psychiques, dans les manques et carences associés. En fonction des planches auxquelles elle apparaît, son utilisation trouve une résonance différente, mais s'inscrit dans « des expériences d'insatisfaction (sur le plan narcissique et/ou relationnel) et le recours à des mouvements d'opposition déterminés par les sentiments d'insuffisance et de frustration. »<sup>320</sup> Ces sentiments renverraient en écho au sentiment de vide psychique habitant le défaut d'investissement narcissique. L'appréhension des lacunes extramaculaires et intermaculaires témoigneraient ainsi d'une atteinte narcissique.

Une **sensibilité aux lacunes blanches** est alors attendue au sein des protocoles témoignant d'une difficulté dans la construction d'une identité et par là-même d'une certaine subjectivité ; portée aux planches II et VII – aux planches où « un trou » figure – elle viendrait témoigner d'une perception d'un manque insupportable.

#### Au niveau du T.A.T

Au TAT, la capacité du sujet à se représenter comme unitaire et donc présentant une stabilité identitaire est repérable à travers certaines planches qui seront particulièrement étudiées afin de rendre compte ou non d'une continuité du sentiment d'exister et par là-même des possibilités de subjectivation. Ainsi, la planche 1 renvoie à la capacité de donner une représentation unifiée du sujet face à un objet entier dans des processus identificatoires stables. Dans d'autres cas, la problématique d'impuissance associée à l'angoisse de castration renvoie à l'Idéal du Moi dans des représentations de soi grandiose d'un enfant prodige. La possibilité de reconnaître et de différencier les trois personnages dans un triangle œdipien à la planche 2 est le signe d'une stabilité de l'identité. Quant aux planches 7 BM et 10, elles invitent à une distinction nette et claire des personnages ou à une confusion des limites entre eux, induisant une difficulté à établir des repères identificatoires.

Quant à l'investissement narcissique – dépendant de la représentation de soi – il est repérable au TAT à partir de certains procédés. La présence de procédés A et B traduit, dans certains cas, un investissement narcissique positif. Les procédés B renvoyant aux modalités de

---

<sup>319</sup> Roman, 2001, p.75.

<sup>320</sup> Chabert, 2012a, p.112.

fonctionnement d'une relation différenciée entre sujet et objet montrent la mise en place de processus identificatoires et donc d'une stabilité de l'identité. Leur articulation avec les procédés de la série A mettent en avant la capacité à conflictualiser témoignant d'un contexte objectal où les limites sont posées et où le narcissisme est suffisamment investi. Ces procédés retiendront notre attention dans les protocoles des sujets pour rendre compte de la qualité de l'investissement narcissique.

Les récits sont, cependant, attendus avec des **projections fantasmatiques pauvres** et donc, dans une **faible utilisation des procédés A et B**.

Si la représentation de soi est attendue dans une forme d'insuffisante, un étayage sous forme d'histoires narcissiques serait nécessaire. Les procédés associés sont au service d'un investissement narcissique (CN). Ils témoignent d'une impossibilité à établir un conflit, à investir des histoires libidinalisées par un manque de présence à soi. Les limites sont confondues et l'investissement narcissique massif se fait par défaut.

Les récits des protocoles sont attendus avec une **difficulté à élaborer un récit structuré**, notamment au niveau d'une mise en conflit. Dès lors, une **utilisation importante des procédés C** serait apparente.

La représentation de soi est donc majoritairement envisagée selon deux modalités : soit dans un surinvestissement narcissique pour pallier au défaut des assises narcissiques ; soit dans une mise à mal de l'investissement narcissique se traduisant par la porosité des limites.

B – Hypothèse 2 : Traitement de la perte – élaboration des événements familiaux

**Chez les sujets substantieux, le mode de relation anaclitique à l'objet est lié à un fonctionnement limite fréquemment présenté par ces sujets. La pathologie limite est sous-tendue par une difficulté dans le traitement de la perte d'objet. Cette difficulté se retrouverait au niveau psychogénéalogique dans la non élaboration de certains événements de l'histoire familiale. Cette non-élaboration peut correspondre à une négation de la perte qui permettrait ainsi de conserver les événements familiaux en l'état, évitant par là-même que des récits de perte soient ressentis. Toutefois, l'accès au traitement de la perte peut être possible lorsqu'il y a perception du manque, du vide, c'est-à-dire en prenant appui sur un élément perceptif.**

Établir des limites entre deux mondes auxquels le sujet, quel qu'il soit, est confronté suppose de pouvoir se distinguer suffisamment de l'objet. La distinction d'avec l'objet dans un détachement de soi et de l'autre vient de la possibilité de perdre l'objet sans que cela soit destructurant pour le sujet. Ainsi, la capacité à maintenir des frontières distinctes est liée à la possibilité de perdre l'objet. L'élaboration de la perte d'objet rend compte d'un fonctionnement psychique où les frontières entre monde interne et monde externe sont suffisamment établies. Le sujet substantieux dans sa difficulté de séparation avec l'objet serait aussi pris dans une difficulté d'élaboration de la perte. Elle confronterait le sujet à un manque dévastateur. Par là-même, l'objet ne pourrait être envisagé comme perdu sans risque d'effondrement psychique sur un versant dépressif. Dès lors, si l'objet non différencié du sujet est perdu, le sujet est lui aussi perdu. Il s'agirait donc pour le sujet substantieux, dans une relation de con-fusion avec l'objet, de ne jamais penser cette perte pour garder intacte la relation avec l'objet et se préserver dans une forme d'unité. L'élaboration de la perte ne serait alors pas possible puisque la perte elle-même ne trouve pas de contenant psychique.

Dès lors, les sujets substantieux présentent un mode de relation de dépendance à l'objet et plus spécifiquement relèvent d'un mode de fonctionnement limite. Le propre de la relation anaclitique serait la mauvaise distinction d'avec l'environnement. Les frontières poreuses entre monde interne et monde externe renvoient à une inquiétude identitaire chez le sujet, caractérisée par un défaut d'intériorisation

Si la problématique des limites chez les sujets substantieux est repérable au Rorschach et au TAT, nous ne nous y attarderons pas. Le fonctionnement limite sous-tend la difficulté à traiter la perte.

Cependant, quand sur le plan perceptif l'objet est réellement manquant, « la perte de l'objet n'équivalant pas nécessairement à la perte de sa représentation sur la perception de l'objet externe »<sup>321</sup>, alors nous supposons qu'une ébauche du traitement de la perte pourra être perçue.

Aux épreuves projectives, nous pourrions observer les problématiques liées à la perte et son traitement et les étudier.

#### *Au niveau du Rorschach*

Nous nous intéresserons notamment aux réactions au creux, au blanc et aux dégradés de gris et ce notamment avec les planches II et VII – où la lacune centrale est majeure.

---

<sup>321</sup> J.-Y. Chagnon et al., 2011/1, p.3.

Ainsi, nous nous attendons à une **sensibilité aux lacunes intermaculaires** dans une forme de réactivité et de prise en compte de l'objet manquant et ce aussi dans de petits détails blancs (Dbl). Nous nous attendons de la même façon à **une sensibilité aux couleurs grises et noires (C')** dans une forme de lutte contre les angoisses dépressives liées à la perte. La perte de l'objet dans l'angoisse crée entraîne une discontinuité psychique et une difficulté à investir, aimer, être aimé. Ainsi, la position dépressive ne peut être élaborée puisqu'un risque dépressif s'installe alors. Dès lors, une utilisation importante du déterminant **C'** serait présente.

L'utilisation du noir à travers les réponses relève autrement d'une problématique liée à l'angoisse de castration et en filigrane à la perte. Nous porterons aussi notre analyse sur les planches réactivant de telles angoisses – les planches IV et VI. Nous nous attendons à un **déni des sollicitations latentes** afin de lutter contre l'angoisse de perte pouvant s'y associer. La perte n'est pas directement perceptible et le sujet substantieux serait alors dans une difficulté à pouvoir élaborer cette perte sans risque de se perdre lui-même.

Par ailleurs, la problématique de perte est sollicitée à la **planche X** qui réactive la problématique de séparation. Dès lors, nous serons attentive à la façon dont le sujet abordera cette planche, et l'éventualité attendue d'une difficulté à se séparer. Elle pourra se manifester soit par un accroissement des réponses à cette dernière planche, soit dans une forme de refus et de difficulté à pouvoir donner des réponses. Le surinvestissement de la relation d'étayage étant alors nécessaire et ce spécifiquement à la fin du protocole.

Toutefois, nous devons aller au-delà d'une analyse planche par planche, la problématique de perte étant sous-tendue par d'autres modalités que celles de sollicitations latentes de certaines représentations. Ainsi, les liens entre représentation de perte et affect sont à analyser. Dans ce sens, nous nous intéresserons aux **réponses kinesthésiques (K)** ou à leur absence au sein des protocoles témoignant d'une possibilité ou non de lier affect et représentation.

De plus, la kinesthésie traduit la mise en mouvement de certaines représentations et par là-même d'une excitation pulsionnelle sous-jacente. Ainsi, la kinesthésie vient sous-tendre le lien entre perception et projection et donc la possibilité de donner un contour à une forme et d'en intégrer une forme pulsionnelle (réponses CF ou FC). Le lien entre processus psychiques peut-il se maintenir ou le débordement – supposé angoissant – donne-t-il lieu à une représentation en mauvaise forme ?

Ainsi, l'utilisation de la kinesthésie rend compte de plusieurs aspects liés les uns aux autres. Lorsque la kinesthésie est associée à une forme humaine, elle rend compte d'une bonne ou d'une mauvaise séparation d'avec l'environnement. Dans une distinction claire avec ce dernier, les kinesthésies apparaissent sans ambiguïté, dans une délimitation des appartenances du sujet et de l'objet témoignant de processus d'individuation opérants. La présence de kinesthésie humaine montre la qualité des processus d'individuation puisque les kinesthésies « reposent, en effet, la question de la construction de la personne en relation avec son environnement objectal. »<sup>322</sup>

Lorsque ces processus sont moins opérants relevant d'une problématique identitaire, la délimitation entre sujet et objet est mal définie. La confusion entre les personnages, les relations symbiotiques sont autant d'éléments marquant la mauvaise séparation entre sujet et objet et d'une identité mal différenciée. Au-delà, elles rendent compte d'un débordement des processus psychiques où la séparation serait synonyme de perte. La lutte contre la perte, et plus particulièrement la perte d'objet soutiendrait la lutte contre la perte de soi.

Quoi qu'il en soit, quand les kinesthésies sont associées à de mauvaises formes elles traduisent une certaine dégradation perceptive, une certaine agitation témoignant d'un équilibre fragile entre les différents processus psychiques et plus particulièrement entre représentation de perte et affects. Nous nous attendons ainsi au sein des protocoles à une **prépondérance des kinesthésies en mauvaise forme.**

La notion du lien est centrale dans la compréhension du traitement de la perte. Au Rorschach, nous pourrions l'observer à travers la qualité du lien à l'objet. L'investissement sera alors observable selon différentes modalités aux planches sollicitant une forme de représentation de lien : planches VII et IX dans une résonance maternelle ; planches II, III et VII par leur bilatéralité. Nous pensons que le mode relationnel établi par le sujet avec l'objet se fera par un le biais d'**investissement d'étayage** ou d'une **représentation de relation spéculaire.**

#### Au niveau du T.A.T

L'étude du traitement de la perte au TAT sera menée à travers le lien entre l'émergence d'affects dépressifs et la représentation de perte suggérée par certaines planches. Ainsi, nous nous centrerons sur l'étude des planches 3BM et 13B où les personnages figurés

---

<sup>322</sup> Chabert, 2012a, p.152.

sont en position de solitude ; nous nous intéresserons à la capacité d'appui du sujet sur l'objet interne aux planches 11, 19 et 16 où sans support identificatoire, l'objet n'est pas figurable. Nous pouvons ajouter la planche 1 comme complément à notre analyse, puisque la solitude de l'enfant renvoie à son immaturité fonctionnelle réactivant la problématique de perte.

La difficulté dans l'élaboration d'un récit avec reconnaissance de la perte pourrait se traduire par un accrochage au percept et donc sous forme d'un étayage externe. Cela renvoie à l'appui sur la réalité externe que nous retrouvons à travers l'utilisation de certains procédés : **CF** où la réalité extérieure est surinvestie pour éviter toute conflictualisation ; **CL -2** dans un appui sur le percept et/ou le sensoriel à défaut d'un objet interne suffisamment solide ; **CM-1** dans l'appel à l'objet externe comme support d'une insuffisance de l'objet interne. Dans une forme de souplesse du recours à la réalité externe, la description de certains détails : A1-1 serait de bon aloi.

Nous nous attendons à l'utilisation plus importante de l'ensemble de ces processus. Toutefois, l'effondrement d'une forme de contrôle et de lutte contre la reconnaissance de la perte se retrouverait dans une oscillation entre dedans et dehors, monde interne et monde externe caractérisée par les **procédés CL**.

Au sein de cette épreuve thématique, le lien entre affect et représentation retiendra notre attention à travers l'utilisation du langage et la construction du récit. Ainsi, l'angoisse pourrait se manifester par l'émergence de processus primaires au sein du récit, sans que ce dernier ne soit rendu confus.

Nous nous attendons notamment à des **troubles de la syntaxe** (E4-1) et plus largement une **altération du discours** (E4). Dès lors, la lutte contre certaines représentations entraînerait un débordement, le symbole et le symbolisé se confondant alors.

La représentation de relation est convoquée au TAT par la présence de plusieurs personnages sur une même planche. Dès lors, la qualité des aménagements de l'angoisse de perte pourra être étudiée par la capacité à élaborer et supporter la perte et ce par l'utilisation des procédés B1 (Investissement de la relation). Ainsi, le sujet par sa capacité à lier les personnages entre eux ou à introduire des personnages non figurants sur l'image (B1-2) sera en mesure de prendre appui sur des représentations suffisamment constituées.

Dans ce sens, nous nous attendons à une **faible utilisation des procédés B1-2** au sein de nos protocoles, le sujet substantieux ne pouvant accéder à la représentation de l'absent/ de l'absence sans risque d'effondrement de la lutte contre la perte. Aussi, les modalités

relationnelles seront attendues dans une forme de non différenciation (**CN-5 – spécularité ; CL-1 : porosité des limites**), permettant de ne pas perdre l'autre.

Sur un plan généalogique, la difficile élaboration d'évènements de l'histoire familiale rendrait compte d'une difficulté à ébaucher la perte. Les évènements non élaborés, dans une transmission transgénérationnelle, ne permettraient pas au sujet de se détacher d'une histoire familiale. Dès lors, il serait en difficulté pour créer son histoire sans risque de répétitions. Autrement dit, la transmission dans la non élaboration retiendrait le sujet dans une impossibilité de différenciation d'avec des événements envahissants : quelque chose cherche à se dire et, sans transformation, envahit le sujet d'une histoire qui n'est pas la sienne. Une confusion s'installerait entre une histoire familiale incorporée et une histoire à élaborer. La consommation de substances ouvre alors à deux possibilités :

- rétablir les limites d'une histoire à soi ;
- ou prise dans une répétition historique, fortifier le collage d'histoires familiales.

#### À travers le géosociogramme

Au géosociogramme, le **manque d'informations** quant à l'histoire familiale – ou à certains événements de celle-ci – et la **loyauté face au silence**, c'est-à-dire le respect et la perpétuation du non-savoir, seront deux éléments constitutifs de la difficulté à élaborer une histoire. En d'autres termes, la difficulté d'élaboration des événements, par le sujet substantieux, que ceux-ci soient des ruptures, des disparitions et donc des pertes marquera le collage au fonctionnement familial du silence. La transmission par l'ensemble familial permettrait de maintenir vivants ces événements dans une parole du silence. Autrement dit, le sujet dans sa reprise d'une parole silencieuse et d'un non-savoir permettrait la conservation en état des non-dits, des secrets, des cryptes et des fantômes afin que ces derniers ne soient pas perdus.

#### C – Hypothèse 3 : *Identification – répétition*

**La relation anaclitique avec l'objet entraîne une difficulté dans l'accessibilité aux identifications secondaires. La perception du manque, du vide rendrait alors possible l'identification à l'objet à travers des représentations liées à l'absence. Sur le plan généalogique, les phénomènes de répétition seraient utilisés pour pallier aux identifications ancestrales difficilement accessibles.**

Si la position dépressive ne peut être élaborée, l'accès à l'ambivalence semble compromis. L'objet ne peut alors être pensé comme bon et mauvais, il ne représente pas une présence totale. Dès lors, l'investissement de l'objet se fait essentiellement sur le mode du clivage. Ceci se repérera au Rorschach dans l'investissement des planches susceptibles de provoquer des associations idéalisées ou dénigrées. Au TAT, les récits autour des personnages et de leurs relations nous permettront d'envisager ces mouvements idéalisés ou à l'inverse des mouvements négatifs – désidéalisation, dévalorisation. Le clivage utilisé témoignera d'un double mouvement, l'un pris dans une dépendance à l'objet, l'autre dans une volonté de séparation d'avec l'objet. Nous allons développer cela dans l'opérationnalisation.

La difficulté d'élaboration de l'ambivalence, nous fait penser que le mode de relation à l'objet se maintient sous la forme d'une dépendance à l'objet chez les sujets. Le besoin d'étayage sur le clinicien lors de la passation des épreuves et du dessin du géosociogramme pourrait apparaître dans une forme de recours systématique et d'accrochage nécessaire à l'objet.

Dès lors, nous pouvons regarder comment ces différents aspects sont repérables à travers les outils utilisés. Nous tenons d'abord à préciser le concept d'identification en reprenant la définition de Laplanche et Pontalis : « processus psychologique par lequel un sujet assimile un aspect, une propriété, un attribut de l'autre et se transforme, totalement ou partiellement, sur le modèle de celui-ci. La personnalité se constitue et se différencie par une série d'identifications. »<sup>323</sup> Les aspects, propriétés et attributs sont autant de repères identificatoires auxquels a accès le sujet, après celui de l'identité, dans la reconnaissance de la différence des sexes et des générations.

Ainsi, nous pouvons développer nos attentes quant à la question de l'identification et de la répétition à travers les outils proposés. De façon générale, aux épreuves projectives, nous pensons repérer un attachement à la réalité et un maintien du conformisme ; ceci témoignant d'un fonctionnement de type opératoire sous l'égide de mécanismes primaires.

#### *Au niveau du Rorschach*

La constitution des repères identificatoires s'observe à travers l'étude des réponses humaines (H) et du traitement du symbolisme sexuel.

---

<sup>323</sup> Laplanche, Pontalis, 2002, p.187.

Les réponses humaines témoignent d'un processus identificatoire à un modèle, autrement dit à la possibilité de se projeter dans une représentation vivante. La première identification est celle d'un schéma corporel unitaire similaire à d'autres. Le H% associé à F+ permet donc de repérer la qualité de cette identification primaire. La possibilité de projeter une représentation intègre et vivante de soi dépend de la capacité du sujet à différencier les personnages mythiques ou déréels [(H)] de personnes entières (**H**) ou de représentations humaines fragmentaires (Hd). Au sein des protocoles de notre recherche, l'identification primaire devrait être accessible sous une **forme entière** ou sinon **déplacée sur les contenus animaux**.

La fragilité au niveau identificatoire se situe alors dans les difficultés d'identification liées à l'angoisse de castration ou dans un manque de différenciation entre réel et imaginaire.

Pour tout à chacun, l'identification primaire précède l'identification secondaire où la reconnaissance d'un modèle sexué suppose l'accès à la différence des sexes. La capacité du sujet à reconnaître un modèle sexué, à faire un choix identificatoire cohérent dans les attitudes projetées sur chacun des deux sexes, dans les positions actives ou passives déterminées par ce choix témoigneront d'une capacité d'identification secondaire.

La reconnaissance de cette différence entre masculin et féminin se traduira par la reconnaissance de la symbolique sexuelle de certaines planches. Le symbolisme sexuel transparent des planches II, III, IV, VII, IX peut être utilisé par le sujet dans une valence masculine ou féminine. En effet, la bisexualité psychique dans la référence à l'un ou l'autre sexe laisse le choix au sujet dans le jeu identificatoire alors en place. Dans le symbolisme en creux aux planches II, VII, et IX, les **identifications féminines et maternelles sont attendues** ; le symbolisme sexuel phallique aux planches IV et VI favorise les identifications masculines. Lorsque l'identification se fait sous le couvert de l'anonymat ou du retrait, dans une hésitation, les difficultés du choix identificatoire traduisent un conflit sur les identifications.

Nous nous attendons au sein des protocoles des sujets substantieux à un **conflit sur le choix des identifications** et ce particulièrement aux planches IV, VI, VII et IX. Dès lors, le masculin peut être vécu en lien avec une angoisse de castration paralysant les mouvements pulsionnels agressifs ou libidinaux. Dans ce cas, la passivité féminine figurée par les symboliques en creux serait investie comme étant castratrice. La difficulté d'attribution d'une position active ou passive témoigne ainsi d'une problématique d'identification. Chabert parle même d'une difficulté dans la reconnaissance de la différence : « la polarité excessive sur

l'une ou l'autre position, la différenciation caricaturale ou l'évitement, l'indétermination des références sexuelles vont dans le sens de difficultés dans l'acceptation de la différence des sexes, voire même dans sa reconnaissance. »<sup>324</sup>

Si une difficulté à s'identifier à une entité sexuelle pourra se retrouver, nous pensons par ailleurs que **les identifications possibles**, à un objet, seront liées à **l'objet du manque**. Autrement dit, elles pourront se retrouver à travers une figure ou l'autre – féminin, masculin – dans un déploiement de ce qui n'a pas suffi à la constitution du sujet. Ces identifications pourraient alors apparaître aux mêmes planches où nous nous attendons à un conflit dans les identifications (IV, VI, VII et IX). Elles seraient alors attachées à des découpages en blanc, des déterminants estompés ou des contenus déréels, mythiques.

L'investissement de l'environnement laisse penser que les identifications liées à l'objet du manque, autrement dit l'objet dont on ne peut se séparer, porteraient des mouvements dépressifs ou d'humeur dépressive contre lesquelles le sujet lutterait. Des mises en relation spéculaire ou l'évitement de mise en relation entre les personnages seront des indices dans ce sens. Nous nous attendons ainsi à des **identifications en miroir, ou sur un mode spéculaire** témoignant par là-même d'un collage entre le sujet et l'objet – dont le sujet ne peut se séparer.

#### *Au niveau du T.A.T*

Le processus d'identification primaire tout autant que secondaire sont repérables dans les récits. La reconnaissance de personnages sexués témoigne ainsi d'une identification souple des personnages (B1-3), d'une différence des sexes et des générations prise en compte. Les planches 3BM et 10, dans un contenu manifeste indéterminé, induisent ce marquage sexuel et générationnel, témoignant des assises identificatoires. L'impossibilité d'établir des identifications nommées ou stables, autrement dit la labilité dans les identifications (**B3-3**), l'anonymat des personnages (**CI-2**) sont autant de procédés renvoyant à une perturbation dans les identifications.

Nous attendons un recours prépondérant à ces modes de fonctionnement au sein des récits des sujets substantieux.

Certaines planches, quant à leur traitement dans la reconnaissance de la différence des sexes et des générations, donnent à voir la qualité des repères identificatoires eux-mêmes pris

---

<sup>324</sup> Chabert, 2012a, p.199.

dans la référence aux imagos parentales – planches 1, 2, 5, 6BM, 7BM et 16. Les récits à ces planches marqueront la possibilité du sujet à se saisir des repères identificatoires et de les construire au sein d'un discours.

Nous nous attendons à un **évitement par le contrôle** (rigidité, procédés A) ou par **l'utilisation des procédés C**, évitement de tout investissement pulsionnel à ces planches, pouvant désorganiser parfois le discours (émergence des procédés E), et ce particulièrement à la planche 7BM. En effet, nous nous attendons à un **évitement du rapproché père/fils** venant solliciter la réactivation de l'œdipe négatif pour éviter toute confrontation à l'ambivalence, et à la rivalité ainsi qu'au lien homosexuel et par là-même, l'évitement d'une position identificatoire claire.

Quoi qu'il en soit, l'ensemble des analyses permettra de saisir quelles sont les identifications, quels repères sexués sont établis et d'observer la stabilité ou non des assises identificatoires.

#### *Avec le génosociogramme*

Nous pourrons repérer les différents schémas de répétition, ces derniers pouvant être liés à des dates, des prénoms, des comportements, des parcours... sans que le sujet semble en avoir conscience. La méconnaissance de l'histoire d'un aïeul, objet d'un schéma de répétition sur un descendant est attendue. Autrement dit, la répétition apparaissant à une génération suivante permettrait de combler le manque de savoir accompagnant l'ancêtre. Par là-même, rien ne s'oublie, tout se dit mais à bas bruit, à travers un comportement, un prénom ou une date apparaissant sans arrêt.

Ainsi, nous pensons trouver certains **schémas revenant sous la forme d'une répétition** d'un vécu d'un ancêtre du sujet substantieux. Nous supposons des répétitions chez le sujet substantieux lui-même ou à une génération tout juste précédente – les parents – ou encore au sien d'une même génération – la fratrie. Ces répétitions garantissant aussi un silence (cf hypothèse 2) servent la représentation de l'histoire familiale du sujet pour qu'il n'y ait pas d'absent. Autrement dit, l'identification endocryptique permet au sujet de n'oublier personne.

Par ailleurs, les **erreurs de placement** des différents membres de la famille, par exemple le père en second au sein de la fratrie alors qu'il est l'aîné, permettront aussi de regarder si ces erreurs servent à certaines identifications pour le sujet substantieux.

**Les effets de la substance et ce qui entoure la consommation de cette dernière constituent une forme d'espace particulier – de transitionnement – dans lequel le sujet substancieux pourrait avoir l'illusion d'un semblant d'autonomie. Cet espace pourvoyeur d'illusion nous pouvons l'interpréter comme l'ébauche d'un espace transitionnel dans lequel des mouvements de séparation et d'individuation pourraient s'opérer. L'accès à la différenciation permettrait au sujet de venir créer sa propre histoire au-delà des répétitions familiales.**

L'utilisation de la substance comme objet externe interchangeable permet la création d'un espace où le sujet raconte une histoire. En rupture du système familial, il se détache avec pour forme d'indépendance la consommation de la substance. La rupture ainsi actée de façon illusoire permettrait la dissociation d'avec des transmissions transgénérationnelles lourdes à porter. Le sujet cherche alors à ce que soit dit une autre histoire, peu importe l'histoire racontée. Le sujet dépendant aux substances ouvre ainsi un espace aux autres dans ce qu'il y aurait à dire et un espace intrapsychique dans ce qu'il y a à construire. En d'autres termes, pour certains, une histoire singulière témoignerait d'une création différenciée de l'histoire familiale. Pour d'autres, la répétition d'une histoire (hypothèse 3) témoignerait d'un collage et d'une indifférenciation.

Les espaces ouverts par la consommation de substances semblent être ceux qui ont manqué jusqu'alors. Pour le sujet substancieux, une tentative d'individuation commence à être possible par la création de cet espace de transitionnement. Il permettrait alors de soutenir les processus qui font défaut et d'ouvrir – malgré la présence de la substance – à l'existence du sujet. Le mode de relation œuvrant avec l'objet primaire se répèterait avec l'objet drogue tout en ébauchant d'autres modalités de fonctionnement avec ce premier objet.

Ainsi, nous pouvons étudier à travers chacun des outils ce qui serait observable de la création de l'espace de transitionnement.

#### *À travers le géosociogramme*

Nous nous attendons à la possibilité **d'investir la réalisation**, notamment par le retour sur le dessin du sujet lors du second entretien. Le besoin d'étayage quant à la réalisation et à

la construction de l'arbre sera probablement observé. L'investissement et l'étayage sont deux éléments constitutifs d'une tentative de création de l'espace transitionnel observable au génosociogramme. Ainsi, la possibilité d'investir le dessin de sa propre histoire générationnelle montre une certaine possibilité à entendre et comprendre ce qui s'en dit tout autant qu'à laisser la possibilité de s'en « séparer ».

Dans le sens de la séparation, la consommation vient aussi montrer une dépendance à une substance et par là-même le déplacement éventuel d'une dépendance à l'objet primaire vers l'objet-drogue. Ou pourrait-on dire, une substitution (hypothèse 1) dans une tentative de séparation. Car si la séparation et donc la différenciation n'ont pu s'acter avant, le comportement lié à la consommation conduit à certaines ruptures au sein de l'environnement proche connu par le sujet, tout en gardant une dépendance substantielle.

#### *Aux épreuves projectives*

L'aire transitionnelle, telle qu'elle est nommée par Winnicott, correspond à la possibilité de naviguer entre un réel perceptif et un imaginaire projectif. Aux épreuves du Rorschach et du TAT, la capacité de répondre à cette double exigence perceptivo-projective traduit la possibilité de fonctionner dans une aire transitionnelle où la limite entre subjectif/projectif et objectif/perceptif est au travail. La difficulté à se situer dans l'aire transitionnelle sera marquée par la prédominance du fonctionnement perceptif se traduisant ainsi une difficulté de la capacité à symboliser. Car l'aire transitionnelle fait appel à la symbolisation à travers l'aménagement de représentations fantasmiques au regard de l'exigence d'une réalité permettant ainsi la régulation entre principe de plaisir (K,C) et principe de réalité (F). Autrement dit, la capacité à lier les deux ensembles traduit la fonctionnalité du préconscient. Lorsque l'épaisseur fantasmique fait défaut, la défaillance du préconscient se retrouve à l'œuvre à travers la prédominance des réponses formelles, témoin d'une rigidification et d'un risque de débordement pulsionnel, traducteur d'un défaut de symbolisation et de refoulement.

Par ailleurs, les tentatives de construction dans la déconstruction se retrouveraient à travers les mouvements de clivage et les associations notamment « insupportables » de certaines planches des épreuves projectives. « La violence de leur négativité »<sup>325</sup>, pour reprendre l'expression de Chabert, pourra entraîner des mouvements latents de haine. Si la haine représente le refus du monde extérieur, sa fonction « apparaît dans

---

<sup>325</sup> Chabert, 2012b, p.149.

la reconnaissance de la subjectivité »<sup>326</sup>. Cette dernière met en mouvement le processus de séparation et de différenciation, autrement dit de prise de conscience de la présence de l'objet en tant qu'autre que soi. Sa présence dans les protocoles, à travers les associations, marquerait à la fois le besoin de réassurance de la présence de l'objet et en même temps une tentative de s'en défaire. « C'est parce que l'objet est massivement haï que sa présence est constamment nécessaire, comme réassurance de sa permanence en dépit des attaques dont il est la cible. Dans ces cas, « *l'hostilité vis-à-vis de l'objet masque, non pas l'amour pour lui, mais la peur de le perdre* »<sup>327</sup>. La haine permettrait dans ce sens de solidifier les limites dedans-dehors dans un détachement de l'objet. Les projections imagées dans le Rorschach et TAT pourront rendre compte de tels mouvements.

#### \* Le Rorschach

Les kinesthésies attestent de représentations vivantes et d'une capacité de fonctionner dans l'aire transitionnelle. Se construire nécessite une mise en relation avec l'objet. La présence des kinesthésies de relation dans les réponses du sujet est un élément marquant la différenciation entre les protagonistes et mettant en scène une élaboration possible de la conflictualité. Ce type de kinesthésies est de bon aloi et souligne la capacité du sujet à donner au matériel sa marque de fabrication.

Si nous repérons certaines **kinesthésies en bonne forme** dans les protocoles nous pouvons envisager la possibilité d'une ouverture possible vers la différenciation – déjà envisagée dans la prise de substance.

#### \* Le T.A.T

Les récits traduisent un travail de figuration du fantasme pris entre les investissements des représentations de choses et ceux des représentations de mots, d'une dynamique de désir et de mise à l'épreuve des mécanismes de défense, du conflit entre principe de plaisir et principe de réalité. Dans cette épreuve, le préconscient est fortement utilisé dans l'élaboration du travail. En cela, et quand le fonctionnement est de bon aloi, il marque le compromis attendu à travers le récit d'une histoire entre l'excitation pulsionnelle liée aux sollicitations latentes et la contrainte externe d'une conscience cohérente d'interpréter.

---

<sup>326</sup> Chabert, *op cit*, p.150.

<sup>327</sup> *Ibid*, p.151.

La possibilité de fonctionner dans un espace transitionnel – potentiel au sens de Winnicott – se traduit par l'utilisation des procédés A (labiles) et B (rigides), témoignant d'une conflictualisation intra-psychique. Ces derniers supposent la création d'un espace interne suffisamment différencié du monde externe pour permettre au conflit de s'élaborer. Dans la difficulté d'accès au fonctionnement transitionnel, ces procédés sont relayés par l'utilisation importante des procédés d'évitement du conflit (C) notamment dans un surinvestissement de la réalité extérieure (CF) et d'une inhibition (CI), un investissement excessif des limites (CN) et de leur vacillement (CL).

Nous nous attendons à une **forte utilisation des procédés C**, mais aussi à un contraste avec **l'utilisation de procédés des premières séries** et notamment de la **série B**, permettant de prendre le relai d'un faible investissement de la réalité interne. Alors, la création d'un espace particulier – de transitionnement (cf chapitre 2) – serait possible, permettant une ébauche de la différenciation et une tentative de séparation.



# **ÉTUDE DE CAS**

Aborder les quatre études de cas s'est fait au regard d'une analyse minutieuse dont certains éléments n'ont pas été inclus dans le corpus de ce travail et se trouvent en annexe. Toutefois, la construction menée, et ici présentée, est le fruit d'un regard pointilleux et d'une vue d'ensemble sur le fonctionnement de chacun des sujets. Nous avons donc étudié chacun des protocoles dans leur globalité, puis en avons retiré certains aspects propres à notre travail de recherche, ou, le questionnant.

Nous vous invitons dès à présent à la lecture de l'analyse des protocoles des sujets rencontrés. Nous rappelons que l'ensemble des prénoms utilisés dans ces études sont anonymes et par là-même respectent la confidentialité de tous les individus décrits dans les histoires des sujets et, des sujets eux-mêmes.

## Chapitre I – Analyse des protocoles de Luca

---

Nous avons rencontré Luca deux fois, pour la construction du géosociogramme et la passation des épreuves projectives. Il a été orienté par un psychologue de l'établissement où il était pris en charge à plusieurs niveaux. Suite à son départ de la structure, nous n'avons pu lui proposer un entretien de restitution.

### I. 1 - Première rencontre

Nous choisissons de présenter Luca à travers la première rencontre. Il est très labile et à notre première question sur les consommations, il débite son histoire s'enfermant dans un monologue où nous sommes dans l'écoute attentive, bienveillante et la prise de notes. Nous avons fait le choix de ne pas utiliser d'enregistrement. La retranscription correspond donc aux notes prises, à l'après-coup de l'entretien et ce que nous en avons mémorisé ainsi qu'à nos qualités de clinicienne. Cette première rencontre est caractérisée par des temps différents. Nous en situons trois : un premier, non-directif, au cours duquel nous laissons Luca associer librement ; un deuxième, semi-directif, où quelques questions offrent une direction aux propos de Luca et enfin un troisième temps, celui du dessin du géosociogramme, où il est invité à projeter ses représentations d'un schéma familial.

Nous en retraçons le déroulement, la teneur et les échanges afin de saisir l'enchaînement de la pensée de Luca et ce qui précède la construction du géosociogramme puis la construction du géosociogramme lui-même.

#### 1.1 - Anamnèse et histoire

Luca se présente au premier entretien avec 15 minutes de retard. C'est un jeune homme très mince, son apparence évoque celle d'un adolescent-étudiant : chemise longue sur tee-shirt long, cheveux mi-longs, bracelets au poignet... Ses cheveux mi-longs sont retenus par un bandeau, qu'il enlèvera et remettra compulsivement pendant tout l'entretien. Il est souriant, désolé d'être en retard et prend un semblant d'attitude détendue. Nous le recevons dans une salle où les fauteuils sont bas et permettent l'échange thérapeutique, mais peu la

mise en place de notre protocole de rencontre. Il s'installe naturellement dans ces lieux qu'il connaît déjà. Nous lui exposons en quoi consiste notre recherche et comment nous procéderons s'il est d'accord pour participer.

Il signe le consentement, dont nous lui remettons une copie - papier qu'il oubliera à la fin du premier entretien. Ce dernier, semi-directif et projectif, durera 1h10. Il parle aisément de son addiction aux substances, nous expliquant que « ce n'est pas difficile pour lui » même si « il n'en avait jamais parlé autant ». « Pourtant, il y a des professionnels et le psy [...] mais avec lui [le psychologue], je ne sais pas pourquoi mais je n'arrive pas à dire ».

Luca a 28 ans, il est le cadet d'une fratrie de trois garçons. Tous trois ont des problèmes actuels liés à la dépendance aux substances. Son frère aîné est alcoolique dépendant et va rentrer en cure ; son petit frère est, quant à lui, dans des consommations importantes de cannabis qui ont déclenché une entrée dans la schizophrénie. Une hospitalisation prochaine a été envisagée pour lui aussi.

Luca commence par fumer du cannabis à son entrée au lycée « comme tout le monde ». Il découvre et partage cela « avec des potes ». Pendant trois années il ne consomme que cette substance. Il a du mal à se souvenir des débuts de consommation des opiacés et de la cocaïne, son discours est alors confus avant de situer ces dernières vers la fin du lycée. « Avant de trouver les autres produits », il s'est arrêté de fumer pendant un temps. Ces consommations sont d'abord festives avant de devenir régulières. A ce moment, il découvre l'administration par voie intraveineuse. Cette découverte se fait au moment où ses parents quittent la région parisienne pour une ville de Province, en raison d'obligations professionnelles du père. Il est le seul de sa famille à rester en région parisienne, pour des raisons similaires à son père : professionnelles. Il est tout juste embauché dans une entreprise d'assurance. Il doit donc trouver un logement et devient ainsi « indépendant » en emménageant avec sa « copine », Ludwina. Il évoque alors longuement sa relation à cette jeune fille et nous dit que « c'est plutôt une relation fraternelle que vraiment amoureuse ». « Les habitudes se mettaient en place, en apparence tout allait bien ». « Mais véritablement ça semblait être le chaos ». Elle paraît encore très présente pour lui et aucune élaboration n'émerge sur cette relation terminée dans les faits. Il est séparé de Ludwina depuis quelques années.

Il continue sa consommation habituelle en étant en ménage avec Ludwina. Il n'était pas décidé à arrêter, il avait envie de « vivre sa toxicomanie comme il le voulait ». Il enchaîne

alors en disant qu'il « n'a pas vraiment, en fait pas du tout eu le temps d'avoir son appartement pour lui », qu'il « n'a pas eu cette étape », donc il continue à mentir et à se cacher. Ludwina n'est pas au courant de sa consommation. Elle le découvrira plus d'un an après leur emménagement. Sa pensée s'enchaîne dans des associations qu'il débite assez rapidement et sans retenue.

Il précise alors, qu'il retouche à la cocaïne, en nous citant une date précise. Il perd pied et prend alors « la décision de faire un soin, d'aller en post-cure ». Nous avons à nouveau une date précise d'entrée en post cure, située il y a quelques années. Cette décision se prend suite à une discussion avec sa compagne, « pour lui, pour son couple ».

« Au bout de deux ans et des discussions avec Ludwina, ils décident de la substitution »<sup>328</sup>, car il « s'habituaient aux produits et pour s'arrêter il avait besoin de cela. » Il enchaîne sur les propos suivants : « mais je n'étais pas prêt à arrêter les consommations donc j'ai continué en plus des substitutions, les consommations. Avec le Skenan. »<sup>329</sup>

Il nous dit alors que sa première post-cure dure 7 mois, nous donne les dates précises. Il sort en accord avec l'équipe de soins, mais nous dit être dans le déni de sa toxicomanie : pendant les deux sorties autorisées de sa post-cure, il avait consommé et ne le reconnaissait pas. À sa sortie définitive, il consomme directement en intraveineuse de la cocaïne et un peu d'héroïne. « C'est le début de la descente aux enfers ».

Quelques mois après, sa relation avec Ludwina se termine, il nous dit alors n'avoir plus personne pour le freiner dans sa descente. La consommation est celle des produits achetés, il ne prend plus le traitement de substitution, il « n'ose pas aller revoir le médecin ». « Le manque du traitement de substitution » l'entraîne dans des consommations encore plus importantes.

Quatre mois après sa sortie de post-cure, son père monte sur Paris, pour le ramener chez eux. Pendant le séjour de son père, il ne « peut pas vraiment consommer », alors il repart avec lui en Province.

Six mois après son arrivée, il trouve un réseau et « repart » dans les consommations. Un soir où il rentre « défoncé », un ultimatum est posé par sa mère : il devra partir s'il

---

<sup>328</sup> Nous transcrivons tel quel les propos de Luca, en remplaçant simplement le pronom personnel, le pluriel est donc bien respecté.

<sup>329</sup> Le Skenan est un médicament de la classe pharmacologique des analgésiques opioïdes. Il est prescrit dans le cas de « douleurs persistantes intenses ou rebelles aux autres analgésiques ». (Source : base de données publique des médicaments – gov.fr).

continue à consommer. Il ne s'arrêtera pas et sera mis à la porte sans s'y opposer. « Je ne veux pas en plus infliger à mes parents une négociation pour rester.... Je respecte le fait de ne pas avoir respecté mon engagement. »

Il passe deux semaines dans sa voiture et « à la fin c'est le déclic », il en a « ras-le-bol » et rappelle le centre de post-cure. Un contrat avait été passé avec eux de venir quand il le voudrait. Cette fois-ci, il prend la décision seul et s'y rend seul. Il garde un « bon souvenir » de cette deuxième post-cure où il se sentait « plus adulte dans ce qu'il faisait ». Il retrouvera « un flirt du lycée » et s'y « accroche ». Pendant son séjour, il fait des démarches pour trouver un appartement, afin de ne pas retourner chez ses parents.

À la fin des six mois de cette post-cure, il n'a toujours pas d'appartement et emménage pendant un mois chez sa copine (le flirt). Ils sont collés l'un à l'autre jusqu'à ce qu'un appartement thérapeutique lui soit proposé sur Paris. Il rentre avec appréhension sur la capitale où « il est tout seul ». « J'ai que [ma copine] dans ma vie, mais pas sur Paris ». Leur relation durera six mois, après qu'il ait « été trop présent et envahissant ». Il précise alors qu'il ne replongera pas même s'il a eu plusieurs consommations. Il « essaie de redresser le tir en parlant, de se forcer à aller bien. Mais c'est une bataille avec lui-même ».

L'entretien reste non directif et Luca parle spontanément. Ses associations le conduisent à se souvenir de l'enfant qu'il était : « un enfant timide, pas très gros. Je ne me sentais pas aussi fort que les autres. Ça a perduré. Mais maintenant, je suis un adulte, je peux aller bien. Il suffit que je me force, c'est ce que m'ont toujours dit mes parents. » Il le comprend maintenant et l'applique.

Il poursuivra cette séquence non directive, en nous disant qu'il a encore quelques consommations : skenan et cannabis. Mais cette dernière substance « ne pose pas de problème. » Puis, terminera celle-ci en évoquant ses parents : il voudrait les rendre fiers. Les dates de tous les événements et de tous les changements sont donnés avec précision à chaque fois.

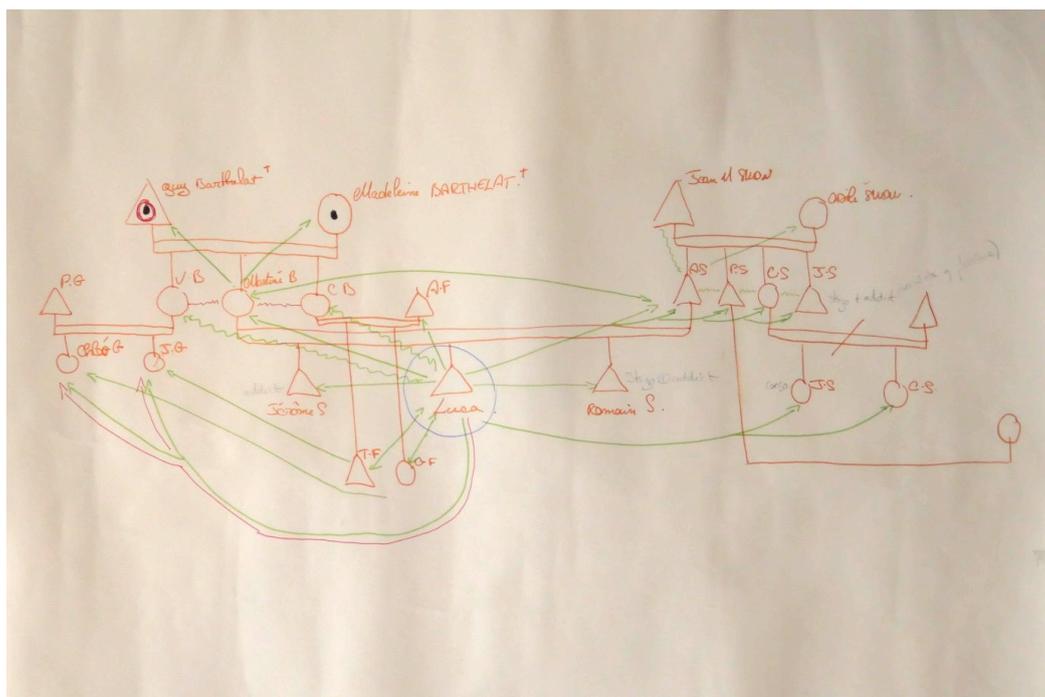
Au cours de ce premier entretien, nous utilisons le vouvoiement pour nous adresser à lui et ce dernier – jusqu'à la construction du génosociogramme – est quasi systématiquement repris par Luca dans ses réponses. Autrement dit, Luca utilise d'emblée la deuxième personne du pluriel – celle dont nous nous servons dans l'échange à l'autre – à la place de la première

personne du singulier, il intervertit ainsi le « vous » et le « je ».<sup>330</sup> Il se reprend parfois et d'autres fois présente un discours confusionnant où les propos tenus parlent de lui mais en nous incluant activement ou en nous nommant indirectement.

L'entretien se poursuit sur un échange semi-directif où nous lui posons quelques questions quant à ses premières consommations, ses relations avec sa famille puis lui proposons, dans un troisième temps le dessin du génosociogramme.

## 1.2 - Le génosociogramme

Nous expliquons à Luca en quoi consiste le génosociogramme et comment il peut le construire. Il a la feuille de symboles devant lui, mais ne sait pas comment commencer. Nous l'encourageons dans une posture d'étayage et l'invitons à le dessiner comme il se le représente. Il ne comprend pas. Nous intervenons en dessinant devant lui sa famille nucléaire : père et mère reliés par un double trait, puis trois ronds représentant chacun des enfants qu'ils ont eu ensemble, dont Luca. Il se saisit alors de la feuille et commence en se représentant, puis place ses frères avant de remonter petit à petit sa généalogie.



*Le génosociogramme est en grand format et en couleur en annexe 4.*

<sup>330</sup> « Pourriez-vous me parler de vos premières consommations ? »  
« Vous avez euh, j'ai commencé comme tout le monde.. »

## A - Placement et place dans la famille

Luca représente sa famille sur toute la feuille. Il se saisit ainsi de tout l'espace pour donner place à sa représentation. Il place ses deux parents de façon très éloignée, chacun pris dans sa propre famille. D'ailleurs dans la nomination, sa mère garde son nom de jeune fille, femme mariée à un militaire, elle en porte civilement le nom. Luca et son frère plus jeune semblent relier les deux ensembles dans une sorte de point d'équilibre entre deux systèmes.<sup>331</sup> Le père de Luca est l'aîné d'une fratrie de quatre – avec deux frères et une sœur. Il est le seul du sexe masculin à avoir eu des enfants, trois garçons. Une mauvaise entente le relie à son propre père et donne l'apparence de se transmettre à ses frères et sœur benjamins. Luca explique, en fait, que son père ne s'entend pas très bien avec les membres de sa famille, mis à part sa mère avec qui il entretient de bonnes relations. Là où son père « distribue » la chaîne des mauvaises ententes, son fils, Luca vient contre balancer une chaîne de bonnes ententes avec ses oncles et tante paternels.

La mère est l'aînée d'une fratrie de trois, Luca la représente pourtant en deuxième position. Il ferait un lapsus à travers le dessin dans une identification de place au sein de la fratrie. Une mauvaise entente relie cette mère à ses sœurs, mauvaise entente répétée par Luca envers ses tantes maternelles. Il ne connaît pas bien les raisons des disputes entre sa mère et ses tantes, il imagine que c'est à cause de lui. Elles ont peur qu'il « contamine les autres par sa toxicomanie », qu'il les « fasse aller sur le mauvais chemin ». C'est une des raisons pour lesquelles il ne les voit plus et ne les appelle pas, « pourtant ce sont les seules en région parisienne ». L'absence de contact et leurs injustices envers sa mère entraîneraient une mauvaise entente avec ses tantes. Il ne sait pas exactement quelle injustice, mais il perçoit que sa mère en souffre. Il la protégerait ainsi en restant, lui aussi, en mauvais terme avec ses tantes.

L'origine de son prénom civil est symbolisée par celui qui entraîne et convertit des individus. Nous pouvons simplement remarquer que la peur de ses tantes qu'il contamine – dans une transmission – est aussi qu'il convertisse leurs enfants à une mauvaise croyance, un mauvais comportement. Nous ne disons pas que son prénom détermine son comportement,

---

<sup>331</sup> Luca s'est saisi de l'exemple que nous lui avons fourni en représentant sa famille nucléaire pour comprendre comment utiliser les symboles. Sa représentation ne ressemble en rien à ce que nous lui avons proposé, la projection des représentations de filiation prend alors toute sa signification, tout son sens et toute sa validité.

mais l'imaginaire développé par ses tantes rejoint la symbolique du prénom donné par ses parents.

De plus, Luca porte réellement les initiales M.S. comme sa mère, seul enfant de ses parents à porter les mêmes initiales qu'un des deux parents. L'identification aux initiales de la mère rattacherait alors Luca au sexe féminin palliant ainsi, peut-être, l'éventuelle désillusion d'avoir un nouveau un garçon – nous ne pouvons que le supposer. Le sexe féminin et ce qui entoure la femme est un thème prépondérant chez Luca notamment aux épreuves projectives. Il nous dira au cours du premier entretien « J'ai un côté féminin peut-être plus développé que certains garçons ». Il précisera qu'il aime le contact féminin ; s'interrogeant alors lui-même sur un manque de sa mère qu'il balayera dans un processus d'annulation : « non car j'ai toujours été proche d'elle, plus que mes frères ». La proximité vient ici participer au processus d'annulation du manque potentiel.

L'identification à la figure maternelle, dans le féminin qu'elle porte, trouve une projection dans ce géosociogramme. La transmission de représentations des parents participe aux identifications et représentations des enfants. Dès lors, Luca se conformerait aux projections pré-historiques à sa naissance, aux attentes parentales, au manque éventuel d'une génération précédente.

Le placement central de Luca dans sa filiation le pose comme un pivot principal. Entre son frère aîné et lui, il place son cousin et sa cousine issus du mariage de sa tante benjamine maternelle (la plus jeune sœur de sa mère), laissant la représentation de sa fratrie entrecoupée. Là encore, la bonne entente qui le relie à ces derniers semble être communicative puisque des liens de bonnes ententes relient ces deux cousin-cousine aux deux autres cousines de la tante cadette. Alors que Luca entretient des liens ambivalents avec les deux cousines de cette tante cadette.

Ainsi, Luca se représente au centre du dessin et fait partir les ententes et les mauvaises ententes pour la majorité de sa personne. Il représente une bonne entente avec chacun de ses deux parents, sans que cela soit réciproque ; le même schéma se retrouve avec ses deux frères dans cette représentation généalogique. Il semble être pris au milieu de cette fratrie et du couple parental.

## B - Secret, honte

Dans ce géosociogramme, les grands-parents maternels de Luca sont représentés morts de façon prématurée. Sa mère avait 16 ans quand son propre père est mort, d'un accident dont Luca ne connaît pas la teneur. Son grand-père a été retrouvé mort dans la Seine trois jours après avoir disparu. Personne ne semble en connaître la cause. C'était un homme timide et réservé lui dira sa mère, donc « c'est normal qu'on ne sache pas vraiment ».

Sa grand-mère maternelle, quant à elle, a fait une rupture d'anévrisme « assez jeune ». Ces événements importants inscrivent une rupture dans la filiation. Autrement dit, la mère de Luca se retrouve assez vite orpheline prématurément. Nous remarquons alors que cette rupture transgénérationnelle fait écho aux deux autres ruptures intergénérationnelles. Cette femme semblait bien s'entendre avec ses parents d'après les discours dont Luca se souvient. Ils ne sont plus là et la fratrie ne tient pas non plus. Luca est alors pris dans ce fonctionnement d'un schéma où les ruptures s'entretiennent – et peut-être les déchirements – où la tension est le seul moyen d'être en lien.

Quoi qu'il en soit, une méconnaissance règne sur ces événements tragiques dont rien n'est parlé, rien n'est dit, tel un secret. Le secret dans sa fonction de gardien d'une parole vient obstruer les questionnements et induit le silence pour les générations suivantes. À quoi est rattaché ce secret pour que la parole et l'élaboration soit empêchés ?

L'accident du grand-père laisse un blanc où imaginaire et fantasme semblent censurés. Nous demanderons à Luca si il peut s'agir d'un accident ou d'un suicide, Luca semble étonné des formulations et n'a pensé ni à l'un ni à l'autre.

Comme nous l'avons évoqué au chapitre 2, la honte permet de maintenir un secret vivant. Elle participe au *non-dit* et au *tu*. Ce qui a pu se passer est rendu invisible. Toutefois, la transmission n'est pas sélective et l'événement non élaboré se passe à la génération suivante. « La caractéristique essentielle de la honte réside dans sa grande contagiosité : la honte qui provient des générations antérieures nous envahit de façon disproportionnée »<sup>332</sup>. Autrement dit, l'héritage correspondrait, chez Luca, à cet amas de vécus non représentés portés par le sentiment de honte. Ce dernier participe ainsi à la transmission. Par sa dépendance aux substances, il ne peut plus être en lien avec ses tantes, au cas où son influence

---

<sup>332</sup> De Roux, Segard, 2012, p.38.

soit néfaste pour leurs enfants. Il dira d'ailleurs que « quelque chose » le gêne dans la distance avec ses tantes. Ce que vit Luca ne peut pas être parlé, abordé comme ce qui s'est passé pour le grand-père. Un silence est à garder, celui-ci serait-il en lien avec un sentiment de honte de ses parents ? Luca n'évoque ainsi pas d'affect de honte pour lui-même mais les secrets gardés nous font penser aux éprouvés de honte. La question reste alors ouverte de savoir si l'affect, le sentiment de honte est évoqué pour quelqu'un d'autre, ses parents, ses frères, ses tantes. Si tel est le cas, chez Luca, la honte pourrait se situer dans le fait de ne pouvoir libérer ses parents de ce même sentiment chez certains membres de sa famille.

### C - Parentification et réparation

Les deux parents de Luca semblent isolés de leur famille (parent-fratrie) par les mauvaises ententes, bien que représentés avec leur propre famille car les non-dits, la honte, l'agressivité maintiennent ensemble les membres d'une même famille. Dans le génosociogramme de Luca, ils ne sont pas représentés comme étant un noyau familial, trop d'éléments semblent entraver cet accès.

Si ses deux parents n'ont pu trouver une fratrie harmonieuse, Luca représente une entente harmonieuse avec ses propres frères. Tel est ce qu'il dessine dans sa représentation, pour autant, il ne les évoquera à aucun moment sinon dans la consommation de substances. La même chose les rassemblerait.

Luca précise spontanément les prénoms de ses frères, ses grands-parents, et sa mère ; les autres sont nommés par des initiales. Autrement dit, seuls les représentants de la structure de son génosociogramme, avec exclusion du père, sont nommés. L'exclusion du père dans le schéma de nomination choisi par Luca, nous questionne sur l'attente de ce dernier. Luca projette les mêmes représentations d'entente ou de mésentente entre sa mère et lui, mais projette des ententes et mésententes différentes entre son père et lui. L'opposition marquée dans les représentations fait écho à la mésentente du père avec le grand-père. Luca reproduit en sourdine un schéma relationnel – puisqu'il semble bien s'entendre avec son père, mais n'est pas loyal à ce dernier envers ses oncles et tante. Le père de Luca, en tant qu'enfant, devait susciter des attentes : celles éventuelles d'un fils aîné dans une forme de responsabilité et de réussite. Ancelin Schützenberger rejoint cette idée « l'aîné des fils est souvent le fils,

quel que soit son ordre dans la fratrie »<sup>333</sup>, autrement dit, une idée de réussite, peut-être pour « rendre fier » ses parents. Il s'est marié (et le mariage tient), a été militaire, a eu des enfants pour perpétuer le nom et la filiation.

Il semblerait qu'il ait rempli les représentations d'un « bon fils ». Peut-être s'est-il « forcé » à aller dans ce sens, « à aller bien ». Ce message semble être transmis à Luca, en tout cas lui nous en fait la restitution. Toutefois, les enfants de ce père n'ont pas pris le même chemin, ils n'ont pas réussi à le rendre fier comme il aurait peut-être rendu fier ses propres parents. Qu'en est-il alors de sa reconnaissance en tant que « bon père » ? Reste-t-il toujours un « bon fils » ? Dès lors, Luca pourrait être porteur d'une mission de rendre son père un « bon père » et de ce fait peut-être un « bon fils ».

D'ailleurs, Luca retient que « ça plaisait à ses parents qu'il soit en couple, qu'il ait un boulot, ça les rassurait. » Son père lui disait que « ça faisait du bien de le voir réussir car ses frères... ». Luca se sentait alors sous pression, il n'était pas différent de ses frères, il consommait aussi, mais « il ne leur disait pas ». Nous pensons aussi que cela échappait à ses parents. Le déni de la souffrance de Luca et la culpabilité de ce dernier à tromper ses parents dans les bonnes représentations qu'ils ont de lui conduisent Luca un jour à « tout balancer ». « Il n'en peut plus et il explose ». Le père de Luca ne cesse pourtant pas de compter sur lui, nous dira ce dernier. « Encore maintenant ». Dans quel sens compte-t-il sur lui ? Quels comptes se tiennent alors ?

Compter sur quelqu'un c'est aussi le laisser à la place où on l'attend avec certaines fonctions. Dès lors, Luca reste pensé dans sa place de missionnaire par ses parents. Porteur d'un mandat de réparation, Luca semble le mettre en échec par sa dépendance aux substances. Il semble avoir été investi par le père comme celui qui le rendrait « bon » dans sa fonction de père. Autrement dit, le père attendrait de son enfant que ce dernier le rende suffisamment bon en réussissant.

Le concept de parentification (cf chapitre 2) correspond au renversement des valeurs, c'est-à-dire la situation dans laquelle les enfants, même en bas âge, deviennent les parents de leurs propres parents. »<sup>334</sup> Luca semble avoir été mandaté pour rendre son père un bon père au regard, sans doute, des grands-parents. Le père resterait alors attaché à sa fonction d'enfant de ses parents. Chaque enfant est détenteur d'une « dette » « vis-à-vis de ses parents pour

---

<sup>333</sup> Ancelin Schützenberger, 2015, p.133.

<sup>334</sup> Ancelin Schützenberger, 1993, p.29.

l'amour, l'affection, les soins, la fatigue et les égards qu'il a reçus depuis sa naissance [...]. La manière de s'acquitter de ses dettes est transgénérationnelle, c'est-à-dire que ce que nous avons reçu de nos parents, nous le rendons à nos enfants. »<sup>335</sup>

Luca est un enfant qui de part sa naissance – comme tout enfant – rend son géniteur père. La dette semble plus importante et Luca doit rendre fiers ses parents pour, semble-t-il, qu'ils aient une certaine légitimité à être des parents. Autrement dit, la loyauté familiale se trouverait dans le mérite de réussir à rendre ses parents « parents ». Cela est vrai pour tout un chacun, toutefois, il semblerait que chez Luca cela soit plus fort puisque ses deux frères « échouent » plus que lui.

#### D - Répétitions

Le frère de Luca, J., porte les mêmes initiales que leur plus jeune oncle paternel. D'ailleurs tous deux commencent les consommations au même âge, nous dira Luca, mais c'est R., le plus jeune frère qui parcourt le même chemin que le jeune oncle paternel : addiction déclenchant l'entrée dans une schizophrénie. Sa cousine J.S., des mêmes initiales que l'oncle paternel et le frère aîné de Luca, consomme aussi maintenant régulièrement. Luca ne semble pas entendre la répétition qu'il nous décrit. Nous rattachons ces initiales au grand-père paternel : J.S. que Luca ne sait pas nous décrire. Il n'a pas beaucoup de souvenir de lui et le voit peu. Au deuxième entretien, il souhaitera revoir son génosociogramme et abordera un souvenir de son arrière grand-père paternel (père de son grand-père paternel). Il est mort à l'âge de 99 ans et Luca l'a « un peu connu ». Il était impressionné par cet arrière grand-père et le formulera ainsi : « c'est assez sombre comme personne âgée ». Il associe à cet homme le souvenir d'une maison où il n'avait pas le droit de monter à l'étage. Les hommes dans la famille de Luca semblent être mystérieux ; leur place dans une histoire secrète et énigmatique maintient le silence des dires. Autrement dit, les hommes sont détenteurs d'histoires maintenues sous silence. Il y aurait une invisibilité des histoires d'homme. Dès lors, l'identification à la figure masculine semble se faire sous le couvert de l'invisibilité filiale.

La répétition s'opère, par ailleurs, dans la dépendance aux substances à plusieurs niveaux inter et transgénérationnel dans la généalogie de Luca. Les consommations importantes décrites par Luca se passent lors du printemps et de l'été entraînant alors une

---

<sup>335</sup> Ancelin Schützenberger, *op cit*, p.29.

décision d'entrer en post-cure. Nous situons le début des deux post-cures respectivement à l'automne 2011 et l'automne 2012. Ces dates nous interrogent et nous ne pouvons en donner aucune signification. Nous repérons simplement la répétition des dates données par Luca dans la consommation et le soin. La consommation lui permet « d'oublier les choses douloureuses, surtout les ruptures ». Luca ajoute « ça me permet de me dénouer le ventre, de me sentir mieux, encore maintenant ça me sert à ça. » Le soin est sollicité quand les ruptures réelles (avec Ludwina, avec ses parents) sont menaçantes. Il a envie de la séparation mais veut la vivre sans douleur, alors il va vers le soin. Ce dernier est envisagé de façon ambivalente. D'un côté le soin lui permettrait d'être insensible à la douleur, il est donc envisagé comme un anesthésiant ; d'autre part, il est pensé comme porteur d'une douleur : « c'est douloureux d'arrêter quelque chose qui apporte du plaisir ». Ce qui est douloureux serait de se passer de la relation à l'autre, car quel que soit le mode de relation Luca y a trouvé une forme d'étayage et par là-même de plaisir.

Si les événements, les éléments et les non-dits semblent parcourir la pré-histoire de Luca, ce dernier semble être dans la méconnaissance, le manque de connaissance ou la non-information de certains d'entre eux. Une certaine élaboration notamment sur la mort du grand-père maternel, les disputes dans les fratries semble faire défaut dans le parcours historique de Luca. Il respecte loyalement de ne pas en parler et ne pose donc aucune question. A la fin du géosociogramme, en pointant certaines méconnaissances, Luca veut en parler avec sa mère. Au deuxième entretien, il n'aura pu lui en parler. Nous ne sommes pas dans une prise en charge, nous laisserons là cette loyauté de la non-élaboration. Cette dernière permet parfois de protéger un ensemble familial et de ne pas exposer certains traumatismes. Luca vient poser des difficultés à ses parents, sans que rien n'en soit dit : on ne parle pas pour ne surtout pas élaborer.

À notre demande, il se nomme lui-même et l'indique dans la représentation de son arbre généalogique. Il choisit Luca, « ça lui est venu comme ça ». Luca vient de *lux*, signifiant lumière. La représentation de son arbre ressemble quelque peu à un rayonnement de sa personne sur tout l'ensemble. Luca fait émaner principalement de lui tous les liens. Ce triangle lumineux rappellerait le symbole trinitaire de Dieu – « Dieu chrétien ou Dieu de toutes les religions dans les sociétés rationalistes »<sup>336</sup> au XVII et XVIIIème siècle – caractérisé par un triangle équilatéral. Luca central dans sa représentation et dans l'équilibre

---

<sup>336</sup> M. Ménard, 1980, p.165.

qu'il semble maintenir entre le couple parental, se pose comme élément tiers dans cette triangulation rappelant, pour nous, la trinité : père – fils – le saint esprit.

## I. 2 - Restitution d'une analyse de rencontres : entre génocosiogramme, Rorschach et TAT

### *Preamble*

Luca oublie l'entretien lié à la passation des épreuves projectives. Finalement, lorsqu'il arrive à celui-ci, il présente les signes d'une consommation récente : transpiration, pupilles rouges et dilatées, impatience et trépignation. Suite à notre proposition, il revoit son génosociogramme et le complète avec des éléments sur ses grands-parents. Il semble plus posé et nous lui proposons alors la passation des épreuves projectives. Elles seront passées l'une à la suite de l'autre sans pause, à sa demande. Le déroulement de la passation s'effectue dans une salle d'entretien familial où nous sommes installés sur des fauteuils bas, séparés par une petite table basse faisant office de bureau.

### *Résumé de l'analyse des épreuves projectives et hypothèse de fonctionnement*

L'analyse du protocole de Rorschach montre un ancrage dans la réalité, confirmé par l'analyse du TAT, sans trouble de la pensée ou du cours de la pensée. L'analyse de l'ensemble du protocole de Luca montre des conflits intrapsychiques et interpersonnels à peine abordés, réprimés par une certaine inhibition. Cette dernière apparaît au Rorschach dans l'utilisation de défenses massives permettant de lutter contre l'excitation pulsionnelle sous-jacente à certaines représentations – notamment sexuelles et agressives. Au TAT, la lutte contre l'émergence de certaines représentations se retrouve à travers les problématiques de perte. Cette dernière résonne dans l'impossibilité d'élaborer la conflictualisation. Le plaquage et le recours à la réalité extérieure, voire à la banalisation empêchent d'aborder l'absence, la perte d'objet, et les affects dépressifs. Une lutte contre la dépression se fait en écho de l'angoisse de perte, où les affects sont mis à l'écart au prix de défenses massives.

Au Rorschach comme au TAT, l'investissement de l'objet – clinicien ou matériel – paraît nécessaire à Luca pour accéder à un ensemble de représentations, sinon inhibées. Ainsi, la demande d'étayage, les relations spéculaires ou marquées par la fusion/confusion établies au Rorschach et au TAT sont autant d'éléments favorisant un questionnement autour de la précarité des limites. Dès lors, la fragilité des assises narcissiques s'entendraient au regard d'une différenciation sujet/objet mal établie. Autrement dit, Luca ne peut attaquer l'objet sans risquer de se détruire. Luca a recours à l'objet externe pour pallier l'insuffisance d'un objet interne non suffisamment sécurisant.

À travers ces quelques perspectives dégagées sur l'ensemble des protocoles, une hypothèse de fonctionnement limite chez Luca paraît vraisemblable, caractérisée par des failles narcissiques.

Nous allons regarder plus précisément les éléments dégagés par l'analyse des protocoles au regard de nos problématiques attendues.

## 2.1 - Du traitement de la perte au processus de symbolisation

L'hypothèse d'un fonctionnement limite chez Luca place le traitement de la perte comme problématique centrale. La perte apparaît, dans de tel fonctionnement, comme difficilement élaborable.

Nous avons vu à travers l'analyse du géosociogramme que Luca disposait d'un manque d'informations sur certains événements familiaux (décès du grand-père maternel). Il semble s'interroger, au cours de l'entretien, sur ce qui a pu se passer pour ce grand-père. Il pense alors demander d'autres informations à sa mère, pour compléter son géosociogramme la fois suivante.

Lors du second entretien, il apparaît que Luca n'a rien demandé. Nous observons, malgré une volonté de connaître – ou de nous faire plaisir ? – l'impossibilité de demander. Il a eu sa mère au téléphone entre les deux entretiens, mais n'a pas abordé la question de la mort du père de sa mère. Le silence est d'ordre, et un tel fonctionnement ne semble pas pouvoir être bouleversé. Luca respecte, est loyal à ce silence faisant de cette mort un tabou. Ainsi, la perte du père de sa mère ne peut se parler, s'élaborer par des mots, conservant en état le deuil

de ce personnage. Si nous employons le terme de « personnage », c'est pour donner la dimension énigmatique entourant ce grand-père décédé, car Luca parle d'une incompréhension autour du décès de cet homme. Aucun de nous deux ne peut alors se le représenter. L'objet perdu est ainsi suspendu à un non-représentable et par là-même conserve le non-dit sur l'histoire de cet homme. Pas de perte possible à ce niveau généalogique, en tout cas pas qui soit pensable.

L'arbre de Luca rend compte de la possibilité de symboliser les personnes de sa famille, d'aller jusqu'aux grands-parents sans difficultés, et de poser une structure générationnelle du côté du paternel. Pour autant, il est difficile de lire, au premier abord, du côté maternel qui est lié à qui. Une certaine confusion générationnelle des liens du côté maternel émerge à partir de la génération de sa mère. La non-élaboration de la perte entraînant un léger entremêlement dans la représentation de ces liens générationnels. Le transgénérationnel à l'œuvre semble confondre Luca et empêcher l'accès à la symbolisation.

Chez Luca, une certaine difficulté à élaborer la dynamique conflictuelle se retrouve à différents niveaux :

- dans son génosociogramme, il « rayonne » au centre de sa représentation par des liens d'entente bienveillante avec tout le monde (sauf les sœurs de sa mère) ;
- par le peu de kinesthésies utilisées (nous avons côté cinq kinesthésies, dont deux sont humaines) au Rorschach, témoignant d'une difficulté à lier représentation et affect.
- au TAT, par une utilisation massive des procédés C (évitement du conflit), inhibant l'expression interpersonnelle et pulsionnelle.

La prédominance de réponses formelles au Rorschach, outre l'adaptation à la réalité extérieure qu'elle dénote, montre le contrôle nécessaire et un certain accrochage au percept – avec un F% dans la norme. En d'autres termes, une lutte contre l'activité de pensée semble s'effectuer dans un défaut de symbolisation à donner aux représentations émergentes. Ces dernières sembleraient débordées par des états bruts d'affect. Ainsi, quand les couleurs sont associées à un déterminant formel, la perception est de mauvaise qualité (F-) : planche II : « *sorte de vaisseau, avec, oui.... Hum* ». L'inhibition vient tout de suite arrêter le déploiement d'une réalité interne non-communicable. Le recours à la réalité externe sert alors de support à cette inhibition. Autrement dit, l'inhibition protège Luca d'un débordement affectif.

Ces modalités sont retrouvées au TAT, par la mise en place de mécanismes de contrôle (A3) utilisés à travers des doutes, des formations réactionnelles ou encore des mouvements d'annulation et d'isolation. Le poids de l'inhibition se retrouve au TAT par l'utilisation importante des procédés C entravant l'expression d'affects. Quelques fois, le contrôle s'effondre sous le poids de la représentation entraînant une confusion des limites (CL).

L'affect ne peut être évoqué dans les récits du TAT ou reste latent comme l'illustre la planche 3BM :

*« Là, c'est une femme après une dispute qui est partie dans sa chambre, dans sa chambre pour pleurer dans son lit, assise par terre, la tête posée sur le lit parce qu'elle vient de se disputer avec son mari. »*

L'affect dépressif a du mal à être reconnu, sinon dans l'émergence contrôlée d'un conflit banalisé. L'inhibition sous-tend la difficulté à élaborer la perte d'objet.

Les images de solitude renvoient Luca à une difficulté d'élaboration, comme à la planche 13B où l'inversion des rôles parent-enfant témoignerait de la difficulté d'exister sans la présence des figures parentales. Dans ce sens, la confrontation à la dernière planche du TAT – planche 16 – renvoie Luca, dans un mouvement de projection identificatoire à une lutte contre la douleur et la nécessité d'un étayage : (nous ne prenons qu'une partie de sa réponse) :

*« Mais il a tout un passé qui... qui... comment dire (tient sa tête entre ses deux mains)... enfin il doit repartir à zéro sur un passé assez douloureux donc là il doit tout reconstruire, tout refaire autour de lui. Il doit pas recommencer les mêmes erreurs, faire attention à soi. Ouiaï voilà, faire attention, faire attention à lui, avoir, qu'il, qu'il construise quelque chose qui lui donne confiance »*

Il semble raconter son histoire de façon à peine déguisée, traduisant l'affect douloureux lié à la perte. À travers le récit à cette planche de séparation, Luca donne une perspective de construction de soi dans un appui sur un autre élément (« quelque chose »). Le traitement de la perte nécessite une présence autre.

Si l'affect, en général, ne peut être éprouvé, la représentation ne peut s'élaborer. Luca lutte contre les émergences d'affects. Au Rorschach, l'inhibition est telle que les couleurs sont perçues mais très peu intégrées au sein des réponses de Luca. La sensibilité au noir ou au gris n'est pas mise en avant, aucun C' n'apparaît au sein du protocole ; de même que la sensibilité au blanc reste faiblement investie – seule apparaît à la planche I, la perception des yeux dans un détail blanc, évoquant le regard persécuteur. La première planche semble ainsi saisie à

l'enquête, dans une angoisse persécutive : « *un renard qui épie* » ; le « *masque* » avec les yeux perçus dans le blanc.

Toutefois, aux planches pastel le recours à la couleur est plus important – proportionnellement aux nombres de réponses aussi plus importantes, notamment à la planche X, planche de séparation. À cette dernière, outre le choc (le temps de latence étant supérieur à 30 secondes), les réponses sont plus longues, questionnant les mouvements de rétention pouvant être liés à la séparation.

Dans ce sens, les représentations de relation émergent peu. Une seule mise en relation est donnée à la planche III : « *deux femmes en train de s'occuper de.. de faire une activité... Hum...* » Si le flou est maintenu quant à leur activité, la bonne forme associée à la kinesthésie témoigne à ce moment et sous le couvert d'une activité partagée à deux, d'une liaison possible représentation et affect. Si ce lien unique est possible, il est parfois entravé par des angoisses de séparation. En effet, la petite kinesthésie à la planche VII apparaît sur un mode spéculaire : « *à deux, deux lapins, deux sortes de lapins avec les grandes oreilles au-dessus, qui se regardent* ». La relation narcissique instaurée est reprise par une tendance agressive à l'enquête (« *la caricature* »). La réponse de la planche VII évoque une difficulté de différenciation.

La spécularité à cette planche, dans une sorte de symbiose à l'autre est relayée par la réponse de la planche utérine : « *forme arrondie* » et « *quelque chose qui s'écoule* ». L'image en filigrane d'un ventre arrondi par la présence de l'enfant et la naissance de ce dernier indique la position régressive d'une naissance actant la première séparation d'avec l'objet primaire et l'angoisse liée à cette séparation. Car se séparer c'est perdre.

Les réponses au Rorschach se déploient plus spécifiquement à l'enquête, où l'étayage de la clinicienne permet le déploiement des représentations. Au TAT, le recours à la clinicienne atteste d'une baisse du contrôle et donc d'une possibilité d'aménager le lien entre représentation et affect. L'autre permet alors de donner une consistance contenante et sécurisante aux émergences pulsionnelles. Au sein du TAT, ces émergences pulsionnelles se donnent à voir à travers les procédés E4. Ces derniers rendent compte de processus primaires, et de la lutte échouée contre l'émergence de certaines représentations. Ainsi, se retrouvent-ils aux planches 2, 4, 7BM, 8BM, 10, 11, 13MF, et 16, notamment figurés par des craquées verbales et des affects massifs.

Avec ces différents éléments, apparaît la difficulté, pour Luca, d'accéder à un monde fantasmatique. Le mécanisme d'inhibition permet d'éviter la confrontation à la douleur que représenterait la perte. Autrement dit, Luca se protège de tout affect douloureux et par là-même empêche l'émergence de certaines représentations liées à la perte, sauf quand l'étayage à l'objet est suffisant. Dès lors, le traitement de la perte ne semble pas être possible sans étayage.

Si la représentation de la perte est entravée, celle d'une différenciation d'avec l'objet est difficilement élaborable et par là-même l'accès à une subjectivité restreinte. En témoignent l'utilisation des procédés CL-1 (porosité des limites entre narrateur et sujet de l'histoire), notamment à la planche 16. Cette confusion soi/non-soi se retrouve dans le discours de Luca et son histoire : sa « copine » et lui décident ensemble de la post-cure, pour ne citer que cet exemple. De même, il arrive à ne pas consommer quand il est avec « quelqu'un » d'autre, entendons dans une relation amoureuse, et consomme à nouveau quand une séparation avec l'autre se produit.

Si au Rorschach, les processus de pensée montrent un défaut dans les capacités de symbolisation – notamment dans une utilisation massive de la forme globale, de l'inhibition –, pour autant, Luca semble pouvoir accéder, via un étayage sur l'objet, à des processus de symbolisation. Ainsi, quand l'objet vient à manquer dans la perception, Luca fait part de la douleur que cela peut représenter. La planche 16 du TAT illustre cette possibilité. Rappelons-nous qu'il évoque la douleur d'un passé et la reconstruction à venir. La possibilité de parler d'un affect en lien avec l'absence de perception de l'objet – la planche 16 est « vide », blanche – rend compte d'une possible ébauche du traitement de la perte supportée par l'objet ou le « quelque chose » encore mal défini. Au Rorschach, cela se traduit par la possibilité de donner des représentations, à l'enquête, dans certaines lacunes intramaculaires ; par exemple planche II : « *et là j'avais pas pensé : c'est une forme d'avion (Dbl milieu)* ». Il peut compter sur l'objet pour réussir à donner une représentation dans le creux de la planche. L'angoisse de perte d'objet est alors contre-investie par la possibilité de représenter un autre objet là où le percept même de l'objet est absent. Tout cela sous le couvert de l'étayage, puisque ce mouvement advient à l'enquête, c'est-à-dire dans une présence actée de la psychologue.

## 2.2 - De la répétition aux identifications : un pas vers l'espace de transitionnement

Le mécanisme de répétition est observé dans l'arbre de Luca à travers, notamment, la consommation de substances. Nous l'avons déjà noté dans l'analyse du génosociogramme, nous rappellerons alors rapidement où se situe cette répétition. La consommation de substances apparaît sur deux générations avec l'oncle paternel et caractérise la fratrie de Luca – tous sont consommateurs. Il n'y a pas une transmission de la consommation, mais quelque chose se répète d'un comportement où la dépendance est le maître mot, interrogeant la loyauté à un système familial dont, se détacher ou se séparer serait, peut-être, compliqué. Nous ne pouvons rien affirmer ou statuer, mais nous pouvons regarder ce qui se passe. La répétition est marquée par le petit frère de Luca, le benjamin de la fratrie, qui par ses consommations déclenche une entrée dans la pathologie – la schizophrénie, selon les dires de Luca. La similitude d'une histoire avec l'oncle paternel – lui aussi benjamin de la fratrie, qui après avoir consommé a décompensé dans une pathologie psychotique – est alors à noter. De telles répétitions de comportements disent la problématique de dépendance à quelque chose qui ne pourrait se dire. Rappelons-nous la méconnaissance de Luca sur l'histoire de son père et des mauvaises ententes régnant dans la fratrie de ce père. Une loyauté du silence est observée quitte à en devenir « fou » et ce, sur deux générations – Luca ne connaît pas l'histoire de sa mère à propos de la mort de son grand-père.

Si le petit frère de Luca est placé, dans la représentation de Luca, vers la famille paternelle, Luca se représente pris dans l'ensemble maternel. Cette représentation d'appartenance est aussi marquée par l'erreur de placement de la mère de Luca. Elle est positionnée en second, comme lui, au sein de sa fratrie. Une telle identification projective montre les espaces où chacun est pris : le petit frère dans la répétition du comportement de l'oncle paternel est représenté dans l'ensemble paternel et Luca, dans un collage à la figure maternelle, la représente à la même place que lui. À travers ces formes d'identification – par collage, rappelons-nous que Luca ne s'entend pas avec ses tantes maternelles, entre autre parce que sa mère s'est disputée avec elles à propos de la consommation de son fils (et les autres enfants alors ?) – se pose la question de la place de Luca comme sujet à part entière de la filiation. Aux histoires connues mais non sues, la seule histoire présentée par Luca est celle d'une consommation, où il se colle aux objets – amoureux dans les rencontres, d'une substance quand l'autre est absent. Dès lors, la représentation de sa mère en second dans la

fratrie interroge le « collage » à cette figure maternelle. L'identifier à lui pour ne pas la laisser sans identifications – puisque son père à elle a mystérieusement « disparu » – reste une question ouverte.

Interrogé sur le mystère de la mort de son grand-père, Luca semble vouloir questionner un peu plus sa mère – ou le fait-il pour « nous faire plaisir », questionnant alors la non-possibilité de dire « non ». Il ne le fera pas, mais reprendra le dessin de son arbre au second entretien pour le compléter : sa grand-mère maternelle est morte subitement d'un problème au cerveau et il précisera l'âge de sa mère au moment où le père de celle-ci est décédé. Il s'aperçoit à nouveau de l'erreur de placement. Ainsi, si Luca n'a pu questionner sa famille, il a cherché à se ressaisir de son arbre en y percevant quelques représentations.

#### *Différence des sexes et des générations :*

Au sein des épreuves projectives, la question des identifications vient faire écho à la problématique de perte et du collage évoqué à travers le génosociogramme. Ainsi, la différence des sexes est marquée au sein des trois épreuves : Luca au génosociogramme représente de façon nette et sans confusion les hommes et les femmes, de même qu'il identifie les personnages féminins au Rorschach (planche III) et les distingue au TAT sans labilité dans les identifications à ce niveau. Pour autant, la différence des sexes n'est pas opérante.

Luca est aussi en difficulté dans la reconnaissance de la différence des générations, faisant écho à la problématique dégagée au génosociogramme. Cela se traduit au TAT aux planches 2 et 7BM :

« Alors là, ça serait.. cet.. ça se sont les pensées de cette personne là (désigne la jeune fille du 1<sup>er</sup> plan), elle rêve ce qu'elle voudrait comme vie plus tard, un mari, qu'ils aient une ferme tous les deux et qu'ils subviennent à leurs besoins, avec [nous ratons des mots, il va trop vite] l'agriculture, a priori enceinte et bien avec son homme. » (2)

« Alors là, c'est deux amis qui sont, sont sortis pour aller boire un coup, sont en tr.. sont en train de se raconter des anecdotes, des... des histoires passées et ils ont l'air assez fatigués, alors est-ce que c'est par l'alcool, ils ont les yeux qui tombent, hum. » (7BM)

À travers un mouvement d'idéalisation du couple parental à la planche 2, il nie la différence des générations, repris à la planche 7BM – évitant l'élaboration de la triangulation et la séparation associée – entraînant un collage entre les deux personnages féminins. La difficulté de représentation dans le registre œdipien témoigne d'une différence des sexes et des générations non opérante. À la planche 5, un écho de la non élaboration de la triangulation œdipienne se retrouve à travers une curiosité soulevée par des fantasmes de scène primitive, sans que cette curiosité ne puisse être assouvie, les défenses rigides venant contrôler l'ensemble. La difficulté à la planche 7BM, de la non différenciation entre générations, se situe dans le rapproché où Luca tente de lutter contre la représentation d'un lien homosexuel, dans une autre forme de collage à l'objet.

#### *Identifications secondaires :*

Dès lors, la reconnaissance de la différence entre les générations et les identifications secondaires sont évitées par l'utilisation des procédés A et C (en grand nombre) – notamment par le recours aux mécanismes d'isolation entre les représentations ; des mouvements d'intellectualisation, d'inhibition, un anonymat des personnages, ou des banalisations. Autrement dit, le contrôle ou l'évitement permettent à Luca de ne pas être confronté à la différenciation et par là-même à la perte. Ainsi, le collage entre les personnages, dont sont emprunts ses récits, marque la difficulté d'accès à d'une position identificatoire claire.

Cette difficulté se retrouve à l'épreuve du Rorschach. L'utilisation des kinesthésies montre – comme nous l'avons mentionné auparavant – des mises en relation spéculaire (planches VII et VIII) dénotant une problématique de non-différenciation sous-jacente. Une certaine forme de collage à l'objet autre se retrouve ainsi tout au long de l'analyse des différents outils. Dans ce sens, une identification est possible mais sur le modèle de l'autre et en fusion avec cet autre. Une position identificatoire claire et différenciée n'apparaît pas de prime abord.

#### *Identifications masculines, féminines et maternelles :*

Cependant, le collage au Rorschach n'empêche pas un choix identificatoire. Le H% est tout juste normatif (11,11%) même si il se compose d'une seule représentation humaine entière. Cette dernière est de bonne qualité et associée à un mouvement projectif. Si le recours

à la perception humaine laisse entrevoir une possible mise à mal narcissique, la réponse à la planche V témoigne d'une position identitaire favorable (« à un papillon »). Ainsi, dans ce collage, la représentation de soi n'est pas détériorée, mais l'identification secondaire au sein de cette représentation reste difficilement élaborable, comme en témoigne la réponse 17 de la planche X : « ça me fait penser à un autre truc, c'est marrant, surtout cette partie là, j'ai l'impression que c'est un corps humain ». Le corps humain ainsi projeté reste dans l'anonymat, sans différenciation, telle une tentative d'identification. Le contenu humain est peu utilisé pour témoigner des mouvements actifs et passifs attribués aux identifications. Le recours au règne animal prend le relais de ces mouvements pulsionnels. Un tel déplacement montre une certaine préoccupation et difficulté à investir les identifications. On ne retrouve pas de mise en conflit dans les identifications. Par exemple, Luca reconnaît la dimension d'une puissance phallique aux planches IV (« Géant ») et VI (« l'arme avec le manche à milieu et les pics »). Bien que le contenu soit quelque peu déréel à la planche IV, l'identification masculine est ainsi reconnue dans sa force phallique. Quant à l'identification féminine, elle est reconnue dans sa dimension sexuelle (planche III avec la représentation de femmes) et maternelle (planche IX avec la représentation d'un sablier avec *quelque chose* qui coule). Toutefois, à la planche VII, Luca perçoit deux lapins aux grandes oreilles, introduisant alors une dimension phallique. Ainsi, apparaît à cette planche une problématique de castration, renvoyant à une imago maternelle archaïque. Le conflit dans les identifications présent à la planche VII reste isolé, les identifications sexuelles pouvant être différenciées – comme au TAT, mais pas de façon opérante, car ce qui n'est pas différencié est une identification à l'une de ces identités et à l'objet en général.

Lorsque l'objet est perceptivement absent, Luca montre une légère préoccupation au blanc en première partie du Rorschach. Outre la sensibilité à la lacune blanche à la planche I du Rorschach où Luca perçoit des yeux, le vécu d'incomplétude se poursuit à la planche II. La précaution verbale (« sorte de vaisseau ») dénote une inhibition où Luca, sans doute gêné par la lacune blanche, ne peut aller plus loin dans la verbalisation du mouvement projectif. À l'enquête, avec la présence étayante du clinicien, et sous un déni de perception, l'atteinte par la lacune blanche apparaît. Ainsi, l'identification sur le manque de l'objet (« c'est une forme d'avion » - Dbl pl.II, réponse à l'enquête) peut se faire à la faveur d'une relation étayante. La suite du protocole ne traduit pas d'autres sensibilités au blanc, au trou, au manque.

Si une identification à l'objet reste difficile pour Luca, c'est-à-dire dans un choix d'objet sexué – impliquant en filigrane la séparation, quand ce dernier n'est pas présent dans le cadre perceptif – le manque de l'objet peut, certaines fois, être reconnu. La reconnaissance de la perte n'est possible qu'avec l'accompagnement de la clinicienne.

Dans ce sens, Luca montre des possibilités d'élaboration de la différenciation : en témoignent la présence d'une kinesthésie en bonne forme à la planche III du Rorschach et l'utilisation des procédés labiles au TAT. Ces derniers presque tous représentés, en petit nombre, peuvent prendre le relai d'une réalité interne faiblement investie. Ils viennent contraster l'utilisation des procédés C. Ainsi, Luca peut introduire des personnages non figurant dans l'histoire, mettre en dialogue les personnages et parfois les représenter au sein d'une relation érotisée. Dès lors, un aménagement et un recours, sont possibles, certes faiblement mais possiblement, dans une élaboration de la différenciation. Luca précise d'ailleurs lors du premier entretien qu'il « est content d'être sorti d'une forme d'attachement » en parlant de sa relation amoureuse et certainement de la dépendance aux substances. Il ne semble pas vraiment en être sorti mais ce dont il tente de sortir, c'est d'une autre forme d'attachement : celui à l'objet primaire.

Nous ne pouvons cependant pas conclure à la présence d'un espace transitionnel, ni à la création d'un espace autre – de transitionnement. Si Luca montre des possibilités d'aménagement, il ne se saisit pas d'un espace pour se différencier de l'objet : le collage, l'angoisse de perte et le manque de l'objet restent encore trop présents pour qu'un espace autre de l'objet se soit ouvert. De plus, Luca passe les épreuves projectives en ayant probablement consommé. Ainsi, l'espace de transitionnement ne peut, à ce moment de la deuxième rencontre, apparaître comme existant.

### 2.3 - Perspectives

Dans le discours de Luca et à travers les différentes réalisations (génosociogramme et épreuves projectives) la femme se trouve être un point de rencontre.

Le « besoin de ma mère » laisse entendre mammaire, au sens du sein qui nourrit. Le déni suivant un questionnement autour d'un manque « maternel », vient questionner le besoin d'ingurgiter, par les substances – autrement dit d'incorporer. L'insatiabilité d'une substance

nourrissante interroge le manque de cette dernière à des niveaux plus archaïques, mais aussi l'impossibilité de s'en dégager sans détruire l'autre. La figure féminine apparaît soit comme mère soit en tant que femme sexuelle, au détriment d'une figure masculine peu apparente au sein des épreuves projectives (« géant » (R8, pl.IV) et planche 7BM) – en écho à la femme sur le dessin de l'arbre, seule figure nommée (avec les grands-pères). Les femmes sont aussi celles des rencontres dans la vie de Luca ; celles qui le font, peut-être, fuir une relation fusionnelle avec l'objet primaire pour trouver la substance ou au contraire lui permettent de tenir dans le collage de l'un à l'autre. L'extrême présence, témoin d'une dépendance à l'autre à défaut de la dépendance aux substances, place la femme comme mère nourricière.

Les épreuves projectives ont permis de dégager un fonctionnement limite, où la différenciation d'avec l'autre ne semblait pas possible. Autrement dit, la subjectivation apparaît entravée par dépendance à l'autre, dépendance reproduite dans la prise de substances. L'attachement à l'objet dans l'angoisse de le perdre se retrouve à différents niveaux. Le génosociogramme de Luca reprend cette continuité d'être sur plusieurs générations de façon transgénérationnelle. Il se situe dans un schème de reproductions des ententes et mésententes maternelles, comme un miroir – mode relationnel observé aux épreuves projectives ; dans une réparation de transmissions au niveau paternel – l'agressivité envers la figure masculine apparaît en filigrane au Rorschach. Nous pourrions l'entendre comme un retournement d'un sentiment amoureux, dans une forme d'œdipe négatif. Si une réparation est aussi bienvenue, une conflictualisation peut s'entrevoir dans la bonne entente décrite avec les membres de sa famille paternelle, à l'opposé du père. Quoi qu'il en soit, elle est latente et la difficulté de mise en conflit avec la figure paternelle entrave la capacité à supporter la perte.

Elle vient, par ailleurs, interroger la loyauté du silence du feu grand-père maternel. Représentant d'une instance parentale, il est aussi la figure introjectée par le surmoi, que personne alors n'interroge. Les liens sont flous : qui répare qui ? Cela reste un questionnement. Mais personne ne se défait de personne pour survivre au manque laissé par l'absence – entendue dans ces formes diverses : deuil réel, manque de l'investissement objectal, perte ... . Perdre n'est plus possible, se détacher non plus, sans risque de détruire l'autre.

La substance peut-être interprétée comme un moyen de trouver une forme d'indépendance et de substitution pour Luca : au moment de l'adolescence, pris dans le cercle familial et au moment de le quitter, tel un objet transitionnel, puis dans sa première

relation amoureuse. Cette dernière lui permet à la fois de se séparer concrètement du système familial et de s'y inscrire à nouveau. La substance est alors nécessaire et plus amplement au moment où la rupture, et donc la perte est possible. La perte effective de sa deuxième compagne entraîne un recours au produit comme moyen de substitution face à l'abandon et le dé-collage.

Par ailleurs, les consommations lui permettent de se « dénouer le ventre » que sinon, il sent comme vide. Là est le paradoxe de l'absence de sensation qu'il faut pourtant dénouer. Il est « vide d'être quelqu'un », serait-ce de lui ? De ne pouvoir prendre place pour lui, plein d'un envahisseur ? La consommation permet de pouvoir le sortir d'un certain attachement, comme si elle lui permettait de laisser l'envahisseur ailleurs.



## Chapitre II – Analyse des protocoles d'OlliePep

---

Nous avons rencontré OlliePep deux fois, pour la construction du géosociogramme et la passation des épreuves projectives. Il a été orienté par un psychologue de l'établissement où il était pris en charge à plusieurs niveaux (psychologique, médical, social). L'entretien de restitution n'a pu se faire, la situation d'OlliePep s'étant dégradée – les difficultés psychiques entraînant des pertes matérielles (logement ...).

### II. 1 - Première rencontre

OlliePep est le premier sujet de notre recherche. Nous disposons d'une salle pour le recevoir avec un confort permettant la passation des outils. Nous le rencontrerons deux fois : une première fois pour l'entretien semi-directif et le dessin du géosociogramme et une deuxième fois pour la passation des épreuves projectives. Nous n'avons pas choisi d'enregistrer les entretiens, aussi la démarche d'analyse se base sur la prise de notes, nos réflexions pendant l'entretien et dans l'après-coup et nos reconstitutions. Nous vous en proposons la restitution à travers les deux temps de cette première rencontre : un premier temps de présentation où nous laissons OlliePep associer librement et un deuxième temps, celui du dessin du géosociogramme, où OlliePep est invité à représenter à partir de ses projections son schéma familial.

#### 1. 1 - Anamnèse et histoire

OlliePep arrive un peu en retard suite à un entretien avec le médecin de la structure dans laquelle nous le recevons. Nous sommes installés dans une pièce relativement sombre : seul le lampadaire nous donne de la lumière, aucune fenêtre ne donne sur la pièce. OlliePep connaît le lieu où il est reçu de temps en temps par un travailleur social. Il a besoin d'aller chercher un café et de fumer une cigarette avant de commencer l'entretien. Il laisse alors ses affaires sur la chaise – il laisse une partie de lui comme un objet transitionnel – et revient avec un café dont il triturerait le gobelet pendant tout l'entretien.

Il ne fait pas très chaud dans la pièce où nous sommes installés, aussi OlliePep gardera son manteau durant ce premier entretien. L'apparence élégante de son manteau et de ses vêtements recouvre une certaine négligence de leur mise en état. Sa parole est soutenue par une respiration forte et obstruée ; il semble parler du nez sans pour autant être enrhumé nous donnant à percevoir un problème des conduits nasaux. Nous nous représentons alors la consommation d'une substance telle qu'elle en a abîmé le corps.

OlliePep va sur ses 60 ans au moment de notre rencontre. Après lui avoir expliqué le thème de notre recherche et la teneur des entretiens à venir, il signe l'attestation de consentement et commence à raconter avec aisance son histoire et son parcours, tel un récit construit et servi à un certain nombre de professionnels. Il nous dit être cependant très intéressé par la participation à cette recherche et prêt à aider autant que possible. Il a 40 ans de consommation : « Vous êtes tombée sur le bon sujet, je n'ai rien à cacher, je serai transparent ». S'en suit des commentaires sur la recherche et son contentement à pouvoir faire « avancer la théorie ».

L'entretien durera 1h30 et se terminera de la même façon que ce premier contact par de la flatterie comme tentative de maîtrise de l'entretien : « vous êtes ponctuelle, j'ai été ravi de vous rencontrer, vous êtes à l'écoute et intelligente. »

Il a commencé les consommations à l'âge de 18 ans par le cannabis sous forme de joint. Son amie de jeunesse qui fumait lui fait découvrir dans la maison de vacances des parents d'OlliePep. « C'était génial » se souvient-il avec un grand sourire aux lèvres. Puis il prendra un peu de cocaïne jusqu'à ce qu'il découvre l'héroïne. « C'était ma drogue », il le répétera plusieurs fois au cours de cet entretien ; il donne alors l'impression de le dire avec du regret, tel un objet disparu dont l'absence procure du manque – nous entendons ici du manque psychique. Il découvre l'héroïne avec son meilleur ami de l'époque « qui était en fait héroïnomane », il le dit comme si cela était une découverte. Il prendra de l'héroïne pendant 23 ans avant de se « tourner » vers les médicaments et l'alcool sans jamais retoucher à « sa drogue » – l'héroïne. Cet arrêt soudain correspond à une promesse faite à sa sœur cadette de ne plus prendre d'héroïne. Il s'y est toujours tenu tout en remplaçant cette substance par d'autres.

Il enchaîne en se référant à un écrivain – qu'il ne citera pas mais avec qui il est en accord sur ce que la substance fait vivre : « pendant un temps on vit avec la drogue puis après on vit pour la drogue, et après 15 ans de consommation j'ai vécu pour la drogue et c'est là que

ça n'allait plus. » Il semble alors que les quinze premières années soient placées dans un déni de son addiction. En effet, il ne semble pas vivre les quinze premières années de consommations comme une addiction, celle-ci s'installerait après ces quinze ans.

Il se souvient qu'avec la drogue il était indestructible, « je me foutais de tout ». Mais il décide de se sevrer des médicaments et de l'alcool et arrêtera tout pendant cinq ans et demi. Il va aux AA (Alcooliques Anonymes) pendant un temps puis s'arrête de fréquenter les réunions et « replonge un jour où ma femme boit et que je prends un shot de vodka ». Il ne spécifie pas à ce moment que « sa femme » est actuellement son ex-femme, la mère de sa fille et qu'elle était aussi alcoolique. Il nous le dira pendant la construction de son génosociogramme.

Il a plongé « grave dans l'alcoolisme pendant deux ans » précise-t-il sans donner plus de détails. La solitude, l'isolement, l'endormissement devant la télévision qui lui remplit la tête pour rien accompagnent ces deux années. Il va à nouveau en cure – sans préciser par quelle volonté – et s'arrête à nouveau pendant deux années au bout desquelles il reprendra de l'alcool suite à une pause dans sa relation avec sa « petite amie ». Ils ont décidé de ne pas se voir pendant trois semaines – sans préciser à nouveau pour quelle raison. La boisson l'accompagne de nouveau. OlliePep a un certain recul alors sur cet épisode : « j'ai déplacé ma dépendance de l'alcool sur elle [son amie] et puis comme elle n'était plus là, je suis revenu à l'autre. J'ai compris que j'étais aussi dépendant d'elle. »

La dépendance le fait associer sur les termes donnés aux sujets pris dans des addictions : « je n'aime pas le terme de « toxicomanie », je trouve cela grossier, je dirais « doppé » ».

Nous n'intervenons pas et ses associations à caractère intellectuel le conduisent à nous faire part de ce qu'il a été en dehors de la dépendance aux substances. Il a fait l'armée où ses notes excellentes l'ont envoyées au commando. Il a alors su montrer, nous dit-il, son intérêt pour la photo, ce qui lui a permis de devenir photographe pour l'armée. Il aimait être directement en contact avec le « patron » puisqu'il ciblait ce qu'il voulait. C'était simple et « le message ne se transformait pas ».

Après l'armée, il sera photographe pour de grands magazines de mode. Il aimait photographier les gens, il dit à ce propos : « je les fais beaux, je les guide et j'efface ce qui ne va pas en eux ». Il enchaîne de façon paradoxale en expliquant alors que le principe est « d'être get together, travailler à deux. » « C'était de la folie ce temps là » ; il souvient, avec un grand sourire, que tout le monde prenait de tout. Cette nostalgie d'un temps passé évoque

quelque chose dont il s'est détaché avec regret ou qui lui rappelle le présent, ce présent où les éprouvés ne sont pas toujours simples à gérer.

Maintenant, il cherche à « faire de la création, faire quelque chose de bien ». L'enchaînement suivant est celui des associations d'OlliePep, dans la tentative de maîtrise par l'intellectualisme. Socrate et Platon sont « ses idoles », il les a découverts en cure et depuis les lit et les relit. Il nous demande si nous les connaissons et nous parle de leur pensée. Comme Socrate, poursuit-il, il n'est « jamais arrivé à rien ». Socrate dit – enfin Platon fait dire à Socrate – qu'il ne sait rien. Socrate est décrit – de façon légendaire – comme quelqu'un qui enseignait dans la rue aux allures de clochard. Nous pensons à notre description d'OlliePep au début et bien qu'il n'ait pas l'allure d'un clochard, une certaine similitude vestimentaire – dans l'apparence négligée – apparaît aussi dans l'identification à Socrate.

Mais « comme j'aime apprendre, je suis resté un enfant ». Les liens sont difficiles à suivre et il semble débordé avant d'enchaîner sur la vie de bohème qu'il avait avant – nous supposons pendant les quinze premières années, avant que la drogue ne devienne pour lui un problème. Dans cette vie d'avant « aucun jour ne se ressemblait » et maintenant il cherche à ce que « chaque jour soit différent ». Dans la nostalgie de moments de vie passée, il tente de continuer à produire des jours « différemment semblables ».

La non perception du paradoxe énoncé ou de la continuité dans sa volonté de vivre montre l'échec du mécanisme d'intellectualisation au fur et à mesure de l'entretien et le débordement d'une histoire pleine d'excitations pulsionnelles.

Ainsi, tous les jours il essaie de trouver quelque chose pour qu'il n'ait « pas perdu sa journée : une rencontre, une photo, un moment. » Il répète alors qu'aucun jour ne doit se ressembler, « tout est différent et apporte quelque chose. » Il essaie d'ailleurs de transformer ce qui est négatif en positif – comme pour les photos où il rectifie les défauts, où du négatif, la photo prend forme et devient une image parfaite – en expliquant que tout ce qui se passe mal apporte du bien puis poursuit : « je fais maintenant la distinction entre le mal et le bien. Derrière chaque chose de mal qui m'arrive, j'essaie de voir ce qu'il y a de bien ».

Ces pensées le mènent à ses relations aux parents. Sa mère n'était pas fière de lui, « elle avait honte ou souvent elle était dans le ra... », il ne finira pas sa phrase et balayera son propos par « en gros, je ne faisais pas assez bien. Il fallait toujours être bon, toujours faire bien..... J'ai fait HEC quand même ! » pour se tourner vers la photographie que ses parents ne recommandaient pas.

« Prendre la drogue m'a permis de vivre autre chose, de m'évader de ça, de me détacher de ma mère. » La substance vient peut-être lui permettre de vivre le métier de photographe, de supporter la déception de sa mère à son égard ou de perpétuer cette déception.

Sa sœur cadette a pris de l'héroïne avant lui. Au début, nous l'entendons dans un rôle de grand frère protecteur en lui disant que ce n'est pas bien, puis il ajoute « surtout quand elle rentrait dans cet état – que nous supposons de défonce – chez les parents ». Elle meurt du VIH, maladie découverte pendant une de ses grossesses, entre 30 et 40 ans après avoir arrêté pendant huit ans les consommations d'opiacés. Elle fait alors jurer à son frère, « sur son lit de mort » de ne plus jamais y toucher. Il jure, il tiendra puisque depuis 20 ans il s'est débrouillé « pour ne plus jamais en reprendre, alors que c'était ma drogue. » Depuis il boit de façon pathologique. Il a une parole envers sa sœur, une dette de ne pas mourir comme elle. Il semble souffrir encore de la perte de sa sœur.

Son père un jour lui a dit qu'il avait raison de faire ce qu'il aimait. Cette reconnaissance tardive explique, peut-être, son sentiment d'appartenir plus à la famille de son père qu'à celle de sa mère. Aussi parce qu'il pouvait admirer son grand-père paternel... Sans que nous n'ayons plus de détails sur les raisons à cette admiration, encore une fois. Après ce partage autour des imagos parentales et des figures familiales, nous lui proposons de les représenter sur son génosociogramme.

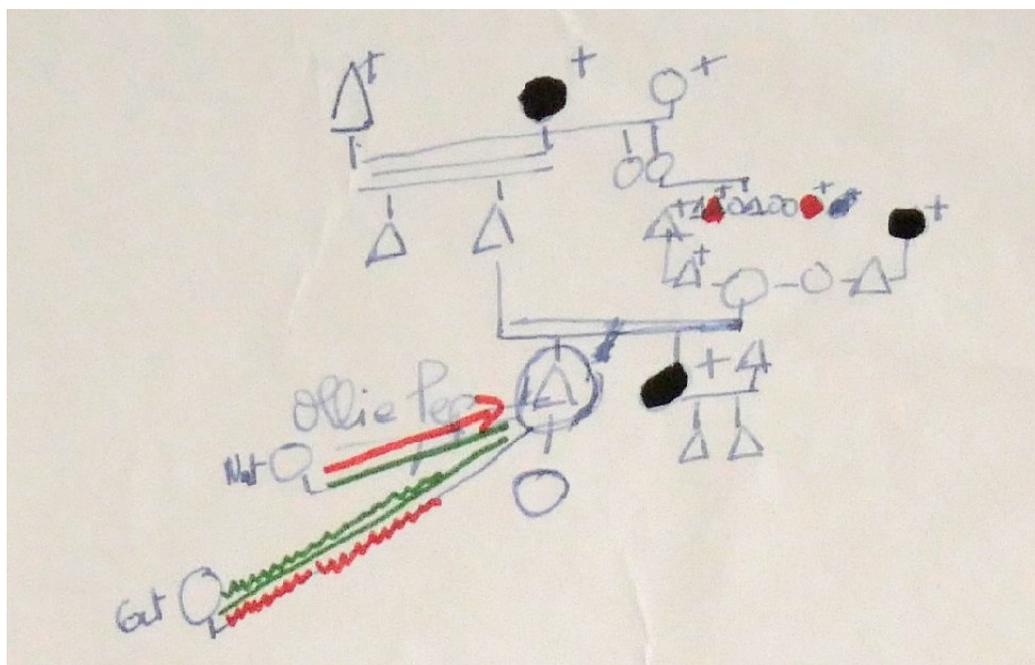
Tout en réécrivant pour le format de thèse l'histoire d'OlliePep, un sentiment de tristesse nous parcourt retrouvant ainsi l'éprouvé vécu pendant cette première rencontre avec ce personnage. Car OlliePep nous donne l'impression d'être un personnage pris dans plusieurs histoires. Sa compagne actuelle, avec qui il ne vit pas, appelle plusieurs fois pendant l'entretien. Il finit par répondre « pour la rassurer ». Il lui a dit qu'il avait des entretiens mais elle semble se demander où il est.

## 1. 2 - Le génosociogramme

Nous disposons devant OlliePep la feuille format A3, il trouve cela grand. En plaçant une palette de feutres et crayons de couleurs devant lui, nous lui remettons la feuille des

symboles. OlliePep s'en saisit et demande si il peut prendre les couleurs qu'il souhaite pour finalement choisir de dessiner avec son stylo.

Nous expliquons les deux temps du dessin et il commence alors par se représenter lui-même.



*Le géosociogramme est en grand format et en couleur en annexe 5.*

Nous avons peu d'éléments sur les événements liés aux personnes mortes de son arbre ainsi que les âges de décès de chacun. Nous ne les avons pas demandé. Nous avons cherché à en comprendre les raisons : nous étions formés théoriquement à la mise en pratique des géosociogrammes mais n'avions jamais développé la pratique même au sein d'un protocole ; le temps pris avec l'entretien non directif nous a poussés à empesser le dessin de l'arbre ; les coups de fil répétés de sa compagne nous ont souvent interrompu dans les fils associatifs. Nous avons proposé de reprendre celui-ci à la deuxième rencontre mais OlliePep ne voulait pas revenir dessus, aussi n'avons-nous pas poussé l'investigation transgénérationnelle au-delà de la première rencontre.

Nous avons sans doute aussi été prise contre-transférentiellement dans le respect d'une loyauté de silence et d'un fonctionnement de contrôle mis en place par OlliePep. Aussi, nous en dégageons des problématiques à partir du matériel fourni et des hypothèses sous-jacentes.

## A - Place et placement dans la famille

OlliePep représente son arbre sur un tout petit espace en haut à gauche. Il laisse ainsi les trois quarts de la feuille vide. Toutes les personnes sont représentées de façon rétrécie et les liens sont très resserrés entre chacun. À la fin de son dessin, il nous demande si « c'est bien » ? À notre réponse que c'est la représentation de son arbre, il trouve que c'est « quand même tout petit », qu'il aurait pu « faire plus grand ». Oui il a pris un petit espace, parce qu'en général, nous répond-il, il n'aime pas déranger. En général... mais dans la relation à sa mère, il semble au contraire bien déranger ses attentes auxquelles il ne répondra pas.

Olliepep, après s'être représenté, remonte la filiation et représente ses parents, puis ses grands-parents. Sa descendance, sa fille, est représentée en dernier, nous surprenant dans l'apparition de sa présence. Elle n'a jamais été évoquée jusque là pendant l'entretien. Elle est majeure depuis quelques années et il semble peu la voir. Dans sa représentation, sa fille n'est pas prise dans la construction d'un couple mais comme descendance unique de sa seule personne, comme s'il avait été le seul à lui donner vie. Autrement dit, il représente sa fille comme étant une partie de lui, dans son prolongement à lui. Il est pourtant lui-même bien pris dans la représentation d'un couple parental. Lui-même s'était représenté, au départ, au milieu de ses parents avant d'effacer le trait pour placer sa sœur.

Sa mère est prise dans sa fratrie, liée à eux plus qu'à ses propres parents, elle semble alors n'être engendrée que parce qu'un aîné est présent. Elle n'apparaît pas à la même hauteur que son mari, au regard d'un couple marital. C'est son père qui est placé au même niveau que son mari, l'annulant dans sa place d'égal, la reléguant en dessous. C'est d'ailleurs le père auquel se sent appartenir OlliePep et le grand-père paternel qu'il peut admirer.

Un mélange apparaît alors – voire une confusion dans la représentation entre les générations. Le mélange se retrouve aussi entre les lignées paternelle et maternelle d'OlliePep. Ainsi la dernière fille de son grand-père paternel – la demi-sœur de son père – semble avoir eu plusieurs enfants – sans que le père soit représenté – tous alignés (sans lien) entre les grands-parents maternels d'OlliePep. Autrement dit, le grand-père maternel est pris dans la lignée intergénérationnelle des enfants d'une grande-tante paternelle.

Les grands-parents maternels sont alors placés dans la lignée parentale paternelle d'OlliePep. La sœur d'OlliePep est placée du côté de la lignée maternelle par ce dernier, lui appartenant dans sa représentation plus à la lignée paternelle – à l'image de ce qu'il nous disait vivre de son appartenance. La configuration familiale de sa sœur est identique à la configuration familiale de son grand-père paternel avant sa seconde union, à l'exception près que les positionnements entre féminin et masculin sont inversés. Usuellement, la femme est placée à la droite de l'homme, cette représentation se tient pour OlliePep jusqu'à sa génération, où les femmes sont placées à gauche des hommes, inversant ainsi une donnée, où sa sœur et lui représenteraient la bonne configuration du couple. Serait ainsi maintenue la structure imaginaire de la micro-famille que l'étranger ne peut pas venir faire éclater et ce, en écho du mélange des lignées paternelle et maternelle et de l'exclusion de l'ex-femme d'OlliePep dans la conception de leur fille

Par ailleurs, OlliePep relie deux femmes à sa représentation. La première est la mère de son enfant dont il ne symbolisera aucune rupture, l'autre est placée en dessous de la première. Il semble ainsi attaché à ces deux femmes – les deux seules personnes nommées par leur surnom dans son arbre – sans en avoir été détaché. Elles sont placées un peu à l'écart du reste de l'arbre, en biais, comme si elles étaient des éléments ajoutés. Par ailleurs les seules dynamiques de lien à être représentées sont celles composées avec ces deux femmes.

Avec son ex-femme, il présente à la fois une bonne entente entre eux deux et une forme de violence, d'agressivité de son ex-femme envers lui. Avec sa « petite amie » actuelle, les liens sont dits ambigus. L'ambivalence de leur place dans la famille est en miroir de la nature des liens entretenus avec ces deux femmes : à la fois dans une entente, autour du positif et à la fois dans une dynamique plus floue voire violente et donc négative. La place de la femme semble ambivalente et montre, peut-être, la difficulté à la penser dans sa double polarité : féminin/maternel.

La place de chacun dans la famille est ainsi déterminée par l'appartenance à un ensemble où OlliePep n'écarte pas les femmes de sa vie, mais ne les inclut pas au cercle familial dans lequel il est né. Comme il décide de ne pas représenter la première grossesse de son ex-femme, terminée par une IVG. Pour lui ce n'est pas important, ce fut une décision prise sous la pression de la famille de son ex-femme. Pour autant le couple tiendra et fera un autre enfant, leur fille, dont il met alors à l'écart tout lien maternel – elle est « sa fille » dans la représentation.

L'avortement, « c'est passé, ça n'a pas d'intérêt » dira-t-il. Il comprend que ce n'était pas bien pour une jeune fille d'avoir un enfant. Le mouvement de rationalisation vient nier la douleur d'avoir pu perdre un enfant contre leur volonté. Le fait de ne pas représenter l'enfant imaginairement investi montre l'impossible élaboration quant à cette perte.

Ainsi le maternel est autant que possible mis à distance, tant dans son sentiment et sa représentation d'une appartenance à la lignée paternelle que dans l'exclusion de l'autre dans la conception d'un enfant. Seul le féminin est nommé ! Le masculin ne trouve pas de place. Il se nomme à notre demande et décide de prendre un surnom qui lui avait été donné lorsqu'il travaillait dans un autre pays, en référence à des périodes de plaisirs.

## B - Inscription dans le temps : dates et autres phénomènes

	OlliePep	Sœur d'OlliePep (5 ans de plus)	
	<b>18 ans</b> : début des consommations – joint	13 ans	
20 ans	<b>23 ans</b> : début de consommation héroïne	<b>18 ans</b> : consommation d'héroïne	8 ans
	32-35 ans	<b>27-30 ans</b> : arrêt héroïne, abstinence	
	<b>40-43 ans</b> : arrêt héroïne / Naissance de sa fille Abstinence jusqu'à 45-48 ans	<b>35-38 ans</b> : décès	
20 ans	<b>45-48 ans</b> : alcool + médicaments		20 ans
	<b>47-50 ans</b> : abstinence jusqu'à 49-52 ans		
	<b>49-52 ans</b> : alcool	8 ans	
	<b>60 ans</b> : rencontre pour la recherche		

Les dates ont alors soulevé notre attention, en les organisant dans le tableau ci-dessus. OlliePep ne donne pas de dates mais des âges et des périodes de consommation ou

d'abstinence. De plus, il évoque de façon plus détaillée deux femmes pendant l'entretien : sa sœur à plusieurs reprises et sa mère – son ex-femme et sa compagne étant rapidement placées. Sa sœur est la seule pour laquelle des âges soient décrits.

Nous repérons ainsi qu'il y a une certaine correspondance dans les temps : l'héroïne est consommée pratiquement en même temps par le frère et la sœur : ce sera « la drogue » de tous les deux. Il s'écoule 20 ans entre le début des consommations pour OlliePep et l'abstinence totale de l'héroïne, 20 ans aussi pour sa sœur cadette entre les débuts et son décès.

Suite à ce décès, la privation est possible pour OlliePep, soutenue par la dette d'une parole. Sa sœur disparaît, l'héroïne aussi. Il se prive comme il est privé : un véritable jeu de miroir se perpétue. Sa fille naît quand sa sœur disparaît, la naissance d'un enfant devient possible quand l'autre n'est plus là : substitution, séparation, impossibilité à gérer deux espaces dans la filiation... autant d'hypothèses possibles.

Vingt est le nombre d'années entre l'arrêt de l'héroïne – suite à la demande de sa sœur – et le moment où nous le rencontrons, cela rappelle le 20/20 dont OlliePep parlait : « j'ai fait l'armée et comme j'avais 20/20 on m'a envoyé au commando ».

Huit est le nombre d'années entre la reprise de l'alcool et l'âge auquel nous rencontrons OlliePep, correspond aux huit années d'abstinence de sa sœur. Les périodes de temps sont des moments de rappel à une sœur disparue, dont la présence est encore active au niveau des dates imputant alors la possibilité d'un deuil à faire. Les dates permettent de laisser une mémoire vivante d'une sœur dont l'arrêt des consommations n'a pas été suffisant pour la maintenir en vie.

Nous remarquons par ailleurs qu'OlliePep ne sait plus trop à quel âge décède sa sœur, ni à quel âge lui-même arrête l'héroïne, laissant une période de flottement de trois années. Ce chiffre trois se retrouve dans la période de rupture dans sa relation à sa « petite amie ». Trois semaines de séparation ont alors conduit OlliePep à consommer de nouveau. Il y a un arrêt du temps de trois ans qui rendent trois semaines insupportables à vivre sans l'autre.

## C - Forme de loyauté et répétitions

Dans la représentation de l'arbre d'OlliePep, les deux grands-mères sont mortes prématurément, tout comme sa sœur. Les morts prématurées ne concernent que le sexe féminin, sautant une génération (la mère d'OlliePep). Nous ne pouvons que constater ce destin répété chez les femmes donnant une configuration quasi similaire entre la lignée paternelle et la lignée maternelle : le père d'OlliePep est pris dans une fratrie composée de deux fils, deux filles tout comme sa mère : ils sont deux fils, deux filles. Ses deux parents sont les seconds de leurs fratrie respective avec un aîné garçon ; OlliePep a, quant à lui, une fille unique comptée en deuxième position au niveau généalogique. Il ne peut d'ailleurs investir psychiquement la place du premier, avant sa fille.

Nous pouvons nous demander ce qui était attendu des aînés et particulièrement des fils aînés dans les deux familles, car OlliePep en tant qu'aîné et que fils aîné n'a pas toujours tout bien fait comme il aurait fallu dans la représentation parentale et surtout maternelle. À tel point que sa mère « avait honte » de lui. Il a déçu, a-t-il déçu en tant que fils aîné ? Quoi qu'il en soit, il n'a pas correspondu de prime abord aux attentes parentales avant que son père ait une parole bienveillante, dans une forme de reconnaissance : « il a eu raison de faire ce qu'il aimait ». Nous pouvons alors penser que cette parole singulière vient se détacher de la parole du couple parentale prise dans des représentations maternelles. OlliePep aurait pu réparer le désir de son père de n'avoir, lui, pu exercer ou faire ce qu'il aimait... nous le laissons sous forme d'hypothèse.

La photographie a été une réalisation personnelle, à l'encontre des attentes parentales, permettant à OlliePep de vivre, peut-être, ce que son père n'aurait jamais pu vivre : « ce qu'il aimait... » À l'encontre écrivions-nous et peut être pas tant que cela : OlliePep aime, dans la photographie, rendre les gens beaux, leur enlever ce qui ne va pas, autrement dit faire en sorte qu'ils correspondent à une image parfaite. Cela semble être en écho de ce que sa mère cherchait « toujours être bon, toujours faire bien », toujours être parfait ajouterions-nous. Il semble avoir « bien fait » jusque dans ces études d'HEC, jusqu'à la découverte du plaisir par la substance où il « s'est évadé et détaché ».

« Il est d'autres situations de jeunes qui, au contraire, surinvestissent leur travail scolaire, mais dont on découvre plus tard qu'ils ne jouaient pas, les laissant en souffrance de difficultés affectives. »<sup>337</sup>

Ce qui n'allait pas chez lui, il ne pouvait pas l'enlever puisque ce n'était probablement pas sa demande, mais celle d'un autre. Alors, il est allé enlever chez les autres photographiés ce qui n'allait pas chez eux.

La répétition d'une dépendance aux substances entre le frère et la sœur se retrouve aussi dans le produit aimé et consommé. Mais, au-delà, se trouve une promesse : celle de ne plus toucher au produit, promesse loyalement respectée par OlliePep envers sa sœur défunte. Les autres produits ne faisant pas partie de la promesse énoncée, ils restent consommables. La loyauté interroge la représentation du lien fraternel entre OlliePep et sa sœur sans pour autant que nous puissions en éclairer les rouages. Dans ce sens, la mère de sa fille, avec qui il a partagé de nombreuses années de vie a aussi eu recours à l'alcool de façon pathologique. Il a choisi une femme dans une dépendance aux substances tout comme sa sœur l'était.

## II. 2 - Restitution d'une analyse de rencontres : entre génocosiogramme, Rorschach et TAT

### *Preamble*

Nous recevons OlliePep à la suite d'un long entretien avec un travailleur social de la structure. Il souffre des dents mais nous maintenons l'entretien de passation des projectifs. Une pause sera effectuée entre le Rorschach et le TAT. Sa souffrance aux dents s'accroît quelque peu, mais il veut continuer sur le TAT « comme ça, ça sera fait » nous dit-il et ajoute « si c'est fatigant, on s'arrêtera et on reprendra après ». Finalement le TAT sera passé jusqu'au bout.

Nous sommes dans un bureau emprunté à un professionnel de la structure. Il permet la passation des épreuves projectives, nous serons néanmoins interrompus à un moment par l'entrée furtive d'un professionnel dans le bureau.

---

<sup>337</sup> C. Flavigny, 2011, p.127.

## *Résumé de l'analyse des épreuves projectives et hypothèse de fonctionnement*

L'analyse du Rorschach montre la nécessité d'un contrôle : le nombre de réponses tout juste dans la norme (21) et les réponses courtes d'OlliePep en rendent compte. Quand le contrôle échoue, il laisse paraître des troubles de la pensée ou du cours de la pensée. Ainsi, au Rorschach, les réponses abstractions (au nombre de 8) et les réactions en processus primaires témoignent des fragilités du fonctionnement psychique d'OlliePep. Ceci se retrouve au TAT par un discours altéré et l'émergence des processus primaires. Les représentations sont donc débordées par l'excitation psychique. Dans ce sens, l'accrochage au matériel dans une forme de dépendance à l'environnement tente de contenir les réactions émotionnelles, mais ce dernier échoue, comme le montre le F+% à 42,85%.

L'empreint d'un mécanisme de contrôle se retrouve au TAT à travers les mouvements d'intellectualisation et d'inhibition. Ces derniers offrent une tentative de lutte contre la projection et rendent compte d'une fixation des mouvements psychiques.

L'analyse des protocoles montre que les conflits intrapsychiques et interpersonnels ne peuvent être abordés ; la conflictualisation n'est alors pas élaborable entre monde interne et monde externe. Dès lors émerge une mauvaise délimitation des frontières, entraînant une confusion soi/non-soi allant jusqu'à la fusion de l'un dans l'autre. L'objet ne peut alors être attaqué, une problématique identitaire se pose alors.

Ces différents aspects, plus amplement étudiés en annexe, nous permettent de penser une hypothèse d'un fonctionnement limite chez OlliePep à travers une lutte anti-dépressive importante, caractérisée par l'utilisation de défenses massives – notamment par une pseudo-intellectualisation – contre le risque psychotique de confusion.

Nous allons à présent développer plus précisément quelques points des protocoles d'OlliePep au regard de nos hypothèses de travail.

### 2.1 - Du traitement de la perte au processus de symbolisation

L'hypothèse d'un fonctionnement limite chez OlliePep rend compte d'une lutte contre un effondrement psychotique. La confusion soi/non-soi se retrouve à certains endroits des épreuves projectives, et est décelable au génosociogramme par le placement de sa famille dans un prolongement de lui-même. Cette confusion témoigne d'un en-deçà de l'angoisse de

perte. La perte ne peut pas être l'objet d'un traitement opérant ; la perte ne peut pas, à ce stade, être vraiment perçue.

La réponse 21 de la planche X du Rorschach illustre notre propos : « *réunion de choses variées et différents, hum d'où sortira l'objectivité* », à l'enquête il ajoutera « *réunion de gens ou choses différentes qui se regroupent, qui s'associent enfin qui jouent ensemble et qui de ce fait arrivent à l'objectivité de groupe opposée à la subjectivité individuelle quoi.* »

La problématique de la différenciation sous-tend la réponse d'OlliePep à cette planche de la séparation. En d'autres termes, à cette dernière planche présentée, à ce moment imminent de la séparation, OlliePep rend compte d'une certaine confusion du sens. La projection est déstructurée par le support perceptif non compact et pose la question de la séparation d'avec l'objet comme étant déstructurante. Ainsi, lorsque l'objet renvoie à la problématique de perte, l'objet ne semble pas toujours perçu comme différent du sujet : la confusion entraîne une fusion entre sujet et objet. Cette confusion se retrouve à l'épreuve du TAT, notamment à la planche 19 où, en écho de la planche 11, OlliePep montre une impossibilité à régresser.

« *J'vois pas bien ce que c'est. C'est quoi ça ? j'vois pas si c'est un animal ou si il y a un homme dessus... je sais pas.. je sais pas.. j'ai pas une bonne conscience des tailles en fait... Cette image me dit pas grand-chose en fait. J'ai plus rien à dire.* » (11)

« *Hallucination. Voilà que mon esprit m'abandonne à nouveau je vois tout et rien. Trop abstrait pour moi.* » (19)

Le refus à la planche 11 et la massivité de la projection à la planche 19 – planches non figuratives de l'épreuve – renvoient OlliePep à confusion quand l'environnement est peu fiable, autrement dit peu perceptible. L'accrochage au percept ne peut se produire empêchant par là-même l'accès à la régression. Régresser suppose que les objets internes soient suffisamment constitués et différenciés pour le sujet. L'impossibilité chez OlliePep de se laisser porter par la régression questionne, ici, l'impossible perte de ces objets. L'angoisse se situerait dans l'insécurité d'un monde externe qui, dans un collage avec le monde interne, se retrouverait aussi dans ce dernier.

La désorganisation se retrouve aussi dans la réactualisation de la problématique de perte comme à la planche 13B du TAT. À cette planche, la solitude de l'enfant renvoie à une immaturité et la perte des objets parentaux. Dès lors, le discours d'OlliePep se désorganise un

peu, rendant compte de la difficulté à pouvoir structurer quelque chose sans l'autre. OlliePep cherche alors à éviter toute représentation renvoyant à l'autre, à cet objet différent de soi.

Au Rorschach, OlliePep ne présente pas de sensibilité aux lacunes blanches, au creux ; aucune représentation ne rend compte de cela. Il se laisse pourtant quelque peu atteindre par la couleur noire aux première et cinquième planches (« *papillon de nuit peut-être parce que vu la couleur...* » ; « *un insecte qui n'est pas très agressif, ça veut dire qui est ... de nuit* »). La sensibilité au noir, associée à la forme ou pas, dénote une teneur dépressive à la planche de mise en contact avec le matériel et à celle dite de « l'identité ».

En filigrane se dessine une angoisse dépressive liée à la perte de l'objet. Au TAT, cette problématique se précise par le recours à une réalité extérieure, au placage, ou à l'anonymat des personnages. Ces processus rigides ou d'évitement du conflit permettent de ne pas figurer l'absent ou la perte liée à l'objet, mais échouent souvent à travers un débordement pulsionnel, comme le traduisent les processus primaires (E). Ces éléments se retrouvent à la planche 3BM :

<p><i>« Période de repos et d'isolement pour cette personne qui s'isole du groupe. Solitude et de repos. Hum (mouvement des mains)..... abandon de la joie de vivre et de l'occultivité, repli sur soi-même, voilà. »</i></p>
-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

Si l'affect dépressif peut être reconnu, OlliePep bloque les représentations liées à ce dernier par l'inhibition et la minimisation. Pour autant, l'émergence d'un trouble de la syntaxe rend compte du débordement pulsionnel, relayé par un investissement du corps, point de relai et de soutien à la projection de l'éprouvé.

Ainsi, sont mis à l'écart les affects au prix de défenses massives : refoulement des représentations, clivage, identification projective (planche 4). OlliePep lutte contre l'émergence de mouvements pulsionnels où des fantasmes destructeurs de perte pourraient apparaître. La perte se ferait dans la différenciation avec l'autre, la perte serait donc celle de soi dans l'autre. La crainte ici figurée est celle d'un effondrement de soi.

L'émergence des processus primaires, que ce soit dans l'altération de la perception, la massivité de la projection, et l'altération du discours, rend compte de la lutte – échouée, mais d'une lutte – contre l'angoisse de différenciation d'avec l'objet, autrement dit dans l'angoisse d'une perte de soi.

D'ailleurs, si des kinesthésies majeures apparaissent dans le psychogramme du protocole de Rorschach d'OlliePep, celles-ci sont liées à des mouvements attribués au corps (« *l'évacuation du sang* » (pl.II) ). Une seule mise en relation via le règne animal est apportée par OlliePep à la planche VIII. L'absence de représentation de relation questionne la difficulté de la rencontre entre le sujet et l'objet. Dans ce sens, la mise en relation à la planche VII entraîne, à l'enquête, une problématique de différenciation. La perception de « deux animaux en interaction » se poursuit par une identification projective, dans la découpe du milieu, des « *différentes matières qu'on peut rencontrer* ». Ainsi, OlliePep ne peut tenir la mise en relation sans se confondre avec les objets de sa perception. La liaison entre la représentation et l'affect est débordée par le mouvement pulsionnel.

Cette question de la différenciation et du manque est reprise au TAT où la difficulté de la mise en lien des personnages est présente. Aucune relation spéculaire n'est représentée. Par contre, une confusion régulière entre narrateur et sujet de l'histoire est repérée : « *Ne t'en va pas ! reste là. Mais ton but est plus important que notre amour. Reste ! voilà.* » (pl.4).

Ainsi, le recours aux procédés CL (instabilité des limites) est important, et notamment au CL-2 (appui sur le percept) qui en écho des procédés CF, présent dans le protocole montrent un accrochage non opérant à la réalité externe. Nous retrouvons cela à la planche 16 :

« *Image de la pureté et de l'absence, à part quelques tâches mais ça (en montrant les petites tâches sur la planche) c'est libérateur et reposant (? Consigne ?) Je retrouve dans le noir, dans le blanc.. le manque d'oppression, l'absence de détails inutiles, la profondeur donc l'esprit infini, rien n'arrête mon regard permettant à mon esprit de vagabonder sans aucun poids pour le freiner.* »

La planche renvoie OlliePep au vide dans la constitution de ses objets internes. L'appui sur la fonction d'étayage par la clinicienne n'est pas suffisant, tout comme l'accrochage à la réalité externe, qui, dans une tentative de délimitation interne-externe, déborde en processus primaires. Le rappel à la consigne, autrement dit l'appel au clinicien, le recours à l'objet dans une fonction étayante sont fortement sollicités par OlliePep au sein du protocole du TAT. La quête d'étayage rend compte de la difficile élaboration de la problématique de perte, faute d'avoir introjecté l'objet absent sécurisant.

La mort de sa sœur vient rappeler cette difficulté d'élaboration de la perte. OlliePep l'évoque d'une façon très vivante en lui, comme si le deuil de cette sœur n'avait pu se faire : il tient sa promesse coûte que coûte. La loyauté à la parole de sa sœur est telle qu'il se « prive » de sa substance de consommation. Cette loyauté permet de garder en état une représentation de sa sœur vivante, renvoyant à sa parole lorsqu'elle était en vie. L'ombre de la sœur plane ainsi dans la vie d'OlliePep, telle un fantôme enclavé qui permettrait de ne pas la perdre.

Ainsi, la problématique de perte ne peut être traitée par OlliePep sans risque de se perdre soi-même. Dans ce sens, nous n'avons pas pu observer chez OlliePep la possibilité de l'élaborer quand les objets venaient à manquer ; au contraire, dans ces cas là, l'environnement semblait non sécurisant et la perte était loin d'être pensable ; seule la problématique d'une non-différenciation surgissait alors.

La problématique de la différenciation n'est donc pas sous-tendue par un processus de subjectivation. En témoigne le récit de la planche 10 où à la faveur de l'étayage, la relation entre les deux personnages est entendue dans une recherche d'étayage :

*« L'homme prend sa mère euh... contre lui et... lui exprime son amour et son soutien afin de la rassurer. L'apport affectif des autres est primordial pour l'équilibre de l'homme, de l'homme ou de la femme. Apaisement, amour, soutien... sollicitude et réconfort. Hum, voilà. »*

Dans ce sens, le rapproché de la planche 7BM rend compte d'un recours aux investissements narcissiques (CN) pour réussir à différencier les personnages, qui malgré tout sont pris dans un lien où la perte n'est pas possible. À la planche 2, la triangulation échoue dans la non reconnaissance de la différence des générations et la porosité des limites à l'œuvre dans une forme de clivage.

Dès lors, l'utilisation très importante des procédés C (évitement du conflit) et notamment des CL (instabilité des limites) témoigne d'une porosité des limites dans une mise à mal de l'investissement narcissique. Le refus de la planche 11 rend compte de la fragilité de ces assises narcissiques. Cependant, la faible utilisation des procédés rigides est contrastée par un recours aux procédés labiles relayant le faible investissement de la réalité interne. Ces procédés permettent une reconnaissance, à bas bruit, des affects. La dimension érotisante des représentations est toutefois évitée et l'ensemble du protocole reste le théâtre d'une projection fantasmatique relativement pauvre.

OlliePep lutte contre les atteintes narcissiques par le recours à l'étayage. Ainsi, il ne prend pas en compte les blancs et les vides figurés au Rorschach. Le F% et le F+% restent faibles (respectivement 28,57% et 41,66%) rendant compte de la difficulté à investir la réalité externe et de l'échec de l'accrochage au percept. OlliePep se raccroche alors à l'approche globale, largement favorisée, pour tenter de contrôler le débordement pulsionnel.

Si dans la représentation de son arbre, OlliePep tente de maintenir un ensemble, de contrôler sa représentation par un très petit dessin localisé dans un coin de la feuille – de donner des rebords à ce dessin –, cela ne suffit pas à contenir certains défauts de symbolisation. Ainsi, il connaît peu d'éléments sur son histoire familiale ; il connaît ce qui concerne sa sœur et ses parents, mais pas au-delà. Il est capable de symboliser les différents personnages de son histoire et ce, jusqu'à ses grands-parents. Toutefois, la structure donne l'impression de s'emmêler – comme nous l'avons mentionné dans l'analyse du génosociogramme – et les générations s'entrecroisent du côté maternel. La structure familiale représentée exclue les membres externes à cette dernière (les deux femmes rencontrées par OlliePep, par exemple). Ainsi, une difficulté émerge dans la représentation symbolique donnée à l'ensemble familial, traduisant le manque de représentations et d'élaboration de certains événements : les morts de ses deux grands-mères, celle de sa sœur ou l'histoire de ses parents.

OlliePep présente une problématique de différenciation d'avec l'objet, il ne peut advenir sans l'objet témoignant de difficultés d'accès à la symbolisation et concomitante à la difficulté d'accès à la problématique de perte.

Nous devons toutefois penser, ici, à la longue consommation d'OlliePep. Nous ne pouvons savoir, puisque nous n'avons pas fait passer de tests cognitifs, à quel point les consommations ont pu altérer, détériorer, abîmer les capacités cognitives, et par là-même le système de pensée d'OlliePep. Peut-être que certaines de nos observations, quant au défaut de symbolisation, peuvent être liées à une déficience due aux consommations.

## 2.2 - De la répétition aux identifications : un pas vers l'espace de transitionnement

La connaissance de son histoire s'arrête à sa propre génération pour OlliePep, aucun détail donc sur les générations antérieures. Une parole reste cependant sans explication : l'admiration d'OlliePep pour son grand-père paternel, forme idéalisée du masculin que nous retrouverons au TAT. Quelle forme d'identification se jouerait avec ce grand-père, dont il ne parlera jamais plus ? Nous restons dans l'expectative, nous ne saurons rien de plus : OlliePep ne voudra pas revenir sur son génosociogramme à l'entretien suivant qui sera notre dernier entretien. Ainsi, il ne réinvestira pas la représentation de son arbre.

À travers ce dernier, nous avons pu repérer des mécanismes de répétition : d'une consommation aux substances toxiques entre sa sœur et lui, mais aussi avec la mère de sa fille. La première femme qui partage sa vie est dépendante de l'image de sa sœur défunte. La femme avec qui il partage sa vie au moment de nos rencontres – nous apprendrons entre temps qu'elle est décédée – a besoin d'être rassurée, de savoir où il est. Telle une mère qui s'inquiète pour son enfant. Avec la substance il se détachait de sa mère, sans la substance – il ne consommerait plus – il retrouve une femme-mère, avec qui il partage une relation ambiguë – d'ailleurs, après le décès de son amie, nous apprenons aussi qu'il a de nouveau été en cure. Quelque chose semble alors tourner en rond, comme si tout était bloqué à son niveau et se répétait d'une modalité relationnelle impossible à quitter.

D'autres formes de répétition ont été préalablement mentionnées, nous les rappelons : les morts prématurées des deux grands-mères, sans connaissances des causes et sa sœur. Dans la structure de l'arbre, ces trois femmes sont placées sur trois niveaux différents et semblent représenter trois générations. Ainsi, les répétitions ne permettent pas encore l'accès à des éléments de l'histoire d'OlliePep, que lui-même ne souhaite pas questionner.

Nous avons noté, dans sa représentation, le placement de sa fille comme un prolongement de lui-même, un auto-engendrement pourrait-on dire. Dans une forme d'identification projective, sa fille – non nommée – est représentée comme un objet à lui, de lui.

### *Identifications secondaires :*

Les identifications secondaires n'apparaissent pas clairement posées au Rorschach. Aucune représentation humaine n'est donnée à la passation – elle émerge à l'enquête dans un appui étayant – questionnant la représentation de soi. Dès lors, la présence des contenus animaux est bienvenue tout comme le positionnement identitaire favorable à la planche V : « *un insecte* ». Toutefois, l'absence de représentation humaine interroge les mouvements d'identification. Si, comme nous l'avons déjà mentionné, aucune mise en relation n'apparaît, pas même en miroir, les mouvements pulsionnels sont toutefois retrouvés au Rorschach, dans les kinesthésies majeures de la planche II. « *Sang* » et « *règle* » renvoient à des pulsions sexuelles et agressives dans un contexte de castration où la perte de distance est patente ; associées aux mouvements d'« *évacuation* » et d'« *arrivée* », ces réponses rendent compte d'un mécanisme d'identification projective à travers des caractéristiques féminines. Les femmes nommées à l'enquête (planche III) permettent de saisir la possibilité d'un mouvement d'identification à la figure féminine.

Dès lors, font défaut les identifications humaines masculines, mais certains éléments apparaissent autrement à travers des perceptions à caractère phallique. Ainsi, à l'enquête de la planche IX : « *le membre qui génère de la joie* » témoigne d'un attribut masculin. Sous le couvert d'un mécanisme d'intellectualisation à la passation de cette même planche « *pénétration* » permet de confirmer la perception d'un élément phallique. De même, à la planche X, le mouvement défensif permet l'évocation de caractéristiques à proportion phallique : « *la puissance* ».

Ces différents éléments montrent la distinction possible des attributs féminins et masculins. Pour autant, cette distinction ne semble ni intégrée dans une reconnaissance des identifications ni dans celle d'un choix identificatoire. Ainsi, la réponse de la planche IV : « *animal des forêts. Grande taille... impressionnant* » montre le caractère inquiétant, sous le couvert anonyme de l'« *animal* », d'une dimension de puissance ; ce mouvement d'inquiétude se poursuit à l'enquête « *créature des bois, animal des bois, de grande taille avec des poils, imposant* ». Aucune identification humaine ne se déploie, témoignant d'un flou quant à une image paternelle ou maternelle. En filigrane se dessine un conflit dans les choix identificatoires. La réponse de la planche VI « *peau d'animal* » rend compte d'une position passive sans attributs féminins ou masculins ; la réponse complémentaire à l'enquête

« *des pattes en fourrure et en poils* » semblent aller dans le sens d'une position phallique, bien qu'une seconde peau soit recherchée.

Quant à la perception d'éléments féminins, elle est repérable à travers les déploiements de l'enquête, comme en témoigne une réponse de la planche II « *sexe de femme* ». Si émergent à la passation des indices d'un investissement féminin (« *les règles* » à cette même planche), ce dernier reste lié à une forme de passivité.

*Identifications masculines, féminines et maternelles :*

Dès lors, dans le conflit des choix d'identification, apparaît une difficulté à lier les mouvements passif et actif. La reconnaissance de la dimension phallique ou paternelle est mise à mal, notamment par une angoisse de castration comme en témoigne le mouvement agressif et sexuel (pl.II). Par là-même, la possibilité de s'identifier à l'imgo paternelle paraît difficilement accessible. Tandis que l'imgo maternelle, bien que difficile à saisir (« *puzzle* », pl.VII) paraît « omnipotente » dans les identifications. L'épreuve du TAT complète ces observations quant aux identifications. L'identification au féminin se fait à travers une position maternelle non érotisée – dans le rapproché de la planche 10, la mère est perçue avec son fils – ou prise dans le couple avec un autre. Quant à l'identification masculine, elle est prise – comme nous l'avons mentionné précédemment – dans un mode idéalisé (pl.6BM). Une telle identification dans une forme d'idéalisation de l'objet – retrouvée à travers son discours d'un père qui l'a reconnu dans ses désirs – se fait sans ébauche de la conflictualisation. Tandis que l'identification à une femme semble enfermée dans une position de dépendance – en tant que mère ou « femme de ».

Les identifications féminines et masculines dans un même ensemble ne tiennent alors pas toujours. Si la différence des générations peut être reconnue sur le mode de l'idéalisation aux planches 6BM et 7BM, à la planche 2 celle-ci échoue dans une construction défailante de la triangulation – défailance de la triangulation déjà présente à la planche 1. L'évitement de telles représentations (triangulations, rapport érotisé, conflit), pouvant rendre compte d'identifications secondaires, est caractérisé par la prédominance de procédés C et plus particulièrement l'anonymat des personnages et des motifs des conflits non précisés (CI-2). La différence des sexes est ainsi parfois exclue (pl.3).

En contraste des procédés C, nous pouvons rendre compte d'une utilisation fréquente des procédés B (labiles). Ces derniers sont de bon aloi mais ne permettent pas à OlliePep de rendre compte, pleinement, de processus secondaires opérants quant aux identifications.

Au Rorschach, les éléments d'identification se retrouvent à certaines planches. Nous avons vu qu'aux planches II et VII OlliePep perçoit des éléments de l'anatomie féminine (sexe) ou d'une recherche des origines (puzzle). Ces perceptions ne sont pas associées aux lacunes intramaculaires des planches. L'identification à l'objet du manque n'est pas possible, puisque ce dernier n'est jamais perçu comme manquant ou potentiellement manquant. Toutefois, nous pouvons apporter une nuance à cela. Les réponses estompées aux planches IV et VI (avec une tendance à la planche VIII) donnent à voir, alors que semble faire défaut un objet interne sécurisant, une représentation d'une forme une seconde peau, objet rassurant et enveloppant. Peut-être est-ce une ébauche d'identification, à travers la perception de l'objet du manque ? Objet dont par ailleurs, il faudrait se protéger – d'où le refus de la planche 11 au TAT.

OlliePep, dans sa difficulté à élaborer la différenciation, ne peut accéder à des positionnements identificatoires clairs. Ainsi, les tentatives de détachement d'avec sa mère, créés par l'illusion de la prise de substances, illustrent l'impossibilité à créer un espace autre, de transitionnement, comme nous l'appelons ici. OlliePep ne peut accéder à cet espace où émergeraient des possibilités d'élaboration et de différenciation, puisqu'il n'accède pas complètement à l'angoisse de perte de l'autre. Il fonctionne avec l'autre dans une formule semblable d'une illusion du différent – pour reprendre ses propos, ou presque : « des jours différemment semblables ». Il n'aime pas le terme de toxicomane, il préfère dire qu'il est doppé. Doppé pour survivre à quoi, pensons-nous à présent : à la présence d'un autre en soi ?

### II. 3 - Perspectives

La fin de chaque entretien et de chaque passation est ponctuée de remerciements par OlliePep. À celle du TAT, OlliePep remercie à nouveau, il a trouvé « cela très intéressant », « ça lui parlait » sauf quand « les choses trop abstraites partent partout, il n'aime pas » – dans une référence probable aussi au Rorschach. Le dessin de son arbre est à cette image, étriqué

comme pour maintenir une unité, quitte à rendre confus les liens générationnels. Ici, se pose la question d'un morcellement. Cette problématique se retrouve dans les épreuves projectives à travers la difficulté à établir des limites entre dedans et dehors, rendant confusionnant monde interne et externe. Autrement dit, la difficile délimitation renvoie à une problématique du lien où l'autre risque d'être perdu et par là-même de perdre le sujet. Dès lors, l'entremêlement des liens générationnels vient poser la question d'une confusion entre soi et l'autre. Pourrions-nous penser que la difficulté à établir, dans les épreuves projectives, les limites est en écho de la difficulté à délimiter les membres de la famille au sein des représentations d'OlliePep ?

Dès lors, que représente cet entremêlement, que vient-il tenir ? Nous ne sommes pas en mesure de répondre à cette question, nonobstant, nous en soulignons la fonction par rapport à la question évoquée du morcellement.

Par ailleurs, le remerciement représenterait une défense sur le mode de la formation réactionnelle, où OlliePep semble vouloir éviter le rappel à toute problématique prégénitale (en référence à la planche 11, qu'il a refusé). Le lien à la figure maternelle est autant que possible mis à distance : OlliePep se sent plus appartenir à la famille de son père qu'à celle de sa mère, il se représente dans le cercle paternel et lutte contre l'élaboration de représentations où l'objet primaire serait perdu. Ainsi, la mère prend une place particulière : à la planche 10 du TAT, le fils rassure la mère dans un positionnement d'étayage. Nous pouvons nous demander quelle fonction OlliePep a pu avoir auprès de sa mère pour que les sollicitations aux planches « maternelles » invitent à des représentations angoissantes ? OlliePep n'a vraisemblablement pas répondu aux attentes de sa mère, la décevant peut-être. Au-delà, nous pouvons questionner l'absence de représentations de la mère et par là-même les types de relations précoces avec une mère peu figurable. Les femmes de son arbre meurent prématurément, posant, de plus, la question de leur absence et de la place des pères.

Au cours de l'entretien OlliePep nous dit « être humble ». Humble dans sa première définition renvoie à celui qui a conscience de ses limites. Dans un investissement narcissique pour pallier les défaillances narcissiques, OlliePep vient probablement chercher les limites permettant sa différenciation de l'objet. Et de tous les objets : dans son arbre, sa fille vient uniquement de lui – puisque le premier objet est difficile à saisir et que les mères semblent mourir –, sa mère n'est pas prise dans le couple parental et lui-même s'était représenté au milieu de ses parents avant de corriger le trait.

La substance lui a permis de « s'évader, de se détacher de tout ça » dit-il, se donnant alors l'illusion d'un détachement et d'un sentiment de toute puissance « il était indestructible » ; nous entendons aussi, peut-être la lutte contre une angoisse de morcellement. Autrement dit, l'objet-drogue l'unifiait, le faisait exister aux yeux de lui-même et peut-être des autres. De plus, l'objet-drogue le différenciait sans risque d'effondrement, déplaçant toutefois l'attachement ailleurs, sur un autre objet. L'objet-drogue vient alors lui faire éprouver les limites d'un corps, d'une différenciation interne/externe. La rupture avec une figure maternelle ne vient alors que créer une non-séparation d'avec l'objet primaire : dès que l'autre n'est plus là pendant les périodes d'abstinence, il retrouve l'autre objet, celui de la consommation. Dans le couple mère-fils, supposé chez OlliePep, la figure du père est absente, idéalisée dans son identification et non représentable au sein d'un couple. L'érotisation d'une relation est difficilement projectable aux projectifs et dans son arbre, OlliePep met à distance les femmes de sa vie. Comme si une mère ne pouvait pas être une femme. Pour autant, dans son arbre, ce sont les seules qui ont un nom marquant peut-être l'élaboration possible de figures externes séparées.



## Chapitre III – Analyse des protocoles de Charly

---

L'histoire de notre rencontre avec Charly est prise dans la dynamique familiale de ce dernier. Nous rencontrons Matilde, sa femme, une première fois, orientée par un psychologue de l'association. Elle ne consommerait pas de substances, mais serait prise dans une famille où la consommation est présente. Alors que nous avons rendez-vous pour la seconde fois, elle m'appelle pour « m'envoyer son mari à sa place » car elle ne peut pas venir et lui, serait dépendant aux substances. Nous rencontrerons Charly deux fois, Matilde ne poursuivra pas la recherche ne pouvant plus venir aux entretiens à cause de son travail. Nous explorons ainsi le fonctionnement de Charly à travers ses productions conjointes pour le génosociogramme à celle de sa femme Matilde.

### III. 1 - Première rencontre

Charly se présente à l'entretien avec leur fils, c'est lui qui garde les enfants quand ils n'ont pas école depuis que sa femme a trouvé du travail. Toute la famille est connue des travailleurs de l'association dans des prises en charge différentes. Nous ne pouvons accepter l'entretien avec son fils aussi proposons-nous à ce dernier de rester en salle d'attente où se trouvent des jeux et un grand panneau pour dessiner. Charly nous suit comme un enfant, sans rien échanger avec son fils qui nous interrompra plusieurs fois pendant l'entretien. La secrétaire finira par le prendre dans son bureau.

Nous le rencontrerons deux fois, il ne donnera pas suite à nos appels après la passation des épreuves projectives. Tout comme avec les sujets précédents, nous n'avons pas choisi d'enregistrer les entretiens.

#### 1. 1 - Anamnèse et histoire

Nous avons rencontré Charly à travers les dires et les représentations de sa femme. Elle venait à l'entretien, bien que ne correspondant pas au profil de notre travail, par l'intermédiaire des psychologues de l'association en raison d'une famille prise dans des problématiques de dépendances et d'un refus de participation de son mari à la recherche.

Finalement, sa femme lui a raconté notre premier entretien et il a alors accepté de « la remplacer » à l'entretien suivant. Nous sommes surpris par la démarche et lui expliquons en quoi consiste notre recherche et ce que nous lui proposons. Il est d'accord pour y participer et signe l'attestation de consentement.

Nous présentons les éléments selon l'ordre chronologique dans lesquels ils nous ont été racontés.

Charly est d'origine colombienne, dans la trentaine, il ne trouve pas toujours les mots en français pour exprimer ce qu'il voudrait et les dit alors en espagnol. Ce qui sera le cas aussi au Rorschach. Il est arrivé en France vers l'âge de 17ans, avec son frère de 10 ans son cadet. Son frère est biologiquement son cousin, c'est-à-dire qu'il a été donné à la mère de Charly – par la sœur de cette dernière – et a été élevé par elle, l'appelant « maman ».

Charly commence par consommer du cannabis à l'âge de 14 ans à l'école avec des amis. « On lui dit d'essayer alors il le fait ». Il se souvient ne pas avoir aimé du tout mais réessaie deux semaines plus tard « je regoûte, et là je commence à rigoler et à partir de là j'aime bien ». Sa consommation a été progressive, au début, il ne fumait que les samedis, puis quelques soirs par semaine avant de finir par consommer la journée, « je consommait à fond ». Il fumera entre cinq et six joints par jour. En Colombie, il n'achetait rien, il en trouvait partout sans qu'il ait à payer. Il vit avec sa mère et les six sœurs de cette dernière dont deux sont mariés et ont des enfants et son grand-père maternel – il vit donc avec la mère biologique de son frère. Ils sont 23 à vivre ensemble. Ses parents n'ont jamais vécu ensemble, son père est marié et vit avec sa femme. Charly a peu de contact avec son père qu'il aurait vu une dizaine de fois dans sa vie en Colombie explique-t-il. Il poursuit en nous disant que son père a mis fin à ses jours en janvier 2012 « à cause de la drogue ».

Un an avant d'arriver en France, un ami lui dit de goûter à la cocaïne, il goûte. À cette époque, le matin il va à l'école et l'après-midi, il travaille comme livreur dans un magasin tenu par « quelqu'un » de sa famille. C'est avec cet argent et celui que lui donne sa mère qu'il paie ses consommations de cocaïne, « très facile à trouver » ajoute-t-il dans une comparaison avec la France où il est plus difficile de s'en procurer.

Il arrive en France avec son frère cadet pour rejoindre sa mère qui avait elle-même rejoint son mari quelques années auparavant. Cet homme est considéré comme un père pour Charly, il le connaît depuis l'âge de trois ans : « mes parents se sont séparés il y a 6 ans, mais je reste en contact avec lui. Je m'entends bien. »

Il y a quelques années, en rentrant en Colombie pour la première fois depuis dix ans, son père biologique est avec lui tout le temps, l'accompagne partout et à Charly d'ajouter « ça m'est égal c'est mon père et ça change rien qu'il soit très présent. » Ainsi, après avoir présenté son père comme une personne défunte, Charly l'évoque dans le dernier souvenir qu'il a de lui avant sa mort. Son départ en France lui a donné une légitimité auprès de son père et de la femme de celui-ci. Cette dernière ne l'aurait pas vraiment apprécié jusqu'à ce que Charly parte et que son discours et son attitude changent : « maintenant elle m'aime beaucoup, elle dit que je suis super ». Il nous parle alors de son frère à qui « il arrive la même chose » : sa mère biologique – la tante de Charly – n'aurait jamais voulu de lui, ne l'aurait jamais considéré comme son fils puis « maintenant, elle proclame qu'elle a un fils en France. » Le départ de ces deux enfants en France change le statut de leurs parents dans le pays d'origine.

En France, il consommait de la cocaïne avec beaucoup d'alcool pendant les fêtes, le vendredi, le samedi et le dimanche jusqu'à se rendre malade. Le lendemain il se demandait toujours pourquoi, puis « les amis venaient et ça recommençait ». Aujourd'hui, « je ne fais que fumer pour oublier les problèmes et des fois pour dormir. Mais sinon je ne dépends pas de ça... Je comprends que je n'ai pas besoin de ça mais je comprends pas pourquoi j'en ai besoin. » Le déni de sa dépendance est ainsi à l'œuvre.

Il y a trois mois, après une consommation importante il dit être devenu « fou » alors il « s'agrippe avec tout le monde et tous les problèmes ». Sa mère s'inquiète pour la première fois. Pourtant c'est la troisième fois que cette « crise », comme il l'appelle, arrive. De « ses crises », il ne se rappelle de rien seulement qu'il « doit se faire pardonner par tout le monde et promettre que ça ne recommencera pas ». Comme « c'est revenu », tel un élément étranger à lui, une menace a été formulée par sa famille : la prochaine fois il ne pourra plus les revoir. Il est donc allé consulter dans un centre spécialisé un médecin et une psychologue. Il est intéressé dans notre recherche par la psychologie.

#### *Éléments apportés dans l'entretien avec Matilde, épouse de Charly*

Matilde se présente à travers son mari au premier et unique entretien que nous aurons ensemble – dans lequel elle effectuera son géosociogramme. Elle décrit les consommations de ce dernier et nous explique qu'il est venu en France à cause de sa problématique de

dépendance en Colombie. « Quand il est en manque, il est agressif et ne veut rien accepter », c'est pour cela que Matilde lui a demandé, il y a quinze jours, d'aller se faire soigner dans un centre. Elle a rencontré son mari un an après que celui-ci soit arrivé sur le territoire français ; elle y est déjà, quant à elle, depuis plusieurs années. Au début, elle n'était pas au courant des problèmes de consommation de son mari. Il travaillait mais elle ne « voyait jamais l'argent », puis « il s'est mis en dette pour la toxicomanie ». La mère de Charly a d'ailleurs payé les dettes à trois reprises pour protéger Matilde et ses petits-enfants. Matilde a, de même, protégé jusque là son mari sans rien lui dire car « c'est le mari de mes enfants ». Cette confusion, qui ne sera pas reprise par Matilde montre la difficulté de situer les places de chacun. Ainsi, quand son mari rentre « bourré » c'est leur fille qui se met au milieu du couple pour protéger sa mère – Matilde –, contre les agressions de son père – Charly.

La violence parcourt l'histoire de Matilde : sa mère part quand elle a 5 ans, la laissant à la grand-mère et aux tantes maternelles en Colombie puis elle vient la chercher huit ans après pour la ramener en France. Sa mère « a peur qu'elle tombe dans la toxicomanie ». Elle la « traitait comme un animal », l'attachant, la frappant et la forçant à manger ; si elle vomissait il fallait qu'elle mange ce qu'elle rendait.

Après avoir été « étranglée » par le copain de sa mère en arrivant en France, elle part vivre chez un oncle, lui aussi installé en France. Puis, le temps passant, elle développe une complicité avec le copain de sa mère et, ce dernier devient « comme un père pour elle ». Il la protège un peu quand sa mère veut la frapper. Elle n'a jamais vécu avec son père, celui-ci n'ayant jamais voulu former un couple avec sa mère ; mais elle l'aide maintenant financièrement.

Elle explique à la fin de l'entretien que sa mère a été élevée par une tante paternelle à la suite du décès de sa propre mère. Le père de sa mère n'était pas capable de l'élever, ainsi les frères de sa mère sont biologiquement les cousins de cette dernière. Cette histoire, Matilde veut la taire à ses enfants « je ne veux pas qu'ils sachent, je veux une unité ». Son mari est contre et veut en parler à ses enfants, en attendant, ils semblent ne rien savoir.

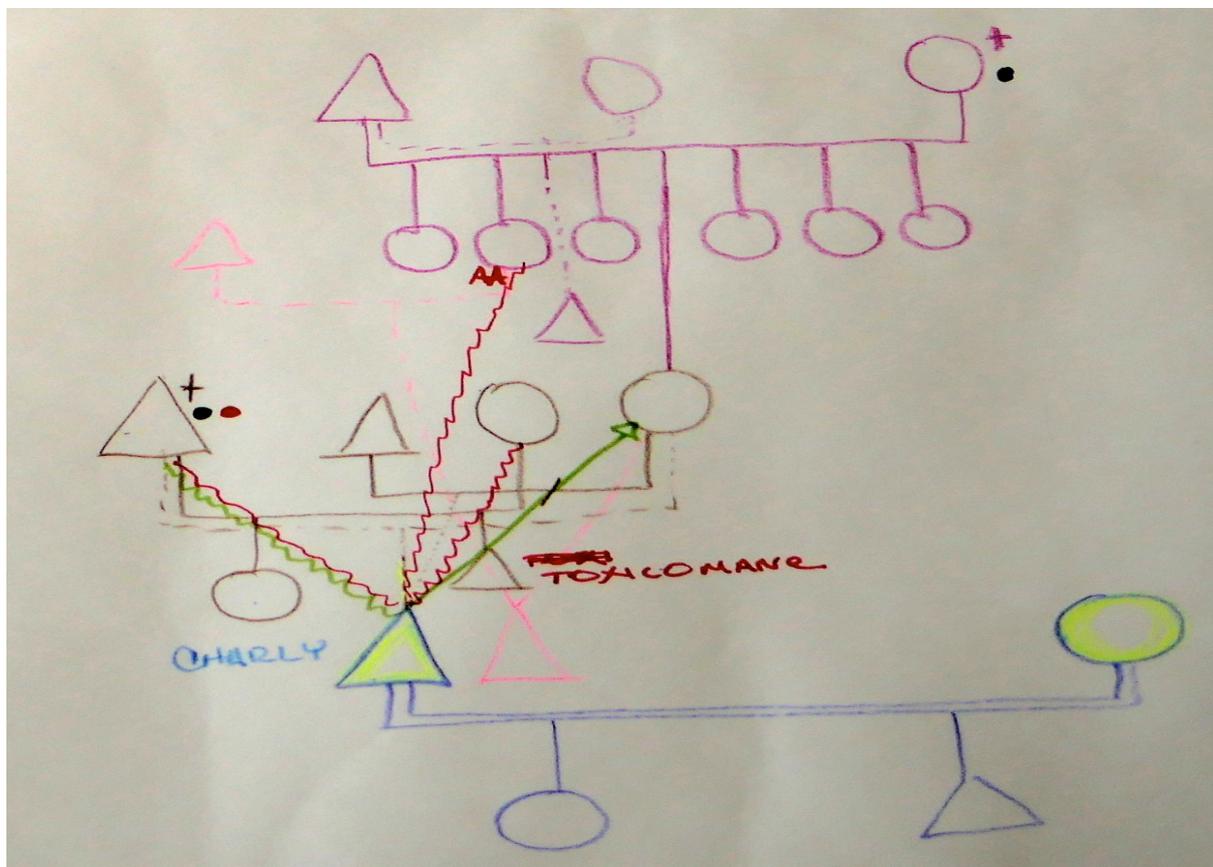
## 1. 2 - Les géosociogrammes

Nous proposons à Charly de dessiner son arbre généalogique à partir de la feuille des symboles proposés et des crayons de couleurs et feutres mis à disposition. Il nous demandera

s'il peut tous les utiliser. Il commence par représenter son couple, ses enfants puis remonte sa généalogie. Il change de couleur à chaque représentation de « famille nucléaire » et quand nous lui proposons de s'entourer pour savoir qui représente la famille, il surcolorie sa place et celle de sa femme.

Matilde a aussi demandé à utiliser toutes les couleurs, commençant sa représentation par elle-même puis remontant sa généalogie. Elle place son mari en dernier. Les mêmes tonalités dans les couleurs que son mari sont utilisées pour représenter la troisième génération (rose) et la première génération, c'est-à-dire eux (bleu). Nous tenons à préciser que les génosociogrammes ont été dessinés séparément et à préciser que nous avons gardé le génosociogramme de Matilde après que celle-ci l'ait effectué. Charly ne l'a donc jamais vu.

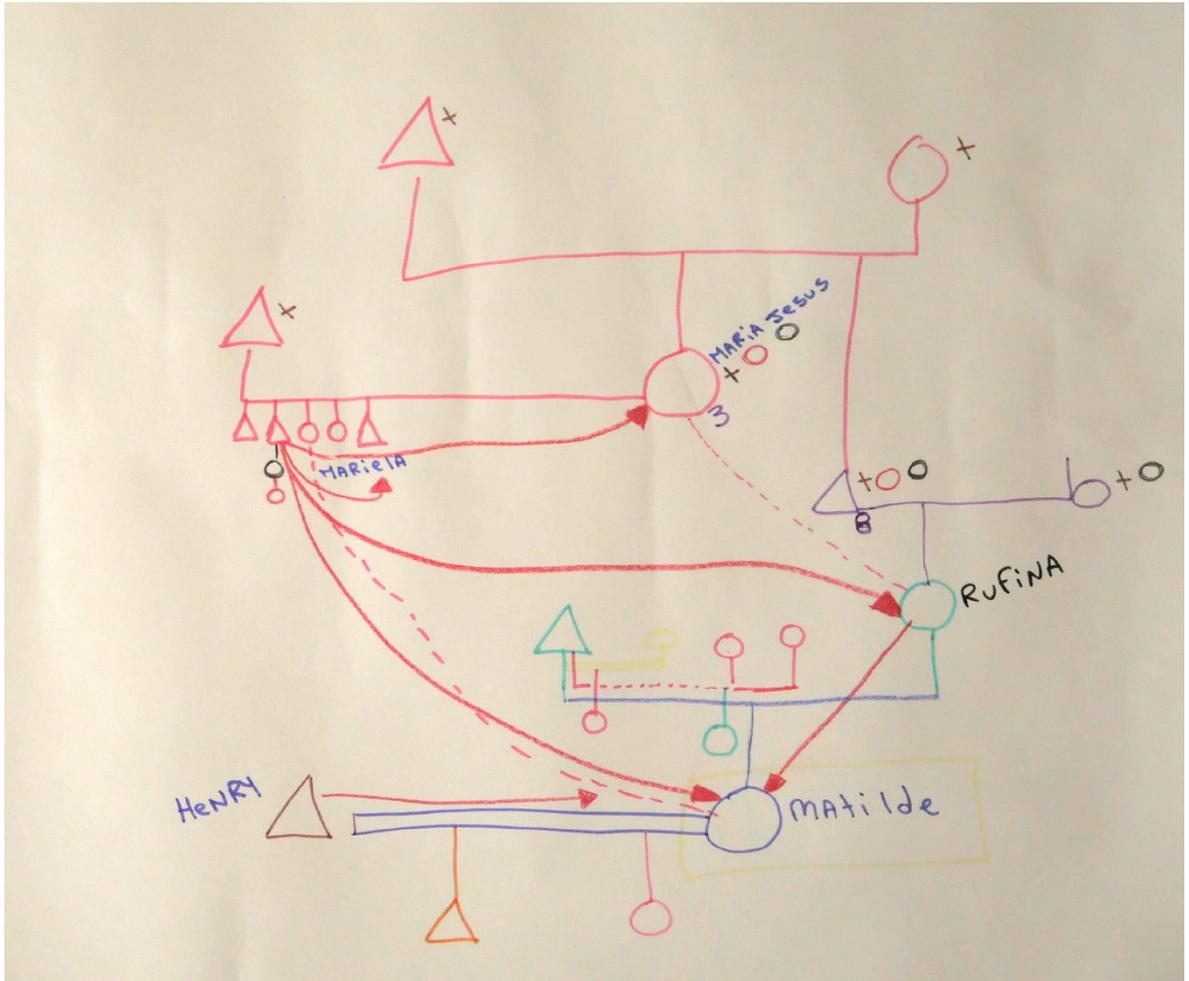
Le génosociogramme de Charly est le suivant :



*Le génosociogramme est en grand format et en couleur en annexe 6.*

Charly s'est représenté par le triangle bleu/jaune. Sur sa représentation, il n'indique pas d'éléments, mais les précise à l'oral, que nous avons alors pris en note.

Le génosociogramme de Matilde est le suivant :



*Le génosociogramme est en grand format et en couleur en annexe 6.*

Matilde décide de changer et d'anonymer directement sur son génosociogramme les prénoms des personnes qu'elle souhaite nommer.

Les chiffres 3 et 8 indiquent la place dans la fratrie, Matilde n'a pas voulu représenter l'ensemble des frères et sœurs de son grand-père maternel.

#### A - Place et placement dans la famille

Charly se représente parallèlement à sa femme à qui il se relie par un double trait. Il est relié à ses parents par des pointillés et relie de la même façon ses parents entre eux, signifiant la relation extraconjugale de laquelle il est issu. De plus, ces pointillés montrent l'ancrage diffus duquel il provient : il se situe alors entre une demi-sœur et un demi-frère issus

de la relation maritale de son père. Autrement dit, la relation de ses parents et sa place à lui restent discrètes, en pointillées et donc dans une existence non-inscriptible. Est-ce pour cela que la rupture entre les parents de Charly n'est pas notée ? Ou la relation entre ses parents n'ayant pu être une alliance vue par tout le monde la rupture n'existerait-elle pas ?

Le compagnon de sa mère est aussi représenté, où la rupture entre sa mère et ce dernier est marquée sur le bon lien d'entente entre Charly et sa mère. Autrement dit, la rupture avec le compagnon de sa mère, père de substitution pour Charly n'a pas empêché de maintenir les liens créés avec sa mère.

Charly se place d'ailleurs en dessous de ce beau-père qu'il considère comme étant son père. Il place son frère – issu du mariage de sa tante avec un homme – à côté de lui. Les liens ici ne sont pas marqués pleinement mais en pointillés signifiants quelque chose qui n'est pas reconnue. Ainsi, le frère de Charly – qui est biologiquement son cousin – est à la fois relié, en pointillés, à ses parents biologiques et à sa « mère », celle qui l'a élevé – la mère de Charly. Charly n'est pas un enfant légitime de ses deux parents, son frère n'est pas un enfant naturel du nouveau couple de la mère : dans le géosociogramme, le lien de fraternité les unissant n'est pas signifié. Charly a alors mis son frère au même niveau que lui.

Charly n'est pas le seul à être issu d'une relation extraconjugale : un fils de son grand-père paternel naît d'une relation avec une autre femme entre son troisième et quatrième enfant. Cet enfant « illégitime » naît juste avant la naissance de la mère de Charly. Ce dernier fait une erreur en plaçant ce fils illégitime en troisième position. Nous remarquons que les enfants « illégitimes » ne sont que des fils. Le fils de ce grand-père paternel est donc en quatrième position au sein de la fratrie, mais dans la façon de compter les places de chacun en généalogie, ce dernier arrive à une place numéro 1<sup>338</sup>. Charly lui-même est à cette place, enfant aussi illégitime de son père. Nous pouvons d'ailleurs observer que seule la lignée maternelle est représentée, il ne parlera ni ne dessinera la lignée paternelle au-delà de son père. Il a très peu vu son père tant qu'il vivait dans le même pays que celui-ci, trouvant une figure paternelle dans le compagnon de sa mère. Pour autant, la famille de ce compagnon n'est pas plus représentée. Seule les mères sont présentes dans le dessin.

La tante A. de Charly – mère du frère adoptif de celui-ci – a eu un aîné avec son compagnon. Charly omet de représenter ce cousin dans son géosociogramme. Il ne

---

<sup>338</sup> Dans la généalogie, les places de chacun dans les fratries sont comptées sur trois rangs : par exemple, un quatrième arrive en place 1, un cinquième en place 2 et un sixième en place 3.

représente d'ailleurs aucun cousin/cousine, aucun oncle et tante en dehors de ceux qui conçoivent les enfants ; seuls ses frères et sœurs, ses enfants, autrement dit seule sa famille nucléaire est signifiée. Charly semble être pris dans une famille où les unions ne peuvent être reconnues légitimement.

Sa place est donc celle d'unions à taire dans un mélange de frères et sœurs dont l'existence n'est pas plus racontée. Dès lors, la place de sa femme est en écho de la sienne : surlignée en jaune comme lui au moment où à notre demande il doit s'entourer – afin de repérer qu'elle est la personne du géosociogramme. Signifierait-il que son existence dépend de celle de sa femme ou de la mère de ses enfants ? Nous nous rappelons la façon dont il est arrivé à l'entretien : les épaules rentrées et la tête baissée, comme un petit enfant qu'on aurait puni. Il est « envoyé » par sa femme – pour reprendre les termes de cette dernière – aussi, pouvons-nous penser qu'il aurait suivi une instruction de sa femme et qu'il y obéit. Peut-être alors que s'entourer lui, dans cette représentation, nécessite de marquer la présence de sa femme en lui.

Charly ne nommera personne à part lui-même et ce à notre demande. Il indique simplement par des mots, ceux encore vivants pour qui la dépendance aux substances fut un problème.

Dans le dessin de l'arbre, Matilde représente son mari d'une couleur différente de la sienne, prenant la même couleur utilisée par Charly pour représenter ses parents : le marron. De plus, Matilde ne s'unit pas complètement à lui, le lien est arrêté avant de toucher la place de Charly. Ainsi dans la représentation de Matilde, ce dernier est seul, uni à personne, pas même à ses enfants. Même là, il ne semble pas prendre place dans la généalogie des liens. Matilde fait une erreur et place son fils en aîné – même place que celle de son mari – alors qu'il est le second. Elle utilise aussi une couleur différente pour ce fils se rapprochant des tons utilisés pour son mari : une couleur rouille. Dès lors, le père de ses enfants qui est aussi son mari, semble mis à l'écart et pourtant dans une identification commune entre père et fils. Elle, qui s'était dit qu'elle n'épouserait jamais un homme violent et alcoolique, se trouve avec un mari dépendant aux substances et dans des violences envers elle – selon son dessin de l'arbre et les liens représentés. Elle le place alors à distance et non lié aux représentations de l'ensemble de la famille, comme pour ne pas trop contredire un imaginaire de jeune fille.

Matilde a nommé de façon anonyme les femmes qui ont été des mères, c'est-à-dire sa propre mère, une de ses grandes cousines qui l'a élevée enfant, et sa grande tante qui a élevé sa mère. Les hommes ne portent ni nom, ni prénom mis à part son mari à qui elle a donné le prénom du père biologique de ce dernier. Autrement dit, elle a renommé son mari sans emprunter de noms liés à sa propre famille mais en le renvoyant à un prénom de la famille de son mari. Elle le place dans un certain sens en dehors de sa famille, dans une volonté de séparer les histoires.

Charly se représente dans une place non inscrite et prend place de façon isolée dans la représentation de sa conjointe. Dans une transmission non verbalisée, Matilde a représenté Charly, comme lui-même a représenté son père. Matilde a aussi nommé Charly avec le prénom du père de ce dernier.

### B - Répétition en miroir

La répétition au sens de la reproduction se situe, entre autre, entre les génésociogrammes des deux conjoints : Charly et Matilde. Matilde est venue en France pour « ne pas tomber dans la toxicomanie » et Charly pour « voir si ça changeait », deux désirs portés par les mères de chacun. Matilde « tombera » alors amoureuse d'un « toxicomane » et Charly n'a pas changé.

Si Charly n'a nommé personne, Matilde l'a fait pour les figures féminines maternelles et son mari. Elle s'est prénommée de la même façon que sa grand-mère maternelle décédée soudainement et qui n'a pu s'occuper de sa fille – la mère de Matilde.

Charly a choisi un prénom à consonance américaine, comme celui de son père, alors que ce dernier est d'origine sud-américaine – son prénom a donc subi les influences nord américaine. Aucun autre prénom dans sa famille ne porte cette influence, ils sont tous culturellement à connotation sud américaine. Matilde prénomme son mari de la même façon que le père de ce dernier et le représente avec la même couleur que celle choisie après par Charly. Ici, l'inconscient est à l'œuvre dans cette forme de répétition. Ils n'ont pu se montrer leur génésociogramme, nous les avons gardés avec nous. Des mouvements d'identification sont ainsi donnés à voir dans ce couple. Nous sommes alors interrogées au sein de ces représentations, par la place du père biologique de Charly. Ainsi, ce père est mort de sa propre volonté « à cause de la drogue » nous diront Charly et Matilde. Une dépendance trop forte, dépendance dont la mère de Charly voudra protéger son fils en le ramenant auprès d'elle, en

France. Cela n'arrêtera pas Charly pour autant, ce dernier continuera, malgré les difficultés pour trouver les produits et leurs coûts, jusqu'à l'endettement. Il sera dans les mêmes consommations de produits que son père, dont la présence, l'absence ou la perte ne semblent pas l'affecter dans ce qu'il en dit. Toutefois, il reproduit ce qui a marqué son père : la dépendance ; de plus, le premier élément dont Charly nous fait part sur sa famille est le décès de son père, signifiant que quelque chose l'habite de ce côté-là : ce père biologique semble alors être présent dans ses représentations.

Si Matilde s'était dit jeune fille qu'elle n'épouserait jamais un homme violent et dépendant, c'est qu'elle a vécu avec un oncle mort à cause de sa toxicomanie. Dans les deux familles, certains hommes meurent dans une dépendance aux substances. La peur et la volonté de Matilde à pousser son mari à la cure dans une menace de rupture sont peut-être pour arrêter quelque chose qu'elle a connu... et que Charly a connu. Protéger ses enfants en créant du non-dit – rappelons-nous celui de sa mère élevée par sa tante –, n'est-ce pas là une part de la volonté de Matilde : faire en sorte que les répétitions cessent, la dépendance aux substances en premier ?

De plus, les enfants élevés par d'autres membres de la famille que leurs propres parents se retrouvent dans les deux arbres, comme en miroir : Matilde est élevée par une grande cousine considérée comme une tante avant d'être reprise par sa mère, sa propre mère est élevée par sa propre tante paternelle ; le frère de Charly est élevé par sa tante maternelle – mère de Charly. Les repérages inter et transgénérationnel, d'un côté comme de l'autre, semblent brouillés par des confusions entre parent-tante et enfant de.... . Dans cette confusion, les enfants nés d'unions extraconjugales sont pris au milieu des fratries : le demi-frère de la mère de Charly, Charly lui-même. Dès lors, l'entremêlement générationnel est pris dans des unions dont les séparations ne sont pas notées et ce, de façon répétitive. Car l'union n'a pu exister légitimement.

Dans les deux arbres de Charly et sa femme, résonne l'histoire de ces deux enfants élevés par leur mère, le père n'ayant jamais voulu former un couple avec ces dernières. Charly et sa femme ont ainsi construit un *contrat inconscient* autour duquel des transmissions transgénérationnelles se font écho. Autrement dit, ils ont une expérience commune d'une naissance sans père. Leur couple est sujet à de nombreuses disputes selon Matilde, telle une alliance impossible dans un interdit d'élever à deux des enfants. Charly n'a pas abandonné ses enfants, mais il ne semble pas pouvoir s'en occuper, pris dans les soirées, les problématiques

de consommation, se rendant alors absent à sa disponibilité de père. Pendant notre premier entretien, Charly ne peut pas poser de limites à son fils qui vient régulièrement solliciter son père, le chercher. La place de père paraît alors difficile à occuper.

Identifier les places de chacun semble aussi difficile à élaborer. Les seules indications écrites sur l'arbre de Charly sont les dépendances aux substances, thème de notre recherche. Son demi-frère du côté de son père est ainsi « toxicomane » et sa tante – mère biologique de son frère – est « marquée comme alcoolique ». L'inscription ne passe donc que par la demande que nous en avons formulée dans l'explication de notre étude. Charly se conforme en répondant à nos attentes. Il nomme les uns après les autres les membres de sa famille, pour que nous les prenions en note ; lui-même ne le fait pas dans sa représentation. Alors nous pouvons nous demander ce qu'il est difficile de mettre en nom – nous pensons ici à la figure paternelle – autrement que dans des repères de passage à l'acte ? Certes ces derniers sont voulus par la recherche, cependant nous repérons que Charly s'adapte tellement à notre demande qu'il n'en décolle pas.

Nous inscrivons en dehors de sa représentation ce que lui-même ne peut inscrire. La fonction étayante se retrouve dans son inscription à notre recherche : sa femme ne peut venir, elle lui demande alors de la remplacer, lui – sujet correspond à nos critères de « recrutement » pour la recherche. Il avait d'abord refusé de participer à la recherche, puis a accepté une fois que sa femme a pu expérimenter le premier entretien. Nous remarquons qu'après ce premier entretien, Matilde n'a jamais pu revenir... rien n'a été dit d'une quelconque stratégie pour que son mari vienne, toutefois la présence étayante de sa femme dans sa participation a permis à Charly de s'investir à son tour.

La mise en avant de la dépendance, à défaut d'une nomination, dans le géosociogramme de Charly interroge alors la fonction de cette dernière. Charly s'entoure en entourant sa femme de la même façon. Son identité semble alors prise avec l'autre dont il ne se séparerait pas. La dépendance se retrouve à un autre niveau : celui des substances dans l'arbre de Charly et dans celui de Matilde : l'oncle chez lequel elle a du vivre quelques temps est mort « à cause de la toxicomanie » : tout comme le père biologique de Charly. L'histoire des dépendances s'inscrit en filigrane d'un fonctionnement singulier chez Charly et au-delà d'un fonctionnement familial.

## C - Dons et dettes

Les thèmes du *don* et des *dettes* semblent parcourir les arbres et les histoires de Charly et de Matilde. Matilde est élevée par une sœur/cousine de sa mère alors que cette dernière s'en va en France. Son père ne veut pas ou ne peut pas se charger d'elle. Ce père est maintenant aidé financièrement par Matilde : elle prend en charge celui qui, lui ayant donné la vie, n'a pu la prendre en charge. Serait-ce un don d'argent face à une dette de vie ?

Matilde n'est pas la seule à avoir été élevée par un autre membre de sa famille que ses parents : sa propre mère est aussi élevée par une tante. Les répétitions se retrouvent et la question du don aussi. Si le frère de Charly « a été donné » comme cela nous a été dit, pour quelles raisons fait-il l'objet d'un don ? Il n'était certes pas désiré par la tante de Charly mais pour quelles raisons, la mère de Charly le prend-elle ? Quelle(s) réparation(s) est (sont) à l'œuvre ? Charly n'aura pas d'autre frère ou sœur, nous sommes alors confrontés à un ensemble de pensées sans réponse : il fallait donner un frère à Charly, sa mère et son compagnon ne pouvaient avoir d'enfant et en désiraient un, la mère seule de Charly désirait un autre enfant ?

Ces enfants élevés par d'autres sont alors reconnus comme enfant de leurs géniteurs/génitrices/parents biologiques quand ils peuvent rendre ces derniers fiers grâce à une vie en France. Charly et son frère n'ont pas choisi cette vie française, ils y ont été amenés par leur mère. Dès lors, leur ascension sociale aux yeux de la famille restée aux pays est le produit d'une croyance familiale où Charly et son frère sont pris dans un lieu de projections sociopsychiques. Ils auraient accédé à un changement que nous pouvons traduire de la façon suivante : la mère est issue d'un milieu d'origine colombienne où tout le monde vit ensemble par économie, par son projet de départ elle vise un changement dont ses enfants en sont les héritiers. Ce changement est d'ailleurs cherché pour permettre à Charly un arrêt des consommations. Mais Charly inscrit une continuité dans les consommations, perpétuant une continuité de l'identité : entre origines – d'une terre quittée – et acquisition – d'un pays « d'accueil ». La consommation est aussi un élément qui le relie à son père biologique et aux sensations de plaisir trouvées dans la terre natale.

La mère de Charly a semblé vouloir donner une meilleure vie à son fils, l'aider sans lui parler à sortir des consommations en rassemblant sa famille en France. Pour autant, Charly ne répond pas à la demande maternelle et par ses consommations vient se mettre en dettes concrètes. Car Charly pendant quelques années a été pris en charge par la famille de sa mère,

celle-ci s'établissant en France. Sa mère semble donc avoir une dette envers sa propre famille d'avoir élevé son enfant, alors qu'elle était ailleurs. Charly, lui, semble prendre en charge, symboliquement, la dette maternelle par les passages à l'acte. En d'autres termes, les passages à l'acte sont une façon de mettre en scène la dette.

Pour autant, les dettes financières de Charly sont prises en charge par sa mère. Nous avons l'image de l'un prenant en charge l'autre et inversement, comme pour ne jamais se quitter. La mère de Charly viendrait ainsi protéger sa belle-fille – qu'elle « admire » nous dit Matilde – et ses petits-enfants. Protectrice, elle tient le rôle que la mère de Matilde n'a jamais tenu : Matilde a connu de nombreuses violences de la part de sa mère. Mais « le bourreau » de Matilde est maintenant autre et trouve en sa belle-mère quelqu'un pour l'en protéger. Matilde aurait trouvé en son mari une autre forme de « maltraitance ». Cependant, elle reste auprès de ce dernier, maintenant le schéma familial qu'elle aurait connu. Quant à Charly, il ne peut pas se mettre en dettes financières très longtemps, le déni de sa dépendance touchant un fonctionnement familial où on vient effacer ces/ses dettes. Une mère vient payer pour « aider » tout en maintenant son fils dans la dépendance. Ce don d'argent devient une dette aussi, celle d'une complicité entre mère et fils dans le déni d'une dépendance aux substances.

La violence apparaît en plus des consommations, telle une mise en scène de plus en plus « frappante ». Le père biologique de Charly ne lui a pas été donné son nom, ni celui qu'il considère comme étant son père. De ce manque de don, il crée des dettes auprès des mères – Matilde et sa propre mère – peut-être dans une demande de mise en mots ou de reconnaissance. Au manque de la nomination par le père, il suit ses pairs rencontrés dans des expériences « toxicomaniaques » qui le conduisent vers une dépendance associée à une prise en charge maternelle. Quelque part, il oblige cette dernière à le prendre en charge, à venir le chercher et à continuer le paiement de ses consommations. Payer les dettes des consommations c'est aussi entretenir la dépendance de Charly et d'une certaine façon ne pas le laisser partir ; véritable cercle vicieux dans lequel certains dépendants aux substances toxiques et leur famille sont pris.

Les dettes sont contractées par des dons matériels et un défaut de dons élémentaires-psychiques pourrions-nous dire. Avoir été pris en charge par la famille, pour Matilde comme pour Charly sur quelques années, semble leur coûter : Matilde en aidant son père et Charly en perpétuant les dettes.

La mère de Charly est ainsi partie prenante des dépenses aux dépendances de son fils. Payer les dettes de Charly permettrait-il aux non-dits – les départs à l'étranger, les « dons » d'enfant – d'être gardés en silence, d'être maintenus en non-dits ?

#### D - Du non-dit au secret familial

Le cousin de Charly a été donné devenant ainsi le frère de celui-ci, car sa propre mère n'en voulait pas. Les raisons de ce rejet ne semblent pas connues ni de Matilde, ni de Charly personne ne posant jamais la question de ce don. L'entretien de Charly dans des consommations permet de laisser voir un problème présent et quelque chose à soutenir pour que rien ne soit mis en cause et surtout pas les actions protectrices de la mère de Charly pour sa famille. Le non-dit s'est encrypté permettant aux question de ne jamais être posées. L'enkystement du non-dit est alors soutenu par la mise en actes de Charly dans une dépendance en dépenses et maintenu sous silence. Le silence a un prix que la mère de Charly paie.

Tel un contrat tacite inconscient chacun trouverait des bénéfices au statut pris et expliquerait un déni familial d'une dépendance aux substances. Pour autant la dépendance aux substances interroge le passage à l'acte dans une tentative de mise en mots. À défaut de pouvoir dire – tenu par le contrat –, Charly consomme jusqu'à déborder de mots violents et d'agressivité. Le conflit a alors lieu entre lui et sa femme, des fois en présence de sa mère et ce de façon déplacée, dans un moment où le lendemain il ne se souvient de rien. Il s'excuse alors et promet de ne jamais recommencer – de ne jamais ébranler le contrat tacite ? Par ailleurs, Charly ne veut pas que sa femme fasse un secret de la réalité des liens biologiques de la mère de cette dernière ; contrairement à Matilde qui souhaite que rien ne se sache. Si Charly veut que ses enfants connaissent cette histoire pour autant, il ne leur a jamais parlé. Ici le partage d'un savoir viendrait se transformer en secret si rien n'est transmis d'une certaine réalité.

### III. 2 - Restitution d'une analyse de rencontres : entre génocosiogramme, Rorschach et TAT

#### *Preamble*

Charly nous avait demandé de le rappeler le matin du rendez-vous pour que lui soit certain de venir. Nous avons répondu à cette demande d'étayage sans doute contre-transférentiellement pour nous assurer d'une présence et d'un « aboutissement » du protocole. Nous nous sommes alors situées en tant que femme à une place de prise en charge comme le font sa femme et sa mère, nous avons répondu semble-t-il à un fonctionnement de dépendance chez Charly.

Charly se présente donc à l'entretien à l'heure. Il effectuera les épreuves l'une à la suite de l'autre sans vouloir prendre de pause. Le téléphone sonnera plusieurs fois, le temps semble le presser : il doit aller récupérer les enfants laissés à sa mère.

Le français n'est pas la langue maternelle de Charly, aussi est-il parfois en difficulté et ne trouve pas toujours les mots. Les erreurs grammaticales, de syntaxe, de conjugaison sont parfois dues à une mauvaise traduction de l'espagnol au français<sup>339</sup>, nous en tenons compte alors différemment des émergences en processus primaires dans nos analyses. Cela peut aussi venir constituer un biais dans le protocole, dans le sens où la langue n'est pas fluide et une restriction, une inhibition est peut-être due à cette difficulté et des émergences en processus primaires peuvent peut-être nous échapper. Quoi qu'il en soit, l'analyse restituera une modalité de fonctionnement psychique prise dans cette dynamique interculturelle.

#### *Résumé de l'analyse des épreuves projectives et hypothèse de fonctionnement*

Le protocole de Rorschach est sous-tendu par une pauvreté fantasmatique portée par une forte inhibition. Ceci se retrouve au TAT par une tentative d'abrasement de tout mouvement pulsionnel. L'ensemble de l'analyse des protocoles témoigne d'un faible investissement de la réalité interne et d'une fragilité des possibilités de symbolisation. Ainsi, le TAT montre une difficulté dans l'élaboration de la conflictualisation. Dès que celle-ci émerge, elle est rapidement mise à distance de la représentation. Cette mise à distance est également retrouvée dans les représentations bouleversantes où la problématique de perte est

---

<sup>339</sup> Nous avons vérifié ces données auprès de bilingues français-espagnol de langue maternelle espagnole.

figurée. Ainsi, Charly ne permet pas aux affects, endigués par le gel pulsionnel, d'émerger. La problématique de perte est impossible à élaborer, tenue par l'angoisse que celle-ci entraîne.

Dès lors, au Rorschach, l'objet matériel sert d'accrochage à la réalité extérieure, posant la question de l'étayage de l'objet à travers une problématique de perte et dans une fragilité des assises narcissiques. Ces fragilités sont contre-investies par un investissement narcissique et l'utilisation de défenses narcissiques au sein du TAT. L'importance de l'investissement narcissique témoigne d'une lutte contre, notamment, la problématique de perte et de différenciation d'avec l'objet. Dès lors, la sollicitation de l'autre dans un besoin d'étayage apparaît aussi au TAT, dans les modalités relationnelles représentées. L'autre est investi dans un défaut de constitution d'un objet interne suffisamment structurant. Une problématique des limites est ainsi questionnée dans la difficulté à être sans l'autre, à être séparé de l'autre.

Au regard de ces quelques aspects et à travers l'ensemble de l'analyse des protocoles, une hypothèse de fonctionnement limite caractérisée par une rigidification et un contrôle permettant d'éviter toute confrontation à la différence est apparue vraisemblable.

Nous nous proposons alors maintenant d'explorer plus précisément certains points de l'analyse du fonctionnement au regard de nos hypothèses de travail.

## 2.1 - Du traitement de la perte au processus de symbolisation

Dans l'analyse du géosociogramme et à travers les données des entretiens – ceux de Matilde et de Charly –, nous avons pu repérer la volonté de ne pas interroger, de ne pas dire certaines choses, de ne pas raconter certains événements au sein de la famille. Nous revenons rapidement sur ce phénomène. Les choses semblent se passer comme elles se passent sans que rien ne soit questionné. Ainsi, certains événements sont vécus dans des ruptures du lien sans que rien ne soit élaboré de tout cela. La non-élaboration, autant que le silence sont de rigueur permettant d'ignorer les traces laissées par les événements. L'histoire familiale semble être sue sans détail, sans information connue au-delà de ce qu'on en dit. Ainsi, la loyauté à un fonctionnement familial ne pouvant être interrogé permet de maintenir les choses en état.

À ce propos, Matilde dans son désir de ne rien dire de l'histoire des liens familiaux à ses enfants exprime une volonté, inconsciente, de rester loyale à ce qui ne se dit pas. Il ne faudrait pas dire aux générations descendantes que les frères et sœurs, ou les parents avec qui certains ancêtres ont grandi, ne sont pas toujours les parents et les frères et sœurs biologiques. Dès lors, il n'est pas facile de se repérer dans les liens généalogiques. Les génosociogrammes le montrent à travers une représentation parfois confusionnante où les générations ne semblent pas pouvoir se différencier : dans le dessin de l'arbre de Charly, la mère de ce dernier est placée à un niveau en dessous de sa fratrie, comme si elle appartenait à une autre génération. Il semble y avoir cinq générations dans la perception de l'arbre, alors que quatre sont représentées.

Les non-dits semblent alors servir au maintien des événements dans une forme de présence active, autrement dit en états – sans élaboration – permettant de ne pas perdre leurs traces ou de ne pas se perdre dans ce que cela signifierait. En ce sens, Charly formulera pendant le premier entretien, en parlant de son père biologique, que cela « ne change rien qu'il soit très présent ». Nous entendons le caractère « présent » du père décédé de Charly, de la difficulté à le laisser pour mort, à élaborer le deuil de ce dernier, à penser le perdre.

La problématique de perte, sous-tendue par l'hypothèse d'un fonctionnement limite chez Charly, se retrouve à travers les projectifs. Ainsi, le traitement de la perte est largement évité au sein des protocoles du fait d'une inhibition massive et d'un contrôle permanent. Charly surinvestit la réalité externe, comme le montre au Rorschach le F% (81,81), au détriment d'une réalité interne peu investie. Le recours à cette réalité dans sa forme adaptative reconnue dénote aussi un accrochage au percept dans une mise à mal des processus de symbolisation. L'absence totale de kinesthésies témoigne d'un contrôle extrême exercé par Charly contre l'émergence des processus de pensées. L'adaptation dans le contrôle et la soumission à l'objectif ne peuvent ouvrir vers des mouvements pulsionnels. À l'absence de kinesthésie résonne l'absence d'utilisation de la couleur rendant compte d'un mouvement important de lutte contre l'émergence d'une réalité interne. Le seul mouvement pulsionnel naissant se retrouve à la planche X où il est associé à une forme pour en limiter les effets : « *des animaux* » (perçus dans les D jaunes). La bonne forme alors perçue permet de montrer la possibilité d'un pulsionnel contenu, sous le couvert d'un recours à l'étayage formel.

Ainsi, les nombreux équivalents chocs (4, aux planches III, IV, VI et VII) et le refus de la planche IX (« non ») rendent compte de la lutte intense menée pour maintenir les émergences pulsionnelles à l'écart. La réalité externe sert donc de pilier défensif à la projection et à l'avènement de la réalité interne caractérisant la difficile élaboration de la dynamique conflictuelle entre ces deux réalités. Autrement dit, la question de la différenciation de l'objet vient se poser dans une impossibilité à le perdre et par là-même à accéder au traitement de cette perte éventuelle. En écho de l'absence d'utilisation de la couleur, des gris, des noirs, la sensibilité au blanc, aux creux au sein du Rorschach reste minimisée (une tendance est notée planche I, où les yeux, soulevant la question du regard, sont perçus dans le Dbl supérieur ; de même une réponse additionnelle à l'enquête de la planche IX montre la perception des yeux dans le Dbl latéral supérieur) ; le contrôle permanent ne laissant presque rien émerger d'une sensibilité au manque, à l'objet manquant.

Au TAT se retrouve le fort mouvement d'inhibition déployé à travers l'utilisation importante des procédés d'évitement du conflit (C) et notamment du CI-1 et du CI-2. Les récits sont ainsi retenus par des restrictions temporelles, la nécessité de poser des questions, les silences intra-récit ou l'absence de récit (planche 19). Toutefois, le support figuratif – dans un recours à la réalité externe – aide Charly à fonctionner psychiquement, ce que le Rorschach ne permettait pas. Ainsi, à la planche 3BM, l'affect dépressif peut être reconnu, il n'est pas évité mais n'est pas pour autant élaborable :

*« Qu'est-ce que c'est ? elle est en train de pleurer, une dame en train de pleurer comme ça (mime). Parce qu'elle en a marre de la vie, c'est une histoire, donc a commencé à pleurer, pleurer, pleurer, il pleure. »*

Le mimétisme par le corps de Charly est nécessaire pour contenir l'affect dépressif et la position dépressive associée, qui par ailleurs débordent Charly. L'investissement narcissique permettra de rétablir les frontières. La problématique de perte est donc reconnue mais ne peut être traitée sans risque d'effondrement ou de confusion du monde interne dans le monde externe. Le même schéma de reconnaissance de la position de solitude de l'enfant se produit à la planche 13B, aussitôt évitée par un mouvement d'inhibition évitant toute élaboration de la représentation et du déploiement de l'affect.

Si l'appui sur l'objet interne paraît émerger au TAT, appuyé par le récit de la planche 11 où Charly fonctionne mieux (« Ils sont des, y a des mecs qui sont en train de traverser le

*pont pour donner la nourriture au château sinon il pourra pas manger. Ici là. »* ), le recours au connu et au perceptible par l'utilisation des procédés CF, A1-1, CL-2 et CM-1 reste important. Ces procédés, notamment utilisés aux planches 19 et 16, sont combinés avec un investissement narcissique nécessaire pour lutter contre la différenciation et le traitement de la perte associé. Nous retrouvons cela particulièrement à la planche 16. En effet, le récit est pris, après un étayage sur la clinicienne, dans une projection de la propre famille de Charly : (nous n'en prenons qu'un extrait)

*« Je pense à ma famille, je pourrais faire moi, ma femme, mes enfants avec un rivière pour les vacances dans un petit cadre dans cette feuille, ou on pourrait faire un poème, une carte.... »*

Par ailleurs, les quelques émergences en processus primaires dénotent les ratés du contrôle et l'angoisse associée à certaines représentations, comme à la planche 13MF où la confrontation à la perte éventuelle déborde Charly à travers des troubles de la causalité logique :

*« Y a un homme qui est en train de pleurer là parce que sa femme est malade et lui a pas l'argent pour acheter ses médicaments, son médecin et peut être sa femme va mourir et lui est désespéré, sait pas quoi faire. ».*

La difficulté du traitement de la perte pose la question de l'étayage, quelque peu évoqué en amont. Au Rorschach, l'absence de kinesthésies et donc de mise en relation spéculaire ou symbiotique montrent la lutte contre certaines représentations et la neutralisation de toute proximité avec l'objet. Pour autant, Charly a besoin d'un support étayant pour déployer ses réponses. Si la réalité externe sert de support étayant à la projection, le recours à l'étayage prend d'autres formes. Ainsi, au Rorschach, les nombreuses sollicitations par le regard, à travers les questions au sein des réponses rendent compte d'un appel à la clinicienne « *c'est un animal, non ?* » (pl.I) ; « *qu'est-ce que c'est ? nous regarde et sourit* » (pl.III) ; « *nous regarde et sourit. C'est quoi ?* » (pl.IV). Ce support et l'attente de l'autre permettent à Charly de s'appuyer sur un objet afin de pouvoir dire, de déployer le contenu de ses représentations. La forte présence de l'étayage, au-delà de la difficulté à exister sans l'autre, montre l'impossibilité de perdre l'autre : le perdre serait se perdre.

Au TAT, l'absence de représentation spéculaire et de porosité des limites sont maintenues par le contrôle, l'évitement et la rigidité inhérents aux récits. Toutefois,

l'introduction de personnages non figurants sur l'image peut être utilisée par Charly, sous le couvert de l'étayage (planche 5), ou alors dans un débordement des représentations (planche 13MF).

Ainsi, la confrontation à la perte est perçue à l'épreuve du TAT mais ne rend pas compte d'un processus de traitement. Le support visuel et la réalité externe servent à l'émergence des représentations, là où le Rorschach échoue. Dès lors, les défauts de symbolisation entraînant une difficulté dans le processus de subjectivation sont questionnant à cette même épreuve.

Au TAT, Charly peut reconnaître le triangle œdipien à la planche 2, bien que la représentation œdipienne le déborde et entraîne une confusion. Les planches 7BM et 10 rendent compte de ce même débordement dans des fantasmes de rapprochement pris entre lien homosexuel et relation incestueuse :

*« Il se ressemblait à... pour moi non... à ... comment s'appelle le « prince de Monaco » ? ... le père de .... Je me rappelle plus, sont en train de parler avec un copain, sont en train de dire des choses, je sais pas.*

*C'est pas facile hein ? » (pl.7BM)*

*« Ici, on dirait deux amoureux en train de faire un câlin là. Oui parce qu'ils aiment bien de faire ça. » (pl.10)*

Ainsi, la reconnaissance différenciée des personnages est faisable mais prise dans un lien fusionnel. Dans ce sens, une articulation entre les procédés A et B est possible, bien que repris par l'importante utilisation des procédés C. Autrement dit, une projection fantasmatique peut être déployée mais reste reprise par un contrôle rassurant. Dès lors, l'investissement narcissique ébauché est aussitôt repris dans un surinvestissement narcissique défensif rendant compte d'assises narcissiques fragiles – comme en témoigne la planche 16.

La problématique de perte quand elle n'est pas figurable rend compte d'une subjectivité mise à mal ; toutefois, elle reste possible par l'appui, l'étayage important d'un percept. Autrement dit, l'objet manquant ne sert pas à la problématique de perte, c'est le recours à l'objet présent qui la rend possible. Pour autant, le traitement de la perte n'étant pas possible, le processus de subjectivation est aussi mis en difficulté.

En écho du Rorschach, apparaît le défaut de symbolisation structurant au génosociogramme. Le matériel utilisé n'est pas figuratif, et demande à Charly de le figurer par l'utilisation des symboles. La représentation jusqu'aux grands-parents est alors possible pour Charly – comme cela l'a été pour sa femme, mais sans élément détaillé et dans une

structure où les liens ne sont plus distingués (comme nous l'avons déjà mentionné), sauf par les couleurs. En effet, chaque génération et ensemble familial semblent être pris dans des couleurs différentes permettant de se saisir d'une structure générationnelle, tout au moins chez Charly.

## 2.2 - De la répétition aux identifications : un pas vers l'espace de transitionnement

### *Répétition :*

Charly ne reprendra pas le dessin de son géosociogramme au second entretien. Ce dernier a été longuement établi pendant le premier entretien. Charly nous a indiqué tous les prénoms des personnes dessinées dans son arbre, sans les indiquer dans le sien. Nous avons donc de notre côté dessiné son arbre dans un second temps devant lui, nommant chacun des membres. Quelques prénoms se répètent dans une tradition, par exemple, de nommer le premier fils comme le père : l'oncle maternel de Charly, né d'une relation extra-conjugale porte le même prénom que son père. Si les prénoms aux deux premières générations sont à connotation hispanique – marquant une forme de continuité générationnelle – les prénoms de la troisième génération prennent une forme américanisée, marquant l'influence d'une culture, et peut-être une rupture d'avec une culture traditionnelle ?

Au-delà, les répétitions sont celles, comme nous l'avons vu précédemment, de comportement : Charly consomme comme son père biologique qui, lui en est mort. Il a aussi une tante, la mère biologique de son frère, qui est dépendante de l'alcool. Il a très peu vu son père biologique, se rapprochant de son beau-père comme substitut de la figure paternelle. Il se représente d'ailleurs relié en pointillé au couple formé par sa mère et ce beau-père. Ainsi, bien que peu élevé par son père biologique, il répète un comportement de dépendance comme si il en suivrait quelques traces.

Les répétitions sont prises dans une méconnaissance de l'histoire des aïeux. La difficulté à percevoir, avec notre accompagnement les répétitions entre père-biologique et fils (lui, Charly) participe au défaut de symbolisation et à la recherche de figures d'identification. Le beau-père aurait servi de substitut, mais la figure du père semble toujours présente et ainsi possiblement figure d'un manque dans le processus des identifications secondaires.

### *Les identifications :*

Ce questionnement du manque dans les processus d'identification est repris au Rorschach par l'absence de réponses humaines et de kinesthésies. L'enquête aux limites nécessaire n'a pas rendu compte d'une possibilité de s'identifier à une image humaine. Cette dernière ne semble pas servir de modèle identificatoire n'ouvrant alors à aucune mise en relation, aucun indice d'empathie ou de reconnaissance de l'autre.

Si nous ne pouvons répondre d'une qualité des identifications du au manque de représentations humaines, les mouvements identificatoires sont déplacés sur le contenu animal. Ce dernier est présent à toutes les planches témoignant d'une préoccupation de neutralisation de toutes émergences pulsionnelles d'un sexuel féminin ou masculin. Ainsi, les attributs féminins ou phalliques ne sont pas distingués au sein du protocole rendant compte d'une difficulté à faire un choix dans les identifications. Les planches à symbolisme sexuel provoquent des équivalents chocs ou des refus (planches IV et VI), neutralisant toute émergence pulsionnelle. La planche IV est traitée sur un versant passif (« *peau de la vache* ») renvoyant à un contenant protecteur, telle une seconde peau. La référence à son pays, à cette même réponse – pays où son père est resté, d'où sa mère l'a enlevé – témoigne d'une position de soumission et d'un besoin de protection face à une imago probablement omnipotente. Dès lors, le « *papillon* » perçut dans le détail supérieur à la planche VI rend neutre et abrase la connotation phallique. Ainsi, les identifications masculines sont anéanties par une référence passive, un contenant enveloppant rendant compte d'une problématique de castration sous jacente.

Le conflit ainsi inhibé laisse toutefois percevoir, via le contenu animal, certaines indications. La planche III représente la tête d'un « *rhinocéros* », animal de puissance dont les attributs sont mis en avant par Charly ; en réponse additionnelle à cette même planche est perçue la tête d'un « *sanglier* », animal protecteur et agressif. Les identifications ne sont pas nettement déterminées mais laissent entrevoir, en filigrane des références aux attributs masculins.

Les identifications féminines sont absentes du protocole du Rorschach dans leur dimension érotisante – la perception en détails à la planche VI permet d'éviter l'implication éventuel du sexuel féminin. Néanmoins, la dimension maternelle semble être identifiée dans une forme de contenant nourrissant. Dans ce sens, nous pouvons à nouveau citer la planche IV et compléter notre propos par la réponse à la planche VII : « *non ça non, ça me ressemble à la*

*terre avec la France, l'Espagne (rit)* ». La France et l'Espagne dont on entend la référence à la langue représenteraient deux terres nourricières pour Charly. La forme arrondie de la terre que nous pouvons percevoir dans la réponse, et les lieux où sa mère l'a nourri d'une langue puis d'une vie à construire, montrent l'implication maternelle suscitée à travers une image archaïque proposée.

De plus, la faible sensibilité aux lacunes blanches déjà évoquées semble réifier une carence affective où la dimension du regard est prégnante (pl. I et IX). Le regard permet, dans un contexte de faille, d'abolir le manque auquel il renvoie. L'identification à l'objet du manque apparaît timidement, le renvoi à l'incomplétude dans des carences affectives étant évité. L'incomplétude ici proposée témoignerait du difficile déploiement des identifications.

Au TAT, lorsque certaines représentations affectives ou de relation émergent, elles sont aussitôt verrouillées par la mise en place de défenses rigides sous la forme de doute (précautions verbales, remâchage) ou à travers des mécanismes d'isolation. Si la labilité dans les identifications n'apparaît pas, le contrôle sous forme d'anonymat des personnages (CI-2) est prégnant, comme à la planche 5 : *« je sais pas qui c'est quelqu'un »*. La différence des sexes et des générations est reconnue (planche 2, le triangle oedipien est élaboré mais destabilisant ; planche 6BM, la mère et son fils sont reconnus) mais destabilise parfois Charly qui alors l'évite par le recours au contrôle (A1-1).

Ainsi, les identifications restent possibles à ce matériel figuratif mais sont fragiles. Les personnages pour être séparés, doivent se trouver dans des espaces différenciés, séparés physiquement ou dans des modalités de dispute :

*« y a sa fille, son père, sa mère. Sa fille qui va à l'école, son père, sa mère sont en train de cultiver pour manger, pour survivre, pour l'instant la fille va à l'école »* (pl.2)

*« Y a, je pense que c'est sa mère et son fils qu'il est en train de discuter un peu, sont fâchés car son fils fait pas attention, sont disputés un peu »* (pl.6BM)

À la planche 2, la jeune fille est mise à distance pour séparer les générations – rappelant les différentes couleurs utilisées au génosociogramme en fonction des générations – ; à la planche 6BM, la légère mise en conflit permet la différenciation de la mère et du fils dans cette représentation où le père est absent dans le discours, mais dont la présence est suggérée par le conflit même. Quoi qu'il en soit, la figure paternelle n'est pleinement évoquée.

L'identification féminine est alors possible sur un versant maternel ou dans la relation de couple où l'homme peut alors être identifié. La figure paternelle est, quant à elle, absente de toute représentation, rendant compte d'une difficulté d'identification à cette figure. Dès lors, les identifications sont possibles dans une contenance maternelle où quelques fois sur l'objet du manque ; elles apparaissent, sinon, impossibles à symboliser d'où la difficulté à faire un choix identificatoire.

La difficulté à représenter la mise en relation, la faible utilisation des procédés labiles, ainsi que l'absence d'investissement du géosociogramme au second entretien ne permettent pas de conclure à l'ouverture d'un espace autre chez Charly – un espace de transitionnement. La difficulté d'élaboration de la différence entre sujet et objet, ne permet certainement pas d'accéder à un espace transitionnel, mais, en-deçà, ne permet pas non plus la création d'un espace autre où une ébauche de subjectivation serait possible. Pour autant, par le biais du figuratif, quelque chose émerge laissant la question du support étayant comme possibilité de terrain à l'élaboration.

### 2.3 - Perspectives

Charly est dans une posture rappelant celle d'un enfant tout au long de nos rencontres. Sa volonté de bien faire, de nous solliciter pour se rassurer que nous soyons « contents » de lui le place dans une attitude d'attente, autrement dit dans une attitude qui serait conforme à nos attentes implicites. Son besoin d'adaptation rappelle celui d'un enfant adapté à son parent pour que l'enfant soit regardé par le parent et que ce dernier s'occupe de lui à minima.

Charly, au départ de sa mère, est pris en charge par l'ensemble familial dans lequel il vit : ses tantes, ses grands-parents... suppléant alors à l'absence de sa mère et de son père – ici nous pouvons penser aux deux pères : le père biologique non-présent et celui que Charly considère comme son père : le compagnon de sa mère. Puis sa mère le fait venir en France pour qu'il sorte de conduites de dépendance à la cocaïne – selon sa femme, Matilde. Les séparations, les ruptures, les non-reconnaisances ne semblent pas avoir été accompagnées de mises en mots. La nécessité de s'adapter à ces changements singuliers lui auraient-ils été demandés ? Nous ne pouvons que le suggérer. Quoi qu'il en soit son attitude conformiste le conduira à accepter, à essayer et à recommencer les consommations de substances : être avec les autres à l'époque de son adolescence, faire comme eux. Sa mère ne semble pas lui

demander de comptes quant à l'argent qu'elle lui donne et qu'il dépense, encore aujourd'hui... Que représenterait l'argent sinon un objet de lien perpétuel faisant exister la mère dans l'objet drogue ?

Cette figure maternelle est présente dans les représentations et identifications au sein des deux épreuves projectives à contrario de la figure paternelle qui semble peu investie, voire absente des identifications. Matilde nous disait avoir parfois l'impression d'avoir trois enfants chez elle dont l'un d'eux serait son mari – Charly. Ce dernier serait pris dans le besoin de rester dans une relation de dépendance et d'étayage permanent à défaut d'avoir pu se constituer séparé et différencié.

Dans ce sens, la construction de la figure paternelle fragilisée semble tributaire d'une histoire d'abandon et de non reconnaissance. Celui que Charly considère comme son « père » est, nous l'apprendrons plus tard par les membres de l'association, pris dans des problématiques de trafic et de consommation de stupéfiants. Charly, quant à lui, ne s'en défait pas, tel un accrochage par collage à une figure paternelle sinon absente. Autrement dit, la substitution paternelle se serait faite au dépend d'un mimétisme, peut-être dans une volonté de lui plaire, d'être regardé comme un fils ou pour que ce dernier ne l'abandonne pas... La consommation de substances est aussi une façon de reproduire et « marcher » sur les traces de son père biologique, lui aussi sujet substantieux.

La substance permettrait l'accrochage aux histoires de ses « pères » à défaut de pouvoir les introjecter symboliquement. L'espace lié à la consommation de substances est ainsi investi dans un accrochage aux objets d'un manque – rappelant l'accrochage au percept aux projectifs. L'objet transgénérationnel serait celui d'un fantôme paternel dont Charly ne pourrait se défaire.



## Chapitre IV – Analyse des protocoles d'Ecnahc

---

Nous avons rencontré Ecnahc<sup>340</sup> plusieurs fois. Au moment de notre première rencontre, il est suivi par une psychologue de l'association. Celle-ci s'absentera pendant quelques temps, laissant Ecnahc dans une forme de mal-être pendant une période de vie où il est aux prises à de fortes angoisses.

### IV. 1 - Au fil des rencontres

Notre première rencontre avec Ecnahc s'est faite par l'intermédiaire de sa psychologue. Cette dernière nous l'a présenté à la suite d'un entretien avec lui. Nous l'avons donc reçu et lui avons expliqué la démarche proposée. Ecnahc était d'accord pour suivre le déroulement de notre proposition de participation mais ne voulait pas signer l'attestation de consentement, pris par la peur d'être reconnu. Il pointait alors que, dans la signature de l'attestation, l'anonymat ne serait pas respecté et, dans une situation de pensée paranoïaque, que si nous la perdions un jour, elle pourrait être retrouvée par quelqu'un qui l'identifierait. Il était dans la volonté de garder cette participation à la recherche secrète, puisque son entourage ne connaissait pas, pour une grande partie, ce qu'il allait me raconter. Nous l'avons entendu dans sa demande de prendre du temps pour y réfléchir tout en fixant d'autres rendez-vous auxquels il se rendra. Il signera finalement l'attestation de consentement au quatrième entretien après la passation du Rorschach.

Nous avons eu des difficultés à mettre en place le protocole de recherche dès le départ et ce pour plusieurs raisons. Ecnahc se rendait à nos rendez-vous mais se trouvait être dans de grandes angoisses où il ruminait une pensée de catastrophe pour sa vie. Il ne voulait alors pas s'impliquer dans la recherche par le dessin, mais nous livrait du matériel clinique, notamment en rapport avec la dépendance aux substances. Sa psychologue s'étant absentée pendant une période de temps, nous l'avons reçu sans forcer la mise au dessin, lui offrant l'écoute dont nous pensions qu'il avait besoin. Son état de détresse pendant un certain temps, nous a saisies avant tout dans notre posture de cliniciennes. Nous avons alors laissé la priorité à la mise en

---

<sup>340</sup> Il choisit lui-même de se nommer comme cela après le dessin du génosociogramme.

mots, la décharge et le soutien à une parole, à des angoisses, des pleurs. Après le retour de sa psychologue et la reprise de son suivi, nous avons mis en avant notre posture de chercheur lui expliquant que nous pouvions continuer à le recevoir dans le cadre de notre recherche qui impliquait le dessin de son arbre et la passation des épreuves.

### 1. 1 - Anamnèse et histoire

Lors de notre première rencontre, et suite à l'annonce du thème de notre recherche, Ecnahc a associé librement. Il essaie une première fois le « joint », à l'âge de 15 ans, en vacances avec un ami. Mais il ne ressentira aucun effet. Cette inefficacité sera confirmée quand il essaiera de nouveau, lors de soirées lycéennes, pour « copier ». Il rapporte cela à une question de « frime » : « C'était comme la mobylette, il fallait avoir la plus voyante, la dernière à la mode ». L'absence de sensations se maintient jusqu'à ce qu'il rencontre une fille nous dira-t-il, « une fumeuse » avec qui il a longtemps été. « Le sexe était génial avec elle », il n'a d'ailleurs jamais retrouvé une expérience sexuelle aussi forte avec les compagnes qui ont suivi. Le problème de la sexualité est lié, pour lui, à la drogue : « les actes sexuels dans la défonce c'est quelque chose ». Depuis il voit des prostituées parce que c'est plus simple : elles n'attendent rien puisqu'elles sont payées pour cela. Le rapport à la sexualité est aussi marqué par un besoin de retrouver des sensations fortes.

Ecnahc se souvient d'une fois où sa première compagne et lui ont fumé et de la sensation éprouvée alors. Ecnahc a continué de fumer pour retrouver cette première sensation, « ce flash » – ce sont ses mots – éprouvée avec cette fille dont la séparation a été suivie d'« années d'enfer. À cause de la drogue j'ai tout perdu ». L'accrochage à la sensation physique lui ferait perdre ses capacités : un jour il signe un contrat et perd beaucoup d'argent. Il a toujours été désireux de se faire beaucoup d'argent, mais à l'époque il le voulait sans trop travailler. Il se décrira comme « un gros fainéant » ; d'ailleurs s'il a eu son diplôme de cadre se fut en trichant. La perte financière le mettra dans une situation de dépendance vis-à-vis de son entourage, dans le logement, l'aide financière demandée et dans la consommation de plus en plus accrue de cannabis, jusqu'à un point de « délire », évoque-t-il. À cette époque, il lui semblait légitime de fumer puisqu'il n'avait rien à faire. Son entourage ne semble pas vraiment voir ce qui lui arrive. Il reproche à sa mère d'avoir toléré sa dépendance, de n'avoir rien fait, « de ne pas m'avoir mis une grosse claque ».

À ce moment il évoque son père, décédé d'un cancer au moment où il entrait en études supérieures : « c'était un gros fumeur ». Il se souvient alors que son père lui promet ce qu'il veut, si lui, Ecnahc, arrête de fumer. « C'était un grand fumeur mais il ne supportait pas que ses enfants fument ». Pour autant quand ce dernier sera hospitalisé et que son fils lui rendra visite il lui demandera d'aller fumer une cigarette pour lui.

Le paradoxe de cette attitude semble perturber Ecnahc dans autre chose que les faits. Ce dernier s'effondre en pleurant, il pleurera régulièrement pendant le premier entretien, et nous dit : « fumer, ça veut bien dire qu'il y a un problème, que ça va pas bien ! » Son père ne se préoccupe pas de cela, comme Ecnahc ne semble alors pas s'interroger sur le fait que son père ait été un fumeur.

Il se souvient d'un père très dur et nous regarde pour nous dire qu'il était « anti-psy » comme son oncle – ce dernier représente plusieurs figures, il est l'oncle, son parrain et celui qui lui a servi de père quand le sien est mort. Aussi cache-t-il avoir un suivi avec une psychologue – depuis sa perte financière – puisque son oncle est comme son père très « dur », il n'a pas le droit de pleurer ou de montrer une faiblesse. Cet oncle/parrain/père de substitution – Ecnahc emploiera lui-même ces termes là – a été sollicité par la mère d'Ecnahc quand celle-ci n'a plus su quoi faire : le père d'Ecnahc a fait jurer à cet homme de s'occuper de son fils. Ecnahc avait déjà retrouvé du travail dans une entreprise, quand son oncle s'est préoccupé de lui. Mais depuis, il l'aide et le soutient dans différentes démarches (travail, achat ... ). Cet oncle a une place particulière et Ecnahc fait tout pour ne pas le décevoir jusqu'à cacher des aspects de sa vie, celui de voir d'autres femmes, bien que son oncle lui ai dit qu'un homme avait des besoins et qu'il fallait les assouvir, mais loin de chez soi. Une forme de transmission circule entre hommes sans que rien ne soit raconté au-delà. Une parole patriarcale empêche toute élaboration et tout échange. Aussi Ecnahc, tel un enfant, a peur de décevoir cet oncle qui lui donne de « bons conseils » et qui pourrait donc comprendre sa conduite mais pas son imprudence.

Quand il était bien, il fumait puis il devenait « stone », pour reprendre ses mots, et il fumait à nouveau pris au désespoir. Il ressentait alors une sensation de brûlure dans l'œsophage, dans les poumons – sensation qu'il n'a jamais eu avec la cigarette – qui lui donnait l'impression que quelque chose se passait dans son corps.

Dans le premier travail retrouvé après sa perte financière importante, et, suite à un « bad trip », il arrêtera de fumer complètement le joint, à quelques exceptions près précise-t-il. Par exemple, un soir il va voir une maîtresse, qui ressemble beaucoup à sa première copine et avec qui le sexe ressemblait aussi à ce qu'il vivait avec cette première femme. Ensemble ils fument. Mais les sensations ne seront pas les mêmes. Quand il refumait, il fumait « lentement » nous dit-il pour « contrôler », sans cela, il savait qu' « il n'aurait plus rien et que ça glisserait ». La nécessité de contrôler lui permet de contenir certaines angoisses débordantes. Dès que la situation lui échappe, les angoisses s'amplifient. Les quelques fois où il refumera, il sera profondément « dégoutté » pensant alors que sa psychologue l'a ensorcelé pour qu'il ne fume plus.

Ecnahc a maintenant la quarantaine. Avec sa compagne actuelle, il arrêtera de tout fumer, cigarettes comprises, par « peur de la maladie », précisant alors que la relation sexuelle avec cette femme ne se passe pas très bien. Pour cette raison, il continue à avoir régulièrement des maîtresses dont l'une d'elle est dernièrement tombée enceinte. C'est une source d'angoisses très importantes pour lui qui se développeront au fur et à mesure de nos rencontres. Ainsi, cette vie sexuelle ailleurs est cachée à tout son entourage et cette grossesse, si elle se savait, mettrait en péril un bon nombre de secrets. La femme enceinte ne demande rien à Ecnahc, c'est lui qui la harcèle d'appels téléphoniques. Les angoisses s'amplifient chez lui de quelque chose qui se découvrirait, qui le mettrait alors dans la « ruine » économique et affective. La perte le mettrait à nouveau dans une difficulté financière et il décevrait son oncle. L'avortement n'étant pas possible, Ecnahc ruminera pendant des semaines la situation dans laquelle il s'est mis, pour laquelle il n'a aucun contrôle et qui mettrait en péril ses projections d'avenir. Le souvenir traumatique d'une situation d'effondrement met Ecnahc dans une angoisse de perte et d'abandon dévastatrice : il travaille très difficilement, il ne peut plus toucher sa femme, il ne pense qu'à cela. S'il pense à fumer, il ne le fait pas, mais boit plusieurs verres de vin, le soir, voire une bouteille. Il « a repris un truc pour contrôler un autre, mais en moins pire ». Il a conscience que c'est beaucoup trop, « mais c'est un anesthésiant ». Pendant ses vacances ou les week-ends, en plus de boire, il part courir pendant plusieurs heures. Éprouver son corps physiquement dans ses limites ou dans une évasion lui permet de calmer ses angoisses, pour un temps, comme ce fut le cas avec le joint. Puis les angoisses reviennent, car rien n'est résolu nous dit-il. Il projette combien la situation pourrait être différente, il énumère toutes les stratégies qu'il mettra en place si un jour cette femme vient réclamer quelque chose. La dépendance aux substances se retrouve donc dans le produit

du cannabis, puis de l'alcool et se déplace dans des comportements physiques sportifs et sexuels.

Au cours des entretiens suivants, Ecnahc aborde les rapports familiaux et les secrets, ce qui se dit et ce que personne ne peut répéter. Nous l'inviterons à interroger sa mère sur certains aspects de l'histoire, chose qu'il fera. Nous serons alors en mesure de saisir certaines répétitions et événements de vie. Nous les relaterons au cours de l'analyse du génosociogramme.

Ecnahc s'effondrera régulièrement en pleurs au cours de nos entretiens suivants, remâchant les mêmes propos sur sa paternité éventuelle et la situation de clivage dans laquelle il se positionne. Il ne sera en mesure de commencer le dessin de son arbre qu'au troisième entretien et de le terminer au quatrième, signifiant le retour de la prise en charge avec sa psychologue. Le quatrième entretien est aussi celui de la passation du Rorschach.

Dans cette rencontre qui a demandé de la souplesse par rapport à la mise en place de notre protocole, nous avons été pris dans des mouvements transféro – contre-transférentiels faisant écho à certaines problématiques chez Ecnahc ; et probablement nous-mêmes, mais là n'est pas le lieu pour en exposer tout les éléments. Toutefois, nous tenons à nous pencher sur l'analyse de certains aspects.

## 1.2 - Transfert et contre-transfert

Le transfert et contre-transfert font partis de toute rencontre, dans celle avec Ecnahc ils sont particulièrement saisissants dans la mise en place du protocole de rencontre.

Ainsi, nous avons rencontré Ecnahc une première fois, puis trois fois pendant l'absence de sa psychologue à une période où les événements de vie l'ont fortement déstabilisé sur le plan émotionnel. Pour autant, sa peur d'être reconnu dans cette recherche, malgré l'anonymat que nous lui garantissions, a nécessité une certaine mise en forme de contrôle de sa part en refusant de signer d'emblée l'attestation de consentement. Cette dernière a été signée une fois le protocole et la relation engagés. Ecnahc a alors eu cette parole : « vous m'avez aidé il faut bien que je vous aide ». Le don et contre-don sont parties prenantes dans les relations d'Ecnahc. Accepter de participer à la recherche sans signer l'attestation lui permet de délivrer des éléments sans que nous puissions les utiliser. Ainsi, il

maîtrise une situation qui, dès son origine s'inscrivait dans des modalités que nous avons préalablement définies. Autrement dit, il décide de rentrer dans la recherche tout en différent notre demande et en la « satisfaisant » ou en y répondant quand il en a décidé. Le contrôle de ce qui se fait dans la relation est à l'image du choix des maîtresses qu'il traite comme des call-girls où Ecnahc peut contrôler ce qui se déploie. Si le paiement est une donnée non existante dans le protocole de la recherche, l'argent représente pour Ecnahc une façon de maintenir des modalités relationnelles où le contrôle permet de maîtriser les investissements affectifs et par là-même le détachement possible. La sexualité n'est pas quelque chose où Ecnahc s'épanouirait avec sa compagne lui permettant de ne pas en dépendre. L'investissement est alors matériel – ils achètent ensemble –, avec des contraintes financières, mais permettant de s'en détacher plus facilement. D'ailleurs, dans son discours, Ecnahc envisage de se séparer de cette femme d'ici trois ans. La pensée que ça finirait est sûrement rassurante dans une dépendance affective qu'il tente de maîtriser.

Dans la relation au clinicien, Ecnahc met en fonctionnement cette maîtrise du lien en inversant les demandes dans la signature, en faisant en sorte que ce soit nous qui dépendions de lui. Autrement dit, dans le besoin de sujet pour notre recherche, nous avons aussi besoin de sa signature pour utiliser « les données ».

Nous avons accepté cette modalité de son fonctionnement d'autant plus qu'à un moment, elle nous a mobilisée dans notre déontologie de psychologue clinicienne. Le débordement d'angoisses pendant les entretiens et spécifiquement pendant la durée d'absence de sa psychologue nous a conduites à prendre une posture d'accompagnement. Il semblait plus important de soutenir Ecnahc dans ses angoisses que de chercher à mettre en œuvre la passation des outils de notre recherche. La recherche n'a pas pour but de laisser le sujet plus mal qu'il ne l'est mais de le préserver. Aussi avons-nous reçu Ecnahc pour des entretiens cliniques de recherche en modifiant notre protocole de rencontres.

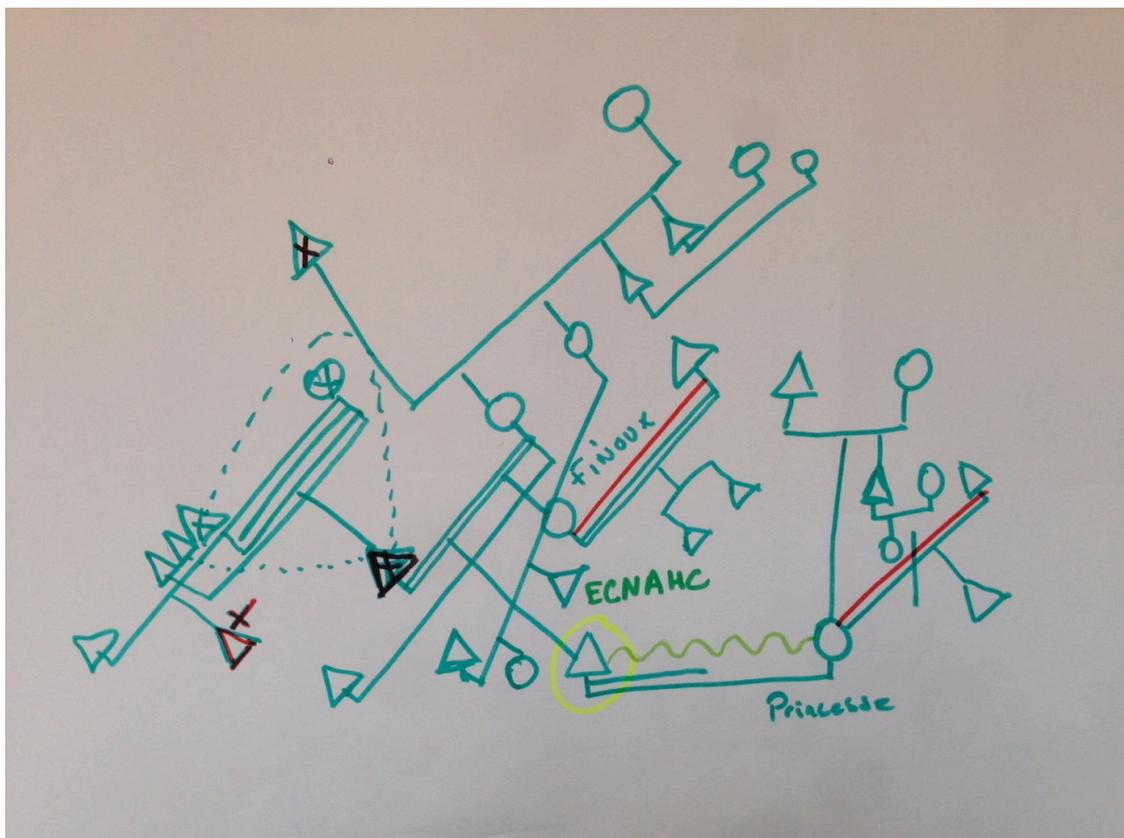
Le fait d'être saisies dans cette posture nous a aussi sollicitées dans une position différente de celle éprouvée ces dernières années, à obéir à un contrat de recherche sans pouvoir exercer pleinement en tant que psychologue. La difficulté éprouvée à être « chercheur psychologue » plus que « psychologue chercheur » a aussi permis la mise en place d'un développement dans les entretiens avec Ecnahc. Nous avons ensuite remis les limites de notre recherche au retour de sa psychologue.

Le déplacement, le débordement, le contrôle font partis de ce qui s'est joué transférentiellement et contre-transférentiellement dans la relation clinique avec Echnahc.

### 1.3 - Le géosociogramme

Le géosociogramme a été réalisé en deux temps au cours de deux entretiens différents, comme nous l'avons mentionné.

Nous expliquons plusieurs fois en quoi consiste le dessin de l'arbre et plaçons devant Echnahc la feuille de cotation. Le dessin sera entrecoupé de plusieurs souvenirs et situations angoissantes pour Echnahc, qui nécessiteront sans arrêt de ramener l'attention de Echnahc au dessin de l'arbre. Il ne sait pas comment s'y prendre et demande à ce qu'on le guide dans la représentation. Nous l'accompagnons par des phrases de soutien : « vous dessinez tel que vous vous représentez l'arbre, tel que vous avez envie qu'il soit, comme vous le sentez... » Echnahc posera régulièrement des questions dans un besoin d'étayage à la construction de son arbre.



*Le géosociogramme est en grand format et en couleur en annexe 7.*

L'analyse du géosociogramme s'est faite au regard des éléments apportés et des histoires racontées pendant sa construction.

#### A - Place et placement dans la famille

Ecnahc commence par se représenter lui, puis positionne sa sœur – faisant une erreur, sa sœur est son aînée – et ses parents auxquels il s'unit. Les personnes de son arbre apparaissent au fur et à mesure du côté paternel ainsi que la famille de sa conjointe et sa conjointe elle-même. Son oncle/parrain/père avec le côté maternel seront représentés dans un second temps, au moment où les liens d'ententes ou de mésententes seront déployés.

Une chose est saisissante dans la représentation d'Ecnahc, l'entremêlement des liens empêchant de comprendre d'emblée qui est qui, autrement dit de se représenter qui est relié à qui et par quel terme de parenté. De même que l'inscription de son prénom ne permet pas de repérer Ecnahc sur l'arbre, seul l'encerclement en jaune – à notre demande –, nous donne une idée de son placement par rapport à chacun.

L'ensemble de son arbre prend place en haut de la feuille de façon centrée, Ecnahc nous dira d'ailleurs qu'il n'a pas assez de place pour représenter tout le monde puisqu'il atteindrait la bordure. Le bas de la feuille laisse place, dans la représentation, à une descendance à venir dont Ecnahc se défend d'en avoir l'envie. Sa compagne actuelle est déjà mère et ne souhaite pas d'autres enfants, cela conviendrait parfaitement à Ecnahc. Dans sa pensée, les enfants sont trop « d'emmerdements et de préoccupations », ils renvoient aussi, nous semble-t-il, à des incertitudes et des situations non maîtrisables.

Ecnahc dessine sa famille en biais pour « les mettre loin de lui », il place de la même façon le fils et l'ex conjoint de sa compagne. Ainsi, les seuls à aller droit, à être droits sont lui-même et le couple qu'il forme avec sa conjointe ; les parents et le frère de cette dernière ; son oncle/parrain/père et la fille de celui-ci – cousine germaine d'Ecnahc. Ce dernier verbalise le fait qu'il souhaite mettre l'ensemble de sa famille au loin, pour « rien n'avoir à faire avec eux ». La représentation de la famille de sa conjointe est justifiée du fait qu'il les voit régulièrement et font partis de la vie de sa femme. Le père de cette dernière aurait, aux dires d'Ecnahc, décompensé dans une maladie psychique, maladie qui serait héréditaire selon Ecnahc. Nous précisons cela, car ce dernier se défend de dire des choses à sa conjointe – qu'il nomme Princesse sur son arbre – à cause d'une possibilité de la faire décompenser.

Dans ce dessin des premiers liens, Ecnahc « choisit » sa famille, autrement dit il choisit ceux qui seront proches de lui et constitueront un ensemble familial. Tel le fantasme du roman familial et la création d'un mythe familial, Ecnahc tente de recréer une forme d'histoire familiale dont lui et sa compagne serait le socle.

Le lien l'unissant à sa conjointe est un double trait arrêté au milieu. Cette création de sa part vient signifier qu'il est uni à elle par un certain engagement civil mais, sans que cela ne soit le mariage. Nous n'avons, en effet, proposé aucun symbole pour les unions liées par le pacte civil de solidarité, Ecnahc aurait trouvé un compromis entre les deux propositions du double trait pour le mariage et d'un simple trait pour une union libre. La spécificité de la reconnaissance d'une forme d'engagement pour lui est importante à voir. Ce demi-lien marque aussi la réserve d'Ecnahc d'être pleinement en lien avec une compagne. Autrement dit, ce lien représente une modalité de fonctionnement relationnel d'Ecnahc avec l'autre, dans le contrôle et la nécessité de maîtriser le lien. Car tout autant que cela fait preuve de création, ce double demi-trait montre une certaine « emprise » sur le matériel.

La place d'Ecnahc et le lien à sa conjointe représentent un socle qui semble porter l'ensemble des familles périphériques, auxquelles Ecnahc dit vouloir se soustraire. Cette position est assez ambivalente chez lui. Il souhaite être totalement différent de ses parents, qui n'auraient pas tant réussi que cela dans la vie et qui ont « bousillé » leurs enfants, pour reprendre les propos d'Ecnahc ; pour autant, il souhaiterait réussir voire dépasser ce que son oncle/parrain/père a accompli. Ce dernier est un modèle pour Ecnahc, il est alors placé près d'Ecnahc – complètement éloigné de sa femme – et droit par rapport aux autres membres en biais. Il en est de même pour la cousine, fille de cet oncle/parrain/père d'Ecnahc, qui est placée droite à côté de ce dernier, dans un placement sans lien faisant écho à celui d'une sœur.

À ce propos, Ecnahc fait une erreur et place sa sœur en deuxième position. Il s'en rend compte au moment où regardant son dessin, il a l'impression que sa sœur est proche de sa mère. Dans la réalité il n'en serait rien, Ecnahc trouve alors étrange de les avoir rapprochées et de s'être éloigné de sa mère lui-même. L'élaboration accompagnant ce placement nous conduit à poursuivre la réflexion : Ecnahc se place du côté paternel, laissant les femmes ensemble. L'identification à la figure masculine ne semble pas si éloignée que cela mais les modalités de cette identification sont peut-être plus inconscientes que celles ouvertement déclarées à l'oncle/parrain/père. Quoiqu'il en soit, il rapproche aussi cette figure paternelle et représente les placements dans une pensée opératoire, c'est-à-dire en fonction de ce qui lui semble stable autour de lui, qui ne le confronte pas à une quelconque blessure narcissique –

des « parents qui les ont brouillé », une grand-mère paternelle qui ne parlait pas, des oncles et tantes maternels qui « n'en ont jamais rien eu à faire ».

Dans le dessin d'Ecnahc, la confusion règne donnant l'impression d'un cafouillage dans les liens où personne ne pourrait vraiment prendre place, où personne n'aurait de place. Ecnahc décide de se mettre droit dans tout cela prenant quelques figures clés autour de lui, comme si les constructions familiales fragiles nécessitaient des repères stables pour réussir à s'inscrire pleinement de façon stable dans l'arbre.

## B - Secrets

L'annonce de notre thème de recherche et particulièrement la question des transmissions familiales a fait associer Ecnahc aux histoires dans sa famille. Avant de dessiner son arbre, il racontera quelques événements, pour lesquels nous soulèverons les incohérences. Il demandera alors à sa mère quelques précisions qu'il apportera sur son arbre.

Il se souvient enfant et adolescent d'entendre quelques bruits historiques à propos de sa grand-mère paternelle, d'un homme d'Europe du nord et d'un enfant mort-né. Mais son père ne voulait jamais en entendre parler, bien que sa femme insiste pour qu'il en ait quelques informations. C'est elle qui détient maintenant les bribes d'histoire. Ecnahc se souvient d'un changement de nom de famille. Le changement intervient par le nom donné par le compagnon de sa grand-mère paternelle ; il semblerait alors qu'il « les ai adopté ». Pour Ecnahc cet homme avec qui son père ne s'entendait pas très bien n'aurait fait que remplir une promesse à sa femme – la grand-mère d'Ecnahc. Il donne son nom alors que celle-ci est déjà morte depuis quelques années. Il s'agit de se repérer dans cette histoire de nom : le père d'Ecnahc aurait, quant à lui, changé plusieurs fois de nom de famille, en fonction des hommes qui vivaient avec sa propre mère. L'un d'entre eux lui aurait donné son nom, avant qu'il ne soit « adopté » par le dernier compagnon de sa propre mère, puis serait parti du jour au lendemain sans que personne n'en ait de nouvelles. Autrement dit, des changements ont lieu, des départs se font sans que des raisons en soient données. La dernière union de la grand-mère a été matérialisée autour d'une promesse de reconnaissance de son fils par le nom – peut-être pour maintenir le non – dit des liaisons précédentes. Les changements de nom subits par le père sont transmis en héritage à son fils. La connaissance des changements de nom est prise dans des histoires de liaisons, de ruptures et de promesses dont Ecnahc n'en connaît que ce que sa grand-mère en a

dit. Le maintien d'un secret sur le départ du premier mari de façon soudaine et le don du nom dans l'après-coup de la mort de sa grand-mère sont justifiés par des raisons rationnelles et des démarches administratives d'héritage.

Les noms de famille ne sont pas les seules transmissions peu explicitées. Ecnahc porte un prénom à consonance étrangère et son propre père porte le prénom de l'enfant mort avant lui. Autrement dit, un enfant serait né d'une première union de la grand-mère avec un homme, il serait mort-né sans que la grand-mère n'en ai jamais rien expliqué. Mais le prénom aurait été donné à l'enfant suivant – le père d'Ecnahc – laissant supposé un enfant dont le deuil n'a pas pu se faire. La rupture avec le père de ce premier enfant reste un mystère tout comme l'identité du grand-père paternel biologique – père du père – d'Ecnahc. Une histoire est répétée d'un homme d'Europe du nord, le seul que sa grand-mère aurait aimé, avec qui elle aurait été pendant la guerre. Il serait parti puis revenu après pour la chercher. Mais les gens du village auraient « protégé » la grand-mère en ne révélant pas sa destination. Pour quelles raisons n'aurait-on pas donné les informations à cet homme, Ecnahc n'en sait rien. Il n'est pas certain non plus de la réalité de l'histoire, mais elle semble plausible puisque le père d'Ecnahc portait le nom de sa mère avant d'être élevé par un premier homme.

Ecnahc est le seul à porter un prénom rappelant des origines de l'Europe du nord ; pour autant il ne sait pas pourquoi ce prénom lui a été donné ; prénom qui vient faire rupture avec un schéma traditionnel de nomination dans la famille. S'agissait-il, par des transmissions inconscientes, de ne pas oublier l'homme aimé par la grand-mère, éventuel géniteur du père d'Ecnahc, et donc d'en laisser une trace ? Tout comme le frère aîné décédé prématurément n'a pas pu être oublié, le père d'Ecnahc en portant la trace nominale.

Les différents hommes parcourant la vie de la grand-mère paternelle semblent difficiles à représenter dans les liens familiaux. Ainsi, la grand-mère est liée de façon multiple à plusieurs hommes qui chacun ont un lien avec le père d'Ecnahc : les pointillés pour ceux qui ont donné leur nom et un trait plein pour celui qui lui aurait donné la vie. Les hommes semblent se bousculer auprès de la grand-mère tandis que le père est assez éloigné des unions de sa propre mère. Les liens de parenté ne semblent donc pas saisissables, à première vue sur l'arbre d'Ecnahc, sans en avoir quelques explications. Pour autant, si certains éléments ont trouvé des éclaircissements – la naissance du frère du père, les différents hommes de la grand-mère – ils sont partiellement élaborés. Tel un iceberg, une partie des événements reste cachée dont la grand-mère n'a jamais voulu parler et pour lesquels son fils n'a jamais cherché

d'explications. Dès lors, Ecnahc tente de défricher quelques situations en interrogeant sa mère, seule personne vivante pouvant lui répondre. Toutefois, la représentation reste troublée de ce qui ne s'est pas encore dit de ces personnes à la troisième génération.

De ces secrets matrimoniaux, de paternité, Ecnahc en a, lui aussi, quelques uns accrochés à son histoire au moment où nous le rencontrons... Il cache à son entourage l'enfant à naître d'une relation sexuelle et ne souhaite surtout pas les représenter sur son arbre – la femme et l'enfant à venir – car pour lui aucun n'existe dans sa généalogie. Rien à inscrire donc...et pourtant un schéma semble se répéter d'une paternité non assumée.

### C - Répétitions de schèmes familiaux

La construction de l'arbre en deux temps a permis à Ecnahc de le reprendre et de regarder sa représentation dans un après-coup. Ses possibilités d'analyse sans que nous ne le guidions autrement quand l'encourageant à dessiner, l'ont conduit à élaborer et repérer seul certaines répétitions.

Ainsi, la grossesse d'une femme peu connue et non aimée vient faire écho à la place du père d'Ecnahc dans le géosociogramme. Être père et prendre place en tant que tel ne semble pas être un désir de ce dernier, peut être tout comme certain des compagnons de sa grand-mère. Ecnahc le formulera ainsi : « en fait, je m'aperçois que je suis peut-être en train de faire ce que le père de mon père [au sens du géniteur] a fait et si ça se trouve, cette femme elle va vivre la même chose que ma grand-mère, peut-être que la fille [il pense que c'est une fille] elle changera aussi de nom de famille plusieurs fois à cause de moi, parce que je l'aurais pas reconnue ». Nous entendons le fantasme d'une répétition : celui de ne pas être le seul à porter cette situation, c'est-à-dire, d'une délégation à porter le fardeau d'une incertitude. En filigrane se dessine le fantasme de transmission. Pour autant, la volonté de non inscrire son nom auprès d'un enfant vient répéter une histoire d'un grand-père d'Europe du nord, qui, lui, a peut-être été amputé de cette possibilité. Rappelons qu'Ecnahc est le seul à porter un prénom reflétant des origines d'Europe du nord et le seul à ne pas avoir d'enfants dans sa génération. Il a pris plusieurs fois des risques et cette fois-ci, le risque est devenu une réalité – une maîtresse est enceinte – qui le confronte à des angoisses existentielles par rapport à des secrets à tenir. Combien de secrets concernant des hommes, sa grand-mère a-t-elle tenu ? Les angoisses déclenchées par les secrets à tenir sont, certes déplacés sur des réalités de vie d'Ecnahc, mais viennent répéter l'histoire de secrets d'hommes rencontrés et partis dans la vie

de sa grand-mère. Rappelons-nous, les secrets sont encore actifs sur trois générations. Dès lors, dans le génosociogramme d'Ecnahc et ce qu'il n'a pas voulu représenter, il semblerait qu'un schème de vie se soit reproduit et déplacé sur des modalités différentes. Ecnahc le repère en disant qu'il agit comme si il allait refaire vivre à l'enfant ce que son père a vécu.

La répétition d'une paternité difficilement assumée et marquée par une impossibilité à se dire à la génération de sa grand-mère puis à sa génération marque la présence de secrets tenus et encore non élaborés. Pour autant, émerge chez Ecnahc une forme d'ambivalence, prise entre le refus de l'enfant et un investissement par la pensée : il imagine que c'est une fille et que peut-être un jour quand elle aura 20 ans, si elle vient frapper à sa porte il sera content de devenir père. Les projections fantasmatiques lui laisseraient le temps de régler les secrets encore actifs à l'heure actuelle.

Tenir les secrets, tel un pacte scellé, est marqué à chaque génération. La grand-mère paternelle, nous l'avons vu, tient certains éléments secrets ; quant à l'oncle/parrain/père, il transmet à Ecnahc la valeur suivante : aller voir d'autres femmes que la sienne répond à un besoin pour un homme mais il ne faut pas que cela se sache ouvertement, d'où la nécessité de les voir loin de chez soi. Ecnahc l'appliquait avant que son oncle ne lui en parle, soulageant sa conscience que son oncle ait la même pratique « extra-conjugale ». Ainsi, Ecnahc ne dit rien à sa compagne, qui elle-même lui avait demandé de ne rien savoir. Si un jour « il se passait quelque chose, elle ne veut pas savoir pour ne pas souffrir », autrement dit un pacte tacite entre eux est établi, tel un non-dit de tenir au silence les aventures extérieures. Sa mère a depuis quelques temps un autre homme dans sa vie, mais ses enfants sont les seuls au courant de cette situation ; elle leur demande de la garder secrète, de ne pas dire. Dès lors, Ecnahc est pris dans de multiples secrets, les siens et ceux des autres où il est demandé, à chaque fois, explicitement ou implicitement de ne pas dire.

La souffrance est donc aussi celle-ci : ne rien pouvoir dire sous peine de détruire l'autre. Quelle fonction ont tous ces secrets, ces non-dits à garder ? L'oncle/parrain/père à ne pas décevoir, la grand-mère à cause d'histoires qui seraient possiblement évoquées, la mère d'Ecnahc dans l'image d'une veuve à maintenir...

Toutes les générations ont ainsi des histoires cachées, des secrets encryptés pour les autres, répétant le schéma tel un fonctionnement familial appris à chacun. Les quelques fuites

permettent une ouverture vers une élaboration, entravée par l'énergie psychique dépensée à tenir l'équilibre familial dans toutes ces omissions de paroles. De l'ensemble des secrets, l'histoire familiale semble peiner à se déployer et donc à se construire pour les descendants.

Ecnahc décide d'arrêter de fumer à l'âge où son père déclare un cancer par « peur de la maladie ». Dans une forme de pensée magique, Ecnahc « annulerait » un sort, autrement dit, par l'arrêt de la consommation, il contiendrait le risque de tomber malade lui-même, à une date clé, permettant de se souvenir d'une « date anniversaire ». Dans ce sens, il a commencé à fumer au moment où lui et ses parents déménagent et changent de région, à une période du développement où les repères se modifient. Ecnahc marque ainsi les périodes clés par des comportements extrêmes : consommation ou arrêt brutal des consommations fumées.

#### D - Le mythe familial

Nous avons évoqué la construction d'un roman familial et d'un mythe familial individuel pour Ecnahc à travers la construction de l'arbre. Ce dernier place les membres de sa famille, ceux qui lui semblent stables et ceux auxquels il se réfère comme modèles et confidents près de lui, reconstituant par là-même et schématiquement une famille nucléaire. Ce mythe semble tenu par un besoin de réparer quelques désillusions quant à ses figures parentales. Le sentiment d'abandon à la mort de son père a très vite été évité et déplacé par la présence de son oncle/parrain/père ; Ecnahc ayant eu le sentiment que son père est mort une fois que tout était en place pour sa sœur, que celle-ci était mariée – donc prise en charge. Dès lors, Ecnahc n'arrive pas à accéder à une identification à la figure de son père, mais idéalise l'identification à l'oncle/parrain/père.

Ecnahc ne veut pas ressembler à son père qui n'aurait pas su faire du profit et gagner suffisamment d'argent ni à sa mère qui est une dépensière sans but. Ils les présentent comme de mauvais exemples avec lesquels les relations étaient conflictuelles. Maintenant encore, il dit ne pas s'entendre avec sa mère sans pour autant représenter des liens de mésentente sur son arbre. Seuls les liens entre les couples de sa génération sont indiqués : une mauvaise entente entre sa sœur et le mari de celle-ci est figurée, de même qu'entre sa femme et l'ex-compagnon de celle-ci. Entre lui et sa femme, Ecnahc indique une bonne entente marquée par l'ambiguïté. Ainsi, la représentation du couple formé avec sa compagne pris dans les projets et les pensées de rupture vient s'inscrire dans cette ambivalence du lien.

La représentation unique des liens entre les couples et la non-indication de ceux discutés en entretien et au moment du dessin de l'arbre laisseraient alors croire que tout se passerait bien. Si Ecnahc explique la dynamique familiale et ce qui se passe entre chacun, il explique aussi que rien ne se dit clairement et ouvertement ; le faire « comme si » est pratiqué par l'ensemble des membres de sa famille. Tout comme il le pratique avec sa compagne où ils parlent peu et donnent alors l'illusion d'un couple « parfait ». Tel un mythe familial qu'Ecnahc respecte où tout le monde partage l'illusion d'une homéostasie. Il le respecte dans le sens où il ne se permet pas de représenter les liens de mauvaises ententes entre lui et sa mère, avec sa sœur parfois et entre sa mère et les frères de celle-ci. Dès lors, le mythe individuel d'Ecnahc d'une construction familiale avec des personnes modélisées est construit à partir de ce mythe familial d'une famille unie dans l'entente.

Ecnahc, par le travail psychique engagé, tente certainement de se défaire de cela. Mais l'ancrage de transmissions inconscientes n'est pas toujours facile à gérer, comme le montre le dessin de son géosociogramme. La construction d'un mythe par le roman familial représenté vient faire écho au détachement qu'il veut maintenir d'un père décevant et d'une mère qui l'aurait rendu comme il est. Sa mère aurait passé du temps à le rendre beau, parfait, faire attention qu'il soit toujours propre. Quand Ecnahc se présente aux entretiens, il est toujours très bien habillé, bel homme et relativement jeune, rien ne dénote un comportement possible de dépendance. Il dit avoir été dans la croyance « à cause de sa mère » que tout dépendait de son image. Cette même image est alors mise à mal dans les comportements de dépendance qui peuvent « enlaidir » l'image de l'autre et détruire ce que sa mère aurait tenté de construire. Dans ce sens, sa mère ne saura pas comment faire pour l'aider, l'attaque du lien la dépasse, l'inhibe et l'immobilise.

Ecnahc dit tenter de se détacher de cette image de perfection et de ne plus vouloir s'en servir. L'exigence maternelle de devoir être propre et beau, il l'a entretenue pendant longtemps mais n'en veut plus maintenant. Le mythe familial tient aussi à cela, c'est-à-dire aux apparences à montrer, à ce que les autres verront et croiront dans une forme de contrôle pour que rien n'échappe à l'histoire.

## IV. 2 - Restitution d'une analyse de rencontres : entre génosociogramme, Rorschach et TAT

### *Preamble*

La passation des épreuves projectives s'est effectuée en deux temps. Le Rorschach a été proposé à la suite du dessin de l'arbre. Le long processus de rencontres avec Ecnahc nous a poussé à proposer le Rorschach dans la foulée d'un entretien sur l'arbre. Ecnahc est encore pris dans certaines angoisses et une période de vie mouvementée sur le plan émotionnel. La proposition du matériel de projection semble venir décaler le vécu et permettre d'enclencher un autre mode de relation avec Ecnahc. Contre-transférentiellement, nous avons peut-être eu besoin de poser rapidement la fin de notre recherche avec Ecnahc, d'où, sans doute, la précipitation dans la mise en place du Rorschach. Ecnahc débite les réponses à vive allure et nous serons obligées de lui demander plusieurs fois de ralentir étant dans la difficulté de tout noter. La fin de la passation est précipitée : il a rendez-vous avec sa psychologue et est très en retard. Aussi l'épreuve des choix est rapidement balayée.

### *Résumé de l'analyse des épreuves projectives et hypothèse de fonctionnement*

Le Rorschach, confirmé par la passation du TAT, montre un ancrage dans la réalité externe sans trouble de la pensée ou du cours de la pensée. Le matériel, Rorschach comme TAT, sont les lieux de projection massive d'évènements personnels douloureux ou de récits subjectifs. Dès lors, la question des limites entre réalité interne et réalité externe est posée. À défaut d'avoir recours à un objet interne, Ecnahc utilise son vécu personnel comme rempart défensif. Ainsi, les conflits interpersonnels et intrapsychiques sont à peine effleurés, réprimés par des défenses narcissiques au TAT en écho d'une rigidification des émergences au Rorschach. Une tentative d'évitement des mouvements pulsionnels se retrouve dans la manifestation d'un contrôle rigide par l'inhibition, l'évitement du conflit et un contre-investissement pulsionnel à travers la représentation de soi. Le débordement pulsionnel pris par une labilité dans les réponses (67 au Rorschach), se retrouve dans le recours aux processus primaires et dans des rejets du refoulé de type isolation, annulation, formation réactionnelle.

L'échec de la lutte ainsi menée se retrouve dans la problématique de perte alors ébauchée à travers des relations amoureuses. Cependant, l'élaboration de la conflictualisation

se trouve rapidement stoppée par une fin de récit sur un mode inhibé ou narcissique. Dans ce sens, les sollicitations vers des mouvements régressifs entraînent un surgissement de l'agressivité et d'une dévalorisation de l'objet. Ainsi, l'attaque de l'objet permet de contre-investir les mouvements dépressifs associés à sa perte et l'idéalisation de soi permet alors de maintenir la différence d'avec l'objet, afin de ne pas se perdre soi-même.

Les défenses narcissiques échouent parfois laissant paraître un vacillement des limites. Le recours au percept et à la réalité externe sont alors nécessaires pour tenir les frontières distinctes. Les défenses mises en place par Ecnahc semblent mobilisées dans une lutte contre une souffrance psychique de manque et de perte dans la séparation.

L'hypothèse d'un fonctionnement limite, à travers l'analyse approfondie du matériel, a été dégagée. Ce fonctionnement serait pris dans une lutte contre un effondrement dépressif où les défenses narcissiques sont fortement mobilisées à défaut d'assises narcissiques suffisamment solides.

## 2.1 - Du traitement de la perte au processus de symbolisation

L'hypothèse d'un fonctionnement limite marque la difficulté liée au traitement de la perte chez le sujet. Nous allons préciser cela au regard du matériel sur des aspects plus spécifiques.

Ecnahc à travers les entretiens, son génosociogramme raconte une histoire dont il connaît seulement quelques bribes, il est – pourrait-on dire – en manque d'informations, comme nous l'avons déjà mentionné. Son père ne voulait rien savoir des événements vécus par sa propre mère, des changements de nom dont il a été marqué. Ecnahc n'a jamais questionné ce silence chez son père remettant cela au fait que sa grand-mère ne voulait pas raconter. Le thème de notre recherche l'a fait associer et le déploiement d'une histoire s'est racontée avec ses mystères et ses secrets. Jusque là, Ecnahc s'était tenu à la parole du silence tenue par son père. La loyauté se transmettait ainsi de ne pas questionner ce qui pourrait mettre mal, faire mal au sens du « faire revivre ». Pour autant, les événements semblent rester vivants – le père d'Ecnahc portait le prénom d'un frère défunt, Ecnahc lui-même porte un prénom rappelant des origines d'un être aimé par sa grand-mère. Rien ne s'est dit, permettant

de garder en état les deuils non-faits qui s'encryptent dans des formes fantomatiques. La possibilité d'élaborer les différents événements de vie tient de la possibilité de faire le deuil, autrement dit de supporter et de survivre à la perte. Il semble que les remplacements de nom ne suffisent pas à oublier les pertes non élaborées puisque les prénoms demeurent. La non-élaboration s'est transmise sans se perdre et sans perdre les traces des objets perdus.

La problématique de perte se retrouve en écho dans les projectifs. Au Rorschach, Ecnahc montre une sensibilité aux lacunes blanches dès la première planche, puis aux planches à symbolisme sexuel (IV et VII). Les représentations associées sont par exemple celles de « *l'utérus d'une femme* » perçu dans le Dbl sup extramaculaire (pl.I, R.8) ou « *le phallus ou l'utérus, cette possibilité de...* » perçus dans le Dbl central (pl.VII, R.45). Ces représentations témoignent d'une préoccupation liée à l'angoisse de castration. Leur perception dans des localisations intramaculaire et extramaculaire dénote une nécessité de remplir parant ainsi la difficulté d'être confronté à une blessure narcissique imposée par le manque. Le recours à un contenu sexuel témoignerait d'un sentiment de frustration et d'impuissance.

D'autres représentations, « *masque* » (pl.I, R.3) et le « *visage* » (pl.IV, R.30), apparaissent associées au blanc à ces planches. La dimension alors portée est celle d'une forme de reconnaissance de soi par la reconnaissance du visage de l'autre, support du développement affectif et de l'expérience de satisfaction ou insatisfaction associée à cette dernière. Quant au « masque », il vient cacher la possibilité de détecter tout mouvement associé au visage.

Quoi qu'il en soit, la sensibilité au blanc perçue dans de mauvaises formes – à part la réponse « masque » – renvoie à une incomplétude sur le plan narcissique, à une atteinte narcissique posant la question d'une expérience d'insatisfaction primaire. Dès lors, il s'agit de ne pas percevoir la perte éventuelle. Ecnahc perçoit un « utérus » ramenant au manque un lieu originaire. Le manque est alors associé au creux féminin, celui qui sert à contenir l'enfant et dont l'enfant se détache.

À ce propos, la dimension contenante se retrouve à travers la réponse estompée de la planche VI : « *à une peau de bête qu'on met au sol* ». Cette dernière appuie le besoin d'une enveloppe contenante dans une forme d'insatisfaction, voire de carence. Le « *nuage* » perçu à

la planche I dans une forme d'estompage de diffusion montre l'absence de consistance dès la première planche. Cet ensemble d'attitudes rendent compte d'une fragilité du Moi et des assises narcissiques. Dès lors, la perte est questionnée dans la possibilité d'y faire face et de la traiter. En ce sens, la sensibilité à la couleur grise apparaît à la planche I témoignant d'une réactivité affective.

« C'est une tâche faite en symétrie et tout simplement avec de l'encre » (pl.I, R.6)

« Ça pourrait représenter la radio des poumons avec la couleur grisâtre et la différence des tons » (pl.I, R.12)

La réponse 12 semble faire écho à une perte chez Ecnahc dont il projette l'ampleur émotionnelle. Ainsi, le débordement pulsionnel (les réponses sont perçues en mauvaise forme) rend compte de mauvaises perceptions dans une forme d'humeur dépressive. La lutte contre l'angoisse dépressive associée à la perte qui en serait la cause marque l'absence de kinesthésie relationnelle. Les deux kinesthésies majeures apparaissant dans le protocole sont consécutives l'une de l'autre. Ainsi, à la réponse 22 (pl.II), elle accompagne un mouvement de haine et d'agressivité dans un débordement pulsionnel marqué par une mauvaise forme : « *mais à la fois, ça pourrait représenter le visage de cet enfant qui meurt, ça serait génial. Elle saigne en accouchant et l'enfant crève* ». Tandis que la réponse 23 (pl.III) témoigne d'une mise en relation spéculaire : « *on dirait une joueuse de bowling qui se regarde dans le miroir* ». L'équilibre est ainsi fragile entre représentation et affect, la seule possibilité de lier les deux est alors dans un regard narcissique sans présence de l'autre, mais dans une présence de soi à soi. L'autre n'est donc pas recherché dans une forme d'étayage interrogeant la séparation d'avec l'objet.

L'augmentation de réponses à la planche X (dix réponses à cette planche) en écho du grand nombre de réponses à la planche I (16) ne permet pas au RC% d'être dans la norme. Pour autant, le nombre accru de réponses questionne la nécessité de ne pas quitter. Cela rappelle la difficulté pour nous de poser un terme aux entretiens où Ecnahc s'accrochait à la parole, laissant peu de place pour poser quelques mots. Les éléments les plus massifs étaient alors dévoilés à la fin de l'entretien, donnés par une difficulté à se séparer. Supporter la séparation serait supporter de perdre l'autre. Les tentatives de maîtrise et de détachement, assurées par un investissement narcissique témoignent d'un traitement de la perte difficile à élaborer. Quand l'objet manque, Ecnahc se laisse envahir par ce que la perte provoque, sans pour autant pouvoir accéder à une ébauche d'élaboration.

Ceci se retrouve au TAT où une ébauche d'élaboration de la perte se retrouve à la planche 3 BM :

*« Ça c'est l'histoire d'une femme... l'histoire d'une femme qui vient de rentrer chez elle qui est totalement abattue, triste, en sanglots, en larmes, ses clés sont posées au sol, totalement à terre parce qu'abasourdie parce qu'elle vient de comprendre que son mari, il l'aime pas d'amour et qu'il veut se séparer, ça c'est une véritable histoire.... Rit »*

La confrontation à la problématique de perte déstabilise Ecnahc qui dans un accrochage à la réalité extérieure évite le conflit provoqué par cette perte. Sous le couvert de défenses rigides obsessionnelles, un recours à l'affect est possible sur le mode de l'effondrement. Ce dernier est alors massif, contre-investi par une défense maniaque du rire. En écho, la planche 13B sollicite Ecnahc dans la reconnaissance de la situation précaire de l'enfant, qui sera aussitôt évitée par un retournement du plaisir que peut trouver l'enfant à cette situation.

*« C'est un enfant qui...qui joue de la musique en prenant le soleil... à une autre époque ... il a pas de chaussures, une situation euh peu aisée mais joliment coupée qui qui qui se satisfait dans cette situation d'un grand bonheur d'être en train de jouer avec simplement rien, parce qu'il est tranquille et qu'on l'embête pas. »*

Ainsi, une lutte est menée contre la représentation de détresse associée à la perte de l'objet. La massivité de la projection se retrouve à travers les processus primaires (E4 ; E2). Ces derniers émergent à plusieurs reprises au sein du protocole témoignant de la manifestation d'une angoisse et du débordement de cette dernière. Aux planches 11 et 19, les mouvements de restriction (CI-1) ou de mise en tableau (CN-3) ne suffisent pas à lutter contre l'impact de la projection dans des situations où l'appel à l'objet interne est sollicité. Les émergences en processus primaires témoignent de l'échec de cette lutte. La reprise sur des mouvements narcissiques et d'intellectualisation permet de contenir le débordement et de maîtriser le trouble lié au manque d'appui sur l'objet interne. Ce même mouvement narcissique est repris à la planche 16 dans une idéalisation de soi (CN-2). La tendance à refuser ou adjoindre un commentaire négatif à la planche 11 – planche des problématiques prégénitales – rend compte de cette difficulté à régresser vers une imago archaïque maternelle suffisamment solide.

Dès lors, la difficulté à faire appel à un objet interne est reprise par Ecnahc sur un investissement de sa personne dans un mode narcissique afin de contrecarrer les manques laissés par l'objet. En ce sens, le traitement de la perte de l'objet paraît entravé. Pour autant, le recours à la description avec attachement aux détails (A1-1) est fortement utilisé témoignant d'une certaine souplesse. Ainsi, il est possible pour Ecnahc d'ébaucher la perte sans pouvoir la traiter pleinement. La reprise sur le mode narcissique permet d'éviter l'effondrement comme le montre la planche 3BM : la perte est possible au moment où le personnage est seul, où l'objet est manquant dans la perception.

Dans de tels investissements narcissiques, le contrôle échoue parfois en procédés CL, mais peu dans la porosité des limites. L'appui sur le percept en lien avec le recours à l'objet est plus fréquemment utilisé. Les représentations restent cependant constituées : le recours à l'introduction de personnages non figurant sur l'image (B1-2 ; pl.3, 5, 12BG, 16) en témoigne. La planche 1, quant à elle, rend compte d'une représentation unifiée, bien que prise dans une lutte – à travers des mécanismes rigides – contre l'angoisse de castration et de perte où l'objet est alors évoqué comme un mauvais objet.

*« mes parents m'ont dit qu'il fallait faire un instrument [...] on devrait pas imposer aux enfants, on devrait leur faire découvrir les choses, les emmener jusqu'au moment où ils trouvent... mais pas dire qu'il faut faire un instrument, quelle horreur d'imposer »* (pl.1, nous n'avons pris qu'un extrait)

Les mises en relation au sein des récits se retrouvent dans les relations parent-enfant, aucune relation spéculaire n'est apparue. La reconnaissance de la différence générationnelle est possible, comme à la planche 2 mais dans une difficulté à reconnaître la triangulation. Les couples parent-enfant évoqués aussi aux planches 7BM et 10 permettent d'éviter le conflit et de porter la rivalité dans des fantasmes de lien homosexuel et incestueux :

*« Aller c'est l'histoire d'un homme à moustaches, influent, âgé, hum... euh.. qui fait parti de la franc maçonnerie et qui explique euh, ++ qui explique à une de ses recrues les rouages de de de de...de cette association... avec les codes et les comportements à avoir. Voilà. »* (pl.7BM, nous n'avons pris qu'un extrait)

*« J pense que c'est l'histoire d'une sœur qui aurait rêvé d'être dans cette situation de... d'un père euh transmettant profondément son amour par un baiser à sa fille. C'est une belle histoire ça. »* (pl.10)

Ainsi, les personnages sont pris dans une différence générationnelle mais aussi dans un lien d'apprentissage et d'amour relevant de la dépendance ou de la redevance à un parent. Le processus de subjectivation paraît donc fixé dans cette forme de dépendance sans séparation ni perte possibles.

Le défaut de subjectivation paralysant le processus de symbolisation se retrouve au TAT et au génosociogramme. Le TAT rend compte d'une utilisation massive des procédés C dans un évitement du conflit par l'investissement narcissique, notamment à travers le CN-2. Le surinvestissement narcissique permet de contre-investir le défaut des assises narcissiques. Toutefois, l'utilisation des procédés B – en nombre – rend compte d'une ébauche du conflit qui sera après entravée dans son élaboration par un ensemble de procédés rigides, les procédés A. L'articulation entre les procédés A et B montre l'investissement narcissique possible repris sous forme de contrôle contre l'effondrement narcissique. La symbolisation est bloquée dans son développement.

Dans ce sens, Ecnahc connaît des événements de l'histoire familiale mais n'en a pas le savoir associé : les détails sont manquants. Il arrive à symboliser les personnes de son histoire et à représenter le schéma familial jusqu'à ses grands-parents. En cela, une potentialité de symbolisation est possible. Pour autant, la structure est peu lisible, confusionnante – comme nous l'avons mentionné – rendant compte d'erreurs de placement – sa sœur placée en second est pourtant l'aînée. Ainsi, l'ébauche de symbolisation est rattrapée par un entremêlement des liens barrant l'accès au processus de symbolisation des événements historiques.

Au Rorschach, le F% tout juste dans la norme ne témoigne pas d'un accrochage au percept, Ecnahc investissant autrement le défaut de subjectivation. Celui-ci se retrouve dans la sensibilité au blanc évoquée en amont.

Ecnahc présente une sensibilité au manque et à la perte dont il peut se saisir – quand l'objet manque perceptivement sur le matériel – sans toutefois pouvoir les élaborer. Il semble pris par des blessures narcissiques dont il se défend par un surinvestissement narcissique. Dès lors, l'accès à une subjectivation est entravé et les possibilités de symbolisation parfois mises à mal. Cela vient faire écho à une histoire où se constituer en tant qu'individu indépendant des volontés des aïeux n'est pas facile.

## 2.2 - De la répétition aux identifications : un pas vers l'espace de transitionnement

Notre difficulté à amener Ecnahc à la représentation de son génosociogramme et sa lente mise au travail – il s'interrompait régulièrement dans le dessin pour raconter certains événements, revenir sur son vécu ainsi interprétés comme une non satisfaction à notre demande de recherche – ont conduit à dessiner l'arbre sur deux entretiens. La représentation a donc eu du mal à être investie. Pour autant, les entretiens et nos questionnements quant à certains événements de l'histoire familiale ont été investis : Ecnahc est allé poser des questions à sa mère – seule personne encore vivante pouvant lui répondre sur l'histoire de son père. Ainsi, de la méconnaissance de certains éléments de son histoire ou de certaines confusions, quelque chose a pu s'ébaucher d'une élaboration : la prise de conscience d'une répétition des prénoms chez son père et le frère défunt de ce dernier, de la consonance de son propre prénom, de dates clés (l'arrêt de la cigarette à l'âge où son père est diagnostiqué avec une maladie), le déplacement sur d'autres comportements de dépendance la première dépendance (au cannabis) et des sensations recherchées. Nous avons postulé que la non élaboration permettait que quelque chose ne se perde pas, ici les répétitions permettent aussi que quelque chose – quelques uns continuent à exister au sein du vivant. La répétition rend compte de forme d'identification : l'identification du père au frère défunt dans une forme d'empiètement imagoïque au sens de Ciconne ; d'Ecnahc à l'homme aimé de la grand-mère tel une identification endocryptique. Ecnahc le formulera d'ailleurs dans une forme de projection identificatoire de l'histoire de son père sur celle de l'enfant à naître de sa maîtresse : son descendant pourrait revivre la même chose que son propre père a vécu.

Ecnahc se rapproche de la figure paternelle dans son arbre. Il fait une erreur de placement en se positionnant en aîné de sa sœur. Il le remarquera comme nous l'avons mentionné en verbalisant que ça lui semblait étrange de rapprocher sa sœur de sa mère alors qu'elles ne s'entendent pas. Nous pouvons aussi entendre que dans la représentation il s'éloigne de sa mère et se met « du côté » de son père.

Ecnahc a plusieurs fois parlé de son père dont le fait qu'il était parti une fois que tout était établi pour la sœur d'Ecnahc – au TAT (pl.16), il dira « *y en a qui parte trop tôt* ». Nous avons relevé avec lui qu'il aurait peut être attendu que son père en face autant pour lui. Mais à notre remarque qu'il était peut-être en colère de cela, Ecnahc avait répondu qu'il ne lui en voulait pas. La situation nous semblait s'inscrire dans un déni d'un affect possible. Le

rapproché dans la représentation de l'arbre vient suggérer l'identification possible à un père disparu, dont la reconnaissance de la perte paraît difficile. Remarquons que c'est au moment où une paternité s'annonce, qu'Ecnahc s'effondre et est pris dans de fortes angoisses, rappelant la place d'un père qui ferait défaut.

Dès lors, la question des identifications est saisie à travers les projectifs. Au Rorschach, le H% est au dessus de la norme (20,89%) mais rend compte d'identifications mal établies. En effet, le H% comprend un certain nombre de petites découpes humaines (deux réponses humaines entières pour 12 découpes) constituées par un même contenu « *visage* » ou « *tête* », appartenant à un homme ou un enfant sans identité sexué précisée. Quant aux réponses H apparaissant aux planches III (R.23) et VI (R.38), elles sont reconnues par le corps ou un atout culturel porté par le corps : « *en tout cas, ça me fait penser à quelque chose de plus féminin en voyant la silhouette* » (pl.III) ; « *aux indiens avec les plumes* » (pl.VI, justifiée par les plumes à l'enquête). L'identification d'une femme en bonne forme jouant avec des boules – au bowling – pose la question de la castration. Les indiens perçus en mauvaise forme sont identifiés par des plumes – accessoire associé au féminin. Ainsi, l'identification à l'un des sexes est marquée par la présence d'un élément pouvant être lié à l'autre sexe, l'un et l'autre semblant devoir cohabiter.

Ainsi, aux planches bisexuelles (II et VI) les représentations rendent compte d'éléments féminins et masculins témoignant d'une forte présence de la bisexualité : par exemple, pl.II, « *à du sang, à des règles* (R.18), « *à un objet plutôt phallique* » (R.19). Le féminin est perçu dans sa double polarité – sexuel et maternel – : « *rouge à lèvres ; les règles* » (pl.II), « *soutien gorge* » (pl.X), « *l'utérus* » (pl.I et VII). Pour autant à la planche VII, la perception de l'utérus est adjointe à celle d'un phallus. L'identification au féminin dans la polarité mère/femme témoigne d'un sexuel féminin pris dans une force anale, voire castratrice (la femme accouche et fait mourir l'enfant, pl.II) et d'un maternel qui sert à contenir. Mais cette identification est rattrapée par la présence conjointe d'éléments phalliques. L'identification masculine est portée par la présence d'attributs phalliques mentionnés (« *nez* », pl. I ; « *tour Eiffel* », pl.X). La planche IV permet la reconnaissance de la puissance phallique « *énorme bête, quelqu'un de puissant très puissant* » associée à « *une petite tête, petite queue* ». La diminution des éléments accompagnant la représentation témoigne d'une mise à mal de la reconnaissance de la puissance. En ce sens, la représentation d'un « *visage* » à la planche V identifiée à celle du cousin d'Ecnahc – à un homme – est

portée par un élément phallique féminisée « *barbichette* ». De plus, l'identification du masculin est souvent associée à une image détériorée ou à des remarques négatives : « *un homme pas très beau* » (pl.I, R.14). L'image féminine semble préservée de cette détérioration : « *il y a toujours un signe féminin, ça pourrait être un beau collier* » (pl.X, R.64), tant qu'elle n'est pas associée à la maternité.

Ainsi, une reconnaissance et une différenciation des identifications sont possibles, mais un conflit dans le choix identificatoire apparaît. Dans ce sens, les réponses (H) font écho à l'impossibilité de choisir une identité sexuée : « *transformer* » (pl.I), « *ange* » (pl.X) et au manque associé à ces contenus déréels. En cela, la sensibilité au blanc et les réponses estompées – mentionnées précédemment – montrent une forme d'identification à un objet non perceptible sur le support.

La reconnaissance de la différence des sexes est aussi portée au TAT. La labilité dans les récits ne rend pas compte d'une labilité dans les identifications, celle-ci est très peu portée par la présence de procédés CI-2 – le B3-3 apparaît dans une tendance à la planche 2. La différence des générations est fortement investie par la représentation d'un parent avec son enfant. Elle semble d'ailleurs marquer certains rapports permettant de garder les identifications posées en termes de place dans la famille et d'interdits de l'inceste : mère-fils (pl.6BM), père-fils (pl.16), père-fille (pl.2). À la planche 2, un léger vacillement dans les identifications émerge « *qui serait sa sœur, sa fille* », la représentation de la fille est alors garante d'un évitement du fantasme de séduction. En effet, à la planche 7BM, la différence des sexes et des générations est peu établie, laissant paraître un lien homosexuel. Les relations sont sinon développées sur le plan du sexuel comme à la planche 5 :

<p>« <i>ou alors c'est une femme qui surprend son mari en ébats sexuels en ouvrant la porte vu son visage qui est stupéfaite de découvrir son mari avoir des rapports sexuels alors qu'ils n'en ont pas.</i> »</p>
--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

Ainsi, la différence des sexes et des générations est maintenue par un contrôle permanent et un évitement d'émergence de certaines représentations qui pourraient désorganiser les repères identificatoires. Le contrôle par les procédés A et C sont ainsi fortement mobilisés, s'effondrant, parfois, dans l'émergence en processus primaires. La différence des générations vient garantir la différence des sexes – c'est toujours un parent d'un sexe qui est représenté avec l'enfant du sexe opposé – et la non con/fusion.

L'utilisation des procédés C est contrastée par une utilisation des procédés B – quasiment tous représentés. Ceci rendrait compte d'une possibilité d'élaboration et par là-même d'une ébauche de différenciation. Cependant, au Rorschach, la présence d'une kinesthésie majeure en bonne forme n'est pas prise dans un mode relationnel à l'autre mais renvoie à un miroir où un soi se reflète. Les relations spéculaires sont aussi portées par les petites kinesthésies : « *On peut voir un animal qui grimpe, il se distingue vraiment bien à quatre pattes.. [...] Il serait en train de marcher sur des rochers avec son reflet dans l'eau* » (pl.VIII, R.51). L'objet ne peut être présent dans la relation sans relater le manque qu'il provoque. Le manque n'est perceptible que par l'absence de l'objet. Dès lors, la maîtrise de l'objet est nécessaire pour ne pas se retrouver face à l'absence, ni éprouver le manque. La mise en relation n'apparaît que dans le fantasme de destruction comme à la planche II où « *l'enfant crève* ». La relation serait mortifère.

L'investissement dans la passation des différents outils est saisi sur le mode du contrôle. Des ébauches d'élaboration peuvent s'ouvrir mais sous le couvert d'une maîtrise de la situation pour Ecnahc. Ainsi, un travail vers la transformation paraît à l'œuvre mais nous ne pourrions dire que cela se situe dans un espace autre – de transitionnement. La transformation permet la création, mais Ecnahc semble encore pris dans une dépendance à l'objet sans recours rassurant à un objet intermédiaire. Pour autant, des tentatives émergent, portées par des processus de symbolisation qui peuvent se développer.

### 2.3 - Perspectives

Ecnahc rapporte, juste après la passation du TAT, cette parole de son père : « Je ne t'aiderai pas à la facilité, si tu fais des efforts je t'aiderai mais sinon non » et Ecnahc ajoute « Il y en a qui parte trop tôt ». Le père d'Ecnahc est parti et ce dernier a cherché à gagner de l'argent en travaillant le moins possible. Il s'est alors effondré psychiquement et sa consommation de substances est devenue plus accrue. Ainsi, son père parti, Ecnahc ne pouvait plus avoir d'aide paternelle, il aurait pris « un chemin facile ». Ce chemin ne l'a pas mené là où il voulait aller. Son père est parti « trop tôt » pour voir cela, pour qu'il ait raison, mais trop tôt aussi pour l'aider... Quelque chose s'est effondrée à la mort de son père avec laquelle Ecnahc semble encore lutter. Dans le discours lié à son père, il témoigne d'une forme d'agressivité et de tendresse, dans une ambivalence exacerbée. À cette mort, la substance

aurait servi de substitution à une situation où il cherchait, peut-être, une présence masculine. À défaut de la trouver, il s'est réfugié dans ce qu'il connaissait et lui donnait l'illusion de le satisfaire. La question de la satisfaction est prégnante chez Echnahc : avec les femmes, avec le travail, avec ses parents... Mais une satisfaction qu'il peut contrôler.

Dans son travail, il ne suivrait pas les codes, il serait « atypique » comme son oncle, nous dit-il ; il ne serait pas « la copie des autres », il ne veut surtout pas être une copie. Alors il ne se trouve pas à sa place. Il rajoute qu'il est insatisfait dans son boulot, comme avec sa compagne sur le plan sexuel. Il dit être avec cette dernière comme s'il vivait avec quelqu'un de sa famille – nous pensons à sa mère – dans une sorte d'intimité mais sans sexualité. La seule personne avec laquelle il semble pouvoir vivre est une femme sans sexualité à l'image d'une mère. Autrement dit, le lien à la femme sexuelle est renvoyé à celui d'une image maternelle. La femme sexuelle est, quant à elle, traitée comme une maîtresse à payer, comme un objet matériel que l'on peut désirer. Dès lors, le matériel est ce qui fait barrière ou qui rend les choses possibles. Sans matériel la confusion règne, sans les repères généalogiques, l'interdit devient possible. Dès lors, Echnahc a recours à la mise en place de limites, comme celle de ne pas toucher sa femme. La confusion est visible dans le dessin de l'arbre d'Echnahc où nous nous repérons difficilement entre les générations et les liens de parenté. De cette confusion, Echnahc semble se débattre bien que les limites s'effondrent parfois – en témoignent le Rorschach et le TAT.

L'identification à un pôle féminin-maternelle est ainsi ambivalent. Dans ce sens, Echnahc se place loin de la représentation de sa mère, dans son géosociogramme, mais, aux épreuves projectives, il ne peut l'attaquer sans risquer de s'effondrer. Une difficile différenciation est ainsi encore présente, le clivage de la femme sexuelle à la femme maternelle étant difficile à maintenir. Les « consommations de femmes » serait alors une aide à cela.

L'éventualité d'une paternité l'a plongé dans une humeur dépressive plus accrue, et des consommations d'alcool plus importantes. Une place en tant que père l'a peut-être renvoyée à la place de son père et des pères de ce dernier, dans une forme de répétition « d'abandon ». La responsabilité que la paternité engendrerait entraîne un effondrement rappelant celui où il est devenu orphelin de père.

L'identification à l'imgo paternelle est aussi ambivalente. Elle est à la fois vécue sur un mode idéalisé – avec la figure de l'oncle/parrain/père – et à la fois rejetée dans une forme d'agressivité envers le père, le rendant absent du couple parental.

Le tiers semble être défaillant et absent du couple mère/enfant rappelant la construction du géosociogramme où il forme un socle avec sa femme actuelle, sans enfant – comme si l'enfant pouvait détruire cet équilibre. L'absence du tiers rend compte de la difficulté à être séparé de l'autre ou à s'attacher à l'autre dans une forme de dépendance. Le déplacement sur une dépendance matérielle semble rassurante puisque maîtrisable et contrôlable. Nous pouvons dès lors laisser ouverte l'interrogation de la constitution du lien primaire dans une forme de non-suffisance et non rassurance, engendrant une nécessité de subvenir à soi-même à défaut d'avoir pu compter sur l'autre.

Dans l'histoire du père d'Ecnahc, la figure paternelle semble avoir changé plusieurs fois. Nous pouvons alors simplement nous interroger dans la transmission à l'accessibilité à une place de père et d'une place d'homme.

La substance serait alors considérée comme objet-béquille-interchangeable, permettant de supporter ce qui fait défaut, de tenter de maîtriser ce qui n'a pas pu l'être à un moment donné de vie. L'objet-drogue offre l'illusion d'une maîtrise est possible et n'attend rien du sujet, elle lui permet aussi de supporter le manque – d'informations, de constitution, d'absence.

# **DISCUSSION**

Nous voici arrivées à la fin de nos présentations, au point de rencontre entre théorie, méthodologie et études de cas. Les pensées et les élaborations se sont croisées, entre chaque partie, permettant de constituer le support de ce travail de recherche. Il est temps, désormais, de poser les questionnements dégagés, les aboutissements et les non aboutissements, les intérêts et les découvertes.

Notre volonté était d'établir un lien, si lien existait, ou plus précisément de comprendre l'interaction entre sentiment de vide et transmissions familiales chez les sujets substancieux. Nous sommes parties de deux postulats principaux :

- le vide habite particulièrement la psyché des sujets substancieux. Il est pensé et travaillé en terme de négatif, en trop plein de quelque chose qui n'aurait pas permis au négatif de se constituer comme processus ouvrant à l'ébauche d'une différenciation ;
- les transmissions familiales sont celles dites transgénérationnelles marquées par le manque d'élaboration et autrement appelées transmissions négatives.

À mesure des rencontres avec les sujets substancieux et de l'analyse du matériel qu'ils nous ont offert, certains points de discussion sont apparus, à la fois dans la mise en place de notre méthodologie, dans la méthodologie elle-même, et dans le lien avec certains concepts théoriques.

Nous proposons de discuter ces ensembles au sein de trois chapitres. Ces derniers se sont définis au regard de notre questionnement de départ – entre vide psychique et transmissions transgénérationnelles – et d'une problématique commune ayant saisi notre attention dans nos études de cas – la question des identifications. Cette dernière question est un point de jonction entre l'autre et le sujet, plus précisément entre l'autre qui transmet une histoire et le sujet qui la reçoit.

Les questions liées à la méthodologie et qui émergent suite à la mise en place de la recherche seront *intégrées* au sein de ces chapitres. Elles le seront en fonction d'un regard critique, d'une analyse après-coup dans un écho aux thèmes de notre travail de recherche. Elles nous semblaient être parties prenantes du vide – de la non représentation, tout comme de la transmission. Ainsi, l'institutionnel est venu faire écho aux problématiques des sujets pris en charge et à la façon dont nous avons pu les faire participer à la mise en recherche.

## Chapitre I – Résonnance du vide au sein de la recherche

---

En recherchant l'étymologie du mode *vide*, toute une histoire apparaît, que nous retraçons ici très brièvement. Une première supposition est faite : il dériverait de *viduus*. *Viduus* aurait plus régulièrement été rattaché à *vedve* dans le français ancien et *veuf* dans le français moderne. Des dérivés tels *vocitus* en latin, signifiant « rendu vide », ou *vacare*, « être vide » existaient et se retrouvaient dans une forme populaire sous les mots de *vocare* ou *vocatio* ou encore *vocivus*. Ce dernier mot se rattache à l'ancienne forme française *voide* ou *vuide*. *Vuide* serait certainement la véritable étymologie du mot *vide*.

Ainsi, un flou semble habiter les origines de ce terme. Autrement dit, le *vide* paraît difficilement retraçable ; il laisse un flou historique qui vient faire écho à l'impossibilité de trouver « l'origine » du sentiment de vide chez les sujets substancieux. Nous avons tenté de comprendre le lien entre ce sentiment et la difficulté à retracer une histoire familiale chez ces sujets, dans une forme de vide de représentations de leur histoire. Au-delà d'une forme théorique, nous avons été confrontées à des rencontres institutionnelles et cliniques où des absences et des formes de vide nous ont saisies.

### I.1 - Le vide, une quête de l'absent

« Mettre du vide entre soi et l'objet, comme première façon de mettre de la distance »<sup>341</sup> telle est la formulation de Corcos pour considérer le vide comme substance nécessaire. Certes, le vide peut-être constitutif mais il est déconcertant, fragilisant, angoissant et difficilement élaborable par les sujets dépendants aux substances. La clinique des rencontres en témoigne, lorsque le sujet peine à penser ce vide autrement qu'en ayant recours à une description symptomatologique, somatique : Luca décrit le vide ressenti « comme une boule au ventre ». Le vide n'est alors pas rien, mais il ne permet pas au lien de se faire entre affect et représentation. Il est « l'agonie sans fin, le mouvement du sujet naissant, d'aller à la rencontre de quelque chose qui allait exister, puis la chute, et enfin le désespoir d'être sans espoir d'être secouru... et aussi l'éprouvé d'un lendemain sans issue. »<sup>342</sup> Le lendemain sans

---

<sup>341</sup> Corcos, 2012, p.42.

<sup>342</sup> Corcos, *op cit*, p.42.

issue nous fait penser aux jours d'errance, de recherche des sujets dépendants dans une forme d'agonie d'une substance à consommer.

### 1.1 - Le vide dans la relation à l'objet primaire

Dans cette question du vide habitant ces sujets, nous avons trouvé, à travers les études de cas, la trace d'une insatisfaction de l'expérience primaire, l'attente de l'objet et la nécessité de recourir à cet objet. Ces observations rendent compte d'un probable non accordage ou d'un décrochage de l'objet à l'égard du sujet. Luca dit bien qu'il « est vide d'être avec quelqu'un », comme si ce quelqu'un le ramenait à ce qui manquait. Car quelque chose a manqué dans cette expérience primaire ne permettant pas au sujet d'advenir à lui-même. Le sujet semble alors pris dans cette même attente de l'autre. L'autre, dans une expérience infantile, a été demandé mais n'a pas pu répondre à cette demande. L'enfant a été laissé dans l'informité d'un corps en attente qui ne pouvait être ni pansé ni pensé (en référence aux termes de Corcos, 2012). L'attente est alors relayée dans un monde interne qui se retrouve à la fois vide et plein de l'objet interne. Ce paradoxe apparent est celui porté par les sujets substancieux : ne jamais vouloir dépendre de l'autre, s'en éloigner et, en même temps, avoir constamment besoin d'un autre soit dans une forme de fusion, soit dans une forme de maltraitance de cet autre ; autrement dit, ils ne peuvent être seuls, ils ne peuvent se retrouver seuls avec eux-mêmes.

Le trop plein de présence de l'objet interne renvoie à l'expérience incomplète et à la nécessaire présence de l'objet, empêchant par là-même la séparation d'avec cet objet. Quant au vide, il reflète le manque d'une expérience non advenue. Dès lors, le vide se retournerait contre l'objet pour en supporter l'absence. Il déformerait « monstrueusement » l'objet et créerait « les formes oniriques monstrueuses de l'angoisse d'esseulement, avant que d'entamer un processus d'effacement du soi. Processus terminal réparateur : le vécu monstrueux (monstre au sens de montre... celui qui est montré du doigt) oblige l'autre à la perception et à la vigilance. »<sup>343</sup> L'esseulement correspondrait à l'absence à soi en miroir de l'absence de l'autre puisque la « mère-environnement » aurait laissé l'enfant seul avec ses affects. Ce dernier se retrouve ainsi avec sa propre « substance » (Corcos, 2012) sans possibilité de représentation. Le lien entre affect et représentation est entravé, liaison que les sujets substancieux ne peuvent établir ou évitent d'établir en raison d'un caractère trop

---

<sup>343</sup> *Ibid*, p.43.

débordant et destructurant, comme nous le montrent les protocoles de Rorschach et TAT. Il ne faudrait pas qu'ils revivent l'expérience d'effondrement, bien qu'ils la frôlent parfois.

Consommer n'est-ce pas aussi se confronter à un risque de mort tout autant qu'avoir l'illusion de maîtriser ce risque ? Disons à un risque – si le dosage est mal dosé, si le toxique est trop intoxiqué – de vivre la dernière expérience : celle de la mort ?

Alex Lefebvre et Isabelle Vandecasteele (2004) ont fait une étude auprès d'une population de parachutistes sur le risque de leur situation. La situation à risque représente pour ces auteurs « une situation expérimentale de l'angoisse, une situation où le sujet s'expérimente face à sa propre angoisse »<sup>344</sup>. Ils partent du constat que, très tôt, l'enfant s'expose à des situations à risque dont celle du vide. L'expérience de réitérer ces situations de vide permet à l'enfant de maîtriser l'expérience interne de l'angoisse du vide liée à la séparation d'avec l'objet. Cette forme de structuration passe par le corps dans une reviviscence active de ce dernier. Les auteurs se demandent alors ce qu'il se passe lorsque des sujets – les parachutistes dans leur étude – continuent à s'exposer à des situations de vide, de « saut dans le vide ». Selon eux, le défaut de mentalisation de l'angoisse permettrait aux sujets de revivre ces situations anxiogènes dont ils semblent avoir besoin. En effet, ces situations sont représentées par un risque de mort, « substitut du risque du trauma originaire et recherche désespérée et compulsive de l'élaborer »<sup>345</sup>.

Le risque auquel sont confrontés les sujets substanceux, de par leur illusion de maîtrise et les manques éprouvés physiquement, vient quelque peu rappeler l'expérience de l'angoisse menée par les parachutistes. Les auteurs décrivent chez les parachutistes un défaut de fonctionnement du pré-conscient, un débordement du pulsionnel malgré la mise en place de procédés défensifs tels que l'inhibition. Les mouvements pulsionnels sont par ailleurs difficilement maîtrisables en raison de leurs violences. Le recours à la réalité externe est fréquemment utilisé comme une valeur d'ancrage. Nous avons retrouvé, à partir de nos études de cas, ces mêmes dispositions de fonctionnement psychique chez les sujets substanceux ; aussi l'angoisse archaïque présentée par ces auteurs semble être maîtrisée par la confrontation à l'angoisse dans la pratique du saut. Les sujets substanceux, aussi, se confrontent à une forme d'angoisse mortifère afin de gérer, pourrait-on penser, une angoisse archaïque. Ils répètent alors cette situation angoissante mortifère à défaut de maîtriser l'angoisse liée à l'expérience traumatique. Dès lors, l'objet recherché dans ces répétitions est celui du vide :

---

<sup>344</sup> A. Lefebvre, I. Vandecasteele, 2004, p.277.

<sup>345</sup> Lefebvre, Vandecasteele, *op cit*, p.279.

chez les sujets substancieux par la consommation qui viendrait créer un détachement de soi et une quête de l'objet unifiant. « Ce vide, ce contenu paradoxal, en quête d'une plénitude est une aspiration intense à être qui oblige le sujet à créer un substitut aux fonctions contenantes et accordantes défailantes de l'objet, dans une puissance d'exister, où l'aspire dans un trou noir de destructivité dans une terreur d'exister. »<sup>346</sup> La terreur est à relier au défaut de préparation par l'angoisse face à l'effroi. Elle se situe donc en deçà de l'angoisse et renvoie à cet informé habitant l'expérience non dépassée, car traumatisante, de l'enfant devenu adulte. Dès lors, la parole n'existe plus, ne pouvant servir de support à une histoire à soi. L'histoire ne peut être pleinement racontée : elle « suffoque, s'étouffe elle-même »<sup>347</sup>, tel un sujet sans parole intérieure. Alors, le sujet remplit sa vie d'événements dramatiques ou saisissants afin de lui donner une histoire, d'attirer l'attention. Là est la véritable création du sujet substancieux : exister malgré le vide et avec ce vide.

## 1.2 - Le vide de connaissance de l'histoire familiale

Nous avons retrouvé ce difficile traçage de l'histoire familiale chez chacun des quatre sujets rencontrés. Ils ont tous figuré, dans leur représentation du génosociogramme et au cours de l'entretien, le manque d'informations de leur histoire et la difficulté à pouvoir demander les informations quant à cette histoire. Si nous n'avons pas « découvert » de secret – tel n'était pas le but du génosociogramme – nous avons été confrontées à des loyautés du silence face à des événements marquants, voire violents appartenant aux générations précédentes des sujets substancieux – souvent les grands-parents. Nous ne pouvions pas nous attendre à découvrir la place d'un secret en les rencontrant autour de la construction de leur arbre une seule fois, mais nous avons relevé le manque et ce à plusieurs niveaux : celui de leur histoire singulière à travers leurs modalités de fonctionnement, notamment celles liées à l'objet ; sur un plan interrelationnel dans la représentation et l'impossibilité à dire ; dans une perspective transgénérationnelle où une partie de l'histoire des grands-parents semble faire défaut au processus d'élaboration. Le vide d'informations laisserait alors un contenu « informé » à l'histoire du sujet. Nous avons d'ailleurs perçu les différentes représentations des arbres, elles rendent compte de formes entremêlées dont il est difficile d'un premier coup d'œil de pouvoir repérer les liens généalogiques.

---

<sup>346</sup> Corcos, *op cit*, p.44.

<sup>347</sup> *Ibid*, p.44.

Ainsi, il ne semble pas y avoir de vide d'histoire, tout comme le sujet n'est pas vide de l'autre ; mais il s'est construit un vide dans le manque de transmission des informations liées à l'histoire, en écho au vide laissé par le manque d'un regard, d'une écoute, d'une transmission entre la « mère-environnement » et le petit enfant. Le vide disions-nous en ouverture et ce à travers les propos de Corcos, est une façon de mettre de la distance : ce fût sans doute la seule construction possible, intrapsychique pour le sujet afin de survivre à la déception, à l'attente, à l'angoisse, à un éventuel anéantissement de soi. D'ailleurs, n'est-ce pas cela qui a suscité chez nous une des premières interrogations : avoir l'impression, contre-transférentiellement, d'être pris dans un vide de représentations dans les rencontres avec les sujets dépendants de substances. Ainsi, lors de nos précédentes recherches en master (cf méthodologie), le vide posé par les sujets entre soi et l'objet semblait habiter l'espace de l'entretien clinique. Dans notre recherche actuelle, cela ne fût pas le cas, le choix de la méthodologie suscitant une position active du sujet au cours des entretiens.

D'un point de vue transgénérationnel, nous ne pouvons situer ce vide comme une forme de ressource autrement qu'un moyen pour le sujet, auteur du secret ou du non-dit, ou encore le fantôme de l'histoire, à survivre à un sentiment de honte. Autrement dit, l'auteur du vide d'informations quant à l'histoire familiale aurait préalablement créé du vide en lui dans une mise à distance de sa propre expérience de vie.

Les sujets substancieux, en nous racontant et en figurant leur histoire, ne semblaient pas être propriétaires de ce vide, mais dépositaires de quelque chose à respecter au risque de laisser un système familial s'effondrer et, en miroir, s'effondrer eux-mêmes. Il faut que rien ne se perde supputions-nous dans ce sens.

### 1.3 - Perte et sentiment de vide psychique repérés à travers les outils utilisés

La lutte contre la perte est patente au sein de nos protocoles renvoyant à une difficulté à traiter cette dernière, questionnant alors la problématique du non-advenu. Car la perte suppose que le sujet ait connu quelque chose, là où le non-advenu renvoie à la méconnaissance d'une expérience. Nous pensons à OlliePep et Ecnahc – dans deux fonctionnements différents, l'un à la limite d'un effondrement psychotique, l'autre dans un surinvestissement des défenses narcissiques – où ils ne peuvent régresser aux planches du

Rorschach et du TAT qui y invitent. Ils ont recours aux mécanismes d'intellectualisation de façon plus ou moins efficiente et retrouvent des rapports collés (OlliePep) ou de dépendance (Ecnahc). Leur histoire contée d'attentes de leurs mères respectives – que tout soit bien fait et réussi pour OlliePep et qu'il soit toujours propre pour Ecnahc – comporte quelques similitudes. Nous ne pouvons évidemment pas généraliser, nous interrogeons simplement l'insatisfaction provoquée par ces deux fils face aux attentes de leurs mères dans une problématique du non-advenu plutôt que de la perte.

Dès lors, l'absence de l'objet résonne comme une chose non-advenue ou perdue contre laquelle les sujets luttent – puisqu'ils ne sont pas indépendants de cet objet. Si l'objet s'absente, s'efface du tableau, qu'advierait-il d'eux-mêmes ? Le recours à la substance, comme substitution, marque alors la présence toujours possible de l'objet, créant une indépendance à la situation de risque d'absence de l'objet : une indépendance dans la dépendance. Le schéma répétitif du connu est ainsi enclenché chez ces sujets d'un vide en appelant un autre. Sur ce fond vide, des choses sont perçues par les sujets de nos rencontres. Le blanc est figuré aux trois épreuves que nous leur avons proposées. Le blanc dans son ton achromatique est assimilé au manque – au vide.

Roman (2001) parle de la figure du blanc à l'épreuve du Rorschach comme permettant d'interroger « le travail du négatif et l'élaboration possible d'une contenance »<sup>348</sup>. Autrement dit, la prise en compte du blanc pourrait témoigner du « travail de la symbolisation sur le fond du paradoxe de la négativité »<sup>349</sup>. Les sujets de nos rencontres, contrairement à ce que nous supposions, se sont peu saisis du blanc. La lutte contre certaines représentations ou le débordement des émergences pulsionnelles nous ont permis de rendre compte de l'utilisation et la mise en place de défenses massives (inhibition, déni, formation réactionnelle) et de leur échec, rendant compte de la nécessité de contrôler les limites et l'angoisse associée à la fragilité des frontières. Toutefois et dans ce sens, une réponse apparaît au sein de trois protocoles de Rorschach (Charly, Ecnahc, Luca) et qui a retenu notre attention : « *masque* ». Le blanc étant peu utilisé au sein des protocoles, il apparaît que le masque – dont les « trous » sont perçus dans les détails intramaculaires blancs – tel un objet qui cache le visage, interroge la question du regard porté, du regard reçu, de celui qui regarde et de celui qui est regardé. Certes, il renvoie à une forme d'enveloppe qui cache, qui protège le sujet d'un regard, il

---

<sup>348</sup> Roman, 2001, p.76.

<sup>349</sup> Roman, *op cit*, p.78.

permet aussi la mise en place d'une barrière entre soi et l'autre. Le masque renvoie à l'expérience d'un non-perçu, d'un non-perceptible de l'autre comme de soi. Dans ce sens, nous reprenons les remarques d'Aline Cohen de Lara à propos des réponses « masque » données dans l'analyse d'un protocole : « l'accès direct au visage [est] impossible, toujours camouflé par le masque de la dépression maternelle. »<sup>350</sup>

Nous ne pouvons pas spécifiquement dégager une analyse de la réponse « masque » retrouvée au sein de protocoles par ailleurs très différents. Mais au regard de la clinique de la passation et d'une clinique intuitive, cette réponse renvoie aux défenses mises en place dans la rencontre avec l'autre. Le masque évoque l'absence de visage et le vide d'expression, c'est un trompe-visage par excellence – qui dans ce sens peut renvoyer à un « faux-self ». Cohen de Lara parle dans ce sens du « masque » comme correspondant « à la dissimulation de l'expression des affects, ainsi qu'au propre vide interne ressenti par l'enfant. »<sup>351</sup>

Lors de nos rencontres, spécialement la première, chacun des sujets s'est présenté à l'heure et dans une attitude très ouverte. Ils ont rapidement raconté avec une certaine loghorée leur histoire, sans retenue donnant à voir et à entendre leur corps marqué par les consommations (Luca, OlliePep) ou remis des consommations (Ecnahc). La posture du corps ainsi que leur présence à ce premier entretien est venue montrer « une image » très lisse d'eux-mêmes, comme si rien n'était à cacher et qu'il fallait donner une bonne impression – aussi en répondant à notre demande de recherche, tel un conformisme et une adaptation. Les entretiens suivants, aussi sollicités dans la passation des épreuves projectives, ont eu une autre teneur : les retards, la consommation (Luca), le mal somatique (OlliePep), l'effondrement (Ecnahc) sont venus montrer une autre réalité.

Aussi, le masque retrouvé à la planche I chez Luca et Ecnahc et à la planche IX chez Charly, vient rappeler ce qu'il faut cacher ou ne pas tout de suite montrer à l'autre : que derrière ce masque il n'y aurait rien ? Dans cette attente désespérée de l'autre, l'angoisse est celle que rien ne survienne : d'un informe sans fond, auquel sans doute nous les avons confronté en leur proposant le matériel projectif, le dessin de l'arbre et nos questions de recherche.

Ainsi, dans la proposition de dessiner leur arbre généalogique sous forme de génosociogramme, nous avons placé devant eux une grande feuille blanche. Si la consigne est

---

<sup>350</sup> A. Cohen de Lara, 1999, p.97.

<sup>351</sup> Cohen de Lara, *op cit*, p.97.

de retracer leur histoire de façon schématique et d'un point de vue généalogique guidé par la feuille des symboles, ils sont invités à projeter *leur* représentation de cet arbre. Nous laissons un espace ouvert « au travail de la symbolisation » pour reprendre les termes de Roman (2001) sur le dessin libre ou le plateau jeu du Scéno-test<sup>352</sup>. À ce propos, il énonce que « la qualité de l'investissement peut se lire, en particulier, dans le rapport que le sujet entretient avec la délimitation de l'espace proposé »<sup>353</sup>. Dans l'espace proposé pour dessiner l'arbre, les sujets s'en sont saisis très différemment : Luca prend toute la feuille et se place au centre de celle-ci ; OlliePep prend une petite place en haut à gauche ; Charly laisse le haut de la feuille vide et Ecnahc le bas. Dès lors, apparaît cette possibilité de se saisir du blanc et de poser une forme d'empreinte dessus – OlliePep voudra d'ailleurs utiliser son propre stylo pour dessiner son arbre – et d'investir l'espace – OlliePep ne veut pas déranger, pour ne pas décevoir nous questionnons-nous ? L'espace semble grand pour certains et le recroquevillement sur une petite partie de la feuille rassurant pour pourvoir investir la représentation. Luca, lui, occupe tout l'espace, en écho à ce qu'il nous dira : « avoir pu dire plus de choses », comme si l'espace offert avait permis un plus grand investissement.

Chaque sujet s'est représenté, a pris place au sein de la feuille et dans la représentation. Ainsi, il n'y a pas d'invisibilité filiale au sens d'un non-visible, il y a une difficulté à prendre place.

Déposer quelque chose de la représentation de son histoire des liens sur une feuille blanche vient faire écho à la planche 16 du TAT où trois des sujets de nos rencontres (Luca, Charly, Ecnahc) racontent une histoire subjective, parfois leur histoire à peine déguisée. La feuille blanche de la planche 16 semble venir rappeler la feuille blanche présentée pour le dessin du géosociogramme. Si au géosociogramme il a été demandé de dessiner « son histoire » des liens, au TAT, il est demandé un récit : eux semblent entendre *leur* récit. Dans ces deux espaces ouverts « au travail de la symbolisation », les sujets s'en emparent, peut-être dans une persistance de la consigne du géosociogramme, mais aussi comme un moyen, en tout cas pour Ecnahc et Luca<sup>354</sup>, de construire l'ébauche d'une histoire à eux. Le blanc offre un fond unificateur au vide laissé par l'absence de traces constituantes et la possibilité de se l'approprier subjectivement. Certes, pour cela, le recours à l'étayage dans la construction du géosociogramme a été nécessaire – notamment avec la feuille des symboles – mais elle a

---

<sup>352</sup> *Ibid*, p.79.

<sup>353</sup> *Ibid*, p.79.

<sup>354</sup> Ecnahc commence le récit à la planche 16 par « c'est mon histoire » ; Luca parle d'un « homme qui repart à zéro [...] pour construire quelque chose qui le rende fier ».

permis la mise au travail d'une tentative, semblerait-il, de symbolisation pour Luca et Ecnahc. En ce sens, le passage à l'acte dans la consommation de substances pourrait marquer la tentative de symbolisation de quelque chose qui ne prend pas forme. Le recours à un autre objet produit de substitution d'un soi fragilisé cherche à mettre en acte ce qui ne peut pas être mis en mots.

#### 1.4 - Pour ne pas rester vide de soi

Le vide comme anesthésiant de soi est présenté par Corcos (2012) dans un barrage à l'érosion d'un soi trop fragile, il peut être aussi l'anesthésiant de soi pour laisser la place à l'autre. Nous avons vu combien la non-élaboration de certains deuils dans les histoires familiales contées<sup>355</sup> rendait présent, vivant le mort des histoires des sujets. Cependant, en dessinant leurs arbres, nous avons aussi trouvé que des morts violentes, soudaines ou prématurées habitaient les histoires de leurs parents : chez Luca son grand-père paternel, chez OlliePep la mère de son père, chez Ecnahc le frère de son père. Ce sont tous des morts qu'aucun des sujets n'a connu, autrement dit des morts de la préhistoire. Ici, se pose la question de l'identification sur laquelle nous reviendrons plus amplement dans un prochain chapitre. Dans un autre registre, les morts sont connus des sujets mais ne semblent pas élaborés dans la perte qu'ils produisent, et ce par l'ensemble familial. Ces derniers envahissent une scène psychique où l'enfant, dans le manque laissé par l'expérience primaire, n'aurait pas pu prendre place. La présence vivante, psychiquement parlant, de ce mort, n'a pas permis de se tourner pleinement vers le petit enfant. Aussi, le vide laissé par l'expérience et créé par le sujet l'est, peut-être, pour que cet autre ancestral ait une place dans la psyché de son parent ou grand-parent. Le vide permet de garantir la place à l'aïeul, de ne pas le perdre.

Le vide exprimé, trouvé, questionné semble être à la fois celui créé par le sujet dans une nécessaire survie psychique à certaines expériences primaires et à la fois une représentation historique d'un mort-vivant. Mais il ne représente pas quelque chose qui n'est pas ou qui ne serait relié qu'à la perte. Il semble représenter une défense structurante sur laquelle nous pourrions nous interroger, notamment dans la façon d'appréhender le génosociogramme sur le grand espace blanc en lien avec la planche blanche du TAT.

---

<sup>355</sup> Le père de sa mère pour Luca ; le père de Charly ; le père d'Ecnahc et le frère de son père ; la sœur d'OlliePep et la mère de sa mère.

Nous avons considéré la consommation comme une réponse au sentiment de vide psychique, et pas comme la confrontation première à un sentiment de vide refoulé. Il apparaît que les défenses mobilisées contre le risque d'un effondrement – probablement psychotique – viendraient aussi interroger la lutte contre la représentation ou plus précisément le retour du refoulé lié à ce vide. Car c'est dans l'abstinence que le sujet substantieux « rencontre radicalement le fantasme de la lacune, du manque » pour reprendre la formulation d'Avital Ronnel<sup>356</sup>.

### I.2 - Du connu au non-su, question autour de la continuité psychique

Le mouvement du connu au non-su semble suivre la trame de notre recherche : connaître mais ne pas savoir l'histoire du côté des sujets, connaître mais ne pas savoir ce que peut être la recherche, connaître et ne pas reconnaître. « Connaître » ne voudrait donc pas toujours dire « savoir » ; la « connaissance » renverrait à la possession d'informations, de contenus et le « savoir » à la prise de conscience de cette connaissance.

Une question, soulevée par un des sujets rencontrés, taraude la mise en place de cette recherche et son utilisation : celle de l'anonymat. Il est évident que l'anonymat est nécessaire, mais il n'est pas facile de le mettre en place lorsque l'on rend compte d'une histoire. Nous ne créons pas des personnages, nous travaillons avec des personnes, dès lors comment rendre compte des phénomènes, des événements historiques qui s'articulent les uns aux autres sans que le sujet ne se reconnaisse? Si l'un des sujets a souligné la non-anonymisation de la feuille de consentement, nous retenons que le confidentiel rattaché à notre déontologie de clinicienne et de chercheuse nous pose ici des questions. Nous sommes à la croisée d'une réflexion entre l'anonymat et la confidentialité. L'anonymat semble rendre invisible le sujet, inexistant à sa propre personne, tandis que la confidentialité renvoie à la confiance, c'est-à-dire de quelque chose de retenue – ici la retenue est celle de préserver le sujet d'une reconnaissance de son identité. Nous avons connaissance de certaines choses que nous portons à vue tout en les rendant, d'une certaine façon, méconnaissables.

Car il s'agit aussi pour nous de faire exister le sujet dans la recherche et de lui laisser un espace d'existence à lui dans les rencontres – et semble-t-il d'autant plus dans notre questionnement de travail. Alors peut-être que l'attestation de consentement garantit une

---

<sup>356</sup> A. Ronell, 2009, p.177.

confidentialité plus qu'un anonymat, afin d'assurer une forme de continuité psychique au travail mené.

Ici s'ouvre la question de l'étude de cas dans la recherche posée par plusieurs auteurs que reprend Roman (2014). Il développe, entre autre, que le processus d'écriture « *draine* l'intime des processus psychiques de son auteur, exposé, même si partiellement masqué dans le travail d'élaboration supervisé et, in fine, dans l'écrit transmis de la recherche. »<sup>357</sup> En cela, le travail d'écriture est celui d'une intimité masquée à laquelle le sujet n'aura pas accès, mais marque la continuité psychique que nous assurons à travers le processus même d'écriture.

La continuité psychique forme une source d'interrogations dans la façon dont notre recherche a été menée et accueillie au sein des équipes sollicitées.

Ainsi, il a été difficile de pouvoir restituer aux sujets ce que nous avons pu dégager de nos rencontres et du matériel analysé. Nous n'avons pu mener à bien la recherche dans son ensemble et assurer ce que nous en avons présenté – ils ont pris connaissance et signé aussi pour un entretien de restitution. L'impossibilité à effectuer le dernier entretien, la dernière rencontre se jouait aussi avec le temps : nous ne pouvions fixer à quelques jours d'intervalle, comme pour les entretiens précédents, l'entretien de restitution. Le temps de latence pour ce dernier entretien est venu interrompre, faire rupture avec le lien que nous avons réussi à mettre en place. Les sujets n'étaient plus présents dans les structures ou pas assez bien portants – selon les professionnels de ces mêmes structures – pour que nous les rencontrions à nouveau. Ainsi, cette rupture du « contrat » entre ce à quoi nous nous étions engagées et les possibilités réelles serait venue inscrire une discontinuité psychique pour le sujet. Peut-être aussi est-ce venu répéter pour eux une expérience de discontinuité du lien ? Nous pouvons le penser à défaut de le savoir.

Venir questionner leur histoire, interroger leur savoir, déposer une analyse de l'ensemble d'un fonctionnement est finalement retenu par la dernière rencontre non advenue. Nous sommes amenées à déposer, sans le leur avoir déposé à eux, sujets concernés, nos observations. Quelque chose ne semble pas pouvoir se dire, encore une fois. Ceci vient nous rappeler les loyautés du silence dans lesquelles semblent être pris les sujets et face auquel – le silence – nous nous trouvons.

---

<sup>357</sup> Roman, 2014/1, p.57.

Charly dit à la suite des passations que cela lui fait du bien de sortir des choses ; Luca évoque qu'il n'avait pas parlé de certaines choses avant le dessin de l'arbre et Ecnahc semble associer, avec le thème de notre recherche, certains éléments dans l'histoire de sa famille. Ainsi, la recherche vient explorer un aspect particulier et centre nos échanges, même si nous laissons les associations libres se déployer, la thématique d'échanges avec le sujet. La recherche alors proposée semble leur avoir ouvert un autre champ d'exploration, de discussion, d'analyse. Ces possibilités, si elles n'ont pu être l'objet d'un échange conclusif avec le sujet, ont cependant été soulignées pendant les entretiens mêmes. Nous n'avons donc pas mis fin ni d'un côté, ni de l'autre, à nos rencontres. Cette suspension à la possibilité d'un dernier entretien vient aussi traduire toute la difficulté de la séparation, de la rupture – même si cette dernière a été annoncée. Cette difficulté soulevée semble aussi appartenir aux lieux mêmes d'accueil des sujets.

À l'une des équipes – le centre spécialisé dans la prise en charge de sujets dépendants aux substances –, nous avons pu restituer la façon dont s'étaient déroulées nos rencontres avec les sujets de *leur* institution et ce que nous pouvions leur transmettre de nos analyses. Nous avons été questionnées par certains professionnels sur ce que cela pouvait apporter aux sujets-mêmes et ce que cela pouvait leur apporter à eux, en tant qu'institution. Si nous avons souligné en italique l'appartenance des sujets à l'institution (*leur*) c'est qu'ici apparaît la question du don et contre-don. Nous avons pu rencontrer ces sujets, grâce à eux et, en retour qu'obtiendraient-ils ? Nous sommes à la fois tenues par le secret de la recherche et celui de pouvoir leur en restituer quelque chose, tel un secret partagé. Les formes et les contours liés à la recherche sont pleinement pris par les thèmes de notre travail, mais précisons que le secret ici est un secret nécessaire car protecteur, positif car partageable avec des professionnels concernés, au contraire du secret négatif qui clive les espaces.

Nous avons choisi de montrer à l'équipe les génosociogrammes, de leur expliquer en quoi ils consistaient et ce que nous avons pu, de façon très générale, relier à l'ensemble des deux autres protocoles (Rorschach et TAT). Le fait que ce soit le sujet qui ait produit le dessin, qu'il ait donc été impliqué plus spécifiquement du moins de façon perceptible pour d'autres, a semblé restituer au processus de recherche la préoccupation du sujet rencontré. Ils ont pu, par eux-mêmes, se saisir de certaines observations qui ont donné lieu à un échange entre membres de l'équipe. Nous nous sommes alors aperçues que les sujets qui nous avaient été orientés, étaient ceux pour lesquels l'équipe ne trouvait plus de solution de travail. Le

travail de recherche effectué avec eux est alors attendu comme un moteur nouveau, comme un tremplin à un nouveau questionnement, tout en étant questionné dans sa valeur – l'étranger, nous, peut aussi être menaçant pour une équipe constituée.

Mais, il semble aussi qu'apporter une autre perspective de travail puisse mettre en danger, puisque les professionnels ont jugé qu'un des patients – celui qui était resté au sein de l'institution – était trop fragile pour que nous le rencontrions une dernière fois. La recherche est ainsi venue apporter une forme de tremplin de réflexions à l'équipe tout en cherchant à préserver l'équilibre du sujet et l'affiliation de ce dernier à leur structure. Un lien s'est construit avec eux et le sujet qui ne doit pas être mis à mal par un tiers – la recherche – tiers qui par sa fonction d'objet externe permet une autre ouverture.

Ainsi, la continuité psychique veut être assurée par les membres d'une équipe à laquelle nous n'appartenons pas. Elle prendrait la forme d'un relai au travail de la recherche, qui, lui, inscrirait de la discontinuité psychique.

Nous laissons, sans avoir fini les termes de notre recherche, un vide de quelque chose qui n'a pu se terminer ; mais autrement qu'un vide, une suspension à un objet qui aura disparu sans laisser de mots – nous ne savons pas si l'objet est celui de la recherche ou le sujet rencontré dans la recherche. Mais le vide semble réinvesti par l'équipe qui prend en charge le sujet dans un accompagnement à long terme.

La discontinuité psychique prend une autre forme au sein de la seconde équipe, non spécialisée dans la prise en charge de sujets dépendants aux substances. L'entretien de restitution n'a jamais eu lieu, tout – y compris la mise en contact, l'échange autour des sujets orientés – s'est fait entre deux portes, dans un couloir comme nous l'avons souligné dans la méthodologie. Une volonté de non-savoir semblait s'inscrire auprès des professionnels de cette équipe : aucune inscription dans un espace et au sein d'un temps pris ne pouvait avoir lieu. Ici, la non-restitution vient faire écho au lieu non spécialisé dans la prise en charge des sujets dépendants aux substances : ils connaissent mais ne veulent pas savoir, pourrait-on penser. S'ils savent quelque chose de précis, de spécifique, de marqué en lien avec la dépendance aux substances des sujets, ils ne peuvent pas en retour offrir une possibilité de soin. Autrement dit, chercher à savoir, c'est peut-être s'engager sur un terrain d'écoute qui ne leur est pas spécialement demandé et auquel ils ne pourront pas répondre. Éviter d'écouter permet à l'équipe de se protéger d'une demande qui les mettrait dans une non-possibilité,

sinon par la réorientation vers un lieu spécialisé, dans une difficulté de prise en charge. Toute difficulté a un coût qu'il n'est pas toujours facile de porter pour une équipe et qui peut menacer son équilibre de fonctionnement.

L'équipe prend en charge le sujet sur des difficultés qui ne sont pas celles d'une dépendance, bien qu'elles puissent y être liées. Quant à nous, nous rencontrons le sujet sur une problématique déterminée : la dépendance. Entre le travail effectué par l'équipe et l'apport de notre recherche s'est constitué un vide de discussion : nous ne rencontrons pas le « même sujet ».

Dès lors, si dans l'une des équipes, l'apport de la recherche a pu être un support, un objet thérapeutique à exploiter, dans l'autre équipe, la recherche a été un objet de non-engagement. Ainsi, dans la première équipe, le vide de leurs associations les confrontant, semble-t-il, à un vide dans les ressources de l'accompagnement a pu être réinvesti par la recherche. Le vide dans l'équipe semble faire écho au vide de l'histoire des sujets, trouée par des représentations manquantes. Le vide permet, dans ce que nous en percevons, un réinvestissement du sujet par l'équipe.

Dans la deuxième équipe, il apparaît que l'objet de non-engagement qu'a présenté la recherche nous a placées dans une position limite entre clinicienne et chercheuse dans la rencontre avec Ecnahc. Nous avons été au-delà du nombre d'entretiens fixés, dans un accompagnement autre que celui de la recherche à un moment donné où la psychologue d'Ecnahc a dû s'absenter. Nous avons ainsi été un objet de substitution pour le sujet et probablement pour la psychologue. Nous avons aussi tenu ce rôle activement, nous sentant prise dans cette limite clinicienne-chercheuse, où nous sentions et percevions un sujet dans une angoisse et une détresse profonde. Cela semble avoir été possible des trois côtés (clinicienne de la structure, sujet, chercheuse) sans doute par défaut des limites. Nous avons accepté les rencontres non formelles dans les couloirs et n'avons jamais posé une volonté ferme de prendre un temps d'entretien pour échanger autour des sujets et de la recherche elle-même, rattrapées par notre difficulté à trouver, dans l'ensemble, des sujets pour notre recherche.

Dès lors, le vide d'échange entre l'équipe et nous-mêmes, le vide laissé par la non-restitution auprès de l'équipe comme des sujets – qui ne se rendaient plus aux entretiens, questionnent les limites et la substitution. La substitution est possible lorsque le professionnel s'absente, ne permettant pas à la discontinuité psychique d'émerger, mais ne semble pas s'être

actée dans l'après-coup de la recherche. La discontinuité s'inscrit alors dans le vide laissé par la recherche auprès des sujets rencontrés de cette deuxième équipe.

Ainsi, le vide est moteur d'une forme de continuité psychique dans une première équipe, en écho à notre recherche ; là où, dans une deuxième équipe, il est porteur d'une discontinuité psychique pour le sujet et nous-mêmes. En d'autres termes, le sujet peut être réinvesti là où du vide s'est créé, même chez les professionnels, ou alors, le vide peut s'entretenir sur une question soulevée : celle de la dépendance aux substances laissant les liens fait par chacun – professionnels et chercheur – troués d'une histoire non racontée. La discontinuité s'inscrit seulement dans le lien entre les professionnels et le chercheur, l'histoire se raconte pour autant, sans que nous, chercheur ne puissions rien en transmettre aux professionnels de la prise en charge.

Certes, les équipes ne sont pas concernées par les mêmes prises en charge, mais la recherche est aussi le reflet de ce qui se passe au-delà de la rencontre avec le sujet. Notre questionnement sur le vide est ainsi venu s'infiltrer dans nos échanges avec les équipes. À ce propos, nous avons trouvé un premier terrain de recherche : un centre aussi spécialisé dans la prise en charge de sujets dépendants aux substances. Nous n'avons pu réaliser nos entretiens, en raison d'un blocage administratif. Nous retiendrons, de cette difficulté à être seule chercheuse avec une équipe, les aboutissements manqués. Est-ce le reflet d'une clinique où le manque est central ? Ou le reflet d'un vide que vient créer la rencontre avec l'autre ? Car, la rencontre avec cet autre dépendant aux substances, ou cet autre chercheur pour le sujet dépendant, est difficile d'accroche. Luca arrive en ayant consommé au second entretien, OlliePep déplace plusieurs fois les dates d'entretien. Pouvoir être avec l'autre demande d'être contenu et le risque de ne pas l'être semble faire appel à des conduites de réassurance pour ces sujets. Dès lors, nos rencontres avec les équipes peuvent aussi apparaître comme le reflet des rencontres avec les sujets dépendants ou comme une nécessité pour les structures de garder les sujets avec lesquels le point d'accroche a pu se faire, sans que la recherche ne vienne tout menacer.

Notre questionnement autour de nos rencontres avec ces équipes est un tremplin à la réflexion sur le savoir, la non-connaissance et ce que cela peut entretenir d'une discontinuité. Les équipes veulent savoir ce qu'elles ignorent ou rester dans l'ombre protectrice de ce savoir. Elles peuvent alors avoir accès à la connaissance ou non.

Les sujets rencontrés, eux, semblent connaître les événements familiaux mais en ignorent le contenu : ils ne savent pas. Ils sont ignorants d'un savoir concernant ces événements. Ainsi s'ancre une forme de rupture dans la connaissance, une forme de discontinuité qui donne au vide l'informité angoissante. Lorsque ce vide se transmet à une équipe, une paralysie de la pensée semble se produire. Qu'en est-il de la discontinuité ? Risquerait-elle de laisser la prise en charge dans un vide informe ? Il semble que la discontinuité se soit alors transposée dans notre recherche, permettant à l'équipe de donner une forme de continuité à sa prise en charge avec le sujet. La remise en histoire auprès des professionnels a permis à l'histoire entre les sujets de nos rencontres et ces professionnels de continuer à s'inscrire.

La continuité psychique est ainsi assurée par l'équipe, un autre objet, celui qui prend en charge. Elle vient se substituer à ce qui pourrait faire défaut. La substitution fait partie du paysage quotidien du sujet dépendant. Nous avons vu qu'elle pouvait être assurée par une équipe pour ne pas faire défaut là où il y aurait peut-être déjà eu abandon (Ecnahc). La continuité relève de ce qui se fera sans rupture, là où la discontinuité entraîne des séparations, des arrêts, des reprises...

Ainsi, la mise en place du génosociogramme en tant qu'outil permettant de saisir la représentation de l'histoire généalogique familiale semble avoir été pertinente sur deux points :

- la possibilité pour le sujet de se saisir de ce qu'il connaissait mais ne savait pas. Nous avons accompagné le sujet dans cette démarche, toutefois, il pouvait – comme ce fût le cas pour Luca – ne pas vouloir en faire quelque chose. Notre position n'était pas de pousser plus loin le questionnement au-delà de ce que le sujet pouvait en faire. Les frustrations que cela peut entraîner quant à la non-résolution font partie du travail de recherche. Si une impossibilité à interroger est prégnante, cela relève sans doute d'une nécessité pour le système familial.

- la possibilité pour les professionnels de se saisir d'un autre aspect – celui d'une histoire non perceptible – que l'échange verbal ne permet pas toujours. En effet, le génosociogramme permet la construction et l'accompagnement d'un récit, d'un discours autour de la famille et ce au-delà des parents, mais parfois sur les parents. Certaines choses ne viennent pas à la parole mais sont portées par une représentation déposée en dessin. Le dessin de l'arbre avec le génosociogramme permet une ouverture à des événements qui ne prennent

pas toujours place dans le discours oral. En ce sens, il vient s'inscrire comme une forme de relai entre ce qui entoure le sujet, ce qu'il connaît mais ne sait pas.

En écho du non-savoir du sujet résonne notre ignorance : elle est celle de ce avec quoi le sujet arrive au sein de la recherche. Elle marque le savoir avec lequel nous nous présentons et l'ignorance de ce savoir – la non-connaissance – dans la rencontre qui nous attend. En cela, nous acceptons l'enjeu de la recherche tel que le décrit Roman : « garantir tout à la fois les conditions d'une démarche de recherche sous-tendue par un appareillage (théorique, méthodologique) à même d'organiser la rencontre de la clinique, *et* de maintenir une nécessaire part d'indécidable propre à permettre l'émergence de la surprise, condition essentielle de l'accueil de l'Inconscient et de ses manifestations. »<sup>358</sup>

Toutefois, soulignons un point dans notre démarche : nous avons été confrontées à une méconnaissance et un non-savoir sur certains points de leur histoire qui leur était peut-être propre. Nous avons rencontré les sujets seuls, sans faire appel à leur famille pour le génosociogramme. Les représentations sont celles des sujets comme nous l'avons mentionné dans notre méthodologie. Au terme de cette recherche, il ne nous apparaît pas nécessaire de solliciter d'autres représentations familiales, tout au moins avec ce public adulte. Leur représentation suffit à comprendre ce qui peut se jouer dans les transmissions familiales pour le sujet lui-même et dans quelle dynamique il semble être pris. Nous n'avons pas besoin d'établir une vérité de fonctionnement – si une telle vérité peut exister.

Nous pouvons aussi ajouter que la continuité psychique ou la discontinuité psychique ont pu être saisies autrement à travers les projectifs. Ces derniers ont permis de souligner en complémentarité du génosociogramme les modalités et les possibilités pour les sujets de s'inscrire dans une forme de continuité.

---

<sup>358</sup> Roman, *op cit*, p.56.



## Chapitre II – Les identifications : point de questionnement et d’ouverture

---

Si toute recherche comporte une dimension conceptuelle, comme le souligne Roman (2014), elle est donc une mise à l’épreuve d’un corpus théorique. Dans la perspective qu’il décrit, c’est-à-dire celle d’une « d’une nécessaire déconstruction – reconstruction (dans l’espace ouvert entre le détruit-trouvé et le trouvé-crée) »<sup>359</sup> visant à montrer et démontrer la théorie psychanalytique, nous retenons de nos études de cas – le montré – un processus – le démontré – questionnant la recherche. Le démontré est celui des identifications. Ainsi, ces dernières se retrouvent de la même façon au sein des quatre protocoles présentés et sur les trois outils proposés. Ce point de raccord n’est pas surprenant.

Un point théorique (cf. chapitre 3, théorie, III.3.1) avait été soulevé sur ce processus chez les sujets substantieux, processus que nous retrouvons comme manquant au niveau des identifications secondaires au sein des études de cas (hypothèse 3). Ce qui est questionnant est le rapport entre les identifications manquantes et le genre des sujets de nos rencontres. Ainsi, ce processus concernant les identifications secondaires est d’autant plus saisissant que nous n’avons reçu qu’un public masculin, venant alors questionner nos résultats. Nous proposons de discuter de la prédominance de ce processus de manque dans les identifications secondaires, au sein de nos quatre études de cas. Cela, en deux points : celui d’un processus manquant chez les sujets substantieux et ce que ce processus permet, en termes de gardien du lien.

### II.1 - Le manque d’identification

Nous posons à travers l’hypothèse 3 la question de la difficulté d’accès au processus des identifications secondaires et de la possibilité d’accès à ces identifications lorsque l’objet serait perceptiblement absent sur le matériel. Nous avons repéré, pour les quatre sujets substantieux rencontrés, une certaine validité de cette hypothèse. Nous en traçons rapidement les points dégagés :

- Luca, au sein de son géosociogramme, nomme ses grands-parents, sa mère et ses frères, et indique les autres membres de sa famille par des initiales. Il a accès à la différence

---

<sup>359</sup> *Ibid*, p.56.

des générations, mais le conflit dans le choix identificatoire conduit à la mise en place de défenses contre des représentations sexuelles féminines, apparaissant sinon sous forme crues ; la représentation d'une position maternelle dominante apparaît quant à elle dans des mises en relation. Le pôle masculin est soit annulé dans sa représentation, soit absent des représentations paternelles sinon sous une forme défendue d'un lien homosexuel. Les représentations d'une figure paternelle semblent écrasées par les représentations d'un maternel dominant.

- OlliePep nomme, au sein de son génosociogramme, seulement les femmes avec lesquelles il a partagé sa vie. L'accès à la différence des générations est perturbé en écho d'un conflit identificatoire. En effet, l'accès à l'identification masculine est entravé par une angoisse de castration ou peut apparaître sur un mode idéalisé. Quant à l'identification féminine, elle est fortement présente dans des représentations d'une figure maternelle non érotisée.

- Charly ne nomme personne au sein de son génosociogramme ; quant aux identifications elles sont difficilement perceptibles sur les deux autres protocoles. La figure paternelle semble absente de toute représentation, seule l'identification masculine apparaît dans la représentation de couple. Tandis que l'identification au féminin se fait sur un pôle maternel.

- Quant à Ecnahc, les seules personnes nommées sur son génosociogramme sont deux figures féminines (sa sœur et sa compagne). Aux épreuves projectives, l'établissement de la différence des générations permet de marquer la différence dans les identifications. La différence dans les identifications montre une identification à l'image masculine détériorée ou dévalorisée dans des associations à des remarques négatives ; tandis que l'image féminine, quand elle ne se situe pas sur un pôle maternel, est perçue à travers des attributs valorisants – sinon, elle est associée à la destruction.

Ainsi, à travers ce point rapide sur nos observations, nous pouvons remarquer la prégnance d'une identification aux figures féminines sur un pôle maternel. La figure féminine sur un pôle érotique semble difficilement perceptible, sinon par l'effondrement de défenses luttant contre des formes de représentations sexuelles qui, par ailleurs, apparaissent sous une forme crue. De plus, quand le féminin est évoqué, par exemple chez Ecnahc, il l'est à travers

un substitut – un appareil – de façon détournée. La figure féminine, dans sa dimension érotique, semble être dissociée de la figure féminine dans sa dimension maternelle. L'une est liée au sexuel cru ou apprêté, l'autre est liée à une figure castratrice.

Dès lors, l'identification au masculin semble barrée ou impossible à choisir, prise dans les contenants d'un féminin fortement présent. La figure paternelle est particulièrement absente des récits rendant compte de l'absence d'une figure tiers ; d'où parfois, pour les sujets, la difficulté à établir une mise en conflit ou à soutenir la conflictualisation. Les sujets sont pris dans une identification maternelle prégnante, marquant le défaut d'identification à la figure tierce. Le père n'est ainsi plus présent pour soutenir la conflictualité.

Ces remarques sur les identifications apparaissent comme observables au sein des trois outils proposés. Si cela marque la complémentarité et la pertinence, déjà soulignées par Lefebvre (2013), d'une utilisation commune de ces outils, un intérêt se retrouve dans la représentation du géosociogramme à dire quelque chose de l'histoire familiale.

Rappelons que nous n'avons rien imposé ou rien suggéré aux sujets – exception faite de se nommer eux-mêmes – quant à la nomination des personnes de leur arbre. Seules les femmes sont nommées, laissant dans l'ombre la figure masculine et plus précisément paternelle puisque nous parlons de généalogie. C'est la mère, la compagne ou la sœur qui prennent un prénom. Comme si le père ne pouvait pas être identifié, marquant par là-même le défaut de nomination du père. L'absence de « l'objet paternel », pour reprendre les termes de Pirlot (2009), dans sa fonction œdipienne d'interdire, porte ses effets sur la fonction symbolique du père. Cette dernière est assurée par « la transmission du nom du père [...] témoignage [pour l'enfant] d'une « certitude » que le père a « inscrit » en lui sa trace symboliquement [...] cette fonction symbolique et [par] l'opération « d'ouverture vers le symbole » qu'elle recouvre, ouvre aux processus de socialisation mais aussi de subjectivation. »<sup>360</sup> Dans les géosociogrammes, la trace du père ne se trouve pas nommée, et une difficulté dans l'identification à cette figure est relayée par l'ensemble des analyses. La fonction symbolique du père aurait ainsi été diminuée, entravant les capacités de symbolisation et de liaison entre représentation et affect.

La voie transgressive qu'est la dépendance montre alors l'altération de l'instance surmoïque et la mise à mal des sujets à travers des assises narcissiques fragilisées car dominées par un sentiment de toute puissance – un moi idéalisé. La consommation de la

---

<sup>360</sup> Pirlot, 2009, p.92.

substance permet d'entretenir l'illusion d'un sentiment de toute puissance : ils s'arrêteraient quand ils voudraient, consommeraient comme ils voudraient.

Nous voulons souligner que ce défaut de « marquage » dans le géosociogramme de la figure paternelle vient faire écho à des histoires où le père semble avoir été absent – comme ce fût le cas pour Charly, ou pour la mère de Luca – ou aurait été écrasé par des dispositions maternelles dans l'éducation des enfants – OlliePep, Ecnahc. La résonance d'un père absent dans les décisions ou dans la place se retrouve dans l'absence de nomination de ce dernier sur la représentation de la filiation.

Le défaut de transmission du « pater » – au sens de la place du père et de la fonction paternelle – vient faire écho à un public rencontré d'hommes. Ainsi, notre questionnement autour d'une difficulté à trouver leur place au sein de la filiation trouve ici un autre écho : serait-elle liée à un défaut d'identification à la figure paternelle ? En d'autres termes : pas de père symbolique prenant place, pas de place pour le sujet homme ; ou plus précisément, pas de père symbolique inscrivant une histoire auprès du sujet, pas de place pour le sujet dans la filiation. La place dans la filiation serait-elle alors possible seulement par la reconnaissance pour le sujet d'une transmission paternelle ?

Le père n'est pas nommé et pourtant, quand il est idéalisé comme dans certains protocoles (OlliePep, Ecnahc), il semble prendre toute la place. Dans l'absence de reconnaissance ou à travers une idéalisation, cette imago paternelle n'a pas pu être haïe, ne permettant pas au sujet de pouvoir oser le dépasser. Mais regardons au-delà de ces figures, tournons-nous vers les grands-pères. Mis à part chez Luca, aucun n'est nommé, questionnant à nouveau la transmission possible de ce défaut de « père » à des générations précédentes.

La dépendance aux substances est alors une façon d'écrire une autre histoire, une autre dépendance. Au-delà d'une illusion de détachement, elle trace l'inscription d'autres événements dans l'histoire du sujet et vient créer une tentative d'historisation d'une histoire par le sujet lui-même. La consommation crée aussi des histoires au sein des familles – comme chez Luca où la peur d'une contamination entraîne des ruptures des liens – où le sujet principal devient le sujet substantieux, forçant ainsi le récit de son histoire.

Toutefois, nous parlons d'une identification en absence au « père » chez des sujets substancieux « hommes ». Qu'en est-il, qu'en serait-il chez des sujets femmes ? Nous n'avons ainsi pas rencontré de femmes, le hasard des rencontres nous ayant conduit auprès d'hommes dépendants. Mais pourquoi ? Nous posions déjà cette question au sein de la méthodologie. Elle réapparaît ici, puisque le processus des identifications résonne comme inachevé, difficilement accessible. L'absence de la figure paternelle au sein des trois épreuves et l'identification de la figure féminine sur un pôle maternel concerne un public masculin. Qu'en serait-il d'un public féminin, de femmes substancieuses ? Aurions-nous retrouvé la même absence de la figure paternelle et la même présence de la figure maternelle ? La littérature ne semble pas dissocier les hommes et les femmes sur cette question. Toutefois, il nous paraît important de la soulever au regard de nos rencontres peu exhaustives et de nos résultats.

Les femmes dépendantes aux substances se rencontreraient moins : « le fait paraît acquis que les femmes se droguent moins, bien que les comportements tendent à se rejoindre »<sup>361</sup>. Cette acquisition tient du fait qu'on en parle moins. « La femme toxicomane n'existe pas » pointe Pascal Courty (2010). En revanche, les mères toxicomanes sont sujettes aux études scientifiques. La femme enceinte dans ce qu'elle peut transmettre à l'enfant paraît inquiéter, questionner et interpeller. Les femmes enceintes et consommatrices sont prises en charge à différents niveaux, donnant une perceptibilité de la population consommant et une accessibilité plus facile à cette même population.

Courty remarque alors que dans les structures de prises en charge, les femmes représentent « 30% »<sup>362</sup> du public accueilli. Ce faible pourcentage s'expliquerait par le fait que les femmes « viennent dans la structure parce qu'elles la connaissent et qu'elles en connaissent les pratiques »<sup>363</sup> – toujours selon Courty. Il poursuit, « les demandes des femmes passent toujours par le réseau social »<sup>364</sup>, c'est seulement après le réseau social qu'elles arriveraient vers le médecin via le travailleur social et, la plupart du temps, pour une demande déguisée de traitement de substitution. De son expérience, le psychiatre Courty relate une « histoire répétée » chez de nombreuses femmes dépendantes aux substances : celle d'une arrivée dans la consommation par un tiers – le plus souvent un compagnon – lui-même déjà dépendant et une prise en charge de la consommation par ce tiers – dans l'accès à la substance

---

<sup>361</sup> L. Simmat-Durand, 2002/1, p.106.

<sup>362</sup> P. Courty, 2010, p.73.

<sup>363</sup> Courty, *op cit*, p.73.

<sup>364</sup> *Ibid*, p.73.

et l'administration de cette dernière. Les femmes seraient ainsi dépendantes d'un partenaire dans leur consommation – tout au moins dans un premier temps –; partenaire qui pourrait venir mettre en échec la prise en charge de la jeune femme, dans une structure.

Ainsi, la femme paraît avoir moins accès au centre de soins. Le tiers fait peut-être barrage à la prise en charge, sauf quand la grossesse nécessite d'autres soins. Les femmes sont peut-être aussi moins repérées, du fait de ce « tiers », parce que moins exposées : « aux interpellations policières pour leur approvisionnement, par l'intermédiaire d'un compagnon ou dans le cadre de la prostitution » nous rappelle Laurence Simmat-Durant<sup>365</sup>. Au-delà d'une stigmatisation de l'image de la femme et de son rôle dans la société, se pose la question pour la femme dépendante aux substances d'une accessibilité à l'espace des soins – lieux possibles de rencontres.

Dès lors, notre recherche ne s'est pas axée sur le public féminin pour une raison liée à la faible fréquentation de ce public dans les structures. Nous n'avons pas insisté pour rencontrer des femmes, ayant déjà des difficultés à mener à bien notre recherche auprès des hommes rencontrés. Cette question est aussi apparue dans un après-coup des rencontres. Toutefois, nous retenons qu'une étude auprès des femmes sur la question des identifications pourrait être pertinente pour compléter notre propos. Les femmes nommeraient-elles les figures maternelles sur le génosociogramme sans nommer les figures paternelles ? Au sein des projectifs, retrouverions-nous ces mêmes processus ?

Les théories sur le lien à l'objet dans une problématique d'une figure maternelle omnipotente et l'absence d'une figure paternelle ne distinguent pas les sujets dépendants hommes des sujets dépendants femmes. Aussi, la question des identifications soulevées par les protocoles concerne les identifications secondaires : ce sont celles qui se construisent par la structuration de l'œdipe, dans une distinction du sujet à l'objet. Nous pouvons donc penser que nous retrouverons cette difficulté de différenciation d'avec l'objet chez les sujets dépendants femmes et, par là-même, un conflit dans les choix identificatoires. Ce dernier entraînerait alors aussi une difficulté à nommer la figure paternelle, à la présentifier au contraire d'une figure maternelle qui pourrait être identifiée.

Il serait cependant intéressant de pouvoir l'observer autour des dessins de l'arbre. Car là où le garçon s'identifiera au père pour se distinguer et survivre à l'angoisse de castration

---

<sup>365</sup> Simmat-Durand, *op cit*, p.106.

afin de dépasser le complexe d'œdipe, la fille s'identifiera à la figure paternelle dans un dépassement du complexe d'œdipe et trouvera celui de castration.

Dès lors, un ensemble de questions surgit : si la figure paternelle apparaît sur un mode idéalisé, dans une forme négative du complexe d'Œdipe pour le garçon, quelle fonction trouvera-t-elle chez la fille sinon une forme structurante? Il apparaît peu probable qu'elle soit constitutive d'un lien homosexuel refoulé, sinon dans l'évitement de ce dernier ; nonobstant, la figure paternelle idéalisée pourra servir la rivalité et donc la mise en conflit. Ce mode idéalisé pourra-t-il se retrouver sur le génosociogramme dans un placement préférentiel du sujet femme vers la figure paternelle ?

Les observations sur les identifications et les questions alors soulevées par une méthodologie appliquée auprès d'un unique public masculin nous conduisent à penser ces identifications d'un point de vue transgénérationnel, tel un liant à la préhistoire du sujet.

## II. 2 - Les identifications comme point de liaison à l'histoire

Les outils utilisés n'ont pas été les seuls espaces d'observation des processus et des phénomènes d'identifications.

Au sein de la passation, nous ne pouvons laisser un fait de côté : nous sommes une femme. Si la posture du clinicien est neutre, elle n'enlève en rien les projections identificatoires : nous ne sommes pas un visage dépourvu de toute neutralité ni de tout signe sexué. Aussi, avons-nous pu observer une certaine forme d'intimidation chez Luca et Charly et une forme de séduction chez OlliePep et Ecnahc. Certes, la situation proposée et la rencontre sont nouvelles pour tous ces sujets invitant au déploiement de modalités fonctionnelles propres à la mise en relation. Pour autant, ces modalités se rejouent dans une relation à une chercheuse-psychologue femme. Dans ce sens, les propos de Roman sur l'élaboration de l'étude de cas dans la recherche sont éclairants : la recherche ouvre une « nouvelle scène, sur laquelle l'expérience de la répétition tout à la fois *contraint* et organise les éprouvés au sein d'une rencontre clinique qui s'inscrit dans un projet d'élaboration, *et* dégage potentiellement des effets d'une répétition mortifère. »<sup>366</sup>

---

<sup>366</sup> Roman, 2014, p.59.

## 2.1 - La fonction paternelle dans le processus d'identification

Luca essaie de rendre fier ses parents, de trouver une forme de reconnaissance auprès d'eux, avec une mère qui pose des ultimatums ; Charly, au TAT, est dans un discours dévalorisé de ses capacités. Tous deux sont assis sur le bord de leur chaise ou fauteuil, précairement installés, levant peu le regard et dans une posture qui nous rappelle celle d'un adolescent pour Luca et celle d'enfant pour Charly. Dans les identifications, la présence de la figure féminine maternelle nous renvoie à notre présence de femme chercheuse. Ce mode de relation instauré avec nous semble porté par une intimidation, il relèverait alors d'une identification, projetée sur notre propre personne, de cette figure féminine maternelle « dominante ». Chez OlliePep et Ecnahc, une mise en avant d'eux-mêmes, de leur savoir, de leur intérêt dit et manifesté – sans doute vrai – pour la recherche et une posture de proximité recherchée, nous font penser que la valorisation d'eux-mêmes participerait à une forme de séduction par leur personne. Élevés selon la volonté maternelle de toujours bien faire ou toujours être beau, séduisant, il semble se reproduire dans la relation à la femme chercheuse que nous sommes et par une projection identificatoire, l'enjeu relationnel établi avec la figure maternelle. Assurément, toute invitation à la relation offre le lieu d'une répétition d'un mode relationnel primaire.

Toutefois, dans la thématique qui est la nôtre, cela nous questionne quant à la possibilité de nomination des femmes dans les géosociogrammes et, à contrario, quant à l'absence de nominations des hommes. En aurait-il été autrement si un homme avait mené cette recherche dans la nomination des géosociogrammes ? Se questionner sur l'identification projetée dans ce contexte soulève la question de la dépendance et du collage aux figures rencontrées. La répétition dans la relation instaurée avec l'objet nous questionne ici sur la possibilité de nomination.

Nous avons pensé les identifications dans un regard croisé avec les trois outils et l'absence de nomination de la figure paternelle. Nous maintenons nos analyses. Cependant nous nous questionnons, dans un après-coup des analyses et de la théorie, sur ce qu'il en aurait été dans la répétition d'un mode relationnel avec une autre figure sexuée et sur les possibilités de représentations de l'arbre. En d'autres termes, si notre posture de femme joue dans le mode relationnel instauré avec le sujet, qu'en est-il d'une posture d'homme dans les représentations généalogiques auprès de ces sujets substantieux à la recherche d'un objet interchangeable ?

Cette question se pose à nous sur ce point des identifications dans la méthodologie et plus précisément sur l'utilisation du génosociogramme. En effet, au moment où nous commençons notre recherche, nous savions utiliser le génosociogramme mais avions peu connaissance d'autres outils dans ce domaine d'exploration du transgénérationnel. Aussi, avons-nous proposé un outil qui nous paraissait intéressant dans son utilisation et dans ce qu'il permettait de dégager. Nous avons découvert par la suite, lors d'une journée consacrée à l'arbre généalogique (Lausanne, 2014), le génogramme imaginaire. Ce dernier, inventé par Dominique Mérigot et Judith Ollié-Dressayre (2005), est proposé comme un jeu où le sujet est invité dans un premier temps à trouver dix personnes (vivantes ou mortes) importantes pour lui aujourd'hui ; puis dans un deuxième temps, il lui est demandé de construire un génogramme avec ces dix personnes, autrement dit de les lier par un lien de parenté – certains peuvent se trouver à une place qui n'est pas la leur en réalité.

Ce génogramme imaginaire est considéré comme un objet flottant et invite le sujet à une projection dans une « co-création », puisque le clinicien ou le thérapeute accompagne le sujet par la consigne et à travers les différentes étapes de la construction. Tout comme le génosociogramme que nous avons proposé, il correspond à une représentation actuelle, à celle du moment de la rencontre avec le sujet. Mais il diffère en cela qu'il est le lieu de projection et de création libre, sans symboles imposés ni une structure suggérée entre les membres d'une même famille. La construction d'une famille imaginaire est « *la résultante de l'activité projective par laquelle se construit en permanence le contexte relationnel présent à partir des traces plus ou moins vives du passé, notamment de l'histoire familiale.* »<sup>367</sup>

Ainsi, en complément du génosociogramme, il permettrait de saisir plus précisément le jeu des identifications chez le sujet et d'entrevoir les identifications à des figures de substitution. Dans ce sens, et dans une démarche d'analyse des transmissions transgénérationnelles, il ouvrirait la question des places et des personnes non retenues et donc absentes dans la projection du sujet. Nous pensons alors que l'utilisation et la proposition de cette construction avec le sujet substantieux aurait permis de compléter nos observations, nos analyses et nos propos quant au processus identificatoire. Il semblerait pertinent de le développer auprès de ces sujets pour compléter les propos sur le recours à l'étayage de ces sujets. Car dans la « co-création », pensée dans l'utilisation de cet outil, le sujet est étayé dans sa démarche. Nous pouvons penser que le sujet sera peut-être à même de mieux représenter et distinguer les différences générationnelles – ce qui ne fût pas toujours le cas avec les sujets de

---

<sup>367</sup> J. Ollié-Dressayre, D. Mérigot, 2001, p.25 – en italique dans l'ouvrage.

nos rencontres (nous pensons à Ecnahc et OlliePep). De plus, le génogramme imaginaire mobilise les processus de symbolisation, puisqu'il s'agit de penser et de représenter dans un génogramme dix personnes. Si nous savons et avons constaté à travers nos quatre études de cas, la difficulté d'accès aux processus de symbolisation, nous pouvons penser que par le recours à l'étayage dans la construction d'un arbre imaginaire, le sujet substantieux pourra mobiliser plus amplement les processus secondaires dans un lien à son imaginaire. Par là-même, la création peut venir prendre valeur thérapeutique et questionner le sujet autrement.

Dans un processus d'accompagnement thérapeutique, Mérigot et Ollié-Dressayre évoquent « une valeur heuristique, opératoire » à la famille imaginaire. « Elle se situe en contrepoint du concept de famille comme une ouverture toujours possible dans la construction de repères identificatoires. Ce n'est pas parce que les racines de la fleur sont tordues que la fleur, en sa partie visible, sera disharmonieuse. Elle constitue, autrement dit, un vecteur de résilience qui montre particulièrement sa pertinence en relation d'aide. »<sup>368</sup>

Nous pensons ainsi que l'invitation à la construction d'un génogramme imaginaire, après la réalisation du géosociogramme, serait apparue comme plus riche et plus spécifique dans le travail de recherche et d'observation de nos hypothèses. Nous le pensons à plusieurs niveaux : dans le défaut d'accès à la symbolisation et les ressources nécessaires, la construction des identifications et la création d'un espace autre – spécifique – de transitionnement (sur lequel nous reviendrons plus amplement dans la troisième partie de cette discussion).

La construction invite à la projection de liens dans l'histoire familiale, dans le cas du géosociogramme, et d'un roman familial, dans le cas du génogramme imaginaire, permettant par là-même au sujet de se dégager de la filiation. La mise en forme que prend la projection parle d'une histoire de famille où certains fantômes rôdent, certains secrets se transmettent, certaines cryptes se sont formées. Nous l'avons observé sans pouvoir l'élaborer pleinement – nous n'avons pas accès à tous les éléments, et le sujet ne voulait pas toujours y penser. Ainsi, nous avons pu comprendre que certaines identifications étaient hantées par un objet transgénérationnel – chez Luca avec son grand-père maternel, chez Ecnahc avec son oncle paternel.

---

<sup>368</sup> Ollié-Dressayre, Mérigot, 2005, p.268.

## 2.2 - Propos sur le mort

Ces objets transmis de façon transgénérationnelle viennent habiter les relations familiales et, plus précisément, participer au mode relationnel instauré entre le sujet et l'objet. Récemment, dans notre pratique de clinicienne au sein d'une consultation d'adolescents et jeunes adultes en situation précaire, nous avons été amenées à prendre en charge une jeune adulte. Cette dernière s'interroge : elle ne comprend pas pourquoi, depuis le plus longtemps qu'elle s'en souvienne, son père la regarde aussi peu, ne lui parle pas sinon pour être froid et méchant avec elle. Nous précisons, et ce sont des données importantes à la compréhension, que sa mère les a abandonnés – père et enfants – alors que les enfants étaient en bas âge. Jamais aucune explication n'a été donnée à cet acte. Nous demandons alors à cette jeune fille si elle ressemble à sa mère. « Oui, beaucoup » nous répondra-t-elle avant de s'effondrer en pleurant. Nous nous permettons d'évoquer cette situation car elle semble particulièrement illustrer combien un objet disparu et perdu sans avoir été élaboré vient prendre place dans les relations entre les autres membres de la famille qui, eux, sont restés. Probablement que le rappel auquel renvoie cette jeune fille dans cette ressemblance physique et comportementale – malgré elle, mais là est toute l'œuvre de l'inconscient dans la transmission psychique et génétique – est insupportable au père pour la différencier de cette femme et mère abandonnique – nous allons à l'essentiel du cas, car le reste n'est pas l'objet de cet écrit.

Ainsi, l'identification à l'objet manquant vient entraver les possibilités de liaison et par là-même de subjectivation. Au sein de nos protocoles, nous retrouvons cette difficulté d'accès à la différenciation que nous pouvons, aussi, penser dans un lien avec les identifications endocryptiques – de l'objet à ne jamais oublier. Vladimir Marinov (2008) parle, à ce propos, d'une identification au mort de la préhistoire du sujet, dans le cas des anorexiques. Nous pensons que cette forme d'identification se retrouve aussi chez les sujets substancieux. Cette forme d'identification est ainsi définie par Marinov : « avant de devenir sujet conscient possédant une enveloppe corporelle ferme, l'*infans* subirait de la part de ses parents la projection clivée d'un mort devenu cadavre et esprit à la fois. [...] Il se produirait donc un phénomène d'identification avec un mort avant que le sujet ne possède un corps propre. »<sup>369</sup> Il poursuit rappelant ce que nous avons défini dans le secret et ce qui se retrouve dans certaines de nos études de cas : « en général, très peu de choses ont été dites au sujet de ce mort, dont l'existence peut se rattacher à un secret familial ».<sup>370</sup> Marinov précise que ce

---

<sup>369</sup> V. Marinov, 2008, p.58.

<sup>370</sup> Marinov, *op cit*, p.58.

mort qui vampirise la place du sujet – anorexique dans son étude, substancieux dans notre propos – n'est pas toujours un père ou une mère mais peut aussi occuper « une place collatérale (frère ou sœur, oncle paternel ou maternel, grand parent, grand-oncle). La logique de ces morts est une logique de contamination. »<sup>371</sup>

Ce mort doit faire l'objet d'une projection identificatoire afin de survivre à l'oubli et de permettre une éventuelle élaboration, créant une forme de continuité à son existence. Le père d'Ecnahc ne veut rien savoir de son frère mort dont il porte le prénom, mais il ne peut être présent et disponible comme l'aurait souhaité Ecnahc, Ecnahc qui est aussi le second des enfants. Il le nomme d'ailleurs par un prénom rappelant les origines supposées de son propre père biologique. Par ailleurs, Ecnahc semble être dans le deuil impossible de son père. Ainsi, dans l'histoire d'Ecnahc, la mort du père vient rappeler le mort de la préhistoire qui est le père du père. Chez Luca, nous l'aurons vu, le mort de la préhistoire est le grand père maternel. Parfois, les morts de la préhistoire viennent rappeler d'autres morts et faire écho à d'autres secrets. OlliePep est pris dans une loyauté d'une promesse faite à sa sœur décédée d'une maladie liée à sa consommation de substances, en écho de femmes décédées prématurément sans qu'OlliePep n'en connaisse les raisons. Charly est dépendant des substances, comme son père biologique, père – maintenant décédé – qui ne l'a pas reconnu. Il est aussi pris dans un système familial où les dettes et les secrets construits à la génération de sa mère encombrant les générations successives. Nous remarquerons que les morts de la préhistoire se situent du côté maternel comme paternel.

Ainsi, ces morts, dont les deuils ne semblent pas faits, restent bien vivants pour les sujets de la filiation ; tout comme les secrets restent actifs. Les sujets substancieux en portent la trace. Dès lors, l'acte de dépendance présenterait une façon de se défaire de ces traces, se défaire d'une projection identificatoire, autrement dit, de quelque chose qu'ils portent en eux sans que cela leur appartienne. La mise au dehors, la mise en scène ou encore la mise en acte sont autant de façons d'exprimer à l'autre, celui d'en face, que quelque chose ne va pas et qu'ils cherchent à vivre autre chose. Mais, comprenons que la projection identificatoire « endocryptique » est celle projetée par les ascendants sur les sujets substancieux. Elle permet de ne pas se défaire, de rester lié à l'histoire créée par les aïeux. Elle donne une forme de continuité à l'absence d'élaboration de l'histoire. La lutte contre le risque de perdre la trace de l'ancêtre est une lutte contre l'angoisse de déliaison historique. Aussi, l'identification à l'objet transgénérationnel sert à maintenir un lien dans la filiation.

---

<sup>371</sup> *Ibid*, p.59.

Nous nous apercevons que les identifications projetées servent à la réparation de quelque chose qui a manqué ou qui ne peut se perdre. Il faudrait, pour le sujet substancieux, pouvoir réparer la filiation d'un deuil insoutenable, d'un fantôme errant, d'un gouffre cryptique. La consommation apparaît alors comme permettant de vivre autre chose dans son corps, de se sentir un corps. Et paradoxalement, le sujet substancieux, dans sa consommation, décide d'un corps habité par une substance, une substance externe, comme s'il s'agissait de donner corps à une substance-objet dont il faut se séparer. Ronell a cette très belle formulation : « l'addicté est un non-renonçant par excellence [...] ; et pourtant, si hanté, si traqué soit-il, l'addicté n'en établit pas moins une séparation partielle d'avec une présence invasive »<sup>372</sup>. À défaut de pouvoir introjecter l'objet endommagé, l'incorporation du toxique permet de lui donner corps et substance, car la dépendance aux substances alerte, appelle à l'aide, invite à la discussion et peut-on penser à l'élaboration.

La substance vient abîmer et créer un gouffre, à l'image du mort devenu objet transgénérationnel. C'est cela que nous avons retrouvé à travers les dessins des arbres : des questions autour de certains ancêtres, ou de certaines répétitions dont le sujet semblait détenteur et porteur. La répétition, rappelons-le, n'est pas celle d'un événement dans sa forme identique, elle est celle d'un déplacement dans lequel certains processus psychiques sont pris. Ainsi, le sujet substancieux vient donner forme, par la consommation, à l'informe du secret, du mort. Par ailleurs, il tente de s'en libérer ou de donner une scène à la destruction dont il est l'objet, par la destruction.

Dès lors, les identifications sont bloquées à un niveau secondaire, car parasitées par des identifications transgénérationnelles. La liaison au passé historique vient ici créer de la déliaison à l'image d'une lésion dans les processus de subjectivation.

---

<sup>372</sup> Ronell, 2009, p.38-39.



### Chapitre III – Au sein de la transmission : la transformation

---

Nous tenons à compléter, dans cette recherche conceptuelle, nos observations sur la notion de transmission, qu'elles valident ou invalident nos hypothèses. Les sujets substancieux présentent un portrait familial quelque peu énigmatique, à trous, dans un vide laissé par le manque d'élaboration. Cela, nous l'avons constaté à travers nos études de cas. La consommation présente une forme de mise en acte de quelque chose qui ne se dit pas et ce, à plusieurs niveaux : individuel, familial ou ancestral. Si la consommation « dénonce », à un niveau générationnel, nous pensons aussi que la consommation de substances conduisait à la création d'un espace particulier, tel un pré-espace à l'espace transitionnel. En d'autres termes, nous supposons (hypothèse 4) qu'à défaut de pouvoir accéder à un espace intermédiaire, le sujet substancieux trouvait dans la consommation un espace autre. Nous pensons aussi pouvoir observer, à travers les protocoles, cet espace permettant l'illusion d'une ébauche de la différenciation à défaut de pouvoir y accéder. Nous avons choisi le terme d'*espace* en référence à l'espace transitionnel proposé par Winnicott (1969). Toutefois, le terme d'*espace* ne représente pas tout à fait ce qui aurait été créé par les sujets substancieux. L'espace peut renvoyer à une étendue sans limites et sans bords. Or, il semble que les sujets substancieux, dans ce qu'ils vivent de leur consommation, cherchent les limites et les bords, ils cherchent une forme. La notion d'espace n'implique pas toujours la délimitation d'une forme. L'espace renvoie, dans un sens, à une étendue perçue ou imaginée, autrement dit abstraite. Toute forme est dans l'espace, mais tout espace n'est pas toujours formé, ainsi l'espace n'est pas la forme. Il prend la forme que le sujet lui donnerait, si toutefois ce dernier peut le délimiter.

Pour autant, nous avons constaté dans nos études de cas et avec l'opérationnalisation de l'hypothèse 4, qu'aucune construction ou création d'un espace autre, d'un pré-espace, ne pouvait se retrouver. Pas de création donc, mais l'idée d'une transformation chez ces sujets continue de nous interroger. S'ils n'accèdent pas à l'espace transitionnel et ne sont pas en capacité de recourir à l'objet transitionnel, McDougall parle pourtant d'un accrochage du Je « à un objet transitoire : une drogue ou un Autre, utilisé comme une drogue. Cet être sera appelé à remplir la fonction « transitionnelle », et sera destiné à rendre au sujet le sentiment d'être « réel », vivant, valable : destiné enfin à colmater des trous dans le Je, trous de sens en ce qui concerne sa propre identité et sa façon de penser le monde »<sup>373</sup>. L'utilisation par le

---

<sup>373</sup> McDougall, 1982, p.86.

sujet de l'objet transitoire exprime alors la transformation d'une expérience non advenue lui permettant de survivre à l'empreinte du manque.

L'utilisation de cet objet transitoire ne rend pas compte d'un espace potentiellement utilisé. Toutefois, la possibilité de transformation laisse penser que l'expérience de la transmission, qu'elle soit positive ou négative, d'un point de vue duel ou groupal, serait un lieu possible de création.

### III.1 - Le corps, passeur d'une transformation recherchée

« Nous sommes constitués par l'altérité. Notre corps vient d'un autre corps, notre psyché s'est constituée à partir d'une autre psyché, nous sommes nés d'une séparation. Nous avons été deux. Cette énigme nous laisse la tâche immense et solitaire de découvrir ce que c'est qu'exister seul. D'emblée ce corps est l'archive d'autres corps, d'autres mémoires. Mémoire d'une altérité plus intime que la nôtre. Corps qui va lentement se transmuter en singularité, en pensée, en savoir. En éros. Le passage de l'être à l'avoir a placé le corps sous la garde de nos possessions et de nos dépossessions. On pourra donc « faire parler » ce corps et le langage qui le garde et dont il a la garde. »<sup>374</sup>

Dans nos rencontres avec les sujets substancieux, nous avons été saisies par la façon dont le corps était mis en avant. Au sein du corpus théorique, nous avons discuté de la mise en gage du corps dans la consommation, du passage à l'acte par le corps, ou encore des limites éprouvées par le corps, permettant de donner forme à l'informité angoissante, protégeant le sujet de « chute dans le vide » (Le Poulichet, 2009).

Le corps est tout à la fois porteur du plaisir pris avec l'ingestion de la substance, de ses effets, et du manque abyssal créé par la disparition des effets. Dès lors, le corps permet l'accès à une prise en charge : c'est lui qui est en premier soigné chez les sujets substancieux. Il représente un moyen d'accéder aux soins somatiques, puis/et psychiques. Dans la rencontre avec les sujets de notre recherche, c'est ce corps qui nous a été donné à voir. Les sujets sont là, pris par les marques indélébiles des consommations successives. Souvenons-nous, Luca s'installe dans la salle de l'entretien et relève systématiquement ses manches nous montrant

---

<sup>374</sup> A. Dufourmantelle, 2015, p.65-66.

ses avant-bras piqués et repiqués à en scléroser les veines. Traces que nous ne pouvons pas ne pas voir et encore moins ignorer. OlliePep passe le premier entretien à respirer difficilement et parler de façon nasale comme si un clapet obstruait le son, effet de la cocaïne sniffée à en détruire ses parois nasales.

Ce corps est ainsi très présent dans les rencontres, il prend une place particulière que nous pouvons penser depuis les origines. Chez *l'infans*, il a été l'objet d'attention dans les soins donnés par la « mère-environnement » ou alors d'incomplétude – par le manque de soins – ; puis, le sujet substancieux en fait l'objet d'une destruction et redevient à nouveau l'objet de soins par les professionnels de la prise en charge éventuelle.

Ce corps rempli par la substance, puis aussitôt diminué par le manque de substance, autrement dit vidé par l'objet drogue, vient dans un cercle vicieux rappeler la nécessité de la substance toxique - de l'objet indispensable. Le corps est ainsi mis en gage dans la consommation pour venir satisfaire illusoirement une expérience manquante. Ainsi, plaisir et manque s'éprouvent, mais non simultanément : l'un et l'autre s'alternent dans un cercle vicieux créant des sensations palpables pour le sujet. Ce palpable nécessite un corps présent, réceptif, avec lequel le sujet substancieux s'arrange. Ronell parle d'une invention d'organe : « le corps, le corps du toxicomane, invente un organe supplémentaire qui se découvre particulièrement dans les moments d'abstinence : complément négatif d'une fiction de satisfaction immédiate. [...] Il a fabriqué un implant, donné texture à un organe qui réclame une attention absolue sur le mode du souci. C'est ainsi que l'abstinence, révélant d'effarant contours, aggrave et accélère la relation au manque lacunaire. On ne peut pas renoncer à l'autre. »<sup>375</sup> Le sujet substancieux, par son corps, transforme la dépendance afin de ne pas renoncer. N'est-ce pas cela qu'exprime Luca quand il dit au premier entretien que les consommations lui « servent à se dénouer le ventre » ? Ça lui permet « d'être vide d'être avec quelqu'un ». Il rajoute qu'il est content d'être sorti de cet attachement. Dès lors, la transformation n'est qu'illusion de changement. Cette transformation, le corps la subit aussi. Il subit les effets négatifs et détériorants de la substance. À ce moment, le corps montre, à l'extérieur environnant, que quelque chose est différent : les conséquences du produit introjecté nous sont données à voir. Ecnahc s'interroge d'ailleurs sur ce que son père n'aura pas vu : « quand on fume, c'est bien que ça ne va pas ». Lorsque Luca se présente au second entretien sous l'emprise du toxique (chez lui le joint et l'héroïne), il tient difficilement sur sa

---

<sup>375</sup> Ronell, *op cit*, p.177.

chaise, remet de façon obsessionnelle ses longs cheveux en arrière et présente des difficultés à suivre le cours de notre conversation. Nous sommes dans une mise à vue de sa consommation. Autrement dit, nous sommes témoins de ses effets et ce aussi pour notre recherche. En effet, la simple consommation avant l'entretien vient témoigner de l'impossibilité d'accès à une ébauche de la séparation et d'un espace d'investissement.

Le corps ainsi présenté dans sa consommation de substances nous a été montré par Luca et OlliePep, tous deux pris en charge dans une structure spécialisée. Charly et Ecnahc, rencontrés dans la structure non spécialisée, n'ont pas mis en avant ce corps détérioré. Au contraire, Ecnahc a toujours montré un corps bien présenté, bien habillé, dans une démarche assurée. Il ne consommait plus des substances illicites au moment de nos rencontres, la dépendance s'étant déplacée sur d'autres objets (les femmes-maitresses, le sport et l'alcool), aussi présentait-il un corps contre-investi par une maîtrise et une mise en avant de ce celui-ci dans une satisfaction narcissique.

La démarche corporelle, la mise à vue du corps transmet quelque chose. Autrement dit le corps, dans un acte de transmission, expose certaines données. Il est troué – en fonction du mode d'administration de la substance – ou plus précisément, la peau est trouée, lésée, infectée. Elle est aussi rapidement vieillie, blessée – cela est d'ailleurs frappant pour les consommateurs de méta-amphétamines – autrement dit, elle est mise à mal dans sa symbolique d'enveloppe protectrice. Il n'est pas rare de retrouver, chez les sujets dont la peau est abîmée, un ancêtre, voire des ancêtres victimes d'atteintes corporelles. Ces dernières, non traitées psychiquement, se retrouvent somatisées par un sujet de la descendance. Ainsi, dans certaines histoires familiales, un ancêtre a pu être brûlé ou présenter une peau tuméfiée ou lésée, témoignant d'une maladie, d'un accident, d'un événement sur lequel aucun mot n'a été posé. Alors, les cas d'Eczéma, des maladies de peau, de démangeaisons peuvent se retrouver chez les descendants. Il ne s'agit pas d'une hérédité, mais d'une transmission transgénérationnelle, d'une forme d'incorporation de ce qui a été touché chez l'autre, cet aïeul décédé.

Nous n'avons pas retrouvé de telles ressemblances dans nos études de cas. Nous ne savons pas si l'attaque du corps aurait, pour certains, des échos avec l'atteinte corporelle éventuellement subie par quelques ancêtres. Toujours est-il que cette question d'un corps pris en gage interroge les attaques corporelles antérieures, dans l'histoire singulière du sujet et

dans l'histoire familiale ; au-delà, il interroge l'accessibilité donnée à un non-dit ou à un secret et les transformations possibles de l'acte mutique, du non-dit et du secret exprimés en actes symboliques. Nous ne pouvons rien engager de tel avec nos études de cas, il faudrait plus de temps de travail autour du génosociogramme, mais nous laissons la question ouverte quant à la place du corps dans l'acte de transformation de transmissions transgénérationnelles.

Le corps peut aussi être porteur et traducteur – en ce sens qu'il transmet ce qui autrement n'est pas compréhensible – d'émotions non exprimées d'ascendants endeuillés. Nous pensons à Ecnahc qui s'effondrera régulièrement en pleurs en parlant des angoisses d'un enfant à venir – enfant qui, pour lui, est non-désiré. Certes, il est pris par ses propres angoisses débordantes, mais nous pensons aussi à cet oncle paternel mort très jeune et dont la trace nominale fût portée par le père d'Ecnahc : pleure-t-il aussi l'enfant mort de sa grand-mère ?

Une réflexion sur la répétition s'engage à nouveau. Le sujet ne répète pas l'accident ou la maladie, il crée sur les bases d'un non-dit ou d'un secret, un événement ou des maladies psychosomatiques afin, pensons-nous, que des questions se posent. La création du sujet n'est donc que la transformation d'une souffrance transmise transgénérationnellement que le sujet tente de rendre visible. Olievenstein écrit : « refuser l'existence telle qu'on la vit est le seul point commun entre les suicidants et les toxicomanes »<sup>376</sup> Sans doute, les sujets substancieux refusent-ils de porter le poids d'une loyauté, d'un secret, d'un non-dit, tout autant qu'ils refusent de vivre dans le manque. Cette transformation d'un non-dicible, non-visible en mise à vue à la recherche de mots, tout au moins d'un échange autour de ce qui fait souffrance, s'effectue chez les sujets substancieux dans la dépendance et la prise de produit. La transformation de non-dit à travers une forme d'expression est protectrice pour Olievenstein. Il le formule ainsi : « l'expression du non-dit a besoin d'une charge émotionnelle et d'une acmée pour se traduire en passage à l'acte et pour ne pas devenir refoulé, source de pathologie ou une espèce de réserve mentale malsaine, productrice de malheur »<sup>377</sup>.

Au-delà, ce sont les carences vécues par ces sujets qui sont exprimées et contenues par la consommation. Le sujet cherche illusoirement à les réparer, les dépasser, autrement dit les transformer en contenu acceptable pour la psyché.

---

<sup>376</sup> Olievenstein, 1973, p.17.

<sup>377</sup> Olievenstein, 1987/2000, p.26.

La transformation n'est-elle pas le résultat d'une création ? L'artiste transforme la matière, que ce soit le plâtre, le bois ou la toile, en formes sculptées, en tableaux, en œuvres. Autrement dit, il donne une forme à quelque chose qui semblait informe. La création est donc la mise en forme, ou la tentative de mise en forme de l'informe. « L'informe en soi – le non-symbolisé des émotions, des affects et des représentations – et l'informe de l'environnement »<sup>378</sup> sont autant de matières psychiques en attente de transformation. Toutefois, nous entendons généralement la création comme un acte socialement perceptible et valorisé. Dès lors, il est difficile d'imaginer les sujets substantieux auteurs d'une transformation ou d'une création. Certains artistes, Freud lui-même, ont pu consommer et être « créateurs ». Mais chez les sujets de nos rencontres, nous nous trouvons face aux limites de la création. Nous reviendrons sur ce point plus en détail ultérieurement. Nous voulons retenir ici que la transformation est celle de l'informité en forme reconnaissable et délimitée.

N'y a-t-il pas, chez les sujets substantieux, une tentative de transformation du manque d'une réalité vécue, d'une expérience psychiquement intériorisée ? C'est en tout cas ce que nous essayons de discuter depuis l'objet « corps ». L'accrochage à un objet, l'obéissance à cet accrochage, comme le pointe Olievenstein (1973), procure illusoirement un sentiment de complétude et vient déplacer la dépendance pour tenter de se défaire d'une dépendance originaire et d'un sentiment de vide. Cette tentative, ratée semble-t-il, est alors une tentative de transformation échouée.

Mais revenons au corps. Nous en avons discuté pour parler du passage à l'acte et de ce que cela représentait comme transformation. Le corps, d'un point de vue biologique, est un lieu de transformation. Dès l'origine, le corps permet la digestion et la transformation d'aliments en substances solubles que sont les nutriments. Il est aussi un lieu de création : il permet la production de cheveux ou d'ongles, de salive ou d'excréments sur ce qui définit les bases de la constitution humaine. Dans ses productions, nous savons par la psychanalyse d'abord puis avec la psychosomatique que le corps du sujet peut aussi produire des symptômes pour lesquels aucune cause organique n'est trouvée. À ce propos, certaines crises de manque somatique « dues » à l'absence de substance – par exemple la cocaïne – ne peuvent pas être liées à des causes organiques réelles ; la substance cocaïne ne créant pas de dépendance physique. Dès lors, le corps vient produire un symptôme, un comportement qui trouve ses origines dans une expression psychique impossible à formuler.

---

<sup>378</sup> Roman, Lempen, 2013, p.97.

Le corps du sujet substancieux semble utilisé comme un lieu d'administration et de réception. Il est donc traducteur des effets de la substance mais il est aussi utilisé comme passeur d'un message. Si l'anorexique capte le regard dans une forme de contemplation tout en produisant un malaise devant ce corps décharné, le sujet substancieux ne retient pas cette forme de contemplation. Il met mal à l'aise, non pas dans ce qu'il a à dire, mais dans ce qu'il transmet d'une déchéance à l'image du héros – Raskolnikov – dans son tragique effondrement décrit par Fiodor Dostoïevski<sup>379</sup>. La douleur de ce personnage le conduit dans une paranoïa où l'échec et la douleur associés ne peuvent être reconnus comme tels. Dostoïevski décrit le corps de Raskolnikov dans toute sa traversée : du manque de nourriture à sa jouissance, de la privation à son exaltation. Dans l'imaginaire, le corps renvoie ainsi au trop dans le manque comme dans le plaisir – deux polarités propres au sujet substancieux.

Le trop dans la présence correspondrait à ce qui fusionne, qui ne se décolle pas, autrement dit à un mode anaclitique. Nous avons vu que cet objet pouvait être un objet transgénérationnel. Le trop dans le manque est ce qui est rendu absent ou ce qui fait défaut : les soins ou la place et la fonction du père, comme nous l'avons constaté dans nos études de cas. Ce trop plein conduit le sujet à tenter de s'évader d'un autre et d'un soi non perçu car pris en otage. La déconnection des assises de la subjectivité est ainsi évitée par le sujet substancieux, même si ces dernières ne sont pas pleinement accessibles sinon avec la présence de l'autre. « Quand la constitution d'un soi unifié par une première peau contenante a été perturbée, cela conduit à des états de non-intégration »<sup>380</sup> expliquent Cohen de Lara et *al.* Dès lors, le défaut d'intégration, le manque réside dans le manque de l'autre qu'il faut rendre toujours présent. La nécessaire présence de l'autre ou la « sensibilité à l'autre » pour reprendre les termes de Cohen de Lara et *al.*<sup>381</sup>, nous l'avons retrouvée dans les modes de relations spéculaires ou anaclitiques proposés par les sujets au sein des projectifs, par la difficulté de différenciation et d'établissement des frontières entre dedans et dehors, interne et externe ou, encore, par la nécessité d'un recours à l'étaillage dans la possibilité d'élaborer et d'accéder à un ensemble de représentations. Ainsi « la sensibilité à l'autre [...] rend compte tout à la fois de l'excitabilité induite par l'objet et du risque que le lien fait encourir du fait de la problématique de dépendance. »<sup>382</sup>

---

<sup>379</sup> F. Dostoïevski, (1866)/1996.

<sup>380</sup> Cohen de Lara, Nicolas I., Pham-Scottez A. et *al.*, 2014d, p.120.

<sup>381</sup> Cohen de Lara, Kernier de N., Emmanuelli M. et *al.*, 2014e, p.339.

<sup>382</sup> Cohen de Lara, Kernier, Emmanuelli et *al.*, *op cit*, p.339.

Ainsi, le trop plein de l'autre entraîne des difficultés dans la mise en place du processus de séparation et de subjectivation. Nous avons déjà suggéré et observé que ce processus pouvait être lié à la difficulté, chez un des parents du sujet, à être lui-même pleinement disponible. Autrement dit, la présence d'un « envahisseur » entrave des dispositions à une génération antérieure. Dès lors, le sujet substancieux tenterait de maîtriser par lui-même ce qui ne peut se présenter ou être mis à sa disposition « au-dessus » de lui. Sa « prise en charge », si l'on peut dire, par la consommation, correspond pour Olievenstein à la « la pénétration de soi par soi et la vérification de son existence, peut-être même l'ébauche (encore symbolique au niveau de la « tirette ») d'un pouvoir sur son existence à travers le corps. Pouvoir de plaisir et de douleur, mais aussi pouvoir de vie et de mort, à chaque fois recommencé. »<sup>383</sup> Cette « prise en charge » permet un contrôle ou plus spécifiquement donne au sujet l'illusion d'un contrôle, au moins sur son corps. D'ailleurs, nous avons croisé le discours de certains qui, pris dans un sentiment de toute puissance ou d'un recommencement toujours possible (Olievenstein, 1973), criaient, énonçaient qu'ils faisaient comme ils voulaient, leur corps leur appartenant. Pourquoi ce besoin de rappel à quelque chose qui, de fait, devrait être une réalité pour tous : l'appartenance de son corps ? Il semble que dans la privation et dans la confrontation à un trop plein non gérable, le seul recours à une disposition à soi se retrouve dans le corps. C'est aussi le seul lieu habitable pour le sujet sans présence de l'objet transgénérationnel. Le sujet contrôle, illusionne le contrôle de ce corps. Dans ce sens, la *descente* (des effets produits par la consommation de la substance), telle qu'elle est appelée par les sujets consommateurs, « produit » du manque : c'est-à-dire que le sujet va souffrir mais sait qu'il va souffrir de ce manque. Le manque à ce moment est transcrit physiquement et identifiable.

C'est sans doute cette illusion de contrôle qui permet au sujet de dire, de s'approprier et ce, justement, d'affirmer que son corps lui appartient. Ainsi, le lieu habité par le sujet substancieux lui permet quelques créations illusives en guise de tentative de transformation.

Luca inscrit ses débuts de consommation au moment où ses parents déménagent – moment d'une vie d'indépendance pour lui. Survivre au manque laissé par la présence parentale, autrement dit pouvoir créer un espace à lui, n'a pu se faire que dans un accrochage à la substance et à ses amies. Ecnahc commence à consommer de façon plus régulière à partir du moment où son père décède, tentant de survivre au manque laissé par une absente présence. Il crée un espace de consommation où la perte n'existe pas, où il peut tenter de

---

<sup>383</sup> Olievenstein, 1973, p.28-29.

survivre à une vie sans ce père. Le corps lui permet d'éprouver les effets de jouissance et de manque. Il est le lieu de substitution à ce qui est difficile à vivre, à dépasser et à réaliser. Toutefois, la tentative de création de cet espace résonne comme un évitement et une continuité de la non-élaboration. La création par la transformation n'est donc pas élaboration. Ainsi, l'espace de consommation n'est qu'une mise en scène d'un corps qui, lui, se transforme au fur et à mesure des prises, et pendant la prise même.

Il semble que toute pathologie ou tout recours à un comportement dit « pathologique » s'inscrive comme une solution à un ensemble de dispositions ou de modalités. Rappelons que la transmission suppose d'être deux et, dans cet espace à deux, que soit laissée la place au troisième, à la tiercéité (Green). Dès lors, chez les sujets substantieux, le corps vient acter la séparation, à défaut d'un tiers présent. Le passage à l'acte par le corps, quel qu'il soit, interpelle. Cohen de Lara explique qu'il interpelle « l'environnement qui se doit d'y répondre, sauf à considérer que ces modalités d'expressions sont « sans objet », sans destinataire. Les problématiques de l'agir révèlent les failles antérieures, celles de la prime enfance, les vicissitudes des premiers liens et de fait le rôle des relations établies avec l'entourage, en premier lieu les relations mère, père, enfants.»<sup>384</sup> Nous pouvons considérer que le sujet substantieux questionne et ce sur plusieurs pôles. Si dans notre recherche ces sujets nous ont interpellés sur les liens à l'environnement dans une perspective transgénérationnelle, nous avons tenté de garder la perspective du sujet dans sa dimension intrapsychique. Car la perspective transgénérationnelle vient mettre en avant le rôle et les facteurs de l'environnement historique dans une dimension inconsciente, tout comme les pathologies narcissiques et les pathologies limites qui mettent au premier plan l'environnement. Pour autant, Cohen de Lara (2013b) réprecise l'importance d'attribuer au fonctionnement psychique du sujet sa dimensions propre et défensive : « le rôle de l'environnement est constamment évoqué dans la genèse des pathologies de l'agir, réactualisant de façon récurrente l'opposition entre S. Freud et S. Ferenczi sur la question du traumatisme et sur les poids respectifs de la réalité externe et de la réalité interne. Cette mise en tension figure le risque d'une bascule vers tel ou tel pôle, la recherche exclusive d'une causalité externe (environnement, social et familial) venant occulter le fonctionnement psychique individuel et la façon dont tel individu a trouvé des modes particuliers d'organisation de sa personnalité pour faire face à ces événements de vie qui ont résonné en lui. »<sup>385</sup>

---

<sup>384</sup> Cohen de Lara, 2013b, p.93.

<sup>385</sup> Cohen de Lara, *op cit*, p.93.

Nous aimons à penser, en tout cas pour les sujets substancieux, que le recours à la substance traduit une forme de transformation. Nous adjoignons le terme de création dans la tentative de ces sujets à y accéder. Les contenus psychiques ne sont pas figés et possèdent une certaine plasticité, dans le sens d'une mise en mouvement ; pour autant les sujets substancieux, s'ils accèdent à la possibilité de transformer, ne sont pas toujours en mesure de l'élaborer : les capacités de symbolisation font défaut et certaines choses resteront peut-être plus difficiles d'accès. Ecnahc, s'il peut associer et élaborer, a besoin d'un recours à l'étayage. Il n'accède pas pour autant au processus de symbolisation. Pris dans deux catégories de secrets : son secret individuel – d'un enfant à venir – et les secrets familiaux – du géniteur de son père et la mort du frère de ce dernier –, il a tout de même pu penser la force des secrets et leur répétition. Pour autant, Ecnahc ne va pas *magiquement* accéder à une capacité de symbolisation.

Une parenthèse s'ouvre dans notre propos. Les capacités d'accès à certains processus posent aussi la question de l'endommagement des fonctions cognitives. En effet, pour des sujets dépendants aux substances plus âgés, nous devons envisager la possibilité que la consommation ait altéré certaines accessibilités. Nous pensons à OlliePep dont la consommation – 40 ans – questionne les facultés cognitives. Ces dernières ont pu se dégrader. Nous ne pouvons pas le vérifier pour deux raisons : ce n'était pas l'objet de cette recherche et nous n'avons pas de données concernant ses capacités avant la consommation. Aussi, nous soulignons simplement la possibilité d'un accès limité à ses capacités. Toutefois, nous ne pensons pas que la consommation entrave les capacités de symbolisation, même si nous ne pouvons le démontrer. La recherche nous a aussi conduites à rencontrer des sujets à un moment de leur histoire et nous n'avons pas choisi d'enlever OlliePep de nos « résultats ». Il nous semblait présenter des réflexions en lien avec notre thème.

Après cette parenthèse méthodologique, la question de la transformation demeure. Cette dernière pose un changement, mais un changement dans l'accessibilité aux événements de l'histoire et à la parole. Le sujet s'est construit psychiquement en fonction de ce qui lui a été offert et de ce qui le caractérise. Aux prémices de l'adolescence, lorsque la tentation d'une indépendance s'est offerte à nos quatre sujets, ces derniers se sont retrouvés pris dans une dépendance. Nous avons compris toutes les teneurs de cette indépendance impossible, mais nous soulignons le caractère acté du corps dans ce jeu de dépendance, pour l'inscrire dans celui de la transformation recherchée à un niveau transgénérationnel. Le corps se transforme

au gré des consommations, mais passe un message à un autre niveau – transgénérationnel, semble-t-il – et, par là-même, en transforme les éléments enclavés.

### III.2 - Lieu et place de la substance

Marinov explique dans le cadre de « l'addiction » que cette dernière « *se placerait au-delà d'une contrainte propre, non seulement aux processus secondaires, mais également aux processus primaires*. Ce qui « expliquerait » la dramatique lutte de l'« addictif » pour restaurer sa capacité à créer, dans la mesure où toute création implique une certaine mobilité entre les processus primaires et les processus secondaires. »<sup>386</sup> Ainsi, la lutte chez le sujet substantieux se situe dans l'espoir d'accéder à des capacités de création et ce, dans une liaison entre processus primaires et secondaires. Nous avons vu, à travers nos études de cas, que ce lien entre les deux faisait défaut. Dans ce sens, la transformation d'un contenu transgénérationnel en passage à l'acte montre la nécessité de recourir aux processus primaires laissant transparaître des contenus mal ou peu symbolisés.

Ainsi, les capacités de création mobilisent des possibilités de liaison. En effet, la création est une rencontre avec de « la matière brute, informe, ou qui a perdu sa forme, en panne de forme, dont la forme a été détruite, volontairement, ou involontairement, dans un projet, ou hors de tout projet. »<sup>387</sup> La matière brute chez l'artiste n'a effectivement pas de forme, il la transforme afin de lui donner une forme perceptible. Mais l'artiste travaille sur une matière en elle-même saisissable. Quand l'informe est insaisissable, le sujet est dépourvu de support perceptible.

L'informe, chez les sujets substantieux rencontrés, semble correspondre à la figure du traumatisme ; celui qui n'a pas trouvé de contenant dans l'histoire. L'informe pourrait ainsi être considéré, chez les sujets de notre travail, comme lié à la figure ancestrale errante dans une histoire en mal d'élaboration, tel un informe transgénérationnel. L'informe ne leur appartient donc pas totalement, mais il est déformant pour le sujet, déformant pour sa continuité d'être.

---

<sup>386</sup> Marinov, 2008/2014, p.223.

<sup>387</sup> Roman, Lempen, *op cit*, p.97.

Les capacités à créer sont donc peu accessibles chez ces sujets substancieux, même si des possibilités de transformation semblent, pour nous, existantes. La destructivité que mettent en scène ces sujets vient rappeler la nécessité de transformer ce qui ne leur appartient pas. La notion de destructivité est illustrée par Cohen de Lara dans son texte « Supporter la destructivité » (2014b). Elle montre, dans le début d'une cure d'enfant, comment sa jeune patiente, pendant un temps, la protège d'une destructivité avant d'en être le réceptacle. Par le transfert, la destructivité a pu être agie et transformée via l'élaboration contre-transférentielle de l'analyste. De cette lecture de cas, nous avons pensé à la destruction chez les sujets substancieux. La destruction de soi, tout autant qu'elle interroge la présence d'un autre, protège ces sujets d'une destruction de l'autre au sens large (l'autre parental comme l'autre transgénérationnel). Mais là où la destructivité a pu devenir « une haine adressée et accueillie »<sup>388</sup>, il semble que pour le sujet substancieux la seule possibilité et solution trouvées furent de retourner cette haine sur lui-même. Cohen de Lara (2013b), à partir de la pensée de Winnicott, évoque la tendance antisociale comme écho à cette destructivité : « c'est sur le point de la destructivité potentielle de l'enfant à l'égard de la mère, conçue comme à la fois « mère-objet » et « mère-environnement », que s'articule la question de la tendance antisociale, que D.W. Winnicott réfère à une rupture de continuité, rupture de l'environnement interdisant à l'enfant la possible prise en charge de lui-même.»<sup>389</sup> Les sujets substancieux inscrivent cette tendance antisociale comme perpétuellement existante et telle une perpétuation d'une existence possible.

Ainsi la destructivité de soi est venue attaquer le système de pensée dans ses possibilités de symbolisation et d'élaboration, l'acte permettant « de retrouver, voire de créer les conditions pour réamorcer les processus de symbolisation défailants, afin qu'aux actes se substitue la parole. »<sup>390</sup> Si Cohen de Lara parle du passage à l'acte dans la cure, nous entrevoyons aussi l'acte chez les sujets substancieux comme un recours à une forme de transformation. Le défaut dans la capacité à créer est marqué par l'acte lui-même chez les enfants, comme chez les sujets substancieux dont la capacité à jouer semble gelée.

Pour autant, certains sujets dépendants aux substances ont recours à l'acte créatif. Les voies de la destructivité tentent alors de croiser les voies de la créativité. Chez OlliePep, la

---

<sup>388</sup> Cohen de Lara, 2014b, p.151.

<sup>389</sup> Cohen de Lara, 2013b, p.94.

<sup>390</sup> Cohen de Lara, 2014b, p.150.

création a été son métier pendant des années. S'il nous a présenté son métier comme un vécu extraordinaire fait de voyages, de grands noms et de grandes rencontres, ces propos ont été confirmés par l'équipe l'accompagnant dans sa prise en charge. Il semble donc que sa rencontre avec le milieu artistique et le développement de ses activités aient une résonance véritable et non pas extravagante pour ne pas dire hallucinatoire. De son parcours d'artiste photographe, souvenons-nous, il aimait transformer les portraits des gens pour les rendre beaux. Il travaillait à la transformation des sujets de sa caméra, à la sublimation de leur portrait. Il créait comme il consommait – la consommation a rencontré la création dans son parcours. Il a ainsi découvert certaines substances, dont la cocaïne dans ce milieu de travail créatif – substance vers laquelle il s'est tourné après le décès de sa sœur. Si l'usage semblait banalisé dans son milieu de travail, cela pose la question du lien entre création et consommation. Certes, le consommateur n'est pas toujours un créateur au sens d'un artiste, mais nombre d'artistes sont consommateurs. Si certains sujets dépendants aux substances ne peuvent accéder à leur capacités à créer, qu'en est-il de ce qui en vivent ?

Plusieurs auteurs se sont intéressés à ces questions autour de la création, sublimation et consommation. Michel de M'Uzan (2004/2) pense le manque, dans l'addiction, comme phénomène central. Il identifie ce dernier à une défaillance du « *tonus identitaire de base* »<sup>391</sup>. Si, pour lui, la vraie addiction est celle de l'héroïne, il rejoint d'autres auteurs dans la pensée que la rencontre avec la substance permet au sujet d'être. Il le formule ainsi : « c'est la découverte miraculeuse de la solution absolue qui permet d'*être*. »<sup>392</sup> En ce sens, rien de nouveau. Là, où l'originalité de la pensée s'étend est l'apparition de la notion d'acte sublimatoire. Si la création est l'écho de la sublimation, elle n'est pas qu'une solution heureuse au malheur, selon M'Uzan<sup>393</sup>. En effet, de nombreux artistes auraient atteint cet acte sublimatoire grâce à la consommation. Nous pouvons d'ailleurs penser à OlliePep, pour ce qui est du plus proche de nos connaissances, mais aussi à Amadeo Modigliani, Arthur Rimbaud, Vincent Van Gogh, Charles Baudelaire, Marguerite Duras, Charles Bukowski, Stephen King... Qu'apporte la consommation dans la création ? M'Uzan le traduit ainsi : « grand narcissisme certes, le créateur ne dispose pas toujours de la « matière première énergétique » nécessaire, il lui faut davantage que ce qu'il trouve en lui, encore plus et toujours davantage. C'est cela que la drogue apporte, mais en dépassant son objectif premier qui est de rétablir un

---

<sup>391</sup> M. de M'Uzan, 2004/2, p.595.

<sup>392</sup> M'Uzan, *op cit*, p.594.

<sup>393</sup> *Ibid*, p.596.

tonus identitaire de base garant de l'être. »<sup>394</sup> Ainsi, l'acte sublimatoire n'est possible que par la consommation pour certains. La substance donnerait accès à un monde désinhibé où les défenses ne sont plus retenues et les représentations sont libres d'accès. Dans ce cas, la consommation ouvre un espace de création où le sujet ne semble plus retenu par son propre fonctionnement. Si la substance donne accès à des capacités de créativité, elle n'ouvre pas pour autant à la création d'un espace transitionnel. Nous avons vu à travers l'étude des protocoles d'OlliePep que l'accès à la différenciation n'était pas possible, entravant l'accès à un espace intermédiaire où un objet transitionnel aurait été créé. Dès lors, la création vient construire une aire parallèle, semble-t-il, où le sujet développe des appuis narcissiques contre-investissant des assises narcissiques fragilisées.

Tous les sujets dépendants ne sont pas capables de recourir à de tels actes de création. Si la création rend compte des possibilités de liaisons entre les processus primaires et secondaires, qu'en est-il de l'artiste dépendants aux substances ? OlliePep ne semble pas, au moment où nous le rencontrons, pouvoir établir cette liaison. Est-ce du à la consommation pendant 40 ans de toxiques ou au fait que cette possibilité ne s'offre que dans la création sous effets de la substance ? M'Uzan donne une forme d'explication : « l'activité artistique exige un certain degré de régression temporelle »<sup>395</sup> Ainsi, la possibilité de régresser s'offre quand les assises de la subjectivité sont suffisamment solides pour supporter la confrontation à la perte d'une fusion avec l'objet.

Les différentes études de cas proposées ici ont montré la difficulté, voire l'impossibilité d'accéder à la régression : Charly refuse la planche IX au Rorschach et ne pourra élaborer de récit à la planche 19 du TAT ; Ecnahc d'abord refuse, puis rencontre des difficultés à élaborer un récit à la planche 11 du TAT ; dans le protocole d'OlliePep, la planche 11 du TAT est refusée tandis que la planche 19 ouvre sur une « hallucination » avant d'être elle aussi refusée. Luca, quant à lui, a passé, selon nos observations, les épreuves projectives sous substance. Ses protocoles apparaissent dominés par l'inhibition, pour autant aucun refus ou aucune tendance refus n'apparaît au cours des deux épreuves projectives. Alors que les trois autres protocoles présentent des tendances refus ou des refus aux planches invitant à la régression, nous pouvons questionner la possibilité d'avoir pu accéder à une

---

<sup>394</sup> *Ibid*, p.597.

<sup>395</sup> *Ibid*, p.596.

forme de régression chez Luca. La substance, par ses effets, viendrait anesthésier l'angoisse et ainsi permettre la régression.

Mais, la consommation et l'espace que cette dernière prend dans la vie des sujets n'ouvre pas pour autant l'accès à certaines modalités. Elle offre un espace du possible. Qu'est-il ce *possible* que nous avons cherché à mettre en évidence dans nos protocoles ?

Cet espace autre ne semble pas exister, pour autant la consommation offre des lieux : celui de la prise, celui de la rêverie, de l'illusion, de l'hallucination, de la croyance, du manque, du besoin, de la possibilité... toutes ces formes que le sujet n'a de cesse de traquer. L'angle de notre regard sur la notion d'espace ne retient pas le lieu de consommation en tant que tel. Certainement que ces lieux présentent des caractéristiques importantes, mais nous parlons d'un espace non défini, plein d'une infinitude. Dès lors, bien des choses se passent dans cet espace-temps de la consommation. Il existe ce moment avant le plaisir et qui n'est plus dans le manque, et celui qui va quitter le plaisir pour retrouver le manque. Nous questionnons encore, à l'issue de ce travail, cet espace qui vient donner au sujet des possibilités de transformation et, pour certains, d'accessibilité plus étoffées à certaines modalités. Certes, notre entêtement est peut-être celui d'une illusion partagée avec les sujets substancieux d'un travail mené à leur côté et d'un travail qui se poursuit auprès d'adolescents en situations précaires. Dans ce sens, nous retrouvons les propos de Cohen de Lara sur la tendance antisociale : « la tendance antisociale (Winnicott, 1955) est un signe d'espoir et c'est à cet espoir que nous devons répondre. »<sup>396</sup> La réponse attendue est ici celle d'une prise en charge, toutefois, nous retrouvons dans le signe d'espoir, la possibilité de transformation.

Ainsi, pour expliquer notre « accrochage » à tenter de comprendre ce que construisent les sujets substancieux à travers leur lieu de consommation et de perpétuation, nous pouvons nous tourner vers un concept philosophique – le retour vers la philosophie semble accompagner le recours à l'histoire de la pensée – celui de *khôra*. Derrida le développe à partir d'un discours sur la théorie platonicienne de la *khôra* développée dans le *Timée*<sup>397</sup>. *Khôra* est envisagée d'abord comme un lieu, mais en fait, cela est plus compliqué. C'est un lieu qui « n'est pas [un lieu] et ce ne-pas-être ne peut que *s'annoncer*, c'est-à-dire aussi bien ne pas se laisser prendre ou concevoir, à travers les schèmes anthropomorphiques du *recevoir* ou du *donner*. *Khôra* n'est pas, surtout pas, un support ou un sujet qui *donnerait* lieu en

---

<sup>396</sup> Cohen de Lara, 2013b, p.94.

<sup>397</sup> Platon, *Timée*, trad.

recevant ou en concevant, voire en se laissant concevoir »<sup>398</sup>. Pour autant, *khôra* est un réceptacle.

Derrida poursuit en disant que *khôra* « n' « est » rien d'autre que la somme ou le procès de ce qui vient s'inscrire « sur » elle, à son sujet, à même son sujet, mais elle n'est pas le *sujet* ou le *support présent* de toutes ces interprétations. »<sup>399</sup> Elle est le réceptacle d'un ensemble de déterminations, bien qu'elles ne possèdent pas ces déterminations. Le développement de la pensée conduit Derrida à poser, dans le discours sur *khôra*, l'espace d'un vide – qui ne serait pas le vide – entre le sensible et l'intelligible : « ce ne serait peut-être pas seulement l'abîme entre l'intelligible et le sensible, entre l'être et le néant, l'être et le moindre être, ni même peut-être entre l'être et l'étant, ni même encore entre *logos* et *mythos* mais entre tous ces couples et un autre qui ne serait même plus *leur* autre. »<sup>400</sup> Si *khôra* est référée à un discours et à la constitution d'un espace vide dans ce discours, il reste que « c'est un lieu « dans » lequel tout viendrait à la fois prendre *place et se réfléchir* »<sup>401</sup>. Dans le discours sur *khôra*, Derrida montre qu'elle « figure le lieu d'inscription de *tout ce qui au monde se marque*. »<sup>402</sup> Ainsi, *khôra* correspondrait, dans le *Timée*, et pour reprendre les termes de Derrida, à la « place occupée par quelqu'un, pays, lieu habité, siège marqué, rang, poste, position assignée, territoire ou région. Et de fait, *khôra* sera toujours déjà occupée, investie, même comme lieu général, et alors qu'elle se distingue de tout ce qui prend place en elle. »<sup>403</sup> *Khôra* est alors une place introuvable, une place à part de toute place puisque c'est en elle que tout prend place, que tout se place et trouve sa place. Dans l'entre-deux qu'elle occupe, ou plus précisément dans le vide qu'elle occupe entre deux « choses » – dans le récit de Derrida entre le sensible et l'intelligible – elle est pleine de préoccupations. Derrida précise ainsi dans son analyse du *Timée* que *khôra* « marque [...] l'espacement qui garde un rapport dissymétrique avec tout ce qui, « en elle », à côté ou en plus d'elle, semble faire couple avec elle. [...] Pré-originale, *avant*, et hors de toute génération, elle n'a même plus le sens d'un passé. *Avant* ne signifie aucune antériorité temporelle. Le rapport d'indépendance, le non-rapport ressemble davantage à celui de l'intervalle ou de l'espacement au regard de ce qui s'y

---

<sup>398</sup> Derrida, 1993, p.28-29.

<sup>399</sup> Derrida, *op cit*, p.37.

<sup>400</sup> *Ibid*, p.46.

<sup>401</sup> *Ibid*, p.46.

<sup>402</sup> *Ibid*, p.52.

<sup>403</sup> *Ibid*, p.58.

loge pour y être reçu. »<sup>404</sup> Derrida termine par la détermination de *khôra* comme étant à la fois un « réceptacle, porte-empreinte, mère ou nourrice »<sup>405</sup>.

Nous retenons, de cette notion sur *khôra*, sa place particulière entre deux entités, qui seraient, pour nous, le sujet et l'objet. Elle est à la place du vide laissé dans cette dualité. *Khôra* porte alors en elle des traces – « déterminations » – sans être confondue avec ces traces. Elle est le réceptacle de ces traces qui peuvent prendre place et se déterminer. Ainsi, si chez les sujets substancieux aucun espace particulier n'existe ne permettant aux capacités de création de se développer, peut-être existe-t-il un lieu *indéterminé*, ou tout du moins nous pouvons le penser, un lieu analogue en fonction à *khôra* : prenant la place du vide laissé entre le sujet et l'objet. Ce lieu contenant serait marqué par le dépôt de traces, telles celles des premiers objets. Comme le rappelle Cohen de Lara : « quels que soient ces vécus de défaillances antérieurs, la fidélité aux premiers objets d'investissement reste très active tant que l'enfant n'a pas pu les restituer à une place qui lui permette de s'en séparer psychiquement et d'exister sans trop de souffrances. »<sup>406</sup> Dès lors, le sujet substancieux dans ce lieu entre l'autre et soi déposerait l'empreinte de l'investissement à l'objet primaire dans une forme de dépendance. Dès lors, ce lieu rempli et plein de traces rendrait possible, par son caractère d'ouverture, l'accès à une transformation de certains éléments – dont les emprunts transgénérationnelles. *Khôra* ne permettrait donc pas la création d'objet mais le développement de possibilités transformationnelles.

Dans ce sens, et par ce lieu où la transformation serait possible, le sujet substancieux chercherait, peut-être, à posséder un héritage qu'il n'a par ailleurs pas acquis – puisque la non-élaboration fait obstacle à la transmission (cf. Paul-Laurent Assoun, 2014). Toutefois, l'« intransmissible », tel que le nomme Assoun, est nécessaire à la transmission puisqu'il ne peut échapper à cette dernière. Cela nous permet de rappeler que la transmission transgénérationnelle fait partie de toute histoire et ne représente pas toujours un obstacle à la subjectivation et à la création. Elle apparaît, cependant, comme étant paralysante pour certains, et ce, particulièrement pour les sujets substancieux.

---

<sup>404</sup> *Ibid*, p.92.

<sup>405</sup> *Ibid*, p.95.

<sup>406</sup> Cohen de Lara, 2013a, p.75-76.

Finalement, nous n'avons pu établir un lien spécifique entre le sentiment de vide vécu par les sujets substancieux, perçu par nous-mêmes au sein des entretiens et la notion de transmission transgénérationnelle. Nous avons pu comprendre que la non-élaboration de certains événements laissait le sujet dans l'ombre de lui-même et créait du trop plein d'une présence de l'autre, en écho au trop plein de la présence de l'objet premier, ou de l'absence psychique aux yeux de l'enfant, dans les modalités relationnelles anaclitiques observées. Rien n'est laissé vide, au contraire, tout est pleinement habité, peut-être trop habité... Le vide serait celui de la présence du sujet à lui-même, pour lui-même ; le sentiment de vide serait alors celui d'une difficulté dans la continuité à être pour soi, à exister. La transmission d'une histoire familiale n'est, quant à elle, pas vide mais laissée inaccessible dans le but d'une préservation de l'autre disparu. Alors, les sujets substancieux, dans leur forme de passage à l'acte, feraient preuve d'un mal de transmission et de possibilités de transformation de ce défaut.

## CONCLUSION

---

« L'existence d'un sujet singulier semblera possible dans la figure du so(u)rcier, celui qui se maintient dans un faire-exister-ce-qui-n'existe-pas »<sup>407</sup>

Ce travail est le reflet de rencontres, de questionnements, de réflexions et d'élaborations au regard de notre présence clinique mais aussi au regard de la singularité et de l'individualité des sujets rencontrés. Le regard porté s'est fait en lien avec certaines problématiques propres à la constitution de la recherche et à ce qu'amène tout événement de la recherche. Nos rencontres entre réalité clinique, réalité institutionnelle et théorie ont permis à nos analyses et à nos élaborations de se déployer sous plusieurs angles et selon plusieurs approches. Ces angles d'accroche, qu'ont été le vide et l'inscription de l'histoire familiale chez le sujet substantieux, nous ont poussées à aller au-delà d'un travail clinique réflexif. Nous avons donc tenté d'explorer ce lien du vide à ces histoires déconstruites et reconstruites bon an mal an. Au terme de ce travail, nous restons convaincues qu'une partie du fonctionnement des sujets substantieux, est aussi à comprendre au regard d'une histoire ancestrale.

*L'histoire*, voilà un mot et un concept qui ont accompagné notre démarche. Cet écrit semble refléter ce que nous avons tenté de questionner auprès des sujets substantieux. Nous avons eu besoin de chercher et poser l'étymologie des mots utilisés dans les concepts amenés et questionnés, d'en comprendre l'origine et les aboutissements. Nous avons conduit cette démarche de travail à chaque fois, comme pour retracer l'*histoire* des mots. Peut-être à ne pouvoir tracer complètement l'histoire des sujets, avons-nous cherché à tracer celles des mots que nous utilisons pour parler de ces sujets ? Assurer l'existence du mot emprunté et retransmis dans notre écrit a été le reflet du thème de notre recherche : le sujet substantieux trouve-t-il une place existante au sein de sa filiation ou le vide est-il trop sidérant pour qu'une telle place soit prise ? Ainsi, retracer l'*histoire* des mots assurait qu'au moins certaines histoires puissent s'écrire et prendre place. Une seule nous aurait quelque peu échappée : celle du « vide ». En effet, il semble que l'histoire de ce mot soit difficilement retraçable au vue des quelques hypothèses émises à son sujet. Comme si le « vide » ne pouvait laisser d'empreintes

---

<sup>407</sup> L. de Miranda, 2009, p.12.

auxquelles se référer. Comme chez les sujets substancieux, où tracer, identifier et rendre compréhensible le sentiment de vide reste, pour nous, parfois insaisissable. Cette pensée semble couler de source : comment saisir quelque chose qui ne serait pas ? Pour Luis de Miranda et, d'après la pensée de Gilles Deleuze, le sujet lutterait contre une mêmeté, mais plus spécifiquement contre le vide, plus que le même. Il écrit : « n'est-ce pas la caractéristique du vide que de n'être pas un ? Si le vide était Un il redeviendrait de l'être. Ici il faut par exemple considérer la notion de vacuité dans la philosophie bouddhiste. La vacuité, le vide, n'est que le revers de la différence. »<sup>408</sup>

Dans ce sens, le vide permet à la séparation d'être possible, une faisabilité. Certes, et nous l'avons déjà amplement discuté. Toutefois, comment entendre le sentiment de vide chez les sujets substancieux, ce sentiment qui donne substance à l'effroyable ressenti et à l'informité de ne pas être ? Nous avons tenté de comprendre cela, mais nous restons avec un sentiment d'incomplétude à la fin de ce travail. Les formes théoriques données à l'écoute clinique d'un sentiment de vide nous apparaissent être une tentative pour donner un contour à ce vide. Quelle plénitude, du point de vue clinique, cherchions-nous dans ce travail de recherche ? Nous pouvons expliquer cela par l'impossibilité de faire exister quelque chose qui n'existe pas. Expliquons-nous : le Je se construit à partir d'un existant – l'objet autre – et d'un inconnu – soi ; « la seule façon pour le Je de devenir singulier [...] c'est la volonté de faire exister ce qui n'existe pas. »<sup>409</sup>

Nous avons fortement pensé et montré que cela se situait sans doute, et entre autres, dans la transmission d'une forme transgénérationnelle de l'histoire familiale – et non pas dans une non-transmission : la transmission est active, même dans les formes non-élaborées des événements. Toutefois, nous nous sommes aussi aperçues que certains sujets ne souhaitaient pas s'intéresser à leur histoire. Des bénéfices restent à garder cachés, secrets ou méconnus, dans ce qui ne se dit pas. Car le secret « enveloppe, protège et défend une transformation nécessaire »<sup>410</sup>. En ce sens, il s'inscrit dans une double polarité : « à première vue [il] semble renvoyer à une absence de communication, ne serait-ce que parce qu'il implique de garder le silence sur certaines choses »<sup>411</sup>, mais il est aussi rassembleur. « Le secret a une double polarité séparatrice et unificatrice. »<sup>412</sup> Ainsi, le secret n'est pas toujours à révéler afin de ne

---

<sup>408</sup> Miranda, *op cit*, p.76.

<sup>409</sup> *Ibid*, p.43.

<sup>410</sup> Dufourmantelle, 2015, p.205.

<sup>411</sup> Dufourmantelle, *op cit*, p.123.

<sup>412</sup> *Ibid*, p.123.

pas faire éclater un système familial ou l'illusion d'un être-ensemble. Nous ne pensions pas venir révéler quelque chose chez le sujet, mais dans la recherche, nous avons été confrontées à une réalité clinique : celle d'une résistance au penser, à l'élaboration.

Ainsi, faire de la recherche en psychologie clinique rejoint les résistances posées par le sujet dans l'accompagnement clinique, et, notre attente, en tant que clinicienne, d'une mise au travail de la part du sujet – et ce d'autant plus que notre travail n'était pas une étude longitudinale. Les frustrations que nous avons pu rencontrer dans un travail de thèse viennent aussi répondre à tout un travail d'attente de découvertes dans la recherche, de renoncement et de lâcher prise.

Dès lors, notre étude est sans doute imparfaite sur certains points. Elle est aussi « hantée » par l'utilisation de certains mots, la tournure de certaines phrases qui peuvent être l'objet de discussions cliniques – que nous serons ravies d'avoir. Ces derniers reflètent aussi, sans doute, la façon dont nous avons vécu contre-transférentiellement les rencontres et, intrapsychiquement, le travail de recherche. Celui-ci a été l'objet d'un investissement. Il s'est alors construit à minima avec nos habitats. Puis les idées se sont développées, nous ont permis de prendre une certaine distance avec les habitats et sont finalement devenues des points de théorisation et d'analyse. Mais, parfois, elles en ont certainement gardé les schèmes.

Nonobstant, dans ce qui ne se voit plus, ou devrions-nous dire dans ce que nous ne voyons plus, notre travail semble s'attacher à montrer que les sujets substancieux cherchent, eux, à faire voir ce qui n'existe pas – dans le sens où ça ne prend pas place – dans l'histoire familiale. Miranda explique que « l'homme, manquant d'information, manquant en apparence d'instinct de vie projectif, se déplace en perdant de vue son point de départ : il fait escale, mais ne sait plus d'où il est parti, pourquoi il est parti, et où il va. »<sup>413</sup>. Nous pensons à l'errance du sujet dépendant aux substances, expression familière à nos oreilles. Miranda ajoute : « ce qui nous effraie, c'est de ne pas savoir qui nous sommes, d'avoir plusieurs personnalités (plusieurs contractions de l'âme), et donc plusieurs possibles et impossibles. »<sup>414</sup>

Ainsi présenté, le sujet substancieux paraît être dans un entre-deux, dans quelque chose de possible, dans une transformation à venir. Son comportement semblerait dénoncer et poser la question de l'implication d'un environnement familial et ancestral. Mais soyons

---

<sup>413</sup> Miranda, *op cit*, p.81.

<sup>414</sup> *Ibid*, p.85.

claires, nous ne voulons pas stigmatiser la famille et les ancêtres dans une quelconque responsabilité. Ce qui se joue est de l'ordre de la transmission et de ce que le sujet en fait. Pour Anne Dufourmantelle, « tout secret est en devenir, est un devenir »<sup>415</sup> car le secret est un processus vivant. Dans ce sens, il serait « une chrysalide qui dans sa temporalité propre intègre de l'altérité au cœur du même. Prenons l'intériorité subjective, la *camera obscura* d'un être. Le secret qu'il garde (par exemple une révélation sur une adoption) ne reste pas figé pour toujours, il évolue en même temps que le sujet qui le garde. Cette spirale par laquelle un être, en repassant par les mêmes expériences, les mêmes traumatismes, se libère et se délivre dans sa propre histoire, cette spirale est une dynamique. »<sup>416</sup>

Nous pensons alors que le but de ce travail était aussi de pouvoir apporter à l'accompagnement et à la prise en charge clinique des sujets substanceux un autre regard. Nous nous sommes attachées à la place d'un outil particulier : le génosociogramme. Nous avons évoqué et discuté un outil complémentaire : le génogramme imaginaire. Ces derniers ne sont pas utilisés pour poser un diagnostic, ils sont aussi des outils de médiation dans la thérapie ou le soutien psychologique apportés aux sujets. Ils permettent de dégager la méconnaissance de l'histoire du sujet, une possibilité de réappropriation de cette histoire et l'aspect des non-dits, des secrets et de leur teneur éventuelle. Car si la dépendance interroge le mal-être, la mal de vivre du sujet substanceux, comme l'écrit Dufourmantelle, « au fond de l'être, il y a certes la différence, la disparition, mais il y a aussi le désir de nouveauté. Tel est le principe des machines désirantes : créer du nouveau vivace. »<sup>417</sup> La nouveauté, nous pouvons la penser pour les sujets substanceux dans l'histoire familiale à raconter. Ces sujets viennent inscrire ou répéter autrement, par un comportement transgressif qui interroge. Dès lors, le sujet substanceux vient créer autre chose avec son histoire, histoire dont il tente d'hériter.

Ainsi, nous pensons que l'accompagnement d'une recherche « d'héritage » ou d'histoire chez le sujet substanceux pourrait se penser à travers l'utilisation des génosociogrammes. Le sujet serait invité à prendre racine dans son arbre et le clinicien à le suivre dans cette démarche avec toute sa disponibilité d'écoute et d'observation, peut-être pour retracer ce qui, jusque là, ne pouvait exister dans l'élaboration.

---

<sup>415</sup> Dufourmantelle, *op cit*, p.43.

<sup>416</sup> *Ibid*, p.29-30.

<sup>417</sup> Miranda, *op cit*, p.75.

Mais une question, et plus précisément des questions, restent ouvertes à l'issue de notre recherche. La possibilité pour le sujet d'accéder à l'ensemble d'un questionnement ou d'un regard historique, d'une recherche autour de ce questionnement – car nous savons combien il est difficile de mobiliser le sujet substantieux dans une prise en charge, de le laisser aller et venir dans le lien et dans la création du lien. Trop en dire, trop en dévoiler est aussi un risque, celui d'une mise à nue qui déposséderait le sujet d'un semblant d'histoire. Là est toute la difficulté – retrouvée dans toute prise en charge – de pouvoir aussi saisir ce qui protège le sujet et ne pas brusquer ce qu'il ne peut pas voir ou ne pas entendre. Le risque d'un « dévoilement » et d'un contentement du sujet est aussi celui d'un trop dire, rappelant le trop plein, dans lequel vit le sujet. Ce *trop* insécurisant et destructurant pour le sujet est laissé à l'écoute bienveillante du clinicien, à l'écoute suffisamment bonne, pourrions-nous dire, de ce dernier. Mais, un avantage apparaît dans la construction de l'arbre : cette dernière dépend entièrement du sujet, de ses possibilités et de ses capacités à aller questionner, créer ou recréer du lien avec les autres d'une filiation. Dans cette démarche, le sujet serait aussi dans une recherche d'un ailleurs des histoires racontées, d'un autre, telle une recherche de soi par l'autre, à travers les autres.

« Trouver, reconnaître, accueillir l'absent »<sup>418</sup> disait Pontalis.

Bien entendu, le travail d'accompagnement du sujet substantieux ne peut-être qu'une centration sur la pré-histoire du sujet, il est aussi celui d'un travail intrapsychique pour le sujet. Néanmoins, il peut être une ligne de rencontre dans ce travail intrapsychique mené par le sujet, voire un point d'accroche pour aller vers un tel travail.

Finalement, notre travail s'achève sur la possibilité d'un travail multiple, où différents horizons peuvent se croiser et se compléter. Peut-être que notre travail a pris de temps en temps cette teneur, celle de croisements théoriques et complémentaires dans des champs diversifiés. Autant historiques que multiples, nos réflexions nous conduisent à penser le sujet substantieux dans une dimension positiviste, relevant d'un possible et d'un « devenir ». Mais faut-il encore trouver dans quelle mesure ce « possible » s'inscrit et pour quels sujets dépendants aux substances – car plusieurs types de consommateurs et de substances existent et sont consommées, et ce, à différents âges, dans différentes cultures et par des hommes ou par des femmes.

---

<sup>418</sup> Pontalis, « Préface » - titre, in Winnicott, (1971)/1975, p.7.



# BIBLIOGRAPHIE

---

ABRAHAM N., TOROK M., 1976, *Cryptonymie. Le verbier de l'homme aux loups*, Paris, Flammarion.

ABRAHAM N., TOROK M., 1987, *L'écorce et le noyau*, Paris, champs essais.

ANCELIN SCHÜTZENBERGER A., 1993, *Aïe, mes aïeux*, Paris, Desclée de Brouwer/La Méridienne.

ANCELIN SCHÜTZENBERGER A., 2004, « Secrets, secrets de famille et transmissions invisibles », in *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, Belgique, De Boeck, n°33, pp 35-53.

ANCELIN SCHÜTZENBERGER A., DEVROEDE G., 2005, *Ces enfants malades de leurs parents*, Paris, Petite Bibliothèque Payot.

ANCELIN SCHÜTZENBERGER A., 2015, *Psychogénéalogie. Guérir les blessures familiales et se retrouver soi*, Paris, Petite Bibliothèque Payot.

ANDRE J., 1999, « L'unique objet », in André J., *Les états limites*, Paris, PUF, pp.1-21.

ANDRE J. et al., 1999, *Les états limites*, Paris, PUF.

ANGEL S., ANGEL P., 2005a, *Les toxicomanes et leurs familles*, Paris, Armand Colin.

ANGEL P., RICHARD D., CHANARD E., 2005b, *Toxicomanies*, Paris, Masson.

ASSOUN P.-L., 2014 (mai), « D'une transmission à l'autre : transmission psychique, interpsychique, intrapsychique », in *Revue française de psychanalyse*, « Transmissions », Tome LXXVII, 2, Paris, PUF, pp.347-362.

AUDIBERT C., 2008, *L'incapacité d'être seul. Essai sur l'amour, la solitude et les addictions*, Paris, Payot et rivages.

AZOULAY C., EMMANUELLI M., CORROYER D., 2012, *Nouveau Manuel de cotation des formes au Rorschach*, Paris, Dunod.

BADER M. et al., 2004/2, « Composantes transgénérationnelles dans les toxicomanies et les troubles des conduites alimentaires à l'adolescence », in *La psychiatrie de l'enfant*, vol.47, pp.393-441.

BALINT M. (1959), *Les voies de la régression*, Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2000, 2010.

BARANES J.-J., 2003, « Devenir soi-même : avatars et statut du transgénérationnel », in Kaës R., H. Faimberg, M. Enriquez, J.-J. Baranes, *Transmission de la vie psychique entre générations*, Paris, Dunod.

BEAUCARNOT J.-L., (1988), *Les noms de famille et leurs secrets*, Paris, Robert Laffont, coll. « Documento », 2013.

BECK F., RICHARD J.-B., GUIGNARD R., LE NÉZT O., SPILKA S., 2015 (mars), « Les niveaux d'usage des drogues en France en 2014 », in OFDT, *Tendances*, n°99.

BERGERET J., 1979, *Abrégé de psychologie pathologique théorique et clinique*, Paris, Masson, 3<sup>ème</sup> édition.

BERGERET J., FAIN M., 1981, *Le psychanalyste à l'écoute du toxicomane*, Bordas, Paris, Dunod.

BERGERET J., 1996, *Toxicomanie et personnalité*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? ».

BERGSON H. (1938), *La pensée et le mouvant*, Paris, PUF, 2005.

BION W.R. (1965), *Transformations. Passage de l'apprentissage à la croissance*, Paris, PUF, 1982.

BÖSZÖRMÉYI-NAGY I., SPARK G.M., 1973, *Invisible Loyalties*, New York, Harper and Row.

BRELET F., 1996, *Le T.A.T Fantasma et situation projective*, Paris, Dunod.

BRUSSET B., 2006, « Névroses et états-limites », in Chabert C. et al., *Névroses et fonctionnements limites*, Paris, Dunod.

BRUSSET B., 2007, *Psychanalyse du lien*, Paris, PUF, coll. Le fil rouge.

BURROUGHS W. S., (1972), *Junky*, Paris, Éditions Gallimard, coll. folio, 2008.

CARTON S., CHABERT C., CORCOS M., 2011, *Le silence des émotions. Clinique psychanalytique des états vides d'affects*, Paris, Dunod.

CARTON S., 2011, « Silence des émotions, silence des affects dans les dépressions », in Carton S., Chabert C., Corcos M., *Le silence des émotions. Clinique psychanalytique des états vides d'affects*, Paris, Dunod, pp.1-76.

CASTRO D., SANTIAGO-DELEFOSSE M., 2001, in *Pratiques déontologiques en psychologie*, Revigny-sur-Ornain, Hommes et perspectives/Martin Media.

CAVERNI J.-P., 2001, « La déontologie dans la recherche expérimentale en psychologie : débats, enjeux et paradoxes », in sous la dir. de Castro D., Santiago-Delefosse M., *Pratiques déontologiques en psychologie*, Revigny-sur-Ornain, Hommes et perspectives/Martin Media, pp.77-10.

CHABEE-SIMPER S., 2005/2, « La somatisation ou l'anti-passage à l'acte dans le corps réel », *Imaginaire § Inconscient*, n° 16, pp.151-164.

CHABERT C., 1999, « Les fonctionnements limites, quelles limites ? », in André J., *Les états limites*, Paris, PUF, pp.93-122.

CHABERT C., BRELET-FOULARD F., 2003, *Nouveau manuel du TAT. Approche psychanalytique*, Paris, Dunod, 2<sup>ème</sup> édition.

CHABERT C., 2004, *Psychanalyse et méthodes projectives*, Paris, Dunod, Les topos.

CHABERT C. et al., 2006, *Névroses et fonctionnements limites*, Paris, Dunod.

CHABERT C., (dir.), 2009, *Traité de psychopathologie de l'adulte. Narcissisme et dépression*, Paris, Dunod.

CHABERT C., 2011, « Interdit d'éprouver », in Carton S., Chabert C., Corcos M., *Le silence des émotions. Clinique psychanalytique des états vide d'affects*, Paris, Dunod, pp.77-139.

CHABERT C., 2012a, *Le rorschach en clinique adulte. Interprétation psychanalytique*, Paris, Dunod, 3<sup>ème</sup> édition.

CHABERT C., 2012b, *La psychopathologie à l'épreuve du Rorschach*, Paris, Dunod, 3<sup>ème</sup> édition.

CHABERT C., 2013, « Perdre, abandonner, se retrouver », in Chabert C. (dir.), *Les séparations. Victoires et catastrophes*, Toulouse, Éditions Érès, pp.13-32.

CHAGNON J.-Y. et al., 2011/1, « Approche projective des angoisses et problématiques de perte en psychopathologie de l'enfant », *Psychologie clinique et projective*, n° 17, pp. 29-64.

CHOUVIER B., ROUSSILLON R., (dir.), 2010, *Corps, acte et symbolisation. Psychanalyse aux frontières*, Bruxelles, De Boeck Universités.

CICCONE A., 1999, *La transmission psychique inconsciente*, Paris, Dunod.

CIRILLO S., BERRINI R., CAMBIASO G., MAZZA R., 2006, *La famille du toxicomane*, Issy-les-Moulineaux, ESF éditeur.

CLAVIER B., 2013/2014, *Les fantômes familiaux. Psychanalyse transgénérationnelle*, Paris, Payot&Rivages, Petite Bibliothèque Payot.

CLAVREUL J., 1987, *Le désir et la loi. Approches psychanalytiques*, Paris, Denoël.

COHEN DE LARA A., 1999 (décembre), "Le vide et le blanc : traces d'une dépression masquée au Rorschach", in *Psychologie & Education*, n°39, pp.93-101.

COHEN DE LARA A., MARINOV V., MÉNÉCHAL J., 2000, *La névrose obsessionnelle. Contraintes et limites*, Paris, Dunod.

COHEN DE LARA A., 2013a, « Séparer pour mieux soigner : le travail du psychanalyste en institution spécialisée », in Chabert C. (dir.), *Les séparations. Victoires et catastrophes*, Éditions Érès, Toulouse, pp.71-89.

COHEN DE LARA A., 2013b, « Psychanalyses d'enfants et tendance antisociale », in Pechberty B., Houssier F., Chaussecourte P. (dir.), *Existe-t-il une éducation suffisamment bonne ?*, Paris, Éditions in Press, pp.91-106.

COHEN DE LARA A., DANON-BOILEAU L. (dir.), 2014a, *La destructivité chez l'enfant*, Paris, PUF.

COHEN DE LARA A., 2014b, « Supporter la destructivité », in Cohen de Lara A., Danon-Boileau L., *La destructivité chez l'enfant*, Paris, PUF, pp.147-162.

COHEN DE LARA A., 2014c, « Bernard Brusset. Enquête familiale et anamnèse, in Lebovici S., Soulé M., Diatkine R. (eds), *Nouveau traité de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent*, Tome I, Ch.31, PUF, 1995, 509-517 », in Chagnon J.-Y. (dir.), *40 commentaires de textes en psychologie clinique*, Paris, Dunod, pp.261-269.

COHEN DE LARA A., NICOLAS I., PHAM-SCOTTEZ A. et al., 2014d, "Troubles des conduites alimentaires, fonctionnement limite, adolescence : effets miroirs", in Corcos M., Pham-Scottez A., Speranza M. (dir.), *Troubles de la personnalité borderline à l'adolescence*, Paris, Dunod, pp.101-126.

COHEN DE LARA A., KERNIER de N., EMMANUELLI M. et al., 2014e, "Apports des méthodes projectives à la compréhension du fonctionnement psychique d'adolescents borderline", in Corcos M., Pham-Scottez A., Speranza M. (dir.), *Troubles de la personnalité borderline à l'adolescence*, Paris, Dunod, pp.331-354.

COHEN DE LARA A., 2015a, « Complexe d'Œdipe – Angoisse de castration – Complexe de castration », in Contou-Terquem (de) S. (dir.), *Dictionnaire FREUD*, Paris, Robert Laffont, pp.177-180.

COHEN DE LARA A., 2015b, « Culpabilité (sentiment inconscient de) », in Contou-Terquem (de) S. (dir.), *Dictionnaire FREUD*, Paris, Robert Laffont, pp.208-211.

COHEN DE LARA A., 2015c, « De l'exaltation de Paul Denis », in *Revue française de psychanalyse*, « Consolation. Dossier : J.-B. Pontalis », n°2, vol. 79, Paris, PUF, pp.583-590.

CORCOS M., Ph. JEAMMET, 2000, « Conduites de dépendance à l'adolescence : Aspects étiopathogéniques et cliniques, in *Encyclopédie Médico-chirurgicale Psychiatrie*, 37-216-G-30.

CORCOS M., FLAMENT M., JEAMMET Ph., 2003, *Les conduites de dépendance. dimensions psychopathologiques communes*, Paris, Masson.

CORCOS M., 2012 (mars), « Le vide devant soi. À partir de *La terreur d'exister* », in *Le carnet psy*, Dossier : *Actualités des états limites*, n°160, pp.42-45.

COURNUT J., 2000, « La transmission intergénérationnelle inconsciente », in Halfon O., Ansermet F., Pierrehumbert B., *Filiations psychiques*, Paris, PUF, pp.61-71.

COURTY P., 2010/2, « Les femmes toxicomanes ! ? Ça n'existe pas ! ? », in *VST – Vie sociale et traitements*, « Que faire avec les filles ? », n°106, Toulouse, Éditions Érès, pp.71-78.

DE MIJOLLA A., 1996, *Les visiteurs du moi, Fantômes d'identification*, Paris, Les Belles Lettres, 3<sup>ème</sup> édition.

DE MIJOLLA A. (dir.), 2002, *Dictionnaire international de la psychanalyse. Concepts, notions, biographies, œuvres, événements, institutions*, Vol. 2, M-Z, Paris, Calmann-Lévy.

DENIS A., 2001, « La condition temporelle », in *Revue française de psychanalyse*, « Destins du passé », n°3, Tome 65, Paris, PUF, pp.699-710.

DENIS P., 1996/4, « D'imagos en instances : un aspect de la morphologie du changement », in *Revue française de psychanalyse*, « L'épreuve du changement », n°60, Paris, PUF, pp.1171-1186.

DE ROUX I., SEGARD K., 2012, *La psychogénéalogie*, Paris, Eyrolles, 3<sup>ème</sup> édition.

DERRIDA J., 1993, *Khôra*, Paris, Éditions Galilée.

DERRIDA J., 1996, *Échographies de la télévision, entretiens filmés avec B. Stiegler*, Éd. Galilée-INA.

DERRIDA J., 1999, *Donner la mort*, Paris, Galilée.

DERRIDA J., 2001, « Substitutions », in sous la coordination M. Hautefeuille, *Toxicomanie et devenir de l'humanité*, Paris, Editions Odile Jacob, pp.81-108.

DUFOURMANTELLE A., 2015, *Défense du secret*, Paris, Éditions Payot & Rivages.

DOSTOÏEVSKI F., (1866), *Crime et châtiment*, Vol 1 et 2, Arles, Actes Sud, 1996.

DURAS M., 1987, *La vie matérielle. Marguerite Duras parle à Jérôme Beaujour*, Paris, P.O.L.

EIGUER A., 1987, *La parenté fantasmatique*, Paris, Dunod.

EIGUER A., 1991, « L'identification à l'objet transitionnel », in *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, « identifications », n°10, Paris, Centurion, pp.93-109.

EIGUER et al., 1997, *Le générationnel. Approche en thérapie familiale psychanalytique*, Paris, Dunod.

EIGUER A., 2006, *La part des ancêtres*, Paris, Dunod.

EMMANUELLI M., 2013, « Adolescence : se séparer de quoi, de qui ? », in Chabert C. (dir.), *Les séparations. Victoires et catastrophes*, Toulouse, Éditions Érès, pp.183-198.

FAIMBERG H., 2003, « Le mythe d'Œdipe revisité », in Kaës R. et al., *Transmission de la vie psychique entre générations*, Paris, Dunod, pp.150-169.

FERENCZI S., (1911), *Sur les addictions*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 2008.

FERENCZI S., (1968), *Transfert et introjection*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 2013.

FLAVIGNY C., 2011, *L'infantile, l'enfantin Les destins de la filiation*, Paris, PUF, coll. le fil rouge.

FREUD S., (1895), « L'esquisse d'une psychologie scientifique », in *Naissance de la Psychanalyse*, Paris, PUF, 1956.

FREUD S., (1911), « Remarques psychanalytiques sur un cas de paranoïa (Dementia paranoides) décrit sous forme autobiographique », in *Œuvres complètes Psychanalyse*, X, 1909-1910, Paris, PUF, 1993, pp.225-304.

FREUD S., (1915), *Métapsychologie*, Paris, « Quadrige », PUF, 2010.

FREUD S., (1921), *Psychologie des masses et analyse du moi*, Paris, « Quadrige », PUF, 2010.

FREUD S., (1925), « La négation », in *Revue française de psychanalyse*, Tome septième, N°2, Paris, 1934.

FREUD S., (1930), *Le malaise dans la civilisation*, Paris, Éditions Points, 2010.

FREUD S., (1933), XXXIIIe Leçon, « La féminité », in *Œuvres complètes Psychanalyse*, XIX, 1931-1936, Paris, PUF, 1995, pp.195-219.

FREUD S., (1939), *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, Paris, « Quadrige », PUF, 2011.

GICQUEL L., CORCOS M., 2003, « Addiction : histoire naturelle d'un concept », in Corcos M., Flament M., Jeammet Ph., *Les conduites de dépendance. dimensions psychopathologiques communes*, Paris, Masson, pp.25-40.

GIFFARD R., 2004, « Toxicomanie et mythe de famille « sans histoire » », in *Psychotropes. Revue internationale des toxicomanies et des addictions*, « Variations », vol. 10, n°1, Bruxelles, De Boeck, pp.7-17.

GRAVIÈRE C., 2001 (Novembre), *Toxicomanie et dépendances en milieu carcéral*, Mémoire de DEA Droits de l'Homme et libertés publiques, Poncela P. (dir.), Nanterre.

GREEN A., 1986, « La pulsion de mort, narcissisme négatif, fonction désobjectalisante », in *La pulsion de mort*, Premier Symposium de la Fédération Européenne de Psychanalyse (Marseille, 1984), PUF.

GREEN A., 1990, « De la tiercéité » dans Conclusion et perspectives, in *La psychanalyse : questions pour demain*, Monographie de la Revue française de psychanalyse, Paris, PUF, pp.243-277.

GREEN A., (1993), *Le travail du négatif*, Paris, Les éditions de minuit, 2011.

GREEN A., 2005, *Jouer avec Winnicott*, Paris, PUF.

GREEN A., 2009, *L'aventure négative. Lecture psychanalytique d'Henry James*, Paris, Hermann Editeurs.

GUYOTAT J., 1980, *Mort, naissance et filiation. Etude de psychopathologie sur le lien de filiation*, Paris, Masson.

GUYOTAT J., FÉDIDA P. (dir.), 1986a, *Généalogie et transmission*, Paris, Ed. G.R.E.U.P.P., ÉCHO-CENTURION.

GUYOTAT J., FÉDIDA P. (dir.), 1986b, *Actualités transgénérationnelles en psychopathologie*, Paris, Ed. G.R.E.U.P.P., ÉCHO-CENTURION.

HACHET P., 2004, « Cryptes et fantômes en toxicomanie », in Tisseron S. et al., *Le psychisme à l'épreuve des générations, clinique du fantôme*, Paris, Dunod, pp.97-121.

HACHET P., 2005, « La toxicomanie : du corps troué aux intrusions psychiques », in *Imaginaire et inconscient*, n°16 « Passer à l'acte », L'esprit du temps, pp.67-75.

HEGEL, G.W.F., 2012, *La raison dans l'Histoire. Introduction à la Philosophie de l'Histoire*, Paris, Pocket, Univers Poche.

JEAMMET P., 2005, « Le passage à l'acte », in *Imaginaire et inconscient*, n°16 « Passer à l'acte », L'esprit du temps, pp.57-63.

KAËS R., 1984, « La transmission psychique intergénérationnelle et intragroupale », in *Penser la famille, Actes des journées d'étude du COR*, Arles, Hopital J.Imbert ; <http://association.cor.free.fr/ActesCOR1984.pdf>

KAËS R., 1986, « Objets et processus de la transmission », in Guyotat J., Fédida P. (dir.), *Généalogie et Transmission*, Paris, Editions G.R.E.U.P.P, Echo-Centurion, pp.15-24.

KAËS R., 2002, « Le problème psychanalytique du générationnel : objet, processus et dispositifs d'analyse » in *Filigrane*, vol.11, n°1, pp.109-120.

KAËS R., FAIMBERG H. et al., 2003, *Transmission de la vie psychique entre générations*, Paris, Dunod.

KHOURY M., 2015 (mars), « Mensonge blanc, droit au secret et démenti », in *Revue française de psychanalyse*, « Mensonge. Dossier : Michel de M'Uzan », Tome LXXIX, 1, Paris, PUF, pp.92-107.

KURTS N., 2002, « L'objet », in De Mijolla A. (dir.), *Dictionnaire international de la psychanalyse. Concepts, notions, biographies, œuvres, événements, institutions*, Vol. 2, M-Z, Calmann-Lévy.

LACAN J., 1966, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », in *Écrits*, Paris, Éditions du Seuil, pp.531-583.

LAING R. D., (1969), *La politique de la famille*, Éditions Stock, 1972.

LAPLANCHE J., PONTALIS J.-B., 2002, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, Quadrige/PUF, 3<sup>ème</sup> édition.

LEFEBVRE A., TTHILLY C., 2002/1, « Aspects langagiers des productions au TAT : La prédication incomplète », in *Psychologie clinique et projective*, « Le T.A.T Vica Shentoub », n°8, pp.109-127.

LEFEBVRE A., VANDECASTEELE I., 2004/1, « Le saut dans le vide : approche clinique des enjeux psychiques de la prise de risque », in *Psychologie clinique et projective*, « Passages à l'acte », Vol. 10, pp.275-290.

LEFEBVRE A., 2005/1, « Avant-Propos », in *Psychologie clinique et projective*, « Le masculin », n°11, pp.5-7.

LEFEBVRE A., VANDECASTEELE I., 2006/1, « De la fragilisation à la rupture du lien social : approche clinique des impacts psychiques de la précarité et du processus d'exclusion sociale », in *Cahiers de psychologie clinique, « le symptôme »*, n°26, Bruxelles, de boeck, pp.137-162.

LEFEBVRE A., 2013 (mars), « Les familles, une histoire d'ombres et de secrets. L'éclairage projectif sur la filiation », in *Le carnet psy, Dossier : L'interprétation des épreuves projective. L'École de Paris : sources, déploiements, innovations*, n°169, pp.41-43.

LE POULICHET S., 2002a, « Les identifications addictives inconscientes », in Le Poulichet S. (dir.), *Les addictions*, Paris, PUF, 2<sup>ème</sup> édition, pp. 187-200.

LE POULICHET S., 2002b, « De la « substance psychique » au paradigme de l'addiction », in Le Poulichet S. (dir.), *Les addictions*, Paris, PUF, 2<sup>ème</sup> édition, pp.121-132.

LE POULICHET S., 2009, *Psychanalyse de l'informe. Dépersonnalisations, addictions, traumatismes*, Paris, Flammarion, coll. « Champs ».

LESOURNE O., *La genèse des addictions. Essai psychanalytique sur le tabac, l'alcool et les drogues*, Paris, PUF, 2007.

MARINOV V. (dir.), 2001, *Anorexie, addictions et fragilités narcissiques*, Paris, PUF.

MARINOV V., 2008 (1<sup>ère</sup> édition), *L'anorexie une étrange violence*, Paris, PUF, 2014, 2<sup>ème</sup> édition.

MARTY P., M. de M'UZAN, C. DAVID, 1963, *L'investigation psychosomatique*, Paris, PUF, « Quadrige », 2003.

MARTY P., 2011, *La psychosomatique de l'adulte*, Paris, PUF, coll. Que sais-je ?.

McDOUGALL J., 1982, *Théâtres du Je*, Paris, Gallimard, coll. Folio essais.

McDOUGALL J., 1989, *Théâtres du corps*, Paris, Gallimard.

McGOLDRICK M., GERSON R., 1994, *Génogrammes et entretien familial*, Paris, ESF Editeur, 2<sup>ème</sup> édition.

MÉNARD M., 1980, *Une histoire des mentalités religieuses aux XVIIe et XVIIIe siècles : mille retables de l'ancien diocèse du Mans*, Paris, Éditions Beauchesne.

MIRANDA L. de, 2009, *Une vie nouvelle est-elle possible ? Deleuze et les lignes*, Caen, Nous.

MOSCA F., GARNIER A.-M., 2005/ 3, « Le génogramme, outil de base en pédopsychiatrie », in *Thérapie familiale, Médecine & Hygiène*, vol.26, pp.247-258.

MOURAS J.-P., 2012, « Soumissions marginales : à la recherche d'un temps perdu ou encore quelle clinique des addictions ? », in Douville O. (dir.), *Clinique psychanalytique de l'exclusion*, Paris, Dunod, pp.209-242.

MUCCHIELLI R., 1968, *La dynamique du Rorschach*, Paris, PUF.

M'UZAN M. de, 2004/2 (mai), « Addiction et problématique identitaire : le « tonus identitaire de base » », in *Revue Française de Psychanalyse, « Addiction et dépendance »*, Tome LXVIII, Paris, PUF, pp.591-597.

NACHIN C., 2010, *À l'écoute des fantômes*, Bruxelles, éditions Fabert – yapaka.be, 2<sup>ème</sup> édition.

NANCY J.-L., 1997, *Hegel. L'inquiétude du négatif*, Paris, Hachette.

NAYROU F., PAPAGEORGIOU M., 2011/1, « Avant-propos », *Revue française de psychosomatique*, n°39, pp.5-8.

OLIEVENSTEIN C., 1973, *Écrits sur la toxicomanie*, Paris, Éditions Universitaires, coll.« Psychotèque ».

OLIEVENSTEIN C., 1987, *Le non-dit des émotions*, Paris, Éd. Odile Jacob, 2000.

OLIEVENSTEIN C., 1997 (Novembre), « Le toxicomane domestiqué », in *Le monde diplomatique*, n°524- 44<sup>ème</sup> année, Paris, pp.22.

OLLIÉ-DRESSAYRE J., MÉRIGOT D., 2001, *Le génogramme imaginaire. Liens du sang, liens du cœur*, Issy-les-Moulineaux, ESF éditeur.

OLLIÉ-DRESSAYRE J., MÉRIGOT D., 2005/3, « Du génogramme filiatif au génogramme imaginaire », in *Thérapie familiale, Revue internationale en approche systémique*, vol.26, Genève, Médecine & Hygiène, pp.259-269.

PAGES-BERTHIER J., 2005, « Personnalité et toxicomanie : approche psychanalytique », in Angel P., Richard D., Valleur M., Chanard E., *Toxicomanies*, Paris, Masson, pp.177-185.

PIRLOT G., 2009, *Déserts intérieurs. Le vide négatif dans la clinique contemporaine, le vide positif de « l'appareil d'âme »*, Toulouse, Éditions Érès, coll. « Transition ».

PIRLOT G., 2010a, *Psychanalyse des addictions*, Paris, Armand Colin.

PIRLOT G., 2010b, *La psychosomatique entre psychanalyse et biologie*, Paris, Armand Colin.

PIRLOT G., CUPA D., 2012, *André Green. Les grands concepts psychanalytiques*, Paris, PUF.

PONTALIS J.-B., 1977, *Entre le rêve et la douleur*, Paris, Éditions Gallimard.

PONTALIS J.-B., 2013, *Marée basse marée haute*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « folio ».

PRESS J., 2001, « Mécanismes de répression, travail de contre-transfert et processus de somatisation », in *Revue française de psychanalyse*, « La répression », n°1, Tome 65, Paris, PUF, pp.85-100.

RAUSCH DE TRAUBENBERG N., 1976, *La pratique du Rorschach*, Paris, PUF, 3<sup>ème</sup> édition.

RICHARD D., SENON J.-L., 2000, *Dictionnaire des drogues, des toxicomanies et des dépendances*, Paris, Larousse, pp. 6-8.

RICHARD D., 2005, *Les drogues*, Paris, Armand Colin.

ROMAN P., 2001/1, « Des enveloppes psychiques aux enveloppes projectives : travail de la symbolisation et paradoxe de la négativité », in *Psychologie clinique et projective*, « Hommage à Didier Anzieu », Vol. 7, pp.71-84.

ROMAN P., 2006, *Les épreuves projectives dans l'examen psychologique*, Paris, Dunod.

ROMAN P., 2013 (mars), « La contribution des épreuves projectives à l'expertise judiciaire : de l'intérêt clinique à la nécessité éthique », in *Le carnet psy*, Dossier : « L'interprétation des épreuves projective. L'École de Paris : sources, déploiements, innovations », n°16, pp.38-40.

ROMAN P., LEMPEN O., 2013, « Traumatisme et restes à symboliser : une contrainte à créer ? », in Dumet (de) N. (dir.), *De la maladie à la création*, Toulouse, Éditions Érès, pp.93-107.

ROMAN P., 2014/1, « La recherche en psychopathologie et psychanalyse. Un défi clinique, entre créativité et aporie », in *Recherches en psychanalyse*, n°17, pp.54-62.

RONELL A., 2009, *Addict. Fixions et narcotextes*, Montrouge, Bayard.

ROUCHY J.-C., 2004, « Secret intergénérationnel : transfusion, gardien, résurgence », in Tisseron S. et al., *Le psychisme à l'épreuve de générations, clinique du fantôme*, Paris, Dunod, pp. 143-174.

ROUDINESCO E., PLON M., 2006, *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, Fayard, 3<sup>ème</sup> édition.

ROUSSILLON R. (1999), *Agonie, clivage et symbolisation*, Paris, PUF, coll. Quadrige, 2008.

ROUSILLON R., 2010, « Corps et actes messagers », in Chouvier B., Roussillon R. (dir.), *Corps, acte et symbolisation. Psychanalyse aux frontières*, Bruxelles, De Boeck Universités.

SCHENCKERY S., 2005/1, « Les aléas du « masculin » et du « féminin » chez les hommes dépendants à l'héroïne par voie intraveineuse », in *Psychologie clinique et projective*, Toulouse, Éditions Érès, n°11, pp.137-160.

SCHENCKERY S., 2006, « La toxicomanie : une clinique de la mouvance », in Chabert C., Ciavaldini A., Jeammet P., Schenckery S., *Actes et dépendances*, Paris, Dunod, pp. 171-208.

SHENTOUB V., RAUSCH DE TRAUBENBERG N., 1982, « Tests de projection de la personnalité », in *Encyclopédie médico-chirurgicale*, 37190 A 10.

SHENTOUB V. et al., 2003, *Manuel d'utilisation du TAT : approche psychanalytique*, Paris, Dunod.

SIMMA-DURAND L., 2002/1, « Grossesse et drogues illicites », in *Déviance et Société*, vol.26, Genève, Médecine & Hygiène, pp.105-126.

SMADJA C., 1995, « Les procédés autocalmants ou le destin inachevé du sadomasochiste », in *Revue française de psychanalyse*, n°8, pp.55-89.

SMADJA C., 2010, « La dépression essentielle, trace négative de la mémoire psychosomatique », in Chouvier B., Roussillon R. (dir.), *Corps, acte et symbolisation. Psychanalyse aux frontières*, Bruxelles, De Boeck Universités.

STOCCO P., 2007/3, « Les femmes toxicomanes et le dimension familiale : traitement et questions éthiques », in *Psychotropes*, vol. 13, Bruxelles, De Boeck Supérieur, pp.251-265.

SZWEG G., 1993, « Les procédés autocalmants », in *Revue française de psychosomatique*, pp.27-51.

TAIEB O., 2011, *Les histoires des toxicomanes. Récits et identités dans les addictions*, Paris, PUF, coll. Le fil rouge.

TISSERON S., 2000, « Le chien et le parapluie. Les processus de symbolisation entre les générations », in Halfon O., Ansermet F., Pierrehumbert B., *Filiations psychiques*, Paris, PUF, pp. 117-129.

TISSERON S., 2004a, « Les images psychiques entre les générations », Tisseron S., *Le psychisme à l'épreuve des générations, clinique du fantôme*, Paris, Dunod, pp.123-144.

TISSERON S., 2004b, « Introduction : La psychanalyse à l'épreuve des générations », in *Le psychisme à l'épreuve des générations, clinique du fantôme*, Paris, Dunod, pp.1-22.

TOROK M., 1968, (Maladie du deuil et fantasme du cadavre exquis), in *Revue française de psychanalyse*, 32, Paris, PUF, pp. 715-733.

TORT M., 1986, « L'argument généalogique », in Guyotat J., Fédida P. (dir.), *Généalogie et Transmission*, Paris, Éditions G.R.E.U.P.P, Echo-Centurion, pp.89-105.

TOUBOUL-COMPAGNON M., 1986, « Transmission et savoir », in Guyotat J., Fédida P. (dir.), *Généalogie et Transmission*, Paris, Éditions G.R.E.U.P.P, Echo-Centurion, pp.33-40.

ULIVUCCI C., 2010, *Psychogénéalogie des lieux de vie. Ces lieux qui nous habitent*, Coll. Petite Bibliothèque Payot, Paris, Éditions Payot & Rivages.

VALLERAND R.J., HESS U. (dir.), 2000, *Méthodes de recherche en psychologie*, Montréal-Paris, Gaëtan Morin Editeur.

VARESCON I., 2005, *Psychopathologie des conduites addictives. Alcoolisme et toxicomanie*, Paris, Belin.

VARESCON I. (dir.), 2015, *Le psychologue en addictologie*, Paris, Éditions In press.

VARGIONI J., 2013 (mars), « André Green. Les grands concepts psychanalytiques de Dominique Cupa, Gérard Pirlot », in *Le carnet psy*, n°169, pp.14-16.

VENISSE J.-L. et coll., 1999, « Objets de la psychiatrie », in *Les nouvelles addictions*, Paris, Masson.

VERA OCAMPO E., 1989, *L'envers de la toxicomanie. Un idéal d'indépendance*, Paris, Éditions Denoël.

WACHTEL E. F., 1982 (july), « The Family psyche over three generations : the genogram revisited », in *Journal of Marital and Family Therapy (JMFT)*, vol.8, Issu 3, pp.335-343.

WINICOTT D.W. (1958), *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Éditions Payot, 1969.

WINNICOTT D. W., (1956), « La tendance antisociale », in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Éditions Payot, 1969, pp.292-302.

WINNICOTT D.W. (1965), *La famille suffisamment bonne*, Paris, Éditions Payot & Rivages, 2010.

WINICOTT D.W. (1969), *Les objets transitionnels*, Paris, La petite bibliothèque Payot, 2010.

WINNICOT D.W. (1971), *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, 1975.

---

Journée de l'UNIL, 14 novembre 2014, *L'arbre généalogique : regard psychanalytique et systémique*, Lausanne.

# INDEX des mots

## A

addiction, 2, 7, 25, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 40, 43, 90, 196,  
205, 223, 345, 347, 370

## D

dépendance, 1, 3, 1, 8, 20, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 37, 44,  
48, 49, 51, 53, 54, 56, 75, 83, 84, 85, 88, 89, 90, 91,  
93, 99, 105, 108, 110, 112, 113, 115, 119, 120, 121,  
125, 140, 143, 168, 170, 173, 174, 176, 179, 184, 189,  
196, 202, 204, 205, 213, 217, 218, 223, 233, 234, 242,  
249, 250, 254, 255, 256, 257, 259, 260, 261, 267, 270,  
271, 273, 274, 276, 278, 287, 294, 295, 298, 300, 308,  
315, 316, 317, 323, 324, 328, 332, 333, 337, 338, 339,  
340, 341, 344, 351, 356, 364, 367, 371, 61, 64, 88,  
100, 102, 511

## F

filiation, 1, 2, 8, 18, 49, 55, 59, 64, 65, 66, 67, 69, 73, 78,  
86, 87, 88, 90, 91, 102, 103, 104, 112, 148, 171, 175,  
200, 201, 202, 204, 213, 227, 231, 324, 330, 332, 333,  
353, 357, 366, 368, 370

## G

génosociogramme, 1, 3, 1, 9, 11, 12, 13, 20, 129, 132,  
141, 145, 148, 149, 150, 151, 152, 155, 161, 163, 165,  
166, 169, 175, 183, 184, 187, 188, 189, 195, 198, 199,  
201, 202, 203, 205, 206, 207, 208, 209, 213, 214, 217,  
218, 221, 223, 225, 226, 234, 239, 240, 247, 249, 251,  
252, 253, 254, 255, 257, 262, 266, 267, 269, 270, 273,  
277, 279, 280, 284, 285, 287, 288, 289, 294, 295, 299,

300, 306, 309, 310, 311, 318, 319, 321, 322, 323, 324,  
326, 327, 329, 330, 339, 356, 3, 6, 8, 21, 80, 95

## I

identification, 8, 9, 13, 21, 41, 47, 52, 53, 54, 55, 56, 66,  
67, 72, 75, 76, 78, 80, 81, 82, 86, 87, 115, 116, 117,  
118, 119, 121, 143, 155, 157, 160, 183, 184, 185, 186,  
187, 200, 201, 205, 213, 215, 216, 217, 224, 236, 237,  
240, 241, 242, 243, 245, 254, 255, 267, 268, 269, 270,  
281, 286, 295, 296, 297, 299, 300, 311, 321, 322, 323,  
324, 325, 328, 331, 332, 365, 366, 23, 26, 28, 29, 33,  
34, 39, 55, 57, 59, 60, 66, 67, 68, 71, 72, 89, 92, 93,  
97, 104, 490, 494, 495, 500, 502, 505, 506, 510

## N

négatif, 1, 8, 9, 20, 41, 77, 80, 82, 83, 85, 93, 94, 95, 96,  
97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 108, 109,  
110, 111, 113, 117, 173, 187, 218, 224, 292, 302, 308,  
314, 337, 367, 371, 372, 30, 58, 104, 114, 499

## R

Rorschach, 1, 2, 10, 11, 12, 20, 129, 141, 153, 156, 157,  
158, 160, 161, 162, 163, 165, 166, 172, 175, 177, 179,  
181, 184, 189, 190, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 214,  
215, 216, 217, 218, 233, 234, 235, 236, 237, 239, 241,  
243, 248, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 268, 273, 277,  
288, 290, 294, 296, 298, 299, 305, 308, 314, 348, 360,  
362, 363, 371, 372, 4, 11, 21, 32, 39, 43, 53, 63, 64,  
72, 78, 85, 87, 96, 107, 488, 501, 502, 507

## S

subjectivation, 20, 64, 65, 66, 99, 102, 108, 177, 218,

238, 266, 270, 294, 323, 331, 333, 342, 351

symbolisation, 10, 11, 12, 20, 35, 36, 37, 39, 40, 41, 44,

45, 56, 67, 72, 74, 77, 79, 80, 87, 101, 102, 103, 113,

114, 152, 153, 154, 157, 172, 173, 175, 189, 208, 209,

212, 234, 239, 261, 262, 263, 266, 267, 289, 294, 298,

308, 310, 323, 330, 344, 346, 362, 373, 374, 375, 24,

25, 57, 90, 96

## T

TAT, 1, 2, 11, 12, 20, 129, 141, 158, 160, 161, 162, 163,

165, 166, 172, 177, 179, 181, 182, 184, 189, 190, 207,

208, 209, 210, 211, 212, 214, 216, 217, 233, 234, 235,

236, 237, 240, 242, 243, 244, 261, 262, 264, 265, 266,

269, 288, 292, 294, 295, 297, 298, 299, 305, 308, 310,

311, 314, 328, 348, 362, 369, 374, 4, 11, 17, 21, 53,

72, 87, 96, 118, 488, 502, 508

transgénérationnelle, 8, 40, 57, 63, 64, 69, 81, 82, 85, 91,

93, 101, 103, 117, 121, 166, 175, 183, 202, 205, 218,

226, 306, 331, 338, 343, 351, 352, 354, 363

transmission, 1, 2, 5, 7, 8, 13, 19, 20, 39, 40, 49, 50, 55,

57, 58, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 72, 73,

74, 75, 81, 82, 85, 87, 91, 93, 101, 102, 103, 104, 109,

114, 143, 148, 175, 183, 200, 201, 202, 213, 255, 275,

284, 300, 302, 307, 323, 324, 331, 335, 336, 338, 343,

351, 352, 354, 356, 359, 362, 364, 368, 73

## V

vide psychique, 1, 3, 1, 13, 18, 19, 101, 168, 171, 177,

302, 307, 312

# **ANNEXES**

## *Preamble*

Chaque groupe d'annexes qui suit est constitué par une étude de cas comportant :

- le géosociogramme dessiné par le sujet en deux points de regard : l'un présentant la vue d'ensemble par rapport à la feuille de dessin, l'autre présentant une focalisation sur le géosociogramme;
- la reproduction de ce dernier par ordinateur sous deux formats : l'un concernant les éléments marquants de l'histoire (décès, drogue...); l'autre concernant les ententes ou mésententes représentées par le sujet. Nous avons respecté les placements organisés par les sujets eux-mêmes. Il apparaît que le symbole utilisé pour représenter les hommes diffère sur le logiciel de l'ordinateur – nous n'avons pas réussi à changer cette donnée – : au lieu d'un triangle, comme nous l'avons suggéré aux sujets rencontrés, se figure un carré ;
- les réponses au Rorschach cotées, suivies d'un récapitulatif du psychogramme et du psychogramme dans son ensemble ;
- les récits du TAT suivis de la feuille de dépouillement annotée ;
- de l'analyse détaillée des protocoles du Rorschach et du TAT.

Nous n'avons pas choisi de retracer les géosociogrammes de façon « corrigée » à l'ordinateur. Il nous a semblé que ces derniers prenaient sens dans la mesure où ils étaient de représentations propres du sujet à un moment de nos rencontres. Il n'y a pas de tracé juste de l'arbre généalogique dans le cadre de cette recherche, autrement dit, il existe seulement celui du sujet rencontré.

## Annexe 1

### Attestation de consentement

Je soussigné(e), ..... déclare accepter librement et de façon éclairée de participer comme sujet volontaire à la recherche menée par Flora Boirin-Fargues, doctorante et psychologue clinicienne, dans le cadre d'une thèse de doctorat au sein du laboratoire de l'Unité Transversale de Recherche Psychogénèse et Psychopathologie (UTRPP) de l'Université Paris-Nord 13.

Engagement du sujet volontaire. Je suis informé(e) que la recherche implique trois rencontres : un entretien clinique avec construction du sociogénogramme, la passation de deux épreuves projectives, et un entretien de restitution.

Liberté du sujet volontaire. Je suis informé(e) que je garde, même après avoir signé cette attestation de consentement, le droit d'interrompre à tout moment ma participation à l'étude sans avoir à me justifier et sans encourir aucune responsabilité ni conséquence.

Information du sujet volontaire. Je suis informé(e) que j'ai la possibilité d'obtenir des informations supplémentaires concernant cette recherche auprès de la doctorante, et ce dans la limite des contraintes du plan de la recherche.

Rémunération du sujet volontaire. Je sais que je ne suis pas rémunéré(e) pour ma participation à la recherche.

Garantie de confidentialité des informations. Toutes les informations me concernant seront conservées et traitées de façon anonyme, tant pour l'archivage que pour la publication scientifique.

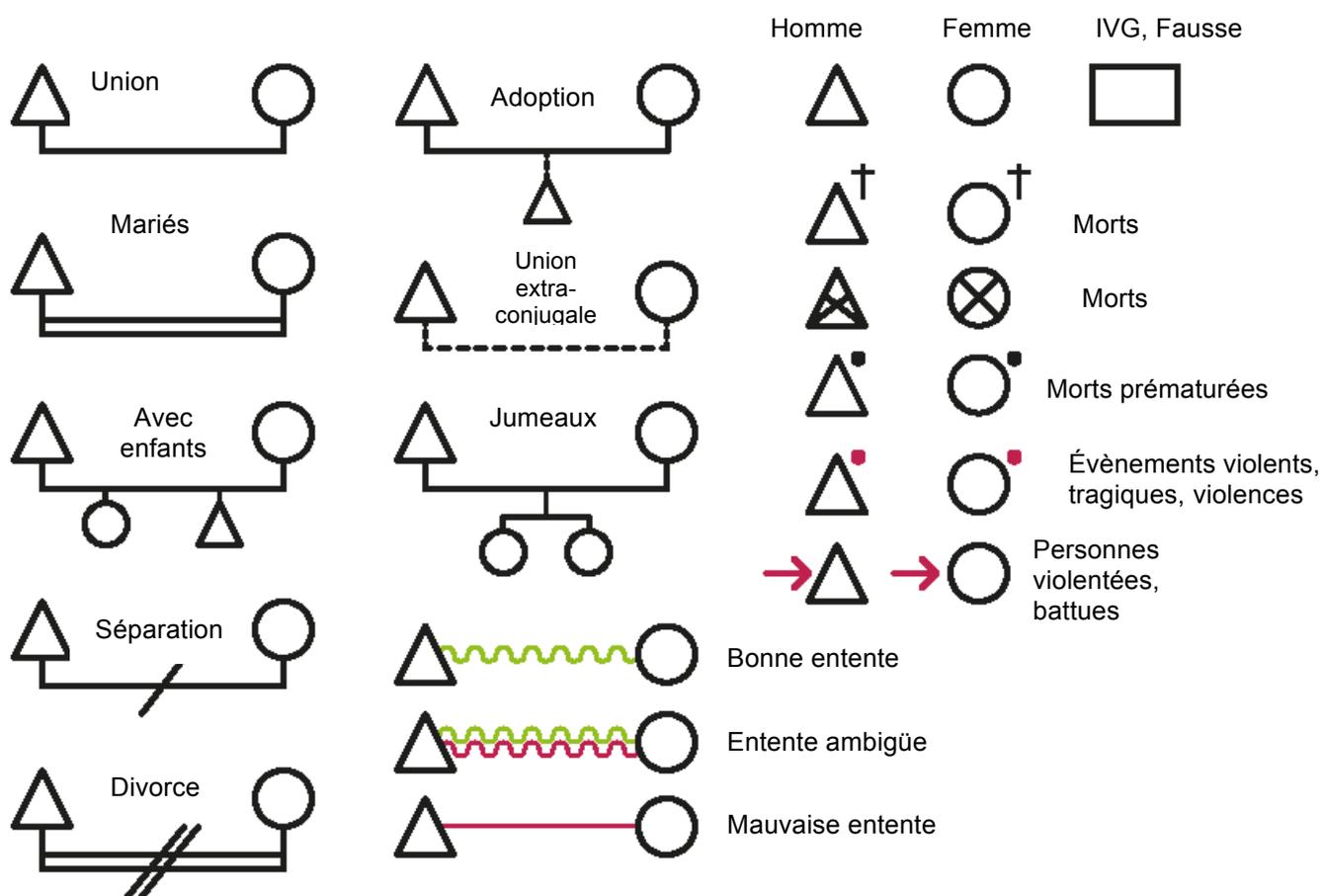
*Fait en deux exemplaires, l'un remis au sujet, l'autre conservé par la doctorante-psychologue.*

Sujet volontaire participant à la recherche  
Mme, M .....  
Fait le ..... à .....

La doctorante en psychologie  
Mme Flora Boirin-Fargues

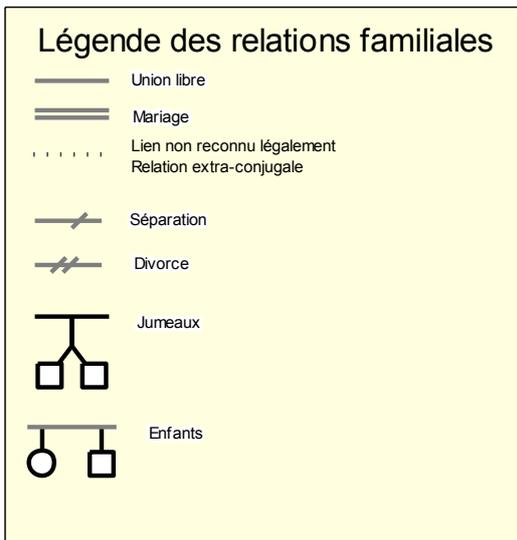
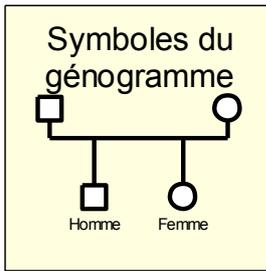
## Annexe 2

### Symboles proposés aux sujets pour le génosociogramme



## Annexe 3

### Légende des symboles utilisés dans le génosociogramme par ordinateur

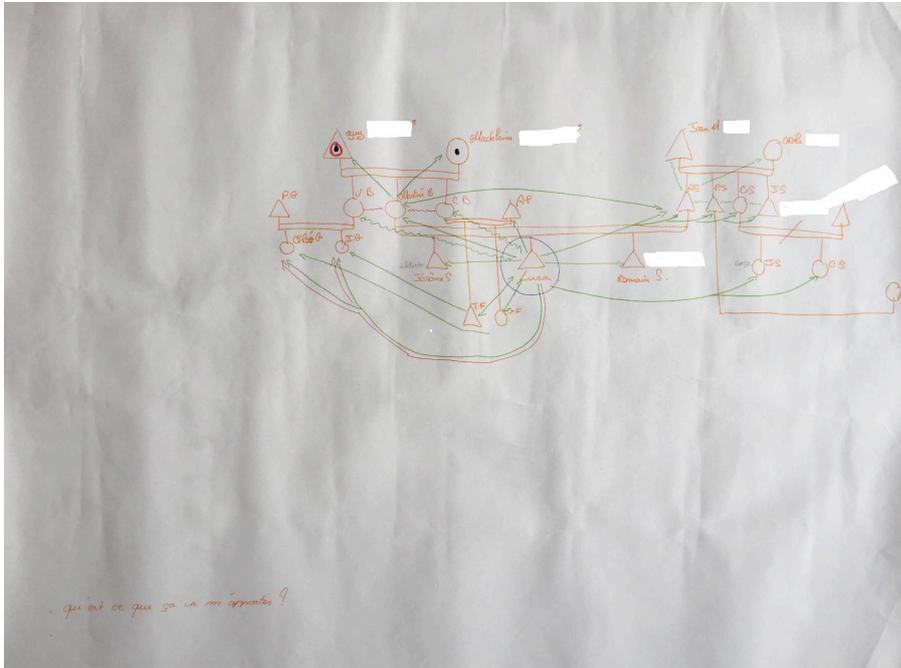




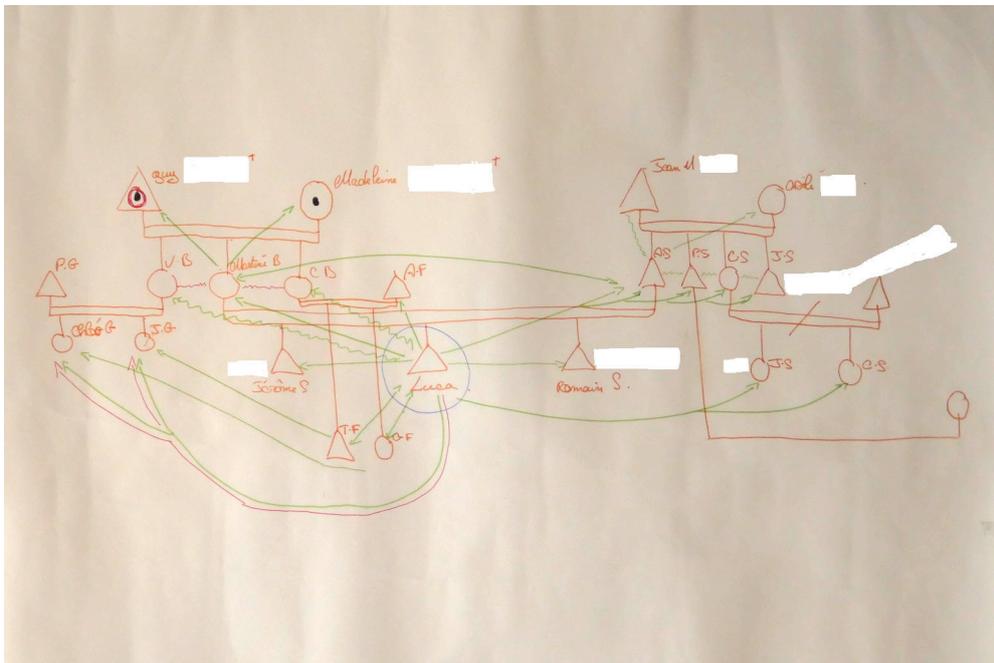
## Annexe 4

LUCA

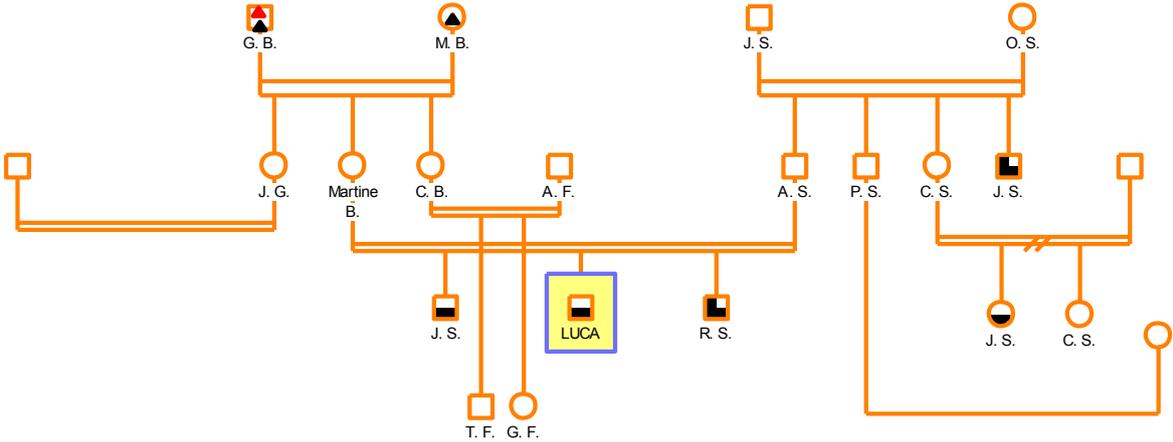
Génosociogramme de Luca par Luca – Vue pleine



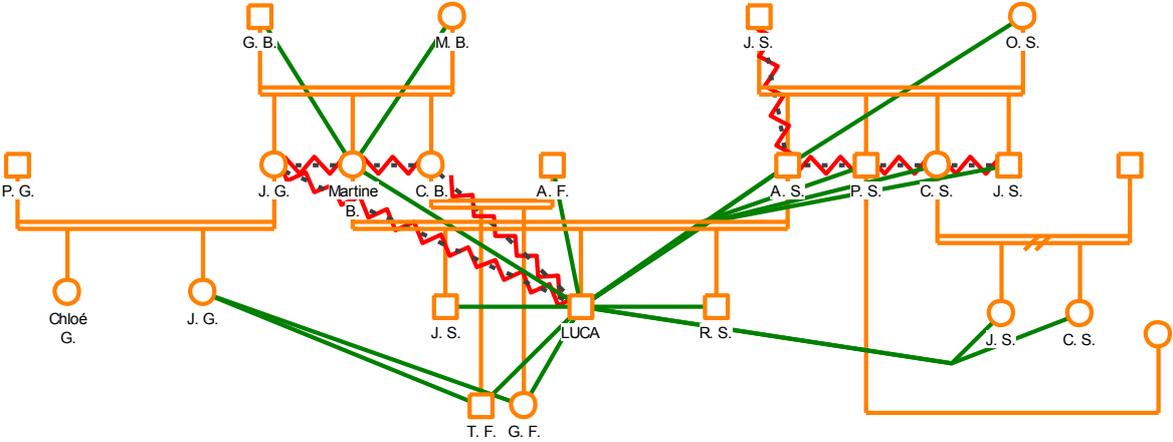
Génosociogramme de Luca par Luca – Zoom



Génosociogramme de Luca des évènements marquants :



Génosociogramme de Luca avec la qualité des liens :



## Rorschach

Luca débite à vive allure ses réponses, nous mettant dans la difficulté de tout noter, nous serons obligés de lui demander au TAT d'aller plus lentement.

<p><u>Planche I</u> : 7''</p> <p>1 - Euh, ça, ça me fait penser tout de suite à un... un... fox, j'ai le nom en anglais, à un renard...</p> <p>2 - à un masque</p> <p>3 – sorte de loup</p> <p>4 – un masque qu'on met sur le nez</p> <p>5 – un loup avec les oreilles pointues</p>	<p>Un renard qui épie, un renard qui ne veut pas qu'on le reconnaisse, quelque chose d'assez furtif</p> <p>Il pointe les yeux dans les parties blanches centrales</p> <p>Il pointe les oreilles pointues dans le Dd sup</p>	<p>G F<sup>-</sup> A</p> <p>Gbl F+ Masque</p> <p>G F+/- A</p> <p>G kob Masque → persévération</p> <p>D/G F<sup>-</sup> A</p>
<p><u>Planche II</u> : 18''</p> <p>6 – sorte de vaisseau, avec, oui.... hum</p>	<p>Ça m'a fait penser à un vaisseau par ce que le rouge du bas représente le chaud, la chaleur et celui du haut, du devant qui avance.</p> <p>Ça aurait pu être plein de choses mais pour le coup ... et là j'avais pas pensé</p> <p>Rép Add. : c'est une forme d'avion (Dbl milieu)</p>	<p>G CF<sup>-</sup> Obj → kob</p> <p>Rép Add Dbl F+ Obj</p>
<p><u>Planche III</u> : 4''</p> <p>7 – deux femmes en train de s'occuper de.. de faire une activité.... Hum...</p>	<p>J'avais vu des femmes, elles sont un peu courbées parce que ... comme si... deux femmes africaines en train de laver du linge dans une rivière. Après y a plein de... la forme rouge, il y a la forme de la poitrine et les talons aiguilles (en parlant des formes des deux</p>	<p>G K H Ban</p>

	femmes). Pointe le rouge du milieu : c'est la forme des dessous féminins et la couleur rouge représente bien ces habits.	Rép Add : <i>D FC <sup>-</sup> Elem</i>
<u>Planche IV</u> : 12'' Rit		
8 – un géant avec une toute petite tête, un grand géant	Un géant, pourquoi parce que là ça fait les gros pieds, puis plus on monte, plus c'est petit, là les bras (D lat), là la queue (Dinf) comme Gozilla, avec la petite tête qui nous fait face, regarde de haut. Pieds (D lat inf), ça ressemble à des chaussons	G F+ (H) →Clob
<u>Planche V</u> : imm.		
9 – à un papillon		G F+ A Ban
<u>Planche VI</u> : 25''		
10 – ça me dit pas grand- chose ça déjà... ça va plus me faire penser à une arme, une sorte d'arme du Moyen- âge, une masse d'arme	Pourquoi une arme ? parce que.... Je trouve que ça représentait un manche au milieu. Dans mon idée c'est une arme avec laquelle on peut taper et faire du mal, des dégâts avec les pics sur le côté, quelque chose qui fait mal.	Equivalent Choc (Clob)  G ClobF Obj
<u>Planche VII</u> : 17''		
11 – à deux, deux lapins, deux sortes de lapins avec les grandes oreilles au-dessus, qui se regardent	Là, l'impression de grandes oreilles, après le faciès représente pas vraiment, ce serait une caricature de lapin.	G conf.(ou DG) kan <sup>-</sup> A

<p><u>Planche VIII</u> : 17'' &gt; 12 – plus un animal qui marche, il y a un reflet, qui marche sur des rochers  13 – y a de l'eau  14 – sorte de petite bête, il y a ses quatre pattes</p>	<p>Ici, vraiment l'impression de reflet sur de l'eau, d'un animal qui marche sur le paysage, sur les rochers (D rose orangé) en dessous de lui, qui sont eux aussi refléter dans l'eau (D bleu). On voit vraiment les quatre pattes.</p>	<p>D kan A Ban → E  D CF<sup>-</sup> Elément  Dd/D F+ A</p>
<p><u>Planche IX</u> : Merci alors. 7''  15 – un sablier en fait, bon, qui est très décoré. Un sablier et là ça coule, un sablier oui.</p>	<p>Là, c'est un sablier. Avec la forme arrondie au milieu et on voit, je vois quelque chose qui s'écoule ici, vers le rétrécissement (Dd bleu central). Un sablier bien décoré.</p>	<p>Formation réactionnelle  G FC<sup>-</sup> Obj →kob</p>
<p><u>Planche X</u> : ++ 30'' (mouvement de tête, hum..)  16 – Y a deux taches qui me font penser à un feu d'artifice, plus un feu d'artifice, mais la forme elle-même... plus un feu d'artifice avec toutes les couleurs....  17 – ça me fait penser à un autre truc, c'est marrant, surtout cette partie là, j'ai l'impression que c'est un corps humain  18 – à l'intérieur d'un corps de femmes, plus l'appareil génital avec les trompes phall.. et les ovaires, l'utérus. Ça ressemble vraiment à ça.</p>	<p>J'avais vu, avec toutes les couleurs, ça me fait penser à un feu d'artifice les deux taches bleues (D bleu lat) ça peut faire penser à des boules qui explosent  D bleu et vert centraux  et après aussi le milieu (D vert central) ça me faisait penser à l'appareil génital d'une femme, à ce qui donne la vie.  D central bleu : ça aurait pu faire penser à la poitrine et le haut n'est pas représenté.</p>	<p>Equivalent choc couleurs  G FC Feu artif. → kob  Rép Add : <u>D kob Elem</u>  D/G K<sup>-</sup> Anat Critique subjective  D F<sup>-</sup> Hd/Sexe  Rép Add <u>D F+ Hd</u></p>

À la fin de la première épreuve, il nous dit qu'il y a beaucoup « d'autres choses auxquelles ça lui fait penser, surtout des insectes »

Épreuve des choix :

+ : IX : « j'aime bien celle-ci au niveau des couleurs »

I : « au niveau de la représentation, le loup j'aime bien aussi, je trouve que c'est assez expressif »

III: « elle est sympa ». Il aime la représentation des femmes, « les deux couleurs rouge et noir vont bien ensemble, et la représentation et ce sont les couleurs des femmes. L'image est assez jolie »

- : II : « J'ai eu un peu plus de mal à dire ce que je voyais et ça représente, surtout celle-ci (planche 2), je la trouve pas assez ciblée, pas assez.... Elle me représente beaucoup moins que les autres »

VII : « J'aime pas forcément l'image, je la trouve pas très, pas très bien faite même si c'est que du hasard ces taches. L'image que j'en ai est pas, ça me plaît pas, elle me plaît pas énormément ».

**Psychogramme**

R : 18	G : 10	G% = 77,77%	F = 9 (4-, 4+, 1+/-)	A : 7	F% 50%
	Gbl : 1				F+% 50%
	D/G : 3		K : 2 (dont 1F <sup>-</sup> )		A%38,88%
	D : 3	D% = 25%	kan : 2 (dont 1F <sup>-</sup> )		
	Dd/D : 1		kob : 1		
			FC : 2 (dont 1F <sup>-</sup> )	H : 1	H% 11,11%
			CF : 2	(H) : 1	
			Clob F : 1	Hd : 1	
				Obj : 4	Ban : 3
				Masque : 2	
				Anat : 1	
				Sexe : 1	
				Élém : 1	
				Feux art. : 1	
				Aéro : 1	
Tps total : 15'				Fé 88,88%	
Tps/rép : 56''				Fé+% 46,87%	
Tps lat.moyen : 14''					
T.A. <u>G, D, Dd, Dbl</u>					
T.R.I. 2K / 3ΣC					
F. Compl 3 (2kan+1kob) / 0ΣE					
RC% = 7/18 = 38,88%					

Tableau 1 : Qualités des réponses globales

	Simple	Vague	Impressionniste	Élaboré
Réponses	1 ;2 ;4 ;5 ;8 ;9 ;16	3 ;6 ;10 ;13 ;14	12 ;15	11 ;18
Tendances			→17	→7

R < norme

G% > norme

F% = norme

A% < norme

RC% = norme

D% < norme

F+% < norme

H% < norme (tout juste)

Ban < norme

NOM : Luca

Date :

ÂGE : 28 ans

QI ou NC :

Motif de l'examen : Recherche thèse

---

### PSYCHOGRAMME

<b>R : 18</b>	<b>Nombre</b>	<b>%</b>	<b>Somme des F</b>				
Tps total 15'	G 10	= 77,77%	F+ 4	F% 50%	A 7		
					Ad A% 38,88%		
Tps/rep 56''	Gbl 1		F- 4	F+% 50%			
				F%e 88,88%			
Tps lat moy 14''	D/G 3		F+/- 1	F+%e 46,87%			
D 3	= 22,22%			H 1 H% 11,11%			
Dd/D 1			K 2		Hd 1		
					(H) 1		
			kp				
			kan 2		Elem 1		
			kob 1		Sexe 1		
					Obj 4		
			FC 2		Anat 1		
			CF 2		Géo		
			C		Masque 2		
					Sc		
			FE		Abstr		
			EF		Autres		
			E				
							Ban 3
			FClob				
			ClobF 1				
			Clob				
T.A. G, D					<b>Elem qualit</b>		
T.R.I. 2K / 3ΣC					Choc		
F. Compl 3 (2kan+1kob) / 0ΣE					Eq. Choc 2		
RC% = 7/18 = 38,88%					Persev <b>tendance</b>		
					Rem. Sym.		
			Choix + 1, 9 et 2		Rem. C		
			Choix - 2 et 7		Crit. Subj 1		
					Crit. Obj		
					Descriptions		

## TAT

### Planche 1 : 12''

C'est un enfant qui regarde le violon de ... de son père et il a ... il se dit qu'un jour il arrivera à jouer aussi bien.. aussi bien que lui, il est admiratif.

### Planche 2 : 16''

Alors là, ça serait.. cet.. ça se sont les pensées de cette personne-là (désigne la jeune fille du 1<sup>er</sup> plan), elle rêve ce qu'elle voudrait comme vie plus tard, un mari, qu'ils aient une ferme tous les deux et qu'ils subviennent à leurs besoins, avec [nous ratons des mots, il va trop vite] l'agriculture, a priori enceinte et bien avec son homme.

### Planche 3 : 7''

Là, c'est une femme après une dispute qui est partie dans sa chambre, dans sa chambre pour pleurer dans son lit, assise par terre, la tête posée sur le lit parce qu'elle vient de se disputer avec son mari.

### Planche 4 : 28''

Alors là, c'est un couple, un couple, la femme essaie de retenir, son am, son copain, son ami à ne pas aller voir ailleurs, car elle le sait assez frivole, c'est comme ça qu'on dit, assez frivole. [il va très vite et nous ne pouvons tout prendre en note, nous lui demandons de ralentir] Là on voit une femme assez peu vêtue, on voit une femme peut être une.. soit une prostituée soit sa maitresse, on la voit dénudée sur un lit.

### Planche 5 : 8''

Alors là, c'est une dame qui était tranquille et assise dans sa chambre, qui après avoir entendu un bruit, dans, dans le salon alla voir, alla voir qui ou si quelqu'un était entré, ou voir si rien n'était tombé, elle se questionne en ouvrant la porte.

### Planche 6BM : 10''

Alors là, c'est un..... (grimace) une mère avec son fils et euh, son, son fils vient lui apporter une mauvaise nouvelles, il la ... il a l'air sérieux, il... il fronce les sourcils et sa... sa mère est en train de l'écouter attentivement en regardant par la fenêtre.

Planche 7BM : 7''

Alors là, c'est deux amis qui sont, sont sortis pour aller boire un coup, sont en tr.. sont en train de se raconter des anecdotes, des... des histoires passées et ils ont l'air assez fatigués, alors est-ce que c'est par l'alcool, ils ont les yeux qui tombent, hum.

Planche 8 BM : 11''

Alors là, c'est un homme qui s'est fait blessé, qui s'est fait blessé lors d'une bagarre et.. et... ses amis sont, un médecin est en train de le soigner et on voit et l'enfant qui est devant montre qu'il a pas le droit de faire parti des lieux, il doit sortir des lieux, c'est pas un endroit pour lui.

Planche 10 : 9''

C'est un couple qui est en train de danser un slow... Ils sont très proches, très fusionnels. Chacun essaye de ressentir l'autre au mieux. Enfin ils ferment les yeux, ils profitent de l'instant présent.

Planche 11 : 7''

Alors là, c'est, là c'est plus fantastique déjà. On voit une poignée d'hommes qui partent combattre un... un... le mal, un monstre, on le voit pas, on le distingue pas sur l'image, on le devine... oui partent combattre le mal.

Planche 12 BG : 26''

Alors là, c'est, on voit la vue d'un homme qui... c'est le lieu où il aime se recueillir... et il vient, il y vient pour se reposer pour pêcher. Y a sa barque qui est juste déposée au bord de l'eau. C'est un endroit très calme (fait un signe d'approbation de la tête), c'est un endroit très calme qui lui fait du bien (tourne la planche et regarde, nous supposons lit les inscriptions au dos de la planche, la retourne à nouveau et regarde l'image avant de la reposer).

Planche 13 B : 19''

Là c'est un petit garçon qui, ses parents lui ont demandé d'attendre sagement qu'ils reviennent. Et là on... on le voit, euh... on le voit être calme parce qu'il sait que ses parents sont encore là pour le surveiller et dès qu'ils auront le dos tourné... il n'attend qu'une chose c'est rentrer dans la grange et s'amuser comme un garçon de son âge.

Planche 13 MF : 14''

Alors là, c'est un homme qui vient de se lever, s'est levé très tôt pour aller travailler et il fait déjà très chaud, on le voit enlever la sueur avec sa manche de sa chemise, il essaie de faire le moins de bruit possible pour ne pas réveiller sa femme.

Planche 19 : 7''

Alors là, c'est une maison située dans les montagnes, dans la haute montagne où il fait très très froid, on voit de la neige et de la glace qui s'est formée avec le vent qui balaye tout de gauche à droite. Il doit faire très froid et à l'intérieur de la maison, on voit qu'il y a de la lumière et doit y faire beaucoup plus chaud et ça doit être agréable.

Planche 16 : Rit, 11''

Alors là c'est l'histoire d'un homme qui doit... il repart à zéro en fait. Il est pas, il est pas tout jeune, il est pas vieux, il doit. Mais il a tout un passé qui... qui... comment dire (tient sa tête entre ses deux mains)... enfin il doit repartir à zéro sur un passé assez douloureux donc là il doit tout reconstruire, tout refaire autour de lui. Il doit pas recommencer les mêmes erreurs, faire attention à soi. Ouais voilà, faire attention, faire attention à lui, avoir, qu'il, qu'il construise quelque chose qui lui donne confiance, qu'il ait confiance en lui et qui le rende fier.

Il nous dit à la fin que « c'est bien ces tests, ça force à creuser, à l'imagination ». Il a essayé de « faire des histoires sans trop parler de lui mais ça pousse à parler, et se rappeler des choses. »



TAT – Feuille de dépouillement - Luca

Série A Rigidité		Série B Labilité		Série C Évitement du conflit		Série E Emergences des processus primaires	
<b>A1</b> <b>Référence à la réalité externe</b>		<b>B1</b> <b>Investissement de la relation</b>		<b>CF Surinvestissement de la réalité externe</b>		<b>E1 Altération de la perception</b>	
A1-1 : Description avec attachement aux détails avec ou sans justification de l'interprétation A1-2 : Précisions : temporelles – spatiales – chiffrés A1-3 : Références sociales, au sens commun et à la morale A1-4 : Références littéraires, culturelles	++	B1-1 : Accent porté sur les relations interpersonnelles, mise en dialogue B1-2 : Introduction de personnages non figurant sur l'image B1-3 : Expressions d'affects	++  →	CF-1 : Accent porté sur le quotidien, le factuel, le faire – Référence plaquée à la réalité externe CF-2 : Affects de circonstance, références à des normes extérieures	+	E1-1 : Scotome d'objet manifeste E1-2 : Perception de détails rares ou bizarres avec ou sans justification arbitraire E1-3 : Perceptions sensorielles – Fausses perceptions E1-4 : Perception d'objets détériorés ou de personnages malades, mal formés	→
<b>A2</b> <b>Investissement de la réalité interne</b>		<b>B2</b> <b>Dramatisation</b>		<b>CI Inhibition</b>		<b>E2 Massivité de la projection</b>	
A2-1 : Recours au fictif, au rêve A2-2 : Intellectualisation A2-3 : Dénégation A2-4 : Accent porté sur les conflits intra-personnels – Aller/retour entre l'expression pulsionnelle et la défense	+	B2-1 : - Entrée directe dans l'expression ; Exclamations ; Commentaires personnels. - Théâtralisme ; Histoire à rebondissements. B2-2 : Affects forts ou exagérés B2-3 : Représentations et/ou affects contrastés – Aller/retour entre désirs contradictoires B2-4 : Représentations d'actions associées ou non à des états émotionnels de peur, de catastrophe, de vertige...	++  +  +	CI-1 : Tendance générale à la restriction (temps de latence long et/ou silences importants intra-récits, nécessité de poser des questions, tendance refus, refus) CI-2 : Motifs des conflits non précisés, banalisation, anonymat des personnages CI-3 : <del>Éléments</del> anxiogènes suivis ou précédés d'arrêt dans le discours	+++  +++  +	E2-1 : Inadéquation du thème au stimulus – Persévérance – Fabulation hors image – Symbolisme hermétique E2-2 : Evocation du mauvais objet, thème de persécution, recherche arbitraire de l'intentionnalité de l'image et/ou des physiognomies ou attitudes – Idéalisation de type mégalomaniac E2-3 : Expressions d'affects et/ou de représentations massifs – Expression crues liées à une thématique sexuelle ou agressive	+
<b>A3</b> <b>Procédés de type obsessionnel</b>		<b>B3</b> <b>Procédés de type hystérique</b>		<b>CN Investissement narcissique</b>		<b>E3 Désorganisation des repères identitaires et objectaux</b>	
A3-1 : Doute : précautions verbales, hésitation entre interprétations différentes, remâchage A3-2 : Annulation A3-3 : Formation réactionnelle A3-4 : Isolation entre représentations ou entre représentation et affect – Affect minimisé	+++  +  +	B3-1 : Mise en avant des affects au service du refoulement des représentations B3-2 : Erotisation des relations, symbolisme transparent, détails narcissiques à valeur de séduction B3-3 : Labilité dans les identifications	+++  +  +	CN-1 : Accent porté sur l'éprouvé subjectif – Références personnelles CN-2 : Détails narcissiques – Idéalisation de la représentation de soi et/ou de la représentation de l'objet (valence + ou -) CN-3 : Mise en tableau – Affect titre – Posture signifiante d'affects CN-4 : Insistance sur les limites et le contours et sur les qualités sensorielles CN-5 : Relations spéculaires	++  +  +	E3-1 : Confusion des identités – Télescopage des rôles E3-2 : Instabilité des objets E3-3 : Désorganisation temporelle, spatiale ou de la causalité logique	+
				<b>CL Instabilité des limites</b>		<b>E4 Altération du discours</b>	
				CL-1 : Porosité des limites (entre narrateur / sujet de l'histoire ; entre dedans / dehors...) CL-2 : Appui sur le percept et/ou le sensoriel CL-3 : Hétérogénéité des modes de fonctionnement (interne/externe ; perceptif/symbolique ; concret/abstrait...) CL-4 : Chivage	++  +++  +	E4-1 : Troubles de la syntaxe – Craquées verbales E4-2 : Indétermination, flou du discours E4-3 : Associations courtes E4-4 : Association par contiguïté, par consonance, coq-à-l'âne...	++  +  +
				<b>CM Procédés anti-dépressifs</b>			
				CM-1 : Accent porté sur la fonction d'étayage de l'objet (valence + ou -) – Appel au clinicien CM-2 : Hyper-instabilité des identifications CM-3 : Pirouettes, virevoltes, clin d'œil, ironie, humour	++  +		

### Le rorschach

#### a) Clinique de la passation

Le temps de passation global (15') est relativement court témoignant d'une forme d'impatience chez Luca. La confrontation au matériel semble à nouveau le mettre dans un état d'agacement, état avec lequel il est arrivé. La reprise du génosociogramme l'avait apaisé mais correspondait à une situation connue – et donc sans risque – et ne présentait pas les mêmes formes de sollicitations. Le rorschach dans sa dimension projective invite le sujet à des associations soutenues par une réalité, un imaginaire et des fantasmes. Luca, dans sa probable récente consommation, vient se confronter à nouveau à une mise en situation où le rorschach en tant qu'objet externe médiateur viendrait rappeler sa position par rapport à l'objet drogue. L'angoisse sous-tend la passation de cette épreuve, avec une précipitation dans les paroles qui nous mettent, nous aussi à l'épreuve de tout noter sans ne rien perdre. Autrement dit, le miroir relationnel s'est instauré où nous devons vivre sa difficulté. Nous lui demanderons à plusieurs reprises de ralentir sans qu'il prenne en considération cette demande. Notre situation dans des fauteuils non adaptés à la passation l'obligeait à se saisir des planches, pour les voir plus facilement. Quand les planches n'étaient pas saisies, des mouvements compulsifs pour remettre ses cheveux derrière l'oreille accompagnaient la passation. Le corps était ainsi engagé tout au long de cette situation de projection.

La cotation a été pensée à plusieurs reprises. Il nous est apparu que les mouvements pulsionnels dégagés par la mise en situation et la projection se déployaient avec précaution à la passation – à travers le substantif « sorte », l'inhibition dans les réponses – nous engageant dans une cotation minutieuse et précise, utilisant parfois les tendances (→) pour éclairer ceux-ci. Nous nous attacherons à analyser ces derniers.

Le psychogramme de Luca montre une approche préférentielle, au dessus de la norme, sur un mode global (77,77%) au détriment d'une découpe en détails, le D% est en dessous de la norme (22,22%). Les déterminants restent peu variés comme en témoigne le TRI (2K/3ΣC) ou la formule complémentaire (3kan+1kob/OΣE). L'utilisation des déterminants est favorisée sur un mode formel, le F% est tout juste dans la norme (50%, Fe% : 88,88%). Toutefois, les F+%

indique une faiblesse dans la bonne qualité de ces derniers : il est en dessous de la norme à 50%. Le nombre de banalités est alors limité (3). Les contenus sont pour autant variés et dans des représentations unifiées.

Nous pouvons faire l'hypothèse d'une hyper adaptation à la réalité extérieure par défaut d'une vie fantasmatique opérante.

#### b) Processus de pensée

Le nombre de réponses reste normatif (18), mais faible à la passation montre une certaine retenue, voire une inhibition. D'autres réponses s'ajoutent à l'enquête, levant quelque peu l'inhibition, au moment où la relation au clinicien est plus soutenue. L'étayage est moteur dans l'autorisation et la possibilité de faire appel à des projections internes.

#### \* Investissement de la réalité externe

Le F% dans la norme (50%) semble dénoter un certain investissement de la réalité extérieure et une capacité d'adaptation à cette dernière. Toutefois la qualité des F, indique une mauvaise perception de cette dernière ; en témoigne aussi le peu de réponses banales – au nombre de trois. Cependant les banalités apparaissent à des planches d'ouverture et en bonnes formes – la planche III dans la perception humaine ; la planche V, dans la représentation de soi ; la planche VIII dans l'apparition des couleurs pastel – allant dans le sens d'une certaine capacité d'adaptabilité.

La faible utilisation des kinesthésies et des couleurs conforte l'inhibition de Luca à investir les images afin de ne pas laisser les mouvements pulsionnels se développer. L'approche globale largement favorisée montrerait alors une nécessité de s'accrocher à la réalité. Dans ce sens, les D associés à des mauvaises formes avec un D% en dessous de la norme, dans une tentative de maîtrise de surgissement des mouvements pulsionnels témoignent d'enveloppes psychiques fragilisées.

Le peu de déterminants variés dans le protocole de Luca, avec un H% et un A% normatifs, mais faibles (11,11 et 38,88) faibles, rappelle une tentative de contrôle du percept. Ils témoignent aussi, en écho à une adhésion à la pensée collective relativement faible, du peu de

possibilité d'identification à l'autre et d'un éventuel défaut de socialisation. Les contenus ne témoignent pas d'une grande originalité, l'épaisseur fantasmatique est alors mince.

La nécessité d'investir la réalité extérieure, dans un besoin d'inhibition de la réalité interne, échoue partiellement. Le débordement du fantasme sur la réalité extérieure témoigne d'une fragilité narcissique.

#### \* Investissement de la pensée

Le mode d'appréhension est global jusqu'à l'apparition des planches pastel. L'approche globale est donc favorisée par rapport à une découpe en détails. La qualité simple pour la majorité des G se trouve regroupée sur certaines planches et spécifiquement les planches compactes (II, IV, V). La présence de G dans le protocole témoigne à la fois d'un ancrage dans la réalité et d'une attitude défensive. L'association d'un seul G simple à une banalité et l'inhibition d'une recherche plus approfondie renvoie au positionnement défensif et la méfiance suscitée dans la relation à l'autre (question de l'étayage).

Les G vagues, impressionnistes ou élaborés émergent aux planches rouges et aux planches pastel. Leur présence à ces planches particulières montre l'impact de la couleur dans le processus associatif. L'excitation suscitée par l'apparition des couleurs se traduit par un mouvement défensif contre des représentations à éviter. La qualité « vague » apparaît aux planches I, II, VI et X, à travers différents contenus : animal, anatomique et des références à caractère libidinal. Tous ces G sont associés à un déterminant en mauvaise forme ou un F+/-, traduisant la difficulté face au percept. Autrement dit, la perception globale servirait une tentative de protection contre des réactions émotionnelles fortes – dans les sollicitations d'excitation avec la confrontation à la bisexualité et la sensibilité aux couleurs pastel – qui échoue dans une représentation difficilement perceptible. Ce mécanisme de défense se retrouve à travers l'utilisation d'un G impressionniste à la planche IX : « un sablier en fait, bon, qui est très décoré. Un sablier et là ça coule, un sablier, oui ». Quant aux G élaborés, ils sont soutenus par les kinesthésies aux planches III et VII, l'élaboration semble alors elle-même être soutenue par la bilatéralité des planches, renvoyant à une dimension relationnelle. Les G ne sont partiellement plus présents à partir de la présentation des planches pastel témoignant d'une fragilité des défenses lors de sollicitations d'affect trop fort. Une tentative de lutte contre l'émergence d'éléments internes se met en place puisque les D sont alors impressionnistes, vagues ou élaborés.

Les éléments sensoriels permettent un léger laissé aller vers une régression. Nous pouvons alors penser que le Moi faiblit et « donne libre cours à l’envahissement émotionnel, témoignant éventuellement des barrières fragiles aussi bien par rapport aux objets qui suscitent ces émois et qui viennent empiéter, faire effraction dans l’espace psychique, mettant en échec les tentatives de maîtrise et de contrôle. »<sup>419</sup>

La variété de la qualité dans le mode d’appréhension global et en détail vient montrer des conduites psychiques variées. Nonobstant, les réponses globales sont prises par le fantasme et – sous le couvert d’un mouvement défensif contre des sollicitations trop excitantes et des représentations somme toutes gênantes – elles viennent témoigner d’un rapport à la réalité mis à mal. L’investissement de l’objet extérieur permettrait de se différencier de l’objet. Nous retrouvons notamment ce mouvement à l’enquête où les mouvements de haine, de destruction émergent, afin de lutter contre l’attaque voire l’effraction de certaines représentations.

Le peu de kinesthésies (5, dont 2K), dont une seule est relationnelle, indique une difficulté à élaborer la dynamique conflictuelle. Dès lors, l’objet semble être difficilement différencié posant la question de l’effraction des limites.

La réalité extérieure est investie sous une certaine forme d’adaptation mais sous un axe défensif de lutte contre une activité de pensée en quête de contenance. Les processus de pensée montrent un défaut dans les capacités de symbolisation et une mobilisation de la problématique des limites.

#### \* Mouvements au fil de la passation

La confrontation au matériel avec la planche I vient déstabiliser Luca, le percept est alors perçu en mauvaise forme. Il est conduit à mobiliser ses forces défensives pour lutter contre un surgissement pulsionnel à travers la réponse « masque ». Le mouvement défensif lui permet de déplacer la représentation libidinale en représentation agressive et menaçante : « le loup ». Le contrôle contre l’émergence de représentations et de fantasmes se relâche un peu dans la mise en mouvement et la mauvaise perception animalière agressive. Les mouvements

---

<sup>419</sup> Chabert, 2012a, p.99.

libidinaux se dégagent alors à travers les attributs d'extrémités corporelles phalliques : « nez », « oreilles pointues ».

L'émergence du rouge dans la planche II entraîne un malaise et un évitement des sollicitations latentes qui conduisent à une perception en mauvaise forme. Si le « vaisseau » est chargé libidinalement permettant l'évocation de la bisexualité – « le rouge du bas représente le chaud, la chaleur et celui du haut, du devant qui avance » – cela n'émerge qu'à l'enquête. Les évocations de la couleur rouge et de la lacune blanche sont alors prises en compte. Au moment de la passation, une lutte contre l'émergence libidinale est caractérisée par une inhibition.

La lutte se relâche partiellement avec la troisième planche où l'émergence du mouvement pulsionnel à travers la mise en relation de « deux femmes » est sollicitée. À l'enquête, suite à la planche II, le rouge est associé aux accessoires féminins (« talons aiguilles », « dessous féminins »), dans une perspective sexuelle.

Les conduites défensives jusqu'alors mobilisées dans la représentation se manifestent par le rire à la présentation de la planche IV, rapidement maîtrisées par une image à valeur positive du corps « un grand géant ». L'image de puissance est associée, à l'enquête, à un positionnement de domination voire d'autorité : « qui nous fait face, qui nous regarde de haut ». Le mouvement pulsionnel de la planche précédente se trouve alors mobilisé dans par la massivité de cette planche où un signe d'anxiété se développent à travers la réponse du monstre *Godzilla*. Cette dernière est alors retournée dans un mouvement à tendance agressive « nous fait face ».

La planche suivante – V – permet à Luca de se ressaisir pour un temps ; le soulagement suite à une perception à tendance anxieuse, trouve une réponse unitaire et banale : « papillon ».

Le climat de la planche VI vient alors faire émerger plus distinctement l'anxiété naissante de la planche IV et les mouvements agressifs évoqués. La représentation de l'objet à valence agressive « masse d'arme », « arme avec laquelle on peut taper et faire du mal » est alors sollicitée dans cette planche à symbolisation sexuelle. La lutte contre l'émergence des mouvements libidinaux se déplace sur les mouvements pulsionnels à travers l'agressivité. Si la gêne face à la symbolisation de la bisexualité à la planche II pouvait trouver une résolution dans une représentation contenant (vaisseau), la sollicitation dans la dimension phallique de cette planche VI – suite à la représentation massive de la planche IV – vient traduire l'angoisse qu'une telle représentation suscite et la lutte dans un retournement de l'agressivité. La perception phallique de l'arme avec le manche persévère à la planche VII ou planche dite

« maternelle » avec les « grandes oreilles » des deux lapins. La sollicitation sur un positionnement par rapport au sexe féminin fait donc intervenir des symboles phalliques. Le percept se construit alors par rapport à ce détail pour produire une représentation unifiée où la relation n'est possible que dans un mouvement spéculaire « qui se regardent ». Les mouvements agressifs perçus à l'enquête à la planche précédente se perpétuent à cette planche. Le lapin est une « caricature ».

Le passage à la planche VIII maintient le mouvement spéculaire de la planche précédente – à la passation, l'échange se fait dans la mêmeté. L'animal est perçu avec son reflet. L'identification ne peut alors se faire, l'animal reste anonyme en son genre. La symétrie induit du même et un flou dans les identifications. L'apparition des couleurs entraîne un apaisement dans les mouvements libidinaux et les mouvements agressifs de l'enquête. Toutefois, elles dispersent la perception : les éléments sont perçus de façon séparée et non dans une globalité comme ce fut le cas jusqu'à présent. Les associations dues à la présence de la couleur entraîne une légère dispersion chez Luca.

La sollicitation à la régression de la planche IX entraîne un commentaire externe qui vient évoquer la relation au clinicien dans la passation. Si la sollicitation de la planche précédente dans la communication et l'échange ne peut être pris en compte au moment de la confrontation à la dite planche, elle est actée par un commentaire. L'utilisation des couleurs dans une globalité se fait au dépend de la forme. L'excitation probable de la couleur entraîne une mauvaise perception formelle qui se déplace sur la mise en mouvement de l'objet : « et là ça coule ». La dynamique pulsionnelle mobilisée entraîne un caractère régressif plus facilement élaborable à l'enquête. La forme arrondie du sablier avec quelque chose qui s'écoule vient souligner ce caractère régressif à travers une référence à la grossesse et à l'accouchement. La symbolique prégénitale transparaît alors dans les fantasmes associés.

La dernière planche provoque un équivalent choc chez Luca. L'éparpillement semble bloquer les associations et le regroupement dans une globalité paraît nécessaire à Luca pour permettre la perception et éviter le morcellement. Pour autant la représentation traduit une forme d'éparpillement : le feu d'artifice. La forme et la couleur sont mobilisées pour contenir l'ensemble avant que des perceptions de plus en plus dans le détail n'émergent. La déconstruction dans le détail conduit à une perception organique où les fantasmes de la planche précédente se perpétuent à l'enquête : l'appareil génital de la femme qui donne la vie. L'explosion dans un mouvement agressif est contrebalancée par l'évocation de l'émergence de la vie, avant de se morceler dans la représentation d'une poitrine sans buste. La lutte contre

l'éclatement suscité par la planche se maintient à la passation où le mouvement pulsionnel est figé dans des représentations descriptives aux dernières représentations.

### c) Traitement des conflits

#### \* Axe narcissique

##### *Représentation de soi et identité*

L'approche défensive déglagée pose la question de la représentation de l'identité chez Luca. Le fonctionnement psychique inhibé ne semble pas pour autant rigidifier le système pare-excitation.

Les réponses humaines sont très peu nombreuses. Un seul contenu humain est perçu dans sa totalité à la planche III avec une mise en avant, à l'enquête, des attributs féminins (talons, poitrine, dessous). Un flou est cependant maintenu quant à l'activité entre ces deux femmes, sous-tendant un fantasme sous-jacent. Une identité sexuelle est donc bien posée déglageant un fantasme à teneur sexuel. L'inhibition à la passation mobilise une défense par le rire à la planche suivante. C'est à travers une seconde peau que l'identité est donnée. Le géant alors identifié donne une valeur positive de l'image du corps, mais est rattrapé par un mouvement agressif à l'enquête « comme Godzilla, avec la petite tête qui nous fait face, regarde de haut ». Les déterminants associés sont en bonne forme laissant paraître des contours bien définis.

La découpe humaine dans la dernière réponse de la planche X témoigne d'un mouvement d'isolation, repris à l'enquête dans une réponse additionnelle, d'une représentation possible d'un lieu passif réceptif.

Les réponses humaines sont ainsi peu intégrées dans une possible mise à mal narcissique, nous posant la question des limites.

Le déplacement sur des contenus animaux vient révéler un mauvais repérage perceptif. Sous-tendus par une problématique de castration, ils apparaissent dès la première planche dans des associations en mauvaises formes. Sous le couvert de l'inhibition « sorte de » ou de la disqualification « petites bêtes », certaines sont marquées par la mise en avant d'attributs

phalliques : « pointues, grandes oreilles ». Le contenu à valeur phallique est aussi attribué à des objets dans un recours au clivage – planche II (enquête) : « le rouge du bas représente le chaud, la chaleur et celui du haut, du devant qui avance ».

La planche V témoigne d'un positionnement identitaire favorable, prise dans le mouvement d'une planche IV où l'image du corps est positive. Pour autant la planche unitaire suivante induit un choc. L'identification masculine est possible comme à la planche IV s'appuyant sur la perception phallique. Les mouvements d'agressivité se déploient à l'enquête dans un retournement du refoulé. Ainsi, toute l'ambivalence de l'identification se retrouve à travers la planche IX où « la forme arrondie » avec « quelque chose qui s'écoule » sous-tend une problématique de détachement voire de différenciation.

Le F+% inférieur à la norme viendrait ainsi témoigner d'une mauvaise qualité des enveloppes psychiques où la différenciation entre dedans et dehors serait perméable.

### *Représentation de soi et identification*

Les deux perceptions humaines sont associées à une kinesthésie en bonne forme et une kinesthésie en mauvaise forme. Ainsi à la planche III, deux femmes sont perçues distinctement, mais leur activité reste difficile à définir pour Luca, sans doute pris dans une représentation fantasmatique crue – à l'enquête, leur activité se précise ce qui permet l'évocation d'attributs féminins érotisés. La réponse 17 de la planche X est marquée par une kinesthésie majeure attribuée à un contenu humain déterminé statique – « corps humain ». Nous avons choisi la cotation de la kinesthésie en lien avec la difficulté pour Luca de se représenter un corps propre, en mouvement. Le corps ainsi projeté reste dans l'anonymat, sans différenciation, telle une tentative d'identification.

Le contenu humain étant peu utilisé, le règne animal sera porteur des mouvements pulsionnels. L'identification ainsi déplacée montre une préoccupation érotisante dans la perception fantasmatique où l'évocation masquée des attributs n'est plus refoulée.

Les identifications masculine et féminine se retrouvent au-delà d'un déterminisme humain. Ainsi, les planches IV et VI montrent l'investissement de la dimension phallique à travers la reconnaissance d'une puissance dans « géant » (planche IV) et le symbolique de « l'arme avec le manche au milieu et les pics » dans une dynamique agressive, sous le couvert d'un refus « ça ne me dit pas grand-chose ».

Les représentations aux planches II et VII ne témoignent pas de perceptions à caractère féminin. La position identificatoire est claire cependant dans l'identification de femmes à la planche III où les parties du corps féminin sont associées à la représentation. Les réponses à caractère sexuel féminin s'articulent autour de fantasmes et de représentations excitantes. L'identification masculine est ainsi reconnue dans sa force phallique. L'identification féminine est quant à elle, reconnue dans sa dimension sexuelle ; sans que soit pour autant identifiée une représentation maternelle différenciée et contenant.

La sensibilité aux lacunes blanches se retrouve dès la première planche où des yeux sont perçus dans la lacune intermaculaire. Le vécu d'ordre persécutif apparaît avec ce premier contact du matériel et se situera dans une angoisse d'incomplétude à la planche suivante. La précaution verbale – « sorte de vaisseau » – dénote une inhibition où Luca sans doute gêné par la lacune blanche ne peut aller plus loin dans la verbalisation du mouvement projectif. Ce sera à l'enquête sous un déni de perception « Ça aurait pu être plein de choses [...] et là j'avais pas pensé », que l'atteinte par la lacune blanche apparaît. La sensibilité au vide dans ces premières planches appelant la mise en relation avec nous – clinicienne – et le matériel viendrait faire écho à une expérience d'insatisfaction primaire. Le défaut de séparation entraînerait alors un vécu insécurisant et une fragilité narcissique perçue à travers les lacunes du matériel et la difficulté provoquée par certaines mises en situation.

#### \* Axe objectal

##### *Représentation de relations*

La seule mise en relation dans le protocole de Luca se retrouve à travers la seule kinesthésie majeure de la planche III. Cette dernière apparaît en bonne forme : « Deux femmes en train de s'occuper ». Pour autant le flou est maintenu quant à leur activité et se précisera rapidement à l'enquête. La facture libidinale de cette mise en relation entre deux femmes dénote l'envahissement d'un fantasme à caractère sexuel où la charge pulsionnelle est à contenir pour Luca. Le contenu animal sera alors utilisé pour évoquer des mises en relation. La petite kinesthésie de la planche VII, en écho à celle de la planche III, fait apparaître une relation narcissique, confortée dans la kinesthésie spéculaire de la planche VII. À l'enquête, la

violence de cette mise en relation apparaît à travers un mouvement à tendance agressive : « la caricature ». La réponse à la planche VII, consécutive du choc de la planche VI représente la difficulté à se différencier de la mêmeté inférée par la spécularité.

Ceci vient faire écho à la planche IX où la représentation du sablier avec sa « forme arrondie » et « quelque chose qui s'écoule vers le rétrécissement » imagerait le ventre maternel arrondi par la présence d'un enfant et la naissance de celui-ci. La position régressive d'une naissance venant acter la première séparation d'avec l'objet primaire laisserait penser une préoccupation chez Luca à se différencier de l'objet.

La difficulté d'être autre que l'objet se retrouve dans la passation où Luca peut laisser plus libre ses associations au moment de l'enquête – quand la relation au clinicien est étayante. Quand Luca peut s'appuyer sur l'objet externe, il peut exister. Autrement dit, la relation fait exister Luca.

### *Traitement des affects*

La tonalité affective est perceptible à travers plusieurs éléments. L'angoisse de castration se retrouve dans la perception d'attributs phalliques à diverses planches (I, II, III, VI, VII). Cette dernière permet de lutter contre des représentations libidinales excitantes. Le rouge des planches II et III est ainsi associé à des représentations de type majoritairement sexuel. Ces évocations dénotent la lutte contre l'effraction du Moi, où le système pare-excitation semble débordé. La réponse de la planche II répondrait au caractère bisexué de la planche, où Luca est probablement envahi dans sa sensibilité affective. À la planche III, le rouge et le noir (épreuve des choix positif) sont justifiés rationnellement pour ne pas laisser l'émotion l'envahir. Les mouvements, déployés plus facilement à l'enquête, dénotent la mise à l'écart première de l'éprouvé, sous le couvert d'une relation d'étayage. La contenance de la relation permet à l'excitation de se déployer de façon sécurisante.

La sensibilité à la couleur laisse place à des représentations fusionnelles aux planches pastel – la présence des couleurs pastel suscitent des fantasmes de grossesse et de naissance à la planche utérine – où une lutte contre l'angoisse dépressive est mise en place. Les remarques subjectives de la réponse 17 (planche X) et de l'épreuve des choix rendent compte de ce phénomène. La réponse 17 de Luca est la suivante : « ça me fait penser à un autre truc, c'est marrant... ». Le choix négatif de la planche VII est argumenté de la façon suivante : « J'aime

pas forcément l'image, je la trouve pas très, pas très bien faite même si c'est que du hasard ces taches. L'image que j'en ai ... est pas, ça me plait pas, elle me plait pas énormément ».

La réaction négative à l'épreuve des choix (planche II : « pas assez ciblée, pas assez... elle me représente beaucoup moins que les autres ») témoigne de l'angoisse suscitée par l'éprouvé affectif. Parfois, Luca retourne l'angoisse en affect agressif au moment de l'enquête. Planche VI (planche bisexuelle) après un choc monochrome et une représentation à dimension phallique, Luca lutte contre l'angoisse de castration : « Dans mon idée c'est une arme avec laquelle on peut taper et faire du mal, des dégâts avec les pics sur les côtés, quelque chose qui fait mal ».

Si l'épreuve des choix positifs montre une prise en compte de la couleur, le tri (2K/3ΣC) et la formule complémentaire (3k/0ΣE) témoignent d'une faible épaisseur affective. Luca peut tenir compte de la couleur sans toutefois l'intégrer pleinement, autrement qu'à travers des représentations crues ou angoissantes. Le défaut du pare-excitation montre l'effet d'effraction. La sensibilité à la couleur rend compte de la teneur des émotions envahissantes pour Luca.

#### d) Organisation défensive

L'inhibition dans les réponses de Luca à la passation et les préoccupations sexuelles émergeant à l'enquête témoignent de la mise en place du refoulement. Ce dernier ne semble pas tout à fait opérant puisque les représentations crues émergent à l'enquête.

L'entrée dans le protocole se fait sous le couvert d'un mécanisme d'intellectualisation « Euh, ça me fait penser tout de suite à un... un... fox, j'ai le nom en anglais, à un renard » (planche I). Dans les formes de déni, Luca utilise la dénégation à l'enquête de la planche II. Lors de sa réponse spontanée, il ne termine pas sa représentation (« sorte de vaisseau, avec, oui, hum... ») et à l'enquête semble rajouter ce qu'il manquait « et là j'avais pas pensé, c'est une forme d'avion ». L'emboîtement de l'un dans l'autre étant probablement angoissant, Luca tait les représentations afin de les isoler en deux temps.

Une autre forme de clivage se retrouve utilisée notamment à la planche IV où le géant est associé à Godzilla dans sa forme agressive et destructrice avec des pieds ressemblant à des chaussons (image de confort et de douceur). Le recours aux défenses primitives et aux modes défensifs névrotiques rend compte d'une hétérogénéité dans le mode de fonctionnement de Luca.

#### e) Synthèse du Rorschach de Luca

L'analyse du protocole de Luca montre un encrage dans la réalité sans trouble de la pensée ou du cours de la pensée. Une excitation permanente semble envahir les représentations de Luca mais celle-ci reste inhibée par des défenses massives, jusqu'à l'enquête. La relation au clinicien est un soutien à la projection. L'investissement de l'objet est donc nécessaire, sur un mode narcissique, pour permettre à Luca d'accéder à un ensemble de représentations. Une problématique des limites se pose alors, rejoignant les représentations de relations marquées par la fusion/confusion.

L'organisation défensive témoigne d'un recours à des mécanismes variés des modalités de fonctionnement névrotique et psychotique.

#### Le T.A.T.

La passation du T.A.T est effectuée juste après celle du rorschach. Luca, dans la situation de l'entretien pas tout à fait adaptée, est en position courbée, au bord du grand fauteuil. Il saisira toutes les planches.

Les récits sont courts et l'ensemble est alors placé sous le signe de l'inhibition et de l'investissement narcissique.

#### a) Analyse planches par planches

##### \* Planche 1

*Procédés* : L'entrée directe dans le discours (B2-1) passe par l'anonymat du personnage (CI-2) pour s'attacher à une ébauche de description du contenu manifeste (A1-1, → CF-1). Après un silence (CI-1), l'histoire se poursuit par l'introduction du père (B1-2 – B1-1) qui à nouveau inhibe le récit (CI-1). La perspective d'une réussite similaire au père (CN-5) aboutit à une idéalisation positive de ce dernier (CN2+).

*Problématique* : La blessure narcissique apposée par l'immaturation fonctionnelle de l'enfant sur l'image, entraîne Luca à s'accrocher à la réalité extérieure. Une lutte contre l'angoisse de castration et l'angoisse de perte associée sont contrecarrées par un collage à l'imago

paternelle dans la réussite et la puissance. L'investissement de l'objet se fait alors sans détachement par rapport à ce dernier, sur un mode spéculaire.

#### \* Planche 2

*Procédés* : Après un petit temps de latence, le récit a du mal à s'établir (CI-1). Puis il se développe à partir du recours aux pensées (A2-2) d'un personnage anonyme (CI-2), introduit par Luca en le désignant sur la planche (CM-1). L'investissement de cette réalité interne altère légèrement le discours à travers une craquée verbale (« elle rêve ce qu'elle... », →E4-1) ; mais sous le couvert du rêve, l'érotisation de la relation avec « le mari » (B3-2) est possible. La description de la scène manifeste (A1-1) permet alors de comprendre que la femme enceinte est la même personne que celle du premier plan (E3-1).

*Problématique* : L'inhibition, le recours à une réalité interne et le placage marquent l'évitement du conflit. La différence de générations n'est alors pas du tout reconnue, entraînant un collage au modèle du couple parental. L'élaboration de la triangulation dans ce qu'elle suppose d'une séparation est ainsi évitée.

#### \*Planche 3 BM

*Procédés* : L'identification de la femme est projetée de façon anonyme autour d'une « dispute » dont le conflit n'est pas précisé (CI-2). La répétition (A3-1) tente d'ouvrir sur l'expression d'un affect, qui, sous le couvert d'une mise en tableau (CN-3) détaillée (A1-1) se trouve refoulé. Une nouvelle répétition (A3-1) permet d'introduire le « mari » (B1-2 ; B3-2) tout en maintenant à distance le motif de la dispute (CI-2).

*Problématique* : L'affect dépressif semble difficile à reconnaître, sinon à travers un affect projeté : « pleurer ». La difficulté de lier des affects à une représentation nécessite un contrôle où le conflit est alors banalisé. L'inhibition marque l'impossibilité d'élaborer la perte d'objet.

#### \*Planche 4

*Procédés* : Après un temps de latence relativement long (CI-1), l'érotisation de la relation (B3-2) énonce le thème banal. Une ébauche du conflit laisse paraître une tendance à l'éprouvé subjectif déstabilisant (« retenir » ; CN-1), entraînant une indétermination dans la qualification de l'homme (E4-2). L'attribution de caractéristiques négatives pose l'homme comme mauvais objet (E2-2). La question alors posée n'attend pas de réponses (CI-1) et entraîne Luca dans une précipitation de son discours nous mettant en difficulté.

Notre intervention (→CM-1) le conduit à une ébauche de description et d'identification à partir du percept (CL-2). Un temps de latence (CI-1) n'est pas suffisant et entraîne une labilité dans les identifications (B3-3). Luca se raccroche de nouveau au percept (CL-2) afin de décrire la jeune femme en arrière-plan.

*Problématique* : La problématique œdipienne semble saisir la réponse de Luca sans que la triangulation ne soit clairement reconnue. En effet, la femme ne peut être réunie sur les deux polarités : tendre et sensuel. La compagne est prise dans une relation érotisée mais une lutte contre l'émergence d'une représentation de femme sexuellement attirante distingue les deux types de femmes. Une lutte contre l'angoisse de séparation définit l'ébauche du mouvement ambivalent envers l'homme, sans que cela donne lieu à une séparation : dans la retenue par amour et dans l'identification d'une frivolité chez lui, tel un mauvais objet.

#### \*Planche 5

*Procédés* : L'entrée directe dans le discours (B2-1) se fait sous le couvert de l'anonymat de la « dame » (CI-1). Une représentation d'action antérieure à la scène (B2-4) entraîne un remâchage (A3-1) du récit. L'entrée d'un personnage anonyme non figurant sur l'image (B1-2, CI-2) est suivie d'une hésitation (A3-1) sur ce qu'il se passe. Sous le couvert d'un mouvement d'intellectualisation (A2-2), le récit s'arrête sur le thème banal de la planche (CI-2).

*Problématique* : La curiosité soulevée dans cette planche semble être liée à des fantasmes de scène primitive. Cependant, des défenses rigides et une certaine inhibition permettent de contre-investir ces derniers et éviter toute émergence de mouvement pulsionnel.

#### \*Planche 6BM

*Procédés* : Un petit temps de latence et une difficulté à entrer dans le récit (CI-1) entraînent le recours à une réponse comportementale (CM-3). Sous le couvert de répétitions (A3-1), la mise en relation entre la mère et le fils (B1-1) entraîne une séquence de mouvements d'inhibition (CI-2 ; CI-1). La précaution verbale employée (A3-1) permet l'ébauche d'une expression d'affect (→B1-3), aussitôt suivie par une restriction (CI-1). La porosité des limites (dans les mimiques) entre Luca et le sujet de l'histoire (CL-1) entraîne une difficulté à poursuivre dans le récit (CI-1). L'isolation dans les représentations (A3-4) permet au récit de se poursuivre dans un accrochage au percept de la planche (CL-2).

*Problématique* : Le conflit œdipien n'est pas élaboré et la triangulation n'est pas ébauchée dans ce récit. La difficulté des limites se pose alors dans une confusion où le renoncement œdipien ne semble pas possible. L'angoisse de perte dans ses multiples formes (amour, objectal) inhibe l'évocation d'un fantasme parricide.

\*Planche 7BM

*Procédés* : La massivité de la planche entraîne une entrée directe dans l'expression (B2-1) à travers une craquée verbale (E4-1). Elle est suivie d'une mise en relation des deux personnages (B1-1, CI-2) de même sexe. Le remâchage, la précaution verbale, l'inhibition, la question inter-récit (A3-1 ; CI-1), sous le couvert d'un recours au quotidien (→CF-1) et d'une description, permettent d'éviter la représentation d'une relation érotisée.

*Problématique* : Le rapproché vient évoquer un lien homosexuel dont Luca tente de se défendre. Les procédés utilisés pour lutter contre une représentation homosexuelle érotique montre l'intensité pulsionnelle sous-jacente, sans pouvoir reconnaître la différence entre les générations.

\*Planche 8BM

*Procédés* : L'évocation d'un conflit se fait sous le couvert d'une craquée verbale (E4-1) et d'une tendance au remâchage (→A3-1). Un mouvement d'inhibition (CI-1) ouvre vers une mise en relation des personnages (B1-1), aussitôt rattrapée par un flou dans le discours (E4-2). La tentative d'isolation entre les représentations (A3-4) s'appuie sur une insistance des limites du lieu d'où l'enfant doit partir (CN-4).

*Problématique* : Les fantasmes d'attaque contre les objets et les angoisses de castration et de perte entraînent une petite déstructuration dans le récit de Luca. La lutte contre l'émergence des angoisses de perte ne tient pas et la difficulté à établir des limites apparaît alors.

\*Planche 10

*Procédés* : Le récit se construit sur une mise en relation érotisée (B3-2), dans un rapproché des corps entraînant alors un arrêt dans le récit (CI-1). Puis les deux personnages se confondent en un tout (CL-1). L'intensité de la projection s'entend dans l'altération du discours (« ressentir l'autre » ; E4-1), et se retrouve dans la confusion entre représentation et affect (CL-3).

*Problématique* : La fusion, au point de la confusion, entre les deux personnages montre la lutte contre la représentation d'une séparation.

**\*Planche 11**

*Procédés* : L'interprétation personnelle (CN-2) et l'appui sur le percept (CL-2) permettent l'ébauche d'un récit où des personnages sont introduits (B2-1). La valence agressive prise par celui-ci est suivie d'un mouvement de restriction (CI-3). L'évocation du mal (→E2-2) entraîne une hésitation (A3-1) reprise par un mouvement défensif dans le registre de la formation réactionnelle (A3-3). Les précisions sur les qualités sensorielles (→CN-4) ne suffisent pas à retenir l'angoisse liée à la représentation. Après un arrêt dans le récit (CI-1), la dimension persécutive réapparaît alors (A3-1) dans un remâchage.

*Problématique* : La confrontation à une problématique prégénitale renvoie à un monde extérieur hostile et maléfique, non perceptible, sous le couvert de défenses contraphobiques attendues.

**\*Planche 12 BG**

*Procédés* : Après un temps de latence (CI-1), nous sommes menés à l'intérieur de la vue d'un homme (B1-2 ; CL-1). La difficulté de délimiter dehors et dedans entraîne un nouvel arrêt dans le discours (CI-1). Une reprise du récit est associée à des représentations d'action du personnage (B2-4), puis se rattache à la description de détails (A1-1). L'évocation d'un lieu « très calme » bienfaisant (CN-1) déborde Luca dans la mise en jeu du corps et du matériel (CM-1). Il se saisit alors de défenses de type obsessionnel dans l'utilisation du remâchage (A3-1).

*Problématique* : Après un « choc », une lutte se met en place contre l'émergence d'angoisse d'abandon. L'investissement de la réalité extérieure et l'insistance sur la qualité du lieu sont autant de mécanismes utilisés pour tenter de pallier à l'absence de l'objet et à la perte sous-jacente.

**\*Planche 13 B**

*Procédés* : Après un temps de latence (CI-1) et une hésitation dans le démarrage du récit, l'accent est porté sur la relation parents-enfant (B1-2 ; B1-1) et l'attente des parents envers l'enfant pendant leur absence. L'angoisse de la solitude entraîne un arrêt dans le discours (CI-3) et la nécessité de s'appuyer sur le percept (CL-2). L'absence est alors niée (A3-2) par un

fantasme voyeuriste accordé aux parents de « surveiller » leur enfant, sous le couvert du thème de la planche précédente. Puis, l'enfant reprend sa place de petit garçon, après un nouveau mouvement d'inhibition (CI-1) dans des activités de son âge (B2-3).

*Problématique* : La reconnaissance de l'enfant laissé par le couple parental est rapidement contre-investie par un fantasme voyeuriste, des parents sur l'enfant. L'inversion des rôles témoigne ici de la difficulté d'exister sans la présence des figures parentales. La dynamique incestueuse pose la question de l'élaboration œdipienne.

#### \*Planche 13 MF

*Procédés* : Sous le couvert de l'anonymat du personnage (CI-2), d'une description de la scène (A1-1) et d'une tendance à s'appuyer sur le sensoriel (→CL-2), la planche est traitée sur un aspect du quotidien (CF-1). La non évocation de la nudité de la femme (→E1-1), une petite craquée verbale (« avec sa manche de sa chemise » ; E4-1) et l'érotisation de la relation (B3-2), laissent transparaître une lutte contre l'expression de l'agressivité.

*Problématique* : Luca s'empare du factuel afin de lutter contre les sollicitations latentes de la planche sur le versant sexuel et agressif, au prix de défenses primaires massives. Ces dernières s'assouplissent pour laisser une relation érotisée transparaître. Une lutte contre l'angoisse violente de perte ne permet pas une élaboration plus fournie autour du couple.

#### \*Planche 19

*Procédés* : Une entrée directe dans l'expression (B2-1) est suivie d'un récit où les descriptions (A1-1), à l'appui du percept (CL-2), sont empruntées de représentations contrastées (B2-3) et d'une insistance sur les qualités sensorielles des lieux (CN-4) : entre un dehors montagneux « très froid » et une maison « plus chaude ». Un apport subjectif termine le récit (CN-1).

*Problématique* : Le surinvestissement des qualités sensorielles permet la différenciation des limites dehors-dedans. L'insistance sur les qualités des deux espaces favorise cette distinction. L'un des espaces est un endroit « hostile », presque séduisant dans les détails donnés ; l'autre espace, « l'intérieur » est un contenant protecteur. Le clivage est donc structurant et opérant.

#### \*Planche 16

*Procédés* : Des manifestations corporelles (CM-3), des mouvements d'inhibition (CI-1) et des remâchages (A3-1) arpentent le discours. Le personnage anonyme introduit (CI-2), pris dans

un fort affect « douloureux » (E2-3), rend compte d'un éprouvé subjectif (CN-1). La massivité de la projection entraîne alors une confusion entre le sujet et le narrateur (CL-1). La fonction d'étayage (CM-1) de l'autre (« quelque chose ») permettra au personnage de se construire.

*Problématique* : Luca se saisit de la planche dans un mouvement de projection identificatoire au personnage. Le renvoi à la dépression et la nécessité d'un étayage pour être soi posent la question des qualités suffisante et structurante de l'objet interne.

#### b) Procédés d'élaboration du discours

Les courts récits, les temps de latence réguliers et intra-récits, les hésitations placent l'ensemble du protocole sous le signe de l'inhibition. L'impression de construction d'un récit autour d'une problématique personnelle est soustraite à une restriction permanente.

Les procédés labiles prennent le relais d'un faible investissement de la réalité interne.

L'utilisation assez large des procédés B (B1, B2, B3) vient contraster avec l'utilisation massive des procédés C, inhibant l'expression interpersonnelle et pulsionnelle. La conflictualisation est ainsi gelée par l'ensemble des procédés C, tous représentés en nombre.

L'introduction de personnages permet la mise en relation, alors investie à travers une érotisation. Le lien à l'objet semble mobilisé mais sous le couvert d'un anonymat et dans une situation déconflictualisée (CI).

Le poids de l'inhibition entrave l'expression d'affect, qui surgit alors massivement dans certaines projections (E2). Le recours aux processus primaires témoigne d'une émergence des mouvements pulsionnels refoulés. Autrement dit, un retour du refoulé se met en place quand le débordement pulsionnel envahit le système pare-excitation.

La dramatisation et l'érotisation de certaines mises en relation témoignent de l'existence d'une vie psychique chez Luca. Cette dernière est maintenue par le contrôle (procédés A3) notamment à travers des doutes, une formation réactionnelle, des mouvements d'annulation et d'isolation. Cette partie plus névrotique du protocole témoigne aussi d'une conscience d'interpréter.

Mais le surinvestissement de la réalité rattrape parfois les mises en situation sur un mode opératoire (CF). Le conflit est donc pris dans une inhibition et un investissement

narcissique (CN), relayés par les procédés CL et le recours à l'étayage. Ils témoignent de la difficulté à élaborer le traitement objectal et la perte.

### c) Problématiques

Les conflits intrapsychique et interpersonnel sont à peine abordés, réprimés par une inhibition certaine, dont les rejets du refoulé apparaissent à travers des mécanismes de défense (doute, isolation, formation réactionnelle). Le gel pulsionnel permet alors d'endiguer les excitations agressives ou sexuelles. Si le Rorschach pouvait rendre compte de l'émergence d'une excitation sexuelle, et parfois agressive, une lutte contre l'angoisse de perte au T.A.T tente d'assurer qu'il ne se passe rien. La problématique de perte résonne dans l'impossibilité d'élaborer la conflictualisation et la perméabilité des limites qui parfois, peut entraîner une confusion. Le plaquage et le recours à la réalité extérieure, voire à la banalisation empêchent l'absence, la perte de l'objet, et les affects dépressifs. Une lutte contre la dépression se fait en écho de l'angoisse de perte, où les affects sont mis à l'écart au prix de défenses massives. Le retour du refoulé – à travers des mécanismes en processus primaires – témoigne de la lutte massive contre l'émergence de mouvements pulsionnels, et du raté de cette dernière. Essentiellement émergeant aux planches où un registre œdipien, agressif, de perte ou sexuel est sollicité, ces débordements montrent la lutte contre des fantasmes destructeurs de perte et d'élaborer à la position dépressive.

La demande d'étayage – en miroir des relations spéculaires établies au Rorschach et au T.A.T – favorise un questionnement autour de la précarité des limites où les fragilités des assises narcissiques s'entendent au regard d'une différenciation mal établie.

Ainsi, l'identification féminine est marquée. La figure paternelle est investie sur un mode idéalisé, dans une préservation de toute attaque et de tout conflit. La problématique œdipienne apparaît alors en filigrane autour de la différenciation des sexes et des générations, dans un évitement de la castration. L'angoisse sous-tendue à la problématique œdipienne est ici évitée.

Luca ne peut attaquer l'objet sans risquer de se détruire. Autrement dit, l'ambivalence vis-à-vis des figures parentales et de l'objet originaire n'est pas suffisamment structurante. À défaut d'un objet interne suffisamment sécurisant, Luca a besoin de l'objet externe pour pallier à l'absence, au manque et pourrait-on penser au vide. La dernière planche témoigne de ce

phénomène : le récit serait une forme de son vécu. La dernière phrase est celle de ses propres parents à son égard.

Une hypothèse d'un fonctionnement limite chez Luca paraît vraisemblable, caractérisé par des failles narcissiques.

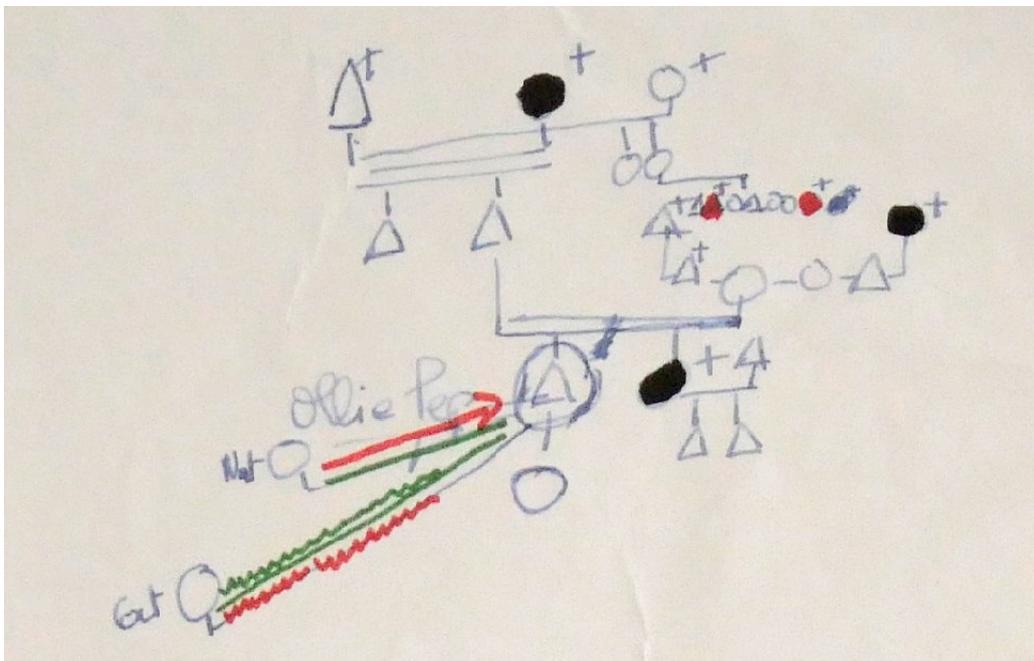
## Annexe 5

OLLIEPEP

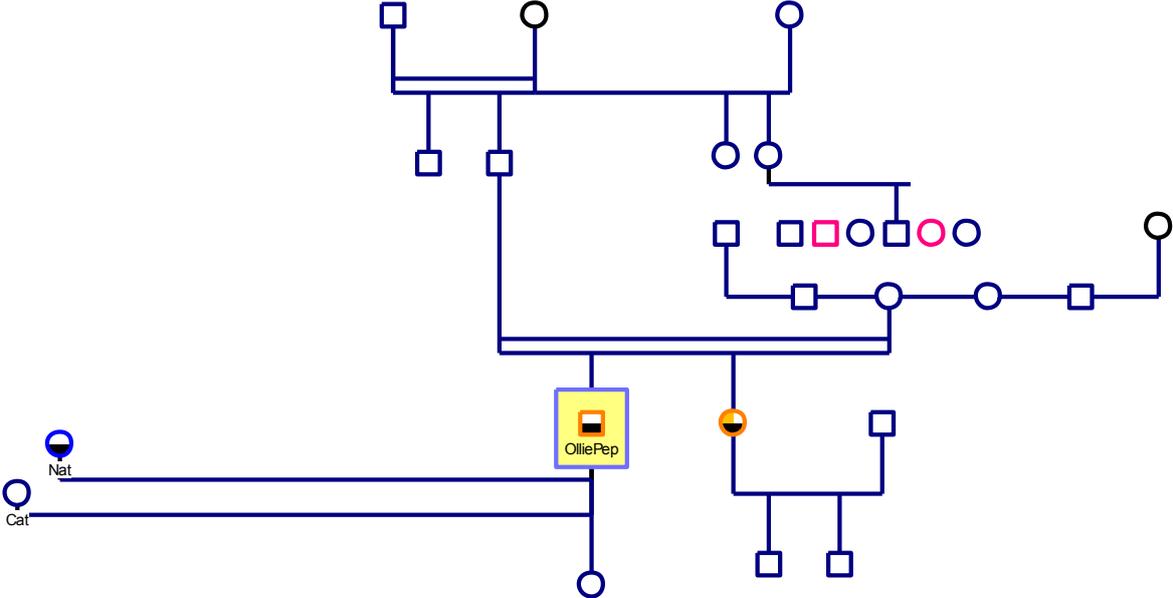
Génosociogramme d'OlliePep par OlliePep – Vue pleine



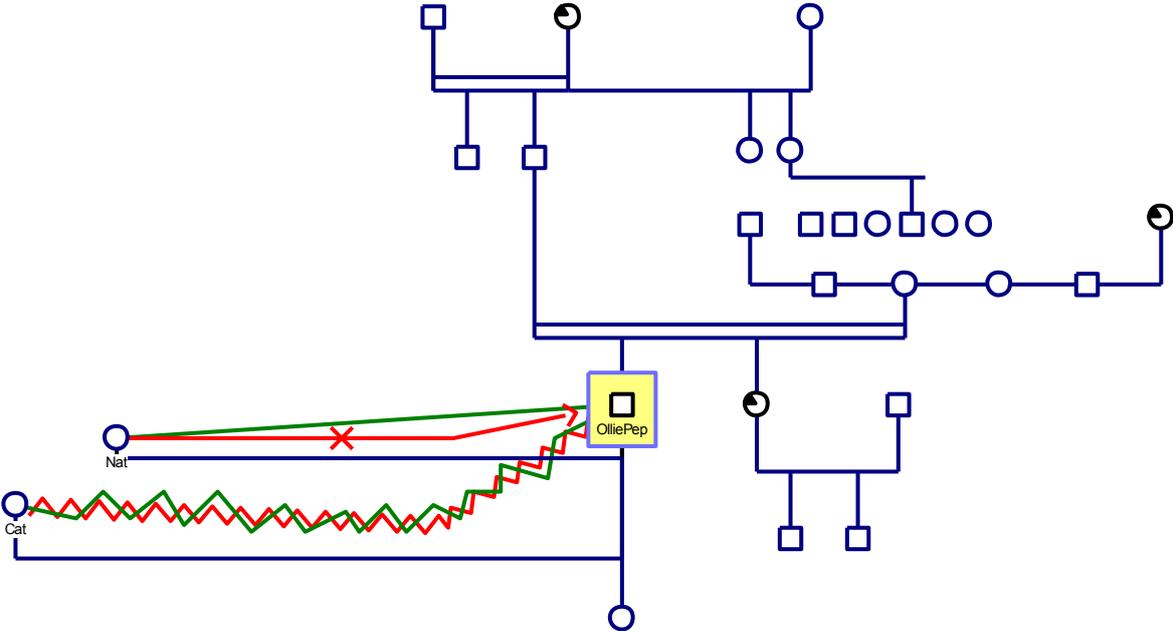
Génosociogramme d'OlliePep par OlliePep – Zoom



Génosociogramme d'OlliePep des évènements marquants :



Génosociogramme d'OlliePep avec la qualité des liens :



## Rorschach

<p><u>Planche I : 5''</u></p> <p>1 – Insecte, papillon ou insecte... papillon de nuit peut être parce que vu la couleur... (haussement des mains)</p> <p>2 – ou un avion furtif mais bon... Voilà, pas très bonne augure mais (haussement des mains)</p>	<p>Une chauve souris ou je sais pas quoi Batman Tout l'ensemble</p>	<p>G C'F+ A Ban</p> <p>G F<sup>-</sup> Obj. → Clob</p>
<p><u>Planche II : 12''</u></p> <p>3 – Les règles....</p> <p>4 – (11'') Du sang mais bon... Voilà (Haussement des mains)</p> <p>5 - (20'') L'évacuation du sang</p> <p>6 - et arrivée de sang frais éventuellement, voilà.</p> <p>Ah vous notez tout ce que je dis</p>	<p>D inf</p> <p>Un sexe de femme D inf</p> <p>D sup</p>	<p>D CF Anatomie/Abstract</p> <p>D C Sang</p> <p>D KC Sang</p> <p>D KC Sang</p> <p>Remarque</p>
<p><u>Planche III : 11''</u></p> <p>7 – Cuisine africaine, en communauté</p> <p>8 – ou ou tamtam, djambé ou jsais pas quoi....</p> <p>9 – Association dans le rythme voilà</p>	<p>Musique africaine ou préparation de plats africains tribals en tout cas, c'est ce que j'avais dit. Ou jouent du tamtam ou font un plat pour la tribu. ( ? Montrez les moi ?) Ça se sont les femmes ( les deux D médian)</p> <p>D médian</p>	<p>G F+/- Abstr</p> <p>D F+ Obj</p> <p>G F+/- Abstr. (Imp)</p>

	Rép add : son du tamtam (D milieu) odeur de nourriture qui se dégage (2 D sup)	D F+/- Abstr. D F+/- Abstr.
<u>Planche IV</u> : 17''		
10 – Animal des forêts... Grande taille... Impressionnant. Voilà..	Ca j'avais dit créature des bois, animal des bois, de grande taille avec des poils et imposant	G FClob A
11 – Un tapis voire, hum		G FE <sup>-</sup> Obj
<u>Planche V</u> : 12''		
12 – Insecte... un insecte qui n'est pas agressif ça veut dire qui est... de nuit, insecte de nuit. Hum, voilà	Insecte de nuit encore	G FC' A
<u>Planche VI</u> : 18''		
13 – Une peau d'animal en tapis vous voyez comme une peau d'ours de jsais pas quoi, de chèvre. Pour le confort. Hum (haussement des mains). Voilà c'est ce que j'vois quoi	Ça j'avais vu une peau de bête posée par terre comme un tapis. C'est parce que c'est étalé.	G FE+ A Ban
	Rép add : Les pates en fourrure ou en poil (Dd) Dd FE- Ad	
<u>Planche VII</u> : 30''		
14 – Puzzle.... Pièces à réunir, pièces au pluriel pour heu arriver à une logique (mouvement d'épaules, de mains) Hum (mouvement de tête) Oui indistincts, voilà j'ai rien à ajouter	J'avais vu un puzzle. Les parties sont un peu liées mais faut quand même les structurer pour les mettre ensemble pour trouver la forme initiale. Faut les regrouper bien à leur place	G F- Obj

<p><u>Planche VIII</u> : + 40''</p> <p>15 – Je sais pas, ce que je vois en premier c'est la couleur, couleurs pastel, légèreté malgré des dessins peu encourageants. Légèreté grâce à la couleur ou allègement (murmures indistincts).</p> <p>16 – Interaction entre deux quadrupèdes et la nature. Voilà. Ça me parle pas trop.</p>	<p>Ça c'est la couleur.</p> <p>Je vois deux animaux là (D rose lat), les deux roux avec des pattes et découvrant la nature enfin et l'autre c'est les différentes matières qu'on peut rencontrer (D sup vert, D méd bleu, D médian rose, D inf orange)</p>	<p>Equiv. Choc couleurs</p> <p>G C Imp.</p> <p>G kan A/Elem Ban → E</p>
<p><u>Planche IX</u> : 19''</p> <p>17 – Pénétration Puissance sexuelle (mouvement des mains) ... oui ça... c'est ce que ça représente en premier pour moi (manipule les planches) j'ai rien d'autre à dire.</p>	<p>Ça c'est encore la couleur et je vois la pénétration. Les boules (D inf rose), le membre (D médian) qui génère plutôt de la joie, enfin du bien-être (D vert et orange)</p>	<p>G CF+/- Imp/Sexe. → kp</p>
<p><u>Planche X</u> : imm</p> <p>18 – on est dans les couleurs... (6'') la fête et les fleurs ou fête fleurie (tient la planche et la fixe 26'')</p> <p>19 – joie et coordination</p> <p>20 – la puissance du groupe.</p> <p>21 – Réunion de choses variées et différentes, hum d'où sortira l'objectivité. C'est tout.</p>	<p>Ça c'est la fête. Réunion de gens ou choses différentes qui se regroupent, qui s'associent enfin qui jouent ensemble et qui de ce fait arrivent à l'objectivité de groupe opposée à la subjectivité individuelle quoi. C'est la puissance du groupe, force du groupe plutôt. (tous les D/G)</p>	<p>G C Abstr. →kob</p> <p>G F+/-C Abstr.</p> <p>G Clob Abstr.</p> <p>D/G F+/- Abstr.</p>

Temps total de la passation 15 min.

Épreuve des choix :

+ : III : « celle-là, la fête africaine et j'aime quand tout le monde met les mains à la patte, la fête, participent »

X : « ça c'est la joie, enfin la variété des couleurs, le gaie, tous les horaires, sont pas disloqués, se regroupent »

- : I : « effrayant, moins rassurante »

---

**Psychogramme**

R : 21	G : 15	G% = 76,19%	F = 6 (2-, 1+, 3+/-)	F% 28,57%
				F+% 41,66%
	D/G : 1		K : 2 (F-)	
	D : 5	D% = 23,80%	kan : 1 (F+)	
			C : 1	
			C' : 2	A : 4 A% 19,04%
			FC : 2 (F+, F+/-)	H% 0%
			CF : 3 (dont 1F+ et 2F+/-)	
			E : 1	
			FE : 2 (F-, F+)	
			Clob : 1	
FClob : 1 (F+)	Obj : 4	Ban : 3		
Sang : 3				
	Anat/Abstr. : 1			
	Imp. : 1			
	Imp/Sexe : 1			
	A/Élém : 1			
	Abstr. : 8			
Tps total : 15'				
Tps/rép : 42,86''				
Tps lat.moyen : 7,80''				
T.A. <u>G, D, Dd, Dbl</u>				Fé 66,66%
T.R.I. 2K / 8ΣC				Fé+% 46,42%
F. Compl 1kan / 2ΣE				
RC% = 7/18 = 33,33%				

Tableau 1 : Qualités des réponses globales

	Simple	Vague	Impressionniste	Élaboré
Réponses	1 ;2 ;3 ;4;8 ;10 ;12	11 ;16 ;21	5 ; 6 ; 7 ; 9 ; 13 ; 14 ; 15 ; 17 ; 18 ; 19 ; 20	
Tendances				

R = norme

G% > norme

F% < norme

A% < norme

RC% = norme

D% < norme

F+% < norme

H% < norme

Ban < norme

NOM : **Olliepep**

Date :

ÂGE : 59 ans

QI ou NC :

Motif de l'examen : Recherche thèse

---

### PSYCHOGRAMME

<b>R : 21</b>	<b>Nombre</b>	<b>%</b>	<b>Somme des F</b>			
Tps total <b>15'</b>	G	<b>15 = 76,19%</b>	F+ <b>1</b>	F% <b>28,57%</b>	A <b>4</b>	
					Ad	<b>A% 19,04%</b>
Tps/rep <b>42,86''</b>	Gbl		F- <b>2</b>	F+% <b>41,66%</b>		
				F%e <b>66,66%</b>		
Tps.lat.moy <b>7,80''</b>	D/G <b>1</b>		F+/- <b>3</b>	F+%e <b>46,42%</b>		
	D <b>5 = 23,80%</b>			H <b>H% 0%</b>		
	Dd/D		K <b>2</b>		Hd	
					(H)	
			kp			
			kan <b>1</b>		A/Elem <b>1</b>	
			kob		Sexe	
					Obj <b>4</b>	
			FC <b>2</b>		Anat/Abstr. <b>1</b>	
			CF <b>3</b>		Géo	
			C <b>1</b>		Sang <b>3</b>	
			C' <b>2</b>		Impr <b>1</b>	
			FE <b>2</b>		Abstr <b>8</b>	
			EF		Imp/Sexe <b>1</b>	
			E <b>1</b>			
						<b>Ban 3</b>
			FClob <b>1</b>			
			ClobF			
			Clob <b>1</b>			
T.A. <b>G, D</b>					<b>Elem qualit</b>	
T.R.I. <b>2K / 8ΣC</b>					Choc	
F. Compl <b>1kan / 2ΣE</b>					Eq. Choc <b>1</b>	
RC% = 7/18 = <b>33,33%</b>					Persev	
					Rem. Sym.	
			Choix + <b>3 et 10</b>		Rem. C	
			Choix - <b>1</b>		Crit. Subj <b>2</b>	
					Crit. Obj	
					Description	

## T.A.T

### Planche 1 : 5''

La difficulté du violon... qui ne doit pas être une chose étrangère mais partie de soi à partir du moment où quand on a acquit, acquirit, acquit plutôt la technique et qu'on arrive à l'oublier. Mais l'éducation est longue et la tâche difficile et longue, il y a de quoi s'angoisser ou se poser des questions ( ? histoire de qui ?) Euh d'un jeune à qui on veut faire jouer du violon... ce qui ne lui paraît pas si simple... ( ? peut y arriver ?) Il va apprendre le violon et petit à petit le posséder, en faire son allié, son complice pour le moment lui est encore étranger.

### Planche 2 : 37''

Faut que je dérive faut que je raconte une histoire. Alors que les paysans travaillent dur et physiquement à la terre, la terre plutôt euh la jeune fille au premier plan travaille sa culture et s'instruit, son travail est plus intellectuel que physique. On voit le... pas l'opposi, pas l'opposition oui entre son côté physiquement frêle et le corps solide de l'ouvrier agricole, contrôlé par sa femme, enfin observé par sa femme. L'intellectuel est séparé du travail physique par un mur de pierre. Voilà.

### Planche 3 BM : 33''

Période de repos et d'isolement pour cette personne qui s'isole du groupe. Solitude et de repos. Hum (mouvement des mains)..... abandon de la joie de vivre et de l'occultivité, repli sur soi-même, voilà.

### Planche 4 : 13''

Ne t'en va pas ! Reste là. Mais ton but est plus important que notre amour. Reste ! Voilà.

### Planche 5 : 15''

Qu'est-ce que tu fais ? Ne dérange rien. Mouais.... Tu dines ici ? Voilà, ça sera..... Oui enfin j'ai rien d'autre à dire.

### Planche 6BM : 22''

L'homme est concentré à écouter les jugements et avis de l'âge, l'expérience parle. Voilà. Rapport des générations. C'est tout. L'homme soucieux écoute avec respect. C'est tout.

### Planche 7BM : 15''

L'influence et la sagesse... de... de... de l'aîné ou du... du plus vieux sur... euh... sur... la crise existentielle du plus jeune. Il le conseille avec indulgence et sagesse. Voilà.

Planche 8BM : 10''

Cet enfant deviendra médecin. Ça le fascine et l'intéresse... c'est tout. (? qu'est-ce qui le fascine ?) L'opération, les hommes qui touchent un autre être humain et tentent d'analyser et le soigner... l'enfant semble sérieux et avoir déjà un sens des responsabilités.

Planche 10 : 16''

La confiance, le réconfort humain... geste euh... rassurant... et de soutien... expression de l'amour... familial, de l'amour familial (? consigne ?) L'homme prend sa mère euh... contre lui et... lui exprime son amour et son soutien afin de la rassurer. L'apport affectif des autres est primordial pour l'équilibre de l'homme, de l'homme ou de la femme. Apaisement, amour, soutien... sollicitude et réconfort. Hum, voilà.

Planche 11 : 5''

J'vois pas bien ce que c'est. C'est quoi ça ? J'vois pas si c'est un animal ou si il y a un homme dessus... je sais pas.. je sais pas.. j'ai pas une bonne conscience des tailles en fait... Cette image me dit pas grand-chose en fait. J'ai plus rien à dire.

Planche 12BG : 7''

Sentiment de chaleur, le printemps ou peut être l'été, impression de bien-être. CF la nature, oui la nature en effervescence. Calme et paisible plus espoir, les bourgeons enfin les fleurs, la vie continue.

Planche 13B : 27''

C'est l'histoire d'un petit fermier.. pieds nus au soleil et qui observe avec sérieux (? observe quoi ?) je sais pas, soit les animaux, soit son père au travail, soit... en se disant quand est-ce que je ferai ça moi-même... Regarde bien comment ils font.

Planche 13MF : 1'02

Dort-elle ? Ou est-elle morte ? La perdre me rendrait si malheureux, voilà.

Planche 19 : 9’’

Hallucination. Voilà que mon esprit m’abandonne à nouveau je vois tout et rien. Trop abstrait pour moi.

Planche 16 : 12’’

Image de la pureté et de l’absence, à part quelques tâches mais ça (en montrant les petites tâches sur la planche) c’est libérateur et reposant ( ? Consigne ?) Je retrouve dans le noir, dans le blanc.. le manque d’oppression, l’absence de détails inutiles, la profondeur donc l’esprit infini, rien n’arrête mon regard permettant à mon esprit de vagabonder sans aucun poids pour le freiner.

TAT – Feuille de dépouillement - OlliePen

Série A Rigidité		Série B Labilité		Série C Évitement du conflit		Série E Emergences des processus primaires	
<b>A1</b> <b>Référence à la réalité externe</b> A1-1 : Description avec attachement aux détails avec ou sans justification de l'interprétation A1-2 : Précisions : temporelles – spatiales – chiffrés A1-3 : Références sociales, au sens commun et à la morale A1-4 : Références littéraires, culturelles		<b>B1</b> <b>Investissement de la relation</b> B1-1 : Accent porté sur les relations interpersonnelles, mise en dialogue B1-2 : Introduction de personnages non figurant sur l'image B1-3 : Expressions d'affects		<b>CF Surinvestissement de la réalité externe</b> CF-1 : Accent porté sur le quotidien, le factuel, le faire – Référence plaquée à la réalité externe CF-2 : Affects de circonstance, références à des normes extérieures		<b>E1 Altération de la perception</b> E1-1 : Scotome d'objet manifeste E1-2 : Perception de détails rares ou bizarres avec ou sans justification arbitraire E1-3 : Perceptions sensorielles – Fausses perceptions E1-4 : Perception d'objets détériorés ou de personnages malades, mal formés	
<b>A2</b> <b>Investissement de la réalité interne</b> A2-1 : Recours au fictif, au rêve A2-2 : Intellectualisation A2-3 : Dénégation A2-4 : Accent porté sur les conflits intra-personnels – Aller/retour entre l'expression pulsionnelle et la défense	+	<b>B2</b> <b>Dramatisation</b> B2-1 : - Entrée directe dans l'expression ; Exclamations ; Commentaires personnels. - Théâtralisme ; Histoire à rebondissements. B2-2 : Affects forts ou exagérés B2-3 : Représentations et/ou affects contrastés – Aller/retour entre désirs contradictoires B2-4 : Représentations d'actions associées ou non à des états émotionnels de peur, de catastrophe, de vertige...	++	<b>CI Inhibition</b> CI-1 : Tendance générale à la restriction (temps de latence long et/ou silences importants intra-récits, nécessité de poser des questions, tendance refus, refus) CI-2 : Motifs des conflits non précisés, banalisation, anonymat des personnages CI-3 : <u>Éléments</u> anxiogènes suivis ou précédés d'arrêt dans le discours	+	<b>E2 Massivité de la projection</b> E2-1 : Inadéquation du thème au stimulus – Persévérance – Fabulation hors image – Symbolisme hermétique E2-2 : Evocation du mauvais objet, thème de persécution, recherche arbitraire de l'intentionnalité de l'image et/ou des physiognomies ou attitudes – Idéalisation de type mégalomane E2-3 : Expressions d'affects et/ou de représentations massifs – Expression crues liées à une thématique sexuelle ou agressive	+
<b>A3</b> <b>Procédés de type obsessionnel</b> A3-1 : Doute : précautions verbales, hésitation entre interprétations différentes, <u>remâchage</u> A3-2 : Annulation A3-3 : Formation réactionnelle A3-4 : Isolation entre représentations ou entre représentation et affect – Affect minimisé	+	<b>B3</b> <b>Procédés de type hystérique</b> B3-1 : Mise en avant des affects au service du refoulement des représentations B3-2 : Erotisation des relations, symbolisme transparent, détails narcissiques à valeur de séduction B3-3 : Labilité dans les identifications	++	<b>CN Investissement narcissique</b> CN-1 : Accent porté sur l'éprouvé subjectif – Références personnelles CN-2 : Détails narcissiques – Idéalisation de la représentation de soi et/ou de la représentation de l'objet (valence + ou -) CN-3 : Mise en tableau – Affect titre – Posture signifiante d'affects CN-4 : Insistance sur les limites et le contours et sur les qualités sensorielles CN-5 : Relations spéculaires	+	<b>E3 Désorganisation des repères identitaires et objectaux</b> E3-1 : Confusion des identités – Télescopage des rôles E3-2 : Instabilité des objets E3-3 : Désorganisation temporelle, spatiale ou de la causalité logique	+
				<b>CL Instabilité des limites</b> CL-1 : Porosité des limites (entre narrateur / sujet de l'histoire ; entre dedans / dehors...) CL-2 : Appui sur le percept et/ou le sensoriel CL-3 : Hétérogénéité des modes de fonctionnement (interne/externe ; perceptif/symbolique ; concret/abstrait...) CL-4 : Clivage	++	<b>E4 Altération du discours</b> E4-1 : Troubles de la syntaxe – Craquées verbales E4-2 : Indétermination, flou du discours E4-3 : Associations courtes E4-4 : Association par contiguïté, par consonance, coq à l'âne...	+
				<b>CM Procédés anti-dépressifs</b> CM-1 : Accent porté sur la fonction d'étayage de l'objet (valence + ou -) – Appel au clinicien CM-2 : Hyper-instabilité des identifications CM-3 : Pirouettes, virevoltes, clin d'œil, ironie, humour	+++		

## Analyse détaillée du Rorschach et du TAT – OlliePep

---

### Le rorschach

#### a) Clinique de la passation

Le temps de passation global (15') est relativement court témoignant d'une forme d'impatience chez OlliePep. Sa douleur dentaire vient peut-être soutenir la volonté de finir assez rapidement.

Les mouvements corporels sont souvent utilisés tout au long de la passation pour accompagner les paroles d'OlliePep. Cette mise en avant du corps dans une forme de théâtralisme donne une impression de contenant à des réponses qui paraissent assez floues et peu saisissables. Le corps semble aussi contenir une certaine forme d'impatience et/ou d'excitation, il viendrait alors servir de rempart, de bouclier contre tout débordement dans une tentative de maîtrise.

Les réponses courtes, titres et assez abstraites nous ont obligées à être méticuleuses dans la cotation. L'apparence de richesse dans les pensées déployées dénote une difficulté à donner une production fantasmagorique. Il nous est apparu que les mouvements pulsionnels dégagés par la mise en situation et la projection se déployaient sous le couvert d'une certaine appréhension et d'une tentative de maîtrise de ces derniers. Les critiques subjectives ainsi que les restrictions dans les fins de réponse – « c'est tout », « voilà » – posent une attaque de la situation vers une inhibition des réponses.

Le psychogramme d'OlliePep montre une approche préférentielle – puisqu'au dessus de la norme – sur un mode global (76,19%) au détriment d'une découpe en détails, le D% est en dessous de la norme (23,80%). Les déterminants restent quelque peu variés comme en témoigne le TRI (2K/8ΣC) ou la formule complémentaire (1kan/2ΣE). L'utilisation des déterminants est favorisée dans les combinaisons F avec C ou E comme en témoigne le F%e (66,66%) au détriment d'un rapport formel faible (F% : 28,57%). Ainsi les excitations internes et externes semblent déborder OlliePep sans qu'il puisse les maîtriser : la faible qualité des F en bonne forme (41,66%) montre cet échec du traitement de la réalité externe. Le nombre de banalités est limité (3). L'absence de réponses humaines questionne ce rapport

à la réalité et le repli dans un monde fantasmagique, toutefois le RC% dans la norme (33,33%) et les contenus variés montrent un contact avec le matériel et le clinicien bienvenu.

Nous pouvons faire l'hypothèse d'un rapport à la réalité troublée sous-tendue par une excitation pulsionnelle débordante.

#### b) Processus de pensée

Le nombre de réponses est tout juste dans la norme (21), la passation montre un certain contrôle. Quelques réponses s'ajoutent à l'enquête dans le même registre que celles de la passation, elles ne viennent pas lever le contrôle. L'appui sur le clinicien dans une forme d'étayage n'est pas sollicité.

#### \* Investissement de la réalité externe

Le F% en-dessous de la norme (28,57%) pose une possible facture pathologique du protocole, indiquant une difficulté à investir la réalité extérieure et une pauvreté des capacités d'adaptation à cette dernière. L'objet perceptif n'est pas pris en considération en témoigne les contenus associés aux réponses formelles (Abstr. Impr.). Le caractère très diffus de ces réponses est en écho des réponses restantes du protocole dans leur contenu (une majorité d'abstr. et d'imp.). L'appui sur la réalité extérieure est souvent mis en échec en témoigne le F+% à 41,66 % et le peu de réponses banales – au nombre de trois.

Toutefois les banalités apparaissent à des planches d'ouverture – la planche I dans la perception animalière ; la planche VI ; la planche VIII dans l'apparition des couleurs pastels – laissant l'émergence possible à capacité d'adaptabilité. Dans ce sens, le F%é (66,66%) témoigne de l'utilisation de la forme, mais à travers les combinaisons des déterminants. L'absence d'intérêt pour le monde extérieur est contrastée par les caractéristiques sensorielles de celui-ci auxquelles OlliePep est très sensible. Le recours au formel est alors contaminé dans ses contenus, tout comme les réponses banales sont touchées par la réactivité sensorielle ou kinesthésique (R.1 – planche I ; R.13 – planche VI ; R.16 – planche VIII).

Le F+%é reste faible (46,42%) stipulant l'échec d'une capacité à pouvoir délimiter les frontières. La prévalence des réponses F+/- montre ainsi une difficulté de la pensée à trouver ses limites.

L'utilisation forte des déterminants sensoriels conforte le débordement pulsionnel chez OlliePep dans l'investissement des images. L'approche globale largement favorisée (G% : 76,19) montre cependant une nécessité de s'accrocher à la réalité. Dans ce sens, les D associés à des mauvaises formes avec un D% en dessous de la norme (23,80), témoigneraient d'une tentative de maîtrise des mouvements pulsionnels.

Le peu de déterminants variés dans le protocole d'OlliePep, avec un H% nul et un A% (19,04) faible, rappelle d'une tentative de contrôle du percept. Ils témoignent aussi, en écho à une adhésion à la pensée collective relativement faible, du peu de possibilité d'identification à l'autre et d'un éventuel défaut de socialisation. Les contenus témoignent par ailleurs d'une grande abstraction, l'épaisseur fantasmatique est mince.

La difficulté d'investissement de la réalité extérieure se trouve en écho d'un débordement des stimulations pulsionnelles. Ce débordement sur la réalité extérieure témoigne d'une centration narcissique.

#### \* Investissement de la pensée

Le mode d'appréhension, dans le protocole d'OlliePep, est global sur tout le protocole, excepté à la planche II – apparition de la couleur rouge –, où la découpe est détaillée. L'approche globale est donc favorisée par rapport à une découpe en détails. La qualité simple des G se trouve regroupée sur les premières planches et disparaissent après la planche V où OlliePep tente de geler les mouvements pulsionnels par un repli narcissique.

La présence de G dans le protocole témoignerait à la fois d'un ancrage dans la réalité et d'une attitude défensive : une lutte contre le surgissement de certaines représentations est opérante mettant alors en avant l'expression d'affects de façon labile. L'association d'un seul G simple à une banalité et leur absence après la planche V témoignent d'un positionnement défensif et la méfiance suscitée dans la réalité objectale mal définie.

La majorité des G sont impressionnistes dans une domination des éléments sensoriels où OlliePep est perméable aux qualités du matériel, négligeant le cadre perceptif. Une telle perception apparaît dès la planche II se poursuivant sur toutes les planches (gris-noir et pastel). La présence aux planches rouges et pastel témoigne d'un impact de la couleur sur le processus associatif et d'une excitation sous-jacente débordant le système pare-excitation, puisque ces dernières se retrouvent sur les planches suivantes. À partir de la planche IV, puis spécifiquement de la planche V, oscillent des perceptions globales : vagues ou

impressionnistes. La réponse 11, à laquelle apparaît la qualité « vague » montre une défense contre une représentation précédente inquiétante : « Animal des forêts... grande taille... impressionnant. Voilà. » puis s'en suit : « un tapis voire ». L'insuffisance d'un contenu interne désorganise OlliePep qui donne à voir un flou dans la perception.

La majorité des G sont associés à des déterminants en mauvaise forme ou en F+/- traduisant la difficulté de la prise en compte du percept.

Les qualités « vagues » et « impressionnistes » des réponses globales sont associées majoritairement à des déterminants sensoriels témoignant d'une faiblesse du Moi. L'envahissement pulsionnel rend alors compte de barrières fragiles « aussi bien par rapport aux émois internes ressentis comme bouleversants que par rapport aux objets qui suscitent ces émois et qui viennent empiéter, faire effraction dans l'espace psychique, mettant en échec les tentatives de maîtrise et de contrôle. »<sup>420</sup> Autrement dit, les G viendraient alors témoigner d'un empiètement de la réalité interne sur la réalité externe dans un défaut de l'instance moïque.

La découpe en détails est utilisée uniquement à toutes les réponses de la planche II témoignant d'une fragilité des défenses lors de sollicitations non attendues d'affect trop fort. Une tentative de lutte contre l'émergence d'éléments internes et de surgissement de représentation se met en place puisque les D sont d'abord simples avant d'être impressionnistes. Les conduites psychiques sont ainsi peu variées et sont prises dans le débordement de sollicitations trop excitantes et d'une lutte contre ces représentations – elles viennent témoigner d'un rapport à la réalité mis à mal. L'abstraction – aussi caractéristique des réponses additionnées à l'enquête – domine interrogeant la fuite du réel au profit d'un repli narcissique dans l'imaginaire et d'un désinvestissement objectal. Toutefois, à l'enquête Olliepe est capable de donner des représentations humaines où le mouvement kinesthésique serait relationnel, mais tout cela à bas bruit dans une posture d'étayage de notre part.

Le peu de kinesthésies (3, dont 2K<sup>-</sup>), dont aucune n'est relationnelle, indique une difficulté à élaborer la dynamique conflictuelle. Dès lors, l'objet semble être difficilement différencié posant la question de l'effraction des limites.

---

<sup>420</sup> Chabert, 2012a, p.99.

La réalité extérieure est peu investie et sert de support à la projection de la réalité interne sous un axe défensif de lutte contre l'envahissement de représentations. Les processus de pensée montrent un certain investissement psychique pris dans un défaut des capacités de symbolisation, un repli narcissique et un registre intellectualisant.

c) Traitement des conflits

\* Axe narcissique

*Représentation de soi et identité*

L'approche défensive dédagée pose la question de la représentation de l'identité chez OlliePep. Le fonctionnement psychique semble déborder le système pare-excitation.

Ainsi aucune réponse humaine n'est donnée à la passation spontanée questionnant la capacité d'identification à une image humaine, fondement de l'identité. Sous notre sollicitation, autrement dit dans une forme d'étayage, OlliePep peut identifier les « femmes » à la planche III. Elles sont donc perçues et reconnues sans pouvoir nous en faire part de façon spontanée. L'étayage sur la relation au clinicien permettra une verbalisation de la représentation. La difficulté à élaborer les représentations humaines questionne l'élaboration de la représentation de soi et celle des limites.

Les contenus animaux sont alors les bienvenus. Le A% reste faible mais les réponses animales témoignent de la participation à des normes communes – trois réponses A sur quatre sont associées à des banalités. Une certaine adaptation à la réalité extérieure est alors maintenue. Les contenus animaux apparaissent ainsi dès la première planche dans des associations en bonne forme. Pour autant, ces contenus sont toujours associés à une couleur dénotant la dimension affective. Ce dernier est caractérisé par un registre angoissant où les préoccupations semblent menaçantes : « Insecte, papillon ou insecte... papillon de nuit peut être parce que vu la couleur.. » (planche I) ; « Animal des forêts... Grande taille... Impressionnant » (planche IV) ; « Insecte... un insecte qui n'est pas agressif ça veut dire qui est... de nuit, insecte de nuit » (planche V). Le caractère menaçant des contenus projetés est déplacé sur des références à des projections sombres ou imposantes. Ces déplacements

rendent compte de la sensibilité au matériel dans un registre régressif à connotation dépressive.

La planche VI vient en témoigner : « Une peau d'animal en tapis vous voyez comme une peau d'ours de jsais pas quoi, de chèvre. Pour le confort » Outre l'adresse au clinicien comme appui étayant, OlliePep présente dans une référence à une enveloppe précoce, une recherche de seconde peau. L'affect associé plaisant – « confort » – renvoie à l'expérience précoce dans une dynamique passive en réponse à l'angoisse de castration associée à du sang.

Cette seconde peau peut-être retrouvée dans la précision à l'enquête de la planche I « batman ». La confrontation à la première planche – dans une réactivation de la relation à la mère prégénitale – renvoie OlliePep à la nécessité de poser une limite. Le costume ainsi évoqué offre une seconde peau pour colmater peut-être une représentation de soi trouée.

Pour autant, la planche V qui précède témoigne d'un positionnement identitaire plus favorable. L'insecte est perçu dans sa forme unitaire et intégrale, mais sur un versant négatif « insecte de nuit ». La sensibilité au gris de cette planche rend compte d'un état d'anxiété qu'OlliePep contre-investit par une négation « un insecte qui n'est pas agressif ». Un mouvement dépressif latent s'entend alors sous la forme d'un repli pulsionnel narcissique. Il apparaît après le mouvement d'une planche IV où la dynamique angoissante de la représentation était à l'œuvre. La planche unitaire suivante sera donc prise dans un mouvement réassurant et régressif.

Les identifications ne sont pas clairement posées par OlliePep. L'évocation des « règles » à la planche II et le sang perçu à travers des kinesthésies imaginaires évoquent une perception à caractère féminin, retrouvée à l'enquête à travers la représentation « sexe de femme ». Le surgissement d'une telle représentation à valence sexuelle n'est possible qu'à travers une forme d'étayage, à l'enquête, afin de geler toute autre représentation fantasmatique. La sollicitation bisexuelle de la planche renvoie OlliePep à une angoisse de castration patente. La planche III inhibe alors toutes autres représentations féminines qui ne seront dicibles qu'à l'enquête.

L'évocation de la pénétration et de la puissance aux planches IX et X renvoie à une problématique à une perception phallique, précisée à l'enquête : planche IX « les boules, le membre qui génère plutôt de la joie ». À cette planche prégénitale, la perception à valence sexuelle/phallique, dans une dimension régressive, renvoie à une symbolique maternelle

passive qu'OlliePep cherche à retrouver. Ainsi, la perception d'un puzzle dont il faudrait réunir les pièces « pour trouver la forme initiale » - renvoyant aussi aux origines – montre la difficulté de séparation et de différenciation. La confusion entre soi et non-soi et la problématique identitaire associée se retrouvent dans la réponse à l'enquête de cette même planche : « faut les regrouper bien à leur place. »

Le F+% inférieur à la norme viendrait ainsi témoigner d'une mauvaise qualité des enveloppes psychiques qui sont perméables.

### *Représentation de soi et identification*

L'absence de représentations humaines interroge les mouvements d'identification. Si le contenu humain n'est pas utilisé, des mouvements pulsionnels retrouvés dans les kinesthésies majeures témoignent du poids de la projection. Ainsi OlliePep est sensible au rouge de la planche II et le prend en compte dans ses représentations. Les réponses « règle » puis « sang » renvoient à des pulsions sexuelles ou agressives dans un contexte de castration. Associées à un mouvement kinesthésique « évacuation/arrivée » ces réponses rendent compte d'un mécanisme d'identification projective. Sous-tendus par des déterminants en mauvaise qualité formelle, les kinesthésies viennent alors montrer une distinction entre sujet et objet précaire. L'intrication sexuelle/agressive souligne une perte de distance. OlliePep inhibera alors complètement toute possibilité de représentation humaine à la planche suivante (planche III). La représentation de femmes à l'enquête indique un débordement fantasmatique par rapport aux représentations féminines.

Le règne animal est utilisé plus facilement et est représenté dans des mouvements pulsionnels. L'identification ainsi déplacée montre une préoccupation des limites. La réponse 16 de la planche VIII « interaction entre deux quadrupèdes et la nature » est marquée par la difficulté dans la mise en relation. Ce sont les animaux qui interagissent avec l'élément sans qu'il y ait un véritable mouvement décrit. Les deux animaux semblent alors être dans la même activité, autrement dit dans un double l'un de l'autre.

Dès lors, les identifications humaines masculines font défaut. Les perceptions à caractère phallique sont données à voir à l'enquête de la planche IX : « le membre qui génère de la joie ». Elles apparaissent autrement sous le couvert de d'intellectualisation à la passation

de cette même planche « pénétration ». Le mouvement défensif permet l'évocation de caractéristiques à proportion phallique : « la puissance » (planche X).

La planche IV, sous le couvert de l'anonymat de l'animal montre le caractère inquiétant d'une dimension de puissance « animal des forêts. Grande taille... impressionnant » et à l'enquête « créature des bois, animal des bois, de grande taille avec des poils, imposant ». L'impossible identification humaine ne définit pas clairement une image paternelle ou une image maternelle. La planche VI témoigne d'une prise de position passive sans qu'aucun attribut phallique ne soit reconnu « peau d'animal », pour autant, à l'enquête, la réponse additionnelle « des pattes en fourrure ou en poil » semble poser une perception phallique. Les représentations de la symbolique sexuelle dans la dimension féminine se déploient ainsi un peu à l'enquête dans des représentations d'une partie du corps féminin « sexe de femme » (planche II). L'investissement de la dimension féminine s'est fait sur les attributs au sexe féminin, à cette même planche, à la passation. Ainsi, la planche II témoignerait d'une identification au sexe féminin. La planche VII, quant à elle, renvoie à l'évocation de relations précoces dans une image maternelle peu sécurisante qu'il faudrait construire.

La difficulté pour OlliePep de reconnaître la dimension phallique ou paternelle traduit la difficulté d'identification à l'imago paternelle face à une image maternelle, elle aussi difficile à saisir, mais peut-être « omnipotente », d'où l'impossible identification à la planche VI.

\* Axe objectal

### *Représentation de relations*

Après des réactions sensorielles et kinesthésiques – non relationnelles – à la planche II, dans une sensibilité à la couleur rouge, un système défensif se met en place à la planche III. Ainsi, les déterminants formels sont utilisés sans utilisation de réponses couleur ou kinesthésiques sollicitées à cette planche. Les contenus sont quant à eux soit restrictifs « objet » soit diffus « abstraction ». Dès lors, l'impact objectal témoigne d'une effraction des

frontières où les mouvements internes sont projetés massivement sur la scène externe. Les relations à l'environnement sont donc poreuses ne permettant pas la mise en place de relation. Le contenu animal est alors utilisé pour donner support à une mise en relation à travers une petite kinesthésie (planche VIII). Cette dernière arrive après une représentation de pièces de puzzle à réunir, c'est-à-dire d'un ensemble séparé à relier. Ainsi à la planche VII, consécutive d'une perception de seconde peau (planche VI), OlliePep perçoit plusieurs morceaux « à réunir » et « indistincts », en écho de la réponse 21 de la planche X où l'éparpillement suscite une perception d'unification dans la différence : « réunion de choses variées et différentes ». Cette double polarité semble renvoyer à une difficulté de différenciation d'avec l'autre dans une projection de la relation primitive et la nécessité d'être avec l'autre. Dès lors, la petite kinesthésie à la planche suivante – VIII – relate d'un mouvement spéculaire entre les deux animaux puisque ces derniers, « roux », ne sont pas distingués dans leur activité et n'interagissent que par le même mouvement de découverte telle une relation narcissique. Soulignons que ces perceptions d'unification des ensembles se retrouvent dans la représentation d'une « cuisine africaine, en communauté » à la planche III.

Par ailleurs les réactions de déplaisir et d'attaque de l'objet « pas très bonne augure » (Planche I) ; « dessins peu encourageants » (planche VIII), les refus « voilà, j'ai rien à ajouter » (planche VII) ; « ça me parle pas trop » (planche VIII) ; « j'ai rien d'autre à dire » (planche IX) renvoient à une mobilisation de la haine dans le refus d'un monde extérieur somme tout trop excitant. Dans un mouvement défensif de repli narcissique, la haine témoigne d'une tentative de différenciation dans la relation à l'objet. La recherche d'un étayage dans la relation au clinicien à travers sollicitations « ah vous notez tout ce que je dis » (planche II) ; « vous voyez » (planche VI) ou encore dans un appui corporel – OlliePep a de nombreuses mimiques – témoigneraient parallèlement d'une forme d'accrochage, de dépendance à l'autre.

Ainsi, l'impact objectal conduit OlliePep à tenter de réunir les ensembles dans une angoisse de séparation et des représentations de fusion où l'autre est pour autant marqué comme différent. La tentative de différenciation échoue alors dans une perte de repères.

## *Traitement des affects*

La tonalité affective est d'emblée marquée par la forte utilisation des déterminants sensoriels mais elle est aussi perceptible à d'autres niveaux. Ainsi, le recours à des tonalités affectives permettent de lutter contre l'émergence de représentations. La perception de la couleur rouge à la planche II envahit les représentations à valence sexuelle féminine. De même qu'à la planche VI, le recours à une image passive « peau d'animal » (estompage) refoule l'angoisse liée à la problématique de castration. « L'angoisse est utilisée comme système d'alarme pour se protéger d'une représentation désagréable, refoulée. »<sup>421</sup> Autrement dit, une lutte contre la problématique de castration se donne à voir dans l'évitement de perceptions phalliques sinon à travers une forme d'idéalisation de l'acte « pénétration » et les formes de puissance associées (planches IX, X). La lutte traduit celle de l'effraction du Moi, où le système pare-excitation est finalement débordé par l'envahissement pulsionnel des perceptions proposées par le matériel.

La sensibilité à la couleur apparaît dès la première planche où le noir associé à une représentation en bonne forme, renvoie à une perception angoissante : « papillon de nuit parce que vu la couleur », l'élément anxiogène déborde OlliePep dans une représentation en mauvaise forme « un avion furtif mais bon... Voilà, pas très bon augure ». La nature angoissante de la mise à l'épreuve que suscite la confrontation au matériel renverrait à une image d'insécurité, voire de menace dans l'évocation d'une relation primaire. Angoisse maintenue à l'épreuve des choix négatives : « effrayant, moins rassurant ». L'apparition du rouge mobilise à nouveau une lutte contre des représentations aux planches II et III. OlliePep est envahi dans sa sensibilité affective utilisant massivement la couleur dans l'émergence de pulsions sexuelles/agressives. La sensibilité au gris et noir se retrouve aux planches suivantes (IV, V, VI) sous formes de sensibilité dépressive narcissique (planche V en C') ou d'estompage de texture (planches IV et VI). Ces dernières témoignent d'une sensibilité précoce dans une dimension régressive : l'une dans une réminiscence à caractère angoissant (planche V) et l'autre dans une réactivation d'une sensation agréable. La sensibilité au gris met alors en évidence une existence carencée et la recherche d'apaisement de l'angoisse.

---

<sup>421</sup> Chabert, *op cit.*, p.216.

L'émergence des couleurs pastel entraîne un choc des couleurs chez OlliePep. La verbalisation est alors soutenue par l'absence de représentations ou d'associations : « je sais pas, ce que je vois en premier, c'est la couleur », puis l'accent est porté sur les qualités moins agréables du matériel « des dessins peu encourageants », « ça me plaît pas trop ». Pour autant, le RC% (33,33) montre une sensibilité aux stimulations externes. L'épreuve des choix témoigne de cette prise en compte de la couleur, tout en rendant compte d'une lutte contre la perception : planche X (+) : « ça c'est la joie, enfin la variété des couleurs, le gaie, tous les horaires, sont pas disloqués, se regroupent ».

À la planche III (épreuve des choix positifs), les représentations se trouvent refoulées dans la représentation de « fête » qui suppose la présence de personnes et d'une activité. L'excitation pulsionnelle – non contenue à la planche II – est ici vainement maîtrisée certainement dans une lutte contre la non-différenciation sujet/objet.

Par ailleurs, le tri (2K/8ΣC) et la formule complémentaire (1kan/2ΣE) rendent compte d'une sensibilité à la couleur dans un débordement affectif. OlliePep ne peut relier les affects à des représentations associées, autrement dit, une lutte s'installe contre l'angoisse de perte – au-delà l'angoisse de castration, voire l'angoisse de morcellement. Le recours à des moments dépressifs traduisent les stratégies défensives pour éviter la confrontation à la perte et en deçà, parfois au Rorschach, celle d'un morcellement. L'émergence des mouvements pulsionnels témoignent d'un défaut du pare-excitation et de l'effet d'effraction s'y associant dans la difficile mise en place des frontières.

#### d) Organisation défensive

La sensibilité aux couleurs dans des réponses sensorielles d'OlliePep est directement liée aux stimulations excitantes du matériel. Elles montrent ainsi un défaut du refoulement dans la capacité à conflictualiser et à différencier monde interne et monde externe. La couleur est excitation traduisant l'effraction du pare-excitation. Aux planches II et III, le rouge déclenche une forme de désorganisation dans l'émergence pulsionnelle pouvant évoquer une réactivité en processus primaire. Cette désorganisation se retrouvera à d'autres planches dans la sensibilité aux pastel et au gris.

Dès lors, les défenses primitives se mettent en place dans la sensibilité au gris faisant écho à une idéalisation négative « papillon de nuit » (planche I), associée à une dénégation –

déni sous une forme « élevée » selon Holt – à la planche V: « un insecte qui n'est pas agressif ça veut dire qui est... de nuit ». L'émergence de processus primaire se retrouve à l'enquête des choix positifs à la planche X où la craquée verbale témoigne d'un débordement : « ça c'est la joie, enfin la variété des couleurs, le gaie, tous les horaires, sont pas disloquée, se regroupent ».

La restriction quant à certains commentaires s'observent alors dans le protocole d'OlliePep : « j'ai rien à ajouter » (planche VII), « ça me parle pas trop » (planche VIII), « j'ai rien d'autre à ajouter » (planche IX). Ce mécanisme d'inhibition sert alors à lutter contre une implication projective probablement ressentie comme dangereuse. OlliePep ajoutera d'ailleurs à la fin de la passation « est-ce que j'ai des pensées tarées ? » Ainsi, l'angoisse soutient ce protocole. Cette dernière est parfois prise en charge par le clivage : « légèreté malgré des dessins peu encourageants. Légèreté grâce à la couleur ou allègement » (planche VIII).

De plus, le recours aux affects dans une suggestibilité aux changements chromatiques s'accompagnant d'une approche majoritairement globale, vague et impressionniste sert de défense proche du refoulement contre une réactivation de « préoccupations plus précises » – pour reprendre les termes de C. Chabert et éviter l'émergence de représentations. Autrement dit la perméabilité du matériel et la sensibilité aux changements de ce dernier montrent chez OlliePep une dépendance à l'environnement d'où les interventions en faveur du clinicien. Nous pouvons reprendre pour ce protocole l'énoncé de C. Chabert : « le matériel offert sert d'étayage ou de support sans pour autant permettre une contenance des réactions émotionnelles ou un cadrage perceptif suffisamment solide. Les productions sont marquées par l'emballement d'une excitation psychique qui tente, par ce moyen, de colmater les sentiments d'incertitude ou de vide intérieurs. »<sup>422</sup> et, ici pourrions-nous ajouter, de confusion possible.

#### e) Synthèse du Rorschach d'OlliePep

L'analyse du protocole d'OlliePep montre un accrochage au matériel échoué dans une forme de dépendance à l'environnement où les réactions émotionnelles tentent d'être

---

<sup>422</sup> *Ibid*, p.238.

contenues. Les réactions en processus primaires – échec de la contenance émotionnelle – et les réponses abstraction sont des points de fragilité du fonctionnement psychique d'OlliePep ; elles questionnent des troubles éventuels de la pensée ou du cours de la pensée. Une excitation psychique déborde alors les représentations d'OlliePep à travers l'utilisation de procédés labiles afin d'éviter la confrontation à certaines représentations. Une problématique des limites se pose alors à travers une lutte antidépressive.

L'organisation défensive témoigne d'un recours à des mécanismes variés des modalités de fonctionnement psychotique à travers une problématique identitaire très probable.

### Le T.A.T.

La passation du T.A.T est effectuée juste après celle du rorschach et une pause où OlliePep veut « s'aérer l'esprit ». OlliePep se réinstalle avec un peu d'appréhension. La situation précédente semble le bouleverser. Nous lui proposons de le passer un autre jour mais il préfère terminer.

Les récits sont courts et nous serons obligés de rappeler plusieurs fois la consigne, OlliePep cherchant à intellectualiser plaçant le protocole sous le signe d'une certaine inhibition.

#### a) Analyse planches par planches

##### \* Planche 1

*Procédés* : L'entrée directe dans le discours (B2-1) portée par un affect titre (CN-3) entraîne un mouvement d'inhibition (CI-1). Le mouvement défensif dans le registre de la formation réactionnelle, « chose étrangère mais partie de soi », ne suffira pas à contenir la massivité de la projection débordant alors le récit sous le couvert d'un symbolisme hermétique (E2-1) et d'une désorganisation de la causalité logique (E3-3). La reprise du récit sous le couvert du remâchage (A3-1 : « l'éducation est longue et la tâche est longue et difficile ») est teinté d'un affect fort (B2-2 : « angoissé ») qui entraîne alors un débordement pulsionnel et une porosité des limites entre narrateur et sujet de l'histoire (CL-1 : « il y a de quoi s'angoisser ou se poser des questions »). L'intervention du clinicien (CM-1) permet une reconnaissance de l'enfant sous le couvert de l'anonymat (CI-2 : « un jeune ») et d'une mise en relation très floue caractérisée par une inhibition « à qui on veut faire jouer » (B1-2 ; CI-2). Un mouvement de restriction s'en suit (CI-1) permettant la projection d'un affect (B1-3 « qui ne lui paraît pas si

simple ») aussitôt rattrapée par un mouvement d'inhibition (CI-1). L'intervention du clinicien (CM-1) permet de projeter une réussite possible dans une fusion de l'objet/violon au jeune (CL-1).

*Problématique* : L'immaturité fonctionnelle de l'enfant sur l'image conduit OlliePep à un investissement narcissique dans la blessure induite perceptivement. L'identification massive au personnage – perçu seulement dans un second temps grâce à l'étayage du clinicien – entraîne une légère désorganisation où la lutte contre l'angoisse de castration entraîne elle-même une altération dans la structuration œdipienne. Le conflit est ainsi évité dans la recherche d'un étayage et d'une confusion entre soi et l'objet.

\* Planche 2 :

*Procédés* : La mise en récit, après une forte inhibition et un questionnement au clinicien (CI-1 ; →CM-1) se poursuit par un surinvestissement de la réalité extérieure (CF-1) et d'un anonymat des paysans où une légère craquée verbale (« travaille sa culture », E4-1) indique la difficulté à lutter contre certaines représentations. Ainsi, la nécessité de séparer le couple (B1-1 ; B3-1) et la jeune fille (« frêle » de la jeune fille et « solide » de l'ouvrier, CN-4, « séparé par un mur de pierres ») prend appui sur le percept (CL-2) et dans une séparation clivante (CL-4). Elle échoue partiellement dans une fusion entre personnage et notion (CL-1 : « L'intellectuel est séparé du travail physique »).

*Problématique* : OlliePep tente d'établir des barrières entre le couple et la jeune fille dans un interdit et un renoncement en s'attachant au percept et à la réalité extérieure. Toutefois l'élaboration de la triangulation échoue dans la non reconnaissance de la différence des générations et la porosité des limites vainement redéfinies.

\*Planche 3 :

*Procédés* : L'inhibition à travers la restriction (CI-1) et l'anonymat du personnage (CI-2) caractérisent le récit. L'affect minimisé (« solitude »A3-4), exprimé dans un remâchage (B1-3 ; A3-1), est aussitôt suivi d'une nouvelle restriction (CI-3) avant d'être massivement projeté (E2-3). L'évocation de l'affect de dépression déborde alors le psychisme à travers un trouble de la syntaxe (E4-1 : « occultivité ») repris par un investissement du corps dans une posture signifiante d'affect (CN-3 : « repli sur soi-même »).

*Problématique* : L'affect dépressif est reconnu, après une inhibition et une minimisation tentant de l'éviter dans une massivité et un débordement pulsionnel. Le corps est alors investi comme point de relai à la projection de l'éprouvé.

\* Planche 4 :

*Procédés* : L'entrée par une exclamation dans le discours (B2-1) est inscrite dans une porosité des limites entre OlliePep et le personnage entraînant un scotome de la jeune femme à l'arrière (→E1-1) et un conflit du motif non précisé (CI-2).

*Problématique* : L'identification projective au personnage de l'histoire montre l'envahissement pulsionnel dans une lutte contre la représentation de séparation et l'angoisse d'abandon.

\*Planche 5 :

*Procédés* : De nouveau, l'entrée dans le discours s'inscrit dans une porosité des limites entre OlliePep et le personnage (CL-1). Le récit se construit alors sur le monologue du personnage qu'OlliePep fait parler. L'adresse à un personnage non figurant sur la planche (B1-2) ne permet pas de connaître les motifs de sa présence (CI-2). La restriction se poursuit alors sur les temps de latence et le refus (« voilà j'ai rien d'autre à dire », CI-1).

*Problématique* : La non différenciation entre le personnage et OlliePep pose la difficulté de la délimitation des frontières. Les représentations s'y associant sont totalement évitées ainsi que le conflit sous-jacent. Les modalités défensives portent sur l'angoisse de perte non élaborable.

\* Planche 6BM :

*Procédés* : L'homme identifié est mis en lien (B1-1) avec l'autre personnage sans que ce dernier ne soit distingué comme personne. Il est confondu avec « son expérience » dans une hétérogénéité des modes de fonctionnements (CL-3). Un mouvement de restriction (CI-1) vient interrompre cette mise en rapport. Une référence à la norme générationnelle (CF-2) puis un nouveau mouvement d'inhibition (CI-1) permettent une certaine dramatisation (B2-4) dans l'écoute de l'homme soucieux. L'affect alors exprimé est restreint par un nouveau mouvement d'inhibition (CI-1).

*Problématique* : La différence générationnelle est reconnue mais le lien mère-fils ne peut être assumé. Ainsi OlliePep fusionne l'identification féminine avec le vécu de cette dernière, donnant l'aspect d'un discours désorganisé pour éviter la confrontation à la perte d'amour.

\* Planche 7BM :

*Procédés* : Le récit s'ouvre sur l'éprouvé subjectif (CN-1) qui entraîne une hésitation dans l'identification du personnage plus âgé (A3-1) et annonce une légère désorganisation entraînant une fusion entre le plus jeune personnage et sa référence personnelle (CN-1 « crise existentielle du plus jeune » ; CL-3). La mise en relation (B1-1) est portée par une bienveillance idéalisée dans la représentation de l'homme âgé (CN-2).

*Problématique* : Les personnages sont identifiés dans la différence générationnelle, mais les mouvements pulsionnels internes s'y associant dans le rapproché suggéré au sein d'une rivalité ou d'une homosexualité ne peuvent être pris en charge par OlliePep ; de même que l'éventuelle perte s'y associant. Le recours à l'investissement narcissique est alors nécessaire pour pallier les défauts de contenance.

\* Planche 8BM :

*Procédés* : La planche est traitée dans un surinvestissement de la réalité extérieure par une référence à des normes extérieures (CF-2) relayée par l'éprouvé subjectif attribué à l'enfant (CN-1) annonçant un mouvement d'inhibition (CI-1). Le scotome (E1-1) de l'arrière-plan est partiellement levé par l'intervention du clinicien (CM-1) où l'appui sur le percept et le sensoriel (CL-2) renvoie, après un mouvement d'inhibition (CI-1), à un investissement narcissique dans l'éprouvé subjectif porté à l'enfant (CN-1).

*Problématique* : La planche est traitée à travers les investissements narcissique et de la réalité externe afin d'éviter le conflit et les angoisses de pertes associées. Les pulsions agressives sont alors mises à distance par la valorisation de la profession médicale.

\* Planche 10 :

*Procédés* : Le récit est envahi par la massivité de la projection dans un recours aux défenses primaires autour d'un symbolisme hermétique (E2-1). S'en suivent des mouvements d'inhibition (CI-1) dégageants une référence à un étayage symbolique (CM-1) reprise par le rappel de la consigne (CM-1). La mise en relation des personnages (B1-1) où se lie à nouveau le besoin d'étayage (CM-1), pris dans des mouvements restrictifs (CI-1) permet l'évocation d'affect (B1-3). La référence à des normes extérieures (CF-2) tente alors une mise à distance de la projection dans un mouvement d'inhibition (CI-3). Le recours au clivage (CL-4) est alors utilisé dans l'évitement de la représentation.

*Problématique* : OlliePep lutte dans un premier temps contre l'émergence d'une représentation incestueuse qui devient possible à la faveur de l'étayage. La relation est alors elle-même sous-tendue par une infinie recherche d'étayage.

\* Planche 11 :

*Procédés* : L'inhibition dans le refus et l'impossibilité de construire un récit sous-tendent le traitement de la planche (CI) avec un accent porté sur la méconnaissance dans l'émergence d'une idéalisation à valence négative (CN-2).

*Problématique* : Le refus du traitement de la planche induit une lutte contre la massivité de la projection et l'évocation de problématiques prégénitales peu sécurisantes pour OlliePep. Les assises narcissiques trop fragiles rendent impossible la régression à cette planche.

\* Planche 12BG :

*Procédés* : La planche est traitée dans une alternance (CL-3) entre des perceptions sensorielles (E1-3) et une référence plaquée à la réalité extérieure (CF-1). Une description (A1-1) par énumération de l'image ne rend pas compte pour autant d'un récit (→CI).

*Problématique* : La difficulté de construire une histoire renverrait à la fragilité des repères internes qui entraîne un recours aux processus primaires dans l'impossibilité de se figurer l'absence de l'objet et une lutte contre la dimension dépressive dans une tentative de renforcement des limites.

\* Planche 13 B :

*Procédés* : Après une restriction temporelle (CI-1), le récit prend forme dans une description (A1-1) avec l'introduction d'un affect (B1-3) précédant un mouvement d'inhibition (B3-1). L'appui sur la fonction étayante du clinicien (CM-1) désorganise le récit dans une inhibition (CI-1) et une indétermination (E4-2) de ce qui est observé par le petit fermier introduisant alors un personnage non figurant sur la planche (B1-2). Un nouveau mouvement d'inhibition (CI-1) précède un vacillement identitaire entre OlliePep et le petit fermier (CL-1). L'accent est alors porté sur des détails narcissiques (CN-2) dans une forme d'idéalisation des personnes absentes.

*Problématique* : La difficulté à être seul renvoie à une immaturité réactivant la problématique de perte. Cette dernière rend compte d'une légère désorganisation et d'une difficulté à

s'appuyer sur un objet interne structuré. Dans la situation triangulaire, le voyeuriste sous-tend un fantasme incestueux et rappelle l'instabilité des limites.

\* Planche 13MF :

*Procédés* : Une restriction importante (CI-1) précède un vacillement identitaire entre OlliePep et le sujet de l'histoire (CL-1). La représentation massive entraîne l'expression d'un affect (E2-3) aussitôt suivi d'un mouvement d'inhibition clôturant le récit (CI-1).

*Problématique* : La massivité de la projection entraîne une inhibition et une difficulté à maintenir les frontières, puis un débordement autour d'une représentation massive relative à la perte violente, à la mort.

\* Planche 19 :

*Procédés* : Le récit s'ouvre sur une représentation massive (E2-3) où OlliePep devient le sujet de l'histoire (CL-2) et s'organise autour d'une représentation contrastée (« tout et rien » : B2-3). La critique négative quant au matériel (CI-1) vient finir le discours.

*Problématique* : À travers la massivité de la projection, peut se lire la difficulté à délimiter les frontières entre soi et non-soi et le recours à l'opposition pour tenter d'y parvenir. En d'autres termes, la régression est alors impossible aussi face à un environnement peu fiable entraînant la confusion des limites.

\* Planche 16 :

*Procédés* : L'introduction de représentations contrastées (B2-3) s'appuie sur le matériel (CL-2) et y fait référence. Le rappel de la consigne (CM-1) permettra l'entrée dans le récit par une projection identificatoire (CL-1) maintenant les représentations contrastées (B2-3). L'alternance entre un éprouvé interne (B2-2) et le surinvestissement du matériel (CF-1) [CL-3] est prise dans des associations par contigüité (E4-4).

*Problématique* : La planche renvoie au vide interne en écho des objets internes pas suffisamment constitués. L'appui sur la fonction d'étayage n'est pas suffisant dans le recours à un objet interne suffisamment différencié. Alors la tentative de délimitation dans un accrochage à la réalité externe échoue et laisse place à une résurgence en processus primaires.

## b) Procédés d'élaboration du discours

Sous une apparente intellectualisation, le protocole d'OlliePep est marqué par l'inhibition pour lutter contre la projection et par là-même la difficulté à construire une histoire. Les temps de latence réguliers – parfois en équivalent choc – et intra-récits, les hésitations placent l'ensemble du protocole dans une fixation des mouvements psychiques.

Les procédés labiles prennent le relais d'un faible investissement de la réalité interne.

Ces derniers sont presque tous représentés, à l'exclusion de ceux qui signalent l'érotisation des relations et l'identification à un personnage puis à un autre. Ainsi, l'utilisation des B1 et B2, dans une expression plus tolérante de la pulsion, vient contraster avec l'utilisation massive des procédés C, inhibant l'expression interpersonnelle et pulsionnelle.

La tentative de neutralisation des affects dans une lutte contre l'émergence de représentations se traduit par la faible reconnaissance de ces derniers et un évitement de la dimension érotisante. Ainsi, les dimensions régressives et sexuelles tentent d'être maintenues à l'écart par le recours à des défenses factuelles (CF) et narcissiques. Dès lors, l'effort de maîtrise ne caractérise plus un mode de fonctionnement névrotique.

La prévalence des modes de fonctionnements en « inhibition » et « instabilité des limites » rend compte de l'évitement du conflit. L'accent est porté sur la porosité des limites, l'hétérogénéité des modes de fonctionnement et plus discrètement sur le clivage, témoignant d'un débordement interne/externe et d'une difficulté à investir une représentation de soi. Le recours à l'investissement narcissique dans l'éprouvé subjectif attribué aux personnages ou les détails narcissiques confortent cette impression : le contre-investissement d'un narcissisme défaillant dans une lutte anti-dépressive tente de maintenir les objets externes à l'extérieur. L'utilisation importante des procédés CM-1, que ce soit par l'objet ou l'appel au clinicien rend, compte de la quête d'étayage d'OlliePep, dans la difficile élaboration de la problématique de perte, faute d'avoir introjecté l'objet absent sécurisant.

L'identification à un homme plus âgé, à un père pourrions-nous penser, est prise dans l'idéalisation de la fonction de l'objet sans ébauche de conflictualisation possible, tandis que l'identification à une mère ou une génitrice se trouve barrée.

Les émergences en processus primaires (scotome d'objet, perceptions sensorielles, symbolisme hermétique, désorganisation de la causalité logique, altération du discours) rendent compte d'un débordement pulsionnel et d'un investissement contraignant de la réalité.

Ainsi, le récit est parfois difficile à suivre dans un discours altéré et une fragilité de la projection témoignant de la vulnérabilité du monde interne. Ce dernier semble écrasé sous le poids du monde externe (planche 16).

### c) Problématiques

La difficulté d'établir une histoire résonne dans la difficulté à imaginer le conflit et le projeter dans le protocole proposé par OlliePep. Les conflits intrapsychique et interpersonnel sont à peine abordés, réprimés par une inhibition massive. Le gel pulsionnel est au service d'un écrasement des représentations et de toutes excitations : agressives et sexuelles. L'investissement sensoriel témoigne d'une émergence pulsionnelle mais sans identification possible, faisant écho à la difficulté d'identification au Rorschach.

Une lutte contre l'angoisse de perte, et en deçà contre la confusion, au T.A.T tente d'assurer qu'il ne se passe rien. La problématique de perte résonne dans l'impossibilité d'élaborer la conflictualisation et de délimiter les frontières entraînant une confusion entre soi et non-soi allant jusqu'à la fusion de l'un dans l'autre.

Le recours à la réalité extérieure, le plaquage, l'anonymat empêchent l'absence et la perte de l'objet. En écho de l'angoisse de perte, une lutte contre la dépression à travers le recours à un objet étayant, permet une mise à l'écart des affects au prix de défenses massives : refoulement des représentations, clivage, identification projective... Le retour du refoulé – à travers des mécanismes en processus primaires – témoigne de la lutte massive contre l'émergence de mouvements pulsionnels, et du raté de cette dernière. Présents aux planches où émergent des problématiques œdipiennes, de perte, de représentations érotisées et de délimitation des frontières, ces derniers témoignent d'une lutte contre des fantasmes destructeurs de perte dans la différenciation de l'autre. Ainsi, se dessine la difficulté d'accéder à la position dépressive dans la crainte d'un effondrement.

La demande d'étayage en écho de celle repérée au Rorschach est ici prégnante. En lien avec le débordement d'un monde interne sur le monde externe au Rorschach et au TAT à travers la porosité des limites, cette demande d'étayage questionne la précarité des limites où les fragilités des assises narcissiques s'entendent au regard d'une différenciation mal, voire très mal établie.

Dans ce sens, les identifications secondaires sont assez peu présentes. L'identification féminine est retrouvée à travers une position maternelle et non dans une position de femme

(planches 2 et 10) évitant alors tout rapport érotisant. La mère est perçue comme défaillante. L'identification masculine semble être prise dans un mode idéalisé, où l'un transmet à l'autre, l'un a à apprendre de l'autre. Dès lors, la différence des sexes et des générations semblent être marquée dans un évitement de la castration. La problématique œdipienne ne semble pas être perçue dans sa dimension structurante.

OlliePep ne peut élaborer l'objet comme différent sinon dans la transmission. L'attaque de l'objet est alors impossible. Autrement dit, l'accès à l'ambivalence n'est pas acquis.

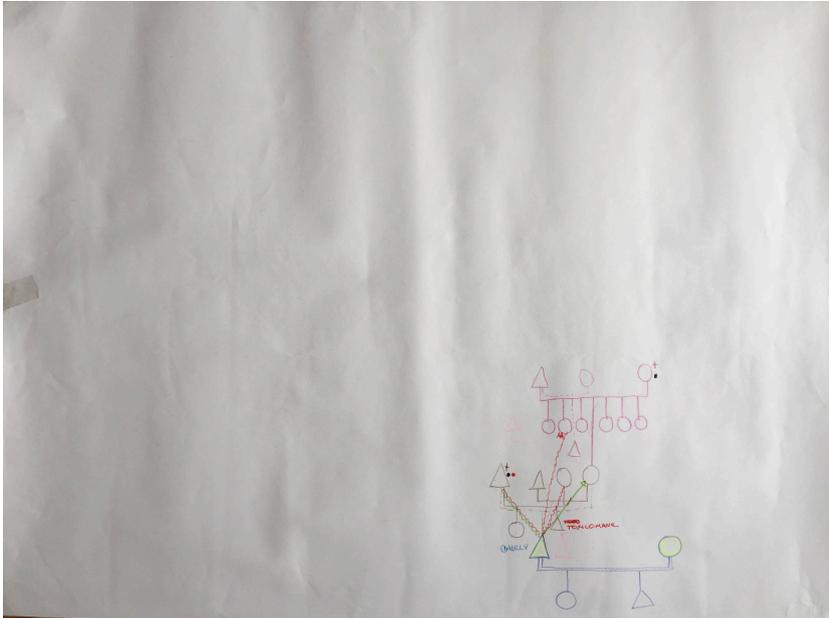
Une hypothèse d'un fonctionnement limite chez OlliePep paraît vraisemblable, caractérisée par des défenses contre le risque psychotique de confusion par pseudo-intellectualisation. Une lutte anti-dépressive importante est alors menée.



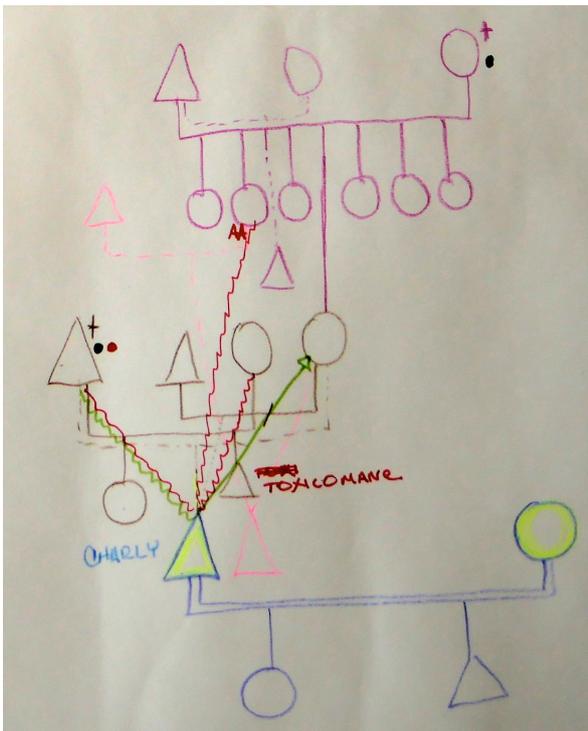
## Annexe 6

### CHARLY

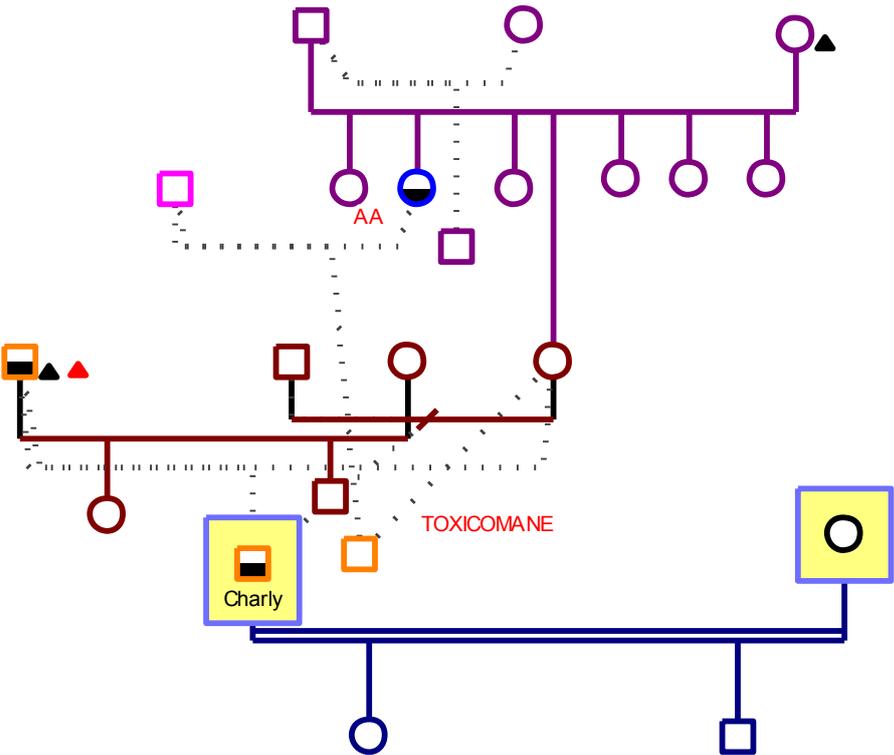
*Génosociogramme de Charly par Charly – Vu pleine*



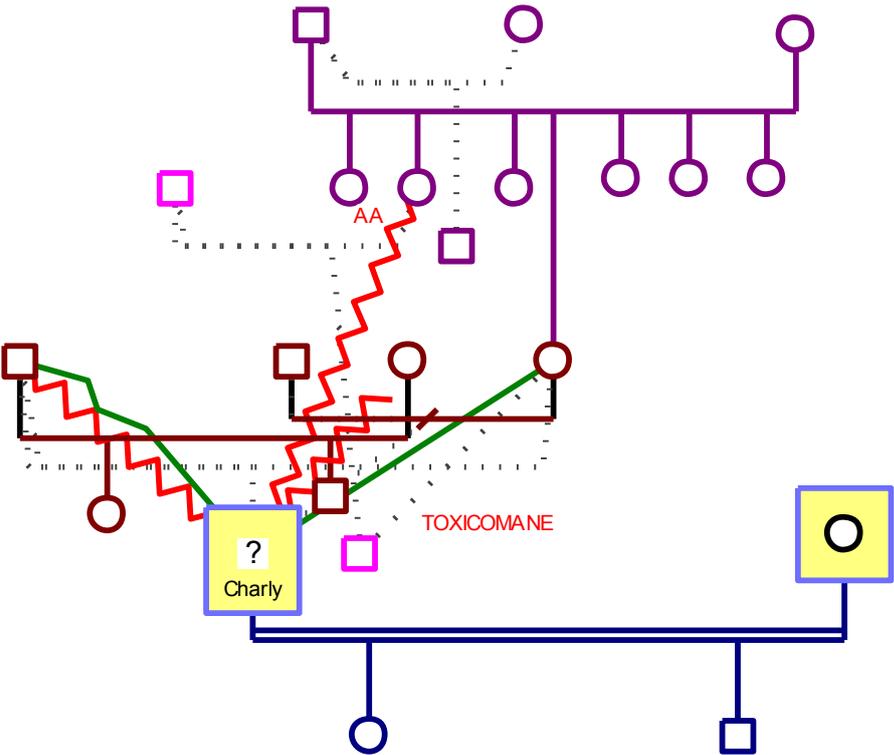
*Génosociogramme de Charly par Charly - Zoom*



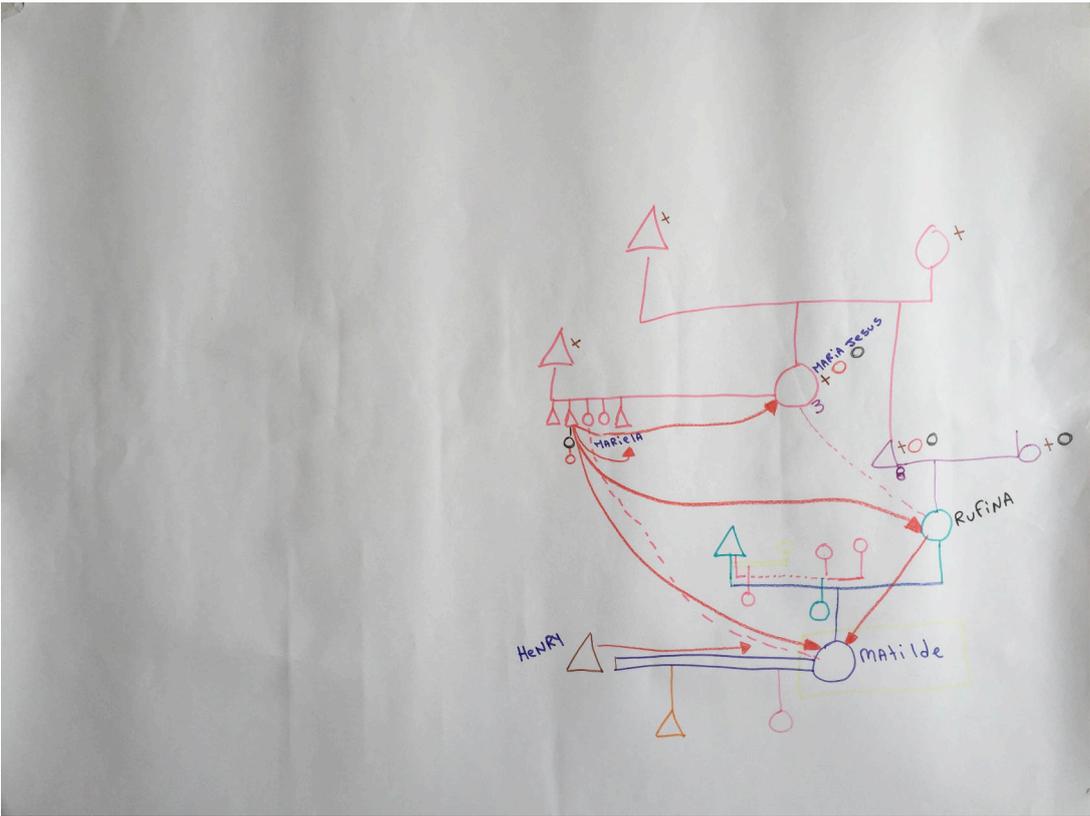
Génosociogramme de Charly avec les évènements marquants :



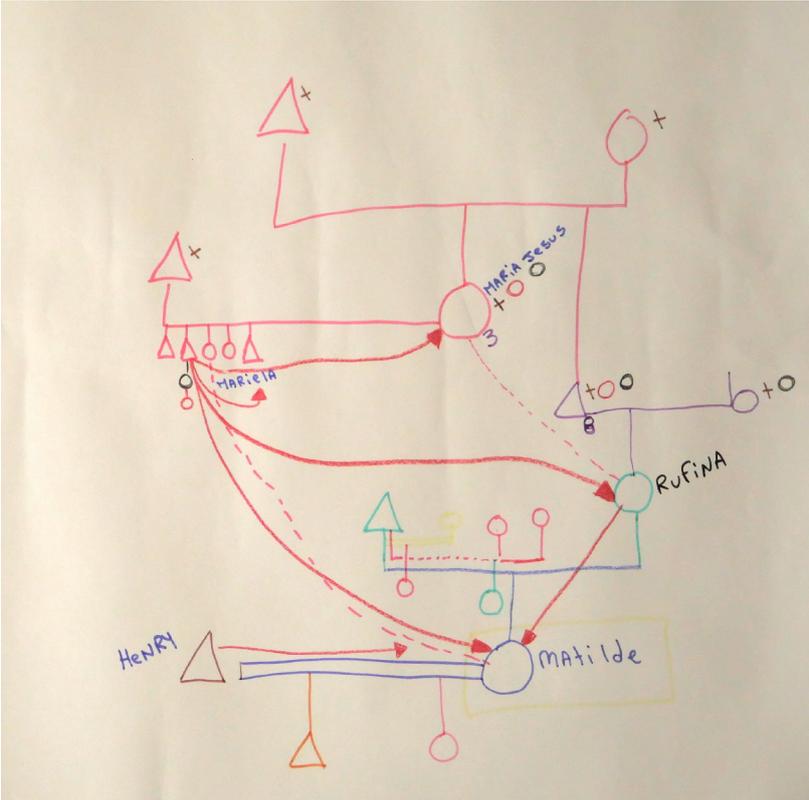
Génosociogramme de Charly avec la qualité des liens :



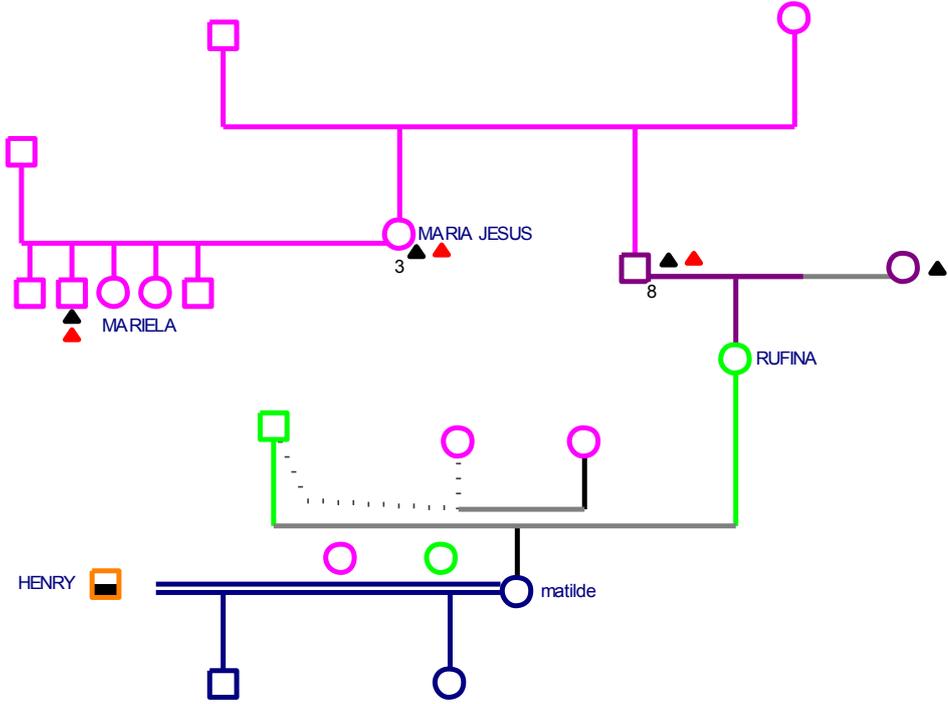
Génosociogramme de Mathilde, femme de Charly, par Mathilde – Vue Pleine



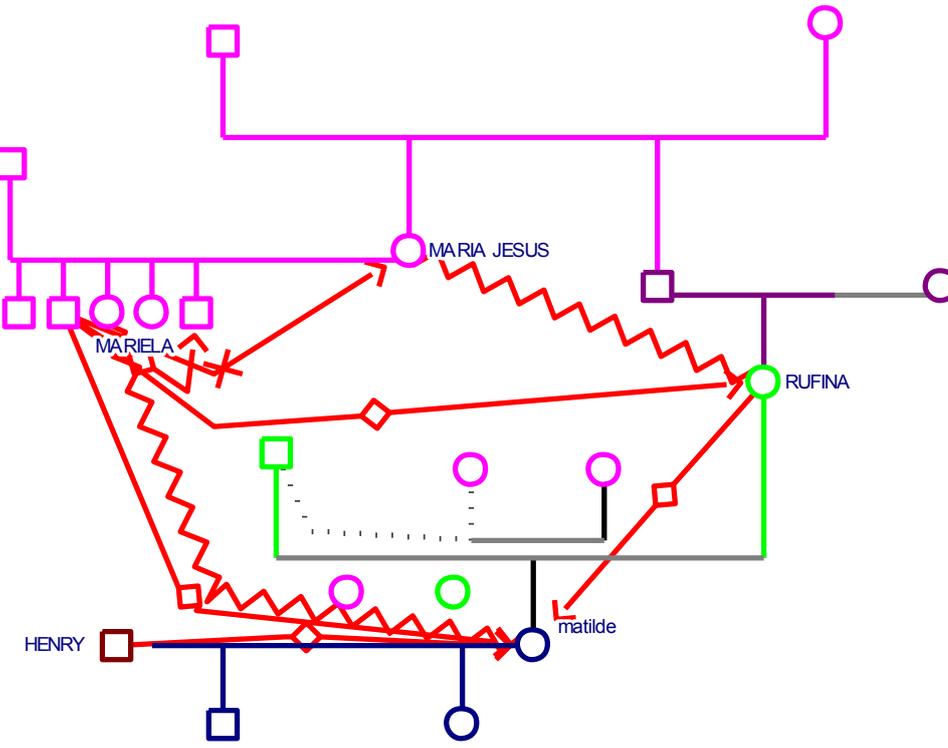
Génosociogramme de Matilde, femme de Charly, par Matilde - Zoom



Génosociogramme de Matilde avec les évènements marquants :



Génosociogramme de Matilde avec la qualité des liens :



## Rorschach

<p><u>Planche I</u> : 4''</p> <p>1 - Pour moi, c'est un murciélago, comment ça s'appelle en français. C'est un animal non ? ça me ressemble à ça.</p>	<p>La forme, les ailes ici (Deux grands D latéraux)          Les yeux (Dbl sup)          Ici trucs pour attraper (Dd sup)          Elle est comme ça (<i>mime avec les bras écartés, les ailes ouvertes de la chauve-souris</i>)</p>	<p>G F+ A Ban          →Dbl</p>
<p><u>Planche II</u> : 2''</p> <p>2 – un papillon non ?          √, comme ça oui, c'est comme ça le test.          ^√</p>	<p>Dd rouge inf</p> <p><i>Rép add</i> : une grande feuille ce que je vois (2 D lat)</p> <p><i>Rép add.</i>          D F+/- Bot</p>	<p>D F+ A</p>
<p><u>Planche III</u> : 6''</p> <p>qu'est-ce que c'est ?          √^ <i>nous regarde et sourit</i>          25'' je vois rien ici</p> <p>3 – ^ On dirait la tête d'un animal, quelque chose comme ça.          Comment s'appelle l'animal avec les deux (<i>mime les cornes</i>) Rhinocéros, on dirait quelque chose comme ça.  <i>Met la planche au loin</i></p>	<p>C'est une espèce de rhinocéros</p> <p><i>Rép add</i> : un jabali (sanglier)          Les yeux (D noirs sup)          Le nez (D rouge médian)          La bouche (Dd inf)          Les oreilles (D rouge sup)          Les deux trucs du nez (<i>ne trouve pas le mot en français</i>) (D noirs inf)  <i>Rép add</i> :          G F- Ad</p>	<p>Éq. Choc          → Refus</p> <p>G F- Ad</p>

<p><u>Planche IV</u> : <i>nous regarde et sourit 26''</i>  C'est quoi ? .....  ça me dit rien .... ∨ (<i>la prend et la met au loin</i>)  Non ....  1''</p> <p>4 – Dans ma ville y a des tapis qu'il fait avec la peau de la vache, ça ressemble à ça : tapis de la vache avec les poils..... oui</p>		<p>Éq. Choc  → Refus</p> <p>G FE + Obj</p>
<p><u>Planche V</u> : ∨ 6''</p> <p>5 – Un papillon aussi, ça me ressemble à un papillon</p>		<p>G F+ A Ban</p>
<p><u>Planche VI</u> : ∨ ^ (<i>fait non de la tête, met la planche au loin</i>) 20''</p> <p>&gt; Non, ça non</p> <p>6 – ha peut être un papillon aussi non ?  Ouais un papillon</p>	<p>Tous se ressemblent un peu les papillons  D sup</p>	<p>Éq. Choc  → Refus</p> <p>D F+ A</p>
<p><u>Planche VII</u> : &gt; ^ ∨ 30''</p> <p>7 – non ça non, ça me ressemble à la terre avec la France, l'Espagne (<i>rit</i>)</p> <p>C'est grave le test pour moi ou ça va ?</p>	<p>La France, D médian  L'Espagne, D sup  <i>En cache une partie en le disant</i></p>	<p>Éq. Choc</p> <p>D F- Géo</p>
<p><u>Planche VIII</u> : &gt; 23''</p> <p>8 – Ici je vois un animal, un</p>	<p>D rose</p>	<p>→ Choc</p> <p>D F+ A/Fragt Ban</p>

<p>lion je crois ou un .... Sur la rock</p> <p>9 – et un arbre ici, oui.</p>	<p>D rose médian + D orangé</p> <p>D sup gris</p> <p><i>Cache à nouveau une partie</i></p>	<p>D F+ Bot</p>
<p><u>Planche IX</u> : ∨ ∧ &gt; ∧ 30'' (fait non de la tête)</p> <p>Non</p>	<p>Ici je ne vois rien.</p> <p><i>Rép add</i> : une tête de.. Un masque, quelque chose comme ça. Ça me dit rien.</p> <p>Dbl/G F- Hd</p> <p>Les yeux (Dbl latéraux sup) Le nez (Dbl médian) La bouche (Dbl inf) Une espèce de monstre</p>	<p>Refus</p>
<p><u>Planche X</u> : ∨ Imm</p> <p>10 – Celui, on dirait un arbre avec plein de feuilles comme ça</p> <p>11 – Des animaux oui ∧</p>	<p>Ici j'avais dit un arbre (D noir sup) D rose + D bleu + D orange lat</p> <p>un animal, comment ça s'appelle le « ssssiisssiiii », les oiseaux (D jaune lat + D jaune méd)</p>	<p>D F- Bot</p> <p>Dd/D FC + A</p>

Enquête aux limites :

Planche III : certains voient des personnes ? Non. Des hommes ou des femmes ? Non.

Épreuve des choix :

- : IV et VI : « elles sont bizarres, je sais pas, ça me dit rien. Dans les autres y a des trucs bizarres qu'on peut voir ».

+ : I : « ça me ressemble à la chauve-souris »

X : « Comme le truc qu'on a fait, comment ça s'appelle ? (...) le génosociogramme ».



NOM : Charly

Date :

ÂGE : 31 ans

QI ou NC :

Motif de l'examen : Recherche thèse

---

## PSYCHOGRAMME

<b>R : 11</b>	<b>Nombre</b>	<b>%</b>	<b>Somme des F</b>				
Tps total 12'	G	4 = 36,36%	F+ 6	F%	81,81%	A 6	
						Ad 1A%	63,63%
Tps/rep 65,45''	D/G		F- 3	F+%	66,66%		
Refus 1 (pl.IX)				F%e	100%		
Tps.lat.moy 16,33''			F+/-	F+%e	72,72%		
	D	6 = 63,63%		H	H%	0%	
	Dd/D	1	K	Hd			
				(H)			
			kp				
			kan	Bot	2		
			kob	Sexe			
				Obj	1		
			FC 1	Anat			
			CF	Géo	1		
			C	Sang			
			C'	Impr			
			FE 1	Abstr			
			EF	Autres			
			E				
							Ban 3
			FClob				
			ClobF				
			Clob				
T.A. G						<b>Elem qualit</b>	
T.R.I. 0K / 0,5ΣC						Choc	
F. Compl 0 / 0,5ΣE						Eq. Choc 4	
RC% = 7/18 = 36,36%						Persev 1	
						Rem. Sym.	
			Choix + 1 et 10			Rem. C 1	
			Choix - 4 et 6			Crit. Subj 2	
						Crit. Obj	
						Descriptions	

## T.A.T

### Planche 1 :

Une histoire, mais à partir de la planche, je suis nul à l'histoire, nul, nul, nul....

Pour moi c'est un garçon qui repasse son truc son.... Comment ça s'appelle, les devoirs, il est en train de repasser, faire son devoir.

Si ça va ou pas ? Faut faire longue l'histoire ? ça va comme ça ? Car en histoire, nul.

### Planche 2 : Rit doucement, 20''

Je pense en histoire, y a sa fille, son père, sa mère. Sa fille qui va à l'école, son père, sa mère sont en train de cultiver pour manger, pour survivre, pour l'instant la fille va à l'école.

C'est bon comme ça ? C'est la première fois mais dans l'école j'avais fait mais ça fait longtemps, longtemps (*prend et regarde son téléphone pendant que je finis de noter*)

### Planche 3 BM : 13''

Qu'est-ce que c'est ? elle est en train de pleurer, une dame en train de pleurer comme ça (*mime*). Parce qu'elle en a marre de la vie, c'est une histoire, donc a commencé à pleurer, pleurer, pleurer, il pleure.

### Planche 4 : 12''

Deux amoureux en train de faire une sortie quelque part pour parler un petit peu de son relation là. une petite histoire. Elles sont petites les histoires à moi mais ça va non ?

### Planche 5 : 20''

Y a une dame qui est en train d'ouvrir sa porte pour appeler quelqu'un, mais je sais pas qui c'est quelqu'un. Pour dire qu'il a besoin de lui.

### Planche 6 BM : 21''

Y a, je pense que c'est sa mère et son fils qu'il est en train de discuter un peu, sont fâchés car son fils fait pas attention, sont disputés un peu.

### Planche 7 BM : 13''

Il se ressemblait à... pour moi non... à ... comment s'appelle le « principe de Monaco » ? ... le père de .... Je me rappelle plus, sont en train de parler avec un copain, sont en train de dire des choses, je sais pas.

C'est pas facile hein ?

Planche 8 BM : 19''

On dirait comme s'il est en train de tuer. Pour moi c'est deux hommes qui sont en train de tuer l'autre et cette dame elle était d'accord que ces hommes vont tuer l'autre, elle a rien dit.

Planche 10 : 10''

Ici, on dirait deux amoureux en train de faire un câlin là. Oui parce qu'ils aiment bien de faire ça.

Planche 11 : 11''

Hum, pour moi c'est un chemin ici là, y a un pont, un château là, la forêt ici, la rivière ..... (Consigne) ..... Ils sont des, y a des mecs qui sont en train de traverser le pont pour donner la nourriture au château sinon il pourra pas manger. Ici là.

Planche 12 BG : 26''

Un petit paysage, comment dire, la, la campagne, y a un petit bateau, pour faire le tour dans la rivière, connaître un peu le paysage... dans le petit bateau pour voir des animaux (qui fait le tour ? ) je pourrais dire que moi, non ? oui. Ça me ressemble là, j'avais travaillé dans un château, y avait un bateau, on rigolait tous les jours, on allait dans la rivière pour faire la bêtise.

Planche 13 B : 13''

Un petit garçon qui est en train de réfléchir qu'est-ce qu'il va faire dans la vie quand il était plus grand parce que lui est tout seul dans la vie.. (Il va s'en sortir ?) Ouais.

Planche 13 MF : 8''

Y a un homme qui est en train de pleurer là parce que sa femme est malade et lui a pas l'argent pour acheter ses médicaments, son médecin et peut-être sa femme va mourir et lui est désespéré, sait pas quoi faire.

Planche 19 : 12''

Hum, je vois rien là..... (il retourne la planche puis la remet à l'endroit) non je vois rien là, je vois une rivière qui descend par ici, là.....

Planche 16 : 3''

Une histoire de là ? ..... une feuille blanche, je fais une histoire de la feuille, je fais le test de la feuille, montre un paysage et après une feuille blanche, je fais l'histoire de la feuille. Une feuille blanche en dernière.

*(retourne la planche)*..... (qu'elle est cette histoire de la feuille blanche ?) elle a rien (que pourriez-vous lui mettre ?) c'est difficile..... là on pourrait faire un paysage. Je pense à ma famille, je pourrais faire moi, ma femme, mes enfants avec un rivièrè pour les vacances dans un petit cadre dans cette feuille, ou on pourrait faire un poème, une carte...( ? ) pour quelqu'un, par exemple je pourrais faire un pour ma femme, mes enfants, ma famille, oui, .. pour ma mère.

50 min au total avec le Rorschach.



## TAT – Feuille de dépouillement - Charly

Série A Rigidité		Série B Labilité		Série C Evitement du conflit		Série E Emergences des processus primaires	
<b>A1</b> <b>Référence à la réalité externe</b>		<b>B1</b> <b>Investissement de la relation</b>		<b>CF Surinvestissement de la réalité externe</b>		<b>E1 Altération de la perception</b>	
A1-1 : Description avec attachement aux détails avec ou sans justification de l'interprétation	++	B1-1 : Accent porté sur les relations interpersonnelles, mise en dialogue	++	CF-1 : Accent porté sur le quotidien, le factuel, le faire – Référence plaquée à la réalité externe	+	E1-1 : Scotome d'objet manifeste	→
A1-2 : Précisions : temporelles – spatiales – chiffrés		B1-2 : Introduction de personnages non figurant sur l'image	+	CF-2 : Affects de circonstance, références à des normes extérieures		E1-2 : Perception de détails rares ou bizarres avec ou sans justification arbitraire	
A1-3 : Références sociales, au sens commun et à la morale		B1-3 : Expressions d'affects	+			E1-3 : Perceptions sensorielles – Fausses perceptions	
A1-4 : Références littéraires, culturelles	+	<b>B2</b> <b>Dramatisation</b>		<b>CI Inhibition</b>	+++	E1-4 : Perception d'objets détériorés ou de personnages malades, mal formés	
<b>A2</b> <b>Investissement de la réalité interne</b>	+	B2-1 :	+	CI-1 : Tendance générale à la restriction (temps de latence long et/ou silences importants intra-récits, nécessité de poser des questions, tendance refus, refus)		<b>E2 Massivité de la projection</b>	
A2-1 : Recours au fictif, au rêve	+	- Entrée directe dans l'expression ; Exclamations ; Commentaires personnels.		CI-2 : Motifs des conflits non précisés, banalisation, anonymat des personnages	++	E2-1 : Inadéquation du thème au stimulus – Persévérance – Fabulation hors image – Symbolisme hermétique	
A2-2 : Intellectualisation		- Théâtralisme ; Histoire à rebondissements.		CI-3 : <del>Éléments</del> anxigènes suivis ou précédés d'arrêt dans le discours		E2-2 : Evocation du mauvais objet, thème de persécution, recherche arbitraire de l'intentionnalité de l'image et/ou des physionomies ou attitudes – Idéalisation de type mégalomaniac	
A2-3 : Dénégation		B2-2 : Affects forts ou exagérés		<b>CN Investissement narcissique</b>	+	E2-3 : Expressions d'affects et/ou de représentations massifs – Expression crues liées à une thématique sexuelle ou agressive	+
A2-4 : Accent porté sur les conflits intra-personnels – Aller/retour entre l'expression pulsionnelle et la défense	+	B2-3 : Représentations et/ou affects contrastés – Aller/retour entre désirs contradictoires		CN-1 : Accent porté sur l'éprouvé subjectif – Références personnelles	++	<b>E3 Désorganisation des repères identitaires et objectaux</b>	
<b>A3</b> <b>Procédés de type obsessionnel</b>		B2-4 : Représentations d'actions associées ou non à des états émotionnels de peur, de catastrophe, de vertige...	+	CN-2 : Détails narcissiques – Idéalisation de la représentation de soi et/ou de la représentation de l'objet (valence + ou -)	++	E3-1 : Confusion des identités – Télescopage des rôles	
A3-1 : Doute : précautions verbales, hésitation entre interprétations différentes, <del>remâchage</del> .	++	<b>B3</b> <b>Procédés de type hystérique</b>		CN-3 : Mise en tableau – Affect titre – Posture signifiante d'affects	+	E3-2 : Instabilité des objets	
A3-2 : Annulation		B3-1 : Mise en avant des affects au service du refoulement des représentations		CN-4 : Insistance sur les limites et le contours et sur les qualités sensorielles	+	E3-3 : Désorganisation temporelle, spatiale ou de la causalité logique	+
A3-3 : Formation réactionnelle		B3-2 : Erotisation des relations, symbolisme transparent, détails narcissiques à valeur de séduction	+	<b>CL Instabilité des limites</b>		<b>E4 Altération du discours</b>	
A3-4 : Isolation entre représentations ou entre représentation et affect – Affect minimisé	+	B3-3 : Labilité dans les identifications		CL-1 : Porosité des limites (entre narrateur / sujet de l'histoire ; entre dedans / dehors...)	→	E4-1 : Troubles de la syntaxe – Craquées verbales	+
				CL-2 : Appui sur le percept et/ou le sensoriel	+	E4-2 : Indétermination, flou du discours	
				CL-3 : Hétérogénéité des modes de fonctionnement (interne/externe ; perceptif/symbolique ; concret/abstrait...)		E4-3 : Associations courtes	
				CL-4 : Clivage		E4-4 : Association par contiguïté, par consonance, coq-à l'âne...	+
				<b>CM Procédés anti-dépressifs</b>	+++		
				CM-1 : Accent porté sur la fonction d'étayage de l'objet (valence + ou -) – Appel au clinicien			
				CM-2 : Hyper-instabilité des identifications			
				CM-3 : Pirouettes, virevoltes, clin d'œil, ironie, humour			

## Analyse détaillée du Rorschach et du TAT – Charly

---

### Le rorschach

#### a) Clinique de la passation

La rapidité de la passation de l'épreuve (12') rend compte d'une certaine restriction. L'inhibition est peut-être due à la langue et la difficulté de traduction des représentations de Charly. Quoiqu'il en soit, elle rend compte d'une retenue pouvant être amputée à une forme de contrôle.

Charly nous sollicitera à plusieurs reprises soit par l'interpellation directe soit par le regard cherchant un indice à sa réponse. La passation de l'épreuve se tient donc sur un mode d'étayage soutenu où Charly est dans la recherche permanente de notre présence. Les réponses sont alors courtes et ponctuées d'interrogation, de mouvements de refus et d'inhibition importants allant jusqu'à un refus total de la planche IX.

L'analyse des réponses dans leur cotation a alors été minutieusement étudiée au regard du peu de réponses. Une lecture en plusieurs temps nous a été nécessaire pour chiffrer les réponses prises dans des refus et des longs moments de restriction temporelle. Contre-transférentiellement, la posture de soutien pour ne pas laisser Charly en détresse tout en le laissant se débrouiller nous a demandé de trouver un point d'équilibre quant à nos « interventions » non verbales.

Les questionnements en négation – « un papillon, non ? ; un animal, non ? » –, les remarques critiques, les références personnelles, figurent une difficulté à accéder aux représentations fantasmatisques et un besoin d'étayage sur notre désir.

Le psychogramme de Charly montre une approche préférentielle dans une découpe en détails ( $D\%=63,63$ ). Le recours à l'isolation perceptive reste dans une normalisation adaptative. Quant à l'approche, moins utilisée, sur un mode global, elle reste au-dessus de la norme ( $G= 36,36\%$ ). Les déterminants sont peu variés dans leur utilisation ( $TRI : 0K/0,5\Sigma ; FC : 0/0,5\Sigma E$ ) questionnant le recours à la vie fantasmatisque. L'investissement important de la forme est alors nécessaire pour maintenir à l'écart toute résurgence fantasmatisque avec un  $F\%$  au-dessus de la norme ( $81,81\%$ ) et un  $Fe\%$  à  $100\%$ . L'utilisation du mode formel n'est pas

toujours opérant comme en témoigne le F+% en dessous de la norme (66,66%) et le nombre faible de banalités (3). Les contenus peu diversifiés rejoignent la question du recours à la vie fantasmatique.

Nous pourrions faire l'hypothèse d'un recours à la réalité extérieure sur un mode socialisé à défaut d'une vie fantasmatique riche.

#### b) Processus de pensée

Le nombre limité de réponses (11) et les équivalents chocs suivis de refus marquent une inhibition importante. Trois réponses s'additionnent à l'enquête permettant une petite levée de l'inhibition et un développement de la vie fantasmatique au profit d'une relation plus étayante avec la clinicienne.

#### \* Investissement de la réalité externe

Le F% supérieur à la norme (81,81%) marque un surinvestissement de la réalité extérieure au détriment d'une réalité interne peu investie. Un recours à cette réalité montre une certaine capacité d'adaptation à cette dernière. Ainsi, le F+% un peu en dessous de la norme laisserait paraître une relative bonne perception de cette réalité externe, bien que le nombre de banalités ne réponde pas pleinement à une perception commune. Toutefois, ces dernières apparaissent à des planches d'ouverture où les défenses sont alors moins mobilisées appuyant l'adaptabilité à une réalité externe – planche I, planche de mise en contact, d'entrée qui vient solliciter le sujet dans une conduite de dépendance ; planche V, dans la représentation de soi ; planche VIII, dans l'apparition des couleurs pastels dans une sollicitation d'échange.

L'absence de réponses kinesthésiques majeures et mineures montre le contrôle extrême exercé par Charly quant à l'émergence de processus de pensée. Dès lors, l'adaptation dans le contrôle et la soumission à l'objectif ne peuvent donner lieu à la projection de mouvements pulsionnels. Dans ce sens, la quasi absence d'utilisation de la couleur montre une lutte contre l'émergence de mouvements d'une réalité interne. Ainsi, la découpe en détails majoritairement utilisée par Charly permet à ce dernier de faire face aux éventuels débordements fantasmatiques dans un mécanisme d'évitement et de déplacement de certaines sollicitations.

Les déterminants sont peu variés avec une absence d'utilisation du contenu humain et une prégnance du contenu animal (A=63,63%). Dans une tentative de contrôle du percept et d'un conformisme à la pensée collective – comme carapace sociale – l'identification au genre humain et à l'autre est difficile d'accès. Les contenus restent alors peu originaux et signent une faible épaisseur fantasmatique.

La réalité extérieure est alors investie comme facteur d'adaptation, évitant toute émergence pulsionnelle, et questionnant la difficulté de constitution d'un monde interne permettant d'accéder aux représentations et aux affects.

#### \* Investissement de la pensée

Le mode d'appréhension global est moins utilisé par Charly mais reste élevé par rapport au peu de réponses. Présent dans les premières planches – exception faite de la II – il disparaît à partir de la planche I en faveur d'une découpe en détails. L'alternance entre la découpe en détails et le mode global ne permet pas une appréhension des planches sur un autre mode. La présence des G et des D témoigne d'une attitude défensive au-delà de l'ancrage dans la réalité et d'une socialisation. La qualité simple de l'ensemble des G et des D rend compte d'une lecture simple du matériel. L'inhibition quant à une recherche plus approfondie marque une absence de curiosité de la réalité interne voire une difficulté d'accès à cette réalité interne. Quoi qu'il en soit, le manque d'implication personnelle dans l'investissement psychique fait émerger des références personnelles sur le couvert d'une critique subjective : planche IV (R.4) : « dans ma ville ».

La mobilisation défensive est alors à comprendre du côté du refoulement de certaines représentations. Le nouvel objet ne peut être appréhendé dans une dynamique de connaissance et donne lieu à une restriction. Ainsi le mode d'appréhension globale dans une facture simple et banale confère un ancrage dans la réalité sans utilisation active et dynamique de l'objet. Le faible investissement du fonctionnement intellectuel est aussi marqué par les remarques critiques et subjectives : « c'est comme ça le test » (pl.II), « c'est quoi ? ça me dit rien » (pl.IV). Une certaine angoisse soutient alors le protocole dans une volontaire inhibition du déploiement de la réalité interne. Autrement dit, la réalité interne est réfrénée dans son expression. Les émergences d'une créativité – rendant compte d'une expression de la réalité interne – se retrouvent dans des tendances à l'élaboration. Ces dernières sont alors possibles

dans des découpes en détail (pl.VII : « la terre avec l'Espagne et la France », pl.VIII : « je vois un animal, un lion je crois ou un.. sur la rock »).

La pénurie de réponses couleurs va dans les sens d'un certain contrôle quant à l'émergence pulsionnel d'une réalité interne vers une réalité externe et par là-même la question des barrières entre les deux. La seule sensibilité à la couleur apparaît en dernière réponse combinée à une forme pour en limiter les effets. La fermeture dans un but de protection des éléments internes stimulés se donne aussi à voir à travers le défaut des mouvements kinesthésiques. La dynamique conflictuelle est alors difficile à élaborer entre une réalité externe et une réalité interne, autrement dit dans une différenciation de l'objet.

La réalité extérieure est massivement investie dans une inhibition de la réalité interne dont les émergences pulsionnelles sont maintenues rigide­ment à l'écart. Les équivalences de choc, les tentatives de refus et le refus de la planche IX témoignent de cette lutte intense. Les remarques critiques et subjectives dénoncent une fragilité narcissique. Dès lors, la réalité externe, dans une défense contre l'émergence angoissante d'une dynamique interne sert de pilier à la projection. L'étayage nécessaire à Charly pose la question des limites. Autrement dit, les processus de pensée rendent compte d'une symbolisation précaire et en filigrane d'une problématique des limites sous-jacente.

### c) Traitement des conflits

#### \* Axe narcissique

#### *Représentation de soi et identité*

La forte inhibition dans le rapport au monde interne – aussi relevée par le TRI coarté – indique un gel pulsionnel et une rigidité du système pare-excitation. L'analyse de la représentation de soi chez Charly s'impose alors.

L'absence de représentation humaine questionne la capacité de Charly à s'identifier à une image humaine. L'enquête aux limites a donc été nécessaire et ne rend pas compte de cette possibilité, Charly ne percevant pas de personnes humaines, ni homme, ni femme. D'ailleurs, le refus est d'abord exprimé à cette planche dans une impossibilité « à voir » avant de trouver une réponse et ce après un long temps d'inhibition dans un contenu animal. Dès

lors, la problématique identitaire est à envisager sous l'angle d'une difficulté dans la différenciation de son identité propre. L'image humaine, ici, ne sert pas de modèle identificatoire n'ouvrant alors à aucune mise en relation, aucun indice d'empathie ou de reconnaissance de l'autre.

Le contenu animal – fortement investi sans être complètement déployé dans les qualités des animaux représentés – permet un déplacement de la représentation de soi. Les réponses en bonne forme témoignent d'une bonne qualité perceptive sans élaboration plus précise, associée à des banalités. Les A rendent compte de représentations dans l'ensemble unifiées – mis à part la réponse 3, planche III – témoignant d'une soumission conformiste. La fragmentation de la planche III dans une perception d'une tête d'animal à valence agressive (rhinocéros) montrerait une maîtrise contre l'émergence pulsionnelle appelée par la couleur rouge. Si l'isolation à la planche II a fonctionné, le découpage à la planche suivante dans une perception tronquée tente d'être maîtrisé dans une appréhension globale de rassemblement des éléments. Aucune présentation de ces contenus n'est positive ou négative donnant alors peu d'indices quant à une représentation de soi. Nonobstant, le « rhinocéros » (pl.III) est perçu à travers des attributs phalliques « les cornes » mis en avant dans la description de l'animal. La planche V rend compte d'une représentation unifiée et ainsi d'un positionnement identitaire favorable, après une planche IV où la réponse peau « tapis » questionne le rapport aux enveloppes corporelles. Cette réponse prise dans une référence à la ville où Charly a grandi dénote une blessure narcissique et un besoin de la colmater. Le renvoi aux appartenances se retrouve dans la réponse 7 (pl.VII) où Charly évoque « la France et l'Espagne » tout en le niant et cherchant à se rassurer « c'est grave le test pour moi ou ça va ? ». Ainsi, la recherche de contenant à travers des références personnelles montrerait une difficulté de Charly à se constituer dans une représentation de soi autrement qu'à travers des éléments de son histoire.

La non perception de représentation humaine et le déplacement sur des contenus animaux peu développés quant à leurs caractéristiques montrent un retrait de l'investissement libidinal. Le degré d'excitation est alors réduit à zéro dans une absence de désir pour le bénéfice du Moi. La difficulté à délimiter les espaces internes et externes oblige Charly à une rigidité importante et une inhibition de certaines représentations. Dans ce sens, le F+% en dessous de la norme témoignerait d'une perméabilité possible des espaces.

### *Représentation de soi et identification*

L'absence de kinesthésie liée à celle de représentations humaines est relayée par les représentations animales porteuses des mouvements identificatoires. Ainsi, les réponses A apparaissent à toutes les planches – à l'enquête pour la planche IX. Autrement dit, l'identification est déplacée rendant compte d'une préoccupation de neutralisation de toutes émergences pulsionnelles d'un sexuel féminin ou masculin. Les attributs féminins ou phalliques ne sont pas distingués dans le protocole de Charly. Toutefois, la planche III représente la tête d'un « rhinocéros » animal de puissance dont les attributs sont mis en avant par Charly. La tête d'un sanglier est perçue en réponse additionnelle à cette même planche, animal protecteur et agressif. Ainsi, les identifications ne sont pas claires et donnent à voir en filigrane une référence à des attributs masculins.

Aux sollicitations des planches à symbolisme sexuel, Charly neutralise à nouveau toute émergence pulsionnelle. La planche IV renvoie à un contenant dans une position passive mais néanmoins de protection. La référence à son pays où son père est resté et d'où sa mère l'a extirpé, témoigne d'une position de soumission et d'un besoin de protection face à une imago probablement omnipotente. Dès lors, le « papillon » perçu à la planche VI dans le détail supérieur rend passif et neutre la connotation phallique. La perception en détail permet aussi d'éviter l'implication éventuelle sexuelle du féminin. Le commentaire attaquant et critique du matériel à l'enquête – « tous se ressemblent un peu les papillons » – vient appuyer cette démarche d'élimination de la dimension sexuelle. Ainsi, le choc consécutif de la planche suivante est pris dans une réponse évoquant quelque chose du féminin tout en le niant : « non, ça non, ça me ressemble à la terre avec la France et l'Espagne » (pl.VII). La France et l'Espagne – dont on entend la référence à la langue – sont deux « terres nourricières ». La forme arrondie de la terre que nous pouvons percevoir dans la réponse et les lieux où sa mère l'a nourri d'une langue puis d'une vie à construire montrent l'implication maternelle suscitée par cette planche dans une image archaïque de cette dernière.

Les identifications masculines et féminines tentent d'être anéanties dans leurs sollicitations sexuelles. Quelques représentations en détails phalliques montrent l'émergence

d'une puissance sexuelle associée. Si l'identification féminine n'est pas évoquée, la représentation maternelle semble identifiée dans une dimension de contenant nourrissant.

La sensibilité aux petites lacunes blanches se déploie à l'enquête où Charly perçoit des yeux – planche I : lacunes supérieures intermaculaires ; planche IX : lacunes intermaculaires latérales. La sensibilité au blanc semble alors réifier une carence affective où la dimension du regard est prégnante. La planche IX fut refusée à la passation par Charly, la position régressive fut alors impossible à élaborer. Le mouvement à l'enquête dans une perception d'un « masque » donc non-figuratif, renvoie à ce qui observe et dont on ne peut rien savoir. La dimension du regard permet alors dans le contexte d'une faille d'abolir le manque auquel elle renvoie. Ainsi, la question de l'incomplétude dans des carences affectives empêcherait en partie le déploiement des identifications.

\* Axe objectal

*Représentation de relations*

Les planches bilatérales sont traitées par l'isolation d'un détail ou sur un mode global sans que la symétrie ne soit prise en compte dans la réponse ou la formulation de la réponse. Ainsi, la neutralisation de toute proximité avec l'objet empêche l'émergence d'une mise en relation ou de représentations de relations. Cette inhibition massive se retrouve à la planche VIII, où une petite kinesthésie aurait pu émerger. Mais, la mise en relation n'existe pas, puisqu'un semblant de mouvement de l'animal sur un rocher est représenté. Là encore, seule une partie de la planche est prise en compte dans la représentation. Charly sera d'ailleurs obligé d'en cacher une partie à l'enquête pour retrouver la représentation, en écho de la planche VII où il s'est servi des mêmes mouvements pour retrouver sa représentation. Dès lors, la lutte contre l'émergence de certaines représentations nécessite un support, l'isolation par la simple perception n'étant pas suffisante. Par ce mouvement et cet étayage, il sera possible à Charly de donner une représentation à la planche IX alors refusée à la passation. Toutefois, la réponse est marquée par l'inhibition « un masque, quelque chose comme ça. Ça me dit rien. Les yeux... » témoignant de la lutte contre l'évocation d'une imago prégénitale. La fragilité à laquelle Charly est renvoyé fait effraction dans les défenses mises en place pour

ne pas la laisser déborder. La réponse « masque » dénote par ailleurs quelque chose à cacher dans une dimension de voyant/voyeur où on ne sait pas qui est l'autre.

La planche VII en écho renvoie à une image maternelle contenante nourricière – « la terre » – dans une non différenciation possible de l'objet. Ainsi, la lutte contre l'émergence de certaines représentations, notamment de relation, permet peut-être à Charly de maintenir l'objet à distance dans une tentative de détachement. L'étayage dans la perception par sa main, à l'enquête par notre présence permettant quelque peu le déploiement de réponses supplémentaires, la recherche de notre regard, de notre présence par les questions montrent le nécessaire support de l'objet externe à défaut de pouvoir être chez Charly.

### *Traitement des affects*

Le TRI (0K/0,5ΣC) et la FC (0/0,5ΣE) montrent une quasi inexistante prise en compte de la couleur témoignant alors d'une faible épaisseur fantasmatique. Charly ne peut prendre en compte la couleur, pris dans un contrôle massif des émergences pulsionnelles.

Pour autant à la planche II, « le papillon » perçu dans le détail inférieur rouge témoigne d'une nécessité d'isoler un contenu pour ne pas être débordé par les sollicitations excitantes. La perception dans la couleur d'un animal « neutre » vient éliminer toutes pulsions agressives auxquelles la couleur pourrait renvoyer. Ainsi, les excitations éventuelles sont contrôlées et contenues. Ce contrôle est moins efficace à la planche suivante où après un refus et un équivalent choc, Charly regroupe une représentation en mauvaise forme d'une partie tronquée du corps humain : le visage. La réponse additionnelle est aussi celle d'une tête d'animal où les orifices « oreilles » et « nez » sont perçus dans les détails rouges. Dès lors, l'excitation liée à la couleur rouge semble plus difficile à contenir et malgré l'effort de regroupement, la qualité perceptive n'en est pas bonne. Charly lutte contre une sensibilité à la couleur et l'expression d'affects associés. De part la représentation d'orifices dans les détails rouges, Charly semble touché et lutter contre une problématique de castration, lutte entreprise à la planche II où Charly « neutralise » les pulsions agressives éventuelles.

Pour D. Anzieu, la planche III renvoie à la représentation du couple parental, Charly essaie de réunir un ensemble sous la forme d'un visage animal, luttant contre des représentations humaines. Il n'a jamais connu ses parents ensemble et la figure du couple connu, formé par son père « de cœur » et sa mère, l'a pour un temps exclu comme enfant de sa mère. Charly semble alors être dans la difficulté d'accès à cette figure de couple.

Si aux planches pastel, Charly ne semble pas prendre, vraiment, en compte la couleur, à l'épreuve des choix positifs, la planche X lui rappelle son géosociogramme, qu'il a choisi de représenter avec une palette de couleurs – phénomène moins fréquent dans les dessins de l'arbre. La sensibilité aux tonalités chromatiques le renvoie à des moments de son histoire. Ainsi, les planches IV et VII dans le noir intense et le gris le porte vers des éléments de son histoire personnelle. À l'épreuve des choix négatifs, Charly choisit les planches IV et VI – planches grises noires – puisqu'il ne peut en avoir une représentation, autrement dit que l'accès à ces dernières est bloqué : « ça me dit rien ». Si elles « sont bizarres » comme les autres, « au moins dans les autres il voit des choses ». La difficulté dans laquelle la situation de projection semble l'avoir plongé – de lutte contre les excitations, les émergences pulsionnelles et les représentations – est renvoyée à la qualité du matériel.

Charly inhibe massivement représentations et affects et en montre donc une qualité appauvrie. La répression massive des affects peut être l'écho d'émotions trop fortes pour être traitées psychiquement.

#### d) Organisation défensive

Le réel n'est pas altéré dans la perception chez Charly, mais la réalité ne peut être pleinement investie et rend compte de modalités défensives particulières.

L'inhibition sous-tend l'ensemble du protocole de Charly aussi bien à la passation qu'à l'enquête. L'approche globale et le découpage du matériel permettent à Charly d'éviter une réelle confrontation avec les éléments du matériel et ainsi se protéger d'une réactivation angoissante de sa réalité interne. Autrement dit, l'expression fantasmatique et affective est réprimée permettant d'éviter toute conflictualisation. Dès lors, l'évitement de toute représentation pourrait rendre compte d'une lutte contre l'angoisse de castration et plus largement l'angoisse de perte par l'accrochage à une réalité externe conformiste et factuelle. L'impact des planches, le souci de maîtrise par les refus au début des planches ; l'attachement aux détails dans un effort de contrôle ; la négation des liens entre représentations et affects par l'isolation perceptive, l'attachement à la forme, l'absence de recours aux kinesthésies et à la couleur sont autant de défenses rigides mises en place pour éviter toute émergence pulsionnelle. En rangeant le matériel, Charly dans une forme de conformisme à ce que peut attendre un psychologue et dans une défense de l'ordre de la formation réactionnelle nous dit :

« ça m'a fait du bien de sortir des choses ». Une partie de ce commentaire peut être interprété comme la mobilisation d'une défense, venant tromper et geler toute possibilité de représentation, l'autre partie peut aussi être réel si c'est la première fois que l'on s'intéresse à lui.

La lutte alors instaurée pose la question d'un imaginaire angoissant ou d'un « vide idéatif » (C. Chabert) témoignant d'une mentalisation nulle où les images intériorisées seraient absentes. L'épreuve du TAT nous permettra de compléter ce questionnement auquel nous ne pouvons encore répondre. Quoi qu'il en soit l'impossibilité de s'appuyer sur un objet interne suffisamment contenant montre une activité fantasmatique défailante où les manifestations subjectives seraient soit à contrecarrer car angoissantes, soit à en prendre la place.

#### e) Synthèse du Rorschach de Charly

L'analyse du protocole de Charly montre une pauvreté fantasmatique portée par l'utilisation massive des procédés d'inhibition. Ces derniers témoignent d'un vide dans l'investissement des représentations internes et affectives. L'accrochage à la réalité extérieure est alors faible mais reste le support à la projection et la perception. L'objet matériel sert d'accrochage afin d'inhiber certaines résurgences de mouvements internes. La question de l'étayage de l'objet dans une problématique de perte de ce dernier est alors posée dans une fragilité des assises narcissiques et des potentialités de symbolisation. Dès lors, le maintien rigide des espaces est un aspect soulevé par l'ensemble du protocole du Rorschach de Charly pour lequel une analyse complémentaire est nécessaire.

#### Le T.A.T

Le TAT a été passé à la suite du Rorschach, sans pause. Charly est alors préoccupé par le temps que cela prendra, car il doit aller chercher ses enfants après. Son inquiétude, peut être dans l'après-coup d'angoisses contenues au rorschach, induit chez nous une position étayante où nous le rassurons sur le fait qu'il pourra aller chercher ses enfants. Les positions prises par chacun de nous rappellent le premier entretien où le rôle de parent et d'enfant était difficile à définir chez Charly. Il semble que nous ayons répondu à son incertitude en prenant position.

## a) Analyse planche par planche

### \* Planche 1

*Procédés* : L'entrée directe dans l'expression (B2-1) se fait sous le signe de l'appel au clinicien (CM-1) et d'une dévalorisation portée par une idéalisation de la représentation de soi sur une valence négative (CN-2). Un mouvement d'inhibition (CI-1) permet d'amorcer le début d'une histoire dans l'identification du « garçon » aussitôt débordée par une craquée verbale (« repasse » - E4-1) qui précède un nouveau mouvement d'inhibition (CI-1). L'ébauche de l'histoire se poursuit par la reprise dans une tendance au remâchage (→A3-1). Les questionnements dans un appel au clinicien (CM-1) puis un nouveau mouvement de dévalorisation (CN-2) pris dans un trouble de la syntaxe (E4-1) terminent le récit.

*Problématique* : L'immaturation fonctionnelle de l'enfant renvoie Charly à sa propre difficulté dans une dévalorisation de ses capacités. La problématique d'impuissance est ainsi prise dans un mouvement d'identification projective où les limites semblent alors peu définies entre le sujet et l'objet. Le violon est transformé en devoir et donc traité selon une forme d'obligation renvoyant à une blessure narcissique. Charly tente alors de lutter contre l'angoisse de perte en faisant appel à un objet étayant (le clinicien).

### \*Planche 2

*Procédés* : Un long mouvement de restriction (CI-1) précède l'entrée dans le discours. Celui-ci se poursuit par une description (A1-1) avec identification des personnages à travers une mise en relation de ces derniers (B1-1). Cette dernière entraîne une association par contiguïté dans l'utilisation des pronoms (E4-4) à travers le récit. L'accent est alors porté sur le quotidien extérieur des personnages (CF-1) dans une représentation d'action associée à une qualité de vie précaire (→B2-4). Cette évocation entraîne une reprise de la représentation de la jeune fille (A3-1) et un questionnement (CM-1) dans une fonction d'étayage qui est accentué par une référence personnelle de Charly à son école (CN-1).

*Problématique* : La reconnaissance de la triangulation œdipienne entraîne une légère confusion dans l'utilisation des pronoms et donc, dans un statut de chacun par rapport à chacun. La mise à distance de la jeune fille à travers un accrochage à la réalité extérieure rend compte d'une exclusion de cette dernière du couple parental dans une nécessité de poser distinctement les limites. Charly répond aux sollicitations latentes de la planche, ce dont il s'assure à la fin de son récit, dans une sorte d'attitude conformiste et à travers un accrochage

au matériel. Le support visuel et la réalité externe servent alors à l'élaboration des représentations.

#### \*Planche 3 BM

*Procédés :*

Un mouvement d'inhibition (CI-1) dans une restriction temporelle et une nécessité de poser des questions permettent la mise en place d'un récit où une « dame » est identifiée et prise par un affect de tristesse (B1-3). Charly mime alors la posture du personnage (→CL-1) ce qui ouvre à l'expression d'un éprouvé subjectif du personnage (CN-1) et une reprise de l'affect répété dans un remâchage (A3-1).

*Problématique :* La confrontation à la problématique de perte engendre une reconnaissance de l'affect dépressif et de la position dépressive sans que celles-ci ne soient pour autant élaborables. Le mimétisme par le corps de Charly est alors nécessaire à une telle représentation et rend compte d'un léger débordement chez Charly du monde interne dans le monde externe. Les frontières sont rapidement rétablies par un investissement narcissique et le contrôle contre l'émergence de toute autre représentation repris à travers des procédés de type obsessionnel.

#### \*Planche 4

*Procédés :* La mise en relation des personnages sur un mode érotisé (B3-2) engage le récit qui se poursuit par une description (A1-1) de leur activité sans précision du motif de leur discussion sur leur relation (CI-2). La tendance à l'inhibition est alors portée par une tendance au scotome de la femme à l'arrière-plan (→E1-1), par un investissement narcissique à travers des références personnelles (CN-1) et un appel au clinicien (CM-1).

*Problématique :* La planche est traitée rapidement dans un refoulement de l'ambivalence pulsionnelle du couple. Ce dernier est alors représenté dans une attitude presque conformiste, permettant d'éviter le conflit, et un écrasement de toute représentation dont celle de la problématique de perte. La lutte contre cette dernière se fait à l'appui de l'objet étayant.

#### \*Planche 5

*Procédés :* Après un mouvement d'inhibition (CI-1), le récit prend forme dans une description (A1-1) de l'activité de la « dame » et l'introduction d'un personnage anonymé (CI-2) non

figurant sur l'image (B1-2). Charly insiste alors sur la méconnaissance de ce personnage introduit (A3-4 ; CN ; CI-1), avant de mettre les deux personnages en dialogue (B1-1) dans une fonction d'étayage de l'un (« quelqu'un ») vers l'autre (« Dame » ; CM-1)

*Problématique* : Le traitement de la planche sur le mode de l'inhibition et d'un investissement de la réalité externe rend compte d'une lutte contre l'émergence de représentations dont Charly se défend dans une forme de déni (« je ne sais pas qui c'est »). Ainsi, le besoin de l'autre témoignerait d'une lutte contre le fantasme de scène primitive qui ne pourrait avoir lieu.

#### \*Planche 6 BM

*Procédés* : Un mouvement de restriction temporelle (CI-1) retient le déploiement du récit qui s'ouvre ensuite à travers un investissement narcissique chez Charly (« je pense » ; CN-2). La mise en relation entre les personnages (B1-1) se fait sur le mode du conflit (B1-3) bien que ce dernier soit minimisé (« un peu ») sur la fin du récit (A3-4).

*Problématique* : Le déploiement du récit rend compte de la mise en conflit entre la mère et le fils, bien que minimisé (« un peu »). Au-delà, est ravivée l'angoisse de perdre l'amour de la mère puisque la responsabilité de la dispute est celle du fils. Le père est absent dans le récit, ne rendant pas compte de la présence d'un tiers dans le registre œdipien, bien que la dispute entre la mère et le fils puisse suggérer la présence de ce dernier.

#### \* Planche 7BM

*Procédés* : Le récit est parcouru par des mouvements d'inhibition (CI-1) et dans son ébauche tente de s'attacher à une référence culturelle (« le principe de Monaco » - A1-4). La mise en relation des personnages de l'histoire autour d'un échange qui reste secret (« sont en train de dire des choses » - CI-2) est aussitôt suivi d'une restriction (CI-1) et d'une représentation de l'objet sur une valence négative (CN-2).

*Problématique* : Les sollicitations latentes de la planche mettent en difficulté Charly qui lutte contre l'émergence d'un fantasme de rapprochement pris à la fois dans la rivalité et dans un lien homosexuel où le père est évoqué.

#### \*Planche 8BM

*Procédés* : La tendance à la restriction temporelle (CI-1) à travers les précautions verbales (A3-1) suivie d'une anonymisation des personnages et d'un motif non précisé de l'acte de

tuerie (CI-2) sous le couvert d'une précaution verbale (A3-1) porte le mouvement agressif du récit (« tuer »). La complicité de la « dame » dans cet acte dans un silence sur ce qui se passe rend compte d'une restriction comme l'est Charly dans son récit (→ CI-1).

*Problématique* : L'attaque agressive et mortifère que subit « l'autre » se fait sous le regard et le consentement d'un sujet féminin non protecteur. Ainsi, les pulsions agressives, destructrices, engendrent des fantasmes d'attaque contre l'objet pris dans une complicité avec un autre objet. La problématique de perte est ainsi étayée par une présence objectale.

#### \* Planche 10

*Procédés* : La mise en relation érotisée des personnages anonymés (« deux amoureux », CI-1) se fait sous le couvert d'une précaution verbale (A3-1 ; B1-1 ; B3-2). Elle est portée par une description simple (A1-1) dans une justification somme toute banale (CI-2).

*Problématique* : Dans un contexte œdipien, la reconnaissance d'une relation érotisée entre les personnages est prise dans une forme d'infantilisation (« câlin ») dénuant toute représentation sexuelle. Au-delà, la lutte contre toute autre représentation – incestueuse ; de perte – est portée par l'inhibition.

#### \*Planche 11

*Procédés* : La planche est abordée dans une description de ses éléments (A1-1) suivie d'un mouvement d'inhibition (CI-1). Le rappel de la consigne par le clinicien (CM-1) permet une ébauche de récit qui s'encre alors sur une représentation d'action qui pourrait entraîner une privation vitale si elle n'était pas effectuée (B2-4), à tel point que Charly les montre sur la planche (CM-1).

*Problématique* : Le recours à la réalité externe permet à Charly de lutter contre les sollicitations latentes de la planche et notamment contre les mouvements de régression. L'étayage de l'objet (le clinicien) induit un semblant de problématique prégénitale où la nourriture est alors nécessaire à la survie ; autrement dit la dépendance se fait autour d'une imago maternelle archaïque nourricière.

#### \* Planche 12BG

*Procédés* : Un long mouvement de restriction (CI-1) est suivi d'une mise en tableau (CN-3) dans laquelle Charly décrit ce qu'il est possible de faire (CF-1) sans préciser qui porte l'action (→CI-2). L'intervention du clinicien, pour savoir de qui il s'agit, induit une adresse à ce dernier (CI-1) pour se rassurer et parler de lui (CN-1) dans la suite du récit.

*Problématique* : Le surinvestissement de la réalité extérieure permet à Charly, un temps, de lutter contre une problématique de perte et d'abandon. Le traitement sur un mode narcissique conforte la dimension de perte objectale liée au souvenir.

\*Planche 13B

*Procédés* : Le récit est porté par la réflexion du « petit garçon » (A2-1) et un investissement narcissique dans les détails narcissiques donnés sur le petit garçon (« il est tout seul dans la vie », CN-2). L'arrêt du récit sur la solitude du « petit garçon » induit un questionnement du clinicien auquel Charly répond de façon restrictive (CI-1).

*Problématique* : La reconnaissance de la solitude de l'enfant est aussitôt contre-investie par une inhibition évitant toute représentation d'affect. La lutte contre une problématique d'étayage de l'objet s'instaure alors.

\* Planche 13MF

*Procédés* : L'expression d'un état affectif (B1-3) ouvre le récit qui se poursuit dans une mise en relation érotisée des personnages (B1-1 ; B3-2). L'introduction du « médecin » (B1-2) entraîne une petite désorganisation de la causalité logique (E3-3), prise dans une représentation massive de mort (E2-3) énoncée sous le couvert d'une précaution verbale (A3-1). Le dramatisme de la situation décrite ouvre à l'expression d'un affect fort (B2-2).

*Problématique* : La dramatisation permet un déploiement de l'histoire où la confrontation à la problématique de perte est alors massivement ravivée entraînant un léger débordement en processus primaires.

\* Planche 19

*Procédés* : Le refus d'aborder la planche est manifestement exprimé (CI-1) malgré une tentative d'ébauche de récit s'appuyant sur le percept (CL-2).

*Problématique* : Le refus des sollicitations dans une problématique dépressive témoigne d'une volonté de contenir tout débordement ou toute confusion entre dedans et dehors dans une lutte contre un effondrement éventuel.

\*Planche 16

*Procédés* : Une inhibition massive dans une tendance à la restriction par les questions posées, le rappel de la planche précédente et celle-ci organise le discours de Charly (CI-1). La

nécessité de se saisir du matériel, de le regarder et de laisser le silence s'écouler fait appel au clinicien (CM-1). La relance du clinicien ne permet pas au récit de décoller et une tendance au refus se réitère (CI-1). La nouvelle relance du clinicien (CM-1) permettra l'expression d'un éprouvé subjectif (« c'est difficile », CN-1). Le recours à une réalité interne (A2) se fait sous des références personnelles (CN-1). L'évocation de son entourage lui permet de construire, non pas un récit, mais un dessin (CN-3). Le récit se trouve être ce qui pourra « se faire » sur cette planche (CN-4).

*Problématique* : La planche désespère Charly qui lutte alors contre un effondrement. Ce dernier se transforme en un léger mouvement agressif « je fais le test de la feuille, montre un paysage et après une feuille blanche ». La nécessité d'un étayage et la construction du récit plaqué autour de sa famille nucléaire rendent compte de la fragilité de construction de l'objet interne et de la dépendance à l'objet externe.

#### b) Procédés d'élaboration du discours

Une certaine utilisation des procédés B (B1 ; B2 ; B3) montre une tentative de conflictualisation et d'expression d'affects. La labilité ainsi déployée témoigne d'une possibilité d'investissement de la réalité interne. La mise en relation des personnages dans la reconnaissance de la différence générationnelle, dans une triangulation possible et parfois une érotisation de cette relation caractérise la tranche la plus névrotique du protocole.

Un contraste s'effectue avec l'utilisation massive des mouvements d'inhibition, alors en majorité. Ainsi, les restrictions temporelles, la nécessité de poser des questions, les silences intra-récits et les courts récits ou l'absence de récit placent l'ensemble du protocole sous le signe de l'inhibition. Cette dernière est massivement utilisée empêchant le déploiement de tout récit.

Lorsque certaines représentations émergent sur un mode relationnel ou affectif, elles sont aussitôt verrouillées par la mise en place de défenses – à travers les procédés A – sous la forme de doute (précautions verbales, remâchage) ou à travers des mécanismes d'isolation. L'arrêt dans le récit (CI-1) donne l'impression que rien ne doit être démis ou que rien ne doit échapper. Ces procédés sont relayés par le besoin de s'adresser au clinicien ou de saisir le matériel (CM-1), dans un accrochage à l'autre. Tous les efforts sont mobilisés pour éviter toute confrontation au matériel dans ses sollicitations latentes et, par là-même étouffer toute émergence représentationnelle voire pulsionnelle. Dès lors, le mode de fonctionnement porte

sur l'investissement narcissique dans des évocations de souvenirs personnels, de références personnelles (CN-1) ou dans des détails narcissiques (CN2). Si les évocations de souvenirs font référence à de bons moments, la mise en avant de sa personne, dans une forme d'idéalisation de sa représentation, se fait sous le couvert d'une certaine dévalorisation ou autrement dit dans une valence négative.

Ces mécanismes, apparaissant quasiment à toutes les planches, dénotent l'insuffisance des mécanismes d'inhibition et le recours nécessaire à des représentations connues dans une lutte contre une angoisse somme toute existentielle. La réalité externe est ainsi parfois investie (CF ; A1-1) participant à cette lutte dans un accrochage au perceptible et au connu. La question se pose alors sur la fonction de ses mécanismes dans un maintien des espaces différenciés : interne/externe ou soi/non-soi. Le refus d'élaborer un récit à la planche 19 semble conforter la notion de lutte contraignante dans le maintien des espaces distincts.

La difficulté de la langue nous a parfois interrogées dans l'analyse des procédés à décrire, toutefois, la lutte contraignante contre l'émergence de certaines représentations et la non confusion échoue parfois, entraînant des « émergences en processus primaires ». Ces derniers se retrouvent particulièrement à certaines planches (planches 1 ; 2 ; 13MF) montrant la fragilité des frontières. Ainsi, les limites sont maintenues à grand effort, bien que quelques procédés CL apparaissent témoignant de l'échec du processus, pour ne pas se fondre et se confondre avec l'autre.

### c) Problématiques

Charly tente d'abaisser tout mouvement pulsionnel au prix d'un investissement narcissique contraignant. Dès lors, les conflits intrapsychiques sont peu élaborés sujets à un contrôle permanent de leur expansion. Les conflits interpersonnels sont, quant à eux, formulés (Planche 6BM) pour être rapidement tus, c'est-à-dire repris par des mouvements rigides et d'évitement du conflit. Ainsi, dès que la conflictualisation émerge, elle est mise à distance de la représentation et de l'élaboration. Réprimée, elle apparaît cependant à travers les formes de rejets du refoulé (isolation, doute, remâchage). La retenue du dire manifestée par l'inhibition semble d'ailleurs être illustrée à la planche 8BM où la femme n' « a rien dit ». Ne rien dire permet de ne pas perdre, aussi la difficulté d'élaborer pleinement la conflictualisation se retrouve dans l'impossibilité d'élaborer la problématique de perte. Cette dernière est maintenue à distance de représentations bouleversantes dont on perçoit la teneur

dépressive associée à la planche 13MF. Dès lors, le gel pulsionnel est mis au service d'un endiguement de toute éruption affective. De la même manière, les représentations de relation sont maintenues dans un registre anal ou infantilisant, permettant d'éviter tout rapproché compromettant. Autrement dit, les mises en relation dans toute l'excitation pulsionnelle associée sont contre-investies par des mouvements d'inhibition ou une forme d'idéalisation de la représentation de soi sur un versant négatif. La problématique de castration et, de façon plus large, la confrontation à la problématique de perte paraissent angoissantes pour Charly.

Le retournement sur lui-même des mouvements dépressifs témoigne de défenses narcissiques et de la difficulté d'être confronté au traitement de la perte. En filigrane se dessine la question de l'étayage de l'objet dans la dimension relationnelle. Charly la sollicite de façon importante au fil de la passation faute d'avoir suffisamment introjecté un objet interne. L'autre est nécessaire en tant qu'objet externe, tout comme l'accrochage à la réalité externe l'est pour probablement colmater un vide interne ; la planche 16 témoigne de cette investissement de l'autre par défaut de constitution d'un soi sécurisant : Charly représente un moment avec sa famille et quelque chose pour cette dernière. Ainsi, les identifications semblent fragilement constitutives d'une différenciation. Charly maintient les personnages séparés dans des espaces différenciés ou à travers un état de colère – minimisé – ou ces derniers sont pris dans un rapproché corporel, presque de fusion. Autrement dit, pour être détachés, ils doivent être séparés physiquement. Une précarité des limites semble alors tributaire d'assises narcissiques fragilisées. L'importance de l'investissement narcissique à travers le protocole témoigne de la nécessité de renforcer ces assises.

Par ailleurs, l'identification féminine est possible à travers le pôle maternel ou dans la relation de couple où l'homme est identifié. La figure paternelle est absente de toute représentation.

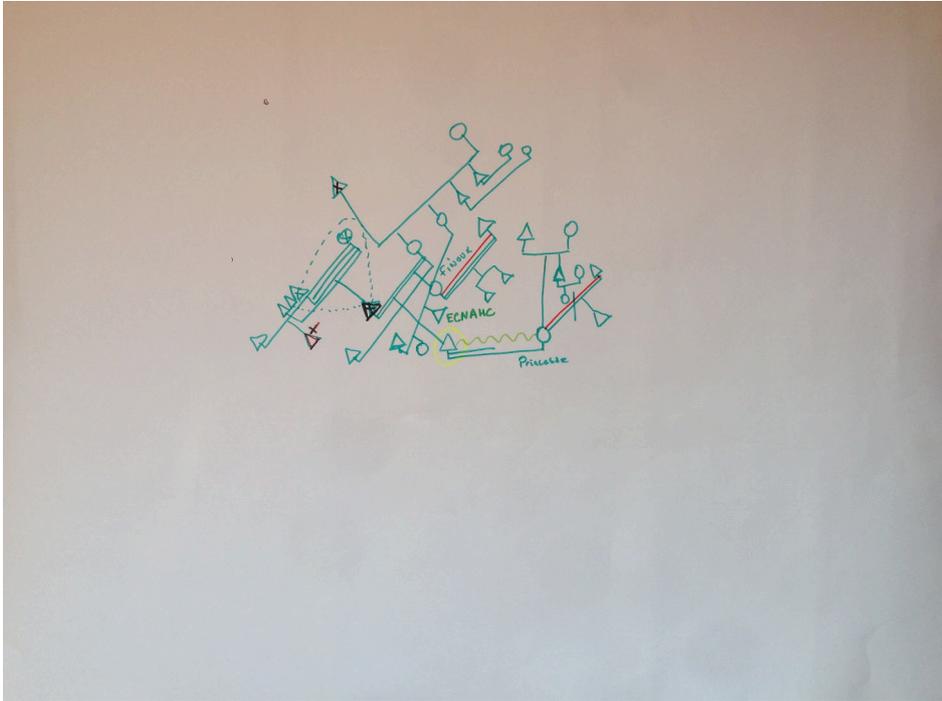
Nous pouvons émettre une hypothèse diagnostique d'un fonctionnement limite caractérisé par une lutte dans une rigidification et un contrôle de toutes différenciations.



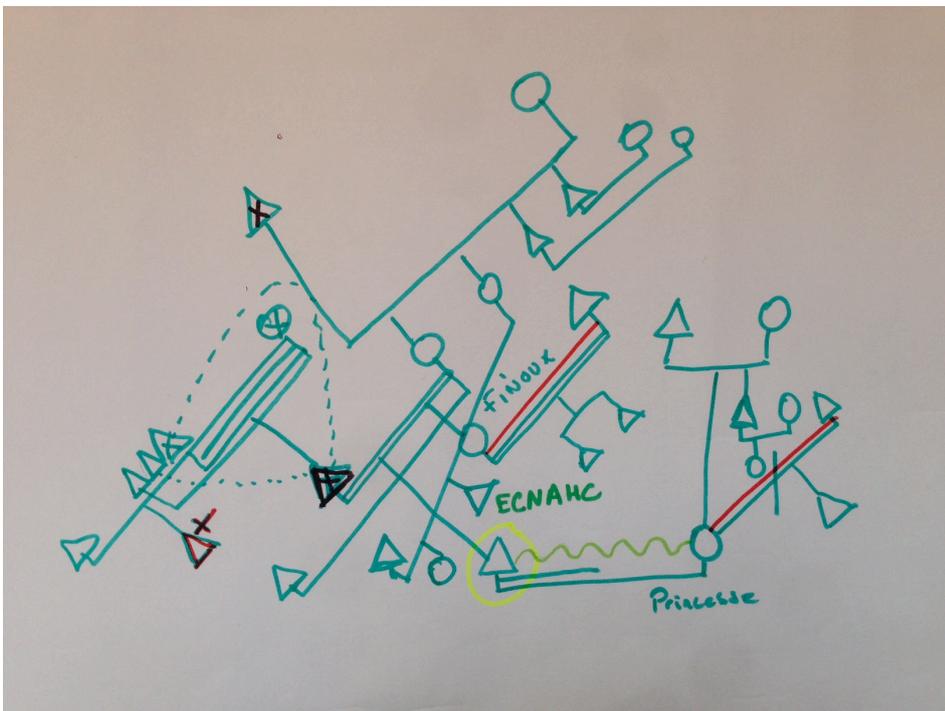
## Annexe 7

ECNAHC

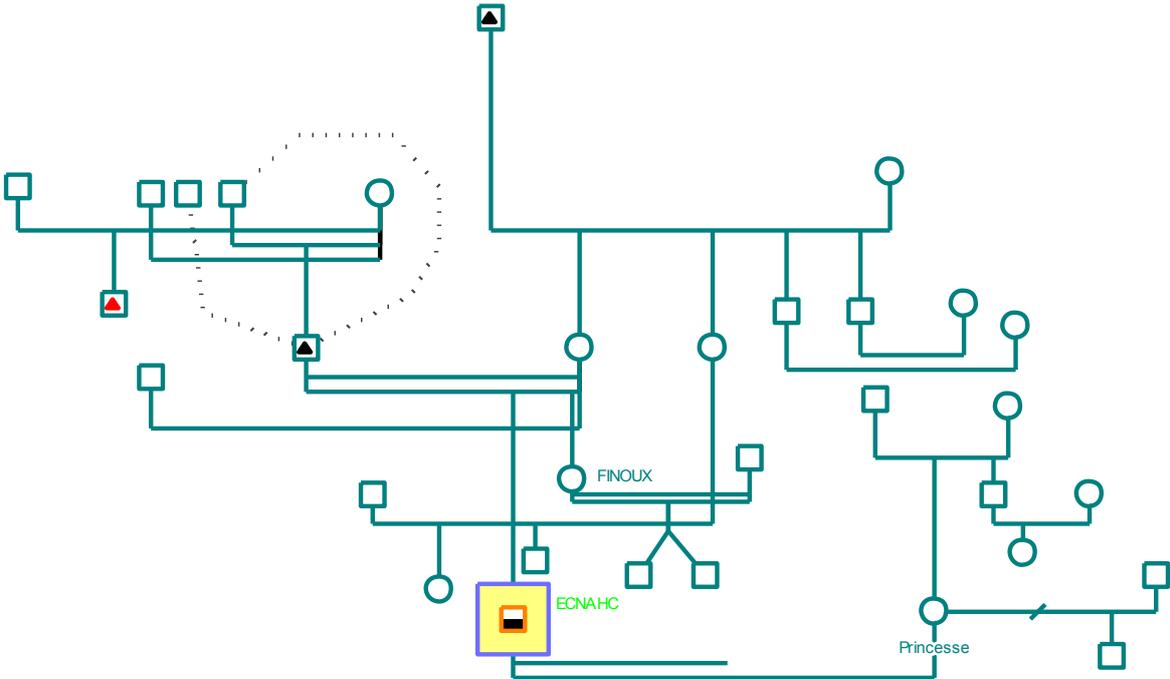
*Génosociogramme d'Ecnahc par Ecnahc – Vue pleine :*



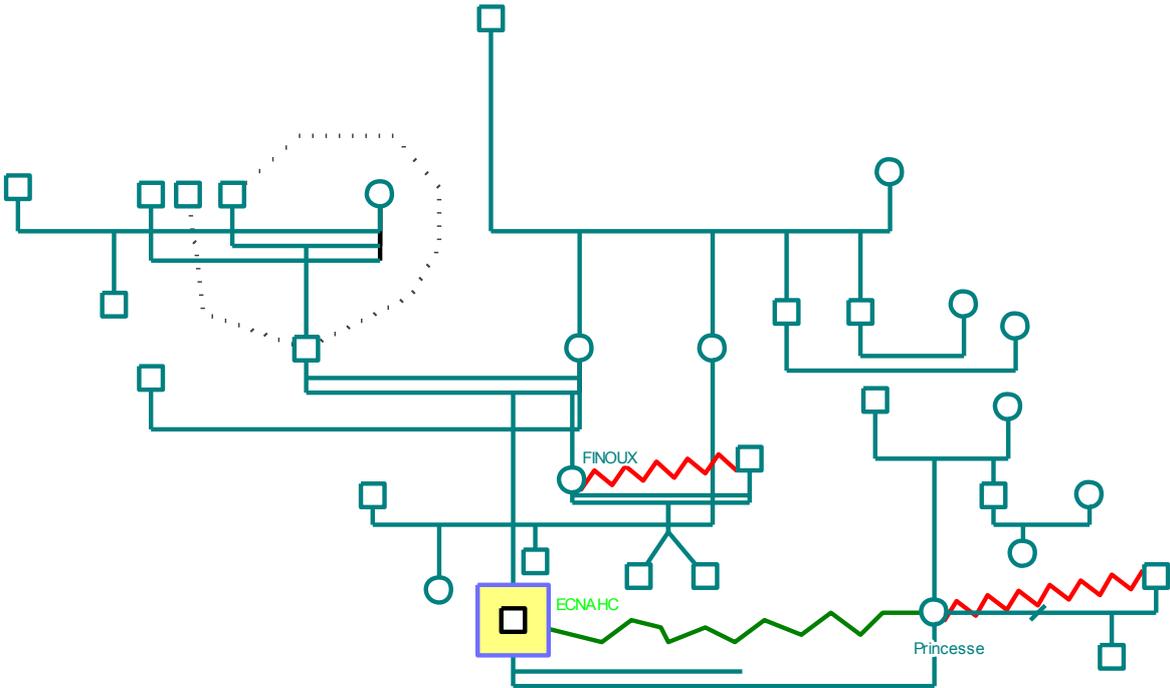
*Génosociogramme d'Ecnahc par Ecnahc – Zoom :*



Génosociogramme d'Echnahc avec les évènements marquants :



Génosociogramme d'Echnahc avec la qualité des liens :



## Rorschach

<p><u>Planche I : 5''</u></p> <p>1 – Au premier abord, on aurait pu penser à un insecte, à un papillon mélangé avec le corps d'un scarabée avec des espèces de pattes mais après...</p> <p>2 – après on pourrait voir le malin, je sais que c'est pas très positif...</p> <p>3 – les quatre trous on dirait ou un masque mais y aurait tellement de choses à dire</p> <p>4 – ça pourrait être une carte d'un pays</p> <p>5 – ça pourrait être un nuage.</p> <p>6 – Ou après c'est une tâche faite en symétrie ou tout simplement avec de l'encre.</p> <p>7 – Ah quand même espèces de deux mains comme deux petites mains</p> <p>8 – c'est horrible dans ma position car on peut voir l'utérus d'une femme          √ Vous voyez ça représente toute l'horreur de ma vie actuelle en retournant.</p> <p>9 – Après ça pourrait être une fusée à l'envers</p> <p>10 – un vaisseau spatial qui crache du feu, en mouvement parce qu'il y a des tâches autour.</p> <p>11 – Après ça pourrait être</p>	<p>Tout l'ensemble</p> <p>Dd sup</p> <p>Dbl</p> <p>La carte ouais</p> <p>Les petites mains là (Dd sup)</p> <p>L'utérus là ( Blanc sup extramacculaire)</p> <p>J'avais vu le vaisseau dans toute la tache</p> <p>La feuille aussi.</p>	<p>G F+/- A Ban</p> <p>G F+/- Abstr.</p> <p>Dbl F+ Masque</p> <p>G F+/- Géo</p> <p>G EF+/- Élem.</p> <p>G FC' +/- Tâche/Sym</p> <p>Dd F+ Hd</p> <p>Dbl F- Anat          → Crit. Subj.</p> <p>D F- Obj</p> <p>G kob+ Obj</p> <p>G F+/- Bot</p>
-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

<p>une feuille morte, ça tombe bien, c'est la période.</p> <p>12 – Ça pourrait représenter la radio des poumons avec la couleur grisâtre et la différence des tons.</p> <p>13 – Après ça pourrait représenter une carte pour faire une analyse psychologique.</p> <p>Je trouve pas ça très beau, c'est même moche, c'est monochrome par ce que c'est une tache en symétrie.</p> <p>14 – On pourrait voir la tête d'un homme sur l'un des morceaux, d'un homme pas très beau. C'est sur que... Je vous dit ce qu'il me passe, on pourrait voir... Ca me fait penser à Pinnocchio mais le nez est un peu cassé.</p> <p>15 – Après ça pourrait faire penser au <i>transformer</i> comme dans le dessin animé.</p> <p>Voilà, après... qu'est-ce que dire d'autre.</p> <p>16 – On peut croire aussi que c'est une plante avec des choses qui volent autour avec une forêt, avec un tronc, avec un film d'aventures où y a beaucoup d'imaginaire, avec des choses qui n'existent pas. Après votre étude.</p>	<p>La radio c'est à cause des couleurs et puis des taches blanches</p> <p>Critique subj.</p> <p>Rem.sym.</p> <p>Dd noir</p> <p>D lat.</p> <p>D médian</p>	<p>G C'F +/- Obj → Dbl</p> <p>G F+/- Abstr.</p> <p>Rem. Sym Rem. Couleur + crit</p> <p>Dd F- Hd</p> <p>G F- (H)</p> <p>G kob +/- Bot</p>
------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

<p><u>Planche II</u> : 2''</p> <p>Ah y en a encore ! 17 – Ça me fait penser à du rouge à lèvres</p> <p>18 – à du sang, à des règles... Pfou...</p> <p>19 – à un objet plutôt phallique en tout cas</p> <p>20 – Puis sinon toujours pareil, on pourrait voir un domaine puissant avec un escalier monumental, avec un chemin très long. C'est juste que ça exprime un domaine avec l'entrée, jsais pas pourquoi avec un chemin de plus en plus petit, courant pour grimper rapidement. Jvois pas ce que ça serait les deux tâches au-dessus.</p> <p>21 – Jvois deux visages dans les tâches rouges. ∨ ^ Bon j'aime pas trop les histoires de mélange du sang</p> <p>22 – mais à la fois ça pourrait représenter le visage de cet enfant qui meurt ça serait génial. Elle saigne en accouchant et l'enfant crève.</p>	<p>Tous les D rouge</p> <p>D inf</p> <p>D noir médian</p> <p>Le domaine là, D noir, l'escalier ici (Dd axe médian du D noir sup)</p> <p>J'aime bien cette idée de domaine, de puissance</p>	<p>D C +/- Obj.</p> <p>D C +/- Sang</p> <p>D F+ Obj/Sexe</p> <p>G F +/- Scène</p> <p>D F+ Hd</p> <p>D K - Hd</p>
<p><u>Planche III</u> : Imm.</p> <p>Il y en a marre du rouge.</p> <p>23 – On dirait une joueuse de bowling qui se regarde dans le miroir. En tout cas ça me fait penser à quelque chose de plus féminin en voyant la</p>	<p>C'est complètement tronqué ces cartes. Avec ce rouge... Maintenant, j'aurais pu parler de Titeuf. → Rem. C.</p>	<p>G K+ H Ban</p>

<p>silhouette..</p> <p>...</p> <p>24 – √ En retournant la carte, j'ai l'impression de voir la tête d'un fœtus, j'en ai marre de voir des trucs comme ça. <i>Nous lui demandons de ralentir, nous n'arrivons pas à noter aussi rapidement qu'il donne ses réponses</i></p> <p>25 – On pourrait voir un nœud papillon de couleur au milieu d'un costume sombre.</p> <p>26 – On pourrait voir un crabe avec des pinces.</p> <p>27 – Et deux dauphins ou forme de poisson. Je trouve pas ça très beau comme carte.</p>	<p>Dd du D milieu noir</p> <p>D rouge</p> <p>D inf</p> <p>Là (D inf, jambes)</p>	<p>D F - Hd</p> <p>D/G F+C Obj</p> <p>D F - A</p> <p>D F - A</p>
<p><u>Planche IV</u> : Pfou... 4''</p> <p>J'suis pas sur que l'analyse soit..</p> <p>28 – On dirait une énorme bête, quelqu'un de puissant très puissant avec des gros pieds, avec des pinces, une toute petite tête, une petite queue, j'sais pas si ça a un lien, très poilu.</p> <p>29 – Á chaque fois j'vois des châteaux , un domaine avec une tour</p> <p>30 – et puis y a un visage dans le blanc, enfin je vois des visages</p>	<p>L'ensemble, puis</p> <p>La tour, le château, ça fait la forme du domaine. D inf</p> <p>Dbl inf</p>	<p>G F+/- A</p> <p>D F+ Arch</p> <p>Dbl F - Hd</p>

31 – et puis on peut imaginer une carte, ça pourrait être une carte au trésor.	L'ensemble	G F - Carte
<u>Planche V : 3''</u>		
32 – Ah un papillon, une chauve-souris	L'ensemble oui	G F+ A Ban
33 – ∨ une feuille	Aussi	G F- Bot
34 – > une pince à épiler	Là (D inf)	D F+ Obj
35 – ^ à une limace puis toujours à une tâche où on a essayé de faire une belle symétrie.	Le tout Remarque sym.	G F - A
36 – J'arrive toujours à voir des visages. Ça pourrait être le visage d'un homme, mon cousin parce qu'il avait une barbichette. C'est marrant que je cite mon cousin, c'est incroyable.	D lat, là œil, nez bouche, barbichette (Dd inf) De l'autre côté forcément, y a le même visage, avec la symétrie	D F+ Hd
<u>Planche VI : 5''</u>		
37 – Á une peau de bête qu'on met au sol	C'est l'ensemble	G EF+ A Ban
38 – ca me fait penser aux indiens (∨) avec les plumes	Les plumes là (Dd sup lat)	G F+/- H
39 – > Toujours à un vaisseau spatial, à Star Wars	D lat	G F+ Obj
40 – ^ puis toujours l'histoire que ça pourrait être un insecte.	D sup	D F +/- A
41 – On pourrait voir un enfant qui serait un macaque, un visage d'un macaque		G F+/- H/A
42 – < la tête d'un serpent	Dd sup	D F+ Ad

Après voilà.		
<p><u>Planche VII</u> :Imm.</p> <p>43 – Je vois toujours des visages, plus Titeuf. &gt; Visage de Titeuf</p> <p>44 – après visage d'un animal, puis l'autre ça pourrait être un lapin.</p> <p>45 – √ Puis y a toujours le phallus ou l'utérus cette possibilité de ... (<i>Nous ratons les mots</i>)</p> <p>46 – ^ du biscuit, ça pourrait être un biscuit des enfants</p> <p>47 – ou ça pourrait être une planète</p> <p>48 – ou un rocher, du corail.</p>	<p>Là le visage (D sup) Persév.</p> <p>D médian, un visage mais plus animal, comme le cochon..</p> <p>Utérus dans le Dbl central à l'envers</p> <p>Ça c'est l'ensemble, plus la texture</p> <p>Dd sup le corail ou les rochers en pierre</p>	<p>D F+ Hd</p> <p>D F+/- Ad</p> <p>Dbl F- Anat</p> <p>G FE - Alim.</p> <p>G F- Géo</p> <p>Dd F- Elem.</p>
<p><u>Planche VIII</u> : Ah 3''</p> <p>C'est déjà plus joli parce qu'il y a un mélange de couleurs.</p> <p>49 – On peut voir des corsets</p> <p>50 – une poitrine</p> <p>51 – &gt; On peut voir un animal qui grimpe, il se distingue vraiment bien à quatre pattes. Je suis en train de me dire qu'il y a toujours quelque chose à voir qu'on avait pas vu avant, c'est fait exprès. Il serait en train de marcher</p>	<p>Rem. C.</p> <p>D rose orangé</p> <p>D rose orangé</p>	<p>D F- Obj</p> <p>D C- Hd</p> <p>G kan+ A Ban</p>

<p>sur des rochers avec son reflet dans l'eau. Du coup je vois plus que ça... un rongeur. Je suis sûr que c'est ça.</p>		
<p><u>Planche IX</u> : 15''</p> <p>52 – &gt; Hum j'ai vu un éléphant dans le vert</p> <p>53 – &lt; ^ Sinon ça donne l'impression d'un paysage peint, toujours avec ce reflet dans l'eau</p> <p>54 – On peut voir un hibou perché sur une branche. Pfou</p> <p>55 – avec des visages ou des ... je sais pas comment exprimer mais des choses en forme d'insectes pas très belles.</p> <p>56 – &gt; J'arrive pas à voir à part un trait d'un paysage avec le soleil couchant, la nuit qui tombe. Sinon je pense que tout ça, ça rime à rien.</p>	<p>D lat</p> <p>Le hibou c'est dans le rose D rose</p> <p>Oui là j'ai plus de mal D sup orangé</p> <p>&gt; quand même on se met comme ça là (désigne la ligne médiane) on voit l'horizon ce serait comme un tableau avec un effet d'optique avec le reflet dans l'eau. → Persév.</p>	<p>D F- A</p> <p>G C+/- Obj</p> <p>D kan- A</p> <p>D F- Hd</p> <p>G CF+/- Paysage</p>
<p><u>Planche X</u> : Imm.</p> <p>57 – Je vois une tour Eiffel, un feu d'artifice, je vois un feu d'artifice autour d'une tour Eiffel..... Puis après je sais pas trop.</p> <p>58 – des portes bougies mais comme des chandeliers mais il y a toujours...</p> <p>59 – c'est comme si il y avait un jardin d'un fond du domaine avec toutes ces</p>	<p>D sup, ici la tour Eiffel</p> <p>D noir et jaune</p> <p>Le tout, le domaine c'est là (D sup noir)</p>	<p>D/G kobC+/- Feu d'art</p> <p>D CF- Obj</p> <p>D/G FC +/- Nature/Abstr.</p>

couleurs, cette magie qui pourrait représenter ma réussite. Il y a quand même des formes pas très jolies, la symétrie est pas très belle.	Rem. Sym. Critique subj.	
60 – un rongeur ou une forme de crabe	D bleu lat : on pourrait croire à des crabes	D F+ A Ban
61 – On peut voir un soutien gorge	Là le soutien groge (D bleu central)	D F+ Obj
62 – des moustaches avec les yeux d'un homme	Selon le sens c'est un collier ou des moustaches (D vert inf)	D F+/- Hd
63 – on pourrait voir un singe, si on le cherche on pourrait le voir sur toutes les cartes.		G F- A
Il y a toujours un signe féminin		
64 – Là ça pourrait être un beau collier	D vert inf	D F- Obj
65 – ou ça pourrait être un ange		D F- (H)
66 – √ En prenant, en inversant, ça pourrait être la puissance		G F+/- Abstr.
67 – ou un visage d'un homme avec toutes ses pensées.	À l'envers, c'est la tête d'un homme puis tout son cerveau, mais à la fois ça pourrait être un gars défoncé ou le carnaval de Rio avec un masque plein de couleur, le carnaval de Rio quoi.	G F- Hd → K

Temps total : passation : 25 min

Épreuve des choix :

- : en fait toutes, j'en aime aucune mais bon, les rouges elles sont horribles.

II : c'est très négatif et à la fois la puissance du domaine

III : voilà, comme j'ai parlé du sang, ça rappelle....

+ : X : que celle-ci.

VIII : je préfère choisir celle du ragondin.

---

### Psychogramme

R : 67	G : 30	G% = 49,25 %	F = 47 (21 - , 13+)	F% 70,14 %
	D/G : 3		(13+/-)	F+% 41,48 %
	Dd : 3	Dd% = 4,47%		
	Dbl : 4	Dbl% = 5,97%	K : 2 (1→ ; 1+, 1-)	
	D : 27	D% = 40,29%	kan : 2 (1+ ; 1-)	
			kob : 3 (1+ ; 2+/-)	
			C : 4	A : 13
			CF : 2	Ad : 2 A% 22,38 %
			FC : 2 (1+, 1 +/-)	
			FC' : 1 (+/-)	H/A : 1
			C'F : 1	H : 2
				Hd : 12 H% 20,89%
				(H) : 2
			FE : 1(-)	
			EF : 2	
			Abstr. : 3	Obj : 12
			Nat/Abstr : 1	Obj/sexe : 1
			Alim. : 1	Masque : 1
			Paysage : 2	Elem. : 2
			Sanf : 1	Sc. : 1
			Anat. : 2	Géo : 2
				Ban : 6
			Carte : 1	Bot : 3
			Feux d'art. : 1	Tâche/sym : 1

Tps total : 25'

Tps/rép : 22''38

Tps lat.moyen : 3''7

T.A. G ; D ; Dd ; Dbl

T.R.I. 2 K / 10,5 Σ C

F. Compl 5 ( 2kan+3 kob) /2,5 Σ E

RC% = 19/67 = 28,35 %

Éq. Choc :

Persev : 1 ; → 1

Crit. Subj : 2

Rem. C : 1 ; → 1

Rem. Sym : 3

Fé 85,07%

Fé+ 41,22 %

Tableau 1 : Qualités des réponses globales

	Simple	Vague	Confabulé	Impressionniste	Élaboré	Organisé
Réponses	3 ; 4 ; 7 ; 8 ; 9 ; 11 ; 17 ; 18 ; 19 21 ; 24 ; 26 ; 27 ; 30 ; 31 ; 32 ; 33 ; 34 ; 35 ; 39 ; 40 ; 42 ; 43 ; 44 ; 47 ; 48 ; 49 ; 50 ; 52 ; 58 ; 60 ; 61 ; 63 ; 64	2 ; 12 ; 13 ; 14 ; 15 ; 16 ; 38 ; 41 ; 45 ; 53 ; 55 ; 59	1	5 ; 6 ; 37 ; 46 ; 56 ; 57 ; 62 ; 65 ; 66 ; 67	10 ; 22 ; 23 ; 51	20 ; 25 ; 28 ; 36
Tendances					37 ; 54	29

R < norme

G% > norme

D% < norme

Dd% < norme

Dbl % > norme

F% > légèrement norme

F+% < norme

A% < norme

H% > norme

RC% < norme

Ban = norme

NOM : **Ecnahc**

Date :

ÂGE : 40 ans

QI ou NC :

Motif de l'examen : Recherche thèse

## PSYCHOGRAMME

<b>R : 67</b>	<b>Nombre</b>	<b>%</b>	<b>Somme des F</b>				
Tps total <b>25'</b>	<b>G 30 =49,25%</b>		<b>F+ 13</b>	<b>F% 70,14%</b>	<b>A 13</b>		
					<b>Ad 2A% 22,38%</b>		
Tps/rep <b>22''38</b>	<b>D/G 3</b>		<b>F- 21</b>	<b>F+% 41,48 %</b>		<b>Ref</b>	
				<b>F%e 85,07%</b>			
Tps.lat.moy <b>3''7</b>			<b>F+/- 13</b>	<b>F+%e 41,22%</b>			
<b>D 27 = 40,29%</b>				<b>H 2 H% 20,89%</b>			
<b>Dd 3 = 4,49%</b>			<b>K 2</b>		<b>(H) 2 Hd 12</b>		
<b>Dbl 4 = 5,97%</b>							
			<b>kp</b>				
			<b>kan 2</b>		<b>Bot 3</b>		
			<b>kob 3</b>		<b>Obj/Sexe 1</b>		
					<b>Obj 12</b>		
			<b>FC 2</b>		<b>Anat 2</b>		
			<b>CF 2</b>		<b>Géo 2</b>		
			<b>C 4</b>		<b>Sang 1</b>		
			<b>C'</b>		<b>Masque 1</b>		
			<b>FC' 1</b>		<b>Sc 1</b>		
			<b>C'F 1</b>		<b>Elem 2</b>		
			<b>FE 1</b>		<b>Abstr 3</b>		
			<b>EF 2</b>		<b>Autres 7</b>		
			<b>E</b>				
							<b>Ban 6</b>
			<b>FClob</b>				
			<b>ClobF</b>				
			<b>Clob</b>				
<b>T.A. G ; D ; Dd ; Dbl</b>					<b>Elem qualit</b>		
<b>T.R.I. 2 K / 10,5 Σ C</b>					<b>Choc</b>		
<b>F. Compl 5 ( 2kan+3 kob) /2,5 Σ E</b>					<b>Eq. Choc</b>		
<b>RC% = 19/67 = 28,35 %</b>					<b>Persev 1 ; → 1</b>		
					<b>Rem. Sym. 3</b>		
					<b>Rem. C 1 ; → 1</b>		
					<b>Crit. Subj 2</b>		
					<b>Crit. Obj</b>		
					<b>Descriptions</b>		
			<b>Choix + VIII et X</b>				
			<b>Choix - II et III</b>				

## TAT

« Raconter des histoires va à l'encontre de ce que j'essaie de faire : arrêter de raconter des histoires »

### Planche 1 : 5''

Raconter une histoire qu'est ce que vous voulez que je raconte comme histoire...

*Rit...* c'est vous avez déjà noté beaucoup de choses sans que je dise quoi que ce soit...  
heu.....+++

Je sais pas trop quoi raconter comme histoire la première idée qui m'est venue c'est me voir enfant parce que j'avais presque une coupe similaire, puis de repenser aux phases de grande maternelle avant le CP où on commence à lire et où je pense qu'on avait pas détecté ce que je pouvais être et ce que j'étais, les difficultés que j'avais et les facilités que j'avais... (*nous ratons des éléments, Ecnahc va trop vite*)

Comme cet enfant qui a l'air de de.. jsais pas qui, y a un livre, mais lit pas un livre d'accord comme quoi c'est comme ça l'école faut prendre le temps d'observer, de se poser [... *nous ratons de nouveaux des éléments*] parce que je viens de voir que c'est un violoncelle, un violon, enfin que c'est un instrument complet, ouais.

Ça me fait penser que quand j'étais jeune ça me faisait aussi chier que lui de faire de la batterie parce que mes parents m'ont dit qu'il fallait faire un instrument, j'ai vu à la télé un batteur... mais ça m'a saoulé et lui aussi je pense que ça le saoule qu'on lui impose de jouer du violon.

On devrait pas imposer aux enfants.... [... *des éléments de phrases manquent*] on devrait leur faire découvrir les choses, les emmener, jusqu'au moment où ils trouvent... mais pas dire qu'il faut faire un instrument, quelle horreur d'imposer.

### Planche 2 : 6''

Mais moi je vais tout le temps ramener ça à moi ! ... +++

Je sais que ça fait pas parti du test même si je sais que vous notez tout.

L'histoire d'un paysan qui est en train de s'occuper de son champ ou de semer avec son cheval de trait qui n'est pas un cheval de trait.. il est torse nu au soleil, musclé qui ne ressemble pas d'ailleurs à un paysan classique, bien foutu. Qui serait avec sa sœur, sa fille qui part à l'école qui porte pas de soutien gorge d'ailleurs, faut le noter ça, et avec certainement cette femme qui se repose appuyée sur un arbre et qui est enceinte et qui n'a pas l'air non plus de porter de soutien gorge, devait pas y en avoir à l'époque. Et on voit au loin, un autre paysan avec son cheval de trait en train de s'occuper de ses semences. Je vois pas pourquoi tout le monde va raconter des histoires sur les paysans au bord de la mer au soleil, j'en vois pas l'intérêt.

Je trouve ça surprenant.

Planche 3 BM : 20''

Ça c'est l'histoire d'une femme... l'histoire d'une femme qui vient de rentrer chez elle qui est totalement abattue, triste, en sanglots, en larmes, ses clés sont posées au sol, totalement à terre parce qu'abasourdie parce qu'elle vient de comprendre que son mari, il l'aime pas d'amour et qu'il veut se séparer, ça c'est une véritable histoire.... *Rit*

Planche 4 : 3''

Ça c'est toute l'histoire de ma vie, je fuis elle me poursuit, faut en raconter plus à chaque fois ? parce qu'on peut raconter une deuxième histoire.

Parce que sinon c'est l'histoire d'une femme qui vient d'avouer à son homme, à son mari, son conjoint qu'elle l'a trompé et du coup, elle essaie de le rattraper parce qu'il veut la quitter.

Ça tourne forcément autour de tout ce qu'on vient de dire.

Planche 5 : 5''

Ça c'est l'histoire d'une servante ou femme de maison euh qui demande à son maître ou son propriétaire euh ou informe d'une d'une visite ou d'un appel... ou alors c'est une femme qui surprend son mari en ébats sexuels en ouvrant la porte vu son visage qui est stupéfecte, stupéfaite de découvrir son mari avoir des rapports sexuels alors qu'ils n'en ont pas.

Par contre elles sont vieilles les photos.

Planche 6BM : 10''

C'est l'histoire d'une euh, d'une famille aristocratique aristocrate, aristocrastique aristocrate qui a des difficultés financières et la mère du garçon sur l'image... vient d'annoncer euh, vient d'annoncer le pire à son fils...+ et du travail qui l'attend ... pour pouvoir tout garder tout conserver, tout sauver, ce qui est encore plus dur dans une situation où on a tout que d'une situation où il suffit de travailler pour obtenir. Risquer de tout perdre je crois est beaucoup plus compliqué que risquer de tout gagner.

Planche 7BM : 16''

Hum...+ jsuis en train de chercher hein...+ pfou ça peut être tellement plein de choses...++  
*Soupire*

Aller c'est l'histoire d'un homme à moustaches, influent, âgé, hum... euh.. qui fait parti de la franc maçonnerie et qui explique euh, ++ qui explique à une de ses recrues les rouages de de de...de cette association... avec les codes et les comportements à avoir. Voilà.

Planche 8BM : 18''

C'est l'histoire d'un enfant qui rêve d'être médecin, il s'imagine trente ans plus tard en salle d'opérations (*Tousse*) ++ mais en fait euh, c'est ce qu'il s'imagine pour occulter la vraie scène de vie auquel il a fait face dans sa famille : un soir un des amis de son père a pris une balle et ils ont opéré à la lumière tamisée, euh.. le leur copain euhhh après une virée punitive, adaptation de l'histoire après avoir remarqué le fusil de chasse dans l'angle gauche.

Planche 10 : 10''

J pense que c'est l'histoire d'une sœur qui aurait rêvé d'être dans cette situation de... d'un père euh transmettant profondément son amour par un baiser à sa fille. C'est une belle histoire ça.

Planche 11 : 3''

Pfou jvois pas ce que c'est... (*la tourne*) ...+ euhhhhhhh ++ c'est l'histoire de de de deux insectes qui s'affrontent dans le monde des ténèbres...++ jsais pas trop quoi dire, elle m'inspire pas trop celle-ci, c'est moche.

Planche 12BG : 22''

Bah c'est l'hiver, c'est un beau paysage sous la neige avec une barque en attente.. du printemps avec un court d'eau et euhh une une une du coup une belle végétation et c'est l'histoire d'un photographe qui du coup décide de prendre un cliché de cet[nous manquons le mot] en neige et de cette barque abandonnée et qui devra attendre le printemps pour pouvoir se balader. [*Ecnahc remet la planche dans mon sens*]

Planche 13B : 35''

C'est un enfant qui.. qui joue de la musique en prenant le soleil... à une autre époque ... il a pas de chaussures, une situation euh peu aisée mais joliment coupée qui qui qui se satisfait dans cette situation d'un d'un grand bonheur d'être en train de jouer avec simplement rien, parce qu'il est tranquille et qu'on l'embête pas.

Planche 13MF : 10''

C'est l'histoire d'un homme dont la vie a basculé en une seconde, sa femme vient de mourir et il comprend euh au moment de son dernier souffle à quel point il tenait à elle et à quel point il l'aimait et il sait déjà à quel point il va regretter toutes ces années passées à se poser des questions inutiles, voilà. Surprenant ! (*Rit*)

Planche 19 : 22’’

Ça c’est l’histoire d’une image qui a été photographiée et reprise d’un homme célèbre par la créativité et la réalisation de ses peintures, qui s’appelait Picasso dont sa reproduction est utilisée pour faire des tests psychologiques.

Planche 16 : 8’’

Bah ça c’est mon histoire (*nous montre la planche*) celle qu’on construit tous les jours, celle où... où je vais véritablement devenir multimillionnaire comme il en existe peu et où je vais être heureux de réaliser mon travail, mes œuvres ou en tout cas ma créativité qui sera reconnue au moins en minorité et qui me permettra d’être satisfait de ma vie et de moi-même financièrement mais surtout intérieurement, psychologiquement. C’est l’histoire d’une belle vie, c’est l’histoire où tout est possible, où on peut rêver et faire tout ce qu’on désire de faire, c’est l’histoire d’une vie d’un homme où on peut remplir tout ce qu’on veut. Voilà.

Temps de la passation : 30 min.

TAT – Feuille de dépouillement - Ecnahc

Série A Rigidité		Série B Labilité		Série C Evitement du conflit		Série E Emergences des processus primaires	
<b>A1</b> <b>Référence à la réalité externe</b>		<b>B1</b> <b>Investissement de la relation</b>		<b>CF Surinvestissement de la réalité externe</b>	→	<b>E1 Altération de la perception</b>	
A1-1 : Description avec attachement aux détails avec ou sans justification de l'interprétation	+++	B1-1 : Accent porté sur les relations interpersonnelles, mise en dialogue	++	CF-1 : Accent porté sur le quotidien, le factuel, le faire – Référence plaquée à la réalité externe	+	E1-1 : Scotome d'objet manifeste	+
A1-2 : Précisions : temporelles – spatiales – chiffrés	+	B1-2 : Introduction de personnages non figurant sur l'image	+	CF-2 : Affects de circonstance, références à des normes extérieures	+	E1-2 : Perception de détails rares ou bizarres avec ou sans justification arbitraire	
A1-3 : Références sociales, au sens commun et à la morale	+	B1-3 : Expressions d'affects	+			E1-3 : Perceptions sensorielles – Fausses perceptions	
A1-4 : Références littéraires, culturelles	+	<b>B2</b> <b>Dramatisation</b>		<b>CI Inhibition</b>		E1-4 : Perception d'objets détériorés ou de personnages malades, mal formés	
<b>A2</b> <b>Investissement de la réalité interne</b>		B2-1 : - Entrée directe dans l'expression ; Exclamations ; Commentaires personnels.	++	CI-1 : Tendance générale à la restriction (temps de latence long et/ou silences importants intra-récits, nécessité de poser des questions, tendance refus, refus)	+++	<b>E2 Massivité de la projection</b>	
A2-1 : Recours au fictif, au rêve	+	- Théâtralisme ; Histoire à rebondissements.		CI-2 : Motifs des conflits non précisés, banalisation, anonymat des personnages	+	E2-1 : Inadéquation du thème au stimulus – Persévérance – Fabulation hors image – Symbolisme hermétique	+
A2-2 : Intellectualisation	+	B2-2 : Affects forts ou exagérés	+	CI-3 : <u>Éléments</u> anxiogènes suivis ou précédés d'arrêt dans le discours	+	E2-2 : Evocation du mauvais objet, thème de persécution, recherche arbitraire de l'intentionnalité de l'image et/ou des physionomies ou attitudes – Idéalisation de type mégalomane	+
A2-3 : Dénégation	+	B2-3 : Représentations et/ou affects contrastés – Aller/retour entre désirs contradictoires	+	<b>CN Investissement narcissique</b>	→	E2-3 : Expressions d'affects et/ou de représentations massifs – Expression crues liées à une thématique sexuelle ou agressive	
A2-4 : Accent porté sur les conflits intra-personnels – Aller/retour entre l'expression pulsionnelle et la défense	+	B2-4 : Représentations d'actions associées ou non à des états émotionnels de peur, de catastrophe, de vertige...	→	CN-1 : Accent porté sur l'éprouvé subjectif – Références personnelles	++		
<b>A3</b> <b>Procédés de type obsessionnel</b>		<b>B3</b> <b>Procédés de type hystérique</b>		CN-2 : Détails narcissiques – Idéalisation de la représentation de soi et/ou de la représentation de l'objet (valence + ou -)	+++	<b>E3 Désorganisation des repères identitaires et objectifs</b>	
A3-1 : Doute : précautions verbales, hésitation entre interprétations différentes, <u>remâchage</u> .	+	B3-1 : Mise en avant des affects au service du refoulement des représentations		CN-3 : Mise en tableau – Affect titre – Posture signifiante d'affects	+	E3-1 : Confusion des identités – Télescopage des rôles	+
A3-2 : Annulation	+	B3-2 : Erotisation des relations, symbolisme transparent, détails narcissiques à valeur de séduction	+	CN-4 : Insistance sur les limites et le contours et sur les qualités sensorielles		E3-2 : Instabilité des objets	
A3-3 : Formation réactionnelle	+	B3-3 : Labilité dans les identifications		CN-5 : Relations spéculaires		E3-3 : Désorganisation temporelle, spatiale ou de la causalité logique	
A3-4 : Isolation entre représentations ou entre représentation et affect – Affect minimisé	++			<b>CL Instabilité des limites</b>		<b>E4 Altération du discours</b>	
				CL-1 : Porosité des limites (entre narrateur / sujet de l'histoire ; entre dedans / dehors...)	++	E4-1 : Troubles de la syntaxe – Craquées verbales	++
				CL-2 : Appui sur le percept et/ou le sensoriel	++	E4-2 : Indétermination, flou du discours	
				CL-3 : Hétérogénéité des modes de fonctionnement (interne/externe ; perceptif/symbolique ; concret/abstrait...)	+	E4-3 : Associations courtes	
				CL-4 : Clivage		E4-4 : Association par contiguïté, par consonance, coq-à-l'âne...	+
				<b>CM Procédés anti-dépensifs</b>			
				CM-1 : Accent porté sur la fonction d'étayage de l'objet (valence + ou -) – Appel au clinicien	++		
				CM-2 : Hyper-instabilité des identifications			
				CM-3 : Pirouettes, virevoltes, clin d'œil, ironie, humour			

## Analyse détaillée du Rorschach et du TAT – Ecnahc

---

### Le rorschach

#### a) Clinique de la passation

Le nombre de réponses dans ce protocole (67) et le temps de la passation (25') indiquent une forme de labilité chez Ecnahc. L'angoisse avec laquelle il est arrivé s'est déployée à l'entretien précédent la passation à travers une logorrhée et, se déploierait, de nouveau, sous une forme d'étalement dans la saisie du matériel. Ecnahc semble chercher toutes les réponses possibles à chaque planche dans une forme de maîtrise et d'emprise sur le matériel. Pour autant, l'affluence d'angoisse due à la situation qui le préoccupe actuellement se retrouvent dans plusieurs réponses et commentaires externes. Ces réponses indiquent la massivité de la projection et le débordement d'un vécu interne dans un contenu externe. Autrement dit, la confrontation à la double exigence – réel et imaginaire – entraîne Ecnahc dans une projection massive de son vécu interne, dont nous chercherons les articulations possibles avec la perception et l'adaptation au réel.

Notre difficulté dans la prise de note nous a fait intervenir à plusieurs reprises au cours de la passation afin de lui demander de répéter ou de ralentir. Ainsi, Ecnahc nous obligeait à être présente dans la parole au cours de cette passation, tout en nous mettant à mal dans notre travail de clinicienne. Le besoin de maîtriser le lien se retrouvait dans une demande de lien exclusif: soyez-là pleinement pour moi.

La cotation des réponses nous a demandée une réflexion minutieuse, notamment concernant la qualité des réponses formelles. Le nombre élevé de réponses et le débordement d'un certain vécu semblaient parfois se confondre avec les réponses elles-mêmes. Ceci nous a demandé, dans un premier temps, un certain détachement par rapport aux données. Les critiques subjectives, les remarques sur la symétrie ou les couleurs ont, dès lors, été prises en compte. Les mouvements pulsionnels ont ainsi été fortement déployés à la passation et moins

développés à l'enquête – peut-être aussi du fait de la pression du retard qu'Ecnahc était en retard à son entretien suivant.

Le psychogramme d'Ecnahc montre une approche préférentielle sur le mode global, avec un G% au-dessus de la norme (49,25%) au détriment d'une coupe en détails avec un D% en dessous de la norme (40,29%). La quasi équivalence d'utilisation de ces deux modes d'appréhension donnent à voir l'utilisation d'autres formes de découpes. Ainsi, la découpe en petits détails reste peu utilisée avec un Dd en dessous de la norme (4,47%) contrairement à une prise en compte du blanc favorisée, au point d'être au dessus de la norme (Dbl% : 5,97%). La diversité des découpes se retrouve dans la variété des déterminants mis en avant, comme le montrent le TRI  $3 K / 10,5 \Sigma C$  et la formule complémentaire (FC :  $4 ( 2kan+2 kob) / 2,5 \Sigma E$ ). Toutefois, le mode formel reste majoritairement privilégié comme l'indique le F% tout juste dans la norme (70,14%). Pour autant, la perception formelle de ces déterminants n'est pas, généralement, de bonne qualité avec un F+% en dessous de la norme (41,48%), malgré un nombre correct de banalités (6). Ce dernier est peut-être à comprendre au regard d'un grand nombre de réponses qui laisse aussi une diversité opérante des contenus.

Dès lors, nous pouvons faire l'hypothèse d'une hyper labilité dans une recherche d'adaptation à la réalité extérieure à défaut de contenance interne.

#### b) Processus de pensée

Le grand nombre de réponses (67) a donné lieu à une analyse fine de chacune. La labilité mise en avant dans le protocole d'Ecnahc s'est vue plus retenue au moment de l'enquête où la relation au clinicien plus soutenue. Ecnahc est aussi pris par le temps et son entretien suivant.

#### \* Investissement de la réalité externe

Le F% tout juste dans la norme supérieure (70,14%) témoigne d'une adaptabilité à la réalité extérieure, voire même d'un accrochage à cette réalité extérieure. Dans ce sens, le nombre attendu de banalités (6) rend compte d'une dimension commune à un certain nombre de personnes dans la société et, par là-même d'une forme d'adaptation à une réalité externe. Les banalités sont presque retrouvées à chaque planche où elles sont possiblement

perceptibles ; la planche II est la seule à faire exception – première planche rouge, première planche avec de la couleur. De plus, jusqu'à la planche VIII – première planche pastel – Ecnahc perçoit les banalités dans les premières réponses données pour chacune des planches. Le premier mouvement est donc celui d'un conformisme total.

Le formalisme intense ne semble pas s'inscrire dans une rigidité du protocole : le D% et le Dd% (respectivement 40,29 % et 4,47%) restent faibles. Le formalisme est aussi contrasté par un F+% faible (41,48%). Dès lors, la qualité de la réalité externe semble s'inscrire dans une mauvaise perception de cette dernière, témoignant de l'échec d'un contrôle formel perceptif. Le poids de la représentation pulsionnelle est trop imposant et émerge alors, comme le montre l'utilisation des couleurs et des kinesthésies. Ces dernières permettent le déploiement de certains mouvements associatifs sans pour autant être massivement présents dans le protocole : sur 67 réponses, 7 en une forme kinesthésique et 10 prennent en compte la couleur, dont 6 sont associées à une forme. Dès lors, les images sont investies sous un contrôle des mouvements pulsionnels, qui, parfois, peut se déployer. Par là-même, l'approche globale est favorisée pour tenter de s'accrocher à la réalité externe et ne pas se laisser déborder par les mouvements pulsionnels. Les découpes en détails sont minoritairement utilisées (D% : 40,29) et restent généralement associées à de mauvaises formes ; tout comme les petites découpes (Dd) qui tentent de contrôler un surgissement pulsionnel mais échouent. Dans ce sens, la sensibilité aux lacunes blanches – avec un Dbl au dessus de la norme – rend compte d'une sensibilité à la perception témoignant d'enveloppes psychiques fragilisées.

La variété des contenus, voire le foisonnement de ces derniers va dans le sens d'une certaine potentialité projective et créative ; autrement dit, dans une richesse d'une vie fantasmatique. Le H% élevé (20,89) rend compte d'une possibilité d'identification à l'autre et d'un nécessaire investissement, voire surinvestissement, de l'espèce humaine comme référentiel de la réalité externe d'Ecnahc. Le A% (22,38), quant à lui, est faible et vient contraster avec le nombre de banalités dans le sens d'une plus faible adhésion à la pensée collective. Cette dernière existe mais reste faiblement investie.

L'investissement de la réalité externe est adaptée et semble être privilégiée pour retenir certains mouvements pulsionnels. La tentative de contrôle par l'accrochage à la réalité externe maintiendrait la définition des espaces. Toutefois, ce contrôle semble échouer : le débordement de la vie intrapsychique sur la réalité externe rendrait alors compte d'une fragilité narcissique.

\* Investissement de la pensée

Une variété des conduites psychiques dans ce protocole est mise en avant par l'alternance des modes d'appréhension global et en détail, parcourue par une sensibilité au blanc, autrement dit au manque. La qualité simple pour la majorité des réponses et notamment des G rend compte d'un ancrage dans la réalité. Ainsi, trois G sur six réponses banales sont associés à une forme simple témoignant d'une perception conforme sans effort d'élaboration plus soutenue. Une tentative d'inhibition de toute résurgence pulsionnelle serait à l'œuvre. Toutefois, les deux G élaborés associés à des banalités arrivent aux planches III et VIII (respectivement planche rouge et pastel) dans une sensibilité à la couleur et une utilisation positive de la réalité externe. Cette dernière apparaît appréhendée, quelques fois, au-delà des réponses banales, dans une construction projective possible grâce aux repères d'une image interne. En cela les quelques réponses élaborées se trouvent associées à des déterminants kinesthésiques majoritairement en bonne forme. Ecnahc montre alors des capacités créatives dans ces projections. Les G organisés ne sont pas spécifiquement associés à des figures humaines, les déterminants sont ainsi variés. Leurs apparitions aux planches rouges, à la planche IV et à la première planche pastel (planche VIII) rendraient compte d'une attitude défensive dans une lutte contre les affects mobilisés. Les G élaborés et organisés restent en faible nombre et sont dominés par la présence de réponses simples. Ces dernières appuient la mobilisation défensive. La forme simple est présente à toutes les planches, telle une façon de recourir à une « réalité globale et adaptative contre l'émergence de représentations et/ou d'affects »<sup>423</sup>. Ecnahc les utilise dans un but défensif plus que par manque d'imagination ou de créativité. Ces capacités sont présentes mais peu mobilisées.

La lutte contre l'émergence pulsionnelle et le débordement émotionnel se retrouve dans l'utilisation des formes vagues ou impressionnistes de certaines réponses. Autrement dit, certaines perceptions sont débordées par l'impact du matériel contre lequel Ecnahc tente de se défendre. Les G vagues et impressionnistes, dans leur soumission à l'engramme du matériel, témoignent de la mise en place d'un mécanisme de défense contre une implication vécue comme dangereuse. Dans le protocole, les G vagues apparaissent aux planches noires, grise – celles qu'Ecnahc trouve « moches » – et pastel, donnant lieu à une imprécision du percept à

---

<sup>423</sup> Chabert, 2012a, p.91.

travers des formes F+/- . Quant aux G impressionnistes, ils se retrouvent à la planche I, puis à partir de la planche VI dans une lutte contre la sensibilité aux éléments sensoriels. La labilité de ces éléments peut alors être mise en avant dans une forme d'exhibition des affects. Le laisser-aller aux éléments sensoriels indique un échec des tentatives de contrôle et de maîtrise. Le Moi faiblit et pose la question de l'effraction des limites.

L'utilisation des G dans le protocole d'Ecnahc montre une adaptation à la réalité objective et par là-même d'une socialisation de la pensée. Ils sont utilisés de façon défensive sous forme labile pour s'accrocher à une réalité externe dans une lutte contre une réalité interne et un refoulement de certaines représentations. Le nombre de kinesthésie reste faible pour un protocole à 67 réponses. Parmi les trois grandes kinesthésies, aucune n'est relationnelle témoignant d'une difficulté à élaborer la dynamique conflictuelle et questionnant la capacité à se différencier de l'objet externe. Les remarques symétries rejoignent cette question et le collage associé.

Toutefois, les G apparaissent aussi dans des formes plus élaborées témoignant de capacités d'une pensée intériorisée et donc de la présence d'un objet interne suffisamment structurant.

La perception de la réalité externe est adaptée chez Ecnahc mais est utilisée défensivement dans une forme de contrôle contre l'émergence de certains éléments pulsionnels, anxiogènes. Si la réalité interne peut, quelques fois, être investie, les processus de pensée témoignent d'une lutte contre l'activité de pensée en écho d'une mobilisation de la problématique des limites.

### c) Traitement des conflits

#### \* Axe narcissique

##### *Représentation de soi et identité*

La mise en place de défenses contre l'émergence de certains éléments pose la question de la représentation de soi chez Ecnahc. Le fonctionnement psychique labile est défensif et ne permet pas au système pare-excitation de déborder d'émergences pulsionnelles,.

Ainsi, les réponses humaines semblent nombreuses avec un H% à 20,89. Toutefois, l'ensemble du H% comprend des petites découpes humaines, qui chez Ecnahc sont plus

fréquemment perçues que les représentations humaines entières (2 réponses H pour 12 Hd). Les deux réponses humaines identifiées dans leur totalité apparaissent aux planches III et VI, à travers une identité sexuelle féminine (planche III) et une identité culturelle (planche VI : « les indiens »). La question du corps et de son appareil – par la silhouette (III) ou les plumes (VI) – est ce qui identifie les personnages humains. Autrement dit, l'atout extérieur est nécessaire à la construction d'une identité. Si la présence de représentations humaines témoigne d'une aptitude d'Ecnahc à reconnaître une identité subjective, celle-ci se voit entravée par la présence massive de représentations humaines fragmentées. Ces dernières sont majoritairement constituées par un même contenu « visage ou tête ». Le visage est souvent assimilé à celui d'un homme, d'un enfant ou d'un fœtus – sans identité sexuée. La première réponse du corps humain tronquée (planche I, R. 7) est « deux mains » aussitôt suivie par une réponse anatomique « utérus ». Autrement dit, la difficulté semble se situer dans la reconnaissance d'une identité sexuelle où la fragmentation renverrait à la différence dans une forme d'angoisse de castration. Dès lors, se pose la question de la mise à mal narcissique d'une identité sexuelle mal différenciée. En cela, les réponses (H) – « transformer » (planche I) « ange » (planche X) – sont intéressantes et renvoient à l'impossibilité de fixer une identité sexuée. Cette neutralité se retrouve dans la mise en place d'éléments phalliques et féminins au sein de même réponse ou corps de réponse : par exemple, « les règles » sont aussitôt suivies de la représentation d'un « objet plutôt phallique » (planche II) ; de même, la réponse 45 (planche VI, planche bisexuée) comporte les deux éléments « phallus et utérus ». La représentation à plusieurs reprises de « l'utérus » est dépravée par des commentaires subjectifs négatifs.

La triade Hd/Anat/Sang (C. Chabert) reste très peu mise en avant – une seule fois au cours du protocole –, mais témoigne de la présence d'éléments anxigènes qu'Ecnahc traduit par un dégoût (planche II : « j'aime pas trop les histoires de mélange du sang »). Les images détériorées (« Pinocchio mais le nez est un peu cassé », pl. I) ou les remarques négatives (« d'un homme pas très beau », pl.I) montrent la projection d'une image masculine abîmée. L'image féminine semble être préservée, quand elle n'est pas sexuelle, de cette détérioration : « On dirait une joueuse de bowling qui se regarde dans le miroir. En tout cas ça me fait penser à quelque chose de plus féminin en voyant la silhouette.. » (pl.III) ; « il y a toujours un signe féminin, ça pourrait être un beau collier » (pl.X).

Le déplacement sur les contenus animaux est marqué par un mauvais repérage perceptif, sauf quand ce dernier est associé à des banalités. Il reste alors pris dans une forme d'inhibition

d'éléments sexués : « papillon, dauphins, limace, insecte ». La neutralité ainsi présentée est toutefois contrastée par la réponse 28 (planche IV) où la grosse bête avec de gros pieds, une petite tête et une petite queue témoigne d'une reconnaissance de la puissance de ce dernier ; puissance aussitôt castrée par la dévalorisation des éléments phalliques.

Suite à cette image du corps dévalorisée et castrée, la représentation unifiée et banalisée à la planche V témoigne d'un positionnement identitaire favorable où l'image d'un visage masculin est possible. Elle sera suivie par une planche VI prise dans l'ambivalence de la bisexualité.

Le F+% inférieur à la norme rendrait compte d'une difficulté à être contenu par des enveloppes psychiques sécurisantes, renforçant la question de la différenciation et celles des limites entre dedans et dehors.

### *Représentation de soi et identification*

Une seule des deux représentations humaines est associée à une kinesthésie majeure, dans une bonne forme, déterminant l'identification d'une femme « joueuse de boowling ». Nous pourrions percevoir l'action d'une femme jouant avec des boules évoquant la position castratrice. La seconde représentation tient à l'identification d'indiens perçus dans une mauvaise forme. Si les plumes sont l'accessoire qui détermine leur identification, il vient rappeler un élément à connotation féminine. L'identification première est ainsi marquée par la présence d'un élément de l'autre sexe. Le masculin et le féminin semblent difficilement identifiables sans la présence de l'autre opposé. Autrement dit la présence d'attributs du sexe opposé est ajoutée à l'identification d'une figure sexuée.

La seconde kinesthésie est attribuée à la représentation d'un visage d'enfant qui meurt à sa naissance dans une forme de projection massive d'éléments de vie angoissants pour Ecnahc. La femme perd son enfant tel un mauvais objet à punir ou à désirer. Le féminin est pris dans sa double polarité : sexuel et maternel. En effet, Ecnahc identifie des éléments féminins liés au sexuel « rouge à lèvres ; les règles » (pl.II) ; « soutien gorge (pl.X) » ces éléments qui permettent l'identification d'une femme sexuelle et ceux liés aussi à la maternité : « l'utérus » (pl.I et VII).

Les planches II et III dans l'apparition du rouge mobilisent ainsi cette double appartenance du féminin.

Quant à l'identification masculine, elle est identifiée par la présence d'attributs phalliques à la suite d'éléments féminins « objet plutôt phallique » (pl.I) ; « phallus » (pl.II). La représentation de certains attributs est déplacée sur le contenu animal « pinces de crabe » (pl.III). Cependant la force phallique identifiée semble mise à mal : la reconnaissance de cette dernière à la planche IV est associée à une petite tête et une petite queue. De même que la représentation d'un visage à la planche V, identifiée au cousin – homme marié avec des enfants – est portée par un élément phallique féminisée « barbichette ».

Dès lors, les représentations aux planches bisexuelles II et VI rendent compte d'éléments féminins et masculins, témoignant d'une forte présence de la bisexualité dans les identifications. Tout comme la polarité femme/mère est difficilement distinctes et clarifiée pour Ecnahc, le sexuel féminin est reconnu dans sa force anale, voire castratrice et le maternel ne semble être qu'un appareil à contenir. L'identification du masculin est alors possible mais tributaire d'un féminin castrateur.

La sensibilité aux lacunes blanches apparaît dès la première planche et se retrouve aux planches à symbolisme sexuel (IV et VII). L'association du blanc aux représentations d'utérus et de phallus (pl. I et VII) – bien que ce soit à des planches qui ne s'y prêtent pas d'emblée – témoigne d'une certaine préoccupation d'angoisse de castration. Leur perception dans des localisations intermaculaire et extramaculaire pose le besoin de remplir, autrement dit la difficulté à être confronté à une blessure imposée par le manque. Ainsi, un sentiment d'impuissance et de frustration traduirait la nécessité d'un recours à un contenu sexuel. Cette sensibilité au blanc prend une autre dimension dans la perception d'un « visage » (pl.VII) et « masque » (pl.I). L'un est nécessaire à la reconnaissance de soi par la reconnaissance du visage de la mère – support au développement affectif – et l'autre vient cacher le premier dans une impossibilité à détecter quelque mouvement que ce soit de ce visage. Il semble alors que le blanc vienne ici solliciter une sensibilité extrême dans une forme de carence affective d'une expérience d'insatisfaction primaire. Quoi qu'il en soit, cette sensibilité particulière et excessive dans le protocole renvoie à une incomplétude sur plan narcissique et relationnel.

\* Axe objectal

*Représentation de relations*

Parmi les kinesthésies majeures, une seule pourrait être portée par une mise en relation, celle de la planche II (R.22) : « mais à la fois ça pourrait représenter le visage de cet enfant qui meurt ça serait génial. Elle saigne en accouchant et l'enfant crève. » Cette représentation de relation, en mauvaise forme, est soulignée par une mise à mort de l'enfant, autrement dit, par une rupture du lien. La représentation précédente de deux visages dans les tâches rouges tentait certainement de contenir la massivité du mouvement pulsionnel.

Nous avons décidé de coter cette réponse en kinesthésie majeure par la représentation d'un mouvement morbide, violent et satisfaisant. La charge pulsionnelle agressive contenue dans cette mise en relation témoigne d'un fantasme de destruction du lien primaire, dès la première séparation. La représentation crue témoigne d'une certaine agressivité dans cette construction du lien primaire. En d'autres termes, la réactivation de la motion pulsionnelle à cette planche II rend compte d'une charge pulsionnelle forte qu'Ecnahc ne peut contenir. La réaction à la présentation de la planche suivante (pl.III) témoigne de cette difficile stimulation du rouge « Imm : Il y en a marre du rouge ». Néanmoins, par un mouvement défensif, il arrive à reconstituer une représentation banale où la perception globale courante tenterait de maîtriser l'émergence de tout fantasme. La kinesthésie narcissique de cette planche témoigne de la difficulté d'une mise en relation. Cette dernière n'est possible que dans un fantasme de destruction.

Ainsi, le déplacement sur des contenus animaux des mises en mouvements se traduit aussi par ces kinesthésies spéculaires : planche VIII (R.51) « On peut voir un animal qui grimpe, il se distingue vraiment bien à quatre pattes.[...] Il serait en train de marcher sur des rochers avec son reflet dans l'eau ». Cette réponse en bonne forme et courante permet à nouveau de ménager toute émergence pulsionnelle dans cette confrontation à la couleur. L'excitation sous-jacente dans les réponses précédentes la mise en mouvement (« corsets » ; « poitrine ») est déplacée sur un contenu animal banalisé où l'autre de la relation est absent. L'objet dans la relation représente un danger dont Ecnahc se défend en le détruisant dans la mise en relation ou en ne l'intégrant pas dans les mouvements kinesthésiques. Seul l'identique de soi, à travers le reflet, peut être représenté de façon rassurante. Dès lors, l'impossibilité à se

différencier sinon dans la mort – et ce dès la naissance – ait portée par les différentes specularités des réponses aux planches de couleur (rouge et pastel).

Ecnahc tente de maîtriser l'excitation pulsionnelle. Pour autant, cette dernière déborde et se retrouve à travers les kinesthésies d'objet. Ces kinesthésies, liées à des perceptions sensorielles, témoignent d'une lutte contre des mouvements anxieux. Apparaissant à la planche I, les perceptions sont précédées et succédées de représentations angoissantes et mortifères :

Pl. I

8 – c'est horrible dans ma position car on peut voir l'utérus d'une femme

∨ Vous voyez ça représente toute l'horreur de ma vie actuelle en retournant.

9 – Après ça pourrait être une fusée à l'envers

**10 – un vaisseau spatial qui crache du feu, en mouvement parce qu'il y a des tâches autour.**

11 – Après ça pourrait être une feuille morte, ça tombe bien, c'est la période.

Apparaissant aussi à la fin du protocole (pl.X), la kp est reprise dans un mouvement d'explosion d'un feu d'artifice autour d'une tour Eiffel. Ainsi, nous pouvons comprendre l'angoisse liée à la rencontre avec cette nouvelle situation, dans une sensibilité et une émergence pulsionnelle tentant d'être contenue à la première planche et un débordement d'excitation à la dernière planche – planche de séparation. Remarquons que les contenus associés à ces réponses sont des objets de puissance (vaisseau spatial) et phallique (tour Eiffel) témoignant d'un positionnement masculin pas facile à contenir du point de vue économique.

À la planche IX, Ecnahc dans des réponses en format impressionniste lutte contre la sollicitation latente de régression, jusqu'à la critique subjective d'un retour d'une agressivité contenue : « ça rime à rien ». La persévérance de la représentation des visages témoignent de la prégnance d'un accrochage non satisfait dont il tente de se défaire.

L'étayage n'est pas recherché spécifiquement par Ecnahc au cours de la passation, au contraire, le débit de parole, malgré nos demandes de ralentir, nous met en difficulté. Nous, en tant qu'autre dans cette relation de passation, sommes mises à mal dans une forme d'annulation du lien.

## *Traitement des affects*

La sensibilité à la couleur apparaît dès la première planche chez Ecnahc témoignant d'une forme de préoccupation de la réalité extérieure. Leurs utilisations associées à des déterminants formels rend compte d'une mobilisation défensive à la fois sous forme de conformisme et de soumission passive, dans un accrochage à cette réalité externe, – pl. I : « c'est une tâche faite de symétrie ou tout simplement avec de l'encre » ; pl.II : « on pourrait voir un nœud papillon de couleur au milieu d'un costume sombre » – et dans une minimisation de l'impact émotionnel et fantasmatique du matériel – pl. I : « ça pourrait représenter la radio des poumons avec la couleur grisâtre et la différence des tons »<sup>424</sup>. Leur perception en qualité floue est soutenue par des contenus somme toute courants : « tâche/sym ; objet ».

Le RC% indique une baisse significative du nombre de réponse aux planches pastel, témoignant d'une certaine retenue et d'une certaine inhibition face à un matériel plus excitant sur le plan pulsionnel. Pour autant, la tenue défensive contre une certaine sensibilité et une excitation pulsionnelle alors mobilisée échoue partiellement aux planches rouges et pastel où les réponses couleurs émergent. Ces réponses liées à des contenus sexuels (pl.II : « rouge à lèvres ; règles », pl. VIII : « une poitrine ») rendent compte d'un débordement du système pare-excitation. Dès lors, elles renvoient aux pulsions sexuelles dans un contexte d'angoisse de castration et à une orientation régressive pour les planches pastel. La dimension régressive est aussi retrouvée dans les perceptions d'estompage de texture (pl.VI : « peau de bête qu'on met au sol »). Perçues dans des mauvaises formes pour la majorité des réponses couleurs, le débordement pulsionnel et affectif semblent ne pouvoir aboutir à une perception contenantante.

Le débordement pulsionnel est aussi perceptible dans une forme d'anxiété, d'humeur dépressive. La sensibilité à la couleur grise (Pl. I, VI) témoigne d'une réactivité affective portée par des mouvements d'humeur dépressive. Ainsi, la réponse 12 « radio des poumons avec la couleur grisâtre » rappelle un événement de perte pour Ecnahc, dont il semble projeter l'ampleur émotionnelle. Ecnahc est sensible aussi à la perte, au manque en témoigne l'utilisation de la couleur blanche où sont perçus des « utérus ». Le manque est ainsi associé aux creux féminin, celui qui sert à contenir l'enfant. Se retrouve alors chez Ecnahc les

---

<sup>424</sup> Le père d'Ecnahc décède à une maladie liée aux organes des poumons et lui-même a peur de contracter la même maladie.

réponses estompées dans lesquelles les dimensions de contenance sont à questionner. « La peau de bête » perçue à la planche VI mettrait en évidence dans ce contexte d'angoisse « dépressif », une forme d'insatisfaction voire de carence. L'évocation du « biscuit des enfants » (pl.VII), dans une forme de régression, vient, quant à elle, rappeler la nourriture infantile dans une satisfaction du désir. La perception du nuage (Pl. I) dans une forme d'estompée de diffusion montre une absence de consistance dès la première planche. Ces deux attitudes témoignent d'une fragilité du Moi et des assises narcissiques.

Le TRI (2 K / 10,5 Σ C) et la formule complémentaire (5 ( 2kan+3 kob) /2,5 Σ E) témoignent d'une prise en compte de la couleur, de ses tonalités et par là-même d'une certaine épaisseur affective. Ecnahc semble prendre en compte la couleur, tout en la maintenant associée, de façon défensive, à des formes. L'épreuve des choix négatifs et positifs rend compte de l'imprégnation de la couleur dans les perceptions d'Ecnahc. Ce sont en effet les planches rouges (II et III : choix négatifs : « j'en aime aucune mais bon, les rouges elles sont horribles ») et les planches pastel (VIII, X : choix positifs) qui sont sélectionnées par Ecnahc. Remarquons que le choix négatif se porte sur les planches où la couleur émerge dans des représentations à teneur sexuelle et que le choix positif se porte sur les dernières planches où l'inhibition dans les émergences pulsionnelles permet un certain contrôle des représentations. Ecnahc intègre la couleur jusque dans toutes ses tonalités et tous ses dégradés, tout en s'en défendant par l'association à des contenus formels. La sensibilité à la couleur rend compte de représentations crues et angoissantes, de la teneur des émotions envahissantes et d'une lutte contre ces émotions et ces angoisses d'allure dépressive.

#### d) Organisation défensive

La labilité semble prégnante sur l'ensemble du protocole d'Ecnahc à travers différents mécanismes de défense :

- \* la dramatisation – « c'est horrible dans ma position » (pl. I) ;
- \* la labilité des réactions émotionnelles – Ecnahc présente des manifestations plus anxieuses aux planches grises-noires, et des manifestations plus positives aux planches pastel (« c'est déjà plus joli parce qu'il y a un mélange de couleurs », pl. VIII) ;

\* réactivité subjective donnant lieu à de mauvaises perceptions (F+% bas), une perte du contrôle de la réalité objective à l'œuvre malgré un souci d'adaptation au monde extérieur et un accrochage à ce dernier.

Cette labilité se manifeste ainsi dans une disqualification du matériel à travers de nombreux commentaires : « je trouve ça pas très beau, c'est même moche » (pl.I), « c'est complètement tronqué ces cartes » (enquête, pl.III) ; « y a quand même des formes pas très jolies, la symétrie est pas très belle » (pl.X). Autrement dit, un mécanisme d'identification projective sous-tend la projection de représentations négatives sur le matériel proposé. Ainsi, des défenses sont mises en place contre l'émergence de certains éléments d'une réalité interne, qui pourtant échappe au contrôle des émergences pulsionnelles. La sensibilité et la réactivité au stimulus – notamment celui des déterminants sensoriels – et à la configuration du matériel – symétrie, bilatéralité – donnent lieu à des manifestations d'excitabilité que l'on retrouve à travers des réponses C, C' ou des remarques et contenus symétrie, tâche. Ces formes d'excitabilité labiles tentent de lutter contre des angoisses de perte et par là-même de castration. Dès lors, la sensibilité au blanc et au gris contribue à dénoter une forme de lutte antidépressive. Ecnahc ne pourra s'inviter facilement à la régression aux planches pastel : le nombre de réponses diminue, la planche IX est abordée sous des formes impressionnistes.

Ainsi, tout débordement émotionnel tente d'être contenu par l'accrochage au matériel et à la forme, d'où les réponses FC, CF. Ecnahc met alors en place des défenses rigides pour contrôler au mieux les débordements émotionnels et ce à travers :

- \* des précautions verbales : « ça pourrait être » (toutes les planches) ;
- \* le doute se traduit ici par le grand nombre de F+/-, les qualités vagues et impressionnistes des représentations ;
- \* le souci de maîtrise par l'appréhension dominante globale quant à l'émergence des désirs.

Ces défenses rigides permettent un certain ancrage dans la réalité externe et un maintien des limites, à défaut d'un monde interne suffisamment sécurisant dans le contenu de ces représentations – sexuels crues, agressive... . Ces dernières sont maintenues autant que possible dans une forme de refoulement des affects associés. Le déni dans une forme de dénégation est alors utilisé pour renforcer cette mise à distance :

Pl. II : R. 20 : « [...] Jvois pas ce que ça serait les deux tâches au dessus »

R. 21 : « Jvois deux visages dans les tâches rouges »

Pl. IX : R.56 : « J'arrive pas à voir à par un trait d'un paysage... »

Le mécanisme du clivage sert aussi à Ecnahc dans une lutte contre l'émergence des représentations. Ainsi, le commentaire à la fin de la planche IX « Sinon, je pense que tout ça, ça rime à rien » est suivi, pour la première fois, par une entrée directe dans l'expression de la projection à la planche X, avec une série de onze réponses pour cette planche et un long échange après la passation. Dans ce dernier, il se dit qu'il aura peut-être la réponse à ses questions. Mais « rimer à rien » permet de ne pas trop en attendre et de se protéger de toute déception possible.

#### e) Synthèse du Rorschach

L'analyse du Rorschach montre un ancrage dans la réalité externe sans trouble de la pensée ou du cours de la pensée chez Ecnahc. Si le matériel du Rorschach sert à Ecnahc de lieu de projection massive d'évènements subjectifs douloureux et angoissants, il vient questionner la porosité des limites entre réalité interne et réalité externe. Dans ce sens, une lutte contre les excitations pulsionnelles semble rigidifier certaines émergences. Ces dernières se trouvent alors débordées dans une sensibilité aux variations du matériel. Dès lors, l'objet dans sa forme de contenance, de support et de perte possible interroge son caractère pleinement intégré comme sécurisant chez Ecnahc. Une problématique des limites se pose comme centrale dans son fonctionnement psychique à travers une lutte antidépressive. L'organisation défensive rend compte de l'utilisation variée de mécanismes de défenses névrotiques, limites et narcissiques.

## Le T.A.T.

La passation du TAT s'est effectuée trois semaines après celle du Rorschach du fait de difficultés à trouver un horaire commun. Nous retrouvons donc Ecnahc dans les locaux de l'association – nous aurons pour chaque entretien changé de bureau, occupant ceux disponibles. Il est souriant et calme, lui-même nous dit être mieux et moins angoissé. « Les histoires » – telles qu'il les nomme – sont derrière lui et il peut passer à autre chose. L'entretien commence par un échange non directif et s'apparente à un résumé de ce qui s'est passé pour lui depuis notre dernière rencontre. Puis, nous lui proposons le TAT, pour lequel il est d'accord et énonçons la consigne. Sa réaction est alors vive : « Raconter des histoires va à l'encontre de ce que j'essaie de faire : arrêter de raconter des histoires ». Nous le rassurons et présentons le matériel.

### a) Analyse planche par planche

#### \* Planche 1

*Procédés* : L'entrée dans l'expression est marquée par une tendance à la restriction dans un questionnement (CI-1), suivie d'une remarque à notre égard (CM-1) et un silence important (CI-1). Une tendance au refus (CI-1) permet la projection de souvenirs personnels d'Ecnahc (CN-1) dans une identification au personnage de la planche (→ CL-1). Des détails sont alors donnés sur cette période d'enfance remémorée (CN-2) à nouveau dans une référence commune à « l'enfant » représenté (CL-1). Puis Ecnahc décrit brièvement (A1-1) ce qu'il y a devant cet enfant. Ceci le fait associer sur des références morales liées à l'école (A1-3) avant de revenir à une perception de l'instrument de la planche (CL-2) dans un mouvement d'isolation des perceptions (A3-4). Une nouvelle association émerge alors chez Ecnahc (A2-1) dans un nouveau souvenir d'enfance (CN-1) et une projection des mêmes ressentis chez l'enfant de la planche (CL-1). L'évocation du sentiment (B1-3) est liée à l'obligation donnée par les parents (→E2-2 ; CN-2).

Le récit se termine par une référence sociale et morale (A1-3) permettant l'expression d'un affect fort (« horreur », B2-2).

*Problématique* : La blessure narcissique imposée par l'immaturation fonctionnelle de l'enfant entraîne un refuge dans un investissement narcissique massif chez Ecnahc. Le débordement quant aux références personnelles vient alors se coller dans une forme de specularité avec

l'enfant de la planche, entraînant un vacillement des limites entre interne et externe. Les tentatives de contrôle par des mécanismes rigides cherchent à lutter contre l'angoisse de castration et de perte où l'objet est rapidement évoqué comme un mauvais objet, surmoïquement castrateur.

#### \* Planche 2

*Procédés* : La confrontation à la planche entraîne un mouvement narcissique dans des détails (CN-2), suivi d'un long silence (CI-1). La reprise dans un même mouvement narcissique (CN-2) permet l'entrée dans le récit, qui se fait néanmoins sous le couvert d'un trouble de la syntaxe (E4-1). Ce récit prend l'allure d'une description avec attachement aux détails (A1-1). Ces derniers sont donnés sous le couvert de mécanismes d'annulation (« cheval de trait qui n'est pas un cheval de trait », A3-2) et de formation réactionnelle (en parlant du paysan : « torse nu au soleil, musclé qui ne ressemble pas d'ailleurs à un paysan classique », A3-3). La mise en relation du personnage « paysan » avec l'« écolière » (B1-1) se fait sous le couvert d'une tendance à la labilité dans les identifications (« sa sœur, sa fille », B3-3). La description (A1-1) est entrecoupée par un ordre donné au clinicien (CM-1) et une déduction historique (→A1-4). Elle se poursuit dans la perception d'un détail rare (« le paysan au loin », E1-2) qui est aussitôt coupée par un nouvel investissement narcissique. Ce dernier est marqué par la présence de désirs contradictoires (« des histoires sur les paysans au bord de la mer au soleil, j'en vois pas l'intérêt », B2-3) et porté par des détails et l'idéalisation de l'objet dans une valence négative (CN-2), ouvrant à l'éprouver subjectif (« je trouve ça surprenant », CN-1).

*Problématique* : La seule mise en relation est celle du père avec sa fille. Elle témoigne d'une reconnaissance de la différence générationnelle tenue par une difficulté à reconnaître la triangulation. Le renoncement qu'elle suppose et la perte qu'elle engendrerait sont contre-investies sur un mode narcissique dans la mise en avant de soi et dans l'utilisation de mécanismes rigides. Ainsi, une lutte contre le rejet du couple lié par le sexuel et par là-même d'une différenciation est engagée.

#### \* Planche 3 BM

*Procédés* : Un léger mouvement de restriction (CI-1) entraîne une tendance à un surinvestissement de la réalité externe (→CF1) dans un accent porté sur le factuel. La nouvelle restriction temporelle (CI-1) suivie par un léger remâchage (A3-1) ouvre à

l'expression d'une action et le développement d'un affect fort d'abattement (A1-1 ; B2-2 ; →B2-4). La reprise par la description d'éléments de l'image (A1-1) ne suffit pas à maintenir l'émergence pulsionnelle qui déborde à travers un trouble de la syntaxe (E4-1). L'histoire est alors portée dans un mouvement de théâtralisme (« totalement à terre, parce qu'abasourdie », B2-1). L'introduction du « mari » (B1-2 ; B3-2) permet la poursuite du mouvement théâtral et la jonction d'un commentaire personnel (« ça c'est une véritable histoire », B2-1).

*Problématique* : La sollicitation dans une problématique de perte entraîne, chez Ecnahc, des mouvements de restriction et d'évitement du conflit dans un accrochage à la réalité externe. Sous le couvert de défenses rigides obsessionnelles, ces derniers s'assouplissent et une expression d'affect sur le mode de l'effondrement est possible. Le conflit est alors élaboré en lien avec la perte du mari.

#### \* Planche 4

*Procédés* : L'entrée directe dans l'expression est marquée par un commentaire personnel (B2-1) et se poursuit dans un discours porté par une confusion entre le narrateur et le sujet (CL-1) et une mise en relation (B1-1) entre l'homme et la femme. Un mouvement d'inhibition s'en suit à travers une question intra-récit (CI-1) appuyée par une isolation des représentations (« on peut raconter une deuxième histoire », A3-4). La deuxième représentation est prise par un récit porté par une mise en relation érotisée entre les personnages (B1-1 ; B3-2) et l'ébauche d'un conflit associée à une perte. La description d'une action associée à un état de peur (→B2-4) entraîne un mouvement d'évitement du conflit manifesté par un éprouvé subjectif et une référence aux entretiens cliniques précédents la passation (CN-1 ; → CM-1).

*Problématique* : La planche est traitée sur le mode du conflit et du chagrin d'amour rendant compte de l'ébauche d'une problématique de perte qui, dans une angoisse sous-jacente, entraîne un repli narcissique.

#### \* Planche 5

*Procédés* : Sous le couvert d'une hésitation entre interprétations différentes (A3-1) une introduction d'un personnage non figurant sur l'image est possible (B1-2), portée par une mise en relation des deux protagonistes (B1-1). Cette première mise en récit est suivie d'une petite inhibition (CI-1) qui permet une nouvelle interprétation de la planche (A3-4) où les deux personnages introduits sont cette fois pris dans une relation érotisée (B3-2). L'émergence d'un conflit entre le mari et la femme trompée est appuyée par le percept (« vu

son visage », CL-2). Sous le couvert d'une craquée verbale (E4-1) et d'un aspect factuel (« stupéfaite », CF-1), le conflit est évité dans une forme de banalisation (CI-2). Une adresse au clinicien termine le récit de la planche (CM-1).

*Problématique* : La première représentation tente d'éviter les sollicitations latentes de la planche qui sont alors mobilisées dans la deuxième représentation. Ainsi, la culpabilité liée à la curiosité sexuelle de la femme, dans un contexte œdipien, déborde Ecnahc dans des émergences en processus primaires et l'angoisse de perte qu'elle suscite. Cette dernière est alors traitée sur un versant dépressif.

#### \* Planche 6 BM

*Procédés* : L'anonymat et la généralisation des personnages à une famille (CI-2) est suivie d'un trouble de la syntaxe (E4-1) qui ouvre sur l'identification et la mise en relation des deux personnages (B1-1), et ce à l'appui du percept (CL-2). Un léger mouvement d'inhibition entraîne l'annonce d'une catastrophe au fils (CI-3) suivie d'un nouveau silence important (CI-1). Une reprise du discours ne permet pas la poursuite de l'histoire qui se voit interrompue par une nouvelle restriction. Enfin, le surinvestissement de la réalité externe permet au récit de trouver une issue (CF-1 ; CF-2) à l'appui d'un mouvement d'intellectualisation (A2-2).

*Problématique* : L'élaboration de la perte se fait d'un point de vue matériel et non relationnel, dans un déplacement et un évitement de l'angoisse que cette dernière représenterait. Des mécanismes d'inhibition, un accrochage à la réalité externe ou au percept sont nécessaires pour éviter les modalités que cette angoisse de perte provoquerait. « Tout garder, tout conserver, tout sauver », dans un duo dont le père est absent, dénote l'absence d'élaboration du conflit œdipien.

#### \* Planche 7 BM

*Procédés* : Sous le couvert d'une grande restriction (CI-1), le récit prend forme dans une description de l'homme (A1-1) et son appartenance. Elle se poursuit, à travers de nouveaux mouvements d'inhibition (CI-1) par la mise en dialogue avec l'autre personnage de la planche, qui lui restera anonymé (B1-1 ; CI-2), dans une forme de paternalisme de l'un sur l'autre.

*Problématique* : Porté par une forte inhibition, le rapproché peut être perçu dans relation parrain/recrues sous une forme père/fils où l'un guide et apprend à l'autre. L'évitement du

conflit dans le contexte œdipien souligne l'absence de rivalité et par là-même la question en filigrane d'un lien homosexuel entre les deux personnages.

\* Planche 8 BM

*Procédés* : Un temps de latence relatif (CI-1) permet l'entrée du récit par le rêve de l'enfant (A2-1), aussitôt pris dans un nouveau silence (CI-1). Le rappel au rêve de l'enfant (→ A3-1) porté par une forme de dénégation du personnage (A2-3 ; → CL-3) ouvre à une autre interprétation de la planche (A3-4). Cette dernière est prise dans une description (A1-1) portée par une mise en relation des personnages (B1-1) avec le père. L'hétérogénéité des modes de fonctionnements soutient la description (sur le mode perceptif/symbolique, CL-3). La justification de l'opération est sous-tendue par un trouble de la syntaxe (E4-1), reprise par un commentaire subjectif (→CN) à l'appui du perceptif (CL-2).

*Problématique* : Les défenses rigides, dans une tentative d'évitement de l'angoisse de castration, sont fortement mobilisées. Toutefois, elles ne suffisent pas à maintenir la confrontation à cette dernière et une oscillation des limites laisse paraître des fantasmes d'attaque mortifère (sur la personne de l'ami) et une fragilité des défenses narcissiques.

\* Planche 10

*Procédés* : Le recours à la pensée (A2-2) chez Ecnahc ouvre à l'identification d'un personnage (« sœur ») et de son rêve (A2-1). La sœur ne semble liée à personne dans le récit (→CI-2) et entraîne une confusion quant à l'identification des personnages suivants (E3-1). Elle pourrait être un personnage non figurant sur la planche (→B1-2). Les deux autres personnages (père et fille, B1-1) sont mis en avant dans l'affection qu'ils se portent terminant ainsi le récit (B1-3), appuyé par une remarque idéalisée quant à ce dernier (CN-2).

*Problématique* : La sollicitation de désirs dans le couple parent/enfant entraîne le surgissement de défenses sur le mode rigide. Celles-ci ne tiennent pas et débordent à travers des processus primaire. Ces derniers rendent compte d'un fantasme incestueux entre liaison, tendresse, affection et désir fantasmé préalablement par le recours au rêve. Une ébauche de rivalité tente de contenir les représentations incestueuses. Toutefois, le récit ne peut se terminer que dans une reprise du contrôle sur un mode narcissique.

\* Planche 11

*Procédés* : L'entrée directe dans l'expression (B2-1) est suivie par une tendance au refus et de longs mouvements d'inhibition (CI-1). Puis le début d'un récit prend forme dans une représentation de combat entre deux animaux dans un monde inquiétant (forme de persécution, E2-2). Le récit est alors coupé par un nouveau mouvement d'inhibition et une tendance refus (CI-1) et conclut par une idéalisation de l'objet dans une valence négative (« c'est moche », CN-2)

*Problématique* : Une lutte contre la massivité de la projection tente d'être menée par une forte inhibition. Quand cette dernière ne tient plus, elle déborde à travers l'émergence de processus primaires rendant compte d'un mouvement agressif entre deux « insectes » – reprenant un stimulus largement évoqué au Rorschach – et d'un monde insécurisant. L'évocation de ces derniers dans une problématique prégénitale est aussitôt maîtrisée dans un mouvement narcissique et une projection négative sur l'objet.

\* Planche 12 BG

*Procédés* : La précision temporelle (« l'hiver », A1-1) et d'une description idéalisée du paysage (A1-1 ; → CN-2) sont suivies par une autre représentation du paysage à un autre moment (A3-4) toujours pris dans la beauté du paysage. Le contraste entre les deux représentations (→CL) ouvre à la construction d'un récit où un personnage non figurant sur l'image est introduit (B1-2). Par ce dernier, le lien entre les deux représentations est alors possible (CL-3).

*Problématique* : Le traitement de la planche sur un mode rigide, une isolation des représentations et une idéalisation du paysage témoigne d'une lutte contre des mouvements dépressifs réactivés par la problématique de perte à cette planche. Toutefois, Ecnahc, dans une tentative de maîtrise, recourt à une dimension objectale par l'introduction du personnage afin de tenter une ébauche de la perte. Malgré cela, la problématique de perte produit un vacillement des frontières rendant compte de défenses narcissiques fragilisées.

\* Planche 13 B

*Procédés* : Sous le couvert de mouvements d'inhibition et d'une première restriction temporelle importante, (CI-1), le récit se construit sur une persévération du thème de la planche 1 et une légère inadéquation du thème (« jouer de la musique », E2-1). La précision temporelle (A1-2), la description (A1-1) se trouvent entrecoupées par une association

incompréhensible par consonance (E4-4). Sous le couvert d'éléments narcissiques (CN-2), le récit de l'enfant dans une situation pauvre se trouve porté par un renversement dans une situation agréable (→B2-3).

*Problématique* : La reconnaissance de la situation précaire de l'enfant est très vite contre-investie par le plaisir que peut trouver l'enfant dans cette situation, dans un abrasement de la fonction d'étayage sur l'objet. Une lutte contre la représentation de solitude de cet enfant et par là-même de la réactivation des qualités de la relation primaire tente d'être menée. La massivité de la projection laisse transparaître le poids de la défaillance de l'environnement.

\* Planche 13 MF

*Procédés* : Le début du récit est porté par l'érotisation de la relation des personnages (B1-1 ; B3-2). Le récit se poursuit par un développement théâtral (B2-1) et l'introduction d'un affect fort (« à quel point il l'aimait », B2-2) sous le couvert d'un léger positionnement étayant de l'objet (→CM-1). Le commentaire personnel de fin permet de conclure le récit (B2-1).

*Problématique* : Le traitement de la planche sur un mode labile témoigne d'une confrontation à la problématique de perte violente qui, par la mise en scène théâtrale, tente d'être maîtrisée et contenue. Dans un autre contexte, ce théâtralisme rend compte d'une fantasmatique meurtrière sans chagrin.

\* Planche 19

*Procédés* : Un léger trouble de la syntaxe (« ça c'est l'histoire d'un image », E4-1) pose une mise en tableau de l'image (CN-3). Cette dernière est reprise par une interprétation intellectualisée d'une référence culturelle (A2-2 ; « peinture de Picasso », A1-4) de la planche en référence au TAT (→CF-2).

*Procédés* : La mise en tableau, le mouvement d'intellectualisation et la référence à la réalité externe témoignent d'un évitement des problématiques de contenance et de différenciation et d'un surinvestissement de la sphère externe afin de maintenir stables les limites.

\* Planche 16

*Procédés* : L'entrée dans le discours est portée par une référence personnelle d'Ecnahc à son histoire (CN-1) et une sollicitation du clinicien (CM-1). La projection est alors celle de son histoire à venir (CN-1) idéalisée par un bonheur certain et une représentation de lui-même (CN-2), dans un surinvestissement d'une réalité externe (CF). Puis le récit reprend le même

discours mais dans un détachement de lui-même pour parler d'un homme auquel cela arriverait (B1-2).

*Problématique* : La planche blanche est saisie dans un investissement narcissique massif et une idéalisation de soi, témoignant d'une fragilité des assises narcissiques.

#### b) Procédés d'élaboration du discours

Les longs récits d'Ecnahc contrastent avec les restrictions temporelles ou les tendances refus donnant l'impression d'une certaine labilité. Cette dernière apparaît comme étant finalement restrictive. Malgré des temps de latence variables, des affects forts et un début de conflictualisation, l'ensemble du protocole est placé sous le signe de l'évitement du conflit à travers notamment des mécanismes d'inhibition.

La dramatisation et l'érotisation des relations sont les témoins d'une vie psychique active chez Ecnahc. Ainsi, l'utilisation assez large des procédés labiles B (B1-B2, tous représentés) rend compte d'une possible ébauche du conflit. Cette dernière est entravée dans son élaboration par un ensemble de procédés rigides A – tous représentés en nombre. Certaines représentations, notamment relationnelles, sont ainsi maintenues sur le mode du contrôle (isolation, annulation, formation réactionnelle). Ce dernier témoigne d'une manifestation plus névrotique du protocole.

Nonobstant, les récits sont souvent investis d'un point de vue narcissique, dans une mise en avant de vécus personnels chez Ecnahc (CN-1). Ces derniers sont relayés par des données détaillées sur un mode narcissique des personnages (CN-2), portées par des mouvements d'idéalisation à valence négative quand il s'agit de l'objet, à valence positive quand il s'agit d'Ecnahc lui-même. Dès lors, la mise en relation entre deux objets est élaborée seulement sur le mode agressif (planche 11) ou non différenciée, le tiers ne prenant pas place. Le relai pris par les procédés CL montre la difficulté des limites à définir entre soi et non/soi. Le recours aux procédés CM rend compte du glissement du versant interpersonnel à la fonction d'étayage de la perte.

La nécessité de maîtriser les émergences représentationnelles échappe parfois au contrôle et déborde le système pare-excitation. Dès lors, des émergences en processus primaires rendent compte du poids de la projection et des troubles transitoires de la pensée qu'il produit. Ce fonctionnement primaire ponctuel est le résultat de la massivité de la représentation jusque là refoulée.

Le conflit reste pris dans une inhibition et un investissement narcissique prégnant témoignant de la difficulté à élaborer le traitement objectal de la perte au risque de faire disparaître les frontières soi/non-soi.

### c) Problématiques

Les conflits interpersonnels et intrapsychiques sont à peine effleurés qu'ils sont réprimés par un ensemble de défenses narcissiques. Ces dernières rendent compte d'assises narcissiques fragiles : à défaut d'avoir recours à un objet interne suffisamment sécurisant, Ecnahc investit démesurément un vécu personnel, une image de soi et surinvestit de ses modalités internes. La première planche, planche de confrontation au matériel, et la dernière planche sont ainsi traitées par rapport à ses souvenirs ou par des projections de son vécu personnel. La mise en lien et la séparation ne sont pas supportables autrement que par un investissement narcissique. Ecnahc le dira d'ailleurs à la fin de la passation : « Je ramène tout le temps à moi, parce que mon problème c'est moi, je ramène tout à ma vie ». La prise de conscience de cet aspect et d'une possibilité d'ébauche de la conflictualisation rendent compte d'une hétérogénéité du fonctionnement psychique chez Ecnahc écho d'une présence à soi à défaut d'avoir pu rencontrer l'autre.

Les mouvements pulsionnels sont donc évités dans leur manifestation par un certain contrôle rigide et un contre-investissement du pulsionnel dans une représentation de soi. Toutefois, des rejets de ces mouvements de refoulement apparaissent à travers des mécanismes de défense de type isolation, annulation, formation réactionnelle, ou dans des débordements en processus primaires. De ces manifestations débordantes et à travers des représentations sur un mode labile, nous observons que la lutte contre l'angoisse de perte échoue. Celle-ci se trouve seulement ébauchée dans les relations amoureuses représentations systématique de rupture. Toutefois, les mouvements accompagnants ces représentations témoignent d'une difficulté à poursuivre l'élaboration de la conflictualisation, les récits prenant fin sur un mode narcissique ou inhibé. Cette angoisse de perte n'est pas représentée dans les relations parents/enfant où soit la mère, soit le père, est présent avec un enfant du sexe opposé, sans tiers. La relation est duelle éliminant toute présence autre que celui du couple parent/enfant.

Ainsi, l'identification du parent se fait sur un mode surmoïque d'instructeur dans une relation libidinale de tendresse portée par une non-séparation. Tandis que les relations

amoureuses sont portées par cette impossibilité d'être avec l'autre. La dépendance à l'objet primaire serait telle qu'elle ne pourrait ouvrir à une relation amoureuse possible.

Dès lors, les sollicitations vers des mouvements régressifs entraînent un surgissement de l'agressivité et une dévalorisation de l'objet. Nous comprenons que les mouvements dépressifs sont contre-investis par une idéalisation de soi permettant la différence d'avec l'objet dévalorisé. Ces défenses échouent parfois et laissent paraître un vacillement des limites où l'objet semble confondu avec le sujet. L'appui sur le percept et la réalité externe sont alors nécessaire pour maintenir les frontières distinctes. Ecnahc ne peut attaquer ou perdre l'objet sans risque de disparaître lui-même.

Toutes les forces d'Ecnahc sont mobilisées à se défendre d'une souffrance psychique de manque et de non séparation. Nous pouvons faire l'hypothèse d'un fonctionnement psychique limite pris dans un versant dépressif, avec une prégnance de défenses narcissiques – à défaut d'assises narcissiques suffisamment solides.

## Annexe 8

### Liste des abréviations et sigles

CAARUD : Centre d'accueil et d'accompagnement à la réduction des risques pour usagers de drogues.

CAST : Cannabis abuse screening test.

CIM : Classification statistique internationale.

CJC : Consultation jeunes consommateurs.

CSAPA : Centre de soins, d'accompagnement et de prévention en addictologie.

EMCDDA : Observatoire européen des drogues et des toxicomanies.

IREFREA : Instituto Europeo de estudios en prevención – European institute of studies on prevention.

NPS : Nouveaux produits de synthèse.

OFDT : Observatoire français des drogues et de toxicomanies.

OMS : Organisation mondiale de la santé.

ONU : Organisation des nations unies.

RSA : Revenu de solidarité active.

TSO : Traitement de substitution aux opiacés.

